



Y 271.79

C 749b

F

v.17 1893-'95

BULLETIN

DE LA

CONGRÉGATION

TOME QUATRIÈME

(TOME XVII^e DE LA COLLECTION COMPLÈTE)

1893 - 1896



MAISON-MÈRE

PARIS, RUE LHOMOND, 30

Table des Matières
Tome IV Bulletin

BULLETIN
DE LA
CONGRÉGATION

44762



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Secours de la Propagande à nos Missions. *France.* Noviciat des clercs. — Saint-Cœur de Marie. — Séminaire du Saint-Esprit. — Notre-Dame de Langonnet. — Maison de Saint-Michel. — **Nécrologie.** *Décès:* P. François Kieffer, M. Palmeira. — *Notice:* PP. Lefevre, Joguet. — **Nouvelles des communautés.** **Avis.**

MAISON-MÈRE

ALLOCATIONS DE LA PROPAGANDE

POUR L'ŒUVRE ANTIESCLAVAGISTE DANS NOS MISSIONS

On sait par les bulletins précédents que S. E. le Cardinal Ledochowski a déjà fait à nos Missions plusieurs dons importants, en faveur de l'Œuvre de libération des esclaves. Mgr Augouard lui ayant écrit pour solliciter un nouveau secours, l'éminent Cardinal lui a répondu par la lettre suivante, qui témoigne de toute sa bienveillance pour nos Missions :

Roma li 18 ottobre 1893.

Monseigneur,

Quoique j'aie eu déjà la consolation de pouvoir vous allouer en mars dernier, au nom de la Sacrée-Congrégation, un subside de 30,000 livres, en faveur de vos Œuvres antiesclavagistes dans le Haut-Oubanghi, toutefois, après avoir pris connaissance du rapport que vous m'avez adressé en date du 29 juillet, année courante, sur votre dernière campagne dans ce fleuve, et sur les résultats obtenus, j'ai cru devoir, les ressources me le permettant, vous transmettre, au nom de la même Sacrée-Congrégation, un nouveau secours de 40,000 livres, que je viens de

faire tenir à votre procureur général, le R. P. Eschbach. Cette somme, dont vous voudrez bien m'accuser réception, est destinée, comme celles que je vous avais remises auparavant, à vous faciliter le rachat et l'entretien des malheureuses victimes que vous arrachez à l'esclavage et à la barbarie des cannibales.

J'ai été profondément ému en lisant les descriptions des scènes auxquelles vous avez assisté dans ces régions sauvages, des dangers que vous y avez affrontés, ainsi que vos missionnaires, et de la protection particulière et admirable de notre doux Sauveur et de sa sainte Mère, qui vous entourait au milieu de ces grands périls et qui vous en délivrait.

Poursuivez, Monseigneur, avec vos prêtres courageux et zélés votre belle tâche, et que Dieu vous accorde la grâce de délivrer le plus grand nombre possible de nos semblables de la servitude des hommes et de satan.

Je prie sa divine Majesté de répandre sur vous tous ses plus chères bénédictions et, en me recommandant à vos prières, je vous renouvelle l'assurance de mon respectueux dévouement.

De Votre Grandeur, l'affectueux serviteur,

M. Card. LEDÓCHOWSKI, *Préf.*

Son Eminence vient d'écrire également à Mgr Barthet pour lui annoncer un nouveau secours de 30,000 livres, afin d'aider à la fondation de Dinguira. On verra par cette lettre avec quel intérêt le digne et zélé prélat suit la marche et le progrès des Missions.

Roma, 8 novembre 1893.

Monseigneur,

J'ai pris connaissance avec le plus vif intérêt du rapport que vous m'avez adressé, en date du 6 octobre, sur la fondation de la nouvelle colonie que nous appellerons antiesclavagiste, d'abord à Kayes, ensuite à Dinguira, sur l'emploi des fonds que je vous avais alloués à cette fin, sur l'appui que vous avez trouvé en faveur de cette œuvre auprès des autorités civiles de l'endroit, et enfin sur les besoins matériels de la colonie naissante.

J'ai hâte d'exprimer à Votre Grandeur toute ma satisfaction du zèle intelligent dont vous venez de donner une nouvelle preuve, dans l'organisation de cette nouvelle œuvre, et des résultats constants que vous avez déjà obtenus, grâce à cette admi-

nable Providence qui assiste partout et toujours les ouvriers apostoliques. Les raisons qui vous ont conseillé de transporter à Dinguira la station que nous avons fixée de commun accord à Kayes, sont parfaitement fondées ; et j'espère, moi aussi, que les jeunes libérés y seront plus à l'abri des dangers moraux que dans le voisinage d'une station militaire. J'aime à croire qu'ils y seront aussi en sûreté devant les invasions des Toucouleurs, tous mahométans.

La concession de 40 hectares n'est pas très considérable, et ne suffira pas si, avec l'aide de Dieu, la colonie antiesclavagiste de Dinguira prend avec le temps les développements que nous lui souhaitons. Il faut absolument tâcher que ces fondations se suffisent au plus vite à elles-mêmes, car les subsides du dehors ne seront pas éternels, et on obtiendra cela en mettant en culture et en exploitant avec intelligence et avec ordre les terrains accordés.

Quant aux bâtisses, Monseigneur, je vous recommande la plus grande simplicité et la plus grande économie. Faites préparer pour les missionnaires des maisons convenables et salubres ; mais pour les indigènes recueillis, contentez-vous de locaux pas trop différents de ceux qu'occupent leurs congénères. Propres, oui et bien agencés, mais correspondants au milieu africain.

Je suis heureux de pouvoir vous venir en aide encore cette fois, pour vous faciliter le progrès de l'œuvre commencée et d'en préparer d'autres similaires. Plus les fondations de ce genre se multiplieront dans votre vicariat, plus abondante sera aussi la moisson des âmes gagnées à Jésus-Christ, unique but de nos efforts et de nos travaux. A cette fin, je remets la somme de 30,000 livres italiennes, à votre procureur général, le R. P. Eschbach, en le chargeant de vous les transmettre promptement.

En sollicitant le secours de vos prières et de celles de vos missionnaires, je vous renouvelle, Monseigneur, l'assurance du parfait dévouement, avec lequel je suis, de Votre Grandeur, le très humble serviteur.

M. Card. LEDÓCHOWSKI, *Préf.*

A cette occasion, il sera peut-être intéressant de donner le relevé général de toutes les allocations faites à nos Missions par la Propagande :

Relevé des sommes reçues

DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE POUR NOS MISSIONS

DATES	MISSIONS	SOMMES	FRANCS	
		(liras italiennes.)	(déduction faite des frais de change).	
		Lires.	fr.	c.
12 janvier 1892.	A nos missions en gén.	100.000	92.000	00
2 avril 1892. .	Zanguebar.	60.000	57.832	»
id.	Gabon.	40.000	38.532	»
id.	Oubanghi.	40.000	38.532	»
id.	Loan: o.	40.000	38.532	»
id.	Bas Niger.	40.000	38.532	»
17 mai 1892 . .	Huilla.	30.000	29.041	»
23 octobre 1892 .	Sénégalie.	30.000	28.860	»
id.	Bas Congo.	30.000	28.860	»
24 novemb. 1892.	Oubanghi.	40.000	38.532	»
1 avril 1893. .	Zanguebar.	40.000	38.250	»
id.	Oubanghi.	30.000	28.763	20
17 juillet 1893. .	Congo français.	40.000	36.860	35
12 septemb. 1893.	Sierra Léone.	20.000	18.179	»
18 octobre 1893 .	Oubanghi.	40.000	35.476	»
8 novemb. 1893.	Sénégalie.	30.000	26.064	»

MAISONS DE FRANCE

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A GRIGNON

MAI 1891 — NOVEMBRE 1893

1. Personnel. — 2. Ordinations. — 3. Achèvement de l'ornementation et de la décoration de la chapelle. — 4. Visites. — 5. Noces d'or du noviciat.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin* (avril 1891), le personnel de la communauté du Sacré-Cœur, à Grignon, a subi plusieurs changements. Il se composait alors du R. P. Grizard, supérieur et maître des novices, et du P. Adam, sous-directeur et économiste. En avril 1892, le P. Adam ayant été envoyé par la Maison-Mère au Gabon, fut remplacé au noviciat par le P. Croagh, rentré en France à la suite de la suppression de notre établissement d'Australie. Quelques mois plus tard, à la suite de la réunion du chapitre général, le R. P. Grizard était

appelé à la Maison-Mère en qualité de premier assistant général; il a eu pour successeur dans la charge de supérieur et de maître des novices le P. Gerrer, alors supérieur du Saint-Cœur de Marie, à Chevilly; en même temps, le P. Croagh était remplacé par le P. Stercky, nouveau profès.

Le personnel actuel du noviciat comprend, en outre, 60 novices clercs et 10 Frères.

2. — Notre grande ordination, qui a lieu ordinairement vers la fin d'octobre, devient de plus en plus imposante, grâce au nombre toujours croissant des novices, grâce surtout à la présence des grands scolastiques qui viennent depuis deux années nous prêter leur précieux concours pour le chant et les cérémonies. En 1891, elle a été faite par Mgr Duboin et comptait environ 25 prêtres. En 1892, ce fut Mgr Le Roy, nouvellement sacré, qui vint conférer l'onction sacerdotale à une trentaine de novices.

Cette année, sur la demande du Très Rév. Père, Sa Gr. Mgr De Forges, évêque titulaire de Ténarie, voulut bien venir conférer les ordres à 23 prêtres, 9 diacres et 12 sous-diacres. Sa Grandeur ne put dissimuler le bonheur qu'Elle éprouvait d'avoir été choisie pour être l'instrument dont Dieu venait de se servir pour répandre sur nous tant et de si grandes grâces en un seul jour. Ce digne prélat ne connaissait pas encore la maison du noviciat; il était d'autant plus heureux de la visiter qu'il a connu personnellement les premiers disciples de notre saint fondateur, à Issy et à Saint-Sulpice.

3. — Notre dernier *Bulletin* a mentionné les travaux entrepris pour l'embellissement de notre chapelle. Aujourd'hui, tout est terminé; le cher F. Fulbert en a très bien réussi la décoration.

Grâce aux talents et à l'activité du F. Genès, nous possédons en ce moment deux rangées complètes de stalles sculptées. Par un heureux travail, il a très bien complété celui qui avait été commencé à Mesnières. Enfin, la grille provisoire qui séparait le chœur de la partie des fidèles a été remplacée l'an dernier par une belle grille toute en fer forgé. C'est un chef-d'œuvre que nous devons à l'habileté du bon F. Éloi, de la communauté de Chevilly.

4. — Notre chapelle, ainsi décorée, nous attire souvent la

visite de confrères en passage à la Maison-Mère ou à Chevilly. Le noviciat de Grignon est pour beaucoup déjà un lieu de pieux et touchants souvenirs. Depuis ses six années d'existence, en effet, Grignon n'a pas fourni moins de 251 profès.

Nous avons eu également, à différentes époques, la visite de NN. SS. Barthet, Augouard, Le Roy et de Courmont.

Le Très Rév. Père, lui aussi, vient de temps en temps apporter à nos cœurs ses sages conseils et ses paternels encouragements. Mais, hélas! ces visites, toujours impatiemment attendues, sont trop rares et de trop courte durée au gré de nos désirs.

5. — Nous ne saurions terminer ce *Bulletin* sans dire un mot des cérémonies qui, de temps à autre, viennent nous renouveler dans la ferveur et l'union fraternelle. Ce sont, outre les fêtes patronales de la Congrégation et celles du noviciat, les jours de profession religieuse, à laquelle viennent assister bon nombre de Pères et les grands scolastiques. Le Très Rév. Père veut bien présider lui-même, chaque année, cette touchante cérémonie.

On a déjà lu au *Bulletin* le compte rendu de la fête du cinquantième anniversaire de la fondation du noviciat. A cette occasion, nous avons pu réunir dans notre communauté les principaux des membres, déjà bien rares, qui avaient été novices du temps de Notre Vénérable Père. Il était bien touchant pour tous de voir le R. P. Collin, au commencement unique novice, entouré maintenant d'un si grand nombre de novices et de scolastiques. Celui qui avait été l'organisateur et l'âme de cette fête dut nous quitter à son tour, pour remettre en d'autres mains, au commencement de cette deuxième cinquantaine, la direction de cette chère solitude. Mais son souvenir vivra toujours au noviciat de Grignon, dont il a été le premier supérieur.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE

AVRIL 1891 — NOVEMBRE 1893

Scolasticat de théologie.

1. Personnel. Nombre des scolastiques. — 2. Installations matérielles. — 3. Retraites. Prises d'habit. Ordinations. — 4. Service militaire. — 5. Fêtes. Séances. — 6. Visiteurs. — 7. Pèlerinages. Vacances. Grandes promenades. — 8. Souvenir aux défunts.

1. — Au mois d'avril 1891, le personnel employé à la direction du grand scolasticat comprenait quatre Pères : le P. Gerrer, supérieur de la communauté et directeur des scolastiques ; le P. Genoud, sous-directeur et professeur de morale ; le P. Michel, professeur de dogme et d'Écriture sainte ; et le P. Græll, professeur de droit canon. Deux Pères étaient chargés du noviciat des Frères : les PP. Hassler et Gaschy. Ce dernier faisait, en outre, le cours de liturgie au grand scolasticat.

Au mois d'août de la même année, le personnel subit les modifications suivantes : le P. Sundhauser fut chargé du cours de dogme, en remplacement du P. Michel, et le P. Demaison, des cours d'histoire sainte et d'histoire ecclésiastique, à la place du P. Græll ; le P. Gaschy faisant le droit canon, et le P. Sundhauser, le cours de liturgie. L'année suivante (1892), le bon P. Gerrer nous quittait pour prendre, à Grignon, la direction du noviciat, et le P. Vanhæcke fut nommé supérieur de Chevilly et directeur du grand scolasticat. Enfin, au mois de septembre 1893, les Pères Demaison et Sundhauser furent remplacés par les PP. Brunetti (Antoine), chargé des cours d'Écriture sainte et de droit canon ; et Décaillet, du dogme.

Le nombre de nos scolastiques se maintient entre 80 et 90 pour les deux dernières années de théologie. En octobre 1891, il y avait 83 titulaires et 4 postulants ; en 1892, 84 titulaires et 10 postulants ; en 1893, 80 scolastiques et 5 postulants ; au début de cette année, nous comptons 65 scolastiques et 15 postulants.

2. — La translation de la philosophie et de la première année de théologie à Langonnet, en octobre 1888, a permis de réaliser certains changements matériels ; c'est ainsi qu'on a transformé les chambres du rez-de-chaussée du scolasticat en quatre grandes salles, dont l'une sert de procure, et les autres, de salles de répétitions et de musique. En outre, on a réuni les

Pères et les scolastiques dans un même réfectoire. La séparation, nécessité, comme on le sait, par le grand nombre de nos aspirants, n'ayant plus sa raison d'être, depuis la fondation du grand scolasticat de Langonnet, Pères et scolastiques prennent leurs repas dans le grand réfectoire, restauré et disposé à cet effet.

Un autre travail exécuté l'an dernier, c'est la décoration de notre chapelle. Le Frère chargé de ce travail a su, avec un goût parfait et à très peu de frais, mêler au symbolisme de l'Ancien Testament les réalités du Nouveau.

3. — Les retraites annuelles ont été prêchées, en 1892, par le P. Reffé; en 1893, par le P. Vankæcke, et celle de cette nouvelle année religieuse, par le P. Colrat. Les retraites d'ordinations ont été données successivement par les RR. PP. Gerrer, Artiguela, François, Grizard, Vanhæcke, Genoud et Démaison.

Nos prises d'habit ont lieu ordinairement la veille des ordinations de juillet, pour permettre aux nouveaux titulaires d'y prendre part. Ainsi nous avons eu, le 11 juillet 1891, une prise d'habit de 8 postulants; le 16 juillet 1892, une nouvelle prise d'habit de 10 postulants; et enfin, le 8 juillet 1893, 4 postulants ont été admis à l'oblation.

Nous avons chaque année deux grandes ordinations : l'une, aux Quatre-Temps du carême; l'autre, au commencement de juillet, terminant l'année scolaire. Ces ordinations, ordinairement très nombreuses, comprennent, outre nos scolastiques, des étrangers venus des différents séminaires des environs. Le 12 juillet 1891, Mgr Duboin conférait les saints ordres à 2 prêtres, 25 diacres, 2 sous-diacres, 4 minorés et 2 tonsurés. Le 12 mars 1892, Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise, fit à notre chapelle une ordination de 6 prêtres, 3 diacres, 32 sous-diacres, 37 minorés et 5 tonsurés. Le 17 juillet 1892, Mgr Duboin ordonna 5 prêtres, 27 diacres, 4 sous-diacres, 6 minorés et 4 tonsurés. Le 25 février 1893, Mgr de Courmont conféra les saints ordres à 26 sous-diacres, 22 minorés et 2 tonsurés. En 1893, l'ordination de juillet a eu lieu à la Maison-Mère. Cette ordination comprenait, outre les élèves du séminaire colonial, 35 scolastiques, dont 23 diacres, 4 sous-diacres, 4 minorés et 4 tonsurés. Elle fut faite par Mgr Carméné, évêque de la Martinique.

4. — Chaque année, quelques-uns de nos aspirants nous quittent pour satisfaire aux dures exigences de la loi militaire. Tous entretiennent avec leurs confrères une correspondance régulière, ce qui contribue beaucoup à les maintenir dans l'esprit de leur sainte vocation. Ils sont toujours très heureux de venir passer au milieu de nous les quelques jours de congé qu'ils peuvent obtenir. Cette année, au mois de septembre, 5 sont retournés à la caserne pour y faire leurs 28 jours, et au mois de novembre, 6 sont encore partis pour leur année de service. Dieu veille sur eux et daigne les ramener sains et saufs!

5. — On sait avec quelle solennité sont célébrées les fêtes au scolasticat. Nous cherchons en particulier à donner le plus d'éclat possible aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, du Très Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, du Saint-Cœur de Marie, ainsi qu'à celles des patrons du scolasticat : *Jesus docens* et saint Louis de Gonzague. Le T. R. Père et les autres Pères de la Maison-Mère ne manquent pas, d'ailleurs, de rehausser par leur présence ces cérémonies. Les offices de la Fête-Dieu ont été présidés, en 1891, par le T. R. Père et, en 1893, par Mgr de Courmont. Nous avons eu également le bonheur de voir pontifier dans notre chapelle NN. SS. Duboin, Le Roy et Carméné.

Un autre jour bien cher à nos cœurs, c'est le 2 février, qui nous rappelle le souvenir de notre Vénérable Père. Cette circonstance réunit au Saint-Cœur de Marie les communautés de la Maison-Mère et de Grignon, pour assister à la conférence traditionnelle. Le R. P. Le Vasseur, en 1892, nous montra le Vénérable Père dans sa vie intime, en insistant particulièrement sur son humilité. En 1893, le P. Delaplace nous parla des humiliations et des souffrances par lesquelles la Providence le prépara à sa grande et sublime mission.

A l'occasion de certaines fêtes, nous donnons au scolasticat quelques séances théologiques et récréatives. Le 21 juin 1891, fête de saint Louis de Gonzague, on a discuté une question de dogme et une question de morale, en présence d'un grand nombre d'autres Pères. Le 27 janvier 1892, fête du T. R. Père, on a développé une magnifique thèse sur le transformisme et une autre sur le socialisme. Le 16 février 1892, Mgr de Courmont voulut bien nous donner une séance récréative, où il fit

passer devant nos yeux une série de tableaux figurant divers types et paysages du Zanguebar.

6. — Parmi les visites que nous recevons, celles qui nous sont les plus chères sont celles des membres de la Congrégation. La proximité de la Maison-Mère nous procure le bonheur de posséder souvent, au milieu de nous, notre bien-aimé Père Général. Plusieurs fois, il a bien voulu faire la conférence aux scolastiques, toujours heureux d'entendre sa parole paternelle et encourageante. Le R. P. Collin a passé à Chevilly les étés de 1892 et 1893. Mgr Duboin venait aussi parfois demander à l'air de la campagne un soulagement à ses souffrances, supportées depuis si longtemps avec une si admirable résignation, et auxquelles il vient de succomber, la veille de la fête du Saint-Cœur de Marie. NN. SS. Le Roy et de Courmont nous ont également honorés de leur visite, ainsi que NN. SS. Bouvier et Carméné. Ce dernier a bien voulu faire une conférence aux scolastiques; il nous a entretenus de son apostolat, de son voyage à Rome, des origines de notre Congrégation, et surtout du dévouement de nos Pères de la Martinique. « Le R. P. Vanhæcke, dit-il, pendant les 9 ans qu'il a passés à Saint-Pierre, a été pour moi un conseiller aussi fidèle qu'éclairé. Une seule fois, ajoute le prélat en souriant, il m'a fait de la peine, c'est en me quittant. » Mais se ravisant aussitôt : « Je sais, dit-il, que c'est le devoir seul qui a pu le décider à cette séparation. »

Monseigneur termina en nous encourageant à suivre les traces de nos aînés dans la vie religieuse, sacerdotale et apostolique. Une visite non moins agréable est celle des missionnaires qui viennent refaire en Europe une santé altérée par les fièvres d'Afrique. Quelques ecclésiastiques viennent aussi faire leur retraite à l'ombre de nos magnifiques allées, où le recueillement et la méditation sont si faciles.

7. — A nos journées de travail viennent se mêler parfois des heures de délassement. Nous les employons à faire quelques pieux pèlerinages : Montmartre, Notre-Dame-des-Victoires, Saint-Maur, Longpont, tels sont les lieux où nous aimons à satisfaire notre piété en priant pour toute la Congrégation, et en particulier pour les missions d'Afrique.

Un mot de nos vacances. Chacun s'efforce à l'envi de les rendre aussi agréables que possible. Les grandes promenades

y contribuent beaucoup; Bellevue, Versailles, le bois de Boulogne, le bois de Verrières, sont les rendez-vous ordinaires de nos excursions. Cette année et l'année dernière, grâce à la générosité de quelques bienfaiteurs, nous avons pu visiter Fontainebleau. Nous avons reçu au pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph l'accueil le plus cordial. C'est sous la direction de leur aumônier que nous avons parcouru les endroits les plus pittoresques de la forêt, ainsi que le château, si riche en souvenirs historiques. Par une heureuse coïncidence, il nous a été donné, en 1893, de saluer, à leur arrivée à Fontainebleau, M. et M^{me} Carnot. M. le Président a répondu très aimablement à nos salutations.

8. — Avant de terminer, un souvenir à nos défunts. Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons perdu 6 scolastiques : M. Olivier Le Roy a succombé le 26 avril 1891 à une longue et pénible maladie de poitrine, durant laquelle il a édifié tous ses confrères par sa patience et sa résignation. Un mois après, nous perdions, en la personne de M. Philippe, un de nos meilleurs scolastiques, enlevé par une fluxion de poitrine. Le 24 mai 1892, nous avions à déplorer la mort de M. Wendling, décédé par suite de phtisie, dans des sentiments admirables de piété et de conformité à la volonté de Dieu. En janvier 1893, M. Charles Le Roy, souffrant depuis longtemps d'une maladie de poitrine, s'éteignait doucement dans la paix du Seigneur. Le 29 mai, un autre scolastique, M. Pereira, nous fut ravi presque subitement par une terrible méningite. Quelques jours après, un nouveau deuil vint nous frapper en la personne de M. Naveau, scolastique de deuxième année de théologie. Ce cher confrère, après de longues et cruelles souffrances, a rendu sa belle âme à Dieu le 15 juillet 1893.

Noviciat des frères.

Le *Bulletin* général a déjà fait connaître le changement du F. Libérius et du F. François; le F. Marie-Jérôme vient d'être nommé chef-tailleur au collège d'Epinal. Le dévouement bien connu de ces trois anciens et vaillants Frères leur a fait assigner les postes difficiles qu'ils occupent en ce moment.

Nos aspirants, novices et postulants réunis, sont actuellement

au nombre de 60. Pour répondre aux besoins de nos œuvres, nous tâchons de leur donner une formation aussi complète que possible. Outre les cours de français, ils ont classe de chant deux fois la semaine. Les résultats obtenus sont encourageants, et promettent un concours appréciable aux lutrins d'Afrique. Les classes de dessin ont été suspendues, faute de professeur; c'est regrettable pour les jeunes aspirants qui montrent des aptitudes pour cette matière.

Depuis notre dernier *Bulletin*, 43 postulants ont eu le bonheur de faire leur oblation, et 38 novices leur profession religieuse. C'est peu pour satisfaire à toutes les demandes. Dieu veuille que, du moins, ils persévèrent tous dans leurs dispositions du noviciat, et qu'ils perfectionnent les vertus ébauchées laborieusement durant deux années. C'est le désir le plus cher de ceux qui les ont dirigés dans ce travail, et la seule récompense qu'ils ambitionnent.

SÉMINAIRE DU SAINT-ESPRIT

MAI 1891 — NOVEMBRE 1893

1. Personnel. Changement de directeurs. — 2. Nombre d'élèves. Ordinations — 3. Améliorations matérielles. — 4. Mort du R. P. Léon Le Vasseur. — 5. Ministère.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, le personnel du séminaire a été presque entièrement renouvelé. Les Pères, qui sont actuellement employés à sa direction, sont, avec le P. Corbet, qui a remplacé le regretté P. Léon Le Vasseur comme directeur, le P. Cogniard, professeur des petits cours; le P. Pallier (Edouard), professeur de philosophie; le P. Ussel, professeur de morale, et le P. Høgy, professeur de dogme et chargé des cérémonies et du chant.

2. — Les élèves sont au nombre de trente-huit, chiffre maximum des bourses allouées par le gouvernement. Ce cadre est toujours rempli longtemps avant la fin des vacances. Cette année-ci, en particulier, on s'est vu obligé de répondre négativement au moins à une cinquantaine de demandes d'admission. Cette affluence de sujets permet de faire un choix. Aussi constatons-nous avec bonheur qu'il règne véritablement un bon esprit parmi nos élèves.

Les ordinations ont eu lieu, comme de coutume, aux Quatre-Temps de Noël et à la fin de l'année scolaire. Sans être nombreuses, elles suffirent, à pourvoir les postes vacants.

3. — Durant cette année (1893), des améliorations matérielles assez importantes ont été exécutées. Les dalles des corridors du premier et du deuxième étage ont été entièrement changées; la procure de l'entresol a été transportée dans le bâtiment de Saint-Martial; le réfectoire des Frères, trop étroit pour eux, a été agrandi; leur salle commune reste uniquement comme oratoire des malades, et l'appartement situé au-dessus de la sacristie, qui, après avoir anciennement servi d'infirmierie, avait été ensuite utilisé pour la classe de philosophie, est devenu la salle de communauté des Frères. Enfin, différentes chambres ont été aménagées soit à l'entresol, soit dans le bâtiment de Saint-Martial, pour les Pères malades ou de passage.

4. — Nous ne pouvons terminer ce court *Bulletin* sans parler de la mort du bon P. Le Vasseur qui est resté professeur au séminaire pendant près de quarante-quatre ans, et qui en était directeur depuis 1885 (1). C'est le 22 mars 1892 qu'il fut pris d'un fort étourdissement sur la place du Châtelet à Paris, au retour d'une visite de charité. Ramené à la maison par un confrère, et se trouvant mieux, il ne voulut pas se dispenser de présider la lecture spirituelle et suivit les exercices jusqu'à la prière du soir. Mais, la nuit, il eut une attaque plus violente et, le matin, la paralysie était très alarmante. Il ne se dissimula pas la gravité de son état et il se confessa comme pour mourir.

Le jeudi 24, le mal se compliqua de congestion pulmonaire, et, sur l'avis du médecin, le T. R. Père Général lui administra le saint Viatique, l'extrême-onction et l'indulgence de la bonne mort. Le 25, le malade avait gardé toute sa connaissance; mais tout espoir avait disparu. Le 26, il put encore recevoir la sainte communion, mais la nuit qui suivit fut très pénible, et, à quatre heures et demie du matin, il expirait doucement le dimanche

(1) Voir sa *Notice*, n° 65, t. III, p. 426. Nous profitons de cette occasion pour rectifier une légère inexactitude signalée, dans cette notice, par M. Gustave Le Vasseur. Leur père avait été, en effet, receveur d'enregistrement; mais, en 1822, il était inspecteur depuis cinq ou six ans, et leur mère était, comme lui, de Normandie.

Lœtare, à l'heure où il avait coutume de se rendre à la chapelle pour faire sa préparation à la sainte messe.

Les séminaristes, qui, durant sa trop courte maladie, demandaient de ses nouvelles à chaque instant, s'empressèrent de venir prier auprès de sa dépouille mortelle, et une magnifique couronne témoigna de leur affection filiale.

Le T. R. Père chanta la messe de *Requiem* au milieu d'une assistance émue et recueillie. Le clergé de Paris y était représenté par quelques-uns de ses membres les plus distingués.

La cérémonie religieuse terminée, le corps fut transporté à Chevilly dans la maison du grand scolasticat et, de là, au cimetière où il a été provisoirement inhumé.

Le T. R. Père choisit, pour remplacer le R. P. Léon Le Vavas seur, le R. P. Corbet, supérieur de la communauté de Saint-François de Sales, à Castelnaudary. Le nouveau directeur du séminaire des colonies arriva, à Paris, le 2 mai 1892, et fut installé le même jour.

5. — Les Pères de la Maison-Mère et du Séminaire, outre leurs fonctions dans la communauté, continuent toujours à remplir quelque ministère à l'extérieur. Sont chargés, comme par le passé, des confessions dans les communautés religieuses : les RR. PP. Grisard, Barillec et Delaplace, à la Maison-Mère, des Sœurs de Saint-Joseph ; les PP. Corbet et Le Bozec, chez les religieuses de la Réparation ; le P. Peureux, à l'Immaculée-Conception ; le R. P. Huvéty, chez les Sœurs de Saint-Joseph, à Villejuif et à Maisons-Alfort ; le P. Ussel, chez les Sœurs de Saint-Joseph de la rue d'Ulm.

Le P. Jouan est aumônier du pensionnat des Dames de la Miséricorde.

Le P. Heintz est, depuis janvier 1893, aumônier de l'hospice des Petites-Sœurs des Pauvres (200 vieillards). De plus, il remplit les fonctions d'aumônier, sauf pour la messe, au pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, à Montrouge (180 personnes). Il a prêché aussi des carêmes : à Bercy, en 1892 ; à Clignancourt (9,500 âmes), en 1893 ; sans parler d'un grand nombre de retraites. Enfin, il a donné en 1893, chez le célèbre Dr Kneipp (Bavière), une conférence apostolique en allemand, qui a produit 500 francs ; une autre, en français, dont le produit a été de 550 francs.

Le P. Lancel est toujours aumônier du patronage Sainte-Mélanie. Le P. Artiguela remplit la même fonction au pensionnat et à l'ouvroir des Sœurs de l'Immaculée-Conception, ainsi qu'au petit postulat des Sœurs de Saint-Joseph, à Antony.

Le P. Høgy, à l'orphelinat de la Sainte-Famille.

Le P. Chauffour est spécialement chargé de prêcher des retraites dans les communautés de religieuses, et il se livre à ces saints exercices presque sans désemparer.

Quelques autres Pères donnent, en outre, assez souvent des retraites dans des paroisses, des communautés religieuses ou des établissements d'instruction.

Citons enfin diverses œuvres de zèle, telle que l'Archiconfrérie du Saint-Esprit : Directeur, le R. P. Delaplace; la Confrérie de la Sainte-Face, chez les Bénédictines : Directeur, le P. Latappy.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LANGONNET

MAI 1891. — NOVEMBRE 1893

1. Personnel. Décès. — 2. Visites. — 3. Retraites et ministère. — 4. Fêtes.
5. Restes de l'abbé Rothbacher.

1. — Depuis deux ans et demi le personnel de la communauté n'a guère subi de modifications. A différentes reprises, 7 Frères ont fait leur profession. Nous avons eu à déplorer, en 1891, la mort du F. Maximilien; en 1892, celle du P. Le Louet, venu du Congo pour mourir à Notre-Dame de Langonnet; et enfin, quelques jours après, celle du P. Le Serre.

2. — Dans le cours de cette période, nous avons reçu plusieurs visites. Dès le 7 novembre 1891, nous arrivait Mgr Duboin, accompagné du P. Jean-Marie Jouan, de la Mission du Soudan. Sa Grandeur nous quittait, après un séjour des plus agréables, le 25 janvier 1892.

Quelques mois plus tard, le 28 mai, nous avions le bonheur de recevoir le T. R. Père, accompagné du P. Meillorat. Son séjour fut hélas! bien court parmi nous, car le 2 juin il reprenait en toute hâte le chemin de Paris.

Le 16 novembre, Mgr Le Roy avec le R. P. Kuentz, supérieur de Saint-Ilan, nous faisait l'honneur et le plaisir de visiter notre communauté, berceau de sa vie religieuse. Aussi la

maison fut-elle en fête le lendemain et invita-t-on un certain nombre d'ecclésiastiques des environs, qui s'empressèrent de venir saluer l'intrépide missionnaire et le charmant narrateur des *Missions catholiques*. Le 21, Sa Grandeur quittait la solitude de Notre-Dame de Langonnet, pour aller recruter de jeunes ouvriers apostoliques dans les diocèses de Bretagne.

Plusieurs fois, M. le comte de Mun, notre ancien député, est venu charmer notre paisible solitude. Hélas! nous ne pensions pas alors que bientôt une triste bataille électorale, livrée et perdue le 20 août 1893, allait le ravir à la 2^e circonscription de Pontivy et à la Chambre des députés.

Nous ne pouvons émettre la visite que nous fit Mgr Bécél, le 21 mars 1893. Le surlendemain, 30 scolastiques recevaient des mains de Sa Grandeur la tonsure cléricale. La cérémonie se fit comme d'habitude avec beaucoup d'ordre et de dignité et fut rehaussée par une touchante allocution du prélat. Avant midi, il voulut bien encore assister à une petite séance, donnée par les grands scolastiques, et adresser à la communauté réunie quelques paroles d'édification et d'encouragement.

3. — La retraite des Frères a été prêchée en octobre 1891, par le P. Epinette; en mars 1892, par le P. Cosse; en octobre, par le R. P. Supérieur; en 1893, celle du mois de mars, par les PP. Juillard et Goepp, et celle du mois d'octobre, par le P. Emile Gœpfert.

Nos Pères ont prêché encore quelques retraites à Gourin : à la Saint-Joseph, pour les novices et postulants; la retraite annuelle aux élèves du pensionnat et aux Sœurs. En 1893, le P. Vulquin a donné aussi la retraite des Sœurs de Brest. Nous continuons nos prédications bretonnes dans notre chapelle aux fidèles du voisinage, et nous entendons leurs confessions aux approches des grandes fêtes surtout.

4. — Nos fêtes sont célébrées avec toute la pompe des anciens jours. A l'Epiphanie, à la Fête-Dieu et à Saint-Maurice, nous avons l'habitude d'inviter un prêtre du voisinage pour présider la cérémonie. Alors aussi, plusieurs ecclésiastiques et laïques de nos amis viennent relever par leur présence l'éclat de ces solennités. A la dernière fête de Saint-Maurice (29 juillet), c'est M. l'abbé Péron, curé-archiprêtre de Quimperlé, qui a bien voulu chanter la messe et célébrer dans la belle langue bre-

tonne, et avec l'accent d'un apôtre, les vertus de notre saint abbé.

Nous comptons que l'an prochain ce sera le vénérable abbé de Thymadeuc, lui-même, qui viendra présider cette fête.

5. — Nos anciens confrères se rappellent peut-être que, lorsque le noviciat était établi à Monsivry, nos chers défunts étaient enterrés au cimetière de Villejuif. En 1868, ce cimetière fut agrandi et reculé à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. On se trouvait donc obligé ou d'obtenir de nouvelles émissions de terrain pour y déposer les restes de nos confrères, ou de les transférer dans un autre cimetière, pour qu'ils ne fussent pas jetés dans la fosse commune. On résolut, à cette occasion, de les faire exhumer, et de les transporter à Notre-Dame de Langonnet. (*Bulletin*, t. VI, p. 772, 808.)

On avait fait enterrer à Villejuif, outre l'abbé Rorhbacher, les PP. Janin, Holley, Bernhardt; le F. Lazare; M. Gibier, novice-prêtre; M. Gœrig, grand scolastique, et un agrégé, P. Benoît. Leurs ossements furent recueillis dans des caisses, avec compartiments séparés pour chacun, et confiés au P. Jéjou, alors économiste de Langonnet, pour être transférés en Bretagne. On en détacha cependant la tête de l'illustre auteur de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*, que l'on conserva pour l'ossuaire de la maison de Chevilly.

Arrivés à Notre-Dame de Langonnet, ces ossements furent gardés respectueusement jusqu'au 2 novembre, jour de la Commémoration des trépassés. A 9 heures du matin, il y eut messe chantée, suivie d'une touchante allocution, en rapport avec la circonstance.

Les restes de nos confrères défunts, dit le journal de la communauté, étaient exposés sur un catafalque, dans le chœur, avec les ornements des vieux moines, recueillis dans l'ancien cimetière. Après la messe, ils furent portés processionnellement au cimetière, où le R. P. Lœvenbruck, venu pour prêcher la retraite de nos élèves, fit un second sermon, encore plus émouvant que le premier.

C'est donc dans le cimetière de Notre-Dame de Langonnet que repose une partie des restes de l'abbé Rorhbacher, l'illustre auteur de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*.

Le cimetière de l'abbaye de Langonnet est situé, on le sait, sur le point le plus élevé de l'enclos de la communauté, et,

du pied de la tombe de nos chers défunts, on découvre à l'horizon la chaîne des montagnes Noires; puis, dans la vallée, au bas de la colline, la rivière de l'Ellée et le bâtiment de l'antique monastère.

Les religieux profès, les novices, les scolastiques, les orphelins de la communauté, viennent fréquemment visiter le cimetière et y prier pour ceux qui y reposent. S'il est quelqu'un digne de leur pieux souvenir, c'est bien l'abbé Rorhbacher, lui qui a tant aimé l'Église et qui, par ses grands travaux, leur apprend encore tous les jours à l'aimer davantage.

Grand scolasticat.

1. Personnel. — 2. Changement dans les études. — 3. Ordinations, retraites.
4. Oratoire.

1. — Le personnel dirigeant se trouve, à l'heure actuelle, composé des PP. Kræmer, directeur et professeur de morale; Bernard, sous-directeur et professeur de philosophie; Gœpp, chargé des petits cours et O'Gorman, professeur de dogme. Pendant les vacances de 1892, nous quittait le cher P. Kuntzmann, pour se rendre à Sierra-Leone; le P. Vulquin, envoyé en mars 1893, du séminaire du Saint-Esprit à Langonnet, pour faire momentanément les cours de morale à la place du P. Kraemer, a été appelé, en septembre, à se dévouer à l'œuvre des clercs de Saint-Joseph, à Seyssinet.

Le personnel des scolastiques qui, l'an passé, oscillait entre 90 et 100 a éprouvé cette année une baisse assez notable. La soixantaine est dépassée, mais on n'espère pas aller au delà de 70, ce qui doit être attribué, d'abord au maigre contingent fourni par les séminaires et surtout par les petits scolastiques; ensuite, aux départs pour le service militaire.

2. — Pour ce qui concerne les études, les cours de philosophie, dogme et morale restent ce qu'ils étaient; quant aux petits cours, ils ont subi, à la dernière rentrée, un remaniement complet: ainsi l'étude du droit canon et de l'Écriture sainte se fera tout entière à Chevilly et celle de l'Histoire ecclésiastique, à Langonnet. On a établi, pour les théologiens, le cours de théodicée qui, désormais, est supprimé en philosophie;

pour les théologiens et les philosophes séparément, des cours d'argumentation.

3. — Outre les deux ordinations générales de 1891-1892, nous avons eu la satisfaction d'en avoir deux autres plus restreintes; la première eut lieu en novembre 1892, en faveur des plus anciens théologiens. Le T. R. Père leur permit d'avancer à la tonsure, afin de pouvoir rehausser un peu la solennité de nos fêtes; pour la même raison, pareille faveur fut accordée aux plus anciens parmi les philosophes, en juillet de la même année. Le nombre des ordinands varie entre 30 et 40.

Les prélats qui ont conféré la tonsure sont : en 1891, Mgr Duboin; en novembre 1892, Mgr Leroy; en mars 1893, Mgr Bécél, évêque de Vannes. Mgr de Courmont, désigné pour faire l'ordination de juillet, fut empêché, à notre grand regret, de se mettre en route pour la Bretagne; force nous fut d'envoyer 4 philosophes avec 6 théologiens au Grand-Séminaire de Vannes. La cérémonie eut lieu le 16 juillet.

Au nombre de ces jours de renouvellement dans la piété, viennent se placer les retraites annuelles, la dernière fut prêchée par le R. P. Grizard; le P. Artiguela avait donné celle de 1892 et le P. Fuzier, celle de 1891. Au sortir de cette dernière, fut inaugurée, au haut de l'allée des Moines, la statue du Sacré-Cœur pour présider nos récréations et, depuis quelques mois, nous avons le bonheur de terminer les premiers vendredis du mois par un salut solennel du Saint-Sacrement.

4. — Mais le fait le plus important dans les annales de notre piété, c'est l'établissement, en novembre 1892, d'un oratoire, avec la sainte réserve. Le local, employé à cet effet, est l'une des salles supérieures du bâtiment de l'ancien collège. Un chemin de croix ne tarda pas à y être érigé canoniquement. Pour orner notre sanctuaire, le P. Directeur fit venir de Paris trois belles statues : du Sacré-Cœur, du Saint-Cœur de Marie et de Saint-Joseph. Le Saint-Cœur de Marie surmonte le tabernacle. Enfin, tout dernièrement, fut installé l'autel définitif, sorti des ateliers de Notre-Dame de Langonnet.

MAISON DE SAINT-MICHEL

MAI 1891 — NOVEMBRE 1893

1. Personnel. Œuvre d'enfants. Etudes. Nombreux baptêmes. — 2. Envoi de 25 enfants à Orgeville. — 3. Récoltes. Concours régional. Primes accordées. — 4. Incendie. — 5. Construction d'une nouvelle chapelle. Le P. Cosse, architecte. Bénédiction de la première pierre par le R. P. Grisard.

1. — Le personnel de la communauté se compose en ce moment des PP. Juillard, directeur; Sigrist, sous-directeur, du P. Cosse, de M. l'abbé de Brécard et de 36 Frères remplissant diverses fonctions pour la direction de 320 enfants.

Aux examens du certificat d'études primaires, 25 de nos enfants ont été admis en 1891, 14 en 1892 et 22 en 1893. Nos classes, en général, nous donnent satisfaction.

L'esprit des enfants est bon; et, si nos 200 Parisiens sont turbulents, ils ne sont pas méchants: têtes légères, mais excellents cœurs. Ils aiment peu le travail des champs; mais, par contre, ils adorent les pommes de terre frites et les promenades.

Sous le rapport religieux, il y a un grand bien à faire à ces enfants qui sont de véritables petits noirs à peau blanche. Plusieurs nous arrivent encore païens, et chaque année nous faisons des baptêmes d'adultes: en ce moment 3 grands garçons se préparent à recevoir bientôt le baptême. En général, nos enfants s'approchent souvent des sacrements, et, après quelque temps de séjour à Saint-Michel, la pratique de leurs devoirs religieux leur devient chose facile et toute naturelle.

2. — Le 13 juin 1891, Saint-Michel a vu son effectif diminuer par suite de l'envoi de 25 enfants à Orgeville, la nouvelle maison fondée dans le département de l'Eure. C'était juste au 36^e anniversaire de la fondation de Saint-Michel par le R. P. Guyot, qui a été aussi le premier directeur d'Orgeville.

Nos ateliers sont trop petits par suite des nombreuses demandes d'admission qui nous sont faites et auxquelles nous ne pouvons donner suite, car toutes les places sont prises.

3. — Nos récoltes pour 1891-1892 ont été bonnes, mais en 1893, comme partout, nos cultures ont eu à souffrir des grandes chaleurs et nous aurons bien du mal à fournir de la nourriture à nos 140 bêtes à cornes et à nos nombreux hôtes de la basse-cour; mais, si la pénurie devient trop grande, nous trou-

verons toujours le moyen de leur épargner les misères de la faim.

Le 22 juin 1893, le P. Juillard a été convoqué au concours régional de Quimper et à la réunion du congrès des agriculteurs de France, pour la région de l'Ouest. M. le comte de Champigny a fait l'éloge de nos maisons de Saint-Michel et de Saint-Ilan, et a remis, à titre d'encouragement, une somme de 250 francs pour Saint-Michel et 200 francs pour Saint-Ilan.

4. — Vers la mi-septembre, un incendie s'est déclaré dans notre grand bâtiment neuf, par suite de l'imprudence d'un enfant, déposant une lampe près d'un bidon de gaz, qui a pris feu et l'a communiqué à une étagère renfermant tous les vêtements d'uniforme des enfants; en quelques minutes, tout était brûlé ou hors d'usage. Heureusement l'incendie a été immédiatement circonscrit et après déclaration et constatation par un agent de l'assurance, une indemnité de 850 francs nous a été accordée.

5. — Depuis longtemps, nous désirions vivement construire une chapelle; mais, pour diverses raisons, on était resté dans le provisoire depuis trente-huit ans. Cependant, la salle servant d'oratoire menaçait ruines et offrait un véritable danger; nous l'avons étayée de notre mieux, mais il était urgent de pourvoir, sans plus tarder, à une chapelle digne de la majesté du culte. Or, pour arriver à réunir les fonds nécessaires sans toucher à la caisse, il a fallu faire des tombolas, des loteries, provoquer des souscriptions et implorer la charité des âmes généreuses. Saint Michel semble faire tout à merveille, et la future chapelle qui lui sera dédiée est aujourd'hui près de se finir. Dans deux mois, nous comptons placer la charpente. Elle mesure hors-d'œuvre 44 mètres de long sur 10^m.60 de large, et pourra contenir plus de cinq cents personnes. Le bon P. Cosse en est l'architecte. l'entrepreneur et le maçon; et, sous sa direction intelligente et pieuse, tout va parfaitement. L'édifice sera vraiment magnifique et construit à peu de frais, grâce aux ressources dont nous disposons comme main-d'œuvre et matières premières, sans compter les bénéfices des splendides ruchers de Saint-Michel, de Kérourgant et de Saint-Jean-Baptiste, dus à l'initiative de l'architecte de la chapelle, qui fait aussi un élevage de pigeons et de lapins, pour arriver à se procurer des ressources, et sans

parler aussi de nombreuses autres industries à l'ordre du jour.

Vers la fin de septembre de cette année, nous avons eu le R. P. Grizard comme visiteur. Il a bien voulu présider le repas de notre fête patronale, puis bénir et inaugurer, sur le fronton de la chapelle en construction, la statue de saint Michel, en pierre de lave de volcan d'Auvergne. Un bon nombre d'étrangers étaient venus spontanément rehausser de leur présence cette petite fête de famille.

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons à annoncer la mort du P. Kieffer (François,) de la Mission de Sénégal, profès des vœux perpétuels, décédé, le 5 novembre, à Saint-Joseph de Ngazobil, par suite d'épuisement. Il était âgé de 68 ans, et avait 43 années de vie de communauté, et 39 ans 10 mois de profession, passés entièrement dans les Missions d'Afrique.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés, un scolastique, M. Palmeira, envoyé, comme professeur, à la maison de Lima, où il s'est pieusement éteint, par suite de phthisie, le 27 septembre 1893.

LE P. LEFEUVRE

DÉCÉDÉ A PORT-LOUIS, LE 20 JUILLET 1893

Jean-Baptiste Lefevre naquit à Pierric (Loire-Inférieure), le 13 mars 1837. Ses études classiques terminées, il entra au grand séminaire de Nantes, en 1858; dès la première année, il conçut la pensée de se faire missionnaire des Noirs. Ce dessein lui était venu à la lecture de la vie du vénérable Père. En voyant les difficultés que notre saint fondateur avait rencontrées, les vertus qu'il avait pratiquées, il se sentit doucement et vivement attiré vers lui. Dans le même temps, il lut aussi la vie du B. Pierre Claver, ce qui acheva de le déterminer à se consacrer au salut des Nègres et pour cela à entrer dans notre congrégation. Ses directeurs jugèrent à propos d'attendre encore

pour éprouver sa vocation. Cependant, ses idées persistant, on lui accorda volontiers toute liberté de suivre ses attraits.

Depuis trois ans que je suis au grand séminaire, écrivait-il dans sa lettre de demande, la pensée de me dévouer tout entier au salut des pauvres Noirs ne m'a pas quitté. Je suis à la fin de mon grand séminaire et le moment est venu pour moi de répondre à l'appel de Dieu... (Lettre du 25 octobre 1861.)

Dans une lettre au R. P. Frédéric Levavasseur, qu'il avait connu à Saint-Sulpice, le supérieur du grand séminaire de Nantes, rendait de lui le témoignage suivant :

Mon bon ami et Révérend Père, je vous féliciterais bien cordialement et votre pieuse congrégation, si vous aviez beaucoup de sujets de la valeur et de la trempe de M. Lefevre. C'est un excellent sujet sous tous les rapports, sauf le défaut de prononciation dont il est affligé et qu'il combat avec une grande énergie; cela ne l'empêchera certainement pas, d'ailleurs, d'exercer un ministère très précieux. (Lettre du 29 octobre 1861.)

Entré déjà diacre au noviciat de Monsivry, le 15 août 1862, il y fut ordonné prêtre le 20 décembre suivant et y fit profession le 23 août 1863.

Peu après, il était envoyé à Maurice; il y rencontra le P. Laval, de sainte et vénérée mémoire et, à son exemple, il se dévoua avec zèle à l'évangélisation des pauvres Noirs. Depuis, il aimait souvent à rappeler quelques traits de la vie du saint missionnaire et à l'imiter dans toutes ses vertus.

A l'expiration de ses premiers vœux, il s'empessa de demander à se consacrer au bon Dieu pour toujours dans la congrégation. Tous les Pères de Maurice lui donnèrent unanimement leurs suffrages parce que, disait le P. Thévaux, « sous tous les rapports, il était vraiment exemplaire ».

Le P. Lefevre continua pendant deux ans encore à se dévouer à cette mission, mais au bout de ce temps, il tomba malade et, rappelé en France, il fut placé à la communauté de Bordeaux.

Là, il remplit bientôt un ministère très fructueux. Trois années après son arrivée, il écrivait en effet au T. R. Père :

Mon petit ministère s'est développé depuis l'année dernière. J'entends presque autant de confessions ici qu'à Maurice. J'en ai compté 1400 dans le temps pascal. Il me semble que Dieu se sert de nous pour le retour d'un bon nombre d'âmes.

Quant à la prédication, mon bégaiement me cause des appréhensions et des difficultés qui empêchent tout développement. Ce même défaut m'embarrasse également beaucoup dans tout l'ensemble de mes relations extérieures et me porte à un certain sentiment de pusillanimité. Cette infirmité a été la croix principale de toute ma vie, peut-être aussi un des principaux canaux de la grâce divine en mon âme... (Lettre du 4 oct. 1871.)

Autant ce bon Père était petit à ses propres yeux, autant il était en vénération auprès de ses confrères, comme auprès de tous ceux qui le connaissaient; aussi, à la mort du R. P. Gravière, supérieur de la communauté de Bordeaux, fut-il tout naturellement désigné pour le remplacer.

Son humilité eut beaucoup à souffrir de cette nomination, comme on peut le voir par la lettre suivante, où il demande à être déchargé de ce fardeau et à être envoyé en Afrique, conformément au désir de toute sa vie :

Mon Très Révérend Père, permettez que je me serve de la plume pour vous dire l'état de mon âme, ce que, à cause du temps et de l'émotion, il ne me serait peut-être pas donné de faire de vive voix. Il me semble avoir fait ma retraite de mon mieux; et à mesure qu'elle avance, à mesure aussi augmentent en moi deux sentiments bien distincts.

Tout ce que j'ai eu le bonheur d'entendre, de lire et de méditer me met dans un véritable écrasement sous le poids de la charge que vous m'avez imposée.

D'un autre côté, le désir d'aller travailler ou au moins souffrir en Afrique et pour l'Afrique, désir qui a été celui de toute ma vie, est comme un feu qui me dévore. Je viens donc, devant le bon Dieu et pour sa gloire, ce me semble, vous prier de m'ôter le fardeau qui m'écrase et vous prier aussi de m'envoyer en Afrique. Quoique âgé déjà et peu riche en santé, j'espère cependant qu'avec le secours du bon Dieu, je ne vous donnerais pas lieu de vous repentir de votre décision.

Dans cette espérance et les larmes aux yeux, je vous demande votre paternelle bénédiction. (Lettre du 24 août 1888.)

Le cher Père aurait désiré surtout aller se dévouer à la Mission de Sierra-Leone ou du Soudan, parce que c'étaient à ses yeux les missions les plus pénibles et les plus difficiles. Plusieurs fois, il écrivit à ce sujet au T. R. Père Général. Toutefois, en vrai enfant de l'obéissance, il terminait en disant :

Ce n'est pas par suite de mes demandes que je voudrais aller affronter le démon de l'Afrique, mais par suite seulement de l'appel et de la volonté de Dieu. C'est pourquoi, si malgré tout ce que je vous écris ici, et ce que je vous ai écrit auparavant, vous jugez bon de m'envoyer, fût-ce même faire une huitième, soyez sûr que vous me trouverez également prêt, également de bonne volonté. Je suis prêt même, si vous le jugez bon, de repousser, comme de mauvaises pensées, tous ces désirs de Sierra-Leone et de Tombouctou... (Lettre du 26 juillet 1888.)

Le T. R. Père ne crut pas devoir résister à ces ardents désirs de mission. Mais, comme il était déjà un peu âgé pour aller en Afrique, il jugea bon de le renvoyer de préférence à Maurice, où il avait déjà fait tant de bien auprès des pauvres Noirs. Il partit donc en 1889 avec le P. Garmy. Mais sa santé ne put tenir longtemps aux fatigues du climat et des travaux apostoliques auxquels il se livrait. L'influenza sévissait cruellement dans l'île à cette époque. Le P. Lefeuvre en subit bientôt les atteintes. Au mois de juin 1890, il fut, sur l'avis du médecin, envoyé à l'île Rodrigues, où l'on espérait qu'il pourrait se remettre. Le P. Garmy écrivait au T. R. Père à cette occasion :

Le P. Lefeuvre vient de partir pour l'île de Rodrigues avec Mgr Meurin... Combien je regrette ce bon Père, c'est vraiment l'homme du bon Dieu et il nous attire bien des bénédictions. Pendant la traversée, il a eu le bonheur de préparer à la 1^{re} communion cinq matelots, et c'est Mgr Meurin, évêque de Port-Louis, qui leur a donné pour la première fois le pain des forts. (Lettre du 23 juin 1890.)

Dès son arrivée à Rodrigues, le bon Père éprouva un mieux sensible, et, peu à peu, il se remit de la fièvre qui le minait. Rappelé à Maurice au bout de huit mois, il fut de nouveau employé à Saint-François-Xavier, où il se livrait au saint ministère avec un admirable dévouement. On espérait voir se prolonger encore quelques années sa vie tout apostolique, lorsqu'une nouvelle attaque d'influenza vint le ravir à l'affection de tous, le 20 juillet dernier. La veille, le P. Garmy lui avait donné le saint viatique et l'extrême-onction. Il écrivait au T. R. Père, en lui annonçant sa mort :

Mon Dieu ! quel vide immense chez nous ! Notre modèle à tous les points de vue n'est plus, il est au ciel ; et nous, nous restons écrasés sous le poids du travail. L'influenza fait des ravages affreux. Que de

victimes pauvres et riches! Ils sont nombreux ceux qui sont portés au cimetière.

Le 22, le P. Meillorat a célébré ses funérailles au milieu d'un grand concours de monde; 24 prêtres étaient présents. Mgr Meurin a tenu à donner lui-même l'absoute. (Lettre du 23 juillet 1893).

Le journal *la Croix de Maurice* a fait un article des plus élogieux à la mémoire de notre cher et regretté confrère. En voici un extrait :

Le diocèse de Port-Louis, dont le clergé est si faible numériquement, vient de faire une grande et douloureuse perte en la personne du R. P. Lefeuvre, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, qui a succombé hier au soir, à neuf heures, aux suites de l'influenza.

Nous ne disons rien de son zèle, tous ceux qui l'ont connu et qui l'ont vu à l'œuvre savent avec quel dévouement, quelle abnégation de soi, il accomplissait les devoirs de son ministère sacré; qu'il nous soit permis de dire que ce zèle ne connaissait point de bornes : pour le rachat des âmes, il se dépensa entièrement et épuisa ses forces.

Il est mort comme il a vécu, saintement et simplement, et quoi qu'il soit assuré de la récompense éternelle, nos lecteurs voudront cependant adresser une prière pour le repos de l'âme du vaillant apôtre qui a fait tant de bien parmi nous.

Nous prions Sa Grandeur Mgr Meurin, ainsi que les Pères de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie de vouloir bien accepter l'expression de nos vives et respectueuses sympathies.

Le P. Dbyèvre, qui a intimement connu le cher défunt pendant les longues années qu'ils sont restés ensemble à Bordeaux, a bien voulu nous envoyer à son sujet les détails suivants :

Que dirai-je du bon P. Lefeuvre, sinon ce que diront tous les confrères qui l'ont connu? C'était un bon religieux, fidèle observateur de la règle, plein de zèle pour le salut des âmes. C'était un bon et excellent confrère, aimable, charitable, et dévoué pour tous, complaisant pour soulager toutes les misères humaines.

Nos occupations dans le saint ministère nous amenaient à conférer souvent ensemble sur les dangers à éviter, les moyens à prendre pour faire du bien aux âmes. Nous n'avions pas toujours les mêmes idées, c'est vrai; mais, jamais, il ne cherchait à faire prévaloir sa manière de voir. Parfois même, quand

il doutait, il me demandait si je lui conseillais de suivre mes idées plutôt que les siennes. De cette façon, il était difficile que nous ne fussions pas d'accord.

Nous aimions à nous consulter sur les cas de conscience qui nous embarrassaient. C'est dans ces conversations que j'ai pu apprécier combien il était versé dans la connaissance de la théologie morale, et avec quelle prudence il résolvait les cas difficiles.

Le P. Lefevvre était un des directeurs les plus appréciés de Bordeaux. Un très grand nombre de prêtres lui avaient confié la direction de leur conscience, et beaucoup d'entre eux venaient le consulter quand il se présentait des difficultés dans leur saint ministère.

Un mot de M. Buche, vicaire capitulaire de Bordeaux, en 1889, fera mieux comprendre combien notre cher confrère était apprécié du clergé bordelais. Le P. Lefevvre, devant quitter la communauté sans espoir de retour, j'allai en avertir le vicaire capitulaire :

Je regrette, me dit ce vénérable prêtre avec des paroles émues, je regrette que vos supérieurs aient jugé à propos de nous enlever le P. Lefevvre. Je le regrette pour le clergé du diocèse auquel il faisait beaucoup de bien. Il y a plusieurs prêtres qui lui devront leur salut. J'ignore les raisons qui ont déterminé vos supérieurs à l'envoyer à Maurice; mais je doute qu'il fasse là-bas autant de bien qu'ici. Ramener des prêtres dans la bonne voie, c'est immense, incalculable!

Un autre prêtre, des plus distingués du clergé de Bordeaux, curé d'une des paroisses les plus importantes de la ville, m'écrivait de Caoterets, en apprenant la mort du cher Père :

Permettez-moi de vous exprimer toute ma peine, en ce deuil de votre communauté. Il afflige bien des âmes de prêtres, la mienne notamment qui, pendant plusieurs années, bénéficia de la sage direction que lui imprimait l'excellent P. Lefevvre...

Plusieurs autres ecclésiastiques m'ont demandé de vouloir bien faire son service funèbre, à une heure où ils pourraient s'y rendre, voulant rendre à leur directeur ce témoignage de sympathie; nous n'avons pas cru devoir accéder à leur pieux désir, parce que les pauvres gens qui fréquentent notre chapelle n'au-

raient pu y assister; ce qui les aurait beaucoup contristé, car c'est surtout pour eux qu'il montrait un dévouement admirable.

Ce n'était pas, en effet, seulement pour entendre les prêtres que son assiduité était proverbiale. Il passait la plus grande partie de son temps, soit à la chapelle, soit à la sacristie, attendant ses pénitents. C'est là qu'ils étaient sûrs de le trouver.

Je ne dirai rien de sa patience et de sa bonté, au tribunal de la pénitence. Rien ne le rebutait, dès qu'il s'agissait du salut des âmes. Il a été souvent appelé aux extrémités de la ville pour confesser des malades : plus d'une fois, on lui a fait faire des voyages inutiles; mais il ne s'en plaignait jamais.

Le P. Lefevre n'était pas orateur. Une difficulté de prononciation rendait son débit fatigant. Cependant il parlait avec tant d'onction et de feu, il mettait dans tout ce qu'il disait tant d'âme et de conviction, qu'on aimait beaucoup à l'entendre. Aussi ses prédications produisaient-elles des fruits abondants. Je pourrais raconter bien des traits édifiants de sa vie, mais j'en ai dit assez, pour faire comprendre quelle réputation de sainteté il a laissé parmi nous et dans toute la ville de Bordeaux. (Lettre du 8 novembre 1893.)

L'Aquitaine, semaine religieuse de ce diocèse, a consacré ces quelques lignes à la mémoire de notre cher confrère :

Nous avons le regret d'apprendre la mort du P. Lefevre, décédé à l'île Maurice. Il fut longtemps attaché à la maison du Saint-Cœur de Marie. Les prêtres bordelais se souviennent avec reconnaissance de l'assiduité proverbiale avec laquelle il se rendait chaque année au grand séminaire, pendant la retraite ecclésiastique, pour entendre les confessions.

Nous recommandons tout spécialement ce saint religieux aux prières du clergé de Bordeaux.

LE P. JOGUET

DÉCÉDÉ A CONAKRY, LE 21 AOUT 1893

Le P. François-Gabriel-Urbain Joguet était né le 17 mars 1863, à Flumet (Savoie). Il prit les premières leçons de latin à Mégève de M. l'abbé Cohanier, vicaire de la paroisse (1). Le vénérable

(1) Il existe à Mégève de temps immémorial une fondation qui a pour but

curé de cette paroisse, M. l'abbé Monnard, demanda son admission au petit scolasticat de Cellule, où il entra en quatrième (3 octobre 1879).

Le jeune Joguet avait d'ailleurs appris à connaître la Congrégation par un scolastique, M. Muffat, qui lui avait parlé de nos Missions. La lecture des *Annales de la Propagation de la Foi* et de la *Sainte-Enfance* avait achevé de le déterminer à se dévouer au salut des pauvres Noirs.

Après son petit scolasticat, il fut envoyé pendant deux ans comme professeur dans une de nos maisons de France. Rentré au grand scolasticat le 23 septembre 1883, il passa quatre ans plus tard au noviciat et fit profession le 10 août 1891, en la fête de saint Laurent.

Pour ce qui est de mes attrait, écrivait-il au T. R. Père, dans sa lettre de demande à la profession, j'avoue que la vie de missionnaire m'attire beaucoup. Volontiers, je dépenserais mes forces, ma santé et ma vie, s'il le faut, au milieu des pauvres Noirs.

Envoyé à Conakry, le P. Joguet s'y est généreusement dépensé, à l'exemple du bon P. Raimbault. Comme à celui-ci, le bon Dieu ne lui a pas fait attendre longtemps sa récompense. Tombé malade le 15 août, il fut bientôt reconnu atteint d'une fièvre bilieuse; et malgré tous les soins de ses confrères et du docteur, le mal ne tarda pas à empirer gravement.

Voici quelques détails sur ses derniers moments, extraits d'une lettre du supérieur de la station :

... Le soir du dimanche 20 août, dit le P. Féger, l'infirmier de l'hôpital vint m'aider à veiller le Père; et me trouvant très fatigué, il me pria d'aller me reposer. En me réveillant à dix heures et demie, je l'entendis qui m'appelait, ainsi que d'autres personnes avec qui il avait été en relations : il était dans le délire. J'accours aussitôt; au bout de quelques minutes le délire cesse et il me reconnaît. Je lui propose alors de l'administrer : « Oui, me répond-il. » Quand j'eus fini les onctions, je lui dis : Mon Père, vous me reconnaissez? « Oh! oui, mon Père, merci! » fut sa réponse.

À ce moment l'infirmier entra dans la chambre et me voyant penché sur le lit, il vint près de moi. Dès que le Père l'aperçut, il le prit par la barbe, en disant : « Qu'est-ce qu'il me veut encore

de faciliter aux enfants bien doués l'étude du latin jusqu'en quatrième ou troisième. C'est le vicaire de la paroisse qui est chargé de ces enfants.

celui-ci, qui ne voulait pas vous appeler quand je vous demandais? » Je restai près de lui, ma main dans la sienne. A chaque instant, il fallait lui donner à boire. Depuis que j'étais à son côté, il était plus tranquille; mais aussi je sentais insensiblement sa main se refroidir dans la mienne. L'infirmier lui appliqua alors des sinapismes, de la moutarde sur les bras et les jambes, mais tout fut inutile. Quelques moments après le râle commença. Il dura huit ou dix minutes et tout fut fini. Il rendit sans effort sa belle âme à Dieu.

Le P. Joguet était un excellent missionnaire et un confrère dévoué et zélé. Il n'a pas passé une année complète à Conakry et cependant nous lui devons une foule d'installations et d'améliorations dans la communauté. En outre, il était très estimé et très aimé des ouvriers de la colonie : il avait su les prendre, comme on dit, en s'intéressant à leurs travaux; ils étaient flattés de voir un prêtre s'occuper ainsi d'eux. Aussi l'ont-ils pleuré sincèrement.

L'enterrement était fixé à quatre heures du soir. A trois heures, tous les ouvriers quittèrent leur travail pour venir y assister. Tout le personnel européen, M. le gouverneur Ballay en tête, y était représenté. On a évalué à trois cents le nombre de ceux qui ont assisté au convoi. Au cimetière tous les Européens, à commencer par le gouverneur, ont aspergé le cercueil d'eau bénite. Puis ils se sont groupés tous ensemble, attendant que j'eusse quitté mes ornements. Alors ils vinrent tous me serrer la main, en m'exprimant leurs plus sympathiques condoléances. (Lettre du 9 septembre 1893.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 5 novembre, le F. Albéric, de la Mission du Gabon (1);

Le 13, le P. Veillet, de la communauté de Para;

Le 16, le F. Maxime, de la communauté de Huilla;

Départs. — Se sont embarqués :

Le 3 novembre, à Marseille, le P. Degoul, nouveau profès, pour la *Réunion*; le P. Colrat, qui devait partir le même jour,

(1) Ce bon Frère a été victime, avec le F. Aubert, d'un grave accident, où ils ont failli perdre la vie. Ils venaient de construire, à Lambaréné, un four à briques, quand, au moment d'enlever la dernière voûte de soutènement, tout s'effondra sur leur tête. On a eu le bonheur de les retrouver vivants; mais tous les deux étaient grièvement blessés, surtout le F. Albéric. Le P. Lejeune les fit immédiatement transporter à Sainte-Marie, où on leur a prodigué tous les soins possibles. Grâce à Dieu, ils ont pu se remettre assez bien. (Lettre de P. Adam, 7 août 1893.)

a été saisi d'un violent accès de fièvre à Saint-Flour, où il s'était arrêté quelques jours chez son frère, en se rendant à Marseille, et contraint par suite de retarder son départ;

Le 9, à Saint-Nazaire, pour la *Martinique*, M. Perroud, grand scolastique de Chevilly;

Le même jour, au Havre, pour *Para*, le P. Cabrolié, de la Communauté de Merville, avec un scolastique, M. Marchand-Kifer;

Le 20, à Bordeaux, le P. Davezac, retournant au *Gabon*;

Le 21, à Lisbonne, pour le *Bas-Congo*, les PP. Callewart et Frankoual, revenus dans l'année de cette Mission, et le P. Perrière, de la communauté de Cellule; — Pour la *Cimbébasie*, les PP. Muller (Auguste) et Riedlinger, nouveaux profès;

Le 22, à Marseille, le P. Sutter, pour la Mission de *Sierra-Leone*;

Le même jour, à Southampton, M. Gallo, novice, pour *Haïti*.

Placements. — Le P. William Power, revenu, il y a quelques mois, des États-Unis. a été envoyé, le 9 novembre, à Mesnières;

Les PP. Palley et Lestrohan ont été placés à Saint-Ilan, le 17 novembre;

Le F. Zénas a été envoyé de la Maison-Mère à Drogens, en remplacement du F. Divitien, appelé à Paris, ainsi que le F. Yves. (1^{er} novembre.)

Le F. Palmace a été envoyé de Saint-Ilan à Saint-Michel, et le F. Matronien, de Chevilly à Saint-Joseph du Lac. (16 novembre.)

Nomination. — On a déjà annoncé le placement du P. Jalaubert, à Cellule; il a été nommé, par le T. R. Père, préfet du petit scolasticat, en remplacement du P. Lutaud, chargé d'une classe.

Le T. R. Père. — Le mercredi 22 novembre, le T. R. Père a quitté la Maison-Mère, pour aller visiter les communautés de Seyssinet, de Saint-Joseph du Lac, de Drogens et d'Epinal. Nous espérons qu'il rentrera dans deux ou trois semaines à Paris.

Sierra-Leone. — La fête du Saint Cœur de Marie a été célébrée cette année à Freetown avec une solennité toute particulière. On en a même parlé dans des journaux protestants, ce qui se fait très rarement. Il y a eu en ce jour 8 baptêmes

d'adultes, 17 premières communions, et 66 personnes pour la confirmation. Bon nombre de protestants se préparent à recevoir prochainement le baptême. (Lettre du P. Browne, 10 oct. 1893.)

Congo français. — Mgr Carrie est allé visiter récemment la Mission de Linzolo, et de là, il s'est rendu à Brazzaville. Ce long voyage, sur lequel nous espérons avoir bientôt des détails, s'est heureusement accompli.

AVIS

Etat du personnel. — Prière aux Supérieurs des maisons de France et aux Supérieurs des provinces et des Missions d'envoyer au plus tôt à la Maison-Mère l'état du personnel de leurs communautés. — Ne pas manquer d'y indiquer les assistants et consultants, provinciaux et locaux, en les proposant au besoin à la nomination ou à la confirmation du T. R. Père Général, conformément aux Constitutions.

Bulletin. — On prie les maisons de Mesnières, de Beauvais et de Merville, d'envoyer sans retard leurs Bulletins.

La table du tome III sera prochainement envoyée aux communautés. A cette occasion, on prie les Supérieurs de voir s'ils ont bien tous les numéros de ce volume; on verra s'il est possible de remplacer ceux qui ne leur seraient point parvenus.

Union de prières. — Le Supérieur des Chapelains de l'église du Vœu national de Montmartre a fait parvenir à nos diverses Missions des feuilles imprimées, relatives à une union de prières et d'adoration perpétuelles, pour obtenir le triomphe et le règne du Sacré Cœur. C'est une pieuse pratique que le T. R. Père ne peut que recommander.

Maison-Mère, 30 novembre 1893.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Instructions de Rome au sujet du mariage des esclaves. — Arrêt de la Cour de Cassation. — **Bulletins** : Saint-Ilan. — Orgeville. — Beauvais. — Mesnières. — Grand-Quevilly. — Merville. — **Nécrologie**. *Décès* : M. l'abbé Dubloc et le F. Basileé. — **Nouvelles des communautés**. — *Avis*.

MARIAGE DES ESCLAVES

Au sujet du mariage des esclaves, Mgr de Courmont a obtenu de Rome des instructions qui peuvent offrir de l'intérêt pour nos autres Missions. Nous reproduisons donc textuellement les demandes de Sa Grandeur et les réponses qui lui ont été faites.

BEATISSIME PATER,

Radulphus de Courmont, Episcopus tit. Bodonen. et Vicarius Apostolicus Zanguebaris Septentrion. ad pedes Sanctitatis Vestræ humiliter provolutus, petit utrum habenda sint uti vera et legitima

1^o) Matrimonia contracta ab infidelibus istius regionis sub servitute dominorum constitutis, licet vir et uxor seorsim venundari queant, licet unus sine alia emancipari possit, licet vir vel emancipatus, vel alteri venditus, relictis uxore et liberis, si quos habuit, aufugiat ab hero, vel sit paratus animo arripiendi fugam quum primum sese obtulerit occasio;

2^o) Matrimonium alienigenæ qui se alicui hero servitio tradit, absque tamen obligatione manendi penes eum in perpetuum, et ab eodem petit et obtinet mulierem, quæ ei adistentiam præstet, ob quam simul convivendo procul dubio actus conjugales gignantur, licet hæ maritales relationes facile abrumpantur, sive vir abscedat, sive herus præstitam mulierem sibi revocet;

3^o) Matrimonia ab infidelibus sine liberis, sine servis, etiam dote intercedente contracta, hac tamen persuasionem quod sint solubilia si divortium vel polygamia locum habeat.

A ces questions, il a été répondu comme il suit :

Feriâ quartâ, die decimâ octavâ Maii, in Congregatione generali Sacræ Romanæ et Un. Inquisitionis, factâ relatione suprascripti supplicis libelli præhabitoque DD. Consultorum voto, Eminentissimi DD. Cardinales in rebus Fidei ac morum generales inquisitores decreverunt.

Ad primum, In decisis Feriâ quartâ, 29 Julii 1885, nempè num præstitui non possit generalis regula ex quâ matrimonia infidelium illius regionis haberi debeant veluti mera contubernia, instituendum est in singulis casibus particularibus examen circumstantiarum et modi quo conjugium primitus initum fuerit, tum ejus diuturnitatis aliorumque adjunctorum quæ accesserint. Si una ex duabus partibus ad fidem convertatur, alterâ remanente in infidelitate, supplicandum Sanctissimo pro facultate quâ r. p. d. Vicarius Apostolicus illam ab interpellatione dispensare valeat. Si vero pars una convertatur post conversionem alterius et examinato casû particulari supersit dubium, stet pro nullitate matrimonii in favorem fidei.

Ad secundum, ut in præcedenti.

Ad tertium, Matrimonia contracta ut exponitur generatim habenda esse ut legitima, nisi aliud obstet impedimentum juris naturalis aut divini.

Sequenti vero die, Sanctissimus D. N. Leo, divinâ Providentiâ Pp XIII, in audientiâ r. p. d. Assessori S. O. impertitâ, relatam Sibi Eminentissimorum Patrum resolutionem approbare ac pro facultate de quâ suprâ benigne annuere dignatus est.

Pro D. I Mancini S. R. I. P.

Alexander BARONA,
Substitutus.

ARRÊT DE LA COUR DE CASSATION

Vu le nombre de sujets alsaciens ou étrangers qui se trouvent dans nos maisons de France, nous croyons utile aussi de donner l'extrait suivant d'un arrêt rendu par la Cour de cassation, le 4 août 1893 :

Attendu que Wulf (Antoine), âgé de 13 ans, Wulf (Jean), son frère, âgé de 15 ans, et sept autres enfants ou jeunes gens, originaires d'Alsace ou de diverses provinces d'Allemagne, ont été cités devant le tribunal de simple police de Merville, pour avoir contrevenu aux dispositions du décret du 2 octobre 1888 en ne faisant pas,

dans le délai de quinze jours, à partir de leur arrivée dans la commune de Merville, la déclaration prescrite par l'article 1^{er} de ce décret;

Attendu que cet article dispose que tout étranger non admis à domicile, qui se proposera d'établir sa résidence en France, devra, dans le délai de quinze jours à partir de son arrivée, faire une déclaration à la mairie de la commune où il voudra fixer sa résidence;

Qu'il ressort des termes mêmes du décret que cette déclaration n'est imposée qu'aux étrangers qui sont en état de manifester leur volonté, au point de vue de la résidence qu'ils entendent choisir en France;

Que, d'une autre part, le rapport du Ministre de l'Intérieur joint au projet de décret soumis au Président de la République constate que la nouvelle réglementation ne s'applique qu'aux étrangers qui se sont fixés définitivement en France ou qui s'y établissent avec la pensée d'y faire un séjour prolongé, et qu'elle ne concerne pas ceux qui sont momentanément de passage sur notre territoire pour leurs affaires ou leurs plaisirs;

Attendu que le jugement attaqué déclare que tous les prévenus se trouvent, en qualité d'élèves, dans un pensionnat de Merville, et qu'ils y ont été placés à titre temporaire, par leurs parents ou leurs tuteurs; qu'ils n'étaient pas, dès lors, dans les conditions prévues par le décret du 2 octobre 1888 et qu'en prononçant leur relaxe le jugement attaqué, loin d'avoir violé les prescriptions dudit décret, en a fait une saine interprétation.

Par ces motifs :

Rejette le pourvoi formé par le commissaire de police de Merville contre le jugement rendu, le 8 mars 1893, par le tribunal de simple police de cette ville.

MAISONS DE FRANCE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ILAN

MAI 1891. — NOVEMBRE 1893.

1. Personnel. — 2. Inspections. — 3. Concours régional. Bail. Aménagements.
4. — Esprit des enfants. Fêtes. — 5. Retraites. — 6. Sacre de Mgr Dubourg.
- 7. Mort de M. Du Clésieux. — 8. Visites.

1. — Le personnel, en novembre 1893, se compose de 4 Pères, 32 Frères, 7 agrégés, 281 colons et 94 orphelins.

2. — Les inspections de l'autorité ne nous ont pas fait défaut ; les voici selon l'ordre des dates :

Au mois de mai 1891, nous avons reçu la visite d'un Inspecteur des enfants assistés du Calvados. Ce bon monsieur nous avait amené deux colons : il voulait se rendre compte par lui-même des avantages qu'offre notre œuvre au point de vue de l'éducation. Il a été enchanté de tout ce qu'il a vu ; il a dit que notre établissement est appelé à beaucoup d'avenir, que nous devons compter sur un personnel de 500 enfants, et qu'il serait bon de construire, et d'acheter des terres pour le fonctionnement utile de cette œuvre. Il a ajouté qu'il nous enverrait encore prochainement une vingtaine d'enfants, et qu'il recommanderait notre établissement aux autres administrations départementales de la Normandie. (Lettre du 23 mai 1891.)

En 1892, l'inspection de notre établissement a été faite, le 16 mars, par l'inspecteur général des prisons, M. Guionic, directeur de la maison centrale de Landerneau. Il était venu avec un long questionnaire où se trouvaient mentionnés tous les griefs contre notre œuvre. Heureusement que M. Guionic nous est favorable. Il nous avoua que l'an dernier on avait voulu trouver Saint-Ilan en défaut, et que certains députés poussent même à la suppression des colonies particulières.

Le 16 juillet suivant, M. Gravier, inspecteur général des prisons, nous arrivait en compagnie du préfet des Côtes-du-Nord ; celui-ci, courtois ; celui-là, froid et raide. Ces messieurs paraissent pourtant satisfaits, après une inspection de deux jours. Même, sur la demande de M. l'Inspecteur général au P. Supérieur s'il pouvait lui être utile en quelque chose, le Père s'empressa de le prier d'appuyer deux *desiderata* importants : l'augmentation du chiffre officiel des colons, et une allocation gouvernementale pour les constructions nécessitées par cette augmentation. M. l'Inspecteur ne laisse guère d'espoir au sujet de la deuxième demande.

Quelques mois après, le 7 octobre, arrivée de M. Pluchard inspecteur général des prisons, accompagné de M. Dufour, inspecteur de la maison centrale de Landerneau. M. Pluchard apportait les notes de ses devanciers pour se rendre compte si l'on avait fait droit à leurs observations. Il voulut tout voir, se montrant d'abord difficile et exigeant ; mais il s'adoucit peu à peu

en constatant qu'il y avait de réels progrès, et qu'on avait le désir de faire pour le mieux. A l'avance, il promet que son rapport serait favorable. Il finit même par avouer que les colonies de l'État étaient toujours en déficit, malgré les sommes énormes qui leur sont allouées tous les ans.

Cette année, le 9 mai, nouvelle inspection, faite par M. le Directeur de la 14^e circonscription pénitentiaire, celle de Landerneau : c'est un homme convenable. Il parle surtout de son expérience en fait de questions disciplinaires. Sauf quelques observations insignifiantes, il paraît très satisfait de tout ce qu'il voit.

Quinze jours après, le 26, autre visite de M. des Barres, inspecteur.

Il est venu deux jours de suite. En nous quittant, il se montre fort satisfait et nous promet un rapport favorable.

3. — Nous avons eu l'idée de prendre part à un concours régional organisé à Saint-Brieuc, au mois de juin 1891. C'est le F. Timoléon qui a exposé, et les produits du jardin seulement. Or il a obtenu une médaille d'or avec mention spéciale pour la culture maraîchère, une médaille de vermeil pour ses arbres fruitiers, et deux médailles de bronze pour ses fleurs. Ce qui lui valut une ascension sur l'estrade présidentielle, pour y recevoir, avec ses récompenses, une poignée de main du ministre Yves Guyot.

Nos enfants avaient aussi été invités au concours et les étrangers ont admiré leur bonne tenue et surtout leur musique.

Nous avons pu faire, en 1891, un bail de terre de 18 hectares, à raison de 110 francs l'hectare. Le bail est fait pour dix-huit ans; mais, après les neuf premières années, nous pouvons résilier le contrat. Même, dans un cas de force majeure, nous pouvons l'abandonner.

Pour loger nos enfants, nous avons été obligés de transformer le hangar des voitures en salle de classe; de plus, la porcherie, avec un grenier à foin, nous a donné deux beaux dortoirs, et une nouvelle et vaste cave a été établie là où se trouvait autrefois le terre-plein de la porcherie.

Avec cette transformation, force nous était de construire un nouveau bâtiment pour les voitures et une nouvelle porcherie. Depuis, en effet, un grand hangar, pour loger à l'abri foin et

paille de notre récolte, est venu compléter les constructions de notre basse-cour.

Notre mur de clôture, long d'environ 1500 mètres, vient aussi de s'achever.

En mai 1892, un grave accident est arrivé à un jeune colon âgé de quatorze ans : il était occupé à mettre de la luzerne dans un hachoir et poussait l'herbe sous les couteaux, quand tout d'un coup sa main est prise par l'engrenage et entraînée sous les lames, qui lui coupent les doigts et entament un peu la main elle-même. Le malheureux enfant ne jeta pas un cri : ce fut son voisin qui fit arrêter la machine. Aussitôt après l'accident, on conduisit l'enfant à Saint-Brieuc, chez le médecin, qui fit l'amputation des doigts et pansa la plaie. Quelques jours après, il était en bonne voie de guérison.

4. — Nous n'avons, en général, qu'à nous louer de la piété et du bon esprit de nos enfants. Ils célèbrent les différentes fêtes religieuses avec une ferveur sincère et édifiante, depuis surtout qu'ils ont en honneur la dévotion au Sacré-Cœur. La solennité qui ramène cette fête, chaque année, est célébrée tout particulièrement par de nombreux enrôlements dans la « Légion du Sacré-Cœur » et par de nombreuses communions. Du reste, un grand nombre des légionnaires communient tous les huit jours.

Une autre fête, également chère, est celle du pèlerinage à Notre-Dame d'Espérance. La journée, commencée par une communion générale, se passe au collège Saint-Charles ; et, le soir, tout Saint-Brieuc est dans les rues pour voir passer nos enfants avec leur brillante musique.

La fête du patronage de Saint-Joseph, célébrée habituellement avec éclat, l'a été tout spécialement, cette année (23 avril). On avait choisi cette date pour la bénédiction d'une statue de saint Joseph, placée sur la sacristie que l'on a construite autour du chœur de la chapelle. Disons, en passant, que cette construction, qui ne nuit nullement à l'aspect de la magnifique chapelle gothique de Saint-Flour, était d'une véritable nécessité. Jusque-là, en effet, on n'avait qu'une place très restreinte derrière le maître-autel pour y déposer les ornements et y réunir les officiants et enfants de chœur, assez nombreux aux grandes fêtes. Maintenant, on dispose de quatre belles pièces

qui permettent de mettre à sa place chaque catégorie et chaque chose. L'une d'elles sert de chambre à coucher pour le Frère sacristain, gardien de la chapelle.

Le mercredi suivant, la consécration des OEuvres de Saint-Ilan au glorieux patriarche de la Sainte-Famille fut couronnée par un pèlerinage à la chapelle de Saint-Guillaume, à Saint-Brieuc, où saint Joseph est particulièrement honoré.

L'année précédente, le 8 mai 1892, nous avons profité de la fête du patronage de Saint-Joseph pour y célébrer la première Communion de nos enfants, au nombre de 28. Grâce à la présence de Mgr l'Évêque, 112 d'entre eux reçurent ensuite le sacrement de confirmation.

5. — Les retraites des Frères ont été données en 1891 par le P. Fuzier, et, en 1892, par le P. Heintz. Parmi celles qui ont été prêchées aux enfants, nous pouvons mentionner celle du P. Artiguela, dont la parole a produit une vive et durable impression.

6. — Les journaux ont parlé des solennités grandioses qui ont marqué, dans la cathédrale de Saint-Brieuc, le jour même de la fête du patron du diocèse, 16 avril dernier, le sacre de Mgr Dubourg, préconisé évêque de Moulins.

Nous n'avons pas manqué d'assister à ces belles cérémonies. Et l'*Indépendance bretonne*, qui en rend compte avec détails et enthousiasme dans ses colonnes, signale, à deux reprises différentes, la bonne impression produite par nos jeunes artistes... en herbe :

Pendant le repas, l'excellente musique de la colonie de Saint-Ilan a fait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire.

Et plus loin :

Pendant que le clergé reconduit à son autel le reliquaire de saint Brieuc, la musique de Saint-Ilan accompagne NN. SS. les Evêques jusqu'au palais épiscopal, où ils ne peuvent arriver qu'en fendant à grand'peine les flots des fidèles.

7. — On a mentionné, dans les feuilles publiques, la pieuse fin du vénéré M. du Clésieux, qui venait de s'éteindre doucement le dimanche soir 25 juin 1893. Ses funérailles avaient lieu le mercredi suivant, au milieu d'une nombreuse assistance composée de personnes de tout rang et de toute qualité. Tous les Pères de Saint-Ilan, une douzaine de Frères et une centaine

d'orphelins et de colons étaient présents à cette cérémonie, présidée par Mgr Fallières. La cathédrale se trouvait remplie comme aux jours des grandes fêtes. Lorsque, après l'absoute, le corps fut amené à la chapelle du château de Saint-Ilan, pour être déposé dans le caveau de famille, tous nos enfants étaient présents dans l'avenue pour attendre et accompagner à sa dernière demeure le fondateur de la colonie.

Voici, du reste, en quels termes, le journal *la Croix*, dans un entrefilet intitulé *Nos amis défunts*, parlait de ce pieux vieillard :

M. le comte Achille du Clésieux, le poète, dont les œuvres animées d'un souffle profondément chrétien resteront; le fondateur de tant d'institutions charitables qui ont fait et feront longtemps bénir sa mémoire, comme la colonie de Saint-Ilan, l'institution des logements ouvriers, la Société civile du collège Saint-Charles, à Saint-Briec, etc., vient de s'éteindre saintement dans cette ville, à 87 ans, au milieu de la belle famille d'enfants, de petits-enfants et arrière-petits-enfants pour lesquels sa vie a été le meilleur enseignement. Il fut le serviteur de toutes les grandes causes, l'Église, la France, les pauvres.

M. le comte du Clésieux était le beau-père de l'amiral de Cuverville.

8. — Le 23 mai 1892, nous recevions la visite du T. R. Père Général accompagné des PP. Meillorat et Juillard. Tous les membres de la communauté se portèrent à leur rencontre pour les recevoir à la nouvelle entrée, du côté du château. Les enfants étaient rangés en deux lignes dans la grande avenue. Clairons, tambours, musique, exécutèrent leurs morceaux les plus joyeux.

Le 1^{er} octobre de la même année, nous avons l'honneur de recevoir M. le contre-amiral de Cuverville accompagné de M. Achille du Clésieux.

Le 10 novembre suivant, nous recevions la visite de Mgr Le Roy, qui nous arriva le soir, à 7 h. 1/2. La cour était illuminée en son honneur. La réception fut des plus solennelles. Pendant le séjour de Sa Grandeur, on joua la pièce *Andaluma*, dont il est le brillant auteur. Le dimanche 13, il officia pontificalement; le soir eut lieu, à la grande salle, une réunion de tous les enfants, que Monseigneur intéressa et égaya vivement par ses récits sur les missions.

Mentionnons également, parmi les visites que nous avons eues

l'occasion de recevoir depuis le dernier *Bulletin*, celle de Mgr Vidal, vicaire apostolique de l'île Fidji, en Océanie; le passage de Mgr Duboin, se rendant à Notre-Dame de Langonnet; le séjour, dans notre communauté, du R. P. Collin, venu pour se reposer et rétablir sa santé un instant compromise.

Nous avons enfin la consolation d'ajouter que la visite annuelle de notre évêque, nous apporte toujours les mêmes témoignages de bienveillance et de sympathie.

C'est le 3 juillet dernier qu'est arrivé à Saint-Ilan, en qualité de visiteur, le R. P. Grizard, pour passer quelques jours au milieu de nous.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH D'ORGEVILLE

Mai 1892. — DÉCEMBRE 1893

1. Historique de l'œuvre. Ses débuts. — 2. Propriété. Bâtiments. Installations. — 3. Industries. — 4. Augmentation du nombre des enfants. Ecole. — 5. Ancienne église de la paroisse. Tombeau de la famille Bonjean. — 6. Ministère. Visites. Personnel.

1. — Le *Bulletin* du mois de mai 1892, n° 63, a mentionné la fondation de l'orphelinat de Saint-Joseph d'Orgeville, en Normandie, dans le diocèse d'Évreux.

M. Bonjean (Georges) avait commencé, en 1874, cette œuvre pour les enfants condamnés. Il y eut un moment où le nombre des colons s'éleva jusqu'à 100. Mais, obligé de s'absenter souvent, à cause de ses fonctions de président de Chambre à Paris, il se vit contraint de prendre des agents pour la direction de son œuvre. Ces agents ne montrèrent pas toujours le dévouement nécessaire en pareille circonstance, et M. Bonjean voyait avec peine que le résultat de ses efforts ne correspondait pas à ses bonnes intentions.

En 1886, on ajouta à l'établissement un haras pour les chevaux du gouvernement, ce qui ne cadrait guère avec une œuvre d'enfants. Par suite de toutes ces difficultés, on ne pouvait arriver à un grand résultat. C'est dans ces circonstances que la famille Bonjean eut recours à la Congrégation pour réorganiser l'œuvre.

M. l'administrateur général de la *Société de protection pour l'enfance abandonnée ou coupable* fondée, à Paris, par M. Bonjean, était déjà en rapport avec Saint-Michel de Lan-

gonnet, où il plaçait un certain nombre d'enfants. C'est à Saint-Michel qu'on demanda 25 pupilles pour former le noyau de l'œuvre d'Orgeville (14 mai 1892). Ce choix ne fut pas très heureux. Ces enfants se montrèrent plus ou moins revêches ou paresseux; et le P. Guyot dut consacrer les derniers jours de son supériorat à les faire rentrer dans l'ordre. A l'arrivée de son successeur, le P. Guyodo (9 juillet), quelques éliminations eurent lieu et l'on n'eut qu'à s'en féliciter.

Quoique la saison fût avancée, on se mit néanmoins à planter des pommes de terre et d'autres racines pour fourrage.

A l'époque de notre arrivée, il y avait sur pied une grande récolte en blé, en avoine et en foin. La Société Bonjean se réservait cette récolte, à l'exception du foin et de ce qui était nécessaire pour les semailles; c'est pour ce motif qu'un agent resta dans la communauté pour faire la récolte. Le 13 octobre, enfin, M. Gaillard sortit de l'établissement, et, dès le lendemain, nous en faisons la bénédiction. Depuis ce jour, nous sommes restés seuls dans la communauté.

2. — Il y a, dans la propriété, quatre grands bâtiments qui, à l'exception d'un dortoir, n'étaient autrefois que des écuries ou d'immenses granges destinées à mettre à l'abri les différentes céréales. Ces bâtiments pourront être aménagés pour notre œuvre; mais, pour les approprier à cette destination, il faudra faire des dépenses assez considérables. A 200 mètres environ de ces constructions principales, se trouvent des maisons et des magasins où il serait facile d'installer une école primaire; on y garderait les enfants au-dessous de treize ans; passé cet âge, ils seraient réunis aux plus grands, soit pour travailler, soit pour apprendre un métier. Rien de plus facile que de séparer ainsi ces deux catégories de l'œuvre.

La propriété est située sur un grand plateau où l'air est très sain. Les maladies y sont rares, et jamais d'épidémie. Orgeville étant situé à 90 kilomètres de Paris seulement, on peut s'y rendre de la capitale et s'en retourner le même jour. Une seule chose manque, c'est l'eau: il n'y a pas de fontaine. On ne peut pas même trouver une eau abondante en creusant un puits de 100 mètres; et force est d'avoir recours à des citernes.

Nous avons commencé par convertir en chapelle un grand hangar. Auparavant, nous étions obligés de sortir de la commu-

nauté pour assister à la messe et faire nos exercices. Aujourd'hui, nous avons une petite chapelle qui peut contenir une centaine d'enfants. Deux appartements, qui servaient auparavant d'écurie, ont été également transformés, l'un en salle de classe, l'autre en réfectoire pour les enfants. Le réfectoire de la communauté est terminé. Ces divers travaux ont été exécutés par les FF. Juste, Materne et Fraterne. Ajoutez à cela un dortoir qui peut contenir 50 lits, une infirmerie qui est assez grande pour le moment, et vous aurez l'ensemble des lieux réguliers nécessaires à la fonction de l'œuvre.

3. — En arrivant à Orgeville, nous étions obligés de livrer le lait de la vacherie à une compagnie laitière de Paris, à raison de 0 fr. 10 le litre en été et 0 fr. 12 en hiver. Tous les gens du pays donnent à ce prix le lait de leurs fermes. Nous étions nous-mêmes obligés de subir ce monopole, plutôt que de tout perdre. Cet engagement onéreux avec la compagnie avait été conclu pour une année entière. Heureusement, ce contrat était résiliable, à la condition d'avertir trois mois à l'avance. Nous avons donc rompu ce marché et nous nous sommes mis à faire du beurre et du fromage. Le F. Louis-Joseph, qui connaissait un peu la partie, se mit à l'œuvre, et il a presque réussi pour ce dernier; je dis presque, car, à Evreux et à Pacy, ce produit n'a pas encore un bon cours. Nous avons actuellement à Orgeville le F. Hervé qui a longtemps pratiqué la même industrie à Saint-Ilan; et nous espérons qu'il ne tardera pas à améliorer notre fabrication. Quant au beurre, il est recherché de tous côtés, à Evreux et à Pacy. Nous pourrions placer le double de ce que nous avons actuellement. Il se vend 3 francs le kilo, quelquefois davantage. Ce sera une vraie ressource pour l'œuvre, quand nous serons bien installés.

4. — Par suite d'évasions et de départs, le nombre des enfants était réduit à 13, en décembre 1892. C'était un personnel insuffisant pour exécuter nos travaux. Nous eûmes recours à notre protecteur, saint Joseph, d'autant mieux que le T. R. Père venait de le choisir pour patron de l'œuvre. Des neuvaines furent donc commencées dans le but d'obtenir l'augmentation du nombre de nos enfants. Saint Joseph exauça nos prières; et, dès le 27 janvier, nous en recevions 3 à la fois, qui allaient être bientôt suivis par d'autres, pour arriver au chiffre de 44.

Nous avons pu contribuer nous-mêmes à ce petit nombre d'admissions, dans les commencements, car notre prospectus fixait comme condition l'âge de 13 ans accomplis. Cette mesure avait été adoptée pour éviter des difficultés au point de vue scolaire. Une autre raison nous avait guidés dans cette détermination : le besoin d'enfants qui, par leur travail, fussent à même de nous aider à faire valoir une si grande propriété. Expérience faite, nous avons constaté que si le programme n'était pas changé, notre œuvre ne prendrait jamais les proportions qu'elle comporte; nous n'aurions que des sujets dont les parents ne peuvent tirer aucun parti; enfin, on n'arriverait jamais, avec de tels éléments, à un résultat moral tant soit peu satisfaisant. Convaincus par ces raisons et par les observations de plusieurs personnes qui s'intéressent à l'œuvre, nous avons exposé à la Maison-Mère notre manière de voir et demandé la fondation d'une école libre. Le T. R. Père comprenait bien la nécessité de cette création, mais le personnel faisait défaut. Il autorisa le P. Supérieur à chercher un laïque ayant son diplôme d'instituteur ou un agrégé quelconque qui voulût bien nous donner son concours. La chose n'était pas facile. Or, quelque temps après, le T. R. Père nous envoyait un Frère breveté, le F. Fuscien. Il a commencé les démarches pour l'ouverture de l'école.

5. — Orgeville, avant la révolution de 1789, était une paroisse importante. Le curé de cette localité avait certains droits sur les paroisses des environs. A l'époque du Concordat, la paroisse d'Orgeville fut supprimée pour être attachée à la paroisse et commune de Caillouet; et son église fut abandonnée. Les aïeux de M. Bonjean firent l'acquisition de cette ancienne église pour y établir leur tombeau de famille. C'est là que repose M. Bonjean père, tombé sous les balles de la Commune. On a construit, à l'intérieur, un beau mausolée et le fac-similé de la cellule qu'il occupait à la Roquette pendant sa détention. On y conserve religieusement la couchette où il reposait et quelques autres objets à son usage pendant sa captivité. La femme de M. le premier Président, mère des MM. Bonjean, est morte cette année, vers la fin de janvier; et, le 1^{er} février, les restes mortels de cette vaillante chrétienne étaient transportés à Orgeville, pour être aussi déposés auprès de son mari. Il va sans dire que nous avons pris une large part à ce grand deuil de la famille Bonjean.

6. — Notre ministère se réduit à très peu de chose. Une petite retraite de première Communion à Caillouet, quelques instructions, dans la même paroisse, pendant le carême, et quelques allocutions pour le jour de la première Communion dans deux ou trois autres paroisses.

Mgr Hautin, évêque d'Evreux, actuellement archevêque de Chambéry, est venu nous voir une fois à l'improviste. Il était en tournée de Confirmation à Boisset, paroisse voisine. Du reste, il a été, pendant son séjour à Evreux, plein de bonté pour Orgeville; il nous a accordé tout ce que nous lui avons demandé.

Le T. R. Père est venu nous voir plusieurs fois pendant l'année. Nous avons eu également la visite de quelques confrères : les PP. Hassler, Gaschy, M. Soudan. Les MM. Bonjean sont venus plusieurs fois à Orgeville, pendant l'année, et y ont même passé quelques semaines.

Le personnel actuel de la communauté se compose du P. Guyodo, supérieur; du P. Bertelot, chef d'agriculture; et des FF. Conrad, Louis-Joseph, Coentin, Fuscien, Josaphat, Bérenger, Materne, Hervé, Hubert, Philippe, Florentin, Floribert, et deux agrégés, Allingrin et Jacques Augustin.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A BEAUVAIS

JUILLET 1891. — DÉCEMBRE 1893.

1. Personnel. Morts et maladies. — 2. Procès. — 3. Mgr Fuzet et M. l'abbé Mazeran; leurs dispositions bienveillantes pour les Pères. — 4. Collège; nombre des élèves; bon esprit; retraites et fêtes scolaires. — 5. Succès aux examens; vocations. — 6. Ministère extérieur. — 7. OEuvre de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph. — 8. Aumônerie des Frères des Ecoles chrétiennes. — 9. Visites.

1. — La communauté de Saint-Joseph de Beauvais a eu peu de changements dans son personnel, ces deux dernières années; un certain nombre de nouveaux membres sont venus s'adjoindre aux anciens, pour répondre au rapide développement de l'œuvre du collège; les PP. Bénard, Duss et Klaine sont retournés aux pays chauds, après s'être dévoués pendant un certain temps auprès de nos élèves. Quant aux Frères, leur nombre s'était élevé jusqu'à douze, au moment des constructions; aujourd'hui, il n'y en a plus que cinq, qui rendent de précieux services comme portier, caviste, réfectoier, tailleur et menuisier. Parmi

les Frères qui ont quitté Beauvais, il faut surtout mentionner les FF. Florian, Barnabé, François-Marie, Conrad, Louis-Joseph et Adhelme.

Une séparation plus cruelle que toutes les autres a été celle du P. Horné, mort le 24 janvier de cette année, ainsi qu'il a été raconté au *Bulletin*.

La communauté des Sœurs de Saint-Joseph, qui compte aujourd'hui onze Sœurs occupées au collège, a été, elle aussi, douloureusement éprouvée par la mort de sa Supérieure, Mère Ananie. Depuis les premières années de la fondation de la communauté, Mère Ananie s'était dévouée à l'œuvre de l'Archiconfrérie et des clercs de Saint-Joseph; elle est tombée le jour même où sa remplaçante, Mère Léonie, venait lui permettre de passer dans un repos bien conquis, les dernières années de sa vie. On peut donc dire qu'elle est morte sur la brèche.

Une autre perte, sensible à tous, a été celle de M. l'abbé Sabatier, curé de Montmille; il avait été, avec le vénéré M. Clavier, un des fondateurs du *Messenger de Saint-Joseph*, et toujours il avait entretenu avec nos Pères les relations de la plus cordiale amitié. C'est avec le P. Supérieur qu'il voulut régler, avant de mourir, ses affaires spirituelles et temporelles; il a légué à la maison de Beauvais sa bibliothèque, qui passait pour une des mieux montées des presbytères de l'Oise.

A côté de ces départs douloureux de confrères et d'amis, nous avons eu quelques alertes, parfois très vives, causées par la maladie. Le P. Reffé tombait, frappé de congestion, le 24 novembre 1891, au moment où il allait être nommé directeur de l'Archiconfrérie. On était à peine remis de cette émotion pénible, quand l'influenza fit sentir ses atteintes à plusieurs membres de la communauté. Le plus éprouvé fut le P. Supérieur, qui dut, à plusieurs reprises, interrompre son travail et chercher, dans un changement d'air, le rétablissement de ses forces épuisées. Les PP. Bonjean, Dehæsenberghe, Pallier, et plus récemment le P. Grenet, ont eu aussi de mauvaises périodes à traverser, au point de vue de la santé; aujourd'hui, cependant, sauf le P. Grenet, dont la maladie semble réclamer des soins prolongés, chacun est debout à son poste.

2. — Ne terminons pas l'énumération de nos épreuves sans mentionner plusieurs procès qui, chacun en son temps, nous

ont causé quelques inquiétudes. Des élèves avaient jeté un peu de gravier, du haut d'un pont, sur une locomotive qui passait : excellente occasion pour MM. les radicaux de Beauvais de nous susciter des ennuis. L'affaire, heureusement, n'aboutit qu'à un léger blâme au surveillant ; les élèves furent acquittés.

Peu après, l'Enregistrement nous attaquait pour déclaration insuffisante du prix d'un immeuble, acheté pour agrandir notre propriété. Cette fois, nous fûmes moins heureux ; sur les conclusions d'un tiers, expert trop peu impartial, nous dûmes payer la somme de 2500 francs.

En ce moment même, nous avons à soutenir une affaire contre la commune de Notre-Dame du Thil, où est située notre maison de campagne. Il s'agit d'une passerelle que nous avons jetée sur la rivière, après nous être munis d'autorisations en bonne et due forme ; le nouveau conseil municipal, radical et anticlérical, voudrait nous faire démolir cette passerelle, afin d'affirmer, sans doute, sa rupture complète avec tout élément clérical. L'affaire, gagnée par nous devant le juge de paix, est pendante en ce moment devant la Préfecture. Comme M. le préfet se montre très conciliant et que nous sommes appuyés par l'Évêché, nous espérons une solution favorable.

3. — Ce qui, en ce moment, nous donne aussi de bonnes espérances, ce sont les dispositions exceptionnellement bienveillantes de notre nouvel évêque, Mgr Fuzet. Dès son arrivée à Beauvais (13 mars 1893), il montra, par ses actes autant que par ses paroles, qu'il serait avant tout l'ami dévoué et le protecteur de la Congrégation dans son diocèse. Pour rester fidèle à ce programme, il a eu à vaincre, autour de lui, bien des préventions ; mais il n'a jamais hésité à se prononcer hautement pour nous, secondé en cela par M. l'abbé Mazeran, qui aime à se rappeler qu'il a été l'élève de nos Pères, au Séminaire des colonies.

4. — Ce qui nous fait surtout bien augurer de l'avenir du collège, c'est le nombre toujours croissant de nos élèves. Après avoir débuté, en octobre 1889, avec une trentaine d'enfants, la maison en comptait quatre-vingts, à la rentrée de l'année suivante ; et, depuis lors, chaque nouvelle rentrée a accusé une augmentation d'une vingtaine de sujets. Aujourd'hui, il y en a cent quarante ; et tout fait espérer que, pendant quelques années encore, ce nombre ira sensiblement croissant.

L'esprit des élèves est excellent, et nous y veillons avec une attention continuelle, préférant renvoyer ceux qui paraîtraient, sous ce rapport, trancher avec les autres.

Nos retraites annuelles ont été prêchées : celle de 1891, par le P. Reffé; celle de 1892, par Mgr Saint-Clair, ancien élève du Séminaire français et missionnaire apostolique du diocèse d'Anecy; enfin, celle de cette année, par le P. Colrat, qui a été heureux, à cette occasion, de revoir son ancien évêque de la Réunion. Toutes ces retraites ont été fécondes en heureux résultats; nous devons une mention exceptionnelle à celle de Mgr Saint-Clair, qui a profondément remué les élèves.

La retraite de première Communion a été prêchée, l'an dernier, par le P. Besserat; cette année, c'est le P. Chauffour qui a donné ces pieux exercices. Parents et maîtres ont pu apprécier les fruits produits dans les jeunes âmes des premiers communicants par ceux qui les avaient disposés à ce grand jour.

Nos fêtes scolaires continuent de nous attirer les félicitations et les sympathies du public beauvaisin, toujours avide d'assister à nos séances. Les distributions des prix ont eu, ces trois dernières années, pour présidents : en 1891, Mgr Péronne; en 1892, Mgr Le Roy; en 1893, Mgr Fuzet.

5. — Nos premières présentations aux examens ont été particulièrement heureuses. Jusqu'à cette année, n'ayant pas encore de rhétorique, nous n'avions pu envoyer qu'exceptionnellement quelques élèves aux épreuves du baccalauréat : ils avaient d'ailleurs tous réussi. Cette année, notre première rhétorique, chauffée à blanc par le P. Blaise Pallier, s'est hasardée tout entière sur cet océan si fertile en naufrages; tous nos élèves sont arrivés au port : sept sur sept, dont six dès la session de juillet.

Le premier élève qui ait quitté la maison, après y avoir fait ses études et conquis ses deux baccalauréats, est entré au noviciat des capucins, au Mans. Un autre, qui achève cette année de se préparer à son baccalauréat ès lettres, après avoir déjà pris chez nous le baccalauréat ès sciences, se dispose à entrer au scolasticat de Langonnet. Ces deux faits, plus que tout le reste peut-être, sont un indice du bien réel qui s'opère parmi les élèves du collège.

6. — Quant au ministère extérieur, sans nous l'interdire com-

plètement, nous ne pouvons guère nous y livrer. Nous ne négligeons pas, cependant, de rendre, à l'occasion, au clergé des paroisses, tous les services qui sont en notre pouvoir.

7. — L'Archiconfrérie, depuis la publication du dernier *Bulletin*, a vu s'accroître le nombre de ses associés et des confréries affiliées. Un rapport sur l'œuvre, présenté à Mgr Fuzet, au mois de novembre dernier, accusait 591,000 associés directs et 838,000 associés des confréries affiliées. C'est là une belle couronne de dévots à saint Joseph, et son rayon s'agrandirait de beaucoup si nous avons pleine liberté pour la direction. Mgr Fuzet s'est rendu compte des entraves qui arrêtent le développement de l'Archiconfrérie; et Sa Grandeur médite de prendre une mesure qui remettrait entièrement l'œuvre à la Congrégation.

Le centre de l'Archiconfrérie, vu son emplacement dans un pensionnat, ne saurait avoir beaucoup de vie extérieure; il n'y a qu'un petit nombre de fidèles qui le fréquentent, et il n'est guère possible de susciter les pèlerinages, qui donnent tant de mouvement et de renommée à un sanctuaire. L'action du centre s'exerce par les correspondances toujours très nombreuses. Nous avons eu des mois de 200, 300 et 400 lettres venant de toutes les parties de la France et de diverses contrées étrangères.

Le mois de saint Joseph est suivi par un certain nombre d'associés de la ville; il y a, chaque jour, messe à 8 heures avec un entretien, et, le soir, salut à 4 h. 1/2 avec sermon par un des Pères, et recommandations.

Le premier mercredi du mois, nous avons deux réunions : messe, à 8 heures, pour les associés, et un entretien; le soir, à 4 h. 1/2, sermon et recommandations. Ces exercices plaisent aux fidèles, et le nombre des assistants va plutôt en augmentant.

Nous avons eu nos quatre grandes fêtes de l'Archiconfrérie très suivies par les habitants de la ville. En ces jours-là, la chapelle est trop petite.

La suppression de l'œuvre des clercs a fait tomber de beaucoup le chiffre des abonnés au *Messenger de Saint-Joseph*, organe mensuel de l'Archiconfrérie. Nous avons cru devoir supprimer les abonnements gratuits, et, à l'heure actuelle, nous comptons 2300 abonnements payants. Nous n'avons pas chance d'augmenter ce chiffre ni de susciter des ressources, tant que la situation restera dans l'état actuel.

Ainsi que nous l'avons fait entrevoir plus haut, Mgr Fuzet se préoccupe de délivrer l'Archiconfrérie de ses entraves et de lui rendre, avec la liberté de ses mouvements, son ancienne splendeur.

A saint Joseph de procurer la réalisation de ces projets s'ils rentrent dans les desseins de Dieu ! Quant à nous, notre mission est de prier et de continuer à diriger l'œuvre avec toute notre bonne volonté.

8. — En 1892, le P. Fréceçon, revenu de Saint-Pierre Miquelon, et le P. Mazo, nouveau profès, remplaçaient, dans l'aumônerie de l'établissement des Frères, les PP. J. Richert et Bonjean. Le premier s'y était dévoué pendant huit années, et le second, pendant deux ans ; l'un et l'autre, d'ailleurs, restent attachés à la communauté de Beauvais, dans l'œuvre du collège.

La maison des Frères comprend un pensionnat de 250 élèves et un institut agricole de 90 jeunes gens de seize à vingt-cinq ans.

Le P. Mazo, tout en prêtant son concours à la collaboration du *Messenger de Saint-Joseph*, se dévoue auprès des élèves du pensionnat : catéchisme de première communion, conférences aux plus hautes classes, etc. A l'institut, plus particulièrement dévolu au P. Fréceçon, les jeunes gens ont aussi leur conférence religieuse chaque semaine. Composée de jeunes hommes venus de tous les points de la France, et même de Belgique, d'Espagne et d'Amérique, cette école d'agriculture fournit au zèle du prêtre un vaste champ pour le bien.

La dévotion au Sacré-Cœur prend de consolants développements au milieu de ces jeunes gens. En 1892, trente d'entre eux s'étaient engagés à faire la communion mensuelle du 1^{er} vendredi du mois ; ils ont tenu parole, à la grande édification de leurs maîtres, et même à la grande surprise de leur très regretté directeur, le cher F. Eugène. Aujourd'hui, ils sont au nombre de 50 munis de leur billet d'admission au troisième degré de l'apostolat de la prière. Le 1^{er} vendredi de décembre, la belle chapelle de l'Archiconfrérie offrait le touchant spectacle de 130 communions réparatrices (pensionnat et institut). Après la cérémonie, le nouveau directeur, le cher F. Paulin, est venu à la sacristie remercier les aumôniers. Il était tout ému, enthousiasmé d'un si beau mouvement vers le Sacré-Cœur.

Il y a lieu d'espérer que le bon Maître bénira de si heureux débuts.

9. — Terminons, comme de coutume, le *Bulletin*, en mentionnant les principales visites que nous avons eues ces deux dernières années.

Le T. R. Père a daigné passer, à plusieurs reprises, quelques courts instants dans la communauté; mais, comme le frère aîné de l'enfant prodigue, nous jouissons moins peut-être que des communautés plus éloignées de la présence de notre Père.

Mgr Sonnois, dont les deux frères se sont succédé, à Beauvais, comme généraux de brigade, ne vient jamais dans notre ville sans nous faire la plus aimable des visites. Il garde le meilleur souvenir de nos Pères d'Épinal, et il parle toujours d'eux en termes aussi élogieux qu'affectueux.

Son Excellence le Nonce nous a fait aussi une visite lors de son passage à Beauvais, à l'occasion de la revue présidentielle. Mgr Foucault est venu voir nos élèves pour leur parler de Jeanne d'Arc, et il a dîné à l'institution en compagnie de Mgr Fuzet.

Enfin, tout récemment, le R. P. Grizard nous a fait sa visite de règle. Il a reçu en direction tous les membres de la communauté, et ne nous a quittés qu'après avoir imprimé une nouvelle et vigoureuse impulsion à toutes nos œuvres.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE MESNIÈRES

JUILLET 1891. — DÉCEMBRE 1893.

1. Epreuves. Mort de deux sœurs de Saint-Joseph. — 2. Fêtes. Réunion des anciens élèves. — 3. Mort de deux Frères. — 4. Visite du général Libermann et du docteur Arnould. — 5. Changement de personnel. — 6. Double procès. — 7. Départ du R. P. Libermann. — 8. Visite du Cardinal Archevêque. — 9. Santé.

1. — Depuis le dernier *Bulletin* (juin 1891), nous avons été cruellement éprouvés. D'abord, comme on sait, par une épidémie de fièvre; deux de nos Sœurs de Saint-Joseph, dès juillet 1891, payaient leur tribut au fléau. S'étant consacrées entièrement à la belle et intéressante œuvre de Mesnières, elles furent choisies de Dieu comme des victimes saintes et agréables à ses yeux. Leur dévouement, d'ailleurs, ici est de tradition, et

leur esprit de sacrifice admirable; qu'elles en soient vivement et bien sincèrement remerciées! Dieu fera le reste. Le 28 du même mois, le T. R. Père venait fort à propos nous prodiguer ses encouragements si précieux et si paternels au milieu de nos rudes traverses; le lendemain, il voulait bien présider la distribution des prix du collège. En résumé, l'année scolaire se termina assez péniblement, et les vacances nous offrirent opportunément un repos bien nécessaire.

2. — L'année 1891-1892 parut offrir, comme les précédentes, beaucoup d'espérances et de promesses. M. l'abbé Haras, du diocèse de Paris, vint prêcher la retraite annuelle des enfants. Homme vraiment apostolique, il fit beaucoup de bien et, longtemps, sa sympathique et éloquente parole résonna au fond des cœurs. A son tour, le P. Dangelzer nous retraça, au consolant anniversaire du 2 février, les vertus de notre saint fondateur.

Notre fête de l'Adoration perpétuelle étant désormais fixée au jour même de la Fête-Dieu, nous célébrions, le 16 juin, cette touchante solennité avec un éclat particulier. M. le Curé de Mesnières présida les offices, et M. l'abbé Deschamps, curé de Petit-Couronne, près Rouen, donna l'instruction d'usage. Le saint jour de la Pentecôte fut pour nous doublement solennel, car, selon la tradition locale, cette fête coïncide avec notre première Communion; le prédicateur de la retraite était M. l'abbé Lemay, curé de Gargenville, au diocèse de Versailles; le P. Baur chanta la grand'messe, et le regretté Mgr Duboin administra le sacrement de Confirmation à 150 enfants environ. Toutefois, même en ce beau jour, la joie ne put briller sur les fronts sans l'ombre inévitable de la tristesse. Le R. P. Supérieur, épuisé par des travaux de toute sorte, avait dû s'aliter et, à son vif regret, ne put prendre part aux réjouissances et aux cérémonies de l'inoubliable solennité. Mais il unissait ses souffrances aux prières de ses chers petits enfants, lesquels n'oubliaient pas leur bon Père.

Le 26 juin, les anciens élèves se réunissaient, nombreux et tout heureux de revoir leur Mesnières et de se retrouver tous ensemble avec la plupart de leurs anciens maîtres. La réunion comptait un membre de moins, puisque le P. Fuzier venait de nous être enlevé, ayant reçu son obédience pour Castelnau-dary, en vue d'y remplir les fonctions de professeur de philosophie.

3. — Cependant l'épreuve devait continuer, et une nouvelle douleur succédait aux joies des jours précédents. Le bon F. Alban nous quittait pour un monde meilleur. Le T. R. Père, se trouvant justement de passage dans la communauté, lui administra les derniers sacrements et présida aux funérailles. Aux deux années terribles, donc, le bon Dieu a daigné nous envoyer comme ange consolateur notre cher Père Général : l'année précédente, lors du décès des deux Sœurs de Saint-Joseph ; et, cette année, lors de celui du F. Alban, qui devançait là-haut, nous l'espérons, de quelques semaines, le bon F. Edesse, dont la mort fut si édifiante et dont l'âme si pure, si candide, devait se trouver dépaysée sur terre.

4. — La divine Providence nous ménageait, pour les premiers jours de juillet, une visite agréable et consolante. Le général Libermann, frère du R. Père Supérieur, nous arrivait, en compagnie de l'éminent docteur Arnould, médecin inspecteur du corps d'armée du Nord, et professeur distingué d'hygiène à la Faculté de médecine de Lille. Ce docteur, aussi savant que sympathique, venait nous offrir gracieusement le secours de sa vieille expérience, à l'occasion de l'examen hygiénique de la communauté. Il s'en retourna plus que satisfait, après quelques observations visant seulement des questions secondaires. Il parut étonné que tant de travaux si bien compris et si parfaitement exécutés eussent pu être terminés en un laps de temps si court. Il ne tarissait pas d'éloges à ce sujet ; aussi disait-il : « Je pouvais ne rien dire, ou me contenter de peu de paroles ; mais c'est un soulagement pour moi, mon Révérend Père, que de vous manifester toute mon admiration. » Malgré tout, la prudence et un peu la nécessité de donner satisfaction à l'opinion publique, nous obligèrent de licencier le collège et le pensionnat primaire.

5. — L'année scolaire 1892-1893 s'ouvrit par une rentrée prématurée en septembre, et avec un personnel tout nouveau. Le P. Prono venait d'être placé à la tête du collège de Saint-Pierre (Martinique), le P. Dangelzer était envoyé à Epinal ; le P. Barrat recevait son obédience pour Beauvais, et le P. Gruffat pour la Martinique. Les PP. Rolle, Michaud, Boucheyras, Courtine et M. Rémy les remplaçaient. Un ancien élève de Mesnières, le R. P. Duponchel, de la Compagnie de Jésus, donna les

exercices de la retraite annuelle aux élèves, « à ses condisciples à distance », selon sa propre expression. On peut dire que les enfants furent vraiment saisis, enlevés, et que les fruits de cette retraite se firent sentir pendant toute l'année scolaire.

Le 3 décembre, la fête du R. P. Supérieur, fut, comme toujours, magnifiquement célébrée. Tous étaient heureux de le féliciter, à cette occasion, de son retour à la santé. De fait, le P. Supérieur paraissait tout rajeuni. Personne ne se doutait que ce serait la dernière fête de saint François-Xavier que l'on célébrerait en son honneur à Mesnières. Les desseins de Dieu, il est vrai, sont impénétrables. Le 2 février, le R. P. Supérieur fit lui-même la conférence d'usage, en l'honneur de son saint oncle. C'était chose admirable à contempler que ce spectacle d'enfants dévorant des yeux leur bon Père, et attentifs à ne perdre aucune de ses paroles. D'ailleurs, personne n'était à même comme le R. Père d'intéresser un pareil auditoire, car tous nous connaissons le talent si apostolique de conférencier du R. P. Libermann.

6. — Quelques jours après se déroulait, devant le tribunal de première instance de Neuchâtel, notre procès relatif à l'accident arrivé à l'un des élèves qui eut l'œil gauche crevé par un de ses camarades. On demandait 50,000 francs de dommages-intérêts. Nous fîmes tout naturellement quelques observations, et finalement nous acceptâmes l'arbitrage du tribunal. Celui-ci réduisit cette somme à 20,000 francs; mais de rechef ce chiffre nous paraissant trop élevé, le P. Libermann, conjointement avec la société civile, interjeta appel en la Cour de Rouen. Nous en sommes là.

Dans une autre affaire litigieuse, concernant notre société civile, nous avons été plus heureux. En juillet dernier, nous obtînmes gain de cause. Mais l'administration a fait appel à la Cour de cassation.

7. — Dans le courant de l'année, en avril, le R. P. Supérieur, sur sa demande et vu les fatigues extrêmes qui avaient altéré sa santé, quitta Mesnières. Peu après, il fut envoyé, on le sait, comme visiteur dans nos communautés des Antilles. Le P. Reingnat, alors économe, le remplaça.

8. — Dans le troisième trimestre, nous eûmes l'honneur et la consolation de recevoir S. Em. le cardinal Thomas. A peine

revenu de Rome, Mgr le Cardinal voulut administrer lui-même le sacrement de Confirmation à nos enfants. C'était la première visite officielle que Son Eminence nous faisait depuis son élévation au cardinalat ; et, avec une bienveillance toute paternelle, Monseigneur disait au R. P. Supérieur : « J'ai tenu à vous donner cette marque d'affection, car Mesnières a été bien éprouvé, et le cœur du père doit être surtout avec ses enfants malheureux. »

La réunion des anciens élèves, la fête du R. P. Supérieur (21 juin), celle de l'Adoration perpétuelle, nous conduisirent jusqu'à la distribution des prix, que le T. R. Père voulut bien présider. Le nouveau Supérieur ouvrit la séance par un discours fortement pensé et élégamment écrit sur le *Caractère*. Elle fut clôturée par quelques mots délicats et partis du cœur, que le T. R. Père prononça avec ce naturel et ce charme connus de tous.

9. — Si les épreuves morales ne nous ont pas été épargnées, le bon Dieu nous a ménagés, du côté de la santé, car l'année a été vraiment consolante sous ce rapport. Saint Roch nous fait suffisamment comprendre que notre dévotion envers lui, dévotion qui s'est manifestée par l'installation de sa statue dans la galerie des Cerfs, et d'une lampe brûlant nuit et jour, nous sera très utile en vue d'obtenir par son intercession pitié et miséricorde.

MAISON DE SAINT-JOSEPH, AU GRAND-QUEVILLY

AOÛT 1891. — DÉCEMBRE 1893.

1. OEuvre. Transformations. — 2. Don de la propriété à la société civile. —
3. Encouragements de la presse locale. — 4. Construction d'une nouvelle chapelle. Bénédiction solennelle par le Cardinal-Archevêque de Rouen. —
5. Dons pour orner la chapelle. — 6. Construction de dépendances par M^{me} Pimont. — 7. Visites.

1. — Il y a quatorze ans, grâce à l'initiative de quelques hommes de cœur, se fondait à Rouen l'œuvre des petits déshérités, en ce moment installée au Grand-Quevilly. Elle a pour but, on le sait, de recueillir des enfants abandonnés, de les instruire, de les élever, d'en faire des hommes, après les avoir arrachés à la misère et aux tentations mauvaises.

Cette œuvre a subi, depuis lors, certaines transformations. La période des tâtonnements inévitables semble heureusement ter-

minée; maintenant, en effet, elle est établie sur des bases solides, et si elle n'a pas encore acquis le développement nécessaire pour soulager toutes les infortunes qui viennent frapper à notre porte, elle abrite et instruit, à l'heure actuelle, au moins 90 enfants. Toutefois, son cadre pourra encore s'élargir, surtout lorsque l'ancienne chapelle, qui se trouve au premier étage, aura été transformée en dortoir.

C'est la charité qui lui a donné l'existence; c'est elle encore qui, sans se lasser, pourvoit chaque année à ses besoins.

Il faut, en effet, d'abondantes ressources pour faire face aux dépenses très lourdes qu'entraîne l'organisation de l'œuvre, dont le caractère philanthropique est, aujourd'hui, unanimement proclamé à Rouen.

Le conseil général vote, chaque année, une subvention, qu'il a doublée dans ces derniers temps et qui, cependant, est bien loin d'être suffisante.

Voilà pourquoi le comité de l'œuvre, composé d'hommes compétents de Rouen, fait un appel pressant à la charité de ses concitoyens. Dans ce but, des loteries et des concerts ont lieu, tous les ans, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Rouen. Au dernier concert, la quête fut faite par des dames des plus honorables de la ville; elles recueillirent environ 2,400 fr. Des artistes distingués avaient tenu sous le charme un auditoire qui n'avait cessé de leur témoigner sa très vive satisfaction.

2. — L'œuvre s'était établie, au Grand-Quevilly, sur des terrains appartenant à M. Frédéric Lefebvre qui, de ses deniers, avait fait construire les bâtiments nécessaires; mais ce n'était là, pour elle, qu'une installation provisoire. Heureusement, grâce à l'existence légale qu'elle vient d'acquérir, cette installation et les terrains annexes sont devenus sa propriété.

M. Lefebvre s'est, en effet, dessaisi, avec une généreuse charité, de sa propriété du Grand-Quevilly et de ses constructions, par l'apport qu'il en a fait pour cinquante ans à la société civile, constituée le 5 juin 1892, par-devant notaire à Rouen. C'est, au point de vue de l'installation, la sécurité assurée; mais l'œuvre, qui jouissait jusqu'alors de cette propriété gratuitement, reste, sous le rapport des ressources annuelles, dans la même situation, car la société civile n'a été que la réalisation de celle projetée dès 1880-1881, et les sociétaires avaient déjà

versé le montant de leurs actions. Ils n'avaient donc plus à faire et n'ont fait aucun versement.

De la sorte, l'OEuvre ne peut prendre une plus grande extension que par la bonne volonté des souscripteurs, par l'empressement du public à élever les produits des quêtes et des loteries. Comme nous l'avons déjà dit, le refuge du Grand-Quevilly compte en ce moment 90 enfants. Tous sont admis gratuitement, et leur entretien coûte en moyenne 1 franc par jour et par enfant, soit, pour l'année, 29,200 francs. Voilà pour les dépenses. Quant aux recettes, évaluées à 5,000 francs, elles proviennent de la culture des champs et du jardin.

3. — Un des journaux de Rouen parlait dernièrement de notre OEuvre en ces termes :

Des religieux tels que les Pères du Saint-Esprit peuvent seuls mettre au service de la charité ce dévouement éclairé et infatigable. Une expérience acquise par tant de fondations, non seulement en Europe, mais même dans les plus lointaines contrées, leur a suggéré, pour la régénération des enfants, les méthodes les plus efficaces. Pour en juger, il suffit de parcourir le sage règlement de la journée au Grand-Quevilly. Quoi de plus noble, aussi, que d'arracher aux misères qui les guettent, ces petits êtres jetés par l'infortune dans l'abandon ! Quels sacrifices ne doit-on pas s'imposer pour soutenir la tâche des religieux dont le dévouement éclairé s'efforce de ramener à la société des malheureux que tout tendait à en éloigner !

Avec un zèle infatigable, le R. P. Stoffel et ses religieux consacrent leur temps et leur intelligence à l'éducation des petits abandonnés de l'arrondissement de Rouen.

L'instruction scolaire, comme en font foi les cahiers de compositions annuelles soumis au comité de l'OEuvre, est très complète. Elle est fortifiée par une solide éducation qui s'exerce d'une façon continue, la vie des maîtres étant intimement liée à celle des enfants.

C'est ainsi que les Frères accompagnent les travailleurs aux champs et se font ouvriers comme eux. Grâce à un labeur incessant, l'établissement entretient dans un parfait état 27 hectares consacrés aux céréales, aux fourrages et aux plantes maraîchères.

Le travail des jeunes agriculteurs a aussi permis d'effectuer peu à peu des améliorations foncières que l'on n'eût pas osé entreprendre ailleurs et qui semblent même l'œuvre d'hommes faits. C'est ainsi que 3 hectares de taillis ont été complètement défrichés et épierrés ; la carrière d'où les enfants avaient autrefois extrait les matériaux de construction du Refuge, a été comblée et mise en culture ; des

chemins ont été tracés, divisant les terres, d'un accès jadis difficile, en soles régulières.

Ce n'est pas seulement aux champs que l'on constate les fruits de cette assiduité, mais également au jardin potager et aux étables.

Nous serions heureux, continue le journal, que vous puissiez constater la bonne tenue du Refuge. Si le hasard ou l'intérêt que vous portez à l'Œuvre vous conduit quelque jour au Grand-Quevilly, dans les environs de l'établissement, n'hésitez pas à en franchir la porte. Nous sommes convaincus que cette visite parlera à vos cœurs, plus éloquemment que nous ne saurions le faire. Vous trouverez dans la bonne mine et l'air épanoui des enfants une récompense à votre générosité.

4. — Depuis la fondation du Refuge, le besoin d'une chapelle se faisait de plus en plus sentir. Grâce aux pieux désirs de M. Alfred Pimont, dont le comité et l'Œuvre ont très vivement déploré la perte récente, une charmante chapelle vient de surgir, comme par miracle, entre les deux principaux bâtiments. Le Cœur de Jésus, consolateur par excellence des grandes infortunes, aura, au milieu de nos abandonnés, une demeure digne de Lui. La chapelle est du style roman ; elle a coûté 30,000 fr. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici toute notre reconnaissance à la compagne dévouée de M. Alfred Pimont, qui a si généreusement exécuté les intentions de son regretté mari, et qui sait, en toute circonstance, montrer un infatigable dévouement à l'œuvre, dont elle est l'insigne présidente.

Le 21 juillet 1892, avait eu lieu la bénédiction de la première pierre du nouveau sanctuaire. Le beau temps avait favorisé cette cérémonie, qui avait pu se faire en plein air, au milieu des murs, élevés déjà de plus de 2 mètres. M. le Curé de Petit-Couronne qui, cette année, a prêché la retraite annuelle de nos enfants, avait prononcé une allocution sur la maison de Dieu, « qui est la maison de tous ».

M. le Curé du Grand-Quevilly avait procédé à la bénédiction, entouré des prêtres des environs et des deux Pères de la communauté. M^{me} Pimont, par les soins de laquelle a été érigée la chapelle, assistait à la cérémonie et représentait, en cette circonstance, les deux comités administratifs de l'Œuvre, c'est-à-dire celui des dames et des messieurs, la plupart des membres étant, à cette époque de l'année, en villégiature.

Le 23 avril dernier, fête du patronage de Saint-Joseph, titulaire de la chapelle, avait été choisi pour la bénédiction solennelle du nouveau sanctuaire. A l'heure fixée pour la cérémonie, S. Em. le Cardinal Thomas arrivait au Refuge, accompagné d'un de ses vicaires généraux et de son secrétaire particulier. Il fut reçu à la porte principale par le T. R. Père, les PP. Guyodo et Stervennou, ainsi que par tous les membres du comité, dont la plupart occupent de hautes situations dans la ville de Rouen. Le R. P. Stoffel, se trouvant très souffrant et alité, ne put, à son grand regret, prendre part à la fête; son absence causa la plus grande peine à Son Eminence et à tous les invités. En quelques mots, le T. R. Père souhaita la bienvenue à l'éminent Prélat, qui, après s'être revêtu des ornements pontificaux, traversa la cour d'honneur; les enfants formaient la haie, s'agenouillant au passage du Pontife qui les aime tant et leur porte un si grand intérêt. Son Eminence procéda à la bénédiction de la chapelle, au milieu du plus grand recueillement des assistants accourus de Rouen et des environs.

Après la bénédiction, le P. Stervennou, au nom du R. P. Directeur, adresse au Cardinal une courte allocution. Monseigneur, visiblement ému, répond dans ce langage gracieux et élevé que l'on connaît. Il dit sa profonde joie de se trouver au milieu d'hommes d'élite et de sa petite famille du Refuge. Il remercie délicatement le T. R. Père, ainsi que les bienfaiteurs et bienfaitrices présents à la cérémonie.

« Aimez bien cette œuvre, ajouta le Cardinal en finissant, aimez-la, entourez-la de votre sollicitude : de l'union de vos cœurs avec ceux des pauvres abandonnés naîtra votre bonheur et résultera le bien de l'Œuvre. Oui, cette œuvre est toujours mienne comme elle est vôtre. *Dieu y soit!* est la devise de l'Œuvre; la divine Providence, ainsi évoquée, réveillera de plus en plus les cœurs et leur inspirera la volonté d'apporter aux petits déshérités les secours dont ils peuvent avoir besoin. »

La cérémonie se termina par un salut solennel donné par Son Eminence. Des artistes distingués de Rouen se firent un plaisir de prêter leur concours pour rehausser l'éclat de la fête. Sous la direction de M. Dubosq-Lettré, trésorier de l'Œuvre et violoncelliste renommé, ils exécutèrent, avec accompagnement de piano et de violoncelle, plusieurs morceaux de grands maîtres.

Le 23 avril 1893 restera une date bénie dans les annales du Refuge.

Avant de quitter l'établissement, le Cardinal daigna faire une visite au R. P. Directeur, pour qui il a une grande affection, et le consoler dans sa maladie.

5. — Différents dons nous ont permis d'orner notre nouvelle chapelle. Mentionnons tout d'abord le maître-autel en pierre qui revient à 2600 francs; un autre autel en terre cuite, pour une des chapelles latérales, dédié au Sacré-Cœur, 1000 francs; deux magnifiques vitraux représentant, l'un, l'apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie; l'autre, l'apparition de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette. Le chemin de croix, donné par M. et M^{me} Boutigny, est sorti des ateliers de la galvanoplastie du Refuge dirigés par le cher F. Fidèle. Il revient, cadre compris, à 1800 francs (1). Chaque panneau mesure 0^m,74 de haut sur 0^m,56 de large.

Nous espérons que les bonnes âmes de Rouen continueront leurs libéralités pour le nouveau sanctuaire.

6. — Outre la chapelle neuve mentionnée ci-dessus, M^{me} Alfred Pimont a fait construire, à ses frais, un bâtiment comprenant une porcherie modèle, une écurie pour les chevaux et une remise pour les voitures et instruments aratoires; le tout revient à 22,000 francs.

7. — Depuis le dernier *Bulletin* de la communauté, nous avons eu la joie et la consolation de revoir et de posséder deux fois au milieu de nous notre T. Rév. Père. Notre communauté est, en quelque sorte, sa fille aînée, car c'est la première qu'il fonda peu après sa nomination comme supérieur général et sur les instances du cardinal de Bonnechose. Pendant les trop courts instants qu'il passa, la dernière fois, au Refuge, le T. Rév. Père reçut, en particulier, tous les membres de la communauté. Le lendemain de la bénédiction de notre chapelle, il se rendit à l'Archevêché, accompagné des PP. Guyodo et Stervennou, où Son Eminence les avait invités à dîner.

(1) Il est à remarquer que ces chemins de croix en galvanoplastie reviennent moins cher que ceux en plâtre et même en terre cuite.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A MERVILLE

AOÛT 1891. — DÉCEMBRE 1893.

1. Travaux d'aménagement. — 2. Collège. Succès aux examens. Scolasticat. — 3. Fêtes. Ministère.

1. — Le dernier bulletin de la communauté de Merville signalait dans les bâtiments, cours et jardin, des améliorations qui sont devenues presque des transformations :

Dessèchement de mares d'eau croupissante, allée spacieuse contournant la propriété, terrains nouveaux livrés à la culture, plantation d'arbres fruitiers et d'agrément, extension donnée aux cours des élèves et des scolastiques, construction d'un théâtre avec vestiaire et avant-scène, élargissement d'un vaste corridor fréquenté ; voilà, en résumé, l'œuvre matérielle de ces deux dernières années.

2. — Le nombre des élèves, longtemps stationnaire pour des raisons connues, dont la principale est la multiplicité des établissements libres de la région, s'est notablement accru depuis deux ans. A la rentrée de 1892, le chiffre de nos pensionnaires dépassait de 22 celui de l'année précédente ; cette augmentation s'est maintenue à la rentrée de 1893, malgré la crise qui désole la campagne.

Non moins consolants ont été les succès de nos candidats aux examens du baccalauréat : en 1892, 5 admis sur 6 ; cette année, 9 sur 11 ; résultat plus que satisfaisant.

Les deux petites congrégations de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges, la conférence de Saint-Vincent de Paul, la communion fréquente, sont, pour nos élèves, venus de familles chrétiennes, les principaux moyens de préservation et de sanctification.

L'association des anciens élèves de Notre-Dame d'Espérance a été autorisée par la préfecture du Nord, en janvier 1893. La première réunion plénière a eu lieu le 6 du mois d'août.

L'œuvre qui réalise plus spécialement une des fins de la congrégation, le petit scolasticat, compte actuellement 21 titulaires et 13 postulants. Ces enfants se recommandent généralement par la piété, le travail et l'esprit de famille : aussi ont-ils une large part dans les succès mentionnés plus haut.

3. — Parmi les fêtes dont l'éclat nous vaut une assistance nombreuse et sympathique, citons : la première communion, qui coïncide avec la procession du Très Saint-Sacrement à travers la propriété; les deux ou trois représentations dramatiques dans le courant de l'année; la fête du R. P. Supérieur et la distribution des prix.

La distribution de 1891 a été présidée par le T. R. Père; celle de 1893, par le R. P. Corbet.

Cette année, le T. R. Père Général a eu l'aimable et toute paternelle attention de s'arrêter à Merville, au retour de son voyage en Irlande; il était accompagné du P. Huvéty.

En mai dernier, du 13 au 19, le R. Père premier assistant, a rempli dans la communauté les fonctions de Visiteur.

Mentionnons, en terminant, le ministère extérieur des Pères, la veille des fêtes, dans les paroisses environnantes. Ce ministère nous ménage de bonnes relations avec ces Messieurs du Clergé de Cambrai et d'Arras, relations qui ne sont pas sans avantage ou profit pour le collègue et l'œuvre si intéressante du petit scolasticat.

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons à annoncer la mort du F. Basile Gass, profès des vœux perpétuels, de la Mission de Sénégal, décédé à Saint-Louis, le 18 décembre, à l'âge de 30 ans, par suite de phtisie.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés M. l'abbé Charles Dubloc, chanoine honoraire de Rouen et ancien supérieur de l'Institution de Mesnières. Il est pieusement décédé, le 27 décembre, dans sa 77^e année.

Au dernier moment, nous apprenons la mort du P. Walter Florent, à Épinal, le 30 décembre.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :
 Le 18 novembre, les FF. Phocas et Rigobert, du Sénégal;
 Le 10 décembre, le P. Acker, de Zanzibar;
 Le 20, le F. Isaac, du Soudan;
 Le 28, les PP. Burg et Perraud, de Maurice.

Départ. — Le 9 décembre, le P. Desnier s'est embarqué au Havre, pour retourner à Para.

Voyage du T. R. P. général. — Le T. R. Père vient de faire la visite de quelques-unes de nos communautés. Parti de Paris, le 23 novembre, il s'est d'abord arrêté à Lyon pour présenter ses hommages à Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, qui l'a reçu de la manière la plus bienveillante, ainsi que Mgr Morel, directeur des *Missions Catholiques*. Puis, il s'est rendu à Seyssinet, où il a passé quelques jours, grandement consolé de trouver cette communauté dans un état prospère.

De là, se dirigeant vers la Savoie, après une courte halte à Annecy, il s'est arrêté au petit séminaire de la Roche-sur-Foron où il a fait ses études littéraires.

Invité à adresser la parole aux élèves pendant l'étude du soir, il les a entretenus sur la vocation apostolique et les a fortement engagés à ne pas se laisser rebuter par les empêchements et les difficultés qu'ils pourraient rencontrer sur leur chemin. De la Roche, le T. R. Père partit pour Douvaine, où il rencontra le P. Schléweck : les enfants, les Sœurs et tout le personnel ont été très heureux de sa courte visite.

A Saint-Joseph du Lac, il dit la sainte messe, le dimanche 3 décembre, adressa la parole aux enfants et, le soir, prêcha à la paroisse de Chens, dont le curé, M. l'abbé Conseil, est un de ses compatriotes.

De là, le T. R. Père s'est rendu à Drogens en Suisse, où il a trouvé le P. François, bien remis, mais le P. Sand, souffrant encore de la fièvre d'Afrique.

A Mulhouse, il a vu M. l'abbé Winter, député au Reichstag, et s'est longuement entretenu avec lui des intérêts de notre Congrégation en Allemagne. A Witenheim, il a chanté le grand-messe le jour de l'Immaculée-Conception.

A Strasbourg, où il a passé la journée du dimanche suivant, il est descendu à l'hôpital de la Toussaint. Il a dîné chez M. le chanoine Rœss, neveu de l'ancien évêque de Strasbourg, et, le soir, il a soupé chez M. Gerbert, ancien député. D'Alsace, il s'est rendu à Luxembourg pour une affaire à traiter avec Mgr Koppes, évêque de cette ville. Reçu à l'archevêché, il y a été entouré des soins les plus pressés pendant tout son séjour. Il a été heureux d'y

rencontrer M^{me} Le Tellier, personne toute consacrée aux bonnes œuvres. Le Supérieur du Grand Séminaire lui a fait visiter en détail une belle et vaste propriété qu'on nous offre, pour y établir une œuvre d'enfants; cette dernière visite était le but principal de son voyage. Elle avait d'ailleurs été précédée de celle de Mgr Koppes à la Maison-Mère, où Sa Grandeur avait passé plusieurs jours.

En revenant, le T. R. Père s'est arrêté à Saint-Dié pour saluer en passant le nouvel évêque, Mgr Foucault, qui lui a fait l'accueil le plus cordial. Epinal continue à bien marcher, quoique ayant perdu une dizaine d'élèves, par suite des épidémies successives qui ont si cruellement éprouvé l'établissement dans le courant de l'année dernière. Le 20 décembre, il était de retour à Paris, où tout le monde a été heureux de le revoir en bonne santé.

— Sur l'ordre du médecin, le R. P. Barillec a dû prendre quelques jours de repos, par suite d'une fièvre nerveuse persistante. Le 23 de ce mois, il s'est donc rendu à Saint-Ilan. De là, quelques jours après, il a pu, grâce à Dieu, annoncer au T. R. Père une grande amélioration dans son état. Espérons qu'il ne tardera pas à rentrer à la Maison-Mère en parfaite santé.

AVIS

Annuaire de l'Enseignement libre. — M. Gaume nous prie d'informer nos maisons de France, qu'il va prochainement publier une nouvelle édition de *l'Annuaire*. Les supérieurs sont invités à lui adresser, 3, rue de l'Abbaye, à Paris, la liste de leur personnel, telle qu'ils désirent la voir figurer dans cet ouvrage.

Bulletins. — Prière aux maisons de Rome, du Portugal et d'Irlande de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

Maison-Mère, 30 décembre 1893.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête du T. R. Père Général. — La Congrégation à Notre-Dame des Victoires. — Admissions à la profession et à l'oblation. — *France (suite).* Saint-Mauront. — Epinal. — Saint-Joseph du Lac. — Drogens. — Seyssinet. — Cellule. — Castelnaudary. — Bordeaux. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Stervennou, Le Gall, F. Anaclet, M. Mary. — *Notice :* P. Bosch. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

FÊTE DU T. R. P. GÉNÉRAL

Le dimanche 28 janvier au soir, veille de la saint François de Sales, tous les membres de la communauté de Paris sont allés présenter au T. R. Père leurs sentiments de piété filiale. Le R. P. Grizard, premier assistant, s'est fait en ces termes leur interprète :

Mon très révérend Père, je lisais dans une lettre arrivée d'Afrique ces jours derniers : « Que le bon Dieu conserve longtemps à l'affection de ses enfants notre très révérend et bien-aimé Père général ! » Ces paroles expriment trop bien les sentiments de tous les membres de la Congrégation, et particulièrement des Pères de la Maison-Mère, pour que je ne les redise pas, au nom de tous, à la veille de votre fête.

Dans les jours difficiles que nous traversons, nous avons besoin d'un chef : et le bon Dieu nous l'a donné dans celui qui, soit à l'intérieur de la communauté, soit au dehors, quand les intérêts de la Congrégation le demandent, nous montre si bien comment il faut comprendre et pratiquer le *Paratus ad omnia* de nos saintes règles. Dans les œuvres pénibles, difficiles et périlleuses, qui sont confiées aux membres de la Congrégation, nous avons besoin d'un Père qui sache se mettre à la disposi-

tion de ses enfants, pour les soutenir, les encourager et même compatir à leurs faiblesses : nous le trouvons dans celui qui peut si bien dire avec saint François de Sales : *Omnia omnibus factus sum*. Aussi, par notre dévouement, notre obéissance et nos prières, demandons-nous au bon Dieu de vous soutenir dans la charge si pénible et si pleine de soucis qu'il vous a confiée, et de conserver longtemps à l'affection de ses enfants notre très révérend et bien-aimé Père général.

Le T. R. Père a répondu .

Mon bien cher Père, j'accepte, si tel est le bon plaisir de Dieu, et si cela doit être pour le bien de la Congrégation et non à son détriment, j'accepte volontiers de vivre encore, quelque lourde que soit ma charge et quelque redoutable que soit ma responsabilité.

Je suis très convaincu, comme vous venez de le dire, que je jouis de l'affection des membres de la Congrégation, et particulièrement de ceux de la Maison-Mère qui partagent mon administration. C'est là une de mes grandes consolations, et l'une des des choses qui allègent le plus le fardeau que le bon Dieu m'a imposé.

Vous avez rappelé, mon bien cher Père Grizard, cette parole de nos Règles : *Sint parati ad omnia*. Une des grâces, en effet, que je demande de la manière la plus pressante au bon Dieu et que je solliciterai demain, par l'entremise de saint François de Sales, c'est que les membres de la Congrégation soient vraiment toujours prêts à tout entre les mains de leurs supérieurs. Saint François de Sales exprimait la même pensée en d'autres termes. Sa maxime était : *Ne rien demander, ne rien désirer, ne rien refuser*. Qu'il est consolant pour un supérieur d'avoir affaire à des religieux qui ne demandent rien, qui ne désirent rien, qui ne refusent rien, mais qui sont prêts à tout ! Ces religieux sont de vrais trésors. Je demande donc à Dieu de conserver dans toute leur perfection ces dispositions dans chacun des membres de l'Institut.

Vous avez ensuite, mon cher Père, fait allusion aux temps difficiles et périlleux dans lesquels nous vivons. Ils le sont, en effet. Jamais il n'a été plus nécessaire de se rappeler que, pour accomplir ses desseins, Dieu se sert d'instruments imparfaits.

Il faut toujours qu'il manque quelque chose à ceux qui ont la direction des œuvres. Cela est tellement vrai que là où rien ne manquerait, on pourrait craindre que le cachet providentiel ne fit défaut. C'est donc le fait d'une grande sagesse, lorsqu'on est à la tête d'une administration, de ne jamais se laisser aller au mécontentement parce que l'on manque de quelque chose ou de quelqu'un paraissant nécessaire. Le mécontentement entraîne toujours avec lui des exagérations, et porte un préjudice notable à l'esprit de foi. Voilà pourquoi je demande à Dieu que cet esprit de mécontentement ne s'introduise nulle part ni en aucun temps parmi nous.

Les autres années, en pareille circonstance, j'avais près de moi Mgr Duboin, qui fut mon condisciple, et qui avait également pour patron saint François de Sales. Sa place est vide maintenant, et le voilà dans son éternité. C'est un avertissement pour moi, et une raison de plus de me recommander aux prières de tous les membres de notre cher Institut, afin que je réponde aux desseins de Dieu, pour le temps qu'il lui plaira de me laisser encore à la tête de la Congrégation.

Mes bien chers Pères, je vous remercie et je remercie tous les membres de la Congrégation de l'affection qu'ils portent à leur Supérieur général, du dévouement et du zèle avec lesquels ils poursuivent, chacun dans sa sphère, les fins de l'Institut. Je remercie en particulier les assistants et tous les membres de la Maison-Mère du concours si dévoué qu'ils me prêtent dans l'administration de la Congrégation et de ses œuvres.

A huit heures moins un quart, les Frères vinrent à leur tour, et le R. P. Hubert prit ainsi en leur nom la parole :

Mon T. R. Père, les Frères de la communauté de Paris sont heureux du retour de la saint François de Sales pour vous renouveler, en leur nom et au nom de tous les Frères de la Congrégation, leurs sentiments de vénération, d'affection filiale et de dévouement sans bornes.

L'expression de ces sentiments vous sera d'autant plus agréable qu'elle vous vient d'une communauté qui ne le cède à aucune autre en excellent esprit. Par l'ensemble de ses membres, elle représente vraiment bien les absents, et, j'ose ajouter, les meilleurs. Tous ont à cœur de vous être agréables en vivant

en parfaits religieux; et ils ne cessent de demander à Dieu de vous conserver longtemps à leur amour dans la Congrégation.

Mon bien cher Père, a répondu le T. R. Père, ce que vous venez de me dire des Frères, en me les présentant, m'est d'autant plus agréable que c'est la vérité. J'ajoute que les Frères de Paris, en méritant l'éloge que vous venez de faire d'eux, sont ce qu'ils doivent être. Il faut, en effet, qu'ils fassent bonne impression, et que leur exemple soit un encouragement pour tous ceux qui ont l'occasion de passer à la Maison-Mère.

Je suis très convaincu que les Frères, comme les Pères eux-mêmes, ont une véritable affection et un véritable dévouement pour leur Supérieur général. Je les en remercie, et je me recommande à leurs prières, afin que le bon Dieu me fasse la grâce de ne jamais trahir ses intérêts, dans le gouvernement de la Congrégation.

Puis, s'adressant plus directement aux Frères, il leur recommande d'être bien fidèles aux grâces de leur vocation. L'une de ses plus grandes peines, dit-il, est de voir de temps en temps quelqu'un y être infidèle.

En terminant, il leur cite cette parole de saint François de Sales : « Oh! qu'il fait bon vivre saintement sur cette terre; mais qu'il fait bon de vivre glorieusement dans le ciel! » En effet, celui-là seul qui vit saintement, peut dire qu'il fait bon vivre sur cette terre. Nul autre ne peut le dire : ni celui qui court après les plaisirs, ni celui qui recherche les richesses...

LA CONGRÉGATION A NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Selon l'usage, plusieurs membres de la Maison-Mère sont allés, le 7 janvier, fête de l'Épiphanie, prendre part à l'office du soir de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, et prier pour la Congrégation et ses œuvres. La cérémonie a été présidée par le R. P. Corbet, accompagné des PP. Lorber, Chauffour, Ball et de quelques Frères.

Le P. Chauffour avait été choisi pour donner le sermon de circonstance. Voici l'analyse de cette touchante allocution.

Après avoir rappelé le grand acte des Mages venant de si loin s'agenouiller devant le berceau de l'Enfant-Dieu, et leur avoir comparé les missionnaires qui, à l'exemple de ces premiers modèles, se

relèvent d'auprès du Tabernacle pour aller porter la bonne nouvelle dans leur patrie d'adoption, le Père s'est excusé de n'être pas l'un de ces vaillants hérauts qui reviennent parfois en France, retremper leurs forces pour un effort suprême et ont alors des choses si belles, si douces, si grandes à raconter !

Mais l'apostolat s'exerçant par la prière comme par l'action, d'une manière ou d'une autre, nous pouvons et nous devons être tous missionnaires. Et pour l'être dignement, il nous faut étudier et contempler les Mages qui, en cette fête, nous donnent : une grande *leçon* en condamnant notre tiédeur et notre lâcheté ; et un grand *exemple* de zèle et d'ardeur pour le salut des âmes.

Après avoir développé ces deux pensées, le prédicateur a poursuivi :

« Demandez donc au missionnaire où est le Christ Rédempteur : *Ubi est?* — Là-bas, là-bas, vous criera-t-il, sur cette terre ténébreuse et maudite. Il est là-bas, Jésus-Christ, au milieu de ces âmes pour lesquelles il versa inutilement son sang : car il y est défiguré, enchaîné, vaincu par le démon, mort par le péché originel dans ces millions de victimes ! A vous d'aller briser ses chaînes, de le faire vivre, de le faire resplendir, de le rendre vainqueur par la régénération de tous ces fronts marqués jusqu'à ce jour du sceau de la réprobation ! Et cela, vous le pouvez, si non par votre présence, au moins par vos prières qui feront violence à Dieu et obtiendront qu'Il fasse surgir des légions d'apôtres qui s'en iront là-bas travailler, en quelque sorte en votre nom et pour vous, et pour les Noirs d'Afrique et pour le Ciel, et pour Dieu ! »

Et, continuant par le récit touchant des pèlerinages nationaux qui, il y a vingt ans, arrivaient en foule à Paray-le-Monial de tous les points de l'univers catholique, il raconte s'y être trouvé à côté d'un petit esclave de Zanzibar, récemment racheté en échange d'une balle de sel, et baptisé par un Père, qui le faisait profiter de son arrivée en France pour l'envoyer représenter auprès du Sacré Cœur, cent millions de ses frères malheureux.

Le Père, affirmant que le Saint Cœur de Marie est aussi puissant que celui de son divin Fils sur lequel il exerce une influence souveraine, a terminé par une prière émue :

« O Saint Cœur de Marie, o Notre-Dame des Victoires, étendez donc sur l'Afrique entière votre large manteau maternel, et ramenez-en doucement et victorieusement les plis jusqu'à votre cœur de mère pour y cacher et y sauver toutes les âmes que vous aurez ainsi drainées et conquises !

O Marie ! dont le nom, à plus forte raison dont le cœur n'autorise personne à désespérer jamais : *O Maria, o nomen sub quo nemini desperandum!..* »

ADMISSIONS A LA PROFESSION ET A L'OBLATION

A la Profession

A DROGNENS, LE 6 DÉCEMBRE :

Le F. STALBERGER Ernest, né le 1^{er} janv. 1871, à Guebwiller (Alsace).

A l'Oblation :

A GRIGNON, LE 29 NOVEMBRE, COMME NOVICES CLERCS, MM. :

PORTIER Claude-Marie, du d. d'Annecy, p. r. s. Bernard de Menton.
 BÉZY Joseph, du dioc. de Toulouse, pat. rel. s. François de Sales;
 NIO Marie-François, du diocèse de Vannes, pat. rel. s. Gildas;
 BOULOGNE Augustin, du dioc. d'Amiens, pat. rel. Alphonse-Joseph;

LE 8 DÉCEMBRE, M. :

TABARY François-Xavier, du diocèse de Nantes, pat. rel. s. Michel.

LE 22 DÉCEMBRE, M. :

WATTIEZ Cyr, du diocèse de Cambrai, pat. rel. s. Étienne.

A DROGNENS, LE 6 DÉCEMBRE, A TITRE DE NOVICE FRÈRE, LE POSTULANT :

KASZAK Martin, du d. de Gnesen (Allemagne), en r. *F. Dominique*.

A LA MAISON-MÈRE, COMME SCOLASTIQUE, LE 8 NOVEMBRE, M. :

MARCHAND-KIEFER Victor, du dioc. de Paris, pat. rel. s. Ambroise.

A PITTSBURGH, LE 8 DÉCEMBRE, MM. :

SCHROEFFEL Jean, du d. de Pittsburgh, pat. rel. s. François-Xavier;
 SONNEFELD Michel, du diocèse de Paderborn, pat. rel. Louis-Marie;
 KELLY Jean, du dioc. de Cheveland, pat. rel. François-Marie-Paul;
 FARREL Laurent, du d. de Philadelphie, pat. rel. François-Marie.

MAISONS DE FRANCE

(Suite).

MAISON DE SAINT-MAURONT

JUIN 1891. — JANVIER 1893

1. État de l'Œuvre. Personnel. — 2. Enfants : nombre, esprit. — 3. Cérémonies.
4. Relations. Ministère. — 5. Espérances.

1. — L'œuvre de Saint-Mauront ne s'est guère modifiée depuis le *Bulletin* de 1891, mais elle s'est affermie. Jusqu'ici, la Mai-

son-Mère avait beaucoup hésité à la maintenir ; et, plusieurs fois déjà, il avait été question de son abandon, quand la visite du R. P. Grizard et celle du T. R. Père Général lui-même ont totalement modifié la situation. Non contents de décider la continuation de l'œuvre, ils ont complété et fortifié le personnel en envoyant des hommes d'expérience, tels que le P. Guyot et le F. François. Puissent ces encouragements être pour nous un gage de prospérité !

2. — L'assurance du maintien de l'orphelinat, donnant une plus grande liberté d'action, a produit de suite une augmentation dans le nombre des enfants ; et, si la présence d'un Frère breveté nous permettait d'en accepter de plus jeunes, la maison deviendrait rapidement trop petite.

Ces enfants nous sont envoyés par des personnes charitables ou par des municipalités qui se chargent de la pension. Ceux que l'on nous adresse n'appartiennent guère, il est vrai, à l'élite de la société ; néanmoins, malgré une éducation fortement négligée, le cœur de ces jeunes gens n'est pas insensible à nos soins et à notre dévouement ; et nous constatons avec bonheur que nous faisons le bien parmi eux. La plupart d'entre eux, sortis des écoles laïques, sont d'une ignorance extrême au point de vue religieux ; le premier même qui a été admis dans l'établissement, bien qu'arrivé à l'âge de douze ans, ne connaissait aucune prière, n'avait jamais été à l'église et avait vécu en vrai païen, rôdant sur les quais d'un port de mer ou allant à la pêche du hareng. Cependant, nous espérons bien trouver parmi ces enfants quelques bonnes recrues qui pourront plus tard enseigner à leurs frères d'Afrique les principes chrétiens et l'amour du travail puisés à l'orphelinat Saint-Mauront. Déjà, deux des meilleurs d'entre eux avaient témoigné le désir d'entrer au noviciat des Frères et étaient sur le point de pouvoir réaliser leur vœu, quand le bon Dieu, content de leur bonne volonté, les a appelés à la récompense du ciel.

3. — Outre l'enseignement oral, par lequel nous cherchons à pénétrer les enfants des vérités fondamentales de la religion, nous essayons de leur faire aimer les cérémonies chrétiennes, en les rehaussant autant que le permettent la pauvreté et l'étroitesse de la chambre qui nous sert de chapelle. Et, pour créer une utile diversion à la monotonie de nos fêtes intérieures,

nous avons pris l'habitude de conduire les orphelins à Estaires, pour les principales fêtes, afin de les édifier par l'assistance aux beaux offices de la paroisse.

4. — Malgré notre éloignement de la ville, on commence à s'intéresser à notre œuvre. Un des caractères des populations du Nord, c'est de se montrer défiant en présence de toute œuvre ou entreprise nouvelle; mais, dès qu'elle est lancée et connue, on s'en approche insensiblement et on la soutient avec une générosité sans égale. Aussi, les marques de sympathie que l'on nous donne nous remplissent de jour en jour d'un espoir plus grand pour l'avenir de la Maison.

C'est dans le but de nous faire connaître et d'augmenter la bienveillance du clergé et des populations à notre égard que nous nous prêtons, autant que possible, aux demandes qui nous sont faites par les curés voisins. Ce ministère, quoique fatigant, est une diversion à notre vie toute matérielle, et nous procure quelques petites ressources qui ne sont pas à dédaigner dans les mauvaises années que subit la culture.

5. — Nous continuons d'espérer surtout en la Providence, bien persuadés que, si notre œuvre est conforme à ses vues, les difficultés seront aplanies. Les épreuves que Dieu nous a fait subir, et que nous subissons encore, n'ébranlent point notre confiance; car une œuvre, pour être solide, doit être basée sur la souffrance.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH D'ÉPINAL

JUIN 1891. — JANVIER 1893

1. — Etat du personnel. — 2. Epreuves. Mort du P. Ray. Epidémies : typhoïde, rougeole, scarlatine. — 3. Nombre des élèves. Succès. — 4. Piété. Retraites. Première Communion. OEuvres de zèle. Congrégations. Conférence. — 5. Association des anciens élèves. — 6. Mgr Sonnois et Mgr Foucault. — 7. Distribution de prix. Séances. — 8. Visites de marque : NN. SS. Le Roy. Barthelet, etc. Visite du T. R. P. Général.

1. — Nous signalerons d'abord les principaux changements survenus dans l'état du personnel depuis le dernier *Bulletin*.

Le P. Dubail, qui nous est arrivé de Mesnières en octobre 1891, remplit les fonctions de deuxième assistant, de préfet des petits, et professe les mathématiques. Le P. Dangelzer (Eugène) a remplacé le P. Ray et M. l'abbé David dans la

chaire de rhétorique; le P. Travers a succédé à M. l'abbé Foliquet, comme professeur de seconde; les PP. Enderlin, Radiguet, Le Padellec, sont venus combler quelques vides, et le P. Langland a remplacé le P. Gerzat dans la classe de quatrième.

La communauté des Frères a perdu les FF. Lazare, Oreste et Maville; elle s'est accrue des FF. Cornélie, Théodore et Marie-Jérôme.

2. — Notre dernier *Bulletin* annonçait la maladie du P. Ray. On sait que sa notice nécrologique a suivi de près cette annonce. C'est le chapitre des épreuves qui s'étend chaque jour pour nous. Hélas! il aura large place dans notre *Bulletin* de cette année! Outre les vides qui se sont faits dans les rangs du personnel, voici que de cruelles épidémies sont venues fondre sur les chers enfants qui nous sont confiés.

La première visite de l'influenza, arrivée en janvier 1890, ne nous avait porté aucune atteinte sérieuse. Seuls de toute la région, nous avons réussi à éviter un licenciement, et notre sécurité s'en était augmentée d'autant. Malheureusement, à la fin de juin 1891, une première attaque de fièvre typhoïde, causée par la contamination des eaux de la ville, nous contraignit à licencier nos enfants, moins par mesure de nécessité que pour donner satisfaction aux inquiétudes des familles.

Nous avons été moins éprouvés que les établissements similaires environnants, car nous n'avions eu à déplorer qu'un décès sur quatre à cinq cas. Cette circonstance n'empêcha pas la mauvaise presse de nous poursuivre de ses malveillantes apostrophes.

L'année 1892-93 fut plus malheureuse encore. La rougeole vint d'abord s'établir en permanence dans notre division des petits, et, comme la maladie menaçait de prendre de l'extension, nous dûmes avancer de quelques jours la sortie du nouvel an et retarder la rentrée. Mais ce fut le troisième trimestre qui nous fut le plus fatal. A la suite d'un certain nombre de cas d'influenza, la scarlatine, qui régnait dans les environs, vint éclater chez nous au commencement de mai, comme un coup de foudre, et nous enleva deux élèves. Il nous fallut donc procéder à un nouveau et prompt licenciement; nous pûmes, cette fois, faire rentrer les élèves un mois après. Nous avons, dans l'intervalle, provoqué une enquête de trois médecins sur

les conditions hygiéniques de la maison et sur les causes de ces maladies. La commission nous indiqua quelques améliorations d'ordre très secondaire et calma nos inquiétudes, en affirmant, dans un rapport très étudié, 1° que les épidémies qui nous avaient frappés étaient évidemment d'importation étrangère et impossibles à conjurer; 2° que notre établissement n'avait pas cessé d'être, par son installation générale et son entretien, dans des conditions exceptionnelles d'hygiène et de salubrité.

Nombreuses furent les sympathies qui nous furent témoignées dans ces tristes circonstances. Mgr Foucault les résuma éloquemment en rappelant ces paroles de l'Esprit-Saint : *Ego quos amo, arguo et castigo*, qu'il traduisait ainsi : « Dieu ne frappe que ceux qu'il aime. » A vous, Messieurs, d'aimer ceux que Dieu frappe, en continuant à cette maison une confiance bien méritée.

3. — Il était à craindre néanmoins que ces épreuves répétées n'eussent un contre-coup funeste sur notre rentrée. Cependant, grâce à Dieu, le nombre de nos élèves n'a pas sensiblement diminué. Nous restons approximativement au chiffre de 200, dont près de 150 pensionnaires. Les 41 nouveaux entrés au mois d'octobre témoignent hautement de la confiance des familles catholiques à notre égard, en dépit des attaques de la presse antireligieuse. Il est vrai que cette confiance se justifie à leurs yeux, autant par les succès remportés, chaque année, aux examens universitaires que par l'éducation chrétienne et la bonne tenue de nos élèves.

Voici les résultats que nous avons obtenus auprès des Facultés de l'État, durant ces trois dernières années, aux différentes parties des divers baccalauréats :

En 1891, 14 élèves reçus, dont 7 pour les sciences et autant pour les lettres; plus 4 admissibles. En 1892, 20 reçus, dont 7 pour les sciences et 13 pour les lettres; 4 admissibles, 1 reçu à l'Institut agronomique. En 1893, 15 reçus, dont 4 pour les sciences et 11 pour les lettres; 4 admissibles, 1 reçu à l'École d'agriculture de Montpellier, 1 à l'École supérieure de commerce du Havre, 2 au certificat d'études secondaires classiques.

4. — D'autres succès plus consolants encore pour des cœurs apostoliques, ce sont ceux que nous devons, après Dieu, aux excellentes dispositions et à la piété de nos élèves à laquelle,

naguère encore, le T. R. P. Général a bien voulu rendre hommage. La grande retraite annuelle nous apporte toujours de précieuses satisfactions. Celle de 1891-1892, prêchée par M. l'abbé Dormoy, curé de Saint-Martin de Langres, et celle de 1892-1893, par M. Poiblanç, supérieur des prêtres de Saint-Bernard de Dijon, nous ont procuré de touchants spectacles de ferveur. Quant à celle de cette année, prêchée par Mgr Saint-Clair, prélat de la maison de Sa Sainteté et missionnaire apostolique du diocèse d'Annecy, elle a été un triomphe sans précédent, grâce au talent vraiment supérieur et au zèle ardent du pieux et éloquent prédicateur. Ce véritable apôtre de la jeunesse a si bien su gagner le cœur de nos enfants et, en particulier, de nos grands élèves, qu'il a emporté d'eux, avec un souvenir ému, les témoignages les moins équivoques de leur vive et affectueuse reconnaissance. Aussi n'a-t-il pas hésité à leur laisser l'espoir et la promesse d'un retour à la fin de cette année. Il viendrait apporter à ceux qui vont entrer dans le monde les derniers conseils qui doivent les guider dans le choix d'une carrière et éclairer leur route au milieu des dangers qui les attendent.

Outre la grande retraite annuelle, nous procurons encore à tous nos élèves, à l'occasion de la première communion, la faveur de trois jours de récollection. Les PP. Adam, Artiguella et Heintz sont venus successivement, dans le cours de ces trois ans, apporter, à nos heureux du grand jour et à tous leurs condisciples, les salutaires enseignements de leur éloquence et de leur paternelle direction.

La première communion revêt, chez nous, un caractère de solennité exceptionnelle. Sa coïncidence avec le jeudi de la Fête-Dieu nous a inspiré la pensée de demander à Mgr Sonnois de clore les fêtes de la journée par une magnifique procession qui se déroule, chaque année, sur notre plateau, aux accents de la fanfare et devant les reposoirs tout enguirlandés de notre belle façade. A propos de Fête-Dieu, n'oublions pas d'ajouter que M. le curé d'Epinal nous a fait, depuis 1891, l'honneur d'inviter notre brillante musique, avec tout le collège, aux processions de sa paroisse, et que l'effet produit a été des plus heureux.

Mais les retraites et les solennités religieuses ne sont pas notre seul moyen d'entretenir, parmi nos élèves, le goût et la pratique de la piété.

Les congrégations de la Sainte-Vierge fleurissent de plus en plus sous la direction du P. Supérieur, tandis que la Conférence de Saint-Vincent de Paul continue à porter secours et consolations à plus de vingt familles pauvres et à faire, chaque jeudi, le catéchisme à leurs enfants.

5. — Une association des anciens élèves de Saint-Nicolas de Rambervillers et de Saint-Joseph d'Épinal a été fondée, le 17 septembre 1891. Elle voit s'augmenter chaque année ses ressources et le nombre de ses adhérents.

Nos anciens élèves nous font, en général, le plus grand honneur, soit dans les écoles supérieures où ils sont entrés, soit dans les diverses carrières qu'ils ont embrassées. Deux d'entre eux sont entrés au grand séminaire de Saint-Dié; un troisième, déjà dans les ordres, à l'École des Carmes; et un quatrième, licencié ès lettres, au noviciat des Jésuites. Nous avons tout lieu d'espérer que, dès le prochain bulletin, nous aurons à enregistrer de nouvelles recrues, sorties des rangs de nos enfants, pour aller grossir la phalange apostolique.

6. — Mgr Sonnois, en trois années de séjour dans les Vosges, a multiplié les marques de son précieux attachement à notre Institution. Il serait difficile de compter toutes les occasions que Sa Grandeur a saisies ou fait naître de nous manifester, de la plus touchante et gracieuse manière, ses sentiments de paternelle bienveillance. Les distributions de prix chaque fois présidées par Monseigneur, les rentrées bénies par lui, les retraites clôturées, les séances artistiques données sous ses auspices, la première visite et la dernière aussi accordées à notre collège, disent bien haut la sollicitude et l'efficace protection dont il entendait honorer et couvrir l'institution Saint-Joseph. Ce qui le disait mieux encore, c'était, dans la matinée inoubliable du 16 mars, l'émotion bien partagée de ses adieux et de sa dernière bénédiction.

Mgr Foucault nous témoigne la même bienveillance. Comme son prédécesseur, le nouvel évêque de Saint-Dié a fait son « chez soi » de notre « chez nous »; et c'est toujours avec une nouvelle joie que nous le voyons présider nos fêtes et que nous nous laissons ravir aux charmes de son éloquence vive et spirituelle.

7. — La solennité de nos distributions de prix est toujours

rehaussée par la représentation de quelque œuvre dramatique. Après la *Jeanne d'Arc* du P. Chauffour est venue la gracieuse comédie de *Métastase*, un fin régal pour les gourmets; puis, la trilogie de *Bouvines*, du P. Longhaye, œuvre magistrale, dont le succès a été aussi flatteur pour les interprètes qu'agréable à l'auditoire.

Dans deux circonstances, cependant, nous avons dû déroger aux classiques traditions du théâtre scolaire. Ce fut d'abord en 1891, où le P. Supérieur, payant sa bienvenue aux familles vosgiennes, fit passer sous nos yeux, dans un discours intéressant et chaleureusement applaudi, les origines et l'histoire de notre établissement *depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. L'année suivante, la distribution des prix n'ayant pu se faire au mois de juillet, par suite du licenciement, la cérémonie eut lieu à la rentrée d'octobre, et le P. Supérieur prit de nouveau la parole pour expliquer les circonstances qui nous avaient amenés à célébrer notre petite fête dans des conditions si insolites.

Durant le cours de l'année scolaire, nous offrons de temps à autre à nos amis et visiteurs une séance dramatique et musicale. La haute société spinalienne, très friande de ces petites soirées, se presse dans notre modeste salle de spectacle; et c'est pour nous un moyen, non sans profit pour nos enfants, de cultiver de précieuses sympathies. Toutefois, la grande attraction de toutes nos fêtes, c'est encore l'orchestre habilement organisé et dirigé par le P. Tacheix et qui dépasse de bien loin en nombre et en qualité les proportions d'une musique de collège. La fanfare, d'ailleurs, n'a rien perdu à la concurrence et elle a brillé avec honneur aux grandes fêtes religieuses du pays, telles que l'entrée solennelle de Mgr Foucault, à Saint-Dié, les fêtes du bienheureux Pierre Fourier, à Mattaincourt, ainsi qu'à nos grandes promenades annuelles.

8. — D'heureuses visites sont venues, dans ces derniers temps, nous apporter joie et consolation au milieu de nos travaux et de nos épreuves. NN. SS. Barthet et Le Roy, ainsi que les PP. Baur et Lutz, nous ont successivement charmés, nous et nos élèves, par leurs intéressants et édifiants récits de missionnaires. Puissent ces chers confrères avoir déposé dans le cœur de quelques-uns de nos enfants le germe divin de la vocation apostolique!

Enfin, nous ne saurions mieux terminer ce bulletin qu'en mentionnant une dernière visite plus précieuse encore : celle de notre T. R. P. Général. Nous l'attendions tous, maîtres et élèves, avec une pieuse impatience, trop justifiée par deux délais successifs. Nos collégiens lui ont offert une charmante séance dramatique et musicale, où compliments, souhaits et allégories touchantes se succédaient avec un joyeux entrain.

Fasse Dieu que la bénédiction qu'il nous a laissée soit féconde et porte des fruits de consolation et de paix, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des chères âmes qui nous sont confiées!

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DU LAC

(HAUTE-SAVOIE)

JUILLET 1891. — JANVIER 1894

1. Personnel. — 2. OEuvre. — 3. Bénédiction d'un nouveau bâtiment. — 4. Confirmation. — 5. Relations avec le clergé. — 6. Visites. — 7. Etat de l'OEuvre.

1. — Les Pères qui ont été employés à l'œuvre de Saint-Joseph du Lac, pendant ces deux dernières années, sont : les PP. Guyot, Ducloux, François et Schlewck, successivement supérieurs; le P. Pernot, économe, et le P. Simonet, qui s'y trouve comme retraité.

Pendant les vacances, y ont passé plus ou moins longtemps, en villégiature : les PP. Kieffer (Philippe), Bonjean, Wægkli.

Les Frères y sont actuellement au nombre de cinq : FF. Romuald, Tugdual, Aubry, Marien et Matronien.

2. — Le nombre des enfants a varié entre 40 et 50. Ces orphelins sont, en général, bons, obéissants. Il en est quelques-uns qui ne sont pas très faciles. En juin 1893, dans un moment d'altercation, l'un d'entre eux a frappé son camarade d'un coup de couteau qui, heureusement, n'a pas eu de conséquence grave. L'affaire cependant a fait quelque bruit. Néanmoins, le coupable a été acquitté au tribunal de Thonon.

Ces jeunes gens sont toujours occupés au travail des champs : prés, vignes, labours, etc. Ils ont en plus quelques heures de classe, surtout en hiver. Le R. P. Joseph, qui s'occupe toujours activement de ses jeunes orphelins, leur procure, de temps en temps, des journées de repos ou promenade, dans les environs

ou sur le lac. La fanfare de l'orphelinat met de la vie dans ces excursions, et partout elle est bien appréciée.

Au 1^{er} de l'an 1894, les orphelins ont joué une petite pièce : *le Conscrit*. Elle a charmé une nombreuse assistance, venue des alentours pour cette fête de famille présidée par le R. P. Joseph.

3. — Saint-Joseph a eu deux cérémonies religieuses plus importantes, depuis le dernier bulletin. Le 2 octobre 1891, ce fut la bénédiction et l'inauguration du corps de bâtiment reliant la chapelle d'une ancienne maison et longeant le lac. Grand nombre d'ecclésiastiques et de bienfaiteurs assistèrent à cette cérémonie. Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Barillec, était venu exprès de Paris pour cette heureuse circonstance. (Voir le *Courrier de Genève*, 2 octobre 1891.)

En novembre 1893, sur la prière du R. P. Joseph, Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, est venu faire une visite à ses orphelins; il a administré le sacrement de confirmation à une quarantaine d'orphelins réunis des deux maisons. Sa Grandeur s'est montré pleine de bonté pour les Pères de la communauté.

4. — Les rapports de la maison avec le public sont toujours bienveillants. Les ecclésiastiques voisins font partout un bon accueil aux Pères chargés de l'œuvre. De notre côté, nous nous faisons un devoir d'entretenir une fraternelle harmonie avec tous et de leur rendre service, quand nous en sommes priés.

5. — Nous ne citerons pas le nom de tous nos confrères venus plus ou moins passagèrement à Saint-Joseph, mais nous aimons à mentionner les trois visites du T. R. P. Général. La première, en octobre 1891, avec le R. P. Barillec, comme il a été dit déjà; la seconde, fin juillet 1892, avec le P. Lancel; la troisième et dernière, en décembre 1893, au retour de Seyssinet, dont le Supérieur, le P. Épinette, s'était fait son heureux compagnon jusqu'en Savoie.

6. — Au point de vue matériel, l'œuvre est en état de prospérité. Les années précédentes ont donné une abondante récolte de vin. Une vente de charité, faite à Genève, sous l'impulsion du P. Joseph en faveur de son œuvre, en avril 1893, a été fructueuse. Les ressources le permettant ainsi, le P. Joseph a fait commencer une grande construction sur le coteau qui domine l'établissement, afin de pouvoir plus aisément exploiter la propriété.

Par décision du 5 août dernier, la Maison-Mère crut devoir

remettre à son fondateur, le R. P. Joseph, l'administration complète de la maison de Douvaine. Cependant, le P. Schleweck reste chargé de la direction spirituelle du personnel, et, à cet effet, il va toutes les semaines, au moins une fois, dans son ancienne communauté.

MAISON DE SAINT-NICOLAS, A DROGNENS (1)

OCTOBRE 1891 — JANVIER 1893

1. Personnel. Nombre d'enfants. Travaux manuels. — 2. Cours primaires. Catéchismes. — 3. Projets d'installation. — 4. Sécheresse. Disette.

1. — Le personnel dirigeant de la colonie de Drognens se compose actuellement de deux Pères et de six Frères qui se partagent les emplois suivants : instituteurs d'allemand et de français, directeurs des travaux de grande culture et de jardinage, soin des prairies et du bétail, menuiserie, forge, boulangerie, cuisine, lingerie, infirmerie, commissions au dehors.

Le nombre des enfants, au 1^{er} janvier dernier, était de 26.

Malgré d'assez brusques changements de température et le froid de l'hiver, grâce aux précautions prises et au régime de l'établissement, l'état sanitaire de Drognens a laissé peu à désirer. Un seul de nos enfants, pour cause d'ophtalmie, a dû passer quinze jours à l'hôpital de Lausanne.

Nos petits colons ont leur temps partagé entre le travail et les classes. Le travail manuel consiste à aider les Frères dans leurs divers emplois. Ceux-ci les forment par leur exemple. Ainsi donc, grande culture, horticulture, soin des prairies et du bétail, menuiserie, forge, boulangerie, cuisine, etc., tels sont les divers travaux qui occupent nos enfants en dehors des heures des classes.

2. — Les cours d'instruction primaire, selon le programme du pays, comprennent le catéchisme, la grammaire, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'histoire, la géographie et le chant.

Le catéchisme passe naturellement en première ligne, car nous estimons que si l'instruction religieuse, nécessaire à tous, est indispensable quelque part, c'est surtout dans une colonie pénitentiaire. Aussi nos efforts tendent-ils principalement à inspirer à nos enfants la crainte de Dieu, une piété sincère, le respect d'eux-mêmes et du prochain, et à leur inculquer des

(1) Voir, pour la fondation de Drognens, le *Bulletin* de novembre 1891.

idées d'ordre et de travail, pour en faire de solides chrétiens, des hommes honnêtes et utiles à la société.

Si l'établissement de Drogens, encore à son début, leur offre un avantage pour apprendre facilement les deux langues usuelles de la Suisse, eu égard à leur contact continuuel entre eux et avec leurs maîtres, l'instruction proprement dite n'y a pas jusqu'ici obtenu tous les succès désirables. Cela tient, pour quelques-uns, à une intelligence plus ou moins réfractaire à toute instruction; pour d'autres, à l'état d'ignorance dans lequel ils nous arrivent; à la difficulté, vu leur différence d'âge et d'instruction, de les répartir en autant de sections distinctes; à leur passage beaucoup trop court dans l'établissement; et aussi, nous devons le dire, à la défectuosité de l'unique local qui sert pour les deux classes d'allemand et de français, et qui tient encore lieu de réfectoire et de salle de récréation aux jours de pluie et de grand froid.

3. — Nous voulons cependant et comptons arriver à mieux par une meilleure organisation des classes, de leurs locaux et par une dépense plus considérable de soins et d'efforts. Pour cela, nous nous proposons de faire quelques retouches dans les bâtiments. La sacristie, le chalet, les greniers à fourrages réclament d'urgentes réparations. La chapelle a besoin d'être agrandie du double. Deux salles de classes, ainsi que le dortoir, ont besoin d'importantes modifications. Il serait à désirer que l'établissement eût une infirmerie, un réfectoire et en outre un hangar pour abriter les enfants contre les intempéries des saisons.

Au moral, il semble que l'œuvre ait gagné. Depuis quelque temps, en effet, nos jeunes gens paraissent plus ouverts et plus francs; ils tentent moins de s'évader, s'approchent volontiers chaque mois des sacrements, et se prêtent d'assez bonne grâce au chant des offices.

Nous avons reçu de plusieurs anciens des lettres émues pour nous dire leurs sentiments de reconnaissance et nous faire connaître leurs positions actuelles. D'autres ont fait mieux : ils sont venus passer quelques jours au milieu de leurs camarades.

4. — Au point de vue matériel, l'établissement a reçu un coup terrible par suite du fléau de la sécheresse. La propriété, en effet, n'a fourni qu'une très faible récolte : en paille et grains, presque rien; foin, à peine pour la moitié de nos besoins;

seules, les pommes de terre ont assez bien réussi : Aussi, nous sommes-nous trouvés dans la nécessité d'acheter du pain et des farines et de réduire de cinquante-deux à quarante nos têtes de bétail.

Cette mesure nous a permis d'équilibrer à peu près nos recettes et nos dépenses; mais en réalité c'est une perte véritable que nous avons à supporter. Une disette aussi sensible s'annonce pour le courant de l'hiver, vu la cherté de la paille, du foin, du son, provende, etc. Ce ne sera qu'au printemps prochain que nous connaissons le chiffre exact auquel il faudra estimer le désastre de la sécheresse pour notre établissement.

La colonie de Drognens, pour répondre à l'attente et au besoin du pays, devrait pouvoir accueillir toutes les demandes qui lui sont adressées, d'où qu'elles viennent, aux conditions les plus larges, sans crainte de les voir se heurter au prix trop élevé de la pension, et ne pas aboutir, ce que nous avons eu plusieurs fois à déplorer.

Jusqu'ici, malheureusement, l'œuvre, encore à son début, et sortant d'une situation qui semble tenir à l'impossible, nous a forcés à maintenir le taux de la pension. Il en est résulté que le personnel dirigeant, rigoureusement nécessaire, semblait hors de proportion avec le petit nombre de nos pupilles. Pour remédier à cet état de choses, il serait à désirer, d'une part, que de tous les cantons nous fussent adressés les enfants condamnés; et, de l'autre, que la société eût un fonds de ressources qui permit au directeur d'être plus coulant pour les admissions.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A SEYSSINET

JUILLET 1891. — JANVIER 1894

1. Personnel. — 2. Travaux d'installation. Nouvelle chapelle. — 3. Aménagement de la maison. Amélioration de la propriété. — 4. Œuvre. Association des anciens. — 5. Confrérie. *Le Lis*, son organe. — 6. Bénédiction de la nouvelle chapelle. Discours de Mgr Fava. — 7. Relations avec le clergé.

1. — A la date de son dernier bulletin, la communauté de Saint-Joseph de Seyssinet se trouvait composée des PP. Chauffour, supérieur; Taragnat, Dessaint, Dévigne, Lavolé et Boucheyras; de MM. Gsell, Ribbes et Joly, grands scolastiques; et enfin des FF. Constant, Casimir et Faustinien.

Depuis lors, différents changements ont eu lieu. Les PP. Grès, François et Monvoisin, après une année seulement passée dans l'Œuvre, ont dû nous quitter, appelés par le Très Rév. Père à d'autres fonctions; et la communauté, au moment où nous traçons ces lignes, comprend le personnel suivant : le P. Épinette, supérieur, économiste, directeur de la confrérie et de l'Œuvre; les PP. Vulquin, sous-directeur de la confrérie et rédacteur du *Lis de Saint-Joseph*; Dessaint, préfet des Frères, chargé de la musique et du culte; Dévigne, professeur de sciences, de grec et d'anglais; Lavolé, directeur des clercs, professeur de cinquième; Unverzagt, professeur d'allemand, aide à la surveillance; MM. Joly, professeur de sixième; Durny, professeur de septième, aide à la surveillance; et enfin, les FF. Benjamin, portier-tailleur; Émery, chef de culture; Magloire, jardinier, et Faustinien, cuisinier. La lingerie continue à être tenue, avec un dévouement admirable, par une très pieuse et généreuse personne, dont la présence est pour notre œuvre une véritable providence.

2. — Les chroniques et comptes rendus publiés dans le *Lis de Saint-Joseph*, et spécialement dans notre almanach pour 1894, ont fait connaître déjà ce qui s'est passé de plus important durant cette dernière période de deux années.

Il nous suffira de les résumer ici, en y ajoutant ce qui regarde plus directement la Congrégation, et que nous avons dû omettre dans nos publications destinées surtout aux bienfaiteurs de nos œuvres.

Avant tout, nous devons parler de cette Œuvre elle-même, de sa marche toujours progressive, de ses résultats, de son état actuel.

Il n'y a pas à le nier, le transfert à Seyssinet des clercs de Saint-Joseph, a été pour cette Œuvre une dure épreuve. Un certain nombre de ses bienfaiteurs n'y ont rien compris, et se sont trouvés comme déconcertés. Il s'en est suivi naturellement qu'une diminution notable s'est produite tout d'abord dans les aumônes quotidiennes. Outre cela, le château de Seyssinet, admirablement situé tant qu'on voudra, n'était nullement préparé pour servir de maison d'éducation. A peu près tout y était à changer, à renouveler, à créer. On fit beaucoup les deux premières années, mais que de travaux encore des plus urgents,

et par suite que de dépenses restaient à faire à l'époque du dernier bulletin !

Or, tout cela s'est fait, et aujourd'hui, à part la chapelle qui n'est pas encore tout à fait terminée, et quelques aménagements sans importance dans l'intérieur de l'établissement et à la ferme, on peut dire que la maison est en bon état, et bien disposée pour l'Œuvre qui s'y trouve aujourd'hui établie.

Voici, d'ailleurs, un aperçu très rapide des travaux exécutés et des acquisitions faites durant ces deux dernières années.

Quatre murs, une voûte et un toit, tel était, au moment où parut notre dernier bulletin, l'état de notre nouvelle chapelle. Aujourd'hui, elle possède trois magnifiques autels sortis des ateliers de Monna, de Toulouse, et un mobilier convenable. Dans le chœur, les six colonnes qui entourent le maître-autel, les chapiteaux et la niche de saint Joseph, ont été artistement sculptés. Les murs ont été crépis, et les deux fenêtres ont reçu, en attendant mieux, des vitraux adhésifs, qui font bon effet. Enfin, une chambre attenante à la chapelle a été convertie en sacristie et garnie de tous les meubles nécessaires.

3. — Dans la maison, toutes les salles occupées par les enfants ont été rafraîchies, meublées, appropriées enfin à leur destination respective. Les dortoirs, en particulier, ont été entièrement mis à neuf.

A l'extérieur, trois magnifiques vérandas (forme marquise) mesurant ensemble 36 mètres de longueur sur plus de 2 mètres de largeur, ont été élevées contre les murs, la première devant les salles d'étude et de classe, la seconde devant les nouveaux cabinets construits plus à proximité, la troisième près de la chapelle, et destinée spécialement aux membres de la communauté. Enfin, sous ces trois marquises, un vaste trottoir tout en ciment, reliant la chapelle à la terrasse, a été fait ces vacances dernières, et nous est, pour les temps de pluie, de la plus grande utilité.

La propriété, elle aussi, nous a causé d'assez fortes dépenses. Les cours et les chemins ont été empierrés, redressés; les fossés ont été refaits; les vignes soigneusement travaillées. En un mot, l'établissement tout entier a pris un air de jeunesse et de vie très remarqué de ceux qui nous entourent ou nous visitent.

Hâtons-nous d'ajouter que notre bien-aimé patron, saint Jo-

seph, n'a cessé de se montrer généreux et très bon père.

4. — Malgré tous ces travaux, toutes ces dépenses, le nombre des clercs a peu diminué. Il se trouve même, en ce moment, remonté à son niveau ordinaire de 50. Les bienfaiteurs, un peu désorientés tout d'abord, comme nous l'avons dit, reprennent petit à petit le chemin de Seyssinet. Et n'étaient les charges extraordinaires que nous avons dû porter cette année, il est certain que les aumônes reçues nous permettraient d'entretenir gratuitement une bonne cinquantaine d'apostoliques.

On sait quel était, à son origine, le but de l'Oeuvre : former à la vie sacerdotale et apostolique des enfants de dix à treize ans, chez qui l'on remarquerait des signes de prédilection divine et des talents; puis en faire des apôtres de Saint-Joseph, soit dans les missions, soit dans les diocèses de France plus dépourvus de prêtres.

Ce but n'a pas changé. Toutefois, il se trouve qu'en fait, depuis le transfert des clercs à Seyssinet, à peu près tous se destinent aux missions d'Afrique et demandent à être reçus dans nos scolasticats. Outre l'avantage qu'y trouve la Congrégation, il est à remarquer que l'esprit général des enfants a tout à gagner à ce qu'il y ait parmi eux unité de vues et de sainte ambition. Et, de fait, nous sommes très satisfaits du bon esprit et de la franche piété qui règnent en ce moment parmi'eux.

Ils ont accepté avec empressement la proposition qui leur a été faite de les enrôler dans l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et un peu plus tard dans la Ligue du Sacré-Cœur de Jésus. Les trois degrés de l'Apostolat de la prière sont très exactement remplis. Notons spécialement qu'il n'est pas de jour où quelque clerc, souvent plusieurs, ne viennent offrir au divin Cœur une communion réparatrice. Inutile d'ajouter que la communion hebdomadaire est également générale, ainsi que celle du premier vendredi du mois, et qu'un grand nombre s'approchent encore de la sainte Table tous les mercredis en l'honneur de notre saint patron.

Il avait été plusieurs fois question, dans le passé, de créer une association des anciens. Ce projet va enfin recevoir son exécution.

Le but de cette association se trouve exposé dans une lettre circulaire que le P. Supérieur vient d'adresser à tous nos chers

anciens et qu'il fait suivre de la liste, aussi complète que nous avons pu l'établir, de tous les apostoliques ayant passé au moins une année dans l'OEuvre.

Le nombre s'en élève déjà à 450, répartis ainsi qu'il suit :

Prêtres. . .	}	dans la Congrégation. . .	31
		hors de la Congrégation. . .	16
Frères . . .	}	dans la Congrégation. . .	18
		hors de la Congrégation. . .	4
En formation	}	dans la Congrégation. . .	68
		hors de la Congrégation. . .	16
Résultats négatifs.			297
Total.			450

auxquels il faut ajouter les 50 actuellement dans l'OEuvre.

5. — L'âme de cette vraiment belle et tout apostolique OEuvre des petits clercs est, sans contredit, la confrérie de Saint-Joseph de Seyssinet.

Il avait semblé au fondateur que nulle part mieux que sous le manteau protecteur de saint Joseph ces jeunes fleurs, destinées à produire un fruit abondant au sein de l'Église, ne pouvaient croître, s'épanouir et briller.

Aussi, son zélé successeur, animé de la même pensée, inspiré par le même amour de saint Joseph, n'a-t-il rien eu de plus à cœur, dès la première installation de l'OEuvre en Dauphiné, que d'y ériger, en l'honneur du glorieux patriarche, un temple digne de lui, et dans ce nouveau sanctuaire, une pieuse association ou confrérie, sous le titre et l'invocation de *saint Joseph, patron et protecteur de l'Église universelle*.

Cette nouvelle *Association*, dans l'intention de ceux qui l'ont fondée, ne devait pas être, comme il a été dit, par erreur, dans le précédent *Bulletin*, une confrérie affiliée, et pour ainsi dire une fille de l'archiconfrérie de Beauvais. Elle avait son vocable spécial qui la distinguait de toute autre confrérie du même nom; elle était la première à revendiquer ce titre glorieux, depuis que Pie IX « avait ajouté cette perle brillante à la couronne qui ceint le front de l'auguste époux de Marie. »

D'ailleurs la confrérie de Saint-Joseph de Seyssinet était, pour l'OEuvre des Clercs, un organe indispensable, nécessaire à son développement et à sa vie. On nous permettra d'insister sur

ce point capital, sans lequel on ne comprend rien au fonctionnement de notre œuvre apostolique.

Nos bienfaiteurs tout spécialement dévots à saint Joseph recourent à ce grand saint dans tous leurs besoins spirituels et temporels. Mais ils connaissent la toute-puissance de la prière des enfants sur le cœur de Dieu, et ils sont persuadés à juste titre, que saint Joseph se plaît à exaucer les supplications de ses *petits clercs*. Ils n'ont, disent-ils, ni la ferveur ni le temps de prier comme il faut ; ils demandent à nos enfants de vouloir bien le faire à leur place, d'être aux pieds de leur bien-aimé Père, comme des *lampes vivantes* qui intercèdent pour eux et leur obtiennent les célestes faveurs.

Voilà pourquoi leurs pressantes recommandations, comme les témoignages de leur reconnaissance pour les grâces reçues, s'adressent toujours à saint Joseph, et sous la forme d'une offrande à « ses petits clercs ». C'est donc l'admirable économie de cette union étroite entre l'œuvre et la confrérie qui nous explique, avec la durée et les progrès de cette œuvre bénie, le nombre relativement considérable des associés, l'abondance et, parfois, la richesse des offrandes.

La confiance presque sans bornes que nos associés ont dans la prière de nos enfants, ils nous la donnent à nous-mêmes ; et notre vaste correspondance, par l'échange continuel de conseils demandés et reçus, de paroles encourageantes, de consolations offertes et toujours bien accueillies, devient un véritable et fructueux apostolat.

Pour obtenir les résultats dont nous venons de parler, une petite *Revue* locale et personnelle, *le Lis*, nous est absolument indispensable. En même temps qu'il est, entre nos mains, un propagateur zélé de la dévotion à saint Joseph, et qu'il va ranimer la confiance en ce puissant avocat des causes difficiles et désespérées, il sait aussi réveiller les dévouements qui sommeillent, en intéressant ses lecteurs à une œuvre apostolique qu'ils savent être la leur autant que la nôtre ; de sorte que la disparition du *Lis* serait, à brève échéance, la suppression de l'Œuvre des clercs de Saint-Joseph.

6. — Il nous resterait, pour compléter notre bulletin, à mentionner quelques faits plus importants survenus durant cette dernière période de deux années.

De crainte de paraître longs, trop longs pour l'espace qu'on veut bien nous accorder, nous nous bornerons à dire un mot de la bénédiction solennelle de notre chapelle. Cette bénédiction, vivement désirée et attendue depuis assez longtemps eut lieu, le 12 octobre 1891. La journée s'était annoncée magnifique. Dès l'heure indiquée, trois heures du soir, une foule distinguée de bienfaiteurs et d'amis se pressait dans l'unique nef de la chapelle, beaucoup trop étroite pour contenir une telle affluence.

Voici bientôt Mgr Fava qui descend processionnellement du presbytère, précédé de notre T. R. Père général, de M. le Curé de Seyssinet, de plusieurs prêtres, de nos confrères et de tous les clercs. Sa Grandeur procède aux cérémonies extérieures de la bénédiction; et, tous, nous nous agenouillons sur ce seuil, désormais sacré, pour invoquer les saints du Ciel dont la présence invisible fera désormais cortège au Dieu de l'Eucharistie dans son nouveau tabernacle.

A l'intérieur, la chapelle apparaît dans sa modeste beauté, avec des ornements de fleurs et de feuillages cachant la nudité de ses murailles encore grossières. Du reste, la générosité a commencé son œuvre : quatre magnifiques statues attirent les regards et provoquent l'admiration. Saint Joseph, à la place d'honneur, avec Jésus Enfant debout devant lui, contemple avec un œil légèrement mélancolique, — et pour cause, — cette touchante cérémonie; dans une chapelle latérale, le Sacré-Cœur, à la blancheur de marbre, étend ses bras vers l'assistance agenouillée; et, en face, la Vierge Marie, d'une incomparable beauté, soutient le divin Enfant qui se renverse en arrière et étend ses bras pour embrasser sa Mère; enfin, au bas de la chapelle, bien en vue, Jésus Enfant, gracieux et gentil comme le plus beau des enfants des hommes.

La bénédiction terminée, le R. P. Supérieur prit aussitôt la parole et, avec le talent qu'on lui connaît, exprima devant son auditoire, le plus sympathique qui puisse être, les sentiments dont débordait son cœur.

Monseigneur répondit, et le fit en des termes si bienveillants, si affectueux pour la Congrégation et pour notre œuvre en particulier, que cette allocution nous paraît avoir sa place dans le *Bulletin* général de la Congrégation.

« Je vais répondre, dit en substance Monseigneur, au dis-

cours du P. Chauffour. Je suis bien touché de ce qu'il vient de dire à propos de la part que j'ai eue à l'établissement des Clercs de Saint-Joseph dans mon diocèse.

« A cela rien d'étonnant : je vais vous en dire la raison, et vous comprendrez mieux mon affection pour cette œuvre.

« Il y a quarante ans que je suis lié à la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. A commencer par le P. Libermann son fondateur, un juif converti, comme Étienne, plein de l'Esprit de Dieu, guéri miraculeusement de l'épilepsie, lié avec le P. Levavasseur pour l'affranchissement de la race noire.

« D'abord guide de ma conscience en 1850, quand j'arrivai à Paris ; celui des hommes de cette époque dont j'ai gardé la plus profonde impression ; par la bouche de qui on entendait parler l'Esprit de Dieu ; qui sera bientôt, nous l'espérons, placé sur les autels ; dont le culte deviendra le signal du retour du peuple juif, qui nous aidera à propager la foi, après l'avoir combattue : tel était le P. Libermann.

« J'ai eu le bonheur de le connaître, homme simple, tranquille, paisible. Quand il parlait, on sentait qu'il y avait en lui un autre que lui-même. Après m'avoir guidé comme séminariste, il m'encouragea et me dit à propos des œuvres que j'entreprenais à Bourbon : « Continuez, Dieu vous bénira, et « nous irons vous aider. » Et les Pères du Saint-Cœur de Marie sont venus, et les œuvres se sont maintenues, chose plus difficile encore que de les fonder.

« Le P. Schwindenhammer, successeur du P. Libermann, m'encouragea pour le Zanguebar ; car laissez-moi vous parler aussi un peu de moi. — Cette entreprise téméraire, imprudente, aventureuse pour tous mes autres conseillers, le P. Schwindenhammer l'approuva : « Dieu vous bénira, dit-il, c'est dans les « desseins de Dieu, continuez, nous irons vous aider. » Et voici que j'ai eu le bonheur d'en sacrer le premier évêque, un enfant de la Martinique, qui dirige cette mission avec tant de sagesse et de succès, faisant briller de l'éclat de la charité le Pavillon de la France au-dessus du drapeau allemand ; car les œuvres de la charité ont une autre influence que les entreprises guerrières, qui couchent sur le sol des milliers de cadavres.

« J'ai retrouvé à la Martinique le P. Emonet, avec les Pères

de sa congrégation, comme je suis heureux de le retrouver dans cette cérémonie.

« Après avoir ainsi vécu, côte à côte avec les enfants du V. Libermann, après avoir fait l'oraison funèbre du P. Schwindenhammer et du P. Levavasseur, son successeur, que j'avais aussi intimement connu, après avoir travaillé dans sa patrie d'origine, l'île Bourbon, comment n'aurais-je pas été empressé à accueillir les Clercs de Saint-Joseph, cette œuvre éminemment apostolique? Et je suis heureux du bon accueil qu'elle a trouvé ici, de l'harmonie qui règne entre le pasteur de cette paroisse et le supérieur de l'œuvre, de la sympathie dont elle a été entourée dès le commencement.

« Dieu a voulu me l'envoyer comme un couronnement à ces rapports anciens et continus avec les Pères de la congrégation du Saint-Cœur de Marie. Que Dieu en soit béni! Que son Directeur avec leur Supérieur général en soient également bénis! Cette œuvre a toute mon affection. Laissez-moi implorer en sa faveur votre générosité. Si ma voix pouvait aller au loin hors de cette enceinte, je dirais à tous : « Aidez cette œuvre de vos ressources! »

« Ces enfants, comme tout le clergé actuel, sortent des rangs du peuple. Je bénis le peuple qui donne ses ouvriers et ses pasteurs à l'Eglise.

« La France est toujours la première à donner ses fils et ses filles pour l'extension de la foi, elle est toujours le soldat de Dieu; s'il y a les œuvres du mal, les ouvriers du bien sont plus nombreux, ils se trouvent sur tous les points du globe pour remplir leur mission de charité, de dévouement et de zèle, et font bénir au loin le nom de la patrie. C'est aussi ce que feront un jour ces enfants, aujourd'hui appliqués à s'y préparer, demain apôtres dévorés du zèle qui sauve les âmes et prêts à donner leur vie pour le prochain.

« Je bénis donc ces enfants et leur généreuse entrée dans la carrière de l'apostolat. Je bénis leur Supérieur et Directeur au cœur intrépide. Je bénis surtout leur bon et sympathique Père général. Je bénis tous ceux qui ont prêté et prêteront leur concours à cette œuvre si parfaitement dans l'esprit de l'Eglise. Je vous bénis aussi, mes chers frères, d'être venus si nombreux donner cette marque d'encouragement et d'affection à une

entreprise si noble, si intéressante : merci ! et soyez bénis d'avoir contribué à élever cette chapelle à Jésus, à lui donner ce nouvel asile où il restera toujours ! »

Ajoutons maintenant que ces sentiments si dévoués, si paternels, dont on vient d'entendre l'expression, Mgr Fava n'a jamais cessé depuis de nous les témoigner. Il est venu plusieurs fois de Grenoble tout exprès, et nous prévenant seulement une heure d'avance, visiter ses chers enfants de Seyssinet. Il a poussé même une fois la condescendance jusqu'à assister, avec ses deux neveux, MM. Méresse et Fava, et M. Rastoul, le distingué rédacteur de l'*Univers*, à une petite représentation que nos apostoliques avaient préparée eux-mêmes sans aucun concours.

7. — Nos relations continuent également à être des meilleures avec le clergé de Grenoble et des paroisses environnantes, mais surtout avec le très aimable curé de Seyssinet.

Les paroissiens, eux aussi, semblent nous voir ici d'un très bon œil. Ils aiment nos petits missionnaires en herbe, admirent leur piété, leur bonne tenue. Bref, nous sommes bien, très bien ici : *Sub omni respectu*.

Terminons, comme au précédent *Bulletin*, en faisant appel à la bienveillance et au dévouement de tous nos confrères, sous quelque latitude qu'ils soient. Ils feront beaucoup pour nous en propageant notre modeste revue et en inspirant autour d'eux le recours à saint Joseph par l'intermédiaire de ses petits clercs. Ce léger service leur coûtera peu tout en pouvant avoir pour nous de grands résultats. Du reste, c'est encore là travailler pour les missions d'Afrique et la Congrégation.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-SAUVEUR, A CELLULE

JUILLET 1891. — JANVIER 1894

1. Petit séminaire. — 2. Retraites. — 3. Congrégations. — 4. Premières Communions. — 5. Distributions des prix. — 6. Réunion des anciens. — 7. Petit scolasticat. — 8. Changements de directeurs. Prises d'habits. — 9. Orphelinat. — 10. Mutations. — 11. Ministère. — 12. Constructions. — 13. Mgr Boyer, Mgr Belmont. — 14. Visites. — 15. Décès.

1. — Notre dernier bulletin s'arrêtait en juillet 1891. Depuis cette époque, le nombre de nos élèves s'est considérablement augmenté. En 1890-1891, nous en avions 110; en 1891-1892,

140; et, en 1892-1893, 153. Aujourd'hui, nous atteignons le chiffre de 160.

Nos succès aux différents examens se sont bien maintenus. Un cours de philosophie a été installé, avec l'autorisation du T. R. Père. Cette création sera pour nous, dans un avenir peu éloigné, une cause d'augmentation, en même temps qu'elle satisfera complètement certaines familles qui se voyaient dans la nécessité de confier leurs enfants, pour un an, à un autre établissement.

Si notre sollicitude s'attache à maintenir les études à un niveau élevé, nous sommes loin, cependant, d'oublier que notre but principal est de développer dans nos jeunes élèves les germes de vocation ecclésiastique ou religieuse, de les encourager et de préparer ainsi ces jeunes gens au grand séminaire.

La piété est toujours en grand honneur parmi nos élèves. Le premier mercredi du mois est fêté d'une manière toute spéciale. A la messe, une instruction faite, à tour de rôle, par chacun des Pères, retrace aux enfants les vertus de saint Joseph et leur inspire une grande dévotion envers ce patron de l'établissement. Le premier vendredi du mois les réunit tous au pied du tabernacle : c'est un spectacle touchant que celui de ces enfants se préparant par la prière et le recueillement à cette communion générale.

2. — Les retraites annuelles sont pieusement suivies : celle d'octobre 1891 fut prêchée par le P. Heintz; celle de 1892, par le P. Bosch; et celle de 1893, par le P. Hubert.

3. — Ce qui contribue puissamment à maintenir l'esprit de piété au séminaire, en même temps qu'à encourager les vocations, ce sont les congrégations établies dans les deux premières sections. Dans la section des grands, tout le monde tient à honneur d'être enrôlé sous la bannière de Marie. Visites après le dîner, messe du samedi matin à l'autel de Notre-Dame de la Vocation, office de la Sainte-Vierge récité en commun, le samedi soir, sont autant d'exercices que les congréganistes suivent avec attrait. La congrégation des Saints-Anges, établie dans la section des moyens, n'est pas sans exercer une grande influence sur l'observation du règlement. Tous les mardis, ceux qui en font partie se réunissent autour de l'autel de la congrégation pour la récitation de l'office de la Très-Sainte-Vierge. A ces

réunions, les Directeurs ont l'occasion d'adresser aux congréganistes quelques bonnes paroles et de leur donner d'excellents conseils.

4. — La première communion pour nos petits enfants se fait, comme par le passé, le jour de la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur. En 1891, M. le chanoine Barrière, de Clermont, voulut bien la prêcher. L'année suivante, le 8 juillet 1892, Mgr Boyer donnait la confirmation à une trentaine d'enfants. Le P. Supérieur avait profité de cette circonstance pour réunir autour de Sa Grandeur tous les prêtres des environs.

5. — Nos distributions des prix attirent à Saint-Sauveur un grand concours de personnes. En cette circonstance, le clergé nous marque particulièrement sa sympathie. Depuis 1890, plus de 120 prêtres et une quarantaine de séminaristes ont, chaque année, rehaussé de leur présence l'éclat de cette solennité. Aujourd'hui, comme aux premières années de la fondation, nos élèves interprètent fort habilement, en cette circonstance, ou un drame ou une comédie. L'expérience nous a prouvé que l'auditoire charmé et égayé préférerait cette distraction aux longs discours d'usage. Mgr Boyer s'est toujours fait un plaisir de présider ces fêtes scolaires. En juillet 1893, notre nouvel évêque, Mgr Belmont, continuant les traditions de son auguste prédécesseur, voulut bien, à son tour, nous donner cette marque de sympathie.

6. — Mentionnons, en passant, nos splendides réunions d'anciens. Ecclésiastiques et laïques rivalisent admirablement dans leurs démonstrations de sincère affection pour leurs anciens maîtres.

7. — Le nombre de nos petits scolasticats est toujours allé en progressant. En ce moment, ils sont près de cent. L'ancien bâtiment ne pouvant plus suffire à les loger, on fut obligé, pendant les vacances de 1892, de faire de sérieuses modifications dans son aménagement. La salle de récréation fut complètement transformée : une partie fut convertie en salle d'études et l'autre fut réservée au P. Directeur, tandis que la moitié du premier étage était changée en dortoir.

8. — Le P. Bertsch, appelé à d'autres fonctions, quittait le petit scolasticat, le 29 février 1892, laissant à Cellule un excellent souvenir. Le P. Lutaud lui succéda dans sa charge; il l'a con-

servée jusqu'en octobre dernier, pour la céder, à son tour, au P. Jalabert, venu de Cayenne. Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons eu trois prises d'habit. Celle du 25 octobre 1891 comptait 6 postulants; celle du 25 mars 1892, 14; et celle du 9 mars 1893, 10.

Le P. Lutaud est chargé, en ce moment, du noviciat des Frères : tous les matins, il leur fait une conférence spirituelle. Aux deux dernières prises d'habit, prenaient part plusieurs postulants Frères, en même temps que plusieurs novices faisaient leur profession. Nos dernières constructions nous ont permis d'apporter de sérieuses améliorations dans les dépendances de la cuisine.

9. — L'orphelinat possède, en ce moment, une quinzaine d'enfants. Il est placé sous la direction du F. Ignace. Tous les enfants sont employés comme tailleurs, cordonniers ou jardiniers. La classe leur est faite par le F. Clément.

10. — Durant ces deux dernières années, plusieurs changements importants sont survenus dans le personnel. Les PP. Stoll et Parsus nous quittaient en 1891. Le premier était remplacé, dans l'enseignement de l'anglais, par un grand scolastique; le second, dans l'économat, par le P. Paris. Le P. Bertsch, appelé à diriger la nouvelle fondation de Drognens, nous faisait ses adieux le 29 février 1892. Le P. Le Berre (Laurent), professeur de cinquième depuis la rentrée d'octobre 1891, nous quitta quelques jours après. Le P. Levadoux (Michel), venu d'Australie, était appelé à le remplacer. Les PP. Courtine et Paris ne nous sont pas revenus à la rentrée de 1892 : le premier était placé à Mesnières et le second reprenait le chemin de son ancienne mission. Les PP. Benoit, Thierry et Perréard, sont venus, à cette même date, combler les vides occasionnés par tous ces départs. En janvier 1893, le P. Meistermann, précédemment professeur de philosophie à Mesnières, prenait la deuxième division de quatrième latine, et en mai, le P. Sémery devenait professeur de troisième française. Enfin, en août dernier, les PP. Travers, Levadoux, Perréard et Palley allaient occuper de nouveaux postes et étaient remplacés par les PP. Jalabert et Descours.

11. — Comme les années précédentes, nous nous mettons bien volontiers à la disposition des curés voisins et leur prêtons

un concours tout dévoué. Notre ministère est surtout requis pour les fêtes de Pâques, de la Fête-Dieu et à l'époque des premières communions.

12. — Au commencement du mois de mars de cette année, nous avons entrepris d'achever la construction du grand corps de bâtiment, commencée en 1887. Les travaux ont été poussés avec une grande activité; toutefois, pour éviter l'ennui et le dérangement qu'auraient pu occasionner les ouvriers après la rentrée des classes, nous avons résolu de la retarder de huit jours : fixée d'abord au 4 octobre, elle eut lieu le 12. Une grande amélioration à signaler est l'installation d'une boucherie. Tout le monde s'applaudit du changement : qualité de viande bien supérieure et, pour l'économe, bénéfice réel.

13. — Au mois de décembre 1892, une nouvelle importante nous jetait dans une grande inquiétude : Mgr Boyer était appelé au siège archiépiscopal de Bourges. Depuis près de quinze ans, il était à la tête du diocèse de Clermont; nous avons donc pu apprécier sa bonté et son dévouement. Ses encouragements ne nous avaient jamais manqué : il s'intéressait à notre œuvre qui devenait sienne, du reste, par les prêtres nombreux qu'elle lui fournissait. Son départ nous affectait donc vivement, aussi, nous demandions-nous avec anxiété quel serait son remplaçant! quand nous apprîmes que Mgr Belmont, auparavant vicaire général de Lyon, devait lui succéder. Le sacre du nouvel évêque de Clermont eut lieu à Lyon, le 20 mars dernier. Le P. Supérieur s'y rendit et obtint, ce même jour, d'être présenté à Sa Grandeur. Le mardi des Rameaux, Mgr Belmont faisait son entrée dans sa bonne ville de Clermont. L'enthousiasme fut grand, ce jour-là; plus de 400 prêtres entouraient leur nouveau pontife, tandis qu'une foule nombreuse, accourue de toutes les paroisses du diocèse, manifestait sa sympathie, sur le parcours du défilé. Plusieurs Pères s'y rendirent, heureux de contempler pour la première fois celui qui devenait leur pasteur.

14. — Le 26 octobre 1892, nous recevions la visite du T. R. P. Général. Réunis sous la vaste salle de récréation, les élèves et les scolastiques lui souhaitèrent la bienvenue. Le T. R. Père leur marqua toute la satisfaction qu'il éprouvait de se retrouver au milieu de ses enfants de Saint-Sauveur. Il les encouragea tous à bien travailler, à rester surtout des élèves

pieux et à se préparer de la sorte à remplir plus tard les nobles fonctions auxquelles les appelait leur vocation. Le T. R. Père vit les Pères et les Frères en direction ; et, après avoir passé deux jours au milieu de nous, il nous quitta, emportant de sa visite la meilleure impression.

Le 9 décembre suivant, Mgr Le Roy arrivait à Saint-Sauveur. Son souvenir y demeurait vivant, et sa visite était vivement désirée. Mgr Boyer, malgré ses nombreuses occupations, voulut, à cette occasion, posséder quelques instants, à son évêché, l'Évêque missionnaire. Mgr Le Roy passa donc une journée à Clermont, ce qui lui valut l'occasion de se faire entendre à la cathédrale et au grand séminaire.

Le lendemain, les deux évêques arrivaient à Cellule. Par une délicate attention, le P. Supérieur avait voulu grouper autour de Mgr Le Roy ses anciens élèves : presque tous répondirent à son invitation. Ce fut, entourés d'un nombreux cortège de prêtres, que Leurs Grandeurs entrèrent au réfectoire. Un élève, dans un gracieux compliment, redit à Mgr Boyer tout le regret que nous causait son départ. Saint-Sauveur ne saurait oublier son pasteur et son père, dont le souvenir restera toujours bien vivant et bien cher au milieu de nous. Alors nous assistâmes à une scène vraiment touchante. D'une voix entrecoupée par les sanglots, Mgr Boyer dit qu'il avait tout particulièrement affectionné ce séminaire de Cellule, qui fournissait à son diocèse un si grand nombre d'auxiliaires zélés. Il veut, ajoute-t-il, laisser un souvenir aux Pères qui le dirigent. Unissant donc ensemble le missionnaire courageux qu'il a à ses côtés et la Congrégation, il se tourne vers Mgr Le Roy : « Mon cher seigneur, lui dit-il, je vous laisse, en souvenir de votre passage ici, l'anneau de ma consécration épiscopale. Là-bas, sur la terre d'Afrique, vous penserez quelquefois à cette Auvergne que tous deux nous allons quitter, bientôt, et où vont demeurer une large part de nos affections. » C'était la dernière fois que Saint-Sauveur possédait Mgr Boyer. Quelques jours après, Mgr Le Roy nous quittait pour se rendre à Lyon.

Le 15 avril 1893, notre nouvel évêque, Mgr Belmont, accompagné de M. Chardon, vicaire général, nous faisait sa première visite. Une brillante réception lui était préparée : la salle de récréation décorée avec goût fut le local choisi pour lui sou-

haïter la bienvenue. Plusieurs compliments lui furent adressés, suivis d'une cantate exécutée avec succès. Monseigneur, enchanté, répondit avec beaucoup d'à-propos et sut trouver un mot agréable pour tout le monde. Dès cette première visite, nous comprîmes que nous avions retrouvé un père. Comme nous l'avons dit plus haut, Sa Grandeur était encore au milieu de nous, à notre dernière distribution des prix, applaudissant de bon cœur à la lecture de la longue liste de nos lauréats.

Le 23 octobre dernier, le P. Hubert, après avoir prêché une retraite aux Sœurs franciscaines de Bussières, venait prendre un peu de repos à Saint-Sauveur. Depuis sept ans, Cellule n'avait eu le bonheur de posséder celui qui, pendant plus de trente années, s'était dévoué à sa prospérité; depuis sept ans, sa voix n'avait résonné dans notre chapelle, son œuvre. Qu'ils sont nombreux les fruits qu'ont retirés de sa parole nos élèves, auxquels il vient de prêcher la retraite annuelle! Cellule en gardera longtemps le souvenir. Comment décrire la joie et le bonheur de nos anciens élèves quand ils apprirent la bonne fortune que nous avons de posséder le P. Hubert! Pendant plus de quinze jours, ils sont accourus nombreux au berceau de leur jeunesse. Tous auraient voulu avoir le cher Père dans leur presbytère; mais la saison déjà avancée n'a pu lui permettre de voyager beaucoup. Il est donc reparti le 15 novembre, nous laissant l'espoir que bientôt, et dans une saison plus propice, nous le posséderions encore!

15. — En terminant, un souvenir à nos chers défunts. Depuis notre dernier bulletin, la mort est venue nous éprouver d'une manière bien cruelle.

Le bon F. Martin nous était enlevé, le 6 avril 1893, dans sa 72^e année. Un bulletin précédent a, dans une courte notice, parlé de son dévouement et de ses rares qualités. Nous n'y reviendrons pas; mais, ce que nous n'aurons garde d'omettre c'est le témoignage de sympathie que lui donnèrent, en ce moment suprême, les paysans de Cellule, presque tous anciens élèves du bon Frère. Ils vinrent en grand nombre le visiter pendant sa maladie, et, lorsque sa mort fut connue, une foule recueillie se succéda, sans interruption, auprès de sa dépouille mortelle, exposée dans une chambre de l'orphelinat. La messe d'enterrement, dite de bonne heure, permit à ces villageois reconnais-

sants d'accompagner le regretté défunt jusqu'à sa dernière demeure.

Un mois plus tard, le 7 mai, le F. Pacôme s'éteignait doucement, après une longue maladie supportée bien chrétiennement. Enfin, le 23 août suivant, le F. Timothée, un autre vétéran de Cellule, mourait pieusement à l'âge de 68 ans.

A la fin du mois de septembre dernier, nous apprenions avec peine la mort du P. Bosch. Il avait passé deux ans au milieu de nous, s'occupant des confessions des orphelins, des conférences des novices Frères, et, en dernier lieu, remplissant auprès des élèves la fonction de directeur spirituel. L'annonce de sa mort causa une vive impression dans tout le séminaire, où l'on gardait un si bon souvenir de lui.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES, A CASTELNAUDARY

JUILLET 1891 — JANVIER 1893

1. Suppression de l'Alumnat. — 2. Collège. Nombre. Confréries. — 3. Projet de suppression de l'OEuvre. — 4. Division en trois sections. Succès aux examens. — 5. Retraites. Première communion. — 6. Conférence de Saint-Vincent de Paul. — 7. Séances dramatiques. Distribution des prix. — 8. Changements de personnel. — 9. Ministère extérieur. — 10. Visites.

1. — L'école Saint-François de Sales de Castelnaudary commence en ce moment sa septième année scolaire. Depuis deux ans, elle a à sa tête le P. Marc Vœgtli, qui remplaça, le 29 avril 1892, le R. P. Corbet dans la lourde charge de supérieur.

Cette année, elle a subi de grands changements; l'alumnat dirigé par le P. Decressol a été supprimé. Avant notre arrivée, M. le Camus recevait une subvention de l'évêché pour l'entretien de ses alumnistes. Elle nous fut retirée, et les charges étaient par trop lourdes pour nous permettre de continuer une œuvre qui envoyait au grand séminaire ses sujets les plus distingués. Nos alumnistes n'étaient soumis qu'à des examens d'entrée bien sommaires, et l'un des vicaires généraux s'adressant à l'un de nos enfants lui disait : « Vous venez de l'alumnat de Castelnaudary, aussi vous dispensons-nous de toute épreuve écrite et orale. » Parmi les anciens alumnistes, un grand

nombre sont élèves de notre école : ils s'y distinguent entre tous par leur piété et leur ardeur au travail.

2. — Notre collègue compte cent quarante élèves ; nous avons eu cette année quarante-trois nouveaux. Ces enfants manifestent en général de bonnes dispositions ; mais l'esprit de bien-être qui règne au sein de leurs familles fait que nous avons à lutter contre les tendances dont il est le principe. Cependant si la mollesse et l'insouciance sont à l'ordre du jour, nos élèves savent user des moyens qui leur sont offerts pour maintenir en eux la vie chrétienne. Ces derniers temps, le P. Heitz a propagé parmi eux la dévotion à Notre-Dame, consolatrice des affligés ; tous se sont fait un plaisir et un devoir de demander leur inscription parmi les membres de la confrérie, établie à l'église de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Paris ; et, chaque soir, ils récitent avec ferveur, l'*Ave Maria* et l'invocation *Consolatrix afflictorum*, qui leur sont prescrits.

Nos élèves se consacrent en général aux carrières libérales : beaucoup d'entre eux suivent les cours de la Faculté de médecine de Toulouse ; d'autres se présentent aux écoles du gouvernement, ce seront de futurs militaires ; d'autres enfin se consacrent à Dieu dans le service des autels. Quelques-uns même embrassent la vie religieuse. C'est ainsi que trois d'entre eux sont allés à Notre-Dame de Langonnet pour s'y préparer à la vie apostolique ; et si, en ce moment, une loi inique les retient à la caserne, ils n'en conservent pas moins pour la Congrégation, qui est leur mère, un amour filial et un attachement inaltérable.

3. — Cette dernière année, la Maison-Mère, dans une séance du Conseil général tenue au mois d'août 1893, à Chevilly, avait décidé la suppression de notre école. Le R. P. Corbet, délégué par le T. R. Père, reçut la mission de fermer notre établissement ; mais en présence des témoignages de véritable intérêt et de réelle affection de toute la population de Castelnau et des parents de nos élèves, sur les instances de Monseigneur, des membres du conseil d'administration de la Société civile, à la prière d'un grand nombre de prêtres et de laïques distingués, le Conseil revint sur cette décision : « Nous avons été tellement émus, écrivait le T. R. Père de ces démonstrations si bienveillantes et si unanimes, que nous n'avons pu y résister, nous consen-

tons à continuer l'œuvre de Castelnaudary. » Il est doux pour des professeurs, pour des Pères de notre chère Congrégation, de songer à l'attachement que leur témoignent les familles dont ils élèvent les enfants; et le T. R. Père a dû être bien touché des sentiments qui lui ont été exprimés et qui prouvent, une fois de plus, le bien que font ses enfants dans un diocèse où la foi et la religion sont presque éteintes.

4. — Notre collège se divise en trois sections, chacune ayant à sa tête un des professeurs pour y remplir les fonctions de préfet de discipline. Nous avons ainsi réalisé le désir du R. P. Grizard. Dans sa visite du mois de mars 1893, il avait exprimé la pensée que l'on pourrait supprimer la charge de censeur général, réservée à l'un des Pères de la communauté. Chacune des sections possède ses classes, son étude, son réfectoire, son dortoir et sa cour de récréation. Séparés les uns des autres, nos élèves sont soumis ainsi à une discipline plus rigoureuse.

Le travail des enfants est assez satisfaisant; chaque année nous avons le bonheur d'enregistrer de nouveaux succès.

Le P. Supérieur, dans la séance littéraire du 23 novembre 1893, donnait à Monseigneur de Carcassonne qui la présidait, le nombre des élèves reçus aux examens publics depuis notre arrivée. Il s'élève à 114 en six années.

Tous nos anciens élèves conservent pour leur école de Saint-François de Sales une grande affection. Ils ont fondé, le 4 septembre dernier, une association amicale. Près de 100 d'entre eux ont donné leur adhésion. Tous se sont engagés à recommander chaudement leur école.

5. — Nos élèves commencent leur année scolaire par une retraite de trois jours. Elle a été prêchée, en 1891, par le R. P. Romain, supérieur et fondateur de l'abbaye des Bénédictins de Dourgnes (Tarn); en 1892, par le P. Chauffour; en 1893, par M. l'abbé Fontay, missionnaire apostolique de Tarbes. Nos enfants suivent avec intérêt ces exercices spirituels, et, au dire des prédicateurs eux-mêmes, apportent à l'accomplissement de leurs devoirs une attention et une franchise qui sont tout à leur honneur.

La première Communion est pour nous la grande fête de l'année. Elle a lieu le jour de la Pentecôte. Préparés par le

P. Wüsler, les enfants s'approchent avec une grande ferveur de la Table sainte. Tous leurs condisciples se font un plaisir de recevoir ce jour-là leur divin Sauveur. Les parents surtout nous donnent un exemple bien édifiant, en venant à la sainte Table remercier Dieu du bonheur qu'Il accorde à leurs enfants.

6. — La conférence de Saint-Vincent de Paul habitue les élèves à visiter le pauvre à domicile. Les rhétoriciens, philosophes et mathématiciens, sous la conduite d'un Père, vont, chaque semaine, porter des secours aux malheureux. Les autres, plus jeunes, viennent en aide à leurs aînés ; ils se font un plaisir de s'imposer un petit sacrifice, car ils se souviennent que donner au pauvre c'est prêter à Dieu. Nos missions d'Afrique ne sont pas oubliées. Chaque trimestre, les enfants apportent au P. de Waubert le montant de leur cotisation ; et nous avons le bonheur de constater que les œuvres de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi les comptent tous au nombre de leurs bienfaiteurs.

7. — Les séances dramatiques et littéraires ont lieu à l'occasion des sorties trimestrielles. Elles sont accueillies avec une faveur marquée par les parents de nos élèves et par la société de Castelnaudary. La dernière séance du 23 novembre était honorée de la présence de Monseigneur, qui s'est montré charmé du talent de nos jeunes acteurs ; la comédie, qui a terminé la séance, a eu un véritable succès de fou rire. M. Blandin, du Conservatoire de Paris, nous donne, chaque année, une de ces représentations classiques que la plupart de nos maisons d'éducation ont pu apprécier.

Nos distributions des prix ont été présidées : en 1891, par M. l'abbé Cros, vicaire général ; en 1892, par le T. R. Père, dont la présence au milieu de nous est toujours l'occasion de notre plus grand bonheur ; en 1893, par M. l'abbé Larroque, archiprêtre de Carcassonne et ancien curé de Castelnaudary.

8. — Le personnel de la communauté a subi quelques modifications, surtout cette année. Il a été considérablement réduit. Il se compose, en ce moment, de 11 Pères, 4 scolastiques et 3 Frères. Les PP. Levadoux, Decressol, Pernot, Gardel, Faugère, Andrieux, Chassagnol et Descours, nous ont quittés appelés par la sainte obéissance à d'autres fonctions. Les PP. Heitz et de Waubert sont venus nous apporter leur concours : le premier,

comme professeur de français dans les hautes classes; le second, comme professeur de quatrième et d'anglais.

Parmi les scolastiques et novices qui se sont dévoués à notre Œuvre, la reconnaissance nous fait un devoir de citer MM. Barthel, Plomby, Orinel et Riébert.

MM. Lena et Vogt, après avoir passé, avec succès, les examens du baccalauréat, ont continué leurs études, l'année dernière, au milieu de nous et ont fait leurs mathématiques spéciales. Ils suivent, en ce moment, les cours de l'université catholique de Paris, en vue d'obtenir le grade de licencié ès sciences.

9. — Nous conservons d'excellentes relations avec le clergé de la ville et des environs; le P. Supérieur a présidé plus d'une fois des cérémonies importantes, et nous sommes invités à prendre part aux événements religieux qui se passent autour de nous.

Le ministère extérieur, mentionné au dernier *Bulletin*, n'a pas subi de modifications. Les prêtres qui s'absentent ont ordinairement recours à nous pour se faire remplacer; et souvent, pendant les vacances, nous sommes chargés du service de quelques paroisses voisines.

10. — Notre communauté, éloignée des grands ports d'embarquement, n'a pas le bonheur de recevoir souvent la visite des membres de la Congrégation. Cependant, nous avons à signaler le passage, à Castelnaudary, des PP. Brunetti (Jules), Rulhe (Alex.), Brichet, Dahin, Lancel et Haegy. Le R. P. Campana est venu, en 1892, passer au milieu de nous trois semaines pour rétablir sa santé. Les PP. Jean-Baptiste et Cyprien, tous deux capucins, que nos confrères ont connus sous les noms de PP. Fritsch et Viallon, nous ont fait, au mois de novembre dernier, une courte visite. Ce dernier nous a fait ses adieux. Il est parti pour la mission d'Abyssinie.

Signalons, en terminant, le passage de Mgr Le Roy, accompagné du P. Bichet. Son séjour parmi nous fut bien consolant. Il a donné lieu à une petite séance littéraire; à la fin, Monseigneur a adressé à la nombreuse assistance quelques paroles bien touchantes, où Sa Grandeur faisait un tableau saisissant de la vie du missionnaire en Afrique. Nos enfants conservent de Mgr Le Roy le meilleur souvenir; la mission du Gabon est bien aimée parmi nous. Elle compte à sa tête Mgr Le Roy et le bon

P. Adam dont le souvenir est resté profondément gravé dans l'esprit de ceux que ce dernier a préparés à la première communion, et bien souvent nous entendons nos enfants nous dire : « Cet argent, mon Père, que nous vous donnons, servira, n'est-il pas vrai, à racheter les pauvres esclaves du Gabon! »

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A BORDEAUX

JUILLET 1891 — JANVIER 1893

1. Personnel. Œuvres à la chapelle. — 2. Ministère au dehors. — 3. Fête du 2 février. — 4. Améliorations à la chapelle. — 5. Visites. Guérison miraculeuse. Le P. Pernot auprès des varioleux.

1. — Depuis deux ans, le personnel de la communauté a subi plusieurs changements. C'est ainsi que nous avons eu successivement les PP. Brunetti (Jules), Haumesser, GœpfertÉmile, Parsus, Visseq, sans parler de M. l'abbé Ovide Leroy, à titre d'agrégé. Aujourd'hui la communauté ne compte plus que quatre membres : le P. D'Hyèvre, supérieur ; le P. Le Belley, assistant et les PP. Aymonin et Mauger.

A l'intérieur, nous nous occupons des mêmes œuvres que par le passé, auxquelles on a ajouté dernièrement la confrérie de la *Réparation*, qui remplace celle de *l'Amour de Dieu et du prochain*. Mgr l'Archevêque a daigné l'approuver canoniquement.

A l'extérieur, nous avons conservé les aumôneries des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, des Sœurs de la Sainte-Agonie, au Tondu et à Arlac ; des Sœurs de la Mission ; de la Doctrine chrétienne, et une sorte de cours spécial fait aux novices de cette dernière congrégation, par le P. Le Belley.

Le P. Supérieur est chargé spécialement dans notre chapelle de l'œuvre des Mères de famille. Le P. Mauger s'occupe de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ; et le P. Le Belley de celle de la *Réparation*.

Du 24 janvier au 2 février, il y a une retraite générale pour les mères de famille, avec instructions matin et soir. Elle a été prêchée, cette année, avec succès, par le P. Le Belley.

Il y a, en outre, une neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph ; une autre, à la fête de sainte Anne ; et une troisième,

à la fête de la maternité de Marie. Elles ont été prêchées par les PP. Mauger, Haumesser et Gœpfert, pour l'année 1892.

2. — En 1892, le P. Brunetti a donné les exercices de la retraite générale aux Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Castres, puis aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à Bordeaux.

Cette même année, le P. Aymonin a prêché la dernière moitié du Carême, à Peujard, et le P. Haumesser, à Pomerol.

A l'occasion des tournées pastorales de confirmation, les PP. Aymonin et Mauger sont allés donner de petites missions dans quelques paroisses. Ils ont été heureux, pareillement, de préparer les enfants de la première communion, chaque fois qu'on les a demandés pour ce ministère.

Au printemps de 1893, le P. Aymonin a été demandé à l'improviste pour aller prêcher les exercices d'une retraite générale dans deux maisons importantes, l'une au Pian (Médoc) et l'autre à Libourne. Ces maisons, dirigées par les Sœurs de la Miséricorde, se recrutent de pauvres filles dont le nom de *repenties* indique suffisamment ce qu'elles ont été avant d'être accueillies dans ces pieux asiles du travail et de la prière. La plupart d'entre elles y sont amenées par la misère, sans feu ni lieu et pour échapper aux mains de la justice. Plusieurs années d'une vie déréglée ont étouffé chez elles tout sentiment moral et religieux. Et cependant, elles se mettent sans peine à prier, et de désœuvrées qu'elles avaient été, elles deviennent soumises, obéissantes, courageuses au travail. Quoique libres de sortir de ces maisons pour rentrer dans le monde, il est bien rare que l'une ou l'autre y retourne. Aussi, toutes les Supérieures, nous a dit le P. Aymonin, ont-elles constaté que ces pauvres filles persévèrent dans la vertu et meurent saintement. On dirait que leur pieuse et zélée fondatrice, M^{lle} Thérèse de Lamourous, vit encore au milieu d'elles. De pareilles œuvres sont des miracles permanents de la grâce divine.

A ces occupations extérieures du saint ministère se rattachent naturellement les services particuliers que nos confrères ont pu rendre dans plusieurs paroisses du diocèse. C'est ainsi que le P. Parsus a remplacé, pendant plusieurs semaines, M. l'Aumônier du célèbre hospice de Pellegrin, et desservi assez longtemps les paroisses d'Ambès et de Sadirac. Les PP. Haumesser et Gœpfert se sont également utilisés dans le Blayais et le

Libournais. Le changement de communauté de ces chers confrères nous a obligés naturellement de refuser plusieurs invitations qui nous avaient été faites à ce sujet par l'archevêché. Toutefois, le bon P. Mauger vient d'être désigné pour remplacer un curé malade dans le Médoc. M. l'abbé Petit, vicaire général, en a fait personnellement la demande, ce qui va nous occasionner un surcroît de travail pendant le mois de mai de la présente année. Le bon Dieu, nous l'espérons, nous viendra en aide pour la circonstance.

3. — La fête du 2 février, qui rappelle toujours de bien doux souvenirs à notre chère Congrégation, a été célébrée avec plus de solennité encore que les années précédentes. Sans parler d'une sorte de luxe de décorations dans notre modeste sanctuaire, le Père Supérieur avait invité tout le clergé de la paroisse Saint-Eloi, où nous sommes établis, à rehausser par sa présence notre fête de famille. Le repas du soir a été animé d'une conversation des plus cordiales, pendant laquelle M. le Curé s'est enquis, avec un visible intérêt, des œuvres de nos missions lointaines. Il a su profiter délicatement de ces détails pour faire dans son instruction à la chapelle, l'éloge de notre Congrégation. Comme on avait annoncé que ce serait M. le Curé de la paroisse qui présiderait l'office du soir, l'assistance a été plus nombreuse qu'à l'ordinaire. Cette belle cérémonie n'aura pas peu contribué à développer nos bons rapports avec le clergé séculier. Du reste, ces Messieurs avouent franchement que nous avons aujourd'hui, plus que jamais, toute leur sympathie. Non seulement le clergé de Saint-Eloi, mais encore celui de Saint-Michel, de Sainte-Eulalie, de Sainte-Croix et du Sacré-Cœur nous sont tout à fait favorables.

4. — Dans le courant de l'année 1892, le Père Supérieur s'est préoccupé d'apporter plusieurs améliorations dans notre chapelle et dans le nouveau bâtiment construit sous son prédécesseur, le bon P. Lefeuvre. Après s'être assuré de quelques ressources pécuniaires, il a fait décorer de belles peintures murales les deux chapelles de Saint-Joseph et de Sainte-Anne, qui forment comme le transept de notre sanctuaire dédié à Notre-Dame des Victoires. En outre, la disposition des parloirs a été modifiée avantageusement. L'entrée principale a été supprimée : aujourd'hui c'est par une nouvelle porte, donnant sur

le couloir de la chapelle, que l'on pénètre dans la communauté.

5.— Les *Bulletins* précédents ont déjà mentionné les noms des Pères qui sont descendus à la communauté, soit à l'aller, soit au retour de nos différentes missions. Cependant nous ne pouvons pas ne pas signaler le passage de Mgr Barthet, le 6 novembre 1892, et celui de Mgr Le Roy, le 10 février de la présente année.

Nous avons été particulièrement heureux d'avoir eu la visite du T. R. Père général, le 9 décembre 1891.

Outre ces visites de circonstance, nous avons eu, le 10 mars dernier, la visite officielle du R. P. premier Assistant, le R. P. Grizard. Il est resté deux jours à la communauté; mais avant de quitter Bordeaux, il a tenu à se rendre compte de l'installation d'un grand bâtiment de transport. Le hasard l'a d'autant mieux favorisé que se trouvait actuellement à flot au bassin le plus beau et le plus grand paquebot des Messageries maritimes de Marseille, *le Brésil*, qui mesure 145 mètres de longueur; c'est un véritable chef-d'œuvre d'installation tout à la fois commode et luxueuse, qui, sous ce rapport, laisse bien loin en arrière les paquebots transatlantiques.

Avant de clore ce *Bulletin*, mentionnons à la gloire de Marie Immaculée, la guérison miraculeuse d'un novice de la Congrégation, M. Leclercq, au pèlerinage bordelais du 10 août 1892. Il nous était arrivé atteint d'une aphonie complète; mais, confiant dans la protection de notre bonne Mère, il mérita la grâce de chanter à pleine voix à la grotte de Lourdes les louanges de l'Immaculée-Conception.

Exprimons, enfin, toute notre reconnaissance au bon P. Pernet, venu exprès de Castelnaudary, pour nous aider dans le saint ministère. Il a failli être victime de son dévouement pour les varioleux de Pellegrin : A Dieu seul il appartiendra de l'en récompenser.

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons à annoncer la mort de trois profès et d'un scolastique.

Le F. Anaclet Gohm, profès des vœux de 5 ans, est décédé à

Sette-Cama, dans sa 24^e année, le 4 décembre, par suite de fièvre.

Le P. Le Gall (Ferdinand), profès des vœux de 5 ans, est mort à Gorée (Sénégal), le 27 décembre, à l'âge de 32 ans, par suite d'anémie.

Le P. Stervennou (Michel), profès des vœux perpétuels, est mort au Grand-Quevilly, le 26 janvier, dans sa 70^e année, d'une fluxion de poitrine.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés, M. Mary (Eugène), grand scolastique, pieusement décédé à Chevilly, le 3 janvier, également d'une maladie de poitrine.

LE P. JEAN BOSCH

DÉCÉDÉ A KINZHEIM, LE 8 OCTOBRE 1893

Requiescat in pace

Le P. Jean Bosch naquit à Steinbourg, près Saverne (Alsace), le 4 juillet 1844, d'une pieuse famille de cultivateurs, dont il était le cinquième enfant sur dix.

Dès son bas âge, il montra un grand amour de la prière. Sa grand'mère, qui avait le soin des petits enfants, quand leurs parents travaillaient aux champs, leur faisait réciter beaucoup plus que les prières ordinaires, et le petit Jean priait encore plus que la grand'mère ne le lui demandait.

Jusqu'à sa première communion, il aimait à écrire les sermons prêchés par M. le Curé, et souvent il en remplissait six à huit pages. Il savait son catéchisme par cœur, d'un bout à l'autre, et le comprenait si bien que le curé l'appelait *son théologien*. Après la première communion, il devint le premier aide de son père dans les travaux de la ferme. D'une santé très robuste, à seize ans, on le considérait comme le premier ouvrier de l'endroit.

Au commencement de 1862, il eut une grave maladie d'intestins. Sa sœur Marie, Fille de la Charité, se trouvait, en même temps que lui, malade à la maison paternelle. Sur son lit de douleur, Marie disait à Jean : « Cher frère, j'ai voulu me sacrifier pour le service de Dieu dans la personne des pauvres et des infirmes. Or, je sens que je vais mourir. Je serais heureuse si tu faisais le même sacrifice à ma place. Je demanderai à Dieu cette grâce pour toi quand je serai au ciel; seulement, jusqu'à ce que tu

l'aies obtenue, je désire que chaque dimanche tu viennes dire un chapelet sur ma tombe. »

Marie mourut le 4 avril 1862, et Jean tint la promesse faite à la moribonde. Chaque dimanche, on le voyait, sur la tombe de sa sœur, égrenant son chapelet.

L'efficacité de cette prière ne se fit pas longtemps attendre. Bientôt un jésuite, le P. Antoine Jenner, prêcha un triduum à Steinbourg. Il sut si bien captiver tout le monde que toute la paroisse se confessa et reçut la sainte communion. Témoin de la salutaire influence qu'un missionnaire peut exercer sur le peuple, Jean Bosch résolut de devenir aussi missionnaire. Mais il ne connaissait pas encore de congrégation.

Allant un jour avec sa mère au marché de Saverne, ils rencontrèrent une femme qui parlait avec complaisance d'un de ses neveux, petit scolastique à Cellule. Cette conversation lui fit aussitôt concevoir le projet d'entrer dans notre Institut. En effet, le 13 novembre 1862, il partait pour Cellule, où il venait d'être admis : il était à ce moment âgé de dix-huit ans. Le R. P. Grizard, alors Préfet des petits scolastiques de Cellule, disait quelque temps après du jeune postulant : « M. Bosch a une piété sensible et zélée. Il sait profiter de toutes les occasions pour faire du bien, soit en attirant des sujets dans la Congrégation, soit en intéressant les personnes qu'il connaît au salut des pauvres Noirs. »

Quelques mois après son départ, son père souffrit tellement de son absence qu'il faillit en mourir de chagrin. Il fallut faire revenir à la hâte Jean à Steinbourg. En entrant dans la maison, celui-ci saute au cou de son père, en lui disant : « O mon père, je suis venu pour vous voir, parce que vous m'avez appelé, mais je vais retourner à Cellule le plus tôt possible. » Le père espérant le gagner lui refusa d'abord l'argent pour le voyage ; mais Jean lui ayant déclaré, les larmes aux yeux, qu'il ferait le chemin à pied jusqu'à Cellule, le père eut trop de foi et de conscience pour résister à une telle vocation, et le laissa repartir en lui donnant, avec l'argent nécessaire, sa bénédiction paternelle (1).

(1) Ce bon père a été, pendant de longues années, maire de la commune de Steinbourg : il est mort à la mairie, au moment où il venait de faire voter la construction de l'église.

En 1870, il entra au grand scolasticat de Langonnet. Dès le commencement de ses études théologiques, il avait demandé à son frère, vicaire, la théologie de saint Alphonse de Liguori, qu'il s'était mis à étudier à fond. Ses condisciples prétendent même qu'il la savait par cœur. Ils se rappellent encore les questions qu'il adressait au professeur pour élucider toutes les difficultés. Comme élève et plus tard comme prêtre, il détestait les auteurs qui avaient des restes de gallicanisme et de jansénisme.

Profès au mois d'août 1874, il célébra sa première messe solennelle le 20 de ce mois, à Steinbourg. Ses parents regardaient cette solennité comme la plus belle récompense des sacrifices qu'ils avaient faits pour lui. Son frère l'abbé était le prédicateur de la fête, et son autre frère, Edmond, religieux de la Doctrine chrétienne de Matzenheim, y prenait également part.

Le 5 octobre 1874, il s'embarqua pour la Sénégalie, non sans avoir été au préalable à Lourdes, pour mettre son ministère sous la protection de Marie-Immaculée. Il resta cinq années au Sénégal. Sa résidence habituelle était Saint-Joseph de Ngasobil, dont le supérieur était le P. Riehl.

Après cinq années de travaux apostoliques, le P. Bosch fut pris de la fièvre jaune; ce qui l'obligea à rentrer en France.

Il passa une année à Mesnières, puis trois années à Rambervillers. En 1883, il fut envoyé en qualité de supérieur dans notre communauté de l'Arkansas. Un trait de sa vie à cette époque mérite d'être relevé. Appelé un jour auprès d'un malade peu fervent, qui demeurait à 3 lieues de là, il prend son cheval, le saint Viatique et les saintes huiles. Arrivé sur le bord d'une rivière assez large et profonde qui avait débordé, il se met à genoux, fait une fervente prière et un acte de contrition, puis se déshabille, réunit en un paquet ses habits, met la bride de son cheval autour de ses épaules, se jette à l'eau, nageant sur le dos, d'une main, tenant de l'autre le paquet, et gagne heureusement avec le cheval l'autre bord. Il arrive juste à temps pour administrer le malade et se retire très consolé.

Après un an et demi de séjour en Amérique, une maladie de foie le forçait à revenir en France; et, en juin 1884, il était envoyé à Bordeaux. C'est là surtout que pendant cinq ans son zèle s'exerça sur un vaste champ.

En juillet 1889, tandis qu'il confessait au couvent des Oblates de l'Assomption de Latresne, près Bordeaux, il fut subitement pris d'une grave maladie.

J'ai demandé au médecin, écrivait-il au T. R. Père, quelle était ma maladie, et il m'a répondu : « Vous avez six maladies mortelles, agissant toutes à la fois, et qui sont : emphysème pulmonaire, engorgement condensé des deux poumons ; bronchite aiguë capillaire ; dilatation exagérée du cœur ; maladie de Bright ou putréfaction des reins ; hydropisie universelle, puis crises nerveuses de suffocations. »

Je l'ai alors prié de me dire à quoi il attribuait ces maladies. Après lui avoir exposé les différentes infirmités que j'ai eues dans le passé, les remèdes que j'avais pris chaque jour pour maintenir mes forces, il me répondit . « Les maladies que vous avez actuellement sont les conséquences directes et immédiates de la fièvre jaune. Les remèdes que vous avez pris ont été excellents mais impuissants à vous guérir ; il a fallu que tous ces miasmes emmagasinés dans votre corps fissent explosion... » (Lettre du 26 juillet 1890).

La supérieure de La Tresne, la Rév. Mère Franck, a bien voulu nous envoyer, sur le cher Père et la maladie qu'il fit dans son établissement, la belle lettre suivante :

Pendant son séjour à Bordeaux, le pieux et zélé P. Bosch a déployé une activité que son ardent amour des âmes pouvait seul soutenir. Son temps se divisait entre le confessionnal, où on le trouvait à toute heure du jour, et la course après la brebis égarée. Il serait difficile de dire le nombre d'âmes que sa charité ramenait au bercail. Rien ne lui coûtait pour cela. Il possédait cet amour ardent, ce zèle persuasif, à la fois vigoureux et délicat, qui fait pleurer le pécheur. abandonner la mauvaise voie, et courir vers son Dieu offensé.

Dès qu'une misère lui était signalée, il n'avait ni paix ni trêve qu'il ne fût parvenu à la soulager ; plus le mal était grand, plus il avait à cœur d'arracher au démon ce qui était déjà sa proie. Et Notre-Seigneur bénissait visiblement ce qui était entrepris pour sa gloire, car la moisson a été grande...

Le P. Bosch était un homme simple, que la forme ne préoccupait pas outre mesure ; et soit qu'il prêchât aux fidèles du diocèse ou dans les communautés religieuses, il disait la vérité nette et rude, sans préoccupation de la phrase.

Mais, où il excellait réellement et où toute âme reconnaissait vite la supériorité de l'homme de Dieu, c'était au confessionnal : là, il avait la lumière du Saint-Esprit, une justesse de vues, une puissance d'intuition et une fermeté de direction si rares que l'âme se sentait

captivée et devenait à tout jamais confiante comme l'enfant qui se sent soutenu par le bras vigoureux de son père.

Le P. Bosch a fait à Bordeaux un bien considérable ; et maintenant encore les pauvres disent : « Il m'a longtemps payé mon loyer, il m'a retiré du désordre et marié, il a sauvé ma fille, placé mon fils, il a réconcilié ma famille désunie, converti mon mari, protégé mon frère, il a visité et guéri les malades, placé les orphelins... Ah ! quelle perte pour tous ! »

En 1889, le P. Bosch tomba malade dans notre communauté, dont il était le confesseur. Il ne put être transporté à Bordeaux, dont il se trouvait éloigné de plusieurs lieues. On l'établit donc à l'aumônerie, où il souffrit, pendant quatorze mois, les tortures les plus grandes qui puissent être infligées à un être humain. Semblable à Job, il n'eut plus une partie saine en lui ; son corps n'était qu'une plaie dont l'attouchement du lit même rendait la douleur insupportable. Pendant de longs mois, il dut rester suspendu dans un appareil, sans que jamais le sommeil reconfortant vint le visiter. C'est dans cette extrémité de douleur que l'âme montre sa valeur et sa force. Le P. Bosch fut, pendant ce temps si long, un objet constant d'admiration et d'édification. Jamais une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Tout ce que l'extrême douleur pouvait lui arracher, c'était : « Ah ! mon Dieu que vous êtes bon ! Merci, mon Jésus ! Encore ! La souffrance tant que vous voudrez ! Donnez-moi la force de souffrir davantage, Dieu d'amour ! »

C'était lui qui consolait ceux qui défailaient à la vue constante de ces douleurs accumulées. Après quatorze mois de ce martyre si courageusement supporté, la Providence y mit fin, et une convalescence presque subite permit au P. Bosch de dire une messe d'actions de grâces à Saint-Joseph, le 20 août 1890, à cinq heures du matin, et d'entreprendre peu après, avec la permission de ses supérieurs, le voyage à son pays natal, accompagné par les prières des nombreuses personnes qu'il avait édifiées et consolées, pendant son ministère d'abord, et ensuite dans le temps de ses souffrances héroïques.

Pour lui, son seul et grand regret fut de rentrer dans la vie lorsqu'il se croyait si près déjà de toucher à la céleste récompense et de voir Celui qu'il avait tant servi et aimé pendant sa vaillante vie. (Lettre du 20 novembre 1894.)

(A suivre.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 4 janvier, le P. Lorber, de Sierra-Léone ;

Le 15, le P. Cros, du Soudan français ;

Départs. — Se sont embarqués :

Le 3 janvier, à Marseille, le P. Colrat, pour retourner à la Réunion ;

Le 12, à Marseille, le P. Ball, pour le Zanguebar ;

Le 13, à Liverpool, le F. Régis Butler, pour Sierra-Léone ;

Le 19, au Havre, le P. Gerspacher, pour retourner à Haïti ; le F. Maxime Meyer retournant au Cunène, par le Portugal.

Placements. — Ont été placés :

Le P. Veillet, à Beauvais, le 3 janvier ;

Le P. Fortemps, de la communauté de Mesnières, à Rockwell, le 4 janvier ;

Le P. Cros, récemment arrivé du Soudan, à Merville, le 18 janvier, ainsi que M. Carrer, grand scolastique.

Le R. P. Barillec est rentré de Bretagne à la Maison-Mère, assez bien rétabli, le 29 janvier au matin, fête de saint François de Sales.

Avis. — Nous réitérons la prière à nos confrères d'Irlande, du Portugal et des Açores, de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Ceux de la mission du Sénégal devraient parvenir à la Maison-Mère vers le 1^{er} avril.

En même temps que ce numéro du *Bulletin* nous expédions la table du dernier volume, qu'il sera bon de faire relier sans retard.

Maison-Mère, 30 janvier 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** La fête du 2 février. — Rome. — **Irlande.** — Blackrock. — Rockwell. — Rathmines. — **Nécrologie.** *Décès* P. Thuet. M. l'abbé Dumax. — *Notice* : P. Bosch (*suite*). — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

LA FÊTE DU 2 FÉVRIER

Selon l'usage, plusieurs Pères et plusieurs Frères de la Maison-Mère se sont rendus au Saint-Cœur de Marie, le jour anniversaire de la mort de notre V. Père. Le T. R. Père, qui présidait, avait chargé le P. Hubert de donner la conférence annuelle.

Le Père, après avoir rappelé le double but de cette filiale réunion, tel que l'a indiqué le R. P. Schwindenhammer par un décret du 28 août 1866, nous a montré le serviteur de Dieu glorifié de plus en plus et a proposé à notre imitation quelques-unes de ses vertus.

D'abord, il nous fait un tableau saisissant de la gloire toujours grandissante de notre Vénérable Fondateur « mieux connu de nous que de nos devanciers, parce que sa vie et ses écrits nombreux et variés révèlent une grandeur et des vertus que son humilité devait cacher à ses contemporains ». La prospérité de la Congrégation (1) et des missions d'Afrique (2) est la meil-

(1) A sa mort, notre Congrégation comptait à peine 150 membres répartis dans une dizaine de maisons, et, en 1894, la même statistique en comprendrait au moins 3,000 dans plus de 120 communautés.

(2) Il n'y avait, à la mort du serviteur de Dieu, que le vicariat des Deux-Guinées et la préfecture du Sénégal; et aujourd'hui, il y a six vicariats et

leure preuve qu'il fut un instrument fidèle entre les mains de Dieu : *A fructibus eorum cognoscetis eos*; et on peut bien lui appliquer cette parole de l'Écriture : *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.*

Dans la deuxième partie de sa conférence, le Père trace à grands traits le portrait de notre saint Fondateur, qui doit être l'objet de notre imitation; et il nous le présente *oublieux de lui-même, plein de tendresse pour les autres et intimement uni à Dieu.* Chacun de ces points est développé avec intérêt; nous n'en dirons qu'un mot :

I

« L'oubli de soi est la base de toute vraie perfection, comme l'amour de soi est la source de toutes les misères... C'est ce que nous a enseigné notre Père dans ses instructions aux missionnaires et dans sa volumineuse correspondance. Sa vie, depuis son baptême jusqu'à sa mort, peut se réduire à ces trois mots : « Oubli de soi. » C'est la conclusion de toute sa doctrine.

« Nos misères et nos peines ne viennent que de ce que nous méconnaissons cette grande loi et que nous lui substituons l'amour de nous-mêmes, plein d'illusions, de déceptions et de dangers. »

II

Parlant de sa tendresse pour le prochain : « Il ne connaît pas, dit-il, les ennuis de la susceptibilité, parce qu'il est sans exigence et sans prétention. Oublieux de lui-même, il est rempli d'attentions pour les autres. Il craint de faire de la peine au plus petit et s'industrie pour lui faire plaisir. Il n'y a que le devoir qui puisse poser une borne à ses concessions... Il répand la joie autour de lui : son abord est facile, sa physionomie souriante, sa parole aimable, ses procédés délicats, etc., en sorte que tout le monde le recherche et exalte sa grande bonté

quatre préfectures apostoliques, desservis par plus de 300 religieux, c'est-à-dire que l'Afrique seule a le double de sujets que n'en avait, en 1852, la société tout entière. On doit donc dire : *Digitus Dei est hic!* sans parler des autres ouvriers que, depuis lors, le Seigneur a envoyés travailler à cette même vigne : Oblats de Marie, en 1851; Missions africaines, en 1856; Pères Blancs, Pères belges du Saint-Cœur de Marie, Bénédictins de Bavière, Oblats de Saint-François de Sales, etc., etc. (Voir la carte éditée par le R. P. Meillorat.)

d'âme. Ceux-là mêmes qui sont fautifs l'ont en telle vénération qu'il ne leur en coûte pas d'avouer leurs fautes à un cœur si bon et si compatissant. »

Le R. P. Hubert, pour nous prouver que non seulement le charme existait dans les relations personnelles avec le serviteur de Dieu, mais qu'on trouvait encore la même tendresse et la même largeur de vues dans sa direction et son administration, nous lit, en grande partie, sa lettre magnifique écrite au R. P. Levavasseur et qui est publiée dans le quatrième volume, sous le n° LXII.

III

Il est à peine besoin de relater ici ce qu'il dit sur l'union du Vénérable Père avec Dieu, sur son esprit intérieur qui produisait les deux précédents fruits. Outre ses fils, qui admirent en lui l'abondance de cette sève surnaturelle, tout le monde religieux le salue comme un maître de la vie spirituelle. Il s'est dépeint lui-même dans son chapitre : *De l'Union à Dieu dans l'action*, et dans son *Petit Traité de la vie intérieure*.

En terminant, le P. Hubert montre que la prospérité dont nous jouissons vient de ce que nous avons toujours eu et que nous avons encore l'esprit qui nous a été légué par le Vénérable Père; et il en augure bien pour l'avenir. Après avoir rappelé l'exemple de nos défunts, il ne craint pas d'ajouter qu'il pourrait citer aussi l'exemple de ceux qui vivent, mais qu'il se bornera à nous en montrer un que tout le monde a déjà reconnu dans la personne du successeur actuel du Vénérable Libermann, qui, par sa vie tout entière, nous redit éloquemment la parole de l'apôtre saint Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Venerabilis Patris nostri Fundatoris*.

Aimons à considérer les grands et beaux exemples de cette phalange qui a marché ou qui marche encore sur les traces de notre Vénérable Fondateur, et continuons les traditions de sacrifice, de ferveur et de charité, qui font la gloire et la force de la Congrégation et la perfection de chacun de ses membres.

COMMUNAUTÉ DE ROME

SEPTEMBRE 1891. — FÉVRIER 1894

1. Personnel. — 2. Assimilation du séminaire aux séminaires de France concernant le service militaire. — 3. Piété. Succès aux examens. — 4. Dévotion au Sacré-Cœur. Bénédiction d'une statue de saint Joseph. Messe votive en l'honneur de saint François-Xavier. — 5. Chapitre général de l'ordre des Trappistes. — 6. Visites de Son Em. le Cardinal Langénieux. — 7. Mgr de Courmont et le T. R. Père. — 8. Façade de la chapelle. Constructions terminées. — 9. Nouveau réfectoire. Bibliothèque. — 10. Villégiature San-Valentino. — 11. Démonstrations antifrançaises. Troubles. Violentes manifestations contre le séminaire et la maison de campagne.

1. — Depuis notre dernier bulletin, le personnel de la communauté a subi plusieurs modifications. Au mois de mars 1892, le P. Daum s'étant trouvé très fatigué à la suite d'une atteinte d'influenza, le P. Michel fut appelé de Braga comme aide pour les répétitions de théologie. Le 30 décembre de la même année, le P. Brunetti quittait le séminaire Français où il s'était dépensé, dix-sept années durant, dans les fonctions d'économe et de professeur de liturgie. Le T. R. Père Général l'avait désigné pour aller essayer, dans la Haute Italie, un projet de fondation que des difficultés imprévues ont fait ensuite abandonner.

Depuis longtemps, le R. Père Supérieur demandait à la Maison-Mère quelques Frères qui pussent s'occuper du matériel de la maison et surveiller les domestiques dans leurs fonctions. En 1891, on nous envoya les FF. Libérius et Lazare, auxquels vint se joindre, l'année suivante, le F. Apollinaire. Les services réels que nous rendent ces excellents Frères, ainsi que leur devancier, le F. Zozime, nous font désirer de voir leur petite communauté s'accroître encore à l'avenir. Dans les derniers jours de 1893, un ancien scolastique du Piémont, M. Masaero, auquel une maladie d'yeux ne permettait plus de continuer ses études, a été admis en qualité de sacristain, sous le nom de F. Augustin. Sa Sainteté Léon XIII, qui ne manque pas de témoigner en toute occasion au séminaire Français et au R. P. Supérieur, en particulier, la plus paternelle bienveillance, en a donné, ces dernières années, de nouvelles marques. Le R. Père Supérieur a été nommé, le 23 février 1892, consultant de la Sacré Congrégation du Concile; il était déjà consultant de l'Index et membre du conseil d'examen des candidats aux carrières diplomatiques. Le P. Brunetti, quelques mois seulement avant son départ,

avait reçu les titres de consultant de la Sacré Congrégation des Evêques et Réguliers et de censeur du cas de Liturgie.

2. — Nous sommes heureux de faire connaître à nos confrères le changement de situation qui vient de s'opérer pour nos élèves, relativement au service militaire. Malgré des négociations réitérées avec le gouvernement français, le séminaire n'avait pu, jusqu'ici, être reconnu au même titre que les séminaires du Saint-Esprit, de Saint-Sulpice et des Missions étrangères; les jeunes gens qui venaient faire leurs études théologiques à Rome ne pouvaient, en principe, bénéficier de la réduction de service accordée par la loi aux étudiants ecclésiastiques. De là, hésitation de la part des familles, difficultés et embarras avec les évêques.

Au mois de novembre dernier, au moment où nous nous y attendions le moins, M. Lefebvre de Béhaine, ambassadeur de la France près le Saint-Siège, a fait savoir au Père Supérieur que désormais nos élèves jouiraient des mêmes avantages que s'ils étaient dans leurs séminaires respectifs. L'ambassadeur, lui-même, a reçu le mandat de constater, chaque année, leur présence au séminaire Français.

3. — Les succès remportés par nos élèves aux examens et aux concours de l'Université grégorienne attestent que l'ardeur pour l'étude ne le cède en rien, chez eux, à la vivacité de la piété. Au cours de ces trois ans, outre un grand nombre de licenciés et de bacheliers, 35 de nos élèves ont été reçus docteurs en théologie; 11 ont pris le doctorat en droit canonique et 1 en philosophie; 17 ont obtenu le diplôme de l'académie de Saint-Thomas; 16 médailles ont été remportées tant pour la théologie dogmatique et morale, que pour la philosophie et les langues orientales. Il nous est bien doux de reconnaître que nos chers scolastiques ont constamment tenu, parmi les lauréats, le rang le plus honorable.

La régularité intérieure de la Maison a été grandement favorisée depuis deux ans par la rédaction définitive du règlement-coutumier, imprimé en 1892, après approbation expresse de la Maison-Mère. Un tableau extrait de ce règlement est affiché à chaque étage, chacun peut ainsi connaître à l'avance non seulement l'ordre ordinaire des exercices quotidiens, mais les divers changements particuliers à certains jours de l'année.

4. — La dévotion des séminaristes envers le Sacré-Cœur de Jésus et le Cœur immaculé de Marie avait su, comme le relatent nos précédents bulletins, se créer assez de ressources pour ériger deux belles statues de marbre : celle de la Très Sainte Vierge semble garder le seuil de la Maison, et ouvre les bras à quiconque le franchit ; celle du divin Maître, montrant son Cœur, est placée dans le cloître intérieur, au cœur de la communauté.

Saint Joseph est le grand architecte, le protecteur, le père du séminaire : à lui aussi nous devons un hommage d'affectueuse reconnaissance. Le 21 janvier 1892, S. Em. le Cardinal-Vicaire daignait venir lui-même bénir une statue superbe, que les élèves, grâce à des aumônes, recueillies, on peut le dire, dans les deux mondes, avaient élevée au père nourricier de Jésus. La pureté du dessin, la délicatesse et le fini de l'exécution, l'air de noblesse et de bonté empreint dans cette belle œuvre, la rendent digne de l'image du Cœur de Marie, due au ciseau du même artiste.

D'ailleurs, les séminaristes n'ont rien perdu de leur zèle pour le divin Cœur de Jésus ; sur leur demande instante, un salut solennel de réparation est célébré le premier vendredi de chaque mois, et ils tiennent à honneur de faire eux-mêmes, chaque fois, les frais du luminaire.

En 1892, les associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont sollicité le concours du séminaire Français pour la célébration de la messe votive solennelle qu'ils font chanter chaque année, au mois de décembre, en l'honneur de saint François-Xavier, dans l'église de Saint-André della Valle.

Notre double titre de missionnaires et de Français, auxquels on a fait appel en s'adressant au R. P. Supérieur, l'a décidé à se rendre à cette invitation. Depuis trois ans, la communauté entière va exécuter le chant de cette messe, le dimanche dans l'octave de l'Immaculée-Conception.

5. — Un fait qui marquera dans l'histoire de la vie religieuse à notre époque, s'est accompli, au mois d'octobre 1892, dans la grande salle du séminaire. Les trois branches des Cisterciens réformés, ayant pour chefs-lieux respectifs Sept-Fonts, La Melleray et Westmalle, y ont tenu un chapitre solennel, dont la conclusion a été la fusion des trois observances en une seule, sous le nom d'ordre des Cisterciens réformés de Notre-Dame de la Trappe. Le 11 octobre, vers midi, la cloche, sonnait à toute

volée, annonça l'élection de l'abbé général, le Révérendissime Père dom Sébastien Wyart, précédemment abbé de Sept-Fonts. Désormais le Révérendissime Père résidera à Rome, où est fixé le centre de cet ordre vénérable qui a repris, en unissant ses membres, une nouvelle jeunesse.

6. — Parmi les hôtes nombreux que nous avons eu l'honneur de recevoir au cours de ces trois dernières années, nous ne pouvons omettre le nom de l'Em. cardinal Langénieux : le pèlerinage ouvrier de 1894, dont Son Eminence avait accepté la présidence, l'amena une première fois au milieu de nous. La haute mission qu'il a eue à remplir, en qualité de légat du Saint-Siège au Congrès eucharistique de Jérusalem, le conduisit deux fois à Rome, pendant l'année 1893. A chacune de ses visites, l'illustre Cardinal témoigna au séminaire Français la plus affectueuse sympathie. La conférence qu'il voulut bien adresser aux séminaristes au retour de sa légation nous a laissé à tous un souvenir inoubliable. Toute l'histoire du Congrès a passé sous nos yeux, vivante, animée, dans toute sa grandeur et sa portée providentielle.

L'éminent orateur, puisant dans le présent des gages d'espérance pour l'avenir, exhorta ceux qui l'écoutaient à travailler par la prière, la souffrance, l'action, à la consommation de cette grande œuvre du retour des Églises orientales à l'unité catholique. Un mot résume toute sa pensée sur les événements accomplis en Orient cette année : *Dieu a tout fait, Dieu veut cette œuvre.*

7. — A l'occasion du Jubilé épiscopal de Léon XIII, Sa Gr. Mgr de Courmont vint à Rome avec le T. R. P. Général : l'un et l'autre, par leur bonté, leur condescendance, leur bienveillance, ont produit sur les élèves la plus heureuse et la plus profonde impression.

Peu auparavant, Mgr Le Roy, récemment sacré vicaire apostolique du Gabon, avait séjourné quelques jours au séminaire et avait fait à la communauté, avant de partir, une de ces conférences à la fois si apostoliques et si spirituelles dont il a le secret.

Le P. Murphy, chargé de représenter, au dernier chapitre général, la communauté de Pittsburg, passa par Rome avant de se rendre à Paris. Au mois de juillet dernier, le P. Hyland,

désigné par les associés de la Saint-Enfance d'Irlande pour porter aux pieds du Saint-Père l'hommage de leur filiale vénération, séjourna plusieurs semaines au séminaire, et put célébrer avec nous, à la maison de campagne, la fête de saint Alphonse, patron du R. P. Supérieur.

8. — Au point de vue matériel, nous sommes heureux de pouvoir annoncer que désormais la reconstruction du séminaire Français est complètement achevée. La façade de la chapelle a été entièrement renouvelée. Notre église, bâtie, comme on le sait, sur le plan de Notre-Dame des Victoires et consacrée sous le vocable du Cœur immaculé de Marie, refuge des pécheurs, n'avait rien extérieurement qui rappelât ce titre. Grâce à la générosité de M. l'abbé Chevojon, directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, la nouvelle façade a été ornée d'un superbe bas-relief en terre cuite, représentant, au centre, la Sainte Vierge telle qu'elle est vénérée dans le sanctuaire de Paris; à sa droite, notre Vén. Père lui amenant de pauvres sauvages, et à sa gauche, M. Desgenettes intercédant pour les pécheurs; au dessous, sept médaillons contiennent les bustes des saints que nous regardons comme les protecteurs du séminaire Français; au milieu, saint Charles Borromée, premier fondateur de l'Église, et grand promoteur de l'établissement des séminaires; à ses côtés, saint Hilaire, saint Martin, saint Denis, saint Bernard, saint François de Sales et saint Vincent de Paul. La lunette qui surmonte le portail présente en relief le triomphe de sainte Claire, cotitulaire de l'église; sur la frise, on lit cette inscription : *Deo optimo maximo, in honorem Immaculati Cordis Mariæ et Claræ virginis.*

9. — Jusqu'à présent, l'ancien réfectoire n'avait pas été mis en harmonie avec les nouveaux bâtiments, les dépenses que devait entraîner cette entreprise l'avaient toujours fait ajourner. Aujourd'hui la transformation est accomplie, après trois mois de travail incessant, le nouveau réfectoire a pu recevoir les élèves à la rentrée d'octobre. Nous n'exagérons rien en disant que la peine et les soins que le R. P. Supérieur s'est donnés sans relâche pour rendre l'installation nouvelle aussi parfaite que possible, ont été couronnés d'un plein succès. Cette salle est la plus belle de la maison. Tout y est noble, tout y élève l'âme. Dans les tympans qui surmontent les fenêtres, les

constellations célestes, figurées par les douzes signes du zodiaque semblent s'avancer en bel ordre et venir s'incliner devant le grand crucifix aux pieds duquel le peintre a représenté, sur fond d'azur, le soleil et la lune. Aux extrémités de la voûte, les écussons de Sa Sainteté Léon XIII et de S. Em. le cardinal Parocchi, protecteur du séminaire, rappelleront l'époque de cette restauration. Au centre, le Cœur immaculé de Marie surmonté du Saint-Esprit, symbolise la Congrégation, à laquelle le Saint-Siège lui-même a confié la direction du séminaire Français. Le mur du fond offre au regard une reproduction à la détrempe de la belle Cène de Léonard de Vinci. Les personnages sont de grandeur naturelle, et cette toile, merveilleusement éclairée par une fenêtre nouvellement percée, est d'un effet saisissant. Au-dessus, on lit dans un cartouche ces mots empruntés à l'Évangile de saint Jean : *Hic est panis de cælo descendens qui dat vitam*. Des peintures murales, à la fois sobres et élégantes, une chaire de lecteur proportionnée aux nouvelles dimensions de la salle, l'installation de douze becs de lumière électrique, achèvent ce bel ensemble, en unissant l'utile à l'agréable.

L'aménagement de la bibliothèque s'est complété, lui aussi, dans ces derniers temps. Deux superbes tables de travail, en pin de Norwège, s'étendent sur toute la longueur de la salle. On vient d'y placer, en face de l'entrée, devant la grande verrière du fond, une statue monumentale de saint Hilaire, évêque et docteur.

10. — Depuis plusieurs années, le R. P. Supérieur était à la recherche d'une maison de campagne qui offrit à la communauté un lieu de villégiature fixe pour les vacances. Après bien des démarches infructueuses, il se trouva conduit, presque sans le vouloir, au mois de mai dernier, à San-Valentino, petit village de la Sabine, situé à 2 kilomètres à peine de Paggio-Mirteto. Il y avait là un ancien couvent, enlevé en 1860 aux Pères Conventuels et loué depuis lors, chaque année, à des familles qui venaient y passer la belle saison. Le propriétaire cherchait, pour le moment, à s'en défaire; le R. P. Supérieur l'ayant visité, vit de suite le parti qu'on pouvait en tirer et résolut, malgré le délabrement où se trouvaient les bâtiments, d'en faire l'acquisition. Un mois plus tard, en effet, le contrat était

signé, et les travaux de réparation furent si activement poussés, que la communauté put s'y installer, dès le mois de juillet, pour y passer les vacances. Rien de plus pittoresque que ce site : de la terrasse du couvent, le regard embrasse l'immense plaine sillonnée par les replis tortueux du Tibre; d'un côté, la masse imposante du Soracte; de l'autre, le Monte-Gennaro, le groupe des monts Albains; tout au fond, Rome avec sa magnifique coupole; il y a peu de panoramas comparables à celui-là. Les vieux Romains, bons appréciateurs en cette matière, n'avaient pas dédaigné ce petit coin des montagnes de la Sabine : les restes de plusieurs villas montrent combien les empereurs et la haute société de Rome goûtaient cette admirable nature. Un air pur et réconfortant, des promenades agréables et variées, une habitation construite exprès pour les besoins d'une communauté, avec une église attenante et une vigne spacieuse dont une partie est en train de se transformer en bosquet; ces avantages suffiront pour faire comprendre à nos confrères quelle reconnaissance nous gardons à la divine Providence qui nous a préparé cette douce et pieuse retraite.

11. — Nous ne pouvons terminer ce compte rendu sans dire un mot des démonstrations antifrancaises et antireligieuses dont nous avons été l'objet de la part de la populace italienne. Le 2 octobre 1891, quelques jours après la messe pontificale célébrée à Saint-Pierre par le Souverain Pontife, en présence des ouvriers du grand pèlerinage français, un jeune pèlerin eut l'imprudence d'inscrire sur le registre placé auprès du tombeau de Victor-Emmanuel ces trois mots : *Viva il Papa*.

L'occasion parut bonne aux patriotes francs-maçons. Dans tout Rome, on court sus aux Français; dans la soirée, une horde, criant, hurlant, sifflant, vient, à trois reprises, assaillir le séminaire : des pierres et même une balle de pistolet sont lancées dans les fenêtres; on essaie, mais sans y parvenir, d'arracher du grand portail l'écusson du Saint-Père.

Au mois d'août dernier, à la suite des événements d'Aigues-Mortes, la haine contre la France se traduisit par des assauts plus violents encore contre le séminaire et contre le palais de l'ambassade de France. Toutes nos vitres furent brisées au rez-de-chaussée, les écussons du Pape et du Cardinal-Vicaire, violemment arrachés, furent brûlés sur une place voisine. Tan-

dis que le P. Bricchet, resté seul à Rome, subissait ces agressions sauvages, les autres Pères, les scolastiques et les Frères se voyaient, eux aussi, attaqués à San-Valentino : le 20 août, vers sept heures du soir, au moment où les Pères entraient en retraite, une troupe de manifestants, venue de la ville voisine, envahit la terrasse qui donne accès au couvent ; d'abord, ils ne font que vociférer : *Morte ai Francesi!* Bientôt, des cris ils passent aux faits : on jette des projectiles dans les carreaux, on démolit le perron de l'église pour en lancer les débris sur la porte d'entrée. Quelques-uns de ces forcenés pénètrent dans le cloître intérieur, enfoncent des portes, brisent des meubles ; mais, grâce à l'obscurité, ils ne peuvent entrer dans les salles. Après trois quarts d'heure de ces manifestations violentes, ils se retirent et redescendent à Poggio-Mirteto. Dans tous ces troubles, le bon Dieu n'a pas permis que nos personnes fussent atteintes. Que nous réserve l'avenir ? Dieu seul le sait. Le P. Bricchet vient de faire garnir nos fenêtres de solides grilles en fer.

Mais nous comptons avant tout sur la Providence, qui, depuis la fondation du séminaire français, n'a cessé de le couvrir d'une maternelle protection : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.*

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉ CŒUR DE MARIE

A BLACKROCK

SEPTEMBRE 1891. — FÉVRIER 1894

1. Personnel. Santé. — 2. Collège. Nombre d'élèves. Succès aux examens et aux jeux. — 3. Ecole universitaire. Dix grands prix. — 4. Scolasticat. — 5. Ministère. — 6. Visites. Le T. R. Père. Mgr Walsh. Mgr Flood, etc.

1. — Depuis notre dernier bulletin (août 1891), voici les changements survenus dans le personnel : le P. James O'Brien a été appelé aux Etats-Unis, tandis que les PP. O'Hanlon, Downey, Walshe, Mitchell, O'Sea et Mst O'Brien sont venus augmenter notre nombre. Dans la communauté des Frères, nous devons mentionner la profession du F. Malachy et la prise d'habit du novice-frère Otteran Sharkey.

L'état sanitaire de l'établissement, pendant ces deux ans et

demi, a été, Dieu merci, en général assez satisfaisant; toutefois, nous avons eu notre part d'épreuves : rhumatismes, rougeole, influenza, et même quelques cas isolés de fièvre typhoïde.

M. J. Shehan, scolastique titulaire, après une longue fièvre typhoïde, se trouvait, croyait-on, presque remis. Sur l'avis du docteur, on l'envoya dans sa famille, pour achever sa convalescence; mais il eut bientôt une rechute et fut emporté rapidement (mai 1893). M. Jean Clarson, jeune postulant scolastique, atteint d'une maladie fort compliquée, vient de mourir ici, le 1^{er} février dernier.

2. — Le nombre des élèves des différentes catégories a été à peu près le même que précédemment, c'est-à-dire de 300 environ, ainsi répartis : internes, de 150 à 160; externes, de 40 à 50; scolastiques, de 40 à 50; étudiants de l'École universitaire, une quarantaine.

Depuis quelques années, le gouvernement tend à se montrer de plus en plus libéral envers les établissements d'instruction secondaire. Par suite, les écoles et les collèges se sont multipliés et la concurrence est devenue plus grande. Nous avons fait connaître, dans nos bulletins précédents, le système d'examens ou de concours généraux qui terminent l'année scolaire. Il nous suffira donc de rappeler que, outre les prix, médailles et bourses accordés aux plus méritants, il y a une allocation faite aux collèges pour tous leurs élèves qui ont subi l'examen d'une manière satisfaisante. Or, les distinctions obtenues par Blackrock ont été chaque année considérables. En 1893, le nombre des grands prix a été moins grand qu'en 1892, bien que le chiffre des distinctions soit à peu près le même. Mais, en revanche, les sommes perçues par le collège comme allocation des résultats d'examens sont bien plus fortes.

En 1891, 7550 fr.; en 1892, 9500 fr.; en 1893, 16,400 francs.

Quant à l'esprit des élèves, nous n'avons qu'à nous en féliciter. Ils sont foncièrement pieux et s'approchent fréquemment des sacrements. Ils sont d'ailleurs dociles, respectueux et affables, leur conduite en général est très satisfaisante. La plupart sont laborieux et montrent du goût pour l'étude.

Leur ardeur pour tous les exercices athlétiques n'est pas moindre. Aussi, pour les jeux nationaux et les concours de *foot-ball* (jeu de ballon), dont nous avons déjà parlé, ils sont

réputés, à bon droit, le plus fort collège de la province. Ils ont encore obtenu, l'année dernière, la belle coupe en argent offerte en prix aux vainqueurs.

3. — Les étudiants de l'école universitaire se maintiennent assez bien à la hauteur de leur glorieux passé. Malgré les désavantages énormes résultant des règlements universitaires, qui confient les examens aux professeurs des établissements rétribués par l'État, nos succès ne sont pas moins brillants ni moins nombreux qu'autrefois. Ce qui nous contrarie le plus, c'est de voir quelques excellents élèves nous quitter pour entrer dans quelque établissement rival, dont ils font la gloire après avoir été formés par Blackrock. Les collèges royaux peuvent disposer d'un grand nombre de bourses et reçoivent à bras ouverts tout élève de Blackrock ayant passé avec mention honorable l'examen d'immatriculation. L'année dernière, une demi-douzaine de nos anciens lauréats honoraient ainsi les universités de Dublin, de Cork et de Galway, toutes amplement pourvues par l'État. Ces écoles peuvent ainsi se couvrir à prix d'argent, et un peu à nos dépens, d'une gloire factice.

Néanmoins, avec les étudiants qui nous restent fidèles, nous pouvons affronter les concours et maintenir notre rang. Ces succès font même croire assez généralement que nos étudiants sont nombreux. Une année, nous avons obtenu 10 grands prix et plusieurs distinctions : 15 élèves seulement avaient pris part aux examens !

Outre les succès universitaires, nous devons en enregistrer plusieurs autres obtenus aux concours dans diverses carrières : entrée aux écoles militaires, dans le service civil, plusieurs places d'inspecteurs, etc. Ajoutons que l'esprit des étudiants est excellent sous tous les rapports. Ils se montrent bien attachés à la maison et reviennent souvent nous voir après nous avoir quittés. Comme les élèves du collège, ils ont aussi leur concours annuel de *foot-ball*. Jusqu'ici, ils n'ont jamais été battus ; de sorte que nous avons, cette année, au parloir, les deux coupes du concours.

4. — Le nombre des scolastiques reste toujours à peu près le même, c'est-à-dire de 40 à 50. Il y a eu, depuis le dernier bulletin, trois oblations qui ont fourni 13 scolastiques titulaires, pour remplacer ceux qui sont entrés au grand scolasticat.

Le T. Rév. Père, lors de son passage en Irlande, l'année dernière, a bien voulu donner une conférence aux scolastiques; il a célébré la messe de communauté dans leur chapelle et leur a fait présent d'une belle aube pour rehausser leurs cérémonies. C'est cette aube qui a servi pour la fête du Saint Cœur de Marie, à Leixlip, la maison de campagne où les scolastiques passent généralement leurs vacances.

5. — Nous ne faisons guère de ministère à l'extérieur. Cependant les Pères remplissent quelques fonctions dans les communautés religieuses. De plus, nous sommes appelés assez souvent à remplacer pour la messe les prêtres séculiers du voisinage.

Le R. P. Supérieur est confesseur ordinaire des Sœurs de Saint-Joseph, à Mount-Sackville, et des Sœurs de la Merci, à Booterstown; le P. Hyland dit la messe et prêche tous les dimanches chez les religieuses de Mount-Arville; le P. Leroux dit la messe tous les jours, à Linden, chez les Sœurs de la Charité.

Plusieurs retraites ont été prêchées, pendant les vacances, par les PP. Supérieur, Ebenrecht, Hyland et Carroll. La retraite de première communion au collège a été donnée tous les ans, depuis 1863, par le P. Ebenrecht. Ce bon Père est, en outre, le directeur des deux confréries des élèves, et les instructions si pleines de cœur qu'il leur donne fréquemment ne contribuent pas peu à l'esprit de piété qui règne dans la maison.

6. — Mentionnons, en terminant, quelques-unes des principales visites que nous avons reçues.

Tout d'abord, celle du T. R. Père Général, qui nous a comblés de joie, en venant passer quelques semaines en Irlande (mai-juin 1893). Avec la délicatesse qui le caractérise, le T. R. Père a trouvé dans son cœur la bonne pensée de se faire accompagner du R. P. Huvétys, notre ancien Supérieur provincial. Inutile de dire que nous avons essayé de leur faire une réception aussi belle que possible. D'abord, réunion générale et compliments; le lendemain, grand dîner de famille au réfectoire des élèves, orné de tentures, de guirlandes et de banderoles. Tous les membres de la communauté et de l'établissement y prenaient part et aussi les professeurs laïques. Le P. Supérieur a porté un toast au T. R. Père, qui a répondu de manière à se faire bien comprendre de tous, même des plus jeunes. En réponse à un autre toast du P. Supérieur, le P. Huvétys a ensuite prononcé

un speech chaleureux et vibrant qui a provoqué beaucoup d'enthousiasme et d'applaudissements.

Après avoir partagé la première huitaine de son séjour en Irlande entre Blackrock et Rathmines, et fait une visite aux Sœurs de Saint-Joseph, à Mount-Sackville, le T. R. Père s'est rendu à Rockwell, et est revenu ensuite passer quelques jours au milieu de nous. Un peu avant son départ, nous avons eu un dîner de gala, auquel ont assisté les principaux dignitaires ecclésiastiques du diocèse et les supérieurs des religieux du voisinage, entre autres les provinciaux des Jésuites, des Dominicains et des Lazaristes. L'archevêque de Dublin, Mgr Walsh, n'a pu y assister, étant, à cette époque, en tournée de confirmation; mais deux grands vicaires le représentaient. Le beau discours prononcé par le T. R. Père en cette circonstance a produit une vive impression. On en a beaucoup parlé dans le diocèse, et quand quelqu'un des ecclésiastiques présents à ce dîner vient nous voir, il ne manque jamais d'y faire allusion, même aujourd'hui.

Nous avons reçu, à trois reprises, la visite de Mgr Walsh, archevêque de Dublin. Sa Grandeur, comme on le sait, témoigne toujours le plus grand intérêt à notre Congrégation, et à nos maisons de Blackrock et de Rathmines, en particulier.

La première de ces trois visites a eu lieu dans des circonstances spéciales, en juin 1892. Les évêques d'Irlande, pour stimuler l'ardeur des étudiants catholiques de l'Université, ont fondé trois prix de grande valeur décernés aux premiers candidats des trois grades universitaires. Nos élèves étaient premiers dans deux grades, et la distribution s'est faite chez nous. Sa Grandeur, qui était entourée des principaux ecclésiastiques et de la plupart des directeurs des maisons d'éducation, a prononcé un beau discours dans lequel elle n'a point ménagé les éloges à Blackrock.

Nous avons encore eu la visite de plusieurs autres prélats, entre autres : Mgr Flood, archevêque de la Trinidad, accompagné de son chapelain, le P. O'Farrell, un de nos anciens élèves; Mgr Donnelly, évêque auxiliaire de Dublin; Mgr Croke, archevêque de Cashel, l'ami dévoué de notre Congrégation et de Rockwell surtout. Le bon prélat a passé quatre jours chez nous, au mois d'août 1892. Sa Grandeur a bien voulu dire la messe

de communauté le jour de la fête du Saint Cœur de Marie et donner la bénédiction solennelle le soir. Mgr Murphy, archevêque de Hobartown (Tasmanie), le plus ancien des évêques du monde, au dire des journaux, a dîné avec nous au mois d'octobre 1892.

Parmi les confrères qui ont visité la communauté de Blackrock depuis la date du dernier *Bulletin*, nous rappellerons avec plaisir les noms du P. Bernard, qui a passé les vacances d'été en Irlande en 1892; du P. Murphy, de Pittsburgh; du P. Browne, de Sierra-Leone; du P. W. Power, de Pittsburgh; du P. Libermann, avant son départ pour les Antilles; du P. Lutz, préfet apostolique du Bas-Niger. Le P. Lutz a prêché un sermon dans une des principales églises de Dublin, et y a fait une bonne collecte. Il a aussi donné une conférence à nos élèves, qui ont généreusement répondu à son appel en lui remettant 15 livres sterling (375 francs). Enfin, le P. W. Healy, notre ancien collaborateur, qui nous a enchantés par ses récits merveilleux.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE ROCKWELL

SEPTEMBRE 1891. — FÉVRIER 1894.

1. Personnel. — 2. Scolasticat. Besoin de nombreux sujets sachant l'anglais. —
3. Collège. Augmentation du nombre d'élèves. — 4. Succès aux examens et aux jeux athlétiques. — 5. Construction d'une nouvelle chapelle. —
6. Epreuves. Accidents. — 7. Visite du T. R. Père. Poésie latine. — 8. Ministère.

1. — Le personnel de la communauté avec ses trois rameaux, scolasticat, collège, ferme, se compose actuellement de neuf Pères, huit préfets et seize Frères, avec deux laïcs, professeurs de musique. Nous avons volontiers fourni l'essaim qui est allé fonder la belle communauté de Rathmines, sorte de colonie de Rockwell. Nous y avons envoyé, en effet, le supérieur, le P. Fogarty; l'assistant, le P. Healy (L.); l'économiste, le P. Stephens; et avec eux un professeur, M. Jean Tvohy et le F. Dunstan. Pour les remplacer, nous avons reçu, depuis le dernier *Bulletin*, les PP. Christian, Schmidt, O'Rorke, Daniel Murphy et Fortemps; les FF. Gregorius, Tobias, Albert, Omer. Le F. John Joseph a passé à Blackrock, et enfin le F. Gontran a remplacé à la cuisine le F. David, qui est parti pour la mission du Niger.

2. — Le dernier bulletin de Rockwell annonçait l'heureuse reprise de notre scolasticat. L'œuvre s'est depuis dilatée et développée dans les proportions les plus consolantes. Nous y avons aujourd'hui trente aspirants animés du meilleur esprit et promettant pour la plupart de vaillants apôtres pour nos missions. Nous pourrions sans peine élever ce nombre à cent, si la place ne nous faisait complètement défaut. Nous sommes au grand complet avec nos trente. Et c'est bien dommage. Car, d'un côté, nos scolasticats d'Irlande suffisent à grand'peine à fournir de professeurs nos divers collèges en pays anglais, et ne donnent que très peu de sujets britanniques à nos missions. Pourtant, les missions que recouvre le drapeau de la Grande-Bretagne sont immenses, et tout voyageur qui sort des limites de l'Europe est bien obligé de convenir que le monde est en grande partie anglais. Avec plus de vérité que Charles V et Louis XIV, S. M. la Reine d'Angleterre, impératrice des Indes, peut se vanter que jamais le soleil ne se couche sur ses États. Ce qui est tout aussi vrai, c'est qu'il faudrait des missionnaires par myriades pour évangéliser les immenses pays de missions soumis à l'influence britannique, en Afrique, tout aussi bien que dans les autres parties du monde. D'autre part, l'histoire de l'Église nous montre dans la race irlandaise un esprit de prosélytisme et d'apostolat que nulle autre race n'a surpassé. Ces courses saintes des premiers âges, qui atteignirent leur apogée au huitième siècle, le prêtre irlandais, de nos jours, les renouvelle volontiers. Il est vrai que jusqu'ici il a préféré prendre pour théâtre de son zèle l'Amérique et l'Australie. C'est que l'Afrique lui était moins connue. Que ses horizons se découvrent et il en sera bien différemment. La Providence divine qui veille aux besoins de l'Église, dote l'Irlande de familles nombreuses et, par suite, de nombreuses vocations. Les familles irlandaises sont heureuses de donner un ou plusieurs de leurs membres au service des autels, et les congrégations religieuses sont en grand honneur dans un pays encore si profondément catholique. Ces réflexions qui s'imposent nous font regretter bien vivement les limites trop étroites de notre sphère d'action dans les scolasticats, et notre vœu d'élever nos cadres à la centaine paraîtra par suite bien moins ambitieux.

3. — Si nous passons maintenant au collègue, avant tout nous

avons à constater de même et à déplorer de nous trouver tout aussi à l'étroit. Le collège actuel était bâti pour cent élèves pensionnaires. Ce chiffre semblait impossible à atteindre, encore plus à maintenir; songer à le dépasser eût été pure folie. Or, le chiffre de nos pensionnaires, qui était de 70 il y a trois ans, a vite atteint la centaine, l'a dépassée l'an dernier, et il s'élève aujourd'hui à 130, et serait l'an prochain de 150, puis vite de 200, sans compter les scolastiques et les externes, si nous avions les bâtiments suffisants pour les recevoir. Mais ces bâtiments, nous ne les avons pas. Et même pour loger les 130 élèves actuels, avec le personnel dirigeant nécessaire, il nous a fallu des prodiges d'appropriation qui nous laissent encore dans une grande gêne. On a construit, il est vrai, une nouvelle cuisine et dépendances, qui nous ont quelque peu dilatés. Nous aurons maintenant pour les Pères un réfectoire de communauté permettant la lecture aux repas, qui n'est pas d'usage pour les élèves dans les collèges d'Irlande, sinon durant les jours de la retraite. Notre réfectoire actuel laissé aux seuls élèves sera alors suffisant. Nous gagnerons aussi quelques chambres pour les Pères, dont le nombre s'est élevé de 5 à 9, et pour nos préfets, dont le nombre s'est accru de 3 à 8.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas dilater les murs, prendre des ailes et vous élancer *excelsiores!* On y songe bien. Mais certains boulets nous retiennent encore : terribles entraves que les dettes accumulées! Bien que nous les ayons réduites d'un tiers environ, leur masse pèse encore bien lourde sur nos mouvements.

4. — Ne désespérons pas pourtant de nous élargir dans un avenir prochain. Le collège de Rockwell est en ce moment en grand renom dans l'Irlande. Le vent de la faveur enfle ses voiles. Le succès dans les concours généraux de l'*Intermediate* a relevé sa fortune. Quelques chiffres de statistique montreront ses progrès en ces dernières années. Voici les sommes obtenues pour les prix et autres résultats : 850 francs en 1889, 1500 francs en 1890, 2081 francs en 1891, 7375 francs en 1892, et 11,675 fr. en 1893, avec 6 exhibitions, 6 prix et 5 premières places, en tout 17 distinctions.

Tous ces beaux résultats seront encore dépassés, nous l'espérons bien, par ceux que nous prépare la présente année scolaire.

Comme les exercices physiques revendiquent une large part dans notre système d'éducation, nous avons eu de brillants tournois ou *foot-ball matches* et *cricket matches*, des sports, ou jeux publics, à l'imitation des anciens jeux olympiques, des régates sur le lac et autres divertissements du plus haut intérêt pour les athlètes et leurs nombreux spectateurs. Les vaillants de Rockwell se sont acquis une certaine réputation en tous ces divers exercices, au point de s'attirer des défis, aussitôt acceptés, de clubs fameux où parfois brillaient les plus beaux noms de l'aristocratie anglaise, ainsi que c'était le cas dans la lutte engagée contre les officiers du 10^e hussards en garnison à Cahir.

Mais, ce qui fait par-dessus tout l'objet de la grande attraction pour le moment, c'est un superbe *vélodrome*, long de 700 mètres, que nous venons d'établir. Il n'y a pas à se faire illusion, le mode de locomotion vélocipédique, d'abord l'objet de la raillerie, comme le fut jadis le parapluie, a triomphé et s'impose aujourd'hui en entrant définitivement dans les mœurs. Objet de fantaisie au début, puis d'agrément pour les désœuvrés, le vélocipède est devenu un instrument utilisé partout. C'est une des plus grandes révolutions opérées dans les usages. Il n'y a plus à le contester, moins encore à s'y opposer; il n'est même plus permis de le négliger dans l'éducation. Bien plus que la musique et la gymnastique, la danse, l'escrime et la natation, à l'égal de l'équitation, un jeune homme doit apprendre et apprend *la bicyclie*. Aussi Rockwell s'est monté, sous ce rapport, avec un perfectionnement sans rival. Et nous aurons cette année, à l'époque de nos sports, des courses du plus haut intérêt sur notre incomparable vélodrome.

Un reproche que l'on pourra, avec raison, adresser à nos fêtes religieuses, à nos sports et concours, c'est que « ça manque de musique ». Vieux cliché qui ne se vérifie que trop pour nous, et à notre plus grand regret. Oui, nous manquons de musique. Notre orgue saint est muet, nos lyres sont suspendues aux vieux clous oxydés de la muraille, et la grosse caisse n'effraye même plus les rats impudents. Dépourvus de professeurs de musique, loin de toute ville qui pût nous en fournir... ça nous manque...

5. — Mais autre chose nous manquait encore, et nous y arrivons : une chapelle. Rockwell n'a pas de chapelle. Les offices se font jusqu'ici dans le vaste rez-de-chaussée du bâtiment érigé

par le P. Huvéty. Mais, encore que l'appropriation soit fort convenable, on conçoit néanmoins qu'une durée de quinze ans suffise à un pareil provisoire. Donc, il faudrait bâtir. Oui, mais les ressources financières font défaut. Or, voici que la Providence vient à notre secours : un vieil ami, excellent cœur, a demandé à venir terminer ses jours au milieu de nous ; M. Patrick Ryau a pris chambre au scolasticat. Ce digne chrétien ne fut pas long à s'apercevoir qu'une chapelle était non seulement dans nos vœux, mais tout à fait nécessaire. On lui suggéra une donation spontanée, qui ne se fit pas longtemps attendre. Et, quand le T. R. Père alla le visiter, en compagnie du R. P. Huvéty, en juin dernier, le généreux bienfaiteur lui offrit un billet de 25,000 francs, demandant quelques légers avantages temporels et une messe mensuelle à perpétuité. La chapelle devra être consacrée à saint Patrice. Le T. R. Père adhéra volontiers à ces conditions et autorisa l'érection de la chapelle. Les travaux ont aussitôt commencé ; mais, au prix des constructions à Rockwell, la somme était évidemment insuffisante. Il faudrait la doubler et... tripler. Le T. R. Père a alors autorisé le cher Frère Aidan à aller quêter en Amérique ; le choix du quêteur ne pouvait être meilleur. S'il reste encore quelques dollars disponibles, après l'incendie de Chicago, le F. Aidan les aura.

Il a, du reste, déjà envoyé à Rockwell divers mandats montant à 5,000 francs. Que le grand saint Patrice le soutienne et dirige en sa noble entreprise, et notre prochain bulletin entretiendra volontiers les lecteurs de la cérémonie de bénédiction et d'inauguration de la nouvelle chapelle de Saint-Patrice.

6. — Le démon ne pouvait laisser grandir et se développer ainsi les œuvres de Dieu, sans y apporter ses infernales entraves. Différentes épreuves sont venues fondre sur nous ; citons les accidents qui ont, à diverses reprises, transformé nos infirmeries en véritables salles de clinique. C'est d'abord le P. Limbour qui se fait briser la jambe en morceaux par un cheval pris du mors aux dents, qu'il avait eu la témérité de vouloir maîtriser. Il lui en coûta une série d'opérations difficiles qui mirent ses jours en péril, mais qui, en définitive, grâce aux soins assidus de l'entourage, aboutirent à un plein succès. Le périoste étant intact, la néo-ossification s'est faite dans des conditions qui ne laissent aucune trace de l'accident. C'est ensuite le cher

F. Hippolyte, qui dut subir, par suite d'abcès dans les régions maxillaires, un long et douloureux traitement. La persistance du mal fit craindre la carie de l'os. Heureusement, il n'en fut rien. Les sources purulentes finirent par se dessécher, puis un séjour en France, à la Maison-Mère et au beau pays d'Auvergne lui rendit force et santé.

C'est, en troisième lieu, l'un de nos élèves, John-Joé O'Brien, jeune homme de dix-sept ans, qui, en jouant au *foot-ball*, tomba tout à coup, fut transporté à l'infirmerie avec une hernie étranglée qui nécessita une opération bien chanceuse et risquée; néanmoins, elle réussit merveilleusement. Après deux mois, le jeune homme pouvait rentrer dans sa famille.

C'est enfin M. Tubridy, l'un de nos préfets, ancien professeur de Ballarat, venu à Rockwell pour entrer dans la Congrégation. Ce pauvre jeune homme avait éprouvé en Australie un accident dont il croyait à tort être bien remis. Quelques fragments d'os détachés du tibia engendrèrent des phlegmons, avec carie de l'os, et une ostéite aiguë qu'il fallut aller soigner à l'hôpital *Mater Misericordiæ*, à Dublin. L'opération de l'ostéotomie a été pratiquée avec succès par le docteur Hayer, et le patient est en bonne voie de guérison. Un dernier accident, lequel eut malheureusement une issue fatale, c'est la suffocation de l'ouvrier qui présidait à la fabrication de la chaux. Trop péu en défiance des effets dangereux de l'acide carbonique, il tomba un soir étourdi sur la gueule du four; on le releva, mais trop tard pour le ramener à la vie. Il put cependant, avant d'expirer, recevoir une dernière absolution. C'était un excellent chrétien, portant sur lui le saint scapulaire : la bonne Vierge l'aura assisté à l'heure de la mort et au jugement de son divin Fils.

7. — Il nous reste à parler de la visite que le T. R. Père, accompagné de son sympathique secrétaire, le fondateur de Notre-Dame de Rockwell, le R. P. Huvéty, nous a faite à la fin de mai dernier. Si jamais des hourras sonores ont été poussés en Tipperary, c'était bien à cette occasion. Le T. R. Père fut salué en notre grande salle d'études par la poésie portant en acrostiche : *O Pater Ambrosi, te tellus hiberna salutat*. Tout le monde était réuni, le P. Huvéty et le P. Botrel reçurent aussi leur part du compliment. Voici cette pièce :

O Pater Ambrosi, te terra hiberna salutat.
 Patria de somno nunc mihi surge lyra!
 Affulsit Rockwel facies ubi Patris amati,
 Tollere nos plausus vocibus unanimis.
 Et repetunt Galti (1) magno cum murmure montes,
 Respondent et eis æquora viva Lacus (2),
 Aufugiuntque simul corvi graculique (3) stupentes
 Mulcens dum modulos ilice turtur adest.
 Balsama diffundunt verni suavissima flores;
 Ramos umbrarumserta novella tegunt.
 Omnia per campum tibi nam, Pater optime, rident,
 Sanior itque dies, sol meliusque nitet.
 Insuperata magis nos urgent gaudia ab intus,
 Tanta ut nulla potens vis cohibere queat.
 Expansos hos accipias de pectore sensus :
 Tu nôris natos hos quoque sponte tuos.
 Ecce bonum quodcumque Patres persolvere nobis
 Laudantur, quoque tu perficis et per eos.
 Legitimas par est tibi nonne rependere grates
 Unde pias mentes cordaque nectit amor.
 Stat medius quem tu comitem sociumque laborum
Huc vehis (4). Rockwell ille creator erat.
 Instauravit opus, camposque domosque, *Petræ-Fons* (5)
 Belle nonne *Petrum* (6) clamitat esse Patrem?
 En juvat in nostris votis et plausibus ipsum
 Rite virum merita jungere parte tibi.
 Nec desint animis justi quos semper habemus
 Ad Julium (7) sensus · suscipe, tuque, Pater.
 Sinnite nunc omnes Domino nos vota referre
 Atque piâ vestras fronte rogare preces.
 Lætitiâ vos afficiat nostra Insula plenâ
 Unde Deus vestras rexerit ipse vias.
 Tu nunc, O Reverende Pater, benedicito nobis
 Amplius ut vigeat, sit benedicta Domus.

(1) Les monts Galtee forment l'horizon de Rockwell.

(2) Le fameux lac de Rockwell.

(3) Graculi, les Jackd. et les Corngr.

(4) R. P. Huvéty's, *huc vehis*, mauvais calembour.

(5) *Petræ-fons* est la traduction latine de Rock, *Petræ*; *fons*, well.

(6) Et le P. Huvéty's s'appelle Pierre... Jeu de mots mieux réussi que le précédent.

(7) Jules, P. Botrel, Provincial d'Irlande.

Tandem dilectæ Patriæ benedicito nostræ
Sanctius ut vireat, sole micante Dei.

Le T. R. Père répondit par un discours latin; puis, prenant confiance, se lança à parler anglais et le fit certes à la satisfaction générale. Il renouvela avec le même succès le même tour de force dans un discours adressé aux scolastiques, à l'occasion d'une prise d'habits de 3 postulants, qu'il présida le jour de la fête du Saint-Sacrement. Le même jour, le T. R. Père chanta la grand'messe et présida la procession, qui fut des plus splendides, à travers nos grandes allées, le scolasticat et le tour du lac. Le dimanche, le T. R. Père profita de la présence à Cashel de Mgr Croke pour aller lui faire visite. Le doyen Kinane, vicaire général, l'avait déjà invité à dîner, en compagnie de Sa Grâce Mgr l'Archevêque, qui, en portant sa santé, lui adressa un fort beau discours en français, exprimant les plus vives sympathies pour notre Congrégation. Le T. R. Père y répondit en peu de mots, et tous entonnèrent le refrain classique : *For he is a right good fellow!*

Les jours suivants furent consacrés aux directions des Pères et des Frères et même des Préfets, puis aux conseils et chapitres. Et enfin, puisqu'il faut être enfants toute la vie, nous usâmes nous-mêmes largement et joyeusement du congé donné aux collégiens et aux scolastiques par le T. R. Père, et dirigeâmes notre excursion vers les montagnes. Le T. R. Père gravit allègrement les clives du *Slivenamon*, que d'autres préférèrent ne voir que de loin. Sur le sommet, à la plus éminente crête, nous lançâmes aux quatre vents de l'Irlande un puissant *Ave maris Stella* et *God save Ireland*.

Le lendemain, nous conduisions le T. R. Père à la gare, et *deducebant eum ad navem*. Il nous bénit et nous dit au revoir, jusqu'au jour de la bénédiction de la chapelle neuve de Saint-Patrice. *Fiat! Fiat!*

8. — Terminons ce bulletin par un rapide aperçu de notre saint ministère. Chaque samedi et veille de fête, nous entendons en notre chapelle les confessions des personnes qui se présentent, et dont plusieurs viennent parfois de fort loin, soit pour se confesser, soit pour prendre le *pledge*. Les dimanches et fêtes, nous avons une messe spéciale pour les étrangers, avec

une courte instruction de temps en temps. Nous allons aussi dire la sainte messe et entendre les confessions au couvent des Sœurs de la *Mercy*, en notre paroisse de New-Jun. Nous prètons notre ministère aux prêtres environnants, en cas d'absence ou de maladie. Pendant les vacances, nous prêchons des retraites aux communautés religieuses. Nous nous apercevons alors qu'il serait infiniment avantageux pour nous de posséder en Irlande une communauté de trois ou quatre Pères missionnaires, qui, rayonnant comme le font les autres religieux, feraient mieux connaître notre congrégation et ses œuvres en Irlande, tout en servant merveilleusement les intérêts de nos collègues et le recrutement de nos scolasticats. *Quod faxit Deus!*

COLLÈGE DE SAINTE-MARIE DE RATHMINES

SEPTEMBRE 1891. — MARS 1894

1. Description du collège. — 2. État des études. Succès. — 3. Nombre d'élèves. — 4. Personnel. — 5. Programme des études. Représentations théâtrales. — 6. Retraites, premières communions, confirmation. — 7. Ministère extérieur. — 8. Visite du T. R. P. Général.

1. — Depuis le dernier bulletin de la communauté de Rathmines (oct. 1891), cette œuvre, alors dans son enfance, s'est développée et affermie. Le collège actuel, occupant un beau site sur une petite élévation vis-à-vis de la belle église paroissiale de Rathmines, ne manque point d'attirer l'attention des passants. Le corps du bâtiment, commencé au mois d'avril 1891, a été complété vers Noël de la même année. A l'ancienne maison qui possède deux beaux parloirs, un réfectoire très spacieux, une cuisine convenable, une petite bibliothèque, quatre chambres à coucher et une belle serre, est jointe la nouvelle construction du collège proprement dit. Celle-ci se compose d'une très belle salle de récréation mesurant 70 pieds de long sur 25 de large, de huit salles de classe de 20 pieds carrés chacune, de deux autres salles beaucoup plus grandes, séparées l'une de l'autre par une cloison mobile et dont on se sert pour les réunions générales des enfants, d'une chapelle pouvant contenir deux cents personnes, d'une petite sacristie bien meublée, de deux corridors spacieux, et de huit belles chambres à coucher.

La chapelle, la grande salle de récréation, les corridors et les salles de classe, sont chauffés par un calorifère. Tout le collège est très bien éclairé et aéré et la grande salle de récréation est beaucoup admirée. C'est dans cette salle qu'ont lieu les représentations théâtrales, la réception des visiteurs distingués, et les distributions de prix.

Éloigné d'environ 130 mètres de la grande route, où toutes les trois minutes passent les « tramways » circulant entre la ville et les faubourgs, le collège est relié à cette route par une belle et longue allée sinueuse. Au milieu d'un charmant petit parterre, devant la maison, s'élève une belle statue de la Très Sainte Vierge, notre patronne. Longeant l'allée d'entrée se trouve un champ d'étendue assez considérable qui sert aux jeux de « football » et de « cricket », tant aimés par nos enfants. Aux jours de fêtes et autres occasions remarquables, le pavillon de la Verte Erin flotte au sommet de l'élévation sur laquelle est bâti le collège. Derrière les bâtiments, se trouve un autre beau champ entouré d'un chemin circulaire pour les bicyclettes et qui sert aussi de promenade pour la communauté pendant les heures de récréation. A côté de ce champ se trouve un jardin qui nous fournit des légumes toute l'année, et à l'extrémité duquel une étable et une basse-cour abritent deux bonnes vaches, une soixantaine de poules et deux chiens formidables.

Tel est le collège de Sainte-Marie de Rathmines.

2. — Quant au développement intellectuel, quoique le collège ait fait de grands progrès, il n'a pas encore obtenu de distinctions supérieures. Pendant les deux premières années, nos enfants, n'ayant pu être suffisamment formés, n'étaient point de force à lutter au concours de l'« Intermediate », contre ceux formés pendant de longues années dans les grands collèges de date ancienne et de réputation incontestable. Aussi nous ne pouvions jusqu'ici nous attendre à beaucoup. Cependant, il est consolant et encourageant de pouvoir constater que, chaque année, nous avons fait de grands pas en avant, tant sous le rapport du nombre des distinctions obtenues, que sous celui de leur qualité. C'est ainsi que la somme d'argent qu'a reçue le collège, de la part du gouvernement, à raison de ses succès, s'est augmentée tous les ans, et, cette année, elle a été de plus de 3,000 francs. Du reste, ce n'est que maintenant que

nous commençons à avoir des élèves formés par nous-mêmes, et nous avons tout lieu d'espérer que, d'ici peu, ils nous feront honneur.

3. — Pendant les deux dernières années, le nombre de nos élèves a varié de 110 à 130. Actuellement, nous en avons 130. Ce sont tous de bons enfants et très attachés au collège. Mais comme ils vont à la maison tous les soirs et ne restent au collège que pendant les cinq heures de classe, ils ont une foule de distractions qui leur rendent toute étude sérieuse très difficile, sinon impossible. Ce sont ces distractions continuelles qui, au dire de Mgr Walsh lui-même, constituent la plus grande difficulté des externats de Dublin.

4. — Notre personnel, au commencement, était si restreint, qu'il nous a fallu avoir recours à des professeurs laïques, ce qui entraînait des dépenses considérables. Grâce à l'augmentation graduelle du personnel de la communauté, nous n'avons plus besoin de l'aide de ces messieurs. A la date du dernier *Bulletin*, notre communauté se composait des PP. Fogarty, Lupercier, de Waubert, Evans et Norris, et de deux Frères et deux scolastiques professeurs. Depuis, la mort nous a enlevé le cher P. Norris, qui, déjà, lors de son arrivée, était extrêmement faible; et récemment, le P. de Waubert a reçu une obédience pour la communauté de Castelnaudary. Par ailleurs, la communauté s'est accrue par l'arrivée des PP. Healy (Laurent), O'Hart, Pembroke, Stephens et Kelly. Ce dernier, à notre grand regret, vient d'être appelé à la Trinitad.

5. — Le programme des études est celui prescrit pour les examens de l'« Intermediate », et cette année, pour la première fois, nous avons toutes les classes, sauf celle du « Senior Grade ». Nous préparons aussi quelques élèves à l'examen de matriculation à l'Université Royale et aux examens préliminaires pour les différentes professions.

De temps à autre, nos élèves ont donné des représentations théâtrales et des séances musicales rehaussées par la présence de leurs parents et des amis de la maison. Mgr l'Archevêque s'est fait un plaisir d'y assister à deux reprises et a bien voulu parler de notre œuvre en termes très élogieux. Dans ces mêmes circonstances, Mgr Donnelly, évêque assistant de Dublin, les vicaires généraux, le chanoine Fricker, notre curé, d'autres

chanoines du diocèse, et plusieurs personnes notables des environs nous ont aussi honorés de leur présence : tous ont été enchantés du talent déployé par nos enfants. La presse nous a aussi unanimement félicités et nous a consacré un espace assez considérable dans ses colonnes. Nous avons pris occasion de ces circonstances pour distribuer les prix, parmi lesquels nous devons mentionner quatre médailles : une d'or offerte par le chanoine Fricker, et trois d'argent présentées par le R. P. Provincial, le P. Supérieur de la maison, et M. l'abbé Hickey, un des meilleurs amis de la Congrégation en Irlande.

Nos cours de récréation nous permettent de donner aux jeux athlétiques la part qui leur est due, et nos enfants ne le cèdent en rien à ceux des autres établissements.

6. — Il va sans dire que nous nous dévouons avant tout à la formation de nos enfants à la vie chrétienne. A cet effet, outre l'assistance à la messe, les saluts, les différentes dévotions mensuelles et les confréries, nous leur procurons tous les ans l'avantage des exercices spirituels de la retraite. Les conférences ont été données la première année par le P. Ebenrecht, et les années suivantes par les PP. Cotter et O'Shea respectivement. Deux fois chaque année, nous avons eu le bonheur d'admettre un bon nombre de nos jeunes enfants à la première communion dans notre chapelle, en présence de leurs parents, avec toute la solennité possible. Mgr Donnelly a aussi bien voulu administrer le sacrement de Confirmation, tout spécialement pour nos élèves.

7. — Outre l'œuvre du collège, les Pères sont appelés souvent à exercer le saint ministère à l'extérieur, et nous sommes heureux de rendre service aux prêtres des environs, qui en retour nous témoignent généreusement leur reconnaissance.

Pendant les vacances, plusieurs Pères donnent des retraites dans les communautés religieuses. Nous avons aussi l'aumônerie de plusieurs couvents, et le P. Supérieur confesse toutes les semaines les Sœurs Carmélites.

8. — Nous ne pouvons terminer ce bulletin sans mentionner le grand bonheur que nous a procuré la visite du T. R. P. Général, la première qu'il ait faite à notre communauté. Les enfants ont été heureux de lui souhaiter la bienvenue, et en souvenir de son passage au milieu d'eux, ils lui ont offert un « Address » richement décoré. Nous avons eu aussi le plaisir de revoir le cher

P. Huvéty, qui accompagnait le T. R. Père; le R. P. Libermann, qui se rendait aux Antilles; et le P. Bernard, qui était venu se reposer pendant quelques semaines en Irlande.

Que Marie notre bonne Mère continue ses faveurs à cette œuvre si bien commencée sous son patronage!

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons à annoncer la mort du P. Thuet Louis, profès des vœux perpétuels, décédé à Chevilly, le 3 février, à l'âge de 48 ans, par suite d'épuisement.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés M. l'abbé Dumax, qui depuis de si longues années se dévouait avec tant de zèle à l'œuvre de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Il s'est éteint à l'âge de 67 ans, le 27 janvier dernier, un samedi, la veille du Saint et Immaculé Cœur de Marie, qui est précisément la fête du sanctuaire de Notre-Dame des Victoires. Ses relations toujours si cordiales avec l'Institut nous font un devoir de le recommander tout particulièrement aux prières de nos confrères.

✓
Copied - CM

LE P. JEAN BOSCH

DÉCÉDÉ A KINZHEIM, LE 8 OCTOBRE 1893

(Suite) (1).

De son côté, le P. Dhièvre, supérieur de Bordeaux, qui a intimement connu le P. Bosch pendant les cinq ans qu'il a passés dans cette communauté, nous envoie les détails suivants :

Bien des personnes considèrent le P. Bosch comme un saint...

Quant à moi, j'ai assisté à un des moments les plus sérieux de sa vie; je lui administrais l'extrême-onction; les médecins l'avaient condamné; tout le monde était convaincu qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Lui-même en était plus persuadé que tout autre. C'est à ce moment suprême qu'il a donné des preuves de la foi vive qui l'animait. Sur le point de paraître devant Dieu, il témoigna une grande confiance en la miséricorde divine et une grande soumission à sa volonté, paraissant indifférent à la vie et à

(1) Voir le numéro précédent, page 107.

la mort, envisageant ses derniers moments avec un calme qui ne pouvait venir que de Dieu. « Si j'ai fait de la peine à quelqu'un, dit-il aux fidèles présents, je le conjure de me pardonner; je ne me souviens pas qu'on m'en ait jamais causé, mais je pardonne volontiers à celui qui pense m'en avoir fait. »

Je ne crois pas qu'en présence de la mort, et tourmenté par les souffrances d'une maladie qui déconcertait la science de tous les médecins, un homme puisse conserver le calme qu'il a toujours montré, sans être arrivé à un haut degré de vertu... (Lettre du 8 novembre 1893.)

Au mois d'août 1890, il fit donc un voyage en Alsace pour se remettre de sa longue maladie et passa quinze mois de convalescence chez son frère, curé de Kinzheim, édifiant toute la paroisse par sa piété, son esprit gai, éveillé, et par les bons conseils qu'il donnait à tout le monde.

Vers la fin de novembre 1891, il rentra à la Maison-Mère et fut envoyé, peu après, à Cellule. Là, il put de nouveau prêcher de temps en temps dans les paroisses voisines, tout en étant chargé de la direction des Frères.

Au mois d'août dernier, il se rendit à Grignon pour prendre part à la retraite des novices. Dès les premiers jours, il tomba malade et fut obligé de s'aliter. Après la retraite, le T. R. Père l'envoya en Alsace, dans l'espoir qu'il pourrait encore se remettre. Mais, hélas! il ne devait pas tarder de succomber. Voici, sur ses derniers moments, quelques détails extraits d'une lettre de son frère, M. l'abbé Bosch, curé de Kinzheim, chez qui il est décédé.

Avec la permission du T. R. P. Émonet, mon frère vint en Alsace pour y passer quelques jours de vacances. Il se fit d'abord conduire sur la tombe de nos parents, frères et sœurs, à Steinbourg, et arriva le 18 août, bien fatigué, à Kinzheim. Il put dire la sainte messe. Le 6 septembre, il fit une visite à l'établissement de Matzenheim. Malgré son état de faiblesse, il monta même en chaire et adressa une touchante allocution aux Frères, qu'il a toujours aimés. Le 17 septembre, il offrait le saint sacrifice pour la dernière fois. Après la messe, c'est à peine s'il put se traîner au presbytère.

Le 23 septembre, il recevait les derniers sacrements. Avant la communion, il fit encore devant les assistants une magnifique profession de foi catholique, apostolique et romaine. Les jours suivants, il reçut encore plusieurs fois la sainte communion. Sa maladie, un

œdème pulmonaire, faisait de rapides progrès : la respiration devenait très pénible, et les souffrances bien cruelles. Malgré tout, il ne laissait jamais échapper un mot de plainte. Sa parole était : « Comme le bon Dieu voudra ! » Il avait toujours sur les lèvres les noms sacrés de Jésus, Marie, Joseph ; son mot favori était : « Vive Jésus ! »

Les trois derniers jours, un épanchement au cerveau avait rendu ses idées un peu incohérentes, mais elles restaient cependant constamment tournées vers Dieu. Dans la nuit du samedi au dimanche 8 octobre, ses souffrances redoublèrent. Enfin, le matin, quand mon vicaire et moi nous nous disposions à aller commencer l'office à l'église, nous lui dîmes : « Cher Père, nous allons vous quitter, mais nous vous recommandons, et vous vous recommandez vous-même à Jésus, Marie, Joseph, surtout à saint Joseph, le patron des mourants. » Il répondit : « Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi ! O mon doux Jésus ! »

A peine étais-je à la sacristie que la domestique vint me dire : « Le Père se meurt ! » Je retourne à la hâte auprès du moribond pour lui suggérer encore un acte de contrition, de foi et d'amour, et il rend entre mes bras son âme à Dieu. (Lettre du 20 décembre 1893.)

L'enterrement du P. Bosch eut lieu le 10 octobre. L'abbé Eschbach, curé de Scherweiler, célébra la messe ; et l'abbé Ruthy, curé de Mühlbach, prononça l'oraison funèbre du défunt, dans laquelle il sut bien relever les qualités du P. Bosch. Son corps repose au cimetière de Kinzheim.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Départs. — Se sont embarqués :

Le 1^{er} février, à Queenstown, le P. Kelly, de la communauté de Rathmines (Irlande), pour se rendre à la Trinidad ;

Le 23, à Marseille, le F. Elpide, pour le Congo français, et le F. Marie-Augustin pour le Sénégal.

Placement. — Le P. Schaal, de la communauté de Beauvais, a été envoyé au Grandquevilly, en remplacement du P. Stervennou, décédé.

Oubanghi. — Dans une lettre du 2 janvier dernier, Mgr Aougouard annonce la mort de la sœur Césarina, l'une des trois religieuses attachées à la mission de Brazzaville. Elle a succombé aux suites du tétanos, provoqué par une insolation, après avoir

fait généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Tous les Européens de Brazzaville lui ont fait un magnifique cortège au jour de ses funérailles.

Malgré la tristesse de cette cruelle séparation, les autres Sœurs travaillent avec courage et se multiplient pour remplacer l'absente auprès de leurs petites négresses, qui sont déjà 56, nombre qui augmente tous les jours.

Gabon. — Dans une lettre au T. R. Père, Mgr Le Roy rend compte de son voyage aux Adoumas, et de son retour par voie de terre. Il a mis 36 jours pour aller de Lastoursville à la rivière Ngoumé. C'est une suite ininterrompue de collines souvent très raides, de ravins, de ruisseaux, de rivières. « Il y a des jours, ajoute Sa Grandeur, où nous avons passé sept et huit heures dans l'eau. » Le P. Bichet, qui accompagnait Monseigneur, s'est montré d'une endurance extraordinaire durant ce long voyage, sans compter qu'il a rempli les fonctions d'économiste avec une véritable distinction.

L'Esprit du Vénérable Libermann, par le P. Vulquin (1). Voici l'approbation que Mgr de Courmont a donnée de ce nouvel ouvrage de notre cher confrère.

Mon très cher Père,

C'est de grand cœur que j'approuve et bénis vos efforts pour faire connaître et répandre l'*Esprit* de notre Vénérable fondateur. Déjà, dans une petite brochure, à laquelle les âmes pieuses ont fait bon accueil, et qu'une revue autorisée appelle « un trésor », vous nous avez montré, dans le Vénérable Libermann, le *Directeur* éminent, qui avait reçu de Dieu une grâce extraordinaire pour éclairer, consoler et guider les âmes dans les voies de la perfection évangélique. Ici, vous nous présentez l'ensemble des qualités et des vertus dont la puissante harmonie donne à votre héros sa physionomie propre dans sa vivante unité.

Les trois parties de votre intéressant travail, — FERVEUR, — CHARITÉ, — SACRIFICE, — ont le mérite, en nous rappelant le testament spirituel de notre saint Fondateur, de résumer parfaitement ses vertus et sa vie. Vous n'avez pas voulu, — l'on vous en saura gré, —

(1) En vente à la Maison-Mère, à Seyssinet et à la librairie Saint-Paul, rue Cassette, Paris. Prix : 0 fr. 75, plus le port.

rechercher l'*effet* dans votre style ni la mise en scène : tout devait s'accorder avec la grande simplicité des paroles et des actions dont vous n'entendez être que l'écho fidèle.

Aux récits nombreux et variés, — et plusieurs étaient encore inédits, — vous avez su mêler à propos quelques-uns des plus beaux passages des *Ecrits spirituels* de notre Vénéré Père. Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que l'*Esprit du Vénérable Libermann* fera le plus grand bien aux âmes qui s'appliquent à une piété sérieuse; nous voulons dire à cette véritable et solide piété, dont le renoncement est la base, et qui puise toute sa force dans l'amour et l'imitation de Jésus crucifié.

Recevez, mon bien cher Père, avec toutes mes félicitations, l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† R. DE COURMONT,

Evêque de Bodona,

Vicaire apostolique du Zanguebar septentrional.

Ce 29 juillet 1893.

Le dernier bulletin donnait de bonnes nouvelles au sujet de la santé du R. P. Barillec. Nous avons le regret d'annoncer que le mieux ne s'est pas maintenu. Après quelques jours de travail à la Maison-Mère, le cher Père est retombé malade, et il a dû retourner à Saint-Ilan, où de nouveau il va bien, mais il aura quand même besoin de s'y reposer plusieurs mois.

AVIS

Bulletins. — Prière à nos confrères du Sénégal qui n'ont pas encore expédié leurs bulletins de nous les envoyer sans retard. Ceux de la Mission de Sierra-Leone devraient parvenir à la Maison-Mère vers la fin d'avril.

Maison-Mère, 28 février 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Province du Portugal. Porto. — Braga. — Lisbonne. — Cintra. — Açores. — **Nécrologie.** *Décès* : PP. Kræner, Brand, F. Étienne Baldy. — *Notices* : F. Étienne, P. Le Gall, P. Walter, F. Basileé. — **Nouvelles des communautés.** *Avis.*

PROVINCE DE PORTUGAL

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE, A PORTO

SEPTEMBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Personnel. — 2. Visites : T. R. Père, Evêques, Gouverneur. — 3. Mouvement religieux en Portugal. — 4. Traduction de la vie du Vénérable Père. — 5. Crise financière. — 6. Examens. — 7. Fêtes et promenades. — 8. Ministère.

1. — Pour combler les vides faits dans nos rangs par les atteintes de la maladie et les diverses fondations qui ont eu lieu dans la province à de courts intervalles, les PP. Walter, Haberkorn et Sévérino, nouveaux profès, nous sont arrivés de France ; ce qui porte actuellement à 6 le nombre des membres de la communauté, tous chargés des différentes classes d'instruction primaire et secondaire, avec le concours de quatre professeurs étrangers et trois grands scolastiques surveillants.

2. — Par ordre chronologique, le premier fait à signaler et aussi le plus agréable a été la visite du T. R. Père. Le 11 décembre 1891, à dix heures du soir, il faisait son entrée au collège Sainte-Marie, accompagné du P. Besserat. En quelques paroles émues, le R. P. Provincial lui souhaite la bienvenue et lui exprima la joie vive que sa présence apportait à tous les cœurs. Sa dernière visite ayant puissamment concouru à l'extension si rapide de nos œuvres en Portugal, il y avait lieu d'espérer que ce nouveau séjour, quelque court qu'il fût, les consoliderait et les étendrait encore davantage. Dans sa réponse, le

T. R. Père rappela l'affection qu'il porte à notre province et nous donna l'assurance de son bienveillant et précieux appui.

Le lendemain, 12, jour d'inoubliable allégresse, tout avait revêtu un air de fête : l'édifice, les cours, nos allées de palmiers, de grands camélias en fleurs, d'orangers chargés de fruits, tout était orné de guirlandes et d'oriflammes. Après la lecture des compliments, le T. R. Père prononça devant les pensionnaires et les externes, rangés en demi-cercle autour de lui, une allocution parfaitement comprise et goûtée de tous.

A trois heures du soir, séance de gymnastique, sous la direction de M. Paul Lauret, notre professeur, une célébrité du pays. Au trapèze, aux échelles, aux parallèles, au tremplin, on remarque l'adresse et la force de nos élèves, ainsi que la précision de leurs mouvements, dans les marches qu'ils exécutent. Durant ces divers exercices, la fanfare de M. l'abbé Sébastien, fondateur et directeur de l'*Officine Saint-Joseph* et vieil ami de nos collèges, joue quelques morceaux entraînants. La nuit venue, illumination de la maison et des cours. Toutes ces lumières, artistiquement disposées, offraient un beau coup d'œil; mais ce qui charmait le plus, c'était de voir la joie rayonnant sur le visage des enfants, leurs jeux, leurs courses, leur entrain à lancer des fusées, des pétards et autres pièces d'artifice.

Le 13, au dîner, entre autres invités, nous comptons M. l'abbé Sébastien, le secrétaire de S. Em. le cardinal de Porto, ainsi que M. le D^r Antonio de Almeida, l'un des plus illustres initiateurs du mouvement catholique en Portugal et descendant du fameux Pombal, mais qui nourrit heureusement à l'égard des Jésuites des sentiments bien différents de ceux du trop célèbre marquis. Au dessert, des toasts nombreux sont portés au T. R. Père et à la Congrégation, pendant que, devant le réfectoire, la fanfare joue l'hymne du collège. Le soir du même jour, séance musicale et littéraire dans la grande salle du réfectoire, superbement ornée pour la circonstance. Parmi les étrangers dont la présence rehaussait cette soirée, nous devons une mention spéciale à M. le D^r Théophile Seabra, chanoine et professeur au grand séminaire. Avec son éloquence habituelle, M. le D^r Antonio de Almeida, dans un beau discours, montra la nécessité où se trouve le Portugal d'avoir des congrégations religieuses pour la conservation de son empire colonial et fit

délicatement l'éloge du T. R. Père et de la Congrégation, sans oublier, bien entendu, d'exalter les services que nos vaillants missionnaires d'Afrique rendent au Portugal.

Le 14, le T. R. Père, en compagnie du P. Besserat et du R. Père Provincial, se rendit à Vianna do Castello, petite ville du nord du Portugal et chef-lieu de district, pour visiter le pensionnat ouvert depuis peu par les Sœurs de Saint-Joseph, et qui, grâce à leur zèle intelligent et à leur grand dévouement, avait déjà acquis la sympathie et la confiance des meilleures familles de la ville.

Malheureusement tout a un terme, ici-bas, surtout la joie. Les élèves qui s'étaient fait une douce habitude de la vue du T. R. Père ont éprouvé une vive tristesse à son départ. Une chose cependant les a consolés, c'est la promesse qu'il leur a faite de ne pas trop tarder à revenir les voir. Puisse le Bon Dieu le conserver longtemps et lui permettre de retourner au milieu de nous, non pas une fois seulement, mais bien des fois encore, pour nous apporter ses sages conseils et ses paternels encouragements!

Outre la visite du T. R. Père, nous avons à mentionner celles de trois évêques et du gouverneur de Porto :

Mgr l'Évêque de Damão, des Indes portugaises, nous a témoigné la grande admiration que nos missions lui inspirent et nous a manifesté son vif désir de nous avoir dans son vaste diocèse;

Mgr Castro, ancien évêque d'Angola, maintenant coadjuteur de l'Évêque de Lamégo, s'est entretenu avec nous de nos missions portugaises qu'il a connues de près, aimées et favorisées de tout son pouvoir;

Mgr Barroso, évêque de Mozambique, ancien missionnaire de Saint-Salvador, dans le Congo portugais, a été en rapport avec nos confrères d'Angola et du Zaïre, et Sa Grandeur en a gardé le meilleur souvenir;

Le général Chaby, gouverneur militaire de la ville de Porto, que sa fermeté et son honnêteté ont élevé à ce poste de confiance après l'insurrection militaire du 31 janvier, descend d'une vieille famille du Jura bernois. Notre excellent commandant ne cache pas ses sentiments profondément religieux; il s'est toujours montré, dès son arrivée à Porto, l'un de nos amis les plus dévoués.

3. — Quoique les affaires du Portugal n'aient pas l'habitude d'occuper la presse européenne, l'on aura cependant entendu parler d'un mouvement très accentué qui s'est produit l'an dernier, en ce pays, pour la révocation du décret de suppression porté, en 1833, contre les ordres religieux. Or, ce sont les travaux de nos confrères d'Afrique qui y ont donné lieu. Aussi, trouvons-nous quelque peu juste cette réflexion faite parfois en notre présence, que notre Congrégation a eu pour mission d'amener la réconciliation entre les ordres religieux et le peuple portugais, imbu à leur sujet de toutes sortes de préjugés. Voici quelques détails sur cette importante question.

L'an dernier, un député, M. Dantas Baracho, chargé par le gouvernement d'une mission dans les colonies portugaises d'Afrique, a eu l'occasion de constater les magnifiques résultats obtenus, par nos confrères, dans leurs diverses stations, et le besoin pressant, où se trouvent ces pays, de l'élément religieux, le vrai, le seul civilisateur. A son retour à Lisbonne, il a prononcé, à la Chambre, un discours retentissant, où il a fait un brillant éloge de notre Congrégation et de nos OEuvres, et a conclu en demandant le rétablissement des ordres religieux, aux applaudissements de presque tous les députés. Ça été le point de départ, dans la presse, d'une campagne vigoureuse en faveur des congrégations. Des pétitions ont circulé dans le pays et se sont aussitôt couvertes de signatures. Les conseils municipaux de beaucoup de villes et de communes ont émis des vœux dans ce sens. L'accord était complet entre tous les partis. A cette occasion, des notices détaillées sur nos missions ont été publiées dans les plus grands journaux, et l'on a exalté les services que notre Institut rend à la cause de la civilisation. Bref, c'était un élan enthousiaste en faveur du bien, une protestation indignée contre la proscription des religieux. Mais cela ne faisait pas le compte de la franc-maçonnerie qui a, malheureusement, trouvé moyen d'enrayer ce beau mouvement, et, ce qui est plus triste à dire, en se servant de quelques membres dévoyés de la classe qui aurait dû être la première à le favoriser.

4. — Ce qui n'a pas peu contribué aussi à faire connaître et estimer notre Congrégation, c'est la traduction en portugais de la Vie de notre Vénérable Fondateur, du R. P. Delaplace. Une excellente revue catholique l'a donnée en feuilleton à ses

lecteurs et l'a ainsi répandue par milliers dans le pays. Dans une préface magistrale, due au rédacteur en chef, on jette un coup d'œil sur l'état de nos maisons, dans toutes les parties du monde, et l'on fait ressortir le bien dont la religion et l'humanité sont redevables à notre humble Institut.

Comme l'on sait, la traduction des *Règles des Frères* a paru aussi depuis plusieurs années, et l'on travaille en ce moment à celle du *Catéchisme des vœux*, petit ouvrage bien connu, déjà traduit du français en plusieurs langues, et qui sera grandement utile à nos Frères. Ajoutons encore que beaucoup de journaux, et surtout le *Correio nacional*, *A Ordem*, *A Palavra*, publient souvent de remarquables articles sur les voyages et les travaux de nos confrères des missions portugaises.

5. — La déplorable insurrection militaire du 31 janvier 1891, dont nous parlions au dernier bulletin, et les révolutions du Brésil, principal débouché du commerce portugais, ont eu pour contre-coup une terrible crise financière, dont il serait difficile de prévoir la fin. Une de ses conséquences immédiates a été le retrait de l'or et, par suite, une grande dépréciation du papier monnaie. Les fortunes les plus considérables ont été aussitôt plus ou moins ébranlées et l'on s'en est nécessairement senti dans les maisons d'éducation. Pour notre part, nous n'avons pas, heureusement, trop à nous en plaindre. Si le nombre de nos élèves n'a pas augmenté cette année, il s'est du moins maintenu à peu près au même chiffre de 160, dont 70 pensionnaires.

6. — Comme par le passé, nos élèves ont remporté de beaux succès aux examens officiels des deux dernières années scolaires 1891-92 et 1892-93. Sur 298 candidats, dont 204 de l'enseignement secondaire, 33 seulement ont échoué. C'est donc une moyenne de neuf examens heureux sur dix, ce qui est un résultat assez consolant, surtout si on le rapproche du bilan général des examens au lycée de Porto, où il y a habituellement près de 50 pour 100 d'échecs parmi les élèves de l'enseignement libre.

7. — De temps en temps, la monotonie du règlement est rompue par des fêtes religieuses ou des séances littéraires et musicales, particulièrement à la première communion, aux fêtes de l'Immaculée-Conception, de saint Louis de Gonzague et du R. P. Provincial. Pour cette dernière, il y a deux ans, le but

de notre grande promenade était le Bon-Jésus, pèlerinage célèbre aux environs de Braga. Nous avons emmené la belle fanfare de M. l'abbé Sébastien. Elle a joué à la gare de Porto, au départ, pendant l'embarquement de nos élèves, pensionnaires et externes, ainsi qu'aux principales gares du parcours. A notre arrivée à Braga, annoncée par tous les journaux de la localité, les rues par où nous avons passé étaient bondées de curieux qui nous ont fait une ovation indescriptible. Après un lunch champêtre sur les hauteurs du Bon-Jésus, d'où notre regard contemplait le splendide panorama se déroulant le long de la vallée du *Cávado*, justement surnommée *le jardin du Portugal*, nous sommes descendus pour dîner chez nos bons confrères du collège du Saint-Esprit, et nous avons eu la satisfaction d'assister à leur distribution de prix et à la belle séance de gymnastique qui a suivi. Nous avons eu à notre départ le même succès de curiosité et de sympathie.

8. — Malgré notre nombre si restreint, nous faisons, à nos moments de loisir, un peu de ministère. Outre les confessions trimestrielles chez les Sœurs de Saint-Joseph, dans leurs diverses maisons du royaume, le R. P. Provincial s'occupe activement du Refuge des Dames du Bon-Pasteur de Porto, et, par ses prédications et ses confessions, contribue, dans la mesure de ses forces, à la bonne marche de cette œuvre, à la fois si intéressante et si difficile. Le P. Rulhe a prêché l'an dernier, à Lisbonne, les deux retraites des Sœurs de Saint-Joseph, et, à Vianna et à Guimaroës, celles des jeunes filles de leurs pensionnats. Le P. Decremps est toujours chargé de l'aumônerie du pensionnat des Sœurs franciscaines. Enfin les PP. Walter, Haberkorn et Sévérino sont souvent appelés à prêter leur concours à MM. les Curés de la ville.

Notre paroisse de Cédofeita, qui est une des plus importantes, au moins numériquement, puisqu'elle compte près de 25,000 âmes, possède en ce moment à sa tête un de nos plus anciens élèves de Braga, M. l'abbé Maia, que sa science et sa piété ont élevé à cette charge honorable, et qui entretient avec nous les rapports les plus fréquents et les plus intimes. En nous montrant si visiblement les fruits de nos œuvres, il semble que le bon Dieu ait voulu, par ce choix, nous consoler dans nos difficultés et nous encourager dans nos labeurs.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A BRAGA

OCTOBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Personnel. Mutations. — 2. Petit scolasticat. — 3. Association de Notre-Dame des Noirs. Lettre du Nonce. — 4. Visite du T. R. Père. — 5. Collège. Crise financière. Rivalité du lycée. — 6. Fêtes. Premières communions. Congrégations. — 7. Ministère. Retraites. — 8. Décès.

1. — Le personnel de la communauté a été modifié par suite du départ des PP. Schurrer et Rulhe. Le premier nous quittait en 1891, pour aller jeter les fondements d'un collège aux Açores. Nous perdions en lui un professeur universellement estimé.

En 1892, le P. Rulhe était appelé au collège de Sainte-Marie, de Porto. Le R. P. Provincial, que les intérêts de la province obligent à des absences nombreuses et prolongées, peut ainsi se décharger sur lui des soins de la direction de l'établissement.

Attaché à notre Œuvre dès sa fondation en 1873, le bon P. Rulhe en suivit les laborieux développements; et, depuis ces temps héroïques, que nous appelons ici avec un légitime orgueil le temps *das Hortas*, il n'a cessé, toujours debout sur la brèche, de se dévouer avec un zèle et une abnégation au-dessus de tout éloge. Ses profondes connaissances littéraires, sa compétence dans les questions d'enseignement, non moins que sa bonté, lui gagnèrent une place choisie dans l'estime et l'affection de tous. Que Dieu le conserve longtemps encore à notre chère province du Portugal!

Plusieurs autres Pères nous ont également quittés après un court séjour dans la communauté. Nous ne sommes en ce moment que dix Pères avec sept grands scolastiques.

2. — L'œuvre du scolasticat se développe régulièrement : nous comptons aujourd'hui 40 petits scolastiques, dont 15 titulaires. Ils nous donnent généralement assez de consolations, tant sous le rapport de la piété et de l'attachement à la Congrégation que sous celui de l'application et du succès dans les études.

3. — Nous avons déjà fait connaître, au bulletin de 1891, l'association de prières et de bonnes œuvres pour la conversion de la race noire, établie sous la direction du P. Préfet du scolasticat. Alors, nous exprimions la ferme espérance qu'avec de nombreux associés, Dieu nous ferait recueillir une abondante

moisson de prières et de bonnes œuvres. Que toute gloire en revienne au saint Cœur de Marie! Nos prévisions ont été dépassées : 27,000 associés sont déjà enrôlés dans cette pacifique croisade en faveur des pauvres Noirs. Près de 400 zélateurs, répandus dans le continent portugais et les îles adjacentes, travaillent avec zèle au développement de cette œuvre éminemment patriotique. Un bulletin annuel circule dans toutes les provinces, pour y faire connaître les progrès de la civilisation chrétienne dans les missions de l'Afrique occidentale.

On ne lira pas sans intérêt la lettre suivante que Son Excellence le Nonce apostolique de Lisbonne écrivit spontanément au P. Wendeling, directeur de l'Œuvre : « Je veux, lui avait-il dit, vous écrire une lettre que vous publierez en tête de votre prochain Bulletin. »

Lisbonne, le 21 décembre 1893.

Mon Révérend Père,

Je viens de recevoir le Bulletin annuel de l'Association de prières pour la conversion des Noirs, et vous en suis très reconnaissant. Les Portugais y trouveront un tableau fidèle des importantes missions de l'Afrique occidentale; et cette lecture les laissera persuadés qu'en ces régions lointaines s'agitent leurs véritables intérêts, à la fois religieux et patriotiques. Les colonies portugaises firent autrefois du Portugal une grande nation; ce sont elles qui, aujourd'hui, pourront lui rendre, au moins en partie, sa gloire passée, mais seules les missions catholiques obtiendront ce précieux résultat. Assurément, en lisant ces récits admirables, on comprendra comment, avec des ressources minimes, la digne Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie a su réaliser de si étonnants travaux.

Plaise à Dieu qu'ils le comprennent aussi, ceux qui s'offusquent de voir une si noble entreprise confiée aux ordres religieux, travaillant à l'ombre de la croix de Jésus-Christ et du glorieux étendard du Portugal.

Donc, un peu moins d'intransigeance, un peu plus de foi et de confiance dans le dévouement de ceux qui sacrifient tout pour le bien de l'Eglise et du pays.

Fasse le Ciel que ce Bulletin se répande par tout le royaume et, pour ma part, je bénis de tout mon cœur les travaux apostoliques de votre méritante Congrégation, ainsi que tous ses bienfaiteurs.

Recevez, mon Révérend Père, mes respects et l'expression de mon estime. Votre très humble serviteur,

† DOMINIQUE, *archevêque de Tyr,*
Nonce apostolique.

4. — Depuis longtemps, appelée de tous nos vœux, la visite de notre T. R. Père Général, en 1891, nous a grandement consolés et réjouis. C'était le 15 décembre qu'il arrivait, accompagné du P. Besserat. Notre bien-aimé Père n'était pas un inconnu pour nos élèves. Maintes fois ils ont envoyé, par-delà les monts, de chaleureux *vivats*, au Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit, et au bienfaiteur insigne des colonies portugaises. Aussi, est-il presque impossible de décrire l'enthousiasme qui dura tout le temps, trop court, hélas ! que le T. R. Père passa au milieu de nous.

Nous lui fîmes une magnifique réception dans la salle du théâtre, élégamment ornée pour la circonstance. Le R. Père Supérieur lut un compliment qui traduisait en termes heureux et délicats notre joie et notre amour. Plusieurs élèves vinrent à leur tour, interprètes de leurs condisciples, souhaiter la bienvenue « à celui qui leur donne des maîtres si zélés et des Pères si tendres ». Il ne fallut que quelques paroles comme celles qui sortent du cœur de notre bien-aimé Père pour lui gagner toutes les sympathies.

Les petits scolastiques lui offrirent une séance académique religieuse, très bien réussie et vivement applaudie par les collégiens. Ceux-ci donnèrent le lendemain une représentation théâtrale, avec un programme très varié. Citons notamment un compliment en patois de Megève, récité avec une perfection surprenante, par un jeune Brésilien. Le T. R. Père fut enchanté de cet écho inattendu de son pays natal. Il présida également le grand dîner des élèves. En cette circonstance, l'enthousiasme ne connut plus de bornes, surtout lorsque le T. R. Père se leva pour porter, en langue portugaise, un toast à la nation ainsi qu'à la famille royale.

Un dîner de cérémonie réunit autour du T. R. Père Général une société choisie d'amis du collège et d'admirateurs de nos missions portugaises. S. Gr. Mgr. l'Archevêque de Braga s'y était fait représenter par son grand vicaire, qui fut nommé peu après évêque des Açores. Plusieurs membres du haut clergé, et le personnel de nos professeurs externes rehaussaient l'éclat de cette fête de famille ; et tous emportèrent le souvenir ineffaçable de la simplicité tout à la fois aimable et digne de celui que nous étions fiers d'appeler notre Supérieur Général.

Mentionnons aussi une solennelle distribution de médailles, présidée par le T. R. Père, qui adressa aux enfants, en français, quelques paroles bien comprises et bien applaudies.

Pendant la journée, le T. R. Père vit en direction tous les membres et visita les communautés que nous desservons, et quelques personnages officiels, ou amis de la maison. Mgr l'Archevêque le reçut avec sa bienveillance accoutumée.

Trop tôt, à notre gré, vint le jour de la séparation. Le T. R. Père partit pour Lisbonne, le 23, accompagné des RR. PP. Supérieurs provincial et local. Il avait gagné tous les cœurs ; mais il nous laissait avec sa plus paternelle bénédiction, l'espoir et presque l'assurance de le revoir bientôt.

5. — Nos ressources, déjà bien affaiblies par la crise financière et absorbées par notre petit scolasticat, ne nous permettent plus de nouvelles constructions, qui paraissent cependant indispensables. L'exiguité de notre chapelle, en particulier, paralyse, depuis de longues années, le développement que nous pourrions donner à nos fêtes et à nos cérémonies religieuses. Du reste, les dispositions rien moins que rassurantes du pouvoir, à l'endroit de l'enseignement libre et religieux, nous conseillent la prudence. Le nombre de nos élèves a subi une baisse sensible dans ces dernières années. La pénible crise financière que le pays traverse en ce moment, suffirait à l'expliquer. Bien des parents, en effet, cruellement atteints dans leur aisance habituelle, se voient obligés de renoncer aux carrières qu'ils avaient rêvées pour leurs enfants.

Ajoutons à cela que la fondation de plusieurs collèges dans les environs n'a pu que nous être préjudiciable. Enfin, nous luttons comme par le passé contre le mauvais vouloir des professeurs du Lycée, qui deviennent, chaque année, les examinateurs officiels de leurs élèves et des nôtres. On devine que la bienveillance qu'ils nous refusent, ils l'accordent libéralement aux lycéens. Le mot d'ordre a été donné : il faut peupler les lycées et affaiblir progressivement l'enseignement libre ; on y réussit assez bien. Aussi l'Université et les écoles supérieures regorgent-elles de jeunes gens dont les études secondaires ont été profondément imparfaites. C'est pour eux la période des désenchantements et des déceptions.

La question de l'enseignement et des études tombe, comme

tout le reste, dans le domaine de la politique. Le succès dans les examens, s'il n'est pas toujours la récompense du travail et du mérite, est, du moins, assuré à quiconque sait se ménager l'influence d'un personnage politique.

Malgré ces courants contraires, nous suivons le chemin que nous a tracé un glorieux passé de 20 ans; et nous n'avons en général qu'à nous féliciter des résultats obtenus. Que le saint Cœur de Marie et saint Joseph en soient ici mille fois bénis!

6. — Nous célébrons avec solennité, selon l'usage, la fête du R. Père Supérieur : ce qui vaut à nos enfants une grande promenade, parfois même en train spécial. L'année dernière, nous franchîmes la frontière nord du Portugal, pour visiter la ville espagnole de Tuy. Le R. Père Provincial voulut bien nous y accompagner pour répondre à notre invitation.

A l'occasion de la distribution solennelle des prix, nous avons donné, dans ces dernières années, une séance de gymnastique, bien goûtée du nombreux public qui se pressait dans nos cours:

Nos premières communions réunissent chaque année de 40 à 50 enfants au banquet eucharistique.

La retraite annuelle des élèves, habituellement prêchée par un Père Jésuite, le fut en décembre dernier par le P. Rulhe, qui y mit tout son cœur. Aussi les fruits en ont-ils été vraiment consolants.

Nos congrégations de la Sainte-Vierge, de Saint-Joseph et des Saints-Anges, continuent à exercer au collège la salutaire influence qu'on est en droit d'en attendre. Puissent-elles, en contribuant puissamment au maintien de la piété et du bon esprit parmi nos enfants, sauvegarder leur innocence et leurs convictions religieuses, dans les milieux dangereux où les jettent de trop longues vacances!

7. — Autant que nous le permettent les obligations du professorat, nous continuons notre ministère, particulièrement dans les communautés des religieuses du Saint-Cœur de Marie et de Saint-Joseph de Cluny.

Nous profitons de nos vacances pour prêcher des retraites dans différentes communautés; nous avons également donné deux fois les exercices de la retraite annuelle dans la communauté de Cintra.

Nos relations avec Mgr l'Archevêque sont toujours excellentes; souvent il nous a donné des preuves de sa confiance.

Le R. P. Provincial, outre sa visite de règle, vient de temps en temps passer quelques jours au milieu de nous. Il nous prêcha la retraite annuelle de 1892 et, en 1893, il confia cette tâche au P. Grappe; à ces deux retraites prirent part presque tous les Pères des quatre communautés de la province.

L'influenza et autres épidémies ne cessent de visiter la contrée et notre ville de Braga, mais le bon Dieu a veillé sur nous et sur nos enfants; qu'il en soit mille fois béni! La marche régulière du collège n'a pas eu trop à en souffrir.

8. — Mentionnons, pour terminer, le décès de M. Antoine Neves, grand scolastique minoré, qu'une maladie de poitrine consumait depuis longtemps. Fortifié de tous les secours de la religion, après avoir émis ses vœux, il s'éteignit doucement dans le Seigneur, souriant à la bonne Mère du ciel, le 10 juin 1893.

Un petit scolastique titulaire, M. Jean Soares, mourut pieusement dans sa famille, le 28 janvier 1893.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES, A LISBONNE

JANVIER 1892. — AVRIL 1894

1. Fondation. — 2. Personnel. Fonctions. — 3. Changement de résidence. — 4. Fondation de deux bourses de scolastiques. — 5. Mouvement favorable à nos Missions. — 6. Pères et Frères de passage.

1. — La fondation de cette nouvelle maison est comme le souvenir et la consécration de la seconde visite que le T. R. Père fit à la province de Portugal. En effet, ce fut le 6 janvier 1892 que notre bien-aimé P. Général nous fit ses adieux pour rentrer en France, et, le lendemain même de son départ, la nouvelle communauté de Saint-François-de-Sales s'installa, à Lisbonne, dans une maison que le T. R. Père avait lui-même choisie provisoirement et comme premier pied-à-terre. Ainsi qu'il a déjà été dit dans le *Bulletin* de février 1892, on avait senti depuis longtemps déjà la nécessité, pour la Congrégation, d'avoir une maison à Lisbonne. Les missions, dont le nombre et l'extension croissaient d'année en année, ne pouvaient plus se passer d'une procure dans la capitale, surtout après la mort du bon et tou-

jours regretté M. Franco de Souza, qui, pendant plusieurs années, leur avait servi de procureur avec un zèle et un dévouement sans pareils. Il y avait, en outre, le passage de plus en plus fréquent de nos missionnaires, soit en partance pour les colonies, soit au retour; et, bien que nos chers confrères reçussent toujours dans le palais de Picôas, auprès de l'excellente et pieuse comtesse de Camarido, une hospitalité aussi aimable que généreuse, on ne pouvait pas abuser indéfiniment de l'extrême bonté de son grand cœur, ni du dévouement si sincère de son religieux chapelain, Mgr Quezada, qui se plaît toujours à se considérer comme l'un de nos confrères.

A ces raisons s'ajoutait aussi le vœu des Sœurs de Saint-Joseph de voir nos Pères se charger de la direction, tant de leur pensionnat que de leur noviciat de Lisbonne, et, d'autre part, les instances pressantes de Son Excellence le Nonce, qui, lui-même, en écrivit expressément au T. R. Père.

2. — La communauté se composa, lors de sa première fondation, du P. Rooney, supérieur, et procureur des Missions, et du P. Grappe, aumônier du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph et confesseur de leur noviciat, et, enfin, des FF. Estevão et Arsenio.

Au bout de quelques mois, le bon F. Estevão, notre premier commissionnaire, dut, à notre grand regret, nous quitter pour aller remplir, dans la mission de Cabinda, les fonctions d'instituteur. Le F. Arsenio, de son côté, a été envoyé aux Açores en qualité de cuisinier. Tous deux ont été remplacés par les FF. Adélio, portier et tailleur; Augusto, commissionnaire, et Amadéo (novice-Frère), chargé de la cuisine et du jardin.

Pour ce qui est des Pères, nous avons été également au nombre de trois depuis l'arrivée du cher P. Magalhaes, qui a été placé à Lisbonne pour refaire sa santé un instant assez sérieusement compromise. Grâce au bon climat, aux soins intelligents de notre médecin, le cher Père est maintenant en bonne voie de guérison, et nous espérons le voir entièrement rétabli pour la fin du printemps.

Outre le ministère dans les établissements des Sœurs, le P. Grappe a été chargé également d'un cours de dogme au séminaire anglais, par suite de vives instances adressées au R. P. Provincial par le Supérieur de l'établissement, appuyé par

Son Excellence le Nonce. Ce surcroît de travail, qui aurait pu fatiguer une santé même assez robuste, semble avoir valu au cher Père les grâces d'une santé meilleure et d'un succès réel.

3. — A peine étions-nous installés dans notre première habitation provisoire, qu'il nous fallût donner l'hospitalité à plusieurs missionnaires revenant d'Afrique, sans compter les Pères ou Frères qui nous arrivaient assez fréquemment de Cintra. Peu de mois d'expérience suffirent à nous montrer combien notre maison était réellement insuffisante pour le but auquel elle était destinée. Heureusement, déjà vers la fin de juin de la même année, il se présenta un autre immeuble peu distant de notre première habitation, et dans de bien meilleures conditions, qu'on offrit à louer. Le R. P. Provincial, se trouvant de passage à Lisbonne, ne voulut pas perdre cette belle occasion, et il décida aussitôt la mutation de notre résidence en nous louant cette maison que, depuis lors, nous habitons : *Largo dos Loyos, 4*.

Située dans l'un des quartiers les plus sains et les plus aérés de Lisbonne, tout près du château Saint-Jorges, elle domine, pour ainsi dire, toute la ville. Elle nous offre aussi l'avantage bien précieux pour une grande ville d'un vaste et beau jardin avec irrigation, et un belvédère d'où l'on jouit d'un splendide panorama sur tout le superbe estuaire du Tage.

Malgré tous ces avantages, nous ne sommes pas encore au bout de notre pèlerinage à travers les rues et carrefours de Lisbonne; il nous faut encore chercher mieux, car pour y faire un bien plus étendu et satisfaire à toutes les exigences de notre position, une maison avec une église ou chapelle annexée, nous est absolument nécessaire. Aussi, demandons-nous à tous nos confrères de bien vouloir nous aider de leurs prières dans ce but.

4. — Parmi les faits d'une certaine importance à mentionner dans notre bulletin, nous devons placer, en tout premier lieu, la fondation de deux bourses en vue de l'éducation de deux missionnaires pour l'Afrique portugaise. Voici à quelle occasion : Nos confrères se rappelleront, sans doute, le fameux *Ultimatum* adressé par lord Salisbury au gouvernement du Portugal. Ce ne furent que cris d'indignation par tout le royaume, et à Lisbonne plus qu'ailleurs. On se pressa dans des *meeting*, on forma des

commissions destinées à recueillir des fonds pour la défense nationale. Les dames de la capitale elles-mêmes ne voulurent pas rester en arrière et ouvrirent des souscriptions. Toutefois, elles comprirent qu'une fin aussi belliqueuse était peu de leur ressort, et elles résolurent de disposer de leur argent en faveur de la croix rouge et des missions portugaises, estimant que nos missions servaient mieux les intérêts du Portugal dans les colonies, qu'une éphémère expédition militaire. Ce fut ainsi que nous reçûmes la somme de 7 *contos* et demi (environ 30,000 francs au cours actuel des titres d'État), pour en appliquer les intérêts à l'éducation de deux futurs missionnaires. Ce fut pour nous comme un encouragement à jeter les premières bases d'un grand scolasticat.

5. — Un courant très favorable à nos missions s'est produit, en ces derniers temps, dans l'opinion publique et a suggéré l'idée à plusieurs personnages importants de donner à nos œuvres de recrutement une plus grande extension. C'est ainsi que M. Barros Gomes, ancien ministre d'État, et président de la Société de géographie de Lisbonne, M. le docteur Nascimento et M. le docteur Fernando Pedroso, tout dévoués à nos œuvres, ont rédigé, dans ce sens, un rapport détaillé à la Société de géographie. Cette première tentative n'a pas abouti, il est vrai, par suite d'intrigues habilement menées par un personnage intéressé à la non-réussite de la réforme projetée; mais le branle étant donné et l'attention publique fortement émue, M. le ministre de la marine a pris sur lui l'initiative d'augmenter le subside accordé à plusieurs de nos missions, et a chargé, par un décret ministériel, la *Junta-Geral* des Missions d'élaborer un plan de réorganisation du séminaire colonial et des Missions. Pour se faire une idée de l'esprit qui a dicté ce décret, il suffira de dire que le rapporteur officiel est M. le docteur Fernando Pedroso, dont le dévouement pour nos œuvres est connu de tout le monde.

Dans le but de faire connaître de plus en plus les travaux de nos missionnaires et de défendre au besoin leurs intérêts, il s'est fondé à Lisbonne une revue mensuelle, sous le titre de *Portugal em Africa*. Les rédacteurs sont tous des hommes dévoués à nos Missions.

Les premiers numéros déjà publiés ont reçu du public un

accueil très favorable. Et le T. R. Père lui-même a bien voulu adresser aux rédacteurs une lettre d'encouragement.

Nous avons la ferme confiance que nos maisons de formation ne tarderont pas à prendre, comme il est tant à désirer, un plus grand développement, grâce à leur reconnaissance officielle et aux ressources plus abondantes qui pourront en résulter. Nous espérons surtout qu'il nous sera bientôt possible de donner à l'Œuvre des scolastiques une organisation plus assurée et mieux définie, telles que les circonstances locales de notre position dans le royaume et ses colonies, semblent l'exiger de plus en plus.

6. — Nous avons été heureux de recevoir la visite et d'offrir l'hospitalité à plusieurs confrères revenant des Missions ou s'y rendant. Ce sont les PP. Krafft, Wieder, Renault, Santos, Breiner, Walter, Fischer, Stalter (Bernard), Steinmetz, Ebrhard (Charles), Dunoyer, Kieffer, Dekindt, Callwaert, Grunenwald, Müller (Aug.), Bisch, Friedlinger, Frankoual, Perréard, Brand et Siméon, sans compter plusieurs Pères de la province, qui ont fait ici un séjour plus ou moins long, ainsi que les FF. Carlos, Angelo, Estevaô, Silvino, Vidal, Narciso, Gil, Geronymo, Junker, Elpide et Maxime.

A l'occasion de leur séjour à Lisbonne, les PP. Krafft et Wieder ont profité de leurs loisirs pour faire à la Société de géographie une conférence sur les tribus indigènes qu'ils ont eu à évangéliser. Ces études fort appréciées ont été insérées au bulletin officiel de cette Société, qui jouit ici d'un grand renom.

De son côté, le F. Narcisse a fait construire des chars-wagons, d'un système de son invention. Le véhicule fort curieux, pouvant au besoin se transformer en radeau flottant, a grandement attiré l'attention du public. Officiers de marine, explorateurs et anciens gouverneurs d'Afrique se sont empressés d'aller l'examiner et de louer hautement le génie pratique que le bon Frère a révélé dans cette construction.

COMMUNAUTÉ DE CINTRA

OCTOBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Personnel. — 2. Visite du T. R. Père. — 3. Achat de la propriété. Améliorations. — 4. Ministère. — 5. Dons. — 6. Visite de Sa Majesté la Reine.

1. — Notre communauté, qui porte le titre officiel d'*École agricole nationale*, continue toujours à jouir de l'allocation qui lui fut octroyée par décret royal du 14 novembre 1889; elle lui est payée très régulièrement, malgré la crise financière, et cela sans diminution aucune; ce qui constitue pour nous une double faveur, attendu que par suite de cette crise, tous les porteurs de titres d'État et tous ceux qui émargent au budget subissent une réduction de 30 0/0. Nous sommes aussi en ce moment en instance près du gouvernement, pour obtenir l'assimilation de notre OEuvre aux instituts officiels proprement dits, au point de vue du recrutement. Cela permettrait à nos Frères appelés au service militaire de recevoir du ministre de la guerre un congé renouvelable, tant qu'ils restent attachés aux colonies portugaises, jusqu'à complète libération. Quelque grande que soit cette faveur, nous ne sommes pas sans quelque espoir de l'obtenir, d'autant que jusqu'à présent on n'a pas fait difficulté de laisser partir en mission des Frères qui se trouvaient sous le coup de la loi militaire.

Depuis notre dernier bulletin (octobre 1891), le personnel des Pères a été presque entièrement renouvelé. C'est ainsi que le P. Rooney, fondateur et premier supérieur de la communauté, a dû nous quitter, au grand regret de tous, pour se rendre à Lisbonne, où l'appelait une nouvelle fondation, que le développement de nos œuvres, surtout dans les colonies portugaises, avait rendue indispensable. Avec lui nous quitta aussi le P. Grappe, pour se dévouer plus particulièrement à l'aumônerie des Sœurs de Saint-Joseph, qui possédaient déjà depuis quelques années un noviciat florissant à Carnide, village distant d'une lieue de Lisbonne, et qui venaient d'établir à Lisbonne même, une maison d'éducation avec externat, dans l'ancien couvent irlandais dit de Saint-Patrice.

Le P. Santos, dont la parole tout apostolique commençait déjà à produire un bien considérable parmi les populations si délaissées de notre voisinage, nous a quittés également après

un séjour trop court, hélas! pour se rendre aux Açores, où les besoins du collège naissant réclamaient un professeur expérimenté dans l'enseignement primaire.

Le personnel des Pères se compose donc actuellement du P. Schaller, ancien préfet apostolique du Cunène, nommé supérieur de notre communauté; du P. Labrousse, maître des novices Frères, et du P. Stoll, venu de la communauté de Porto.

La communauté des Frères compte actuellement 16 profès et 44 aspirants, dont 12 titulaires. Dans l'intervalle de ces deux dernières années, 17 postulants ont eu le bonheur de recevoir le saint habit, et 18 novices ont fait la profession religieuse. Le plus grand nombre de nos aspirants suit régulièrement les classes de l'enseignement secondaire du dessin et du chant. Plusieurs de nos Frères, employés en qualité d'instituteurs dans les colonies portugaises, y rendent des services déjà fort appréciés, et ce n'est pas sans regret que nous nous voyons forcés par les circonstances, de ne consacrer qu'un temps malheureusement trop restreint à l'instruction de nos aspirants.

2. — Parmi les divers faits marquants, nous devons signaler en tout premier lieu la visite du T. R. Père. C'est le 21 décembre 1891 que notre bien-aimé Père nous est arrivé, accompagné du R. P. Provincial, du P. Besserat et du P. Hossenlopp, supérieur de la communauté de Braga. Non content des salutaires conseils donnés en direction aux divers membres profès, le T. R. Père tint encore à cœur, malgré la difficulté de la langue, à présider les différentes réunions de communauté, en vue de la bonne marche de l'OEuvre, le R. P. Provincial lui servant d'interprète dans cette occasion auprès de nos chers Frères portugais.

3. — Le T. R. Père général voulut aussi profiter de sa visite, pour régler quelques points importants se rapportant à la situation matérielle de notre OEuvre. M^{me} la comtesse de Camarido, notre pieuse bienfaitrice, nous avait bien assuré par testament sa propriété; mais il était toujours à craindre que des difficultés sérieuses ne vinssent à se présenter plus tard, comme cela arrive si souvent dans ces sortes de contrats. A cela s'ajoutait une autre considération, non moins grave. Le gouvernement, ayant attribué à l'OEuvre une allocation annuelle considérable, insistait pour que nous présentassions un titre prouvant que nous étions bien réellement les possesseurs de

l'immeuble où l'école agricole se trouve installée et, ce titre, nous ne l'avions pas. Il devenait donc nécessaire et même urgent pour nous de remplacer le titre plus ou moins certain qui nous garantissait à peine l'avenir, par un autre qui pût nous mettre en possession réelle et immédiate de cette propriété. Le T. R. Père s'en ouvrit à M^{me} la comtesse, ainsi qu'à Mgr Quesada, son aumônier; la chose était assez délicate, car la vente d'une propriété par une personne noble est assez généralement regardée ici par l'opinion publique comme une espèce de déchéance; aussi l'affaire ne put-elle recevoir une solution immédiate, mais cette première démarche de la part du T. R. Père fut comme le premier pas dans cette importante négociation et permit ensuite au R. P. Provincial de la continuer et de la mener à bonne fin, en octobre dernier. C'est le 17 de ce même mois que fut signé à Lisbonne le contrat qui transmet à la Congrégation la propriété de l'immeuble par une vente faite en bonne et due forme.

Notre installation, fort primitive d'abord et tout à fait insuffisante, réclamait impérieusement des travaux assez dispendieux. Ici encore, la bonté toute paternelle de la divine Providence est venue à notre secours d'une manière bien manifeste. Le T. R. Père s'étant rendu compte par lui-même de l'état des choses et voyant combien il était urgent de procéder à des améliorations considérables dans la propriété, a bien voulu autoriser le R. P. Provincial à consacrer plus spécialement à l'œuvre de Cintra les économies que le collège de Porto pouvait réaliser. Grâce à ces avances, nous avons déjà pu entreprendre et mener à bien divers travaux importants. La chapelle, qui date de 1509, s'est relevée de ses ruines, gracieusement restaurée et agrandie. La maison où le noviciat des Frères est installé, a subi une transformation complète qui la rend, sinon élégante et très confortable, du moins propre, commode et convenablement aménagée pour les besoins présents. Les chemins d'accès, vrais précipices, ont été refaits, les murs d'enceinte relevés et restaurés en bonne partie, les cultures développées et améliorées, en un mot, la communauté a pris un aspect tout nouveau, qui surprend très agréablement les visiteurs; car tel était son état de délabrement, qu'à sa vue le P. Besserat, lors de sa visite avec le T. R. Père, ne put con-

tenir sa surprise et s'écria : « En fait de ruines, quelle merveille ! » Beaucoup, cependant, nous reste encore à faire : il faut élargir nos dortoirs, compléter nos ateliers, établir des granges et des magasins, etc., etc. Nous mettons toute notre confiance en la divine Providence ; elle ne nous abandonnera pas, et nous fera bien trouver chaque année l'obole nécessaire pour compléter peu à peu et perfectionner cette œuvre si intéressante et d'une si grande importance pour nos missions portugaises.

4. — A mesure que notre OEuvre se fait connaître au dehors, elle obtient de plus en plus la bienveillance et même les sympathies des personnes bien pensantes. Ainsi, nous n'avons qu'à nous louer des bonnes dispositions des gens qui nous entourent, et qui, d'abord, nous voyaient avec une certaine défiance. Nous nous efforçons surtout d'entretenir les meilleures relations avec MM. les Curés des paroisses voisines, et nous leur prêtons toujours volontiers notre concours dans les limites du possible. Aussi, ont-ils fréquemment recours à notre ministère, soit pour les aider les dimanches et jours de fêtes, soit pour instruire et préparer les enfants de la première Communion. Nous desservons aussi deux chapelles, dans les environs de la communauté, pendant presque toute la durée de l'année. La partie de notre chapelle réservée aux fidèles est souvent trop étroite pour contenir les personnes du dehors qui aiment à assister à nos offices religieux. Malheureusement, notre personnel si restreint ne nous permet pas de donner au ministère extérieur tout le soin que nous voudrions. On pourrait certainement opérer un très grand bien auprès de ces pauvres âmes abandonnées qui ont soif de la parole de Dieu et qui vivent éloignées des pratiques religieuses, plutôt par ignorance que par irrégion ou manque de foi.

5. — De nombreuses personnes de la meilleure société, soit de Lisbonne, soit de nos environs, nous témoignent en toute occasion le plus grand intérêt et nous visitent souvent pendant la saison d'été. Le voisinage de Mgr le Nonce, qui a continué à prendre ses vacances d'été à côté de nous, contribue aussi pour une large part à augmenter le nombre de nos connaissances et de nos amis.

Nous devons une reconnaissance toute particulière à une noble dame, M^{me} Pereira, veuve d'un ancien ambassadeur, qui ne cesse de nous rendre tous les bons offices en son pouvoir. C'est

à elle que notre modeste chapelle est redevable d'un fort bel harmonium et d'un superbe ostensoire, du prix de 1000 francs chacun; c'est elle aussi qui, soit par son entremise personnelle, soit par le moyen de sa fille, dame d'honneur de Sa Majesté la reine Amélie, nous valut un honneur auquel nous étions loin de nous attendre : *Une visite royale!*

6. — La cour se trouvait, l'été dernier, en villégiature dans le célèbre château de la Péna. Voilà qu'un beau matin nous sommes avertis officieusement que ce jour-là même Sa Majesté la reine viendrait nous faire une visite, non d'apparat, mais de bienveillance, pour nous prouver tout l'intérêt qu'elle porte à nos OÈuvres. « Surtout point de frais de réception », nous fit-elle dire. A 3 heures du soir, elle arrive accompagnée des deux jeunes princes : Louis-Philippe, héritier présomptif, âgé de 6 ans et demi; et son petit frère, l'Infant dom Manuel, âgé de 4 ans; et d'une suite peu nombreuse. Sa Majesté est d'abord reçue à la chapelle, au chant du *Magnificat*; puis au salon, où le P. Supérieur la salue au nom de toute la communauté réunie et lui expose, dans un petit discours en portugais, les fins de notre Congrégation en général, et le but spécial de notre OÈuvre de Cintra, en vue des missions portugaises. Sa Majesté a répondu dans la même langue :

Depuis longtemps déjà, je désirais vous faire une visite pour vous prouver tout l'intérêt que je prends à vos œuvres, intérêt d'ailleurs qui ne m'est point personnel, car tous, à la cour et dans le gouvernement, apprécient chaque jour davantage les services signalés que vos missionnaires rendent au pays et à nos colonies.

Après cette courte mais très aimable allocution, tout le personnel de la communauté a été admis, selon l'usage portugais, à baiser la main de Sa Majesté la reine et du jeune héritier présomptif de la couronne. Sa Majesté, toujours accompagnée des princes et de sa suite, a visité ensuite avec un vif intérêt l'établissement et les diverses cultures, se faisant rendre compte de tout, jusque dans les moindres détails. Il va sans dire que chaque chef de section avait fait l'impossible pour mettre en relief les produits de son industrie. Sur le parcours du royal cortège, un superbe figuier a attiré surtout l'attention : à ses branches pendantes en forme de voûte, se voyaient, gracieusement entrelacées de manière à former un superbe étalage, les

plus belles productions de nos jardins : oranges et melons, concombres et citrons odorants, encadraient de magnifiques têtes de choux, aux couleurs et aux formes les plus diverses. A côté d'énormes potirons verts, jaunes et rouges, s'épanouissaient des laitues gigantesques escortées de navets, d'aubergines, de carottes, d'oignons, etc., et de toute une collection de fruits d'automne. En présence de cette exposition d'un nouveau genre, les jeunes princes restent émerveillés et s'enquièreent avec empressement du nom des divers légumes, dont un bon nombre étaient nouveaux pour eux.

Après 3 heures de séjour dans la communauté, Sa Majesté nous quitte au milieu des plus chaleureux *vivats*, laissant dans tous les cœurs un souvenir ineffaçable. Dans sa personne, en effet, la noblesse et la plus exquise distinction s'allient admirablement à une charmante bonté de cœur et à la plus aimable simplicité. Guidée par une piété solide et éclairée, animée d'une inépuisable charité, se consacrant tout entière à l'éducation de ses enfants, dont elle s'efforce de faire avant tout de bons chrétiens, dona Amélie est, aux yeux de tous ceux qui sont à même de l'apprécier, le modèle des épouses, des mères et des reines.

Le lendemain de cette visite, le P. Schaller reçut un pli contenant 600 francs, accompagnés d'un petit billet où Sa Majesté lui exprimait combien elle avait été touchée de l'accueil qu'elle avait reçu dans la communauté. Peu de jours après, un gentil jeu de quilles, dû à l'habileté de notre bon F. Augustin, franchit les portes du château de la Péna pour être déposé aux pieds des princes, dont le P. Supérieur avait appris le goût pour ce genre de distraction. Nos princes, tout étonnés et ravis, sautèrent de joie et déclarèrent hautement qu'ils reviendraient l'année prochaine à la *Quinta* des Pères.

COMMUNAUTÉ DU BIENHEUREUX FISHER (AÇORES)

JANVIER 1891. — FÉVRIER 1894

1. Fondation. — 2. Arrivée du personnel. Bon accueil. — 3. Ouverture du collège. Visite de Monseigneur. — 4. Nombre d'élèves. Maison rivale. — 5. Acquisition d'une maison. Bienfaitrices. — 6. Climat. Population. — 7. Ministère. — 8. Visites.

1. — L'origine de cette nouvelle communauté, comme il a été dit au *Bulletin* de février 1892, remonte au mois de juillet 1891.

A cette date, M. l'abbé José-Maria Eloy de Régo, pieux ecclésiastique des Açores, vint à Porto, de la part de Mgr d'Angra, pour y traiter de la fondation d'une maison religieuse, à Ponta-Delgada, capitale de Saint-Michel, l'île la plus importante de tout l'archipel. Cette fondation répondait aux vœux de quelques pieuses demoiselles, apparentées en ligne collatérale au cardinal Fisher, martyr de la foi en 1535. Les ouvertures que fit à ce sujet M. l'abbé de Régo paraissant assez favorables, le P. Eigenmann s'empressa d'en faire un exposé au T. R. Père.

La Maison-Mère, désireuse de posséder à l'étranger un établissement assez rapproché d'Europe, pour que nos jeunes aspirants puissent au besoin y jouir du bénéfice accordé par l'article 50 de la loi militaire, crut devoir faire un accueil favorable à cette proposition. Le P. Rulhe, s'étant rendu à Ponta-Delgada, pour voir sur les lieux les conditions, et ayant confirmé par un rapport favorable les premières données, la Maison-Mère accepta la fondation par décision du 15 septembre 1891, octave de la Nativité de la Très Sainte Vierge.

2. — Le P. Schurer (François), de la communauté de Braga, fut désigné comme supérieur de la nouvelle communauté, et partit de Lisbonne, le 20 novembre, pour Ponta-Delgada. L'administrateur du diocèse, du nom de Fisher, le reçut avec la plus grande bienveillance. Par le bateau du 5 janvier 1892, partirent les PP. Faxel et Cancellas, les FF. Justino et Urbano, et de plus, un grand scolastique, M. Marcel Masl. Le collège s'ouvrit le 15 du même mois, sous le nom de *Instituto Fisher*. Depuis sa fondation, le personnel s'est accru du P. Santos, de M. Machin, grand scolastique, parti le 8 octobre de la même année; du novice Frère Arsenio, parti le 8 janvier 1893; et enfin du F. Henrique et de M. Gomes Laureiro, grand scolastique, arrivés le 25 octobre 1893.

On aurait pu craindre un instant que, par suite de fâcheux préjugés contre les religieux, fortement enracinés dans ces îles, surtout depuis la suppression violente des ordres monastiques en 1834, l'Œuvre ne vint à rencontrer, dès le début, de sérieuses difficultés. Heureusement, il n'en fut point ainsi. La fondation put se faire sans obstacles. L'Esprit-Saint, que les Açoriens vénèrent d'un culte tout spécial, veillait, sans doute, sur le retour des religieux au milieu de ces populations, où la Congrè-

gation, appelée à s'établir d'une façon vraiment providentielle, semble destinée à opérer de grands fruits de salut. Sur l'avis toutefois de personnes prudentes, le P. Supérieur crut bon de placer l'établissement sous la protection du Consul de France et de soumettre les statuts du collège à l'autorité administrative pour en obtenir l'approbation officielle. Cette approbation nous a été accordée sans difficulté. En l'octroyant au P. Supérieur, M. le Préfet a même ajouté de vive voix :

Puisque vous ne venez point pour prêcher des missions dans les paroisses, mais que votre intention est de vous borner à l'éducation de la jeunesse, vous pouvez compter sur ma bienveillance et mon appui.

Depuis lors, il semble avoir tenu parole. A ce propos, nous rappellerons, pour donner une idée de l'état des esprits dans ces îles, que les Pères Jésuites venus ici, il y a quelques années, pour donner une mission, durent se retirer précipitamment de Ponta-Delgada, devant une émeute soulevée contre eux par quelques meneurs exaltés.

3. — L'ouverture du collège eut lieu le 15 janvier 1892, dans une maison louée provisoirement; peu après survint la mort de Mgr Francisco Lacerda, notre regretté pasteur. A quelque temps de là, fut promu à l'évêché des Açores, Mgr Francisco José Brito, ancien vicaire général de Braga, animé des meilleures dispositions envers nos Pères. Lors de son passage à Ponta-Delgada, pour se rendre à Angra, siège épiscopal et capitale de l'île *Terceira*, le P. Supérieur, accompagné du P. Cancellas, s'empressa d'aller, à bord, lui présenter ses hommages. Sa Grandeur, après les visites officielles, voulut bien se rendre au collège pour donner un témoignage public de sa sympathie à notre œuvre naissante. En présence de M. le Préfet et des personnages les plus marquants de la ville, Monseigneur fit, de nos collègues du Portugal, l'éloge le plus flatteur. Ses paroles avaient d'autant plus de poids que Sa Grandeur, ancien professeur du grand séminaire et recteur du lycée de Braga, pendant de longues années, avait eu l'occasion, comme lui-même l'a fait remarquer fort à propos, de connaître de près les élèves formés dans nos établissements.

Au mois d'octobre de cette même année, le P. Supérieur s'est

rendu à Angra pour visiter Sa Grandeur et la remercier de son extrême bonté envers nous. Logé au palais épiscopal, il y reçut les témoignages de la plus grande bienveillance; Monseigneur a même tenu à le présenter aux principales familles de sa ville épiscopale.

Au mois de mai suivant, désireux de montrer d'une façon encore plus sensible son affection vraiment extraordinaire envers nous, Sa Grandeur s'est rendue expressément à Ponta-Delgada pour nous rendre visite, choisissant, à cet effet, la fête du Bienheureux Fisher, fixée au 4 mai. Il va sans dire que nous nous sommes évertués de notre mieux à lui faire une réception aussi convenable que possible. Heureusement, nous étions déjà installés dans notre nouvelle maison, et la famille Fisher nous est venue en aide en se chargeant de presque tous les frais de réception. Un *Te Deum* solennel, une grand'messe avec panégyrique du Bienheureux Fisher, prononcé par le P. Santos, une cérémonie de première Communion et de Confirmation, et enfin une petite séance littéraire, ont fait du séjour de Monseigneur au milieu de nous, une fête dont nos jeunes élèves garderont longtemps le souvenir. Le *Peregrino de Lourdes*, premier journal catholique de l'archipel, a consacré à cette visite son numéro du 13 mai; mais les journaux libéraux ont gardé à ce sujet un silence significatif.

Ces marques toutes spéciales de sympathie sont, en effet, d'autant plus dignes de notre reconnaissance qu'une partie de la population, la plus influente peut-être, voyait d'un assez mauvais œil la fondation d'une maison religieuse dans ces îles. Intimation avait même été faite au prédécesseur de Mgr Francisco José de Brito, de ne point donner suite à une pareille entreprise, sous peine de se voir exposé à des déboires et à des avanies regrettables; il était même question d'ameuter contre Sa Grandeur, au moment du débarquement, la lie des habitués du port.

4. — Les cours s'ouvrirent, le 15 janvier, avec huit élèves externes auxquels vinrent s'adjoindre, dès le 1^{er} mai, une trentaine de nouveaux; parmi eux se trouvaient les enfants des principales familles, notamment les fils de deux professeurs du lycée. La première année, on avait dû se contenter d'un simple externat; mais, dès le début de la deuxième, l'internat comptait

à son ouverture 24 élèves, et l'externat atteignait le chiffre de 80.

Nos examens officiels de fin d'année ont été heureux. Sur 41 élèves présentés, 27 ont été reçus. Nous avons obtenu une distinction pour le français, l'unique accordée en cette matière. Ce bon résultat nous faisait augurer, pour l'année suivante 1893-1894, une rentrée excellente; les demandes d'admission affluaient des différentes îles de l'archipel. Mais ces succès, par trop rapides peut-être, devaient se ralentir, l'épreuve ne pouvant manquer aux œuvres de Dieu. Lésés dans leurs intérêts, et poussés peut-être aussi par quelques sectaires, les professeurs des écoles particulières s'étant donné le mot, s'efforcèrent de jeter le discrédit sur le collège, en répandant des bruits calomnieux, disant que nous ne savions pas donner l'éducation sociale propre à notre temps, que nous torturions les enfants, etc., et ils s'unirent eux-mêmes pour fonder, de concert, une maison rivale. Bref, le résultat de toutes ces manœuvres a été une sensible diminution dans le nombre de nos élèves; l'internat se maintient, il est vrai, au nombre de l'année précédente, mais les externes ont baissé de 80 à 56.

Nos enfants sont dociles, religieux et soumis, mais pas aussi ardents à l'étude qu'il serait à désirer.

5. — Dans notre premier local provisoire, le manque d'espace, surtout pour les cours de récréation, nous causait d'assez vives inquiétudes pour l'avenir, car il était impossible de s'élargir à cet endroit. Heureusement, la divine Providence est venue à notre aide d'une manière vraiment admirable. Une maison fort vaste et bien située a été mise en vente inopinément, et nous avons pu en faire l'acquisition en agissant avec la plus grande prudence. Le nom des véritables acquéreurs a dû être caché au vendeur jusqu'après la signature de l'acte de vente; alors, cet homme, sans foi ni loi, a mis tout en œuvre pour résilier le contrat, mais il n'était plus temps.

Bien que la Congrégation n'ait pas encore été mise en possession de la donation qui lui a été faite, les demoiselles Fisher ont avancé la somme nécessaire à l'achat, fait sous le nom d'un membre de la Congrégation. La maison acquise, servant d'habitation à douze ménages différents, a dû subir de grandes modifications pour être adaptée à sa nouvelle destination. Nous pourrions y loger une centaine d'internes, et les jardins contigus

ont 80 ares environ, espace suffisant pour donner à chaque section une cour de récréation spéciale.

A notre arrivée à Ponta-Delgada, des trois donatrices deux étaient encore en vie. Malheureusement, nous ne devons pas les conserver longtemps : le divin Maître, les trouvant mûres pour le ciel, les a appelées à lui à un an d'intervalle. On procède en ce moment à l'inventaire judiciaire de leur fortune, dont la jouissance se trouve pendant ce temps entre les mains d'une sœur, exécutrice testamentaire des défuntés.

6. — Le climat des îles Açores est, comme on le sait, bon et tempéré, mais assez humide, spécialement en hiver. La santé de tous les membres de la communauté s'est fort bien maintenue, quelques-uns ont même éprouvé une heureuse amélioration.

La population de l'archipel s'élève à 260,000 âmes environ, dont 120,000 dans la seule île de Saint-Michel; Ponta-Delgada, où nous sommes établis, compte plus de 20,000 habitants. Ces îles très fertiles sont un peu déçues par suite de la disparition presque totale des oranges, dont l'exportation formait leur principale richesse. On tâche d'y suppléer par les ananas; mais leur culture, assez dispendieuse, ne saurait compenser la perte des orangers.

En ce moment, les Açoriens voudraient obtenir l'émancipation de la tutelle de la mère patrie : ils s'efforcent d'obtenir l'autonomie administrative et financière; ils rêvent les bienfaits d'un *Home-Rule*, comme en voudraient les habitants de la verte Erin.

7. — En fait de ministère extérieur, nous avons l'aumônerie des Sœurs de Saint-Joseph, établies ici un an après notre arrivée. Un Père va tous les jours dire la sainte messe à un couvent de Franciscaïnes. A plusieurs reprises, le P. Santos a prêté son concours pour la prédication aux prêtres des paroisses voisines. Malheureusement, ses nombreuses occupations au collège ne lui permettent pas de se livrer autant qu'on le désirerait à ce genre de ministère, qu'il sait rendre très fructueux.

Les exercices de la retraite ont été donnés, en 1892, par le P. Supérieur; et, en 1893, par le P. Santos.

Le clergé nous a toujours témoigné la plus grande bienveillance. Pendant la vacance du siège épiscopal, M. le chanoine Fisher, vicaire administrateur du diocèse, a bien voulu dispenser transitoirement M. l'abbé José Maria Eloy do Régo de la direc-

tion spirituelle du grand séminaire, afin que cet excellent prêtre pût nous prêter son précieux concours. Monseigneur a autorisé le P. Supérieur à accorder à tous les Pères de la communauté le pouvoir d'exercer le saint ministère et cela pour un temps illimité. En plusieurs occasions, les chanoines de la cathédrale ont laissé voir qu'ils s'intéressaient vivement à notre Œuvre, et l'un d'entre eux, M. l'abbé Ferreira, rédacteur principal du journal catholique, profite de toutes les occasions pour mettre en relief les services que la Congrégation rend en Portugal et surtout dans ses colonies. Pour le moment cependant, nous croyons opportun d'observer dans toutes nos relations extérieures une prudente réserve.

8. — Outre la visite de Monseigneur, dont il a déjà été parlé, nous avons eu l'occasion de donner l'hospitalité, en 1892, à cinq Pères Jésuites se rendant au Paraguay. L'année suivante, deux autres membres de la Compagnie sont restés quelque temps avec nous. Venus de Braga, où ils avaient connu nos Pères, ils se rendaient, selon les désirs de Monseigneur, au grand séminaire d'Angra, pour y prêcher la retraite annuelle et commencer, dans cette ville épiscopale, une résidence destinée surtout à la direction spirituelle du grand séminaire. Le 16 juillet 1892, M. le capitaine de vaisseau, Ernest Dumont, commandant de la *Melpomène*, est venu visiter l'Institut. Excellent catholique, cet officier de marine a tenu à ce que le P. Supérieur l'accompagnât dans ses visites aux diverses autorités de la ville et a mis gracieusement à notre disposition deux baleinières du bord, pour que tout le personnel du collège pût visiter le navire de guerre français.

NÉCROLOGIE



Décès. — Le P. Brand, Eugène, profès des premiers vœux, malade de la poitrine, est décédé à Bordeaux, le 1^{er} mars, à l'âge de 25 ans; il n'y avait que peu de jours qu'il était arrivé du Congo français;

Le F. Etienne Baldy, profès des vœux perpétuels, est mort à Saint-Ilan, le 3 mars, à l'âge de 74 ans, par suite d'épuisement;

Le P. Krænner, Michel, profès des vœux perpétuels, s'est éteint, à Merville, le 5 mars, à l'âge de 64 ans, par suite d'asthme et d'épuisement. Le T. R. Père a tenu à présider lui-même les funérailles du regretté défunt, dont, pendant de longues années, il avait pu apprécier l'esprit religieux et le zèle apostolique.

Le P. Steinmetz, Jean, profès des premiers vœux, est décédé à Huilla le 5 février, à l'âge de 26 ans, par suite de phtisie.

LE F. ÉTIENNE BALDY

DÉCÉDÉ A SAINT-ILAN, LE 3 MARS 1894

Notice envoyée par le R. P. Barillec

Nous venons de porter à sa dernière demeure ici-bas la dépouille mortelle de l'un des anciens Frères Léonistes de Saint-Ilan, le bon F. Etienne Baldy. Né à Saint-Christol-de-Rhodière, près le Pont-Saint-Esprit, au diocèse de Nîmes (Gard), le 4 mars 1820, il a terminé sa carrière le 3 mars de cette année, la veille du soixante-quinzième anniversaire de sa naissance.

Les parents du F. Etienne étaient de modestes cultivateurs. Après quelque temps d'école, pour apprendre un peu à lire et à écrire, il les aida dans les travaux des champs; mais à l'âge de vingt et un ans, il dut les quitter pour faire son service militaire. Il en eut pour sept ans, selon la loi en vigueur à cette époque. Parti le 31 juillet 1841 et enrôlé comme carabinier dans le 2^e léger, il ne fut libéré que le 21 novembre 1847.

M. du Clésieux venait, à cette époque, de fonder l'Œuvre de Saint-Ilan, et il cherchait surtout des auxiliaires parmi les anciens soldats. C'est ainsi qu'il avait recruté le bon F. Antonin, envoyé plus tard dans la Mission de Sénégambie, où il a rendu, pendant de longues années, de si précieux services. Or, le F. Antonin avait connu au régiment Étienne Baldy; ils avaient été ensemble au fort de Bitche et étaient particulièrement liés. Sachant que celui-ci allait terminer son service, il lui écrivit pour l'engager à venir partager ses travaux à Saint-Ilan. Le brave carabinier fit aussitôt généreusement le sacrifice de son pays et de sa famille et vint sans hésiter rejoindre son ancien camarade. Arrivé dans l'établissement le 12 décembre 1847, il fut admis le 12 juin 1848 au noviciat des Frères Léonistes et fit

ses vœux comme profès l'année suivante. Il aimait souvent à rappeler combien il avait sué pour aider à creuser les fondations des premiers bâtiments de Saint-Ilan et transporter les pierres et le sable nécessaires pour ces constructions.

L'Œuvre de Saint-Ilan comptait vers cette époque quatre autres maisons : celles de Carlan, de Brondineuf, de Bellejoie et du Bois-de-la-Croix. Le F. Étienne fut employé successivement dans ces diverses maisons, mais particulièrement en celle de Brondineuf; et là, il avait à peu près tout à faire à lui seul, avec les enfants confiés à ses soins, depuis la cuisine jusqu'aux travaux de culture. Les Léonistes étaient peu nombreux, le travail très dur, le régime bien maigre, la vie, par conséquent, assez rude. Le courage du bon Frère ne se démentit pas néanmoins, et il persévéra généreusement dans sa vocation. Mais comme ses confrères, il sentait le besoin d'une direction vraiment religieuse pour la communauté comme pour les œuvres dont elle était chargée. Aussi, malgré les premières difficultés, inévitables en pareilles circonstances, fut-il heureux de voir la Congrégation arriver à Saint-Ilan, en 1855. Il demanda aussitôt à entrer parmi nos Frères, et après six mois de probation pour s'instruire de leur règle, il fit sa profession dans notre Institut, avec les autres Léonistes, le 2 février 1856; puis, trois ans après, il émit avec bonheur les vœux perpétuels, le jour anniversaire de la précieuse mort de notre Vénérable Père, dont il était devenu l'enfant, et pour lequel il eut toujours depuis une dévotion toute particulière, comme le montrent ses lettres.

Le F. Marie-Augustin ayant été envoyé à Langonnet, le F. Étienne le remplaça à Saint-Ilan dans la charge importante de chef de famille, jusqu'à son départ pour Saint-Michel, au mois de juin 1863, époque à laquelle il fut remplacé lui-même par le F. Philémon, qui remplit depuis lors cette charge.

Ce changement de communauté ne fut pas sans causer quelque peine au F. Étienne, d'autant plus que, de chef de famille qu'il était à Saint-Ilan, il devenait à Saint-Michel simple chef de section. Cependant, comme un ancien soldat qui ne connaît que la consigne, et mieux encore en bon religieux, il ne fit aucune objection et partit aussitôt pour Langonnet, sans même prendre le temps de faire ses adieux à ses chers enfants, comme il l'aurait pourtant bien désiré. Il y resta six années

chargé d'une section; puis, comme il y souffrait beaucoup, par suite de douleurs rhumatismales, on le fit revenir à Saint-Ilan, où il devait désormais passer le reste de sa vie. Il eut d'abord à diriger ici une section de colons; mais, plus tard, sa santé ne lui permettant pas de suivre les enfants aux champs, on le chargea de l'entretien des chemins de la propriété. Enfin, dans les dernières années, le travail au dehors ne lui étant plus possible, à cause du violent catarrhe et des crises d'asthme dont il souffrait, on lui confia le soin de la lapinerie. Il s'en occupait, comme il l'avait toujours fait pour tous ses emplois, avec le plus grand intérêt, et nul n'était plus heureux que ce bon Frère quand il pouvait offrir de beaux et gros lapins pour la table de la communauté, les jours de fête ou lorsque l'on avait à recevoir des étrangers.

Une des qualités qui distinguait, en effet, le cher F. Étienne, c'était son esprit de dévouement dans tout ce qu'il avait à faire. Il avait tout particulièrement à cœur les intérêts de la maison et de ses œuvres, et il apportait en tout une soigneuse économie, en faisant bien attention à ne rien laisser perdre (1). « Ces jeunes Frères, disait-il souvent quand il en voyait de plus ou moins négligents dans le soin de leurs affaires, ça ne sait pas ce que c'est que l'économie et la pauvreté. »

Avec les enfants, le F. Étienne était très bon, mais cependant très ferme et même sévère au besoin. Aussi avait-il sur eux un grand ascendant. Tous sentaient que ce Frère les aimait d'une véritable affection, mais, en même temps, ils savaient qu'il n'y avait pas à plaisanter avec lui. Voici ce qu'il écrivait lui-même, à ce sujet, de Saint-Michel, où il avait eu une section assez difficile à tenir.

Me voilà donc dans ma nouvelle charge; mais j'ai eu bien du mal pour obtenir comme il faut l'ordre et le travail dans ma section. Moi, qui étais si fier de mes enfants de Saint-Ilan! Si parfois j'en surprénais quelqu'un en défaut, un coup de sifflet de loin suffisait pour le remettre à son devoir: c'était comme un coup de foudre. S'ils n'obéissaient pas par amour, ils le faisaient du moins par

(1) En cela cependant, il avait, comme il arrive quelquefois, un zèle un peu malentendu. Quand il voyait, par exemple, des outils ou d'autres objets laissés à la traîne, il les ramassait dans sa cellule, qui, à la fin, se trouvait ainsi encombrée de toutes sortes d'affaires, chose peu conforme à l'ordre et à la pauvreté religieuse.

crainte, et la crainte est le commencement de la sagesse. Ici, j'ai beaucoup de nouveaux et ils ne sont pas encore disciplinés. Enfin, je me suis dit : « De gré ou de force, quand même il y aurait une pièce de canon, il faut que ça marche. » Et, Dieu merci, ça commence à marcher. (Lettre du 20 août 1863.)

Le F. Étienne avait naturellement un caractère vif, ardent et sensible. Il reconnaissait lui-même humblement ses déficiences et s'attachait à les combattre.

Quand je suis le *Frère Étienne*, écrivait-il au T. R. P. Schwindenhammer, dans son style assez indépendant des règles de la grammaire, mais spirituel et expressif, alors je suis heureux ; mais, les jours que c'est le *vieux Baldy*, je suis malheureux. (Lettre du 8 mai 1861.)

Le bon P. Lævenbruch, ajoutait-il dans une autre lettre de 1868, vient de nous prêcher la retraite. Ça été comme un envoyé du ciel. Il nous a tout expliqué si simplement qu'on n'avait jamais encore rien vu de si clair. J'ai pris pour sujet d'examen particulier : l'humilité, car c'est ce qui me fait le plus défaut. L'amour-propre me fait souvent monter la moutarde au nez, surtout quand ça ne marche pas comme je voudrais. La moindre contrariété me fait voir des montagnes, là où ce n'est que plaine. J'ai pris de bonnes résolutions, mais, vous le savez, dans un mauvais terrain, la meilleure graine va toujours en dégénéralant. De mois en mois cependant, un peu de retraite, ça vous retrempe l'âme comme la rosée du ciel. (Lettre du 30 novembre 1868.)

Ce qui soutenait le F. Étienne dans ses peines et ses difficultés, c'était cet esprit de foi vive et ardente qui caractérise les catholiques du diocèse de Nîmes, et qu'il avait puisé, sans doute, dès sa plus tendre enfance, au foyer paternel. Ses exercices de piété étaient pour lui quelque chose de sacré, et il y apportait autant qu'il était en son pouvoir la plus grande exactitude.

Il avait, du reste, une grande énergie de caractère et ne calculait jamais avec la peine. Dans les dernières années, il passait souvent des nuits très mauvaises, par suite de ses crises d'asthme et de ses quintes de toux. Il n'en était pas moins fidèle à se lever à 4 heures du matin, pour ne pas manquer l'oraison, quoiqu'il eût toute permission de rester au lit, à cause de sa santé. Souvent même il lui arrivait, n'ayant pas entendu l'horloge, de se lever au milieu de la nuit, de crainte de se trouver en retard. C'est ce qu'il fit encore huit jours à peine

avant sa mort, alors qu'il était déjà très souffrant. Vers 1 heure du matin, le P. Supérieur entend du bruit dans le corridor. Il se lève pour voir ce qu'il y avait. C'était le F. Etienne qui se rendait à la chapelle. Il devait, dit-il, faire ce jour-là la sainte communion, et, ne sachant pas l'heure, il avait craint d'arriver en retard à la messe. Le P. Supérieur l'envoya se recoucher, et dut lui défendre de se lever désormais avant qu'on allât lui porter de la lumière.

Ce bon Frère avait été pris d'un refroidissement vers le 20 février. Il en résulta une forte bronchite, qui lui occasionnait une toux presque continuelle et lui coupait la respiration. Le médecin prescrivit de lui appliquer sur les poumons deux larges vésicatoires; ils ne produisirent presque aucun effet. On arriva ainsi au jeudi 1^{er} mars. Le cher malade n'ayant pu communier depuis déjà plusieurs jours, et son état paraissant s'aggraver de plus en plus, on lui offrit de lui donner la sainte communion en viatique. On avait craint d'abord que cela ne lui fit impression. Mais il accepta au contraire avec reconnaissance, et le lendemain, premier vendredi du mois, consacré au divin Cœur de Jésus, on la lui apporta de nouveau. Ce fut pour la dernière fois qu'il eut le bonheur de s'unir à son divin Sauveur sur cette terre d'exil. Dans la journée, il s'affaiblit notablement. Il ne pouvait plus expectorer; ses mains devenaient froides, et le pouls était peu sensible. Il était du reste plein de calme, de paix et de résignation. On crut prudent de lui donner dans la soirée l'Extrême-Onction et l'indulgence de la bonne mort. Le P. Kuentz pria le R. P. Barillec, revenu depuis quelques jours à Saint-Ilan, de lui donner les derniers secours de la religion. Le bon Frère les reçut avec esprit de foi; quoique très affaibli, il avait encore sa connaissance; le F. Grégoire passa la nuit auprès de lui. Vers une heure, il s'aperçut que la respiration du malade devenait plus pénible. Le P. Supérieur, qui avait recommandé de l'avertir au moindre signe de danger, accourut aussitôt. Le cher Frère venait de rendre doucement le dernier soupir, sans secousse et sans agonie, vers une heure du matin. C'était le premier samedi de mars et le troisième jour du mois de saint Joseph; il avait ainsi rendu sa belle âme à Dieu sous les auspices de la Très Sainte Vierge et du bienheureux patron de la bonne mort. Dans le cours de la journée, les membres de la communauté

allèrent successivement, avec les enfants, réciter le chapelet auprès du corps du défunt, revêtu de l'habit religieux; et le lendemain, quatrième dimanche de Carême, eurent lieu les funérailles, célébrées, sur l'invitation du P. Supérieur, par le R. P. Barillec, comme représentant spécialement la Maison-Mère en cette cérémonie.

C'est le quatre-vingt-seizième enterrement qui s'est fait dans le petit cimetière de l'établissement, depuis la fondation de l'OEuvre en 1847. Là reposent auprès du F. Etienne, en attendant la résurrection, les PP. Warnet, Drézen et Orinel; les FF. Nicolas, Marie-Jules, Blain, Ange, Léonard (Philippe), Sylvain, Albert (Valy), Zacharie, Odilon (Dugué), Hugolin, Maxence et Marie-Bernard, un prêtre étranger, quelques aspirants et agrégés et soixante-dix enfants, colons ou orphelins. Ces défunts ne sont pas oubliés. Chaque fois que les enfants passent près du cimetière en allant au travail ou à leur retour, et cela arrive souvent dans la journée, puisqu'il est situé près du chemin d'entrée de l'établissement, ils récitent ensemble un *Pater*, et un *Ave Maria*, pour le repos de l'âme des fidèles trépassés, particulièrement pour ceux qui sont enterrés dans ce cimetière.

LE P. LE GALL

DÉCÉDÉ A GORÉE, LE 26 DÉCEMBRE 1893

Le P. Le Gall Ferdinand naquit à Concarneau (Finistère), le 12 avril 1862. Après avoir fait ses études, jusqu'à l'âge de quinze ans, dans sa ville natale, il fut placé au collège de Notre-Dame de Langonnet. C'est là qu'il conçut le désir d'entrer dans notre congrégation, dans laquelle il avait d'ailleurs pour parent un de ses membres les plus vénérables, le P. Lejeune (Jean-Marie). Aussi, bientôt après, était-il admis au petit scolasticat (12 octobre 1877). Passé au grand scolasticat, il y continua régulièrement ses études et fit profession en août 1886.

Envoyé peu après dans la Mission du Sénégal, il y a prodigué son zèle et sa santé, surtout dans la récente et grave épidémie de choléra, qui a affligé cette colonie, et à la suite de laquelle le cher Père avait été atteint d'une anémie profonde qui l'a conduit au tombeau. Voici, sur ses derniers moments, quelques détails,

extraits d'une lettre du P. Renault, supérieur de la communauté de Gorée où il est décédé :

Depuis son entrée à l'hôpital, le P. Le Gall ne ressentit aucune amélioration dans son état. Le lendemain de la belle fête de Noël, le médecin constata que le cher malade était atteint d'une hépatite aiguë. Je crus de mon devoir de l'avertir de la gravité de son cas et lui proposai d'émettre ses vœux perpétuels. Le lendemain donc, après s'être de nouveau confessé, il prononça ses vœux, au moment où je lui portai le saint Viatique et je les reçus au nom du T. R. Père. Sa maladie s'aggravant de plus en plus, il demanda lui-même l'extrême-onction. Je l'exhortai à bien offrir ses souffrances au bon Dieu et à s'unir à notre divin Sauveur, souffrant pour nous sur la croix. « Oh ! je ne l'oublie pas, me dit-il. » Mais déjà il ne parlait qu'avec peine et la respiration devenait de plus en plus pénible. Enfin, vers quatre heures du soir l'agonie commença. Je récitai alors avec les Sœurs présentes les prières de la recommandation de l'âme et lui renouvelai plusieurs fois l'absolution. A sept heures, il n'était plus.

Le lendemain matin, le cher défunt que nous avons revêtu la veille au soir de ses habits religieux et des ornements sacerdotaux, était transporté à la maison et exposé au parloir de la communauté. Toute la journée, jusqu'au moment des obsèques, ce fut une succession ininterrompue de fidèles, redoublant les marques de sympathie qu'ils n'avaient cessé de donner au Père, durant sa maladie.

L'enterrement fait par le R. P. Pascal a été aussi beau et aussi touchant que possible. La population chrétienne tout entière s'y trouvait : Blancs, Mulâtres et Noirs, tous avaient voulu témoigner ainsi de leur affection pour le cher défunt. Trois bateaux offerts par les Noirs conduisirent à Bel-Air les nombreux assistants qui voulurent accompagner le regretté Père à sa dernière demeure. C'est là qu'il repose à côté du bon F. Chrysogone.

Je n'ai pas à faire l'éloge du défunt. Vous savez, Monseigneur, que je perds en lui un confrère très dévoué et très obéissant, d'un caractère doux et bon. Il a succombé aux fatigues qu'il a endurées à l'occasion de l'épidémie du choléra, durant laquelle il n'a pas un instant marchandé ses forces, mais bien prodigué sa santé avec générosité. Aussi Dieu l'a-t-il appelé sans tarder à la récompense. (Lettre du 29 décembre 1893.)

LE P. FLORENT WALTER

DÉCÉDÉ A ÉPINAL, LE 30 DÉCEMBRE 1893

Résumé succinct d'une notice parue dans la Semaine religieuse d'Épinal.

Né à Maennolshein, près Saverne, le 11 avril 1860, le P. Florent Walter était issu d'une de ces chrétiennes familles d'Alsace, où les traditions de piété se transmettent de génération en génération. Comme tant d'autres de ses compatriotes, il rêva dès son enfance les rudes labeurs de l'apostolat, dans les Missions lointaines...

Entré au petit scolasticat de Cellule, le 9 octobre 1877, il y fut bientôt suivi par un de ses frères, plus jeune et aujourd'hui membre de la Congrégation, le P. Walter Aloyse, professeur au collège de Porto.

A la suite d'un refroidissement, survenu à la fin de ses études classiques, Florent Walter ressentit les premières atteintes de la maladie de poitrine qui devait l'enlever. Au début de son noviciat, des hémorragies fréquentes le tinrent couché à l'infirmerie, pendant de longues semaines ; et c'est dans un état de grande faiblesse qu'il put enfin pour la première fois offrir le saint Sacrifice.

Admis à la profession le 26 août 1888, le P. Walter était peu après envoyé à Epinal, où il remplit les fonctions de surveillant des externes. Après deux années d'un repos relatif, comme surveillant, il fut chargé d'une partie des cours d'allemand, auxquels se joignirent bientôt, sur son désir, un cours d'histoire et des leçons particulières. Il se livra à ses nouvelles fonctions avec un dévouement absolu et une constante régularité.

Dans la conduite des élèves, le P. Walter ne voyait qu'une chose : le bien de leurs âmes ; et il pensait avec raison que le reste viendrait par surcroît. L'esprit de foi a toujours paru être sa vertu dominante.

Au bout de deux années de professorat, il se trouva de nouveau tellement épuisé qu'il dût aller demander au pays natal le rétablissement de ses forces. Mais les autorités allemandes lui refusèrent l'entrée de l'Alsace, et cette épreuve porta le dernier coup à une santé déjà si compromise. De nouvelles hémorragies se produisirent, suivies de fièvres, et, cette fois, l'on eut beaucoup de peine à obtenir un mieux relatif qui devait être bien passager. Le cher Père voulut néanmoins reprendre ses fonctions.

C'était au mois d'octobre 1893. Mais, au bout de quelques semaines, ses forces le trahirent et il dut abandonner sa classe pour toujours.

Dans une promenade qu'il faisait vers cette époque avec un de ses confrères, celui-ci s'efforça de lui faire accepter avec une pieuse résignation la pensée d'une mort prochaine. « Oh ! je sais bien, lui dit le malade, que cette mort lente et sûre est une grande grâce du ciel. Elle me permet de me préparer avec soin à paraître devant le grand Juge. Mais quelle perspective effrayante pour la pauvre nature que celle de se sentir emporté si jeune et sans encore avoir rien fait pour Dieu ! » C'était là son *fiat* et il le disait avec une modestie sincère.

Bientôt de cruelles souffrances commencèrent à lui faire sentir qu'il allait toucher au terme de ses maux. A partir de ce moment, il attendit la mort avec une sorte d'impatience joyeuse. « Est-ce bientôt la fin, demandait-il ? Oh ! dites-moi que je mourrai bientôt ! » Souvent il renouvelait à Dieu le sacrifice de sa vie et l'offre de ses souffrances pour ses parents, pour l'Institution de Saint-Joseph, pour la Congrégation. « Savez-vous pourquoi je souffre tant, dit-il à l'un des Pères ? Je vais vous le dire. » Et il raconta qu'un jour tandis qu'il était encore au scolasticat, on proposa cette pensée, dans une bande où il se trouvait, pendant la récréation : Quelle est la plus grande grâce que l'on puisse demander à Dieu ? Et, comme chacun s'ingéniait à trouver une réponse à sa façon, le P. Walter demanda alors à Notre-Seigneur la grâce de souffrir dans tous ses membres, à ses derniers instants, et de mourir dans la pleine possession de lui-même, en union avec le divin Crucifié.

Dévoit serviteur de Marie, il a encore été exaucé dans une autre demande qu'il avait adressée à cette tendre Mère. Plusieurs fois, dans sa maladie, il manifesta le désir de mourir un samedi. C'est, en effet le samedi, 30 décembre, aux premières heures du jour, qu'il rendit doucement à Dieu sa belle âme, purifiée par la souffrance, et après avoir répondu lui-même aux dernières prières que l'on récitait autour de lui. Le P. Supérieur lui demanda un souvenir auprès de Dieu pour la maison d'Epinal. « Oh ! oui, mon Père, répondit-il, avec un accent de vive et affectueuse assurance, oh ! oui, pour Epinal et pour vous... surtout pour vous ! »

LE F. BASILÉE

DÉCÉDÉ A SAINT-LOUIS (SÉNÉGAL), LE 18 DÉCEMBRE 1893

Le F. Basilée (Joseph-Gass) était né le 22 mars 1863, à Uhlweiler (Alsace). Depuis sa première communion, il se sentait appelé à la vie religieuse. Ayant connu notre congrégation par le F. Pharon, il demanda à y être admis, et entra au postulat des Frères à Chevilly, le 24 septembre 1885. Pendant son temps de probation, il se montra très édifiant sous tous les rapports, surtout par sa régularité, sa docilité et son humilité. Assez habile dans le métier de charpentier, qu'il exerçait depuis l'âge de quinze ans, il passa la plus grande partie de son temps d'épreuve au Grand-Quevilly, à Mesnières et à Grignon, pour aider aux constructions.

Profès le 8 septembre 1887, après avoir travaillé encore quelque temps dans nos maisons de France, il fut envoyé à Ballarat, en Australie, où il émit ses vœux perpétuels en 1890.

Par suite de la suppression de cette communauté, étant revenu en France, il fut peu après attaché à la Mission du Sénégal. Il s'y est généreusement dépensé jusqu'à sa mort, comme on le voit par la lettre suivante de Mgr Barthet, annonçant à la Maison-Mère le décès de ce bon Frère :

Le cher F. Basilée est mort ce matin (18 décembre 1893), à deux heures. Je suis allé hier avec le P. Guérin voir notre bien regretté Frère. Je lui dis d'offrir ses souffrances au bon Dieu en union à celles que Notre-Seigneur avait endurées sur la croix, et lui parlai du bonheur d'être auprès du bon Dieu avec tous les anges et tous les saints, en particulier avec tous les missionnaires qui avaient travaillé dans cette Mission. Je l'excitai également au repentir de toutes les fautes de sa vie et lui donnai une dernière absolution. Puis, comme nous prévoyions qu'il pourrait rendre le dernier soupir d'un moment à l'autre, nous récitâmes les prières des agonisants. Le P. Delpuech vint après le souper veiller notre cher malade. celui-ci fut tranquille jusque vers onze heures, et dit alors au Père : « Je vais mourir » Le Père l'encouragea à mettre sa confiance en Jésus, Marie, Joseph, et lui suggéra des actes jaculatoires que le Frère n'avait plus guère la force de répéter avec lui. Vers deux heures, il rendit doucement son âme à Dieu, sans aucune agitation...

Cette mort est pour la Mission une grande perte. Le F. Basilée était non seulement un excellent ouvrier habile et dévoué, mais encore et surtout un religieux modèle. Les Frères de cette trempe

sont bien précieux parmi nous, car ce n'est qu'avec des hommes ayant un véritable esprit religieux, qu'on peut arriver à faire un bien solide et durable dans ce pauvre pays. (Lettre du 18 décembre 1893.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 5 mars, le P. Siméon, de la Cimbébasie ;

Le 9, le P. Stoffel Ignace, du Congo français ;

Le 9, les PP. Buléon et Reeb et le F. Aubert de la mission du Gabon ;

Le 26, les PP. Buisson et Holder, de la Guyane ; le P. Le Beller, de la même mission, les avait devancés d'un mois. (Ce sont les derniers Pères de la Guyane.)

Départ. — Le 12 février, le F. Marie Stanislas s'est embarqué à Marseille pour se rendre à Mayotte.

Placements. — Ont été placés durant le mois de mars :

Le P. Palley et le F. Juvence, de la Communauté de Saint-Ilan, à Langonnet ; Le F. Gilles, de Chevilly, à Saint-Ilan.

Saint-Cœur de Marie. — La communauté de Chevilly a reçu dernièrement en don, par l'entremise du P. Dhyèvre, supérieur de Bordeaux, un beau Christ, de grandeur naturelle, en bois sculpté. Ce qui a donné lieu à une solennelle cérémonie de plantation de croix, le jour du vendredi saint. Toute la communauté s'est rendue processionnellement au lieu préparé pour l'inauguration du nouveau Calvaire (1). Le Christ, porté par six scolastiques, a été attaché à une magnifique croix en chêne, travail de nos Frères menuisiers.

Le T. R. Père alors a pris la parole. Après avoir dit quelle joie il avait éprouvée, en 1876, en faisant une semblable plantation de croix au sein d'une tribu sauvage, établie aux sources de l'Oyapock, il a parlé des avantages pratiques que l'on pouvait retirer de cette croix. Il a évoqué le souvenir du serpent d'airain, dont la vue guérissait tous ceux qui avaient été blessés par la morsure des serpents, ajoutant qu'il ne fallait pas attendre d'être

(1) Le rond-point où commence la grande allée faisant face à l'aqueduc d'Arcueil.

blessé pour jeter les yeux avec confiance et amour vers cette croix devant laquelle on passerait fréquemment, mais qu'il fallait la regarder sans cesse pour ne pas laisser se rouvrir d'anciennes plaies et pour conjurer toutes les tentations du démon.

Le T. R. Père a rappelé ensuite que naturellement nous ne pouvions pas aimer la croix et que la grâce seule donnait cet amour : « Même secouru par la grâce, a-t-il ajouté, l'homme, quel qu'il soit, éprouve tout d'abord un sentiment d'appréhension, lorsqu'il se trouve en présence d'une souffrance et d'une humiliation. Mais s'il est fidèle à correspondre promptement et généreusement à la première grâce qui le porte à les endurer, il lui arrivera de le faire avec consolation. » N'est-ce pas ce que nous apprend le texte évangélique au sujet de Simon le Cyrénéen ? Pour avoir porté un instant la croix du Sauveur ne lui fut-il pas donné de devenir chrétien, évêque et martyr, et de voir ses deux fils compter parmi les plus fervents disciples de Notre-Seigneur ?

Si donc, a-t-il dit, en s'adressant aux Scolastiques et aux Frères, vous apprenez à porter avec amour et résignation, durant le temps de votre épreuve, vos petites croix de chaque jour, vous serez plus tard de fervents missionnaires, supérieurs à toutes les difficultés, capables d'envisager sans trouble toutes les souffrances, le martyre même, mais surtout Dieu bénira vos travaux et vous fera engendrer une nombreuse et fervente postérité d'enfants spirituels.

Le lendemain, samedi, le T. R. Père s'est rendu à Grignon, où il a reçu la profession de deux novices Pères, les PP. Marichelle et Schœffer et d'un novice frère, le F. Théophile (Charles Heidkampe).

Bulletins. — Prière à Mgr Le Roy d'expédier la première moitié des bulletins de sa Mission, de manière à ce qu'ils nous arrivent au commencement de mai, et la seconde moitié le mois suivant. Ceux de la Préfecture du Bas-Congo devraient nous parvenir en juillet.

Maison-Mère, 30 mars 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Procès du V. Père. — Translation de reliques au Saint-Cœur de Marie. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — *Sénégal.* Dakar. — Saint-Louis. — Gorée. — Rufisque. — **Nécrologie.** Décès : F. Polycarpe. — *Notices :* PP. Steinmetz, Brand. — **Nouvelles des communautés.** *Avis.*

MAISON-MÈRE

PROCÈS DU VÉNÉRABLE PÈRE

Comme l'indiquait le *Bulletin* du mois de juin 1893, le procès apostolique sur les vertus et les miracles en particulier de notre Vénérable Père : *super virtutibus et miraculis in specie*, avait commencé le 12 mai précédent. Grâce à la bienveillance et au dévouement des membres du tribunal ecclésiastique, il a pu être mené à bonne fin. Non seulement il est terminé pour la France, mais encore le secret sur les dépositions des témoins est levé, la transcription s'opère ; encore quelque temps et après le collationnement des copies sur l'original, deux exemplaires en seront envoyés à Rome, pour qu'il y soit examiné et jugé.

Tous nos confrères liront avec intérêt les détails de l'importante cérémonie de l'exhumation et de la nouvelle inhumation des précieux restes de notre Vénérable Père et Fondateur.

C'était le 5 avril dernier, à Chevilly. Mgr de Forges, évêque titulaire de Ténarie, nommé par Son Ém. le Cardinal-Archevêque de Paris, en vertu d'un indult spécial, vicaire général pour le procès ; M. de Bonniot et M. Blanchar, chanoines titulaires de l'Eglise métropolitaine de Paris, juges assesseurs ; M. Latty, curé de Saint-Médard, promoteur ; M. Benoist, notaire, après une courte prière devant le Saint Sacrement, dans la chapelle

du grand scolasticat à Chevilly, se rendirent à la petite chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs, bâtie au-dessus de l'ossuaire où se trouve le caveau qui renferme les ossements de notre saint Fondateur. Le T. R. Père, les RR. PP. Grizard, Corbet, Huvéty, le général Libermann avec sa famille, les membres des différentes communautés de Paris, de Chevilly et de Grignon entouraient déjà le tombeau. Les PP. Grizard et Gerrer attestèrent, sous la foi du serment, devant MM. les juges ecclésiastiques, que, réellement, le corps du Vénérable Libermann se trouvait dans le caveau supérieur du milieu de l'ossuaire. Voici d'ailleurs la déposition du R. Père premier assistant.

Déposition du R. P. Grizard.

Le vénérable serviteur de Dieu, François-Marie-Paul Libermann, mourut à Paris le lundi 2 février 1852, dans la chambre de l'entresol, actuellement occupée (5 avril 1894) par le T. R. P. Emonet, 4^e supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Son corps, accompagné des RR. PP. Ignace Schwindenhammer et Frédéric Le Vasseur, fut transporté à Notre-Dame du Gard pour y être inhumé, le mercredi 4 février. Il resta dans le caveau disposé pour le recevoir, jusqu'au 26 juillet 1865.

À cette date, il en fut retiré en présence des RR. PP. Le Vasseur Frédéric et Barillec, du Frère Jean Parchet, de M. Eugène Schwindenhammer, de MM. Graval, curé-doyen de Picquigny; Hamonet, curé de Croy; Ségard, curé d'Hangest, et M. de Saint-Paul, prêtre, pour être transporté à Chevilly, où il arriva le 28 juillet 1865. (Procès-verbal fait à Notre-Dame du Gard, 20 février 1865.)

Là, par les soins de M. Eugène Schwindenhammer, et avec l'aide du R. P. Welty, missionnaire venu d'Afrique, les ossements furent débarrassés de la poussière qui les recouvrait, enduits de vernis pour assurer plus facilement leur conservation, disposés dans leur ordre naturel sur une planche en bois de chêne, et reliés entre eux par des fils de cuivre argentés. Il fut constaté par plusieurs témoins : Fréd. Le Vasseur, Ig. Schwindenhammer, supérieur général, Eug. Schwindenhammer, R. P. Barillec, que le squelette était dans toute son intégrité, avec toutes ses parties, à l'exception de deux petites phalanges des doigts de pied et de quelques fragments des côtes perdus dans la poussière de charbon et sciure de bois qui entourait le corps dans le cercueil primitif, et l'index de la main droite, coupé en 1852, par M. Eugène Schwindenhammer, en pré-

sence des RR. PP. Emonet et Delaplace, et envoyé aux Missions d'Afrique.

Le corps, recouvert d'une étoffe de soie, fut renfermé dans un cercueil en chêne, dont les côtés étaient vitrés, et déposé dans un tombeau provisoire, établi dans un chalet couvert de chaume, situé au fond de la propriété, à côté de l'endroit où se trouve actuellement la chapelle funéraire.

Pendant la guerre, au mois d'août 1870, le lundi 29, le cercueil, renfermant les restes du Vén. P. Libermann, fut enfermé dans une caisse et confié à la terre dans une fosse creusée sous un chalet attenant à la ferme, qui occupait alors le milieu de la propriété, à l'endroit où se trouve actuellement une briqueterie.

En 1871, le P. Speisser fit déblayer l'endroit où la fosse avait été creusée. Grâce à Dieu, le cercueil fut retrouvé parfaitement intact; et le 15 août je le fis transporter par les novices sous le chalet qui l'abritait avant la guerre.

En 1878, une petite chapelle fut élevée sur un ossuaire destiné à recevoir les restes de nos missionnaires, rapportés des cimetières de N.-D. du Gard, de Villejuif et de Chevilly. Le 7 août 1878, le cercueil renfermant les restes du vénérable P. Libermann fut tiré du tombeau où il était depuis 1865, enfermé dans une caisse en bois, portant gravée sur une plaque de plomb : « Vénérable François-Marie Paul Libermann », et placé dans le caveau supérieur de l'ossuaire, fermé par une pierre recouverte d'une plaque de marbre, sur laquelle on lit gravée l'inscription suivante :

LE VÉNÉRABLE
FRANÇOIS-MARIE-PAUL LIBERMANN
DÉCÉDÉ LE 2 FÉVRIER 1852

Étaient témoins : † F.-M. Duboin, évêque de Raphanée; Grizard, supérieur; J.-L. Simonet, prêt. miss.; Wenger, prêt. miss.; P. Neu, prêt. miss.; Et. Montel, prêt. miss.; P.-L.-M. Chopin, prêtre; M. Stervennou, prêt. miss.; M. Duby, prêt. miss.; A.-M. Renault, prêtre.

Depuis, il n'a pas été dérangé.

J'atteste la vérité de tout ce qui précède comme témoin auriculaire des faits antérieurs à 1865; ils m'ont été racontés par M. Eugène Schwindenhammer encore vivant, mais incapable pour cause de maladie de paraître, et comme témoin oculaire des faits qui se sont passés depuis 1865 jusqu'à ce jour.

GRIZARD.

Après les dépositions des PP. Grizard et Gerrer, Mgr de Forges

s'avança sur le pallier de la chapelle, et à haute et intelligible voix prononça en français l'excommunication majeure *latæ sententiæ* contre quiconque oserait ou essaierait, même par dévotion, d'emporter ou de soustraire la plus petite parcelle du tombeau, du corps, des vêtements et du cercueil du vénérable Serviteur de Dieu, ou d'y introduire autre chose. Cette sévère interdiction achevée, le F. Juste, maçon, commença le descellement de la pierre qui fermait l'entrée du caveau.

Alors apparut aux regards attendris de l'assistance le double cercueil qui renfermait notre cher trésor. On le transporta dans la chapelle où le F. Léonard, menuisier, le décloua. Là, M. le docteur Dautel et M. le docteur Le Bec examinèrent avec attention les restes précieux de notre Vénérable Père. Le squelette était dans un état parfait de conservation. La disposition était absolument la même qu'en 1865. Les médecins eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer l'art particulier avec lequel tout avait été arrangé.

Aussi, un novice s'empressait-il, avec la permission du tribunal, de prendre une photographie des ossements de notre Vénérable Père reposant dans le cercueil vitré, et un des Pères fit toucher à ces restes sacrés médailles, croix et chapelets.

Nous sommes heureux de communiquer à tous nos confrères le rapport détaillé des deux docteurs :

Les médecins soussignés, Dautel (Louis), médecin adjoint de l'hôpital Notre-Dame de Bon-Secours, officier d'Académie, et Le Bec (Édouard), chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand et de l'Ordre du Sauveur de Grèce, sur la réquisition du tribunal ecclésiastique commis pour l'examen de la cause du vénérable P. Libermann, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, sous la présidence de Mgr de Forges, évêque de Ténarie, après avoir prêté serment sur les saints Évangiles, avons procédé à l'examen du corps que nous avons trouvé dans l'état suivant. Le corps est enveloppé :

1^o D'une boîte extérieure en bois, dont le côté gauche est disjoint par l'humidité;

2^o D'une seconde enveloppe garnie de vitres sur les côtés; à la tête et aux pieds, le fond est en bois plein; le couvercle est en tôle de fer, parfaitement intact, retenu par deux cadenas fermés. A travers les vitres, le corps, à l'état de squelette, apparaît recouvert d'une pièce de soie rouge décolorée, intacte partout et parsemée de

nombreuses fleurs en papier. Sur la soie, on voit un certain nombre de toiles d'araignée.

Dans ce cercueil, outre le squelette, on trouve un coussin supportant la tête; deux flacons en verre, bouchés avec un bouchon de verre, scellés, portant chacun une étiquette et contenant : celui de gauche, des cheveux; celui de droite, une masse brunâtre que l'inscription indique être les restes du cerveau; au milieu et derrière la tête, une petite fiole bouchée à l'émeri, renfermant un ongle.

Le squelette est couché sur le dos, les mains croisées sur la poitrine.

La tête est intacte; on n'y voit plus que trois dents adhérentes, une quatrième est tombée du côté droit.

Le squelette du corps et des membres est absolument au complet; il n'y manque que :

1° L'index droit; 2° la seconde phalange du quatrième et du cinquième orteil du pied droit; 3° les cartilages des sixième, septième, huitième et neuvième côtes droites, et des septième, huitième et neuvième côtes gauches. Ces cartilages sont remplacés par des feuilles de papier d'étain qui recouvrent également les cartilages existants des autres côtes.

Les pieds et les mains sont supportés par des plaques métalliques; à la place de l'index droit manquant se trouve, à l'encre rouge, l'inscription suivante : doigt coupé à Notre-Dame du Gard, 1852, donné à Mgr Kobès.

Le squelette tout entier est monté sur des fils métalliques, qui ont maintenu les os en place et assuré leur conservation.

En foi de quoi ils ont signé le présent procès-verbal.

Chevilly, le 5 avril 1894.

D^r L. DAUTEL.

D^r E. LE BEC.

Il était midi un quart : la séance fut suspendue. A deux heures un quart, le Tribunal continue sa session. Successivement, les novices, les séminaristes du séminaire colonial, les scolastiques, les Frères, les novices frères, quelques religieuses de Saint-Joseph de Cluny et de la Rue, défilèrent pieusement devant les ossements de notre vénérable Père. C'était vraiment touchant et solennel.

M. le docteur Le Bec s'étant vu obligé, à son grand regret, de partir pour Paris; M. le docteur Dautel prit avec respect le squelette et le replaça dans un cercueil de sapin orné, à l'intérieur, de soie violette, et placé dans un autre cercueil en plomb. Un

voile de soie blanche ayant été étendu sur ces précieux restes, le F. Hérard, ferblantier, souda le cercueil en plomb qui, en six endroits différents, fut scellé, sur le plomb même, du sceau épiscopal de Mgr de Fôrges. A son tour, le cercueil en plomb fut mis dans un cercueil en chêne dont le couvercle fut vissé et scellé encore, en six endroits, du même sceau, avec de la cire rouge.

La cérémonie était achevée; le corps de notre vénérable Père, ainsi changé de demeure, fut replacé dans le même caveau d'où il avait été sorti précédemment; et le F. Juste, en présence des membres du tribunal, en scella de nouveau la pierre d'entrée.

TRANSLATION DE RELIQUES AU SAINT-CŒUR DE MARIE

Le 26 avril a eu lieu à Chevilly une cérémonie vraiment grandiose et touchante. Lors de son dernier voyage à Rome, le T. R. Père avait obtenu, par l'entremise du P. Bricchet, un grand nombre de reliques insignes, entre autres le corps entier de saint Valentin. Avant de placer toutes ces précieuses reliques sur les autels qui leur étaient destinés, on avait dû leur préparer de belles châsses, et modifier ces autels pour les rendre aptes à les recevoir.

C'est le jeudi 26 qu'a été faite la translation solennelle de toutes ces reliques. On devait les transporter processionnellement à travers les grandes allées qui font le tour de la propriété; un beau reposoir avait même été construit, en face de la grande grille; mais une pluie torrentielle, survenue pendant la nuit, ayant rendu les allées impraticables, ces reliques ont dû être disposées sur un magnifique reposoir, dressé sous le passage couvert, entre la cour intérieure et le château. C'est là que, surmontées d'une parcelle de la vraie croix, se trouvaient, au milieu de tentures et de fleurs, de bannières et d'oriflammes, les six belles châsses qu'on est allé chercher en procession.

Cette procession était conduite par le T. R. Père, revêtu d'une chape d'or, assisté du P. Brunetti, comme diacre, d'un novice-prêtre, M. Wintz, comme sous-diacre, et de six chapiers: M. l'abbé Lemire, député d'Hazebrouck; M. le Curé de Chevilly, M. l'abbé Soudan, les RR. PP. Grizard, Huvétyts et Ott, Venaient ensuite vingt prêtres ou diacres, en tunique ou cha-

suble, portant sur un brancard, par groupe de quatre, les reliquaires. Celui de la vraie croix était entre les mains du T. R. Père lui-même.

La procession, revenant sur ses pas, à travers la cour intérieure, est rentrée au sanctuaire par le bas de la chapelle.

Immédiatement, le T. R. Père a commencé la grand'messe, pendant laquelle le chant de dom Potier a été habilement exécuté par un chœur de scolastiques.

M. l'abbé Lemire, député du Nord, avait été invité à prendre la parole à l'évangile. Pendant trois quarts d'heure, il a tenu son auditoire sous le charme de sa ravissante conférence. Au milieu de développements nouveaux, pleins d'érudition et d'intérêt. M. le député n'a rien oublié et a eu, pour toutes les catégories de ses auditeurs, pour la Congrégation surtout, des allusions très délicates et on ne peut plus sympathiques.

Voici, en quelques mots, le résumé de cette belle et pieuse allocution :

1. Au point de vue *liturgique*, les reliques des saints sont le plus bel ornement des autels. Dans la primitive Eglise, tout autel était un tombeau de martyr. Aujourd'hui encore, on ne célèbre point à un autel sans reliques enfermées dans sa table. Dieu semble vouloir ainsi que les saints qui ont uni, à la fin de leur vie, leur sacrifice à celui du Calvaire, demeurent associés, par leurs ossements, au corps de Jésus-Christ immolé par le sacrifice de l'autel.

2. Au point de vue *dogmatique*, la vue des reliques des saints nous rappelle, non seulement l'importante vérité de l'immortalité de l'âme, mais encore le dogme capital de la résurrection de la chair; car le culte des reliques est intimement lié à cette croyance; et c'est ce mystère de notre résurrection future qu'il a été le plus difficile de faire admettre au paganisme. Les prédications de saint Paul à l'Aréopage en font foi.

C'est pourquoi l'Église, au temps pascal, rend des hommages spéciaux aux martyrs, voulant ainsi rappeler que leur chair ressuscitera comme celle du Christ. Son office est rempli d'*Alleluia* en leur honneur; il y est parlé de la floraison des saints, de leur rayonnante splendeur, de leur immortelle vie, en un mot de leur rénovation préparée et annoncée par celle du Christ. Et le renouvellement printannier de la nature, que nous venons de contempler, n'est lui-même qu'une image du retour de la vie qui ranimera un jour nos desséchés.

3. Au point de vue *moral*, il résulte de cette fête, de ce culte des saints martyrs, pour tout chrétien d'abord, mais davantage encore pour tout religieux, une grande leçon et un bel exemple, leçon et exemple de dévouement, de sacrifice, à l'imitation des martyrs qui ont tout donné à Dieu, même leur vie. Il en sera ainsi pour la plupart des jeunes auditeurs qui se préparent à aller évangéliser les plages lointaines. Où qu'ils soient, peu importe le lieu ou le mode de leur sacrifice : là-bas ou ici ; là-bas, broyés par la persécution du climat, ou des hommes ou des bêtes ; ici, revenus pour achever une vie mortellement atteinte au service des âmes, puissent-ils dire partout : « Qui est semblable à Dieu ? » *Et omnia ossa mea dicent, quis similis tibi?...*

L'orateur a terminé en évoquant, par sa pensée, par ses vœux et sa prière, cette belle fête, cette incomparable solennité à laquelle on accourra des quatre points de l'univers pour acclamer les reliques du vénérable Libermann, et les porter en triomphe après le décret de béatification rendu par l'Église, à l'autel de la chapelle du Saint-Cœur de Marie, centre et cœur de toute la Congrégation.

A l'occasion de cette cérémonie, ou plutôt de l'orateur qui y a pris la parole, disons, en passant, que, le dimanche précédent, le cher abbé Lemire avait eu l'occasion de prononcer un magnifique discours en l'honneur de Jeanne d'Arc. Invité par M. Dumont, maire, et M. l'abbé Depautre, curé-doyen de Laventie, dans une église splendidement décorée de bannières et d'écussons aux armes de Jeanne d'Arc, et remplie d'une foule immense, le sympathique député du Nord a exalté l'humble bergère, *fille du peuple, libératrice de la France.*

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil :

Aux vœux perpétuels :

Les PP. LUEC, du Congo français ; CHANY, de la Sénégambie ;
(déc. du 30 oct. 1893) ;

Le P. GERSPACHER, d'Haïti (déc. du 20 novembre 1893) ;

Le P. LAVANDIER, de la Mission de la Sénégambie (déc. du
21 mars 1894) ;

Le P. NOLAN, des États-Unis (déc. du 10 avril 1894) ;

Le F. SIMPLICIEN Dubat, du Zanguebar (déc. du 30 oct. 1893) ;

Le F. AUGUSTO Soares, du Portugal (déc. du 20 nov. 1893) ;

Les FF. AUBRY Augustin, de Douvaine; BÉNIGNE Le Roux, de Langonnet (21 mars 1894);
Le F. DIVITIEN Amann, de la Maison-Mère (déc. du 1^{er} avril 1894).

Aux vœux de cinq ans :

Par décision du 20 novembre 1893 :

Le P. BAUMANN, de la communauté de Cellule;
Le P. VEILLET, du Para, et le P. BOUCHEYRAS, de Mesnières;

Par décision du 30 octobre 1893 :

Le F. ANDRÉ Bernard, de la Mission de la Sénégambie;

Par décision du 21 mars 1894 :

Le F. MARTINIEN Rohfritsch, de la Mission de Sierra-Leone;
Le F. ULPYEN Olivier, de la communauté de Langonnet;

Par décision du 1^{er} avril 1894 :

Les FF. CLAIR Haering, et GÉMINIEN Mombartz, de Mesnières;
Le F. JOSAPHAT Hunziger, de la maison d'Orgeville;
Le F. OCTAVIEN Kaltenheisser, de la communauté de Beauvais.

A la profession.

AD NOVICIAT DES CLERCS, A GRIGNON, LE 24 MARS, MM. :

MARICHELLE Christophe, né le 25 juillet 1869, à Beaufeuille (Aisne);
SCHAEFFER Gaspard, né le 29 mars 1862, à Ratisbonne (Bavière);

Messe mensuelle à dire aux intentions du T. R. Père Général :
le 8, le P. Marichelle; le 14, le P. Schaeffer.

Le F. THÉOPHILE Heidkamp, né le 4 sep. 1871, à Winz (Allemagne).

A LANGONNET, LE 29 OCTOBRE 1893, LES FF. ;

RIEU Borel, né le 29 avril 1869, à Loudéac (Côtes-du-Nord);
CANTIEN Cloarec, né le 16 déc. 1868, au Faouët (Morbihan).

LE 4 AVRIL :

Le F. MERRY Quer, né le 28 mai 1872, à Belz (Morbihan).

A CELLULE, LE 1^{er} NOVEMBRE 1893, LES FF. :

ACHILLE Heinrich, né le 10 février 1874, à Elsenheim (Alsace);
NECTAIRE Avel, né le 9 septembre 1872, à Gerzat (Puy-de-Dôme);
JOSSE Stolte, né le 10 novembre 1867, à Wewelsburg (Allemagne);
QUILLIAN Rettig, né le 15 nov. 1868, à Altschweier (Allemagne);
MARTIN Hermann, né le 28 juillet 1867, à Duntenheim (Allemagne);
MARTIAL Meier, né le 30 oct. 1873, à Altschweier (Allemagne).

LE 4 AVRIL 1894 :

Le F. CANDIDIEN Peltier, né le 19 sept. 1867, à Metz (Lorraine);

A HUILLA (CUNÈNE), LE 23 DÉCEMBRE 1893 :

Le F. THOMÉ Guadelupe.

A CHEVILLY, LE 4 AVRIL, LES FF. :

BENOIT Grollemund, né le 3 janv. 1872, à Guémar (Alsace);
 SÉRAPHIN Brunner, né le 16 janv. 1876, à Luckenpoint (Bavière);
 VALÉRIEN Spielmann, né le 3 juillet 1870, à Innenheim (Alsace);
 PHILIBERT Schuller, né le 27 avril 1875, à Walburg (Alsace);
 FERDINAND Comte, né le 2 mai 1875, à Erstein (Alsace);
 VIATEUR Staehlé, né le 30 octobre 1874, à Wintzenheim (Alsace);
 SIMILIEN Caillaud, né le 11 juillet 1868, à Vieillevigne (Loire-Inf^{re});
 HYACINTHE Moritz, né le 7 nov. 1874, à Ribeauvillé (Alsace).

A CINTRA, LE 15 AVRIL 1894, LES FF. :

EVARISTO Martins Campos, né le 1^{er} avril 1872, à Grimancellos (Portugal);
 CUSTODIO Moreira, né le 14 août 1874, à Paradella (Portugal);
 MAURICIO Marquès, né le 6 septembre 1859, à Lourical do Campo (Portugal);
 MATHEUS Thomé, né le 12 janvier 1860, à Santa Comba (Portugal);
 BELCHIOR Pereira, né le 16 novembre 1869, à Arregada (Portugal).

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis, par décision du T. R. P. Général :

A titre de scolastiques :

AU GRAND SCOLASTICAT DE CHEVILLY, LE 3 FÉVRIER 1894, MM. :

LAGUET Jean, du diocèse de Clermont, pat. rel. s. Paul;
 LE MELLEC Jules, du diocèse de Vannes, pat. rel. s. Goustan;
 ZIMMERMANN Jules, du dioc. de Rouen, pat. rel. s. Maurice;
 DANGUY François, du d. de Coutances, p. r. s. François-d'Assise;
 GESTIN Jean-Louis, du dioc. de Quimper, pat. rel. s. Donatien.

AU GRAND SCOLASTICAT DE LANGONNET, LE 4 AVRIL 1894, MM. :

SUDRE Stéphane, du dioc. de Clermont, p. r. s. François-Xavier;
 FALCONNET Jean-François, du dioc. d'Annecy, p. r. Marie-Joseph.

AU PETIT SCOLASTICAT DE MERVILLE, LE 15 OCTOBRE 1893, MM. :

DØERING Henri, du dioc. de Cologne, pat. rel. François-Marie;

ROSE Pierre, du diocèse de Cologne, pat. rel. François-Marie;
 LOGIÉ Victor, du dioc. de Cambrai, p. r. s. Louis de Gonzague;
 NOUAIIS Henri, du dioc. de Nantes, p. r. s. François-Xavier.

AU PETIT SCOLASTICAT DE CELLULE, LE 4 AVRIL 1894, MM. :

SCARTEZINI Guillaume, du d. de Trente (Tyrol), p. r. s. Fr.-Xavier;
 SCHEER Aloïse, du diocèse de Strasbourg, pat. rel. s. Joseph;
 KRAFFT Auguste, du dioc. de Strasbourg, p. r. s. François-Xavier;
 GAEFFERT Aloïse, du d. de Strasbourg, p. r. s. François-Xavier;
 BERNERT Paul, du dioc. de Strasbourg, p. r. s. Thomas-d'Aquin;
 STICKELREISSER Théophile, du d. de Strasbourg, p. r. s. Pierre;
 GROSS Théophile, du d. de Strasbourg, p. r. s. L. de Gonzague;
 KRAUSS Charles, du d. de Strasbourg, p. r. s. François-Xavier;
 CRONENBERGER Joseph, du d. de Strasbourg, p. r. s. Th.-d'Aquin;
 GARZEND Michel, du diocèse de Louvain, pat. rel. s. Dominique;
 GUTHMANN Victor, du dioc. de Strasbourg, p. r. s. Pierre-Claver;
 PERRONY Jean-Marie, du dioc. de Tarbes, p. r. s. Pierre-Claver;
 CAZALAS Auguste, du dioc. d'Agen, pat. rel. s. François-Xavier;
 GASTON Gabriel, du diocèse d'Albi, pat. rel. s. Léon;
 SUTTER Joseph, du diocèse de Strasbourg, pat. rel. s. Augustin.

A titre de novices Frères :

A BLACKROCK, LE 8 DÉCEMBRE 1893, LE POSTULANT :

SHARKEY Denis, du diocèse de Raphoe, en religion *F. Otteran*.

A BRAGA, LE 1^{er} JANVIER 1894, LE POSTULANT :

GOMES DA SILVA, du diocèse de Braga, en religion *F. Théodonio*.

A CHEVILLY, LE 3 FÉVRIER 1894, LE POSTULANT :

FORGET Augustin, du d. de Rennes, en rel. *F. Marie-Augustin*.

A CHEVILLY AUSSI, LE 4 AVRIL 1894, LES POSTULANTS :

MONA Léger, du diocèse de Strasbourg, en religion *F. Vincent*;
 KAISER Antoine, du d. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Théogone*;
 MENY Jean-Baptiste, du diocèse de Lyon, en rel. *F. Armand*;
 HEUBERGER Ch., du d. de St-Gall, en r. *F. Jean-Chrysostôme*;
 FRANZ Charles, du dioc. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Alexis*;
 LECORGUILLÉ Étienne, du d. de Saint-Brieuc, en rel. *F. Étienne*;
 GAUDEC Mathurin, du dioc. de Saint-Brieuc, en rel. *F. Martial*;
 MEYER Eugène, du diocèse de Strasbourg, en religion *F. Euloge*;
 DORNSTETTER Joseph, du d. de Strasbourg, en r. *F. Marie-Marc*;
 GEBEL Henri, du d. de Philadelphie (États-Unis), en r. *F. Angelo*;

KAISER Charles, du d. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Aloysius*;
 MENNÉ Henri, du diocèse de Paderborn, en rel. *F. Thérésien*;
 LAMBERT Ferdinand, du d. de Coutances, en r. *F. Marie-Liguori*;
 DELALE Joseph, du diocèse d'Annecy, en religion *F. Médard*;
 RICHARD Léon, du dioc. de Soissons, en religion *F. Quentin*;
 JAMAULT Pierre, du dioc. de Coutances, en religion *F. Philbert*.

A CELLULE, LE 4 AVRIL 1894, LE POSTULANT :

ROTHBLETZ Aloyse, du diocèse de Strasbourg, en rel. *F. René*.

A CINTRA, LE 15 AVRIL 1894, LES POSTULANTS :

FERNANDES Josse-Augusto, du dioc. de Braga, en rel. *F. Diniz*;
 OLIVEIRA Josse dos Santos, d. d. de Lamégo, en r. *F. João de Deo*;
 FERNANDEZ Jose, du dioc. de Braga, en religion *F. Ambrosio*;
 BALTASAR João, du diocèse de Guarda, en religion *F. Paulino*.

MISSION DU SÉNÉGAL

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A DAKAR

OCTOBRE 1891. — AVRIL 1894.

1. Personnel. — 2. Pauvres. Ecoles. Catéchismes. — 3. Etat actuel de Dakar. Populations mélangées. — 4. Aumônerie de l'hôpital militaire. — 5. Dispensaire tenu par les Sœurs. — 6. Epidémie de choléra. — 7. Travaux à l'église. — 8. Visites. — 9. Retraites. Synode.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, il n'y a pas eu dans le personnel de la communauté d'autre modification que l'arrivée du F. Héribert, en novembre 1892. Ce cher Frère est spécialement chargé de seconder le P. Muller dans les travaux de la Procure.

Dakar reste le lieu de résidence de Mgr le Vicaire apostolique, quand il n'est pas en tournée dans les différentes parties de la Mission.

2. — Le cadre de nos œuvres est toujours le même, et leur marche n'a présenté en ces derniers temps rien de bien saillant. Les écoles, tenues par les Frères de Ploërmel et les Sœurs de l'Immaculée-Conception, voient s'accroître le nombre de leurs élèves. Grâce au concours dévoué des Frères et des Sœurs, l'instruction religieuse des enfants des écoles est dans un état très satisfaisant, et la célébration des offices se fait avec une solennité que pourraient nous envier bien des églises de France.

Il n'est malheureusement pas aussi facile de donner une instruction religieuse solide aux jeunes gens et aux jeunes filles qui ne fréquentent pas les écoles, et ils sont légion. Des catéchismes se font tous les jours pour eux ; mais l'assiduité laisse à désirer. Et pourtant l'expérience nous montre que, ici plus encore peut-être que partout ailleurs, à raison du contact avec la population musulmane de Dakar, une solide instruction est pour nos chrétiens la meilleure et même la seule garantie de persévérance.

3. — Dakar devient de plus en plus une vraie Babylone où affluent des gens *ex omni tribu, et lingua et populo et natione*. Cela est vrai des Blancs et des Noirs, et c'est une circonstance qui n'est guère de nature à favoriser le ministère du prêtre, d'autant plus que la plupart d'entre eux ne font que camper à Dakar pour quelque temps et y viennent avec le désir d'y trouver toute autre chose que la vérité religieuse : l'influence de celle-ci rencontre d'ailleurs un redoutable obstacle, d'une part, auprès des Blancs, dans leur mauvais exemple, et de l'autre, auprès des Noirs, dans le fanatisme et l'esprit de prosélytisme des sectateurs du Coran. Ceux-ci achèvent en ce moment la construction d'une grande mosquée, qui contribuera beaucoup à relever leur prestige auprès des indigènes. On se demande où ils ont trouvé les fonds pour élever ce monument ; ils se sont bien cotisés entre eux ; mais ceux qui les connaissent sont persuadés qu'on a dû leur venir largement en aide. Les idées musulmanophiles de certains hauts fonctionnaires porteraient facilement à croire qu'ils ont poussé l'aberration jusqu'à contribuer à l'édification de cette citadelle de propagande, antifranaïaise plus encore qu'antichrétienne.

Malgré tous ces obstacles, il y a à Dakar beaucoup de bien à faire, et il s'en fait beaucoup. Les offices sont bien suivis, et les sacrements fréquentés. Les associations pieuses contribuent grandement à ce résultat ; aussi, tâchons-nous de les encourager et de les développer. La dévotion aux âmes du purgatoire a pris une consolante extension depuis que Monseigneur a établi une Association pour la délivrance de ces saintes âmes. Le tronc destiné à recevoir les offrandes faites en leur faveur leur procure la célébration d'au moins une messe chaque semaine. Monseigneur a aussi érigé, le 16 juillet dernier, dans notre église, la Confrérie du Mont-Carmel. C'est surtout en vue d'établir dans

la Mission même un centre pour cette dévotion et nous dispenser d'envoyer en Europe les noms des fidèles qui reçoivent le scapulaire, que Monseigneur a érigé cette Confrérie.

4. — Le P. Muller continue ses fonctions d'aumônier de l'hôpital militaire et de l'hôpital du chemin de fer ; ces fonctions sont loin d'être une sinécure, surtout pendant la mauvaise saison. Il est rare que le Père voie refuser son ministère par les malades en danger ; cependant, l'influence de l'éducation athée reçue par les nouvelles générations ne laisse pas que de se faire sentir chez quelques-uns.

L'hôpital militaire est maintenant à peu près terminé ; c'est un vaste et bel établissement. Pendant quelques mois, la guerre du Dahomey a contribué à y augmenter le contingent des malades et celui des décès. La plupart des soldats qu'on nous envoyait arrivaient dans un état d'épuisement extrême, résultat des cruelles privations qu'ils avaient eu à endurer, au début des opérations principalement.

A l'hôpital du chemin de fer, le prêtre est quelquefois exposé à se trouver en face d'aventuriers qui ont mené la vie et sont, par suite, peu disposés à lui faire bon accueil. Heureusement, cet hôpital est beaucoup moins considérable que l'hôpital militaire.

Au mois de juin prochain, nous devons avoir à Dakar un troisième hôpital ; l'hospice civil de Gorée doit y être transféré. La nécessité de cet établissement se faisait bien vivement sentir ; plus d'une fois, de pauvres malheureux sont morts dans la rue, faute d'une maison de ce genre pour les recueillir et les soigner.

5. — Pour suppléer partiellement à son absence, nous avons construit, l'an dernier, au dispensaire dirigé par les Sœurs de l'Immaculée-Conception, quatre chambrettes pour les malades indigènes. Plusieurs y ont été recueillis et y ont trouvé, avec les soins du corps, la grâce d'une mort bien chrétienne. D'autre part, ce dispensaire, par les soins qu'on y donne chaque jour à de nombreux malades, et la facilité qu'il procure aux Sœurs d'être admises à les visiter à domicile, permet d'administrer le baptême à un bon nombre de petits enfants d'infidèles en danger de mort.

6. — Comme les autres villes de la colonie, Dakar a été visité

par le choléra, dans la seconde moitié de l'année dernière; le fléau toutefois a été relativement bénin et a sévi à peu près uniquement parmi les indigènes. Néanmoins, il a occasionné bien des courses et bien des fatigues au cher P. Planeix qui, à sa mission de sauver les âmes, avait volontairement ajouté celle de soigner les corps. Le bon Dieu a béni son dévouement, et plus d'un habitant de Dakar lui doit d'être encore du nombre des vivants. Il a réussi à sauver presque tous ceux auprès desquels il a été appelé au début de la maladie.

7. — Dans le courant de l'année dernière, on a fait à l'église des travaux de consolidation qui paraissent bien réussis et nous débarrassent de la menace d'en voir crouler la partie antérieure. D'autre part, le P. Planeix, au moyen principalement de dons qu'il a provoqués de divers côtés, nous a procuré plusieurs beaux ornements et divers objets qui nous permettent de donner à notre église une belle décoration les jours de fête.

Depuis le dernier *Bulletin*, un Conseil de Fabrique a été établi à Dakar comme à Rufisque. La loi sur les Fabriques, qui cause tant d'émotion en France, n'est heureusement pas promulguée au Sénégal.

8. — Les nombreux paquebots qui font escale à Dakar nous valent de fréquentes visites. Nous avons l'avantage de posséder au milieu de nous, pendant quelques heures au moins, un grand nombre de nos confrères des diverses Missions de la côte occidentale d'Afrique, et il en est de même des Pères de la Société des Missions africaines de Lyon. Pour ne parler que des chefs de Mission, nous avons eu successivement pour hôtes : Mgr Le Roy, les RR. PP. Browne, Lutz, Campana et le R. P. Lecron, préfet apostolique du Dahomey; Mgr Le Roy, en compagnie du P. Bichet, a passé une quinzaine de jours au Sénégal et a pu visiter ainsi la majeure partie des stations de la Mission. Le P. Browne n'a fait que passer; mais le P. Lutz, comme Mgr Le Roy, a séjourné un peu plus longuement au milieu de nous. Au commencement de cette année, nous avons eu aussi la visite de Mgr de Miranda Henriques, évêque de Parahiba, diocèse récemment créé au Brésil. Ce jeune prélat venait d'être consacré à Rome et se rendait dans son diocèse. Il était accompagné de Monsignor Pirès de Amorim, chanoine de la cathédrale de Rio-de-Janeiro, et ancien aumônier de l'empereur don Pedro.

Les bateaux de guerre qui ont stationné, à diverses époques, dans notre port, nous ont valu la visite de plusieurs officiers et de plusieurs aumôniers de marine. Mentionnons en particulier l'amiral d'Abel de Libran, commandant de la station navale de l'Atlantique, et MM. les abbés Wathelet, Bridonneau et Perrot; ce dernier, aumônier du vaisseau-amiral l'*Aréthuse*, et les deux autres, attachés à la colonne expéditionnaire du Dahomey.

9. — Chaque année, les Pères de la Mission se réunissent à Dakar pour la retraite et pour la tenue du Chapitre provincial. La réunion du mois de janvier 1893 a eu une importance exceptionnelle; la retraite a été suivie du Synode, le premier qui ait été tenu dans la Mission. Le Vicaire apostolique y était entouré de vingt-deux Pères; il y a promulgué, après les avoir soumises à l'examen des membres du Synode, des Ordonnances concernant l'organisation de la Mission et les fonctions du saint ministère. Ces Ordonnances sont actuellement à Rome pour être révisées par la Sacrée-Congrégation de la Propagande.

Pour la tenue du Synode, on a suivi l'ordre déterminé par le pontifical, en y apportant les quelques modifications nécessitées par la situation particulière aux Missions.

Le 15 janvier, eut lieu la clôture de la retraite; ce même jour, Sa Grandeur réunit les Pères en Congrégation préparatoire au Synode. Monseigneur y rappela d'abord sommairement la nature et le but du Synode, en particulier dans les Missions; puis, il exposa successivement : les motifs qui l'avaient porté à convoquer le Synode cette année; les raisons pour lesquelles il avait fait préparer de nouvelles Ordonnances; le contenu de ces Ordonnances; la manière dont les membres du Synode auraient à les examiner; enfin, quel serait le règlement du Synode et l'ordre des diverses réunions.

Les jours suivants, 16, 17 et 18 janvier, furent entièrement remplis par la session d'ouverture du Synode, par l'examen des Ordonnances dans les Congrégations particulières et dans les Congrégations générales, et par leur promulgation officielle dans les deux dernières sessions solennelles. Le Synode fut clôturé solennellement et en présence des fidèles réunis à l'église, le 18 janvier au soir.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS (SÉNÉGAL)

OCTOBRE 1891. — AVRIL 1893.

1. Personnel. — 2. Ministère. Dévotions et Confréries. — 3. Œuvres. Dispensaires et hôpitaux. — 4. Ecoles. — 5. Choléra. Procession. Chapelle de Notre-Dame de Lourdes à Sor. — 6. Visites. — 7. Souvenir à nos défunts.

1. — Le personnel se compose actuellement du P. Guérin, supérieur et curé de la paroisse ; du P. Blanchet et des PP. Delpuech, Tisserand et Méchin, vicaires.

Au mois de juillet 1892, le P. Blanchet, après quarante ans d'apostolat passés pour la plus grande partie dans la difficile Mission de Sierra-Leone, qu'il a fondée et su rendre prospère, venait à Saint-Louis se reposer de ses longs et pénibles travaux. Du reste, le cher Père n'est pas un inconnu pour la population de Saint-Louis : il a été autrefois son pasteur. Aussi, tous étaient heureux de le revoir et d'apprendre qu'il resterait au milieu d'eux. Malgré ses soixante-dix ans, il vague avec activité aux fonctions du saint ministère. Sa longue expérience est surtout mise à profit dans les cas difficiles. Il a particulièrement le talent de ramener à Dieu les pécheurs endurcis qui, depuis bien longtemps, ont oublié tout devoir chrétien.

2. -- Le ministère paroissial continue, comme par le passé, à nous donner beaucoup de consolations. Non que tout soit à la perfection : loin de là ; en effet, pourrions-nous être complètement contents, lorsqu'une population de près de 20,000 âmes vit, à nos côtés, dans l'infidélité, et que nous n'avons rien à espérer auprès d'elle ? Mais les bonnes dispositions de nos paroissiens nous dédommagent un peu. Nous sommes heureux de constater que non seulement le bien déjà fait s'est conservé, mais que l'on remarque un progrès sensible. Il nous est facile de nous en convaincre par l'assiduité aux offices divins, par la fréquentation des sacrements, et l'accomplissement du devoir pascal par tous à peu près.

Grâce à cette pratique des devoirs chrétiens, notre ministère est bien facilité lorsqu'il faut porter les secours de notre sainte religion aux malades. Loin de les refuser, ils sont les premiers à les demander. Sauf de rares exceptions, tous reçoivent les derniers sacrements. Parmi les morts édifiantes dont chacun de nous a été témoin, en voici une où se montrent particulièrement

la bonté et la miséricorde de Dieu. Un des personnages les plus haut placés dans la colonie tombait malade ; le P. Guérin, qui le visitait comme ami, s'aperçut bientôt du danger. Le médecin même vint à la Préfecture l'en avertir. La femme du malade, véritable chrétienne, exprime au Père ses craintes de le voir mourir sans les secours de la religion. Depuis quarante ans, il ne pratiquait pas : il fallait pourtant l'avertir du danger. Le P. Guérin lui fait une nouvelle visite, et avec toute la discrétion et la prudence que commandaient les circonstances, il lui propose de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Quel n'est pas son étonnement d'entendre cette réponse toute simple : « Mon Père, je ferai ce que vous voudrez ! » Le Père entend sa confession et lui propose de recevoir la sainte communion. Le malade n'osait espérer un pareil honneur, et répond : « Je ne suis pas à jeun. — Vous communiez en viatique », lui dit-on ; et lui, de reprendre, avec un accent plein d'émotion : « Comment ! quelques heures suffiront pour me préparer à recevoir mon Dieu, lorsque je l'ai abandonné pendant de si longues années ! » Il reçut la sainte communion avec les sentiments les plus vifs de foi et de charité. Avant de recevoir l'extrême-onction, il voulut s'en faire expliquer le sens. Muni de tous les sacrements de l'Église, il fit agenouiller sa famille, sa femme et ses deux petites filles, les bénit, en recommandant à ses deux chères enfants d'accomplir toujours, en tout et partout, leur devoir. — « Pour vous, cher Père Guérin, ajouta-t-il, je n'ai pas de paroles à ma disposition qui puissent vous exprimer toute ma reconnaissance ! » Dans la nuit même, après une crise, il rendait son âme à Dieu.

En dehors de la population chrétienne, notre ministère, comme nous l'avons déjà dit, est à peu près insignifiant ; nous n'avons donc pas le bonheur de faire beaucoup de néophytes. Cependant, chaque année, le samedi saint et le samedi de la Pentecôte, nous avons eu plusieurs baptêmes d'adultes : une dizaine, en moyenne. Pour la plupart, ce sont de jeunes Bambaras, qui ont été rachetées dans le Haut-Fleuve, et qui sont maintenant au service des familles. Chaque jour, elles viennent à la Préfecture, où un Père leur fait le catéchisme et les prépare au saint baptême. Malgré la vigilance qu'exercent les familles à qui elles sont confiées, elles sont loin d'être à l'abri de tout danger. Ce danger disparaîtrait si nous pouvions établir des

familles chrétiennes; mais nous n'avons pas de jeunes chrétiens avec qui nous puissions les marier. On rachète préférablement de petites filles, parce qu'elles sont plus dociles et plus aptes pour le service de la famille.

La bénédiction que la divine Providence daigne accorder à notre ministère est, nous n'en doutons pas, le fruit de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, en honneur parmi nos paroissiens. La communion du premier vendredi du mois se fait régulièrement; plusieurs hommes, fervents chrétiens, se font un devoir de venir chaque fois s'asseoir à la table sainte. Le soir, une instruction et le salut solennel du Saint-Sacrement les réunissent de nouveau au pied de l'autel du Sacré-Cœur.

La dévotion à saint Joseph peut marcher de pair avec la précédente, et même elle semble se développer toujours davantage. La fête de saint Joseph est encore une occasion pour nos fidèles de s'approcher des sacrements.

Les Conférences de Saint-Vincent de Paul sont maintenant bien établies, et leurs membres constituent un noyau de fervents chrétiens. Les réunions hebdomadaires, comme les réunions générales, se font au salon de la Préfecture, à l'exception de celle de la fête patronale, qui se fait à l'ouvroir.

A côté des Sociétés de Saint-Vincent de Paul, le tiers ordre de Saint-François grandit par la ferveur de ses membres. Puisse-t-il toujours se maintenir et même s'accroître!

3. — Pour travailler dans le silence, nos différentes œuvres n'en sont pas moins une source féconde pour le bien. Les dispensaires, où grand nombre de malades et d'infirmes reçoivent chaque matin les soins que réclame leur état, doivent occuper la place d'honneur, non pas qu'il y ait beaucoup de bien à faire auprès de ceux qui se présentent, étant tous mahométans; mais c'est un moyen pour nous d'avoir leurs enfants. Pleins de confiance dans les connaissances médicales de la Sœur chargée de ce pénible ministère, ils l'appellent toujours auprès de leurs enfants malades, espérant qu'elle les rendra à la santé. Il va sans dire que la bonne religieuse ne s'embarque jamais sans emporter avec elle son flacon mystérieux, et qu'elle fait couler sur le front de ces innocentes créatures l'eau régénératrice, chaque fois qu'elle les trouve en danger de mort. Il faut à ce sujet une grande prudence. Si les parents venaient à s'apercevoir

de la pieuse industrie, ce serait se fermer pour toujours tout accès auprès d'eux. Mais la charité est ingénieuse : quand la Sœur prévoit que son flacon pourrait éveiller quelque soupçon, elle a recours à un autre expédient qui ne peut laisser rien soupçonner, même chez les plus habiles. Sous prétexte de mettre des compresses, qu'elle a eu soin de fortement imbiber d'eau, elle fait couler, en les pressant, l'eau qui doit sanctifier cette âme ; et d'esclave de Satan, elle en fait un enfant de Dieu, qui, ordinairement, ne tarde pas à monter au ciel. Pendant l'année qui vient de s'écouler, 200 baptêmes ont été administrés dans ces visites à domicile ou aux dispensaires mêmes. Les Pères chargés des hôpitaux civil et militaire ne sont pas moins consolés dans leur ministère.

Enfin, mentionnons la petite OEuvre apostolique des Enfants de Marie, qui commence à rivaliser de zèle et de générosité avec celle de Paris, pour venir en aide à nos petites Missions. Depuis trois ans qu'elle est fondée, elle a donné pour plus de 2,000 francs d'objets de culte à la Mission. La Révérende Mère Madeleine, supérieure de l'école de filles de Saint-Louis, en est la directrice ; c'est grâce à son dévouement que cette œuvre prospère et qu'elle promet de devenir un puissant secours pour nos pauvres Missions qui commencent dans tout le vicariat.

4. — La colonie du Sénégal est un des rares pays qui possèdent encore, comme instituteurs communaux, des congréganistes. La population, très attachée aux Frères et aux Sœurs qui se dévouent depuis de si longues années à l'éducation des enfants, a déclaré hautement, par son assemblée locale, qu'elle tenait à les conserver. Grâce à la présence de ces dignes religieux et religieuses, les enfants reçoivent une éducation foncièrement chrétienne. La création d'une école pour l'enseignement secondaire spécial, par les Frères de Ploërmel, a diminué le nombre des élèves à qui l'on accordait des bourses pour aller terminer leurs études en France. L'esprit chrétien a tout à gagner à cette mesure. La piété et le bon esprit qui les animent consolent les maîtres et les maîtresses qui se dévouent auprès d'eux.

Les congrégations de la Sainte-Vierge, établies dans les écoles de garçons et de filles, la communion générale du premier vendredi du mois, sont de puissants moyens pour maintenir la

ferveur. Tous les élèves font, de plus, au commencement de chaque année scolaire, une retraite de trois jours. Nous n'avons qu'un vœu à former, que Marie daignera exaucer, nous l'espérons : c'est que cet état de choses soit maintenu et que nous n'ayons pas la douleur de voir sous nos yeux des écoles sans Dieu. Sans doute, ici comme ailleurs, parmi une si nombreuse jeunesse, il y a bien des écarts à regretter; mais il reste toujours le fond d'une bonne éducation reçue.

5. — La paroisse de Saint-Louis, que Dieu semble bénir particulièrement, a eu de lourdes épreuves à supporter durant les deux années qui viennent de s'écouler. A l'exemple de Job, les habitants ont été frappés et dans leurs biens et dans leurs personnes. En 1892, une terrible épidémie a détruit complètement les nombreux troupeaux qui constituaient la principale richesse du pays. En 1893, c'est le choléra qui apparaît et sévit cruellement : quinze cents à deux mille victimes! Mais là, qui n'admirerait la protection spéciale de la Providence sur notre population chrétienne? Le registre des décès n'accuse qu'une vingtaine de morts en plus des années précédentes. Cette protection visible, nous la devons, sans nul doute, à Marie et à saint Roch. Dès le commencement de l'épidémie, le P. Guérin, sur la demande de la population, organisa une procession à notre lieu ordinaire de pèlerinages, la grotte de Notre-Dame de Lourdes, à Sor, et à la statue de saint Roch, pour lequel on a grande dévotion. Marie récompensa notre confiance, et le fléau nous épargna. Les marabouts, surpris, exprimaient leur étonnement de ce que les chrétiens ne mouraient pas, tandis que chez leurs adeptes il y avait jusqu'à 50 et 60 décès par jour.

Notre bonne Mère du ciel voulait encore récompenser la générosité de ses enfants pour la magnifique chapelle qu'ils lui font élever, de leurs propres deniers, dans la belle campagne de Sor, à vingt-cinq minutes de la ville de Saint-Louis. A l'époque de notre dernier bulletin, les fondations étaient à peine achevées, et aujourd'hui les murs s'élèvent à 8 mètres de hauteur; encore 7, et ce petit monument sera terminé. Dix-huit colonnes en pierres sculptées, venues de Bordeaux, vont être placées et les travaux se continuer. Le P. Guérin, qui pourrait justement appeler ce travail son œuvre, a dû tendre bien souvent la main; aussi ne le voit-on jamais apparaître sans appréhension...

pour sa bourse. Il ne s'est pas laissé décourager par les difficultés ; il a eu confiance, et les ressources sont arrivées à temps. En un mot, la somme respectable de 45,000 francs a été recueillie. Saint Joseph, nommé solennellement le trésorier de l'Œuvre, ne laisse jamais épuiser sa caisse. Tout ce qui est remis à cette intention lui est scrupuleusement confié... On peut donc avoir pleine confiance.

6. — Parmi nos visiteurs, nous devons signaler tout d'abord notre vénéré vicaire apostolique, Mgr Barthet, que nous sommes toujours heureux de posséder au milieu de nous, chaque fois que les intérêts de la Mission le réclament au chef-lieu de la colonie.

Au mois de mars dernier, Mgr Le Roy, accompagné du P. Bichet, voulait bien aussi nous honorer de sa présence. On aime à se rappeler l'allocution pleine d'intérêt qu'il fit à l'église paroissiale et son charmant entretien aux élèves de l'école secondaire, à l'issue d'une petite séance préparée en son honneur.

Un laïque de distinction voulut bien être notre hôte, à la même époque, pendant quelques jours ; M. Bigourdan, astronome de l'Observatoire de Paris, venu au Sénégal pour l'observation d'une éclipse, visible à Joal.

7. — Nous ne pouvons terminer ce bulletin sans avoir un souvenir pour nos chers défunts. Dans le cours de ces deux années, notre communauté a perdu trois de ses membres. En février 1892, le cher P. Helmer, après un séjour de deux mois seulement au milieu de nous, allait au ciel recevoir sa récompense. Au mois de juin de la même année, le F. Antonin était la nouvelle victime que Dieu nous demandait. Le bon F. Antonin avait passé près de vingt années dans la communauté de Saint-Louis, ayant toujours édifié tout le monde par sa régularité et son dévouement.

Enfin, au mois de décembre 1893, le cher F. Basilée, venu de Thiès pour tâcher de remettre sa santé fortement compromise, succombait à une maladie de poitrine.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-CHARLES, A GORÉE

OCTOBRE 1891. — AVRIL 1894.

1. Mort du P. Le Gall. Personnel. — 2. Mouvement de la population. — 3. OEuvres. Fêtes. Ecoles. Hôpitaux. — 4. Epidémie de choléra. Retours à Dieu. Fêtes. — 5. Visites des confrères. — Mgr Le Roy. — Nef du salut.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, notre communauté a été éprouvée par la mort du cher P. Le Gall, enlevé par une hépatite aiguë, le 27 décembre dernier. Ce regretté confrère s'était donné beaucoup de mal pendant le dernier hivernage, pour procurer aux malades atteints du choléra tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. Nuit et jour, il s'était prodigué sans calculer avec la fatigue et la peine, aussi était-il mûr pour la récompense. Le *Bulletin* du mois dernier a publié la notice de ce cher confrère.

Le P. Le Gall a été remplacé par le P. Riolland. Malheureusement, l'état de santé de celui-ci ne lui a pas permis non plus d'exercer longtemps le ministère dans notre île. Déjà fatigué par son séjour à Poponguine, il a dû entrer, quelque temps après, à l'hôpital de Dakar, et rester ensuite en convalescence dans cette dernière communauté. Actuellement, c'est le P. Bodo, précédemment à Ndianda, qui remplit les fonctions de vicaire.

2. — Comme par le passé, notre population tend plutôt à diminuer qu'à augmenter. C'est surtout parmi les hommes et les jeunes gens que la diminution se fait sentir. Employés de commerce, ouvriers et marins, sont obligés d'aller chercher en dehors de l'île les ressources et le travail qui leur font défaut. Aussi trouve-t-on partout des Goréens, non seulement à Dakar, Rufisque et sur la ligne du chemin de fer, mais dans le Sine, le Saloum, les rivières du Sud, les possessions portugaises, à Grand Bassam, au Dahomey, au Gabon, au Congo français, au Congo belge et jusqu'au vicariat de Mgr Augouard. Il n'est pas de poste français, sur la côte, où il n'y ait de nos chrétiens. Ce qu'il y a d'heureux dans cette émigration, c'est le concours précieux qu'ils prêtent aux missionnaires sur toute la côte, pour le chant et les offices de l'église. Bien des missionnaires de notre Congrégation et même des missionnaires belges leur ont rendu ce témoignage.

3. — Malgré la diminution de la population, nous avons

encore un bon nombre de chrétiens pratiquants ; et, aux principales fêtes de l'année, les communions atteignent le chiffre de 300.

La dévotion au divin Cœur de Jésus est toujours en grand honneur parmi eux. Chaque premier vendredi du mois, nous avons environ 100 communions réparatrices.

Parmi nos cérémonies les plus belles et les plus imposantes, il faut compter au premier rang notre procession de la Fête-Dieu. Comme Gorée est le seul endroit des environs qui ait le privilège de l'avoir, nos chrétiens dispersés à Dakar et Rufisque se font un bonheur de venir y assister, et notre église est comble. Nous avons ordinairement trois reposoirs : l'un, en face de l'hôpital ; un autre dans le nord, et un troisième dans le quartier Bambara. Pour ces circonstances, un confrère de Dakar vient ordinairement nous prêter son concours. L'année dernière, c'était le P. Planeix ; et l'année précédente, le P. Messenger, quelques jours avant son départ pour France.

Nous avons eu également deux belles premières communions, particulièrement celle de 1892 qui comptait 68 enfants, et une confirmation de 104 personnes, l'année dernière, le jour de la fête des saints Pierre et Paul. Au nombre de ces personnes se trouvaient plusieurs femmes de cinquante à soixante ans, et une vieille de quatre-vingts ans.

Nos écoles, tenues par les Frères de Ploërmel et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, sont toujours nombreuses ; 350 enfants environ les fréquentent. Ces enfants sont respectueux et dociles ; quelques-uns, assez intelligents. En sortant de l'école primaire, les plus instruits d'entre eux, munis du certificat d'études, entrent à l'école secondaire de Saint-Louis, où ils se font généralement remarquer par leur travail, leur bon esprit et leurs succès. Aussi, Gorée a-t-il déjà quelques bacheliers noirs, et l'avenir nous en réserve probablement d'autres. Au point de vue religieux, nous préférons néanmoins nos ouvriers, qui nous donnent plus de consolations et assistent mieux aux saints offices.

Depuis le dernier *Bulletin*, l'hôpital militaire a été transféré à Dakar ; et nous n'avons plus actuellement ici qu'une ambulance, ne comportant qu'un nombre assez restreint de malades. Presque tous remplissent chaque année leur devoir pascal. L'hospice civil doit être également transporté à Dakar, au mois de juin prochain.

4. — Vers la fin de juillet dernier, quelques jours après notre confirmation, éclatait dans notre île l'épidémie de choléra, qui s'était déjà déclarée à Saint-Louis, depuis le commencement du mois. Bien qu'elle fût moins forte que dans cette dernière ville, elle nous a cependant fourni l'occasion d'exercer beaucoup de ministère, la population étant en grande majorité chrétienne. Un grand nombre furent atteints de la maladie; mais, grâce aux soins et aux remèdes énergiques qu'ils ne craignirent pas de prendre immédiatement, contrairement à ce qui avait lieu chez les musulmans, beaucoup parvinrent à guérir. Pendant toute la durée de l'épidémie, le ministère auprès de nos Noirs a été bien consolant. Dès les premiers symptômes du mal, tous s'empresaient d'appeler le prêtre pour réclamer de lui les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin; on était sur pied toute la journée, et même une partie de la nuit. Pendant que le mal exerçait ses ravages sur le corps, la grâce de Dieu opérait dans les âmes; le choléra a donc été l'occasion de plusieurs baptêmes d'adultes, de mariages réhabilités et de retours à Dieu.

C'est ainsi qu'un de nos Noirs les plus riches et les plus influents a reçu le saint Baptême et a été marié à l'âge de 72 ans; dernièrement, il a voulu faire plus encore, et il s'est agenouillé pour la première fois à la sainte Table.

En ce moment, nous venons de terminer le Carême et de célébrer la belle fête de Pâques. Les offices de la Semaine sainte ont été particulièrement bien suivis; c'était vraiment consolant, et l'on se sentait amplement dédommagé de ses fatigues. Cette année, nous avons eu comme prédicateur de la Passion, le P. Pascal, dont la parole a été fort goûtée et a produit de salutaires impressions dans les âmes.

5. — Grâce à la position géographique de Gorée et à son voisinage de Dakar, nous avons, chaque année, l'avantage de voir un bon nombre de confrères, surtout à l'époque de la retraite annuelle. Assez souvent aussi, il nous arrive d'avoir à donner l'hospitalité à des confrères des autres missions de la Côte occidentale, arrivant de France ou y retournant. L'année dernière, nous avons eu le bonheur de posséder pendant deux jours, au milieu de nous, Mgr Le Roy, lors de son passage au Sénégal. A deux reprises, Sa Grandeur a bien voulu adresser la parole à nos chrétiens et, chaque fois, elle les a vivement intéressés.

Au moment où s'achève ce Bulletin, la belle nef de *Notre-Dame de Salut* est mouillée dans les eaux du Sénégal. Le P. Marichelle et le F. Théophile, qui sont venus par ce vaisseau, en sont enchantés et ne tarissent pas d'éloges sur le commandant et son personnel. Le P. Renault a eu l'avantage de visiter hier ce navire en compagnie de Mgr Barthet, que le commandant, M. Rillard, avait bien voulu inviter à déjeuner à son bord; c'est un superbe vapeur de 119 mètres de long, ayant de magnifiques cabines et le confort des grands paquebots, acheté 300,000 francs, alors qu'il en a coûté 1,800,000. Ce matin, il est parti pour Rufisque; de là, il ira dans quinze jours, compléter son chargement à Joal, en passant par Poponguine, avant de retourner en France.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-AGNÈS, A RUFISQUE

OCTOBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Personnel. — 2. Ecoles. — 3. Ministère. — 4. Eglise. Embellissements. — 5. Travaux. — 6. Visites. — 7. Epidémie. — 8. Précieuse recette contre la bilieuse hématurique.

1. — La communauté se compose du P. Alaux, supérieur, curé de la paroisse, et du F. Fridolin, sacristain, chargé du matériel.

2. — Trois Frères de Ploermel sont chargés de l'école des garçons. Ils réussissent très bien et font obtenir le certificat d'études à plusieurs de leurs élèves. Ceux-ci sont au nombre de 70 environ à la classe du jour, et de 90 à celle du soir, ces derniers pour la plupart mahométans.

Des quatre Sœurs de Castres que nous avons à la Mission, deux sont chargées de l'école des filles que fréquentent 50 à 60 enfants, presque toutes catholiques. Une troisième s'occupe du dispensaire et du soin des pauvres Noirs, surtout le matin; le soir, elle visite les malades dans les villages et baptise les enfants en danger de mort. Cette bien dévouée Sœur Marie-Louise a fait ainsi, en 1893, 72 baptêmes, dont 3 d'adultes. La quatrième Sœur est chargée de l'église et de la couture.

3. — Nous célébrons les offices comme dans toute paroisse bien organisée. Le curé bine, les dimanches et jours de fête,

deux messes étant absolument nécessaires pour que tous les fidèles puissent satisfaire au précepte.

Les mois de saint Joseph, de Marie et du Saint-Rosaire sont marqués par des exercices quotidiens assez suivis.

Monseigneur a établi dans le vicariat et la préfecture l'Association pour la délivrance des âmes du purgatoire. Auparavant, personne ici ne pensait à ces pauvres âmes. Grâce à cette œuvre, nous pouvons dire, en leur faveur, le saint Sacrifice une fois par semaine.

Depuis cette année, nous solennisons, par des chants, la messe basse du premier vendredi du mois, en l'honneur du Sacré-Cœur, ce qui a augmenté le nombre des assistants et des communions réparatrices.

Aux grandes fêtes, Monseigneur a la bonté de nous envoyer un aide pour les confessions et pour la solennité. Il y a environ 1400 communions par an, dont 180 à 200 au temps pascal. En 1893, 112 baptêmes ont été administrés au dehors à des enfants ou à des adultes, et 31 à l'église. Cette même année, nous avons 14 premières communions et 15 confirmations, le jour de la Pentecôte. Notre bon et vénéré vicaire apostolique veut bien nous faire la faveur de venir presque toujours au milieu de nous, en ce grand jour de fête, si cher à notre Congrégation et à la Mission.

Aux grandes fêtes, l'église est trop petite pour contenir tous les fidèles, Européens et Noirs. Les Européens font les frais du chant. Malheureusement, ces derniers ne peuvent venir aux offices tous les dimanches : on les force à travailler jusqu'à midi. Certains d'entre eux viennent cependant à la messe de 6 heures et font leurs devoirs.

Ce qui nous nuit beaucoup, à Rufisque, c'est le manque de familles. Nous avons beaucoup de jeunes gens, mais pas de jeunes personnes. Nous avons déjà fait quelques mariages d'Européens avec de jeunes créoles ; ces mariages réussissent assez bien. Malheureusement, nous n'avons plus de demoiselles, tandis qu'à Saint-Louis il y en a qui languissent dans l'attente d'une demande qui ne vient pas.

Les offices de la semaine sainte sont très suivis par les chrétiens noirs, même par ceux qui vivent mal.

4. — Pendant son séjour en France, en 1891, le P. Alaux fit

la connaissance, au sous-secrétariat des colonies, d'un employé du bureau des cultes, qui lui obtint, par l'entremise de M. Vallon, député du Sénégal, une magnifique toile de 2^m,80 de long sur 2^m,22 de large, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus. C'est une copie exécutée par Chandelier, d'après le tableau de Barocci intitulé : *la Vierge et l'Enfant Jésus*. Elle nous fut donnée par M. Bourgeois, alors ministre des Beaux-Arts. Le tableau arriva à Rufisque le 22 mars 1892, avec un superbe cadre doré. Nous l'avons placé au fond de l'église, où il produit le plus bel effet. En outre, le P. Alaux nous apportait de France une table de communion en bronze argenté et doré, un ciboire, un *Agnus Dei* en cuivre doré, un conopée en drap d'or, des bannières, un fauteuil de célébrant et deux tabourets recouverts en velours, etc.

Par l'entremise de l'employé du ministère dont il est parlé plus haut, nous avons également obtenu que notre église fût officiellement reconnue, avec celle de Dakar, comme cure. Jusqu'à cette époque, elle ne l'était point et il aurait suffi d'une administration mal disposée pour retrancher le traitement : ce qui, aujourd'hui, ne pourrait avoir lieu que par un décret. Comme complément à cette heureuse organisation, nous avons un conseil de fabrique qui fonctionne parfaitement et qui est très bienveillant pour le curé. Ici, les lois persécutrices des fabriques ne sont pas promulguées. Espérons qu'elles ne le seront jamais.

Le 21 mai 1892, sur la demande du P. Alaux, le Conseil municipal nous vota généreusement 5500 francs pour payer 13 vitraux et acheter un bourdon. Quelque temps auparavant, il avait voté 3000 francs pour une horloge à trois cadrans, que nous avons placée au haut de la tour de l'église.

Une magnifique cloche de plus de 1000 kilos est venue remplacer deux petites clochettes, fixées prosaïquement à deux madriers, à côté du presbytère. Elle a été solennellement bénite par Mgr Barthet, sous le nom de *Marie-Madeleine*, nom bien choisi pour exciter au repentir les trop nombreuses personnes dont la vie laisse ici à désirer. C'est devant un fort bel auditoire, le dimanche des rameaux 1893, que le P. Pascal a commencé cette cérémonie par un magnifique sermon paraphrasant ces paroles : *la cloche est la voix de Dieu*. Après la bénédiction

et le salut du Saint-Sacrement, on hissait la cloche à 13 mètres au-dessus du sol, et elle était mise immédiatement en branle devant une foule de Noirs ébahis. Le soir, nous avions à dîner, avec Monseigneur, le parrain, le maire, le président du conseil de fabrique et les personnes les plus recommandables de la ville.

Le 27 mai 1893, le Conseil municipal a voté, pour le continuer tous les ans, un secours de 1200 francs à la fabrique. Ce qui nous permet de faire face aux frais du culte, de donner une petite rétribution aux employés de l'église et de payer à la Mission le loyer du presbytère qu'elle a bâti et qui lui appartient.

Le 9 juin de la même année, fête du Sacré-Cœur, avait lieu, le soir, la bénédiction d'un Chemin de croix peint sur toile, magnifique sous tous les rapports, que le R. P. Peureux avait eu la bonté de nous envoyer, pour remplacer les anciennes images qui tombaient en ruines. Une quête en ville, faite par les Sœurs, nous a permis d'en solder les frais.

Le 26 novembre 1893, nouvelle fête : inauguration d'une seconde cloche de 300 et quelques kilos, donnée en partie par des bienfaiteurs, sous le nom d'*Augustine*. Sa voix redit aux gens de Rufisque les paroles qu'elle porte gravées à sa ceinture : *Pœnitementini igitur et convertimini ut deleantur peccata vestra.* (Act., III, 13.) On l'entend de très loin, grâce à son élévation en plein air, au-dessus de la tour, à 16 mètres de haut. Elle donne le *si*. Le bourdon donnant le *mi*, il nous manque, pour faire le carillon, un *sol* que nous ne désespérons pas de voir bientôt aborder à Rufisque.

Le 30 décembre 1893, sur la demande du président de la fabrique, le Conseil général nous a accordé une subvention de 30,000 francs pour continuer les travaux qu'il reste à exécuter à l'église. Il y manque, en effet, les bas côtés, la sacristie, la tribune; et certaines réparations sont absolument nécessaires.

Comme on le voit, le Conseil de fabrique, le Conseil municipal et le Conseil général nous sont très sympathiques.

5. — Pendant l'hivernage de 1892, le P. Procureur a fait faire des travaux importants chez les Sœurs : restauration et nouvel arrangement du local pour deux classes, création d'une buanderie et de chambres, crépissage de tout l'immeuble, etc. Nous

avons surveillé tous ces travaux : le F. Fridolin y a été passablement occupé.

Nous avons profité de cette même saison pour crépir notre maison. Réparation urgente, attendu qu'à la fin les tornades, du côté du sud, faisaient pénétrer l'eau, à travers les murs, jusque dans les chambres et le salon.

6. — Nous trouvant sur le passage de nombreux missionnaires, nous sommes heureux de recevoir souvent la visite des confrères qui se rendent soit à Thiès, Saint-Louis, soit à Poponguine, Saint-Joseph de Ngazobil, Joal.

Une visite qui nous a été surtout agréable, c'est celle de Mgr Le Roy. Sa Grandeur a causé un immense plaisir au P. Alaux, son confrère de profession, en 1877; et de professorat, à Cellule, pendant une année, en 1879. Nous avons revu avec plaisir aussi le P. Bichet, qui l'accompagnait. Après avoir trouvé, deux ans auparavant, ce dernier, à la Maison-Mère, vieux, décrépît, marchant appuyé sur un bâton, nous le reconnaissons à peine, tant il était ingambe et rajeuni, à son passage au Sénégal. *Sit nomen Domini benedictum!*

Nous avons eu également le plaisir de recevoir M. Bigourdan, de l'Observatoire de Paris, venu en mission au Sénégal pour observer, à Joal, une éclipse totale de soleil, qui a eu lieu le 16 avril 1893.

M. Couchard, député du Sénégal, est venu nous voir aussi plusieurs fois, nous témoignant, quoique protestant, des sentiments bien sympathiques.

De temps en temps, nous avons le bonheur d'avoir au milieu de nous notre bon et vénéré vicaire apostolique, ainsi que le R. P. Pascal, son vicaire général.

7. — De toutes les communes du Sénégal, Rufisque eut le moins à souffrir de l'épidémie de choléra. Il y a eu deux cents à deux cent cinquante cas, presque tous suivis de mort. Or, une dizaine de nos chrétiens seulement sont morts, et tous après avoir reçu les derniers sacrements. Le curé, la Sœur Marie-Louise, se sont dévoués pour les malades, comme cela s'est pratiqué, du reste, partout ailleurs.

8. — Nos confrères des diverses parties de l'Afrique nous sauront peut-être gré de la recette suivante, que nous leur indiquons avec plaisir, contre la fièvre bilieuse hématurique. Cette maladie, presque

toujours mortelle si on ne l'enraie pas dès le début, fait beaucoup de victimes, surtout en Afrique, parmi les jeunes missionnaires. Or, la recette en question, employée à temps, *guérit toujours*. Elle est due à un médecin qui parvient à sauver ainsi tous les malades soignés par lui d'après ce traitement.

POTION

Ergotine Bonjean.	0,30 centig.
Extrait d'opium.	0,03 centig.
Eau.	100 grammes.

Une cuillerée à bouche toutes les demi-heures, précédée d'une filée de quinine jusqu'à 0,75 centig.

Continuer d'administrer cette potion jusqu'à changement des urines. Si le résultat n'est pas suffisant, ajouter un purgatif.

Comme prescriptions adjuvantes, il y a lieu d'ordonner la diète lactée et les boissons délayantes, en particulier le vin blanc coupé d'eau de Vichy.

Si le malade vomit beaucoup, forcer la dose d'opium ou donner une injection de morphine. Mais, dans ce dernier cas, diminuer la dose d'opium de la potion. Pour arrêter les vomissements, on peut encore suivre la formule suivante :

Menthol.	0,10 centig.
Rhum ou cognac pour dissoudre.	15 grammes.
Chlorhydrate de cocaïne.	0,15 centig.
Laudanum.	xx gouttes.
Ether.	xxx gouttes.
Eau.	100 grammes.

Prendre la potion, d'abord par petites cuillerées gardées un moment dans la bouche. Recommencer, s'il y a encore vomissement, jusqu'à ce qu'on puisse garder de grandes cuillerées du liquide. Lorsque les vomissements ont cessé, prendre la potion ergotine, opium et quinine, à doses filées, c'est-à-dire une fois 0,10 centig., une autre fois 0,20 centig., etc., jusqu'à 0,75 centig. (c'est ce qu'on appelle prendre la quinine à *doses filées*). La quinine doit précéder la potion.

Si la quinine produisait l'hématurie, se servir de préférence, pour couper la fièvre, du bleu de méthylène à la dose de 0,25 centig. (on peut aller jusqu'à 2 grammes). Pour l'avaler dans des cachets, le triturer au préalable avec du sucre. La dissolution est alors assurée par l'eau que l'on prend pour avaler le cachet. Il vaut mieux le prendre dans de l'eau, si on peut. C'est un remède infallible.

Puissent nos chers confrères avoir le plus rarement possible besoin de ces remèdes; mais, étant obligés de les employer, y trouver toujours le salut!

NÉCROLOGIE

~~~~~

**Décès.** — Le F. Polycarpe Pfenning, profès des vœux perpétuels, est décédé à la mission du Zanguebar le 1<sup>er</sup> avril, à l'âge de 64 ans, après 33 années de vie de communauté, par suite d'épuisement.

---

### LE P. JEAN STEINMETZ

DÉCÉDÉ A HUILLA, LE 5 FÉVRIER 1894.

*Notice envoyée par le P. A. Lang.*

La communauté de Huilla vient de perdre le bon P. Jean Steinmetz, qu'une phtisie pulmonaire, compliquée d'une laryngite granuleuse, a enlevé à la fleur de l'âge. Ce cher confrère, que j'ai connu d'une manière spéciale, m'a toujours paru animé des meilleures dispositions. Né à Morschwiller (Bas-Rhin), le 2 décembre 1867, il entra au petit scolasticat de Cellule, à l'âge de treize ans (8 octobre 1881), et y commença ses premières études de latin et de français, en suivant la classe de huitième. Grâce à son application soutenue, il put entrer six ans plus tard au grand scolasticat (20 septembre 1887). Durant tout le temps que je passai avec lui, il me fit très bonne impression par son caractère tranquille, sa vie régulière et surtout par son grand amour pour Jésus Hostie, qu'il aimait souvent à visiter, ayant la pieuse coutume d'aller faire ses lectures spirituelles de règle au pied de Notre-Seigneur.

Arrivé dans notre mission, il a été chargé de l'œuvre des petits enfants, établie au Jaü; et, je puis le dire, il s'est acquitté de cette charge avec tout le zèle, tout le dévouement que demande une pareille œuvre. Quand je me souviens avec quelle ardeur il s'était mis à leur apprendre le chant, des cantiques, la messe solennelle de Dumont, je ne puis m'empêcher d'admirer son courage dans une entreprise aussi ardue pour des petits

païens. Et dire qu'au bout de quelque temps, ces pauvres petits négrillons enlevaient cette messe avec une précision et un entrain remarquables ! Le même zèle qu'il apportait au chant, il le mettait également dans l'exercice quotidien des prières de la messe. Là aussi, il a eu un succès complet. Je me rappelle avec bonheur, que, visitant une fois mes confrères du Jaü, un petit enfant me servit la messe avec une tenue, une piété qui m'attendrit ; une seule chose me fit de la peine, ce fut de voir le pauvre petit aux prises avec le missel qu'il avait peine à porter de l'autre côté.

Avec une telle ardeur, un zèle apostolique si grand, quel bien n'aurait pas fait ce bon Père au milieu de ses chers petits enfants ! « De bons chrétiens, voilà ce qu'il nous faut », me répétait-il souvent.

Tant de fatigues réduisirent en peu de temps le pauvre Père à bout de forces. Arrivé ici bien fatigué de son voyage, et gravement atteint du mal qui devait le conduire au tombeau, il eut, par suite d'une timidité naturelle à son caractère, le malheur de s'exposer au froid de nos nuits du plateau, n'osant pas dire au Père qui lui tenait compagnie que la récréation en plein air, le soir, lui était très nuisible. On croit que cette imprudence a été cause de la laryngite qui s'est déclarée peu de temps après. Le mal s'aggravant, on jugea plus prudent de le faire rentrer à Huilla. Mais malgré tous les soins, on ne put enrayer la maladie.

Pendant ses derniers jours, ce cher confrère s'est admirablement bien préparé à la mort ; aussi, quand est venu le dernier moment, il était prêt à paraître devant Dieu. Nous pensions qu'il allait mourir le 2 février, premier vendredi du mois ; et déjà même nous avions commencé la prière des agonisants. Le bon Dieu en a jugé autrement, un peu contre l'attente commune, mais principalement du bon Père qui aurait été heureux de mourir ce jour-là. Ce n'est que trois jours après, le 5 février, qu'il a rendu sa belle âme à Dieu, ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. C'est dans les meilleures dispositions qu'il est mort, offrant sa vie pour la conversion de l'Afrique, pour notre Mission et ses œuvres, en réparation des outrages que Notre-Seigneur reçoit à l'occasion du carnaval. Il est mort ainsi un jour des Quarante-Heures, victime d'amour pour Notre-Seigneur, qu'il avait si souvent visité dans son adorable sacre-

ment, allant recevoir au ciel, je n'en doute pas, la récompense due aux adorateurs de son divin Cœur.

Nous avons fait à ce cher confrère des funérailles très solennelles. Nos Missions voisines ont envoyé des confrères les représenter; et beaucoup de personnes de Huilla, averties à temps, sont venues mêler leur douleur à la nôtre. Les personnes des colonies environnantes qui se trouvaient dans l'impossibilité de correspondre à notre invitation, n'ont pas manqué d'envoyer leurs lettres de condoléance.

---

### LE P. EUGÈNE BRAND

DÉCÉDÉ A BORDEAUX, LE 1<sup>er</sup> MARS 1894.

Né le 8 juillet 1868, à Vovray (Haute-Savoie), ce jeune confrère est mort le 1<sup>er</sup> mars 1894, religieux profès depuis deux ans et demi, et à l'âge de 25 ans et demi.

Il y a peu de chose à dire de sa carrière trop vite parcourue, sinon qu'elle a suffi, au témoignage de ceux qui l'ont connu, pour sanctifier cette âme qui s'était tout entière donnée à Dieu.

C'est à l'occasion du passage du T. R. Père en Savoie et de la conférence qu'il y fit, au séminaire de La Roche, que l'élève Eugène Brand eut la pensée de se consacrer à la vie religieuse.

Admis à Chevilly le 5 octobre 1886, il demandait avec ferveur, neuf mois après, à émettre ses premiers engagements de scolastique titulaire.

La sainte vocation à laquelle je me crois appelé est bien l'œuvre de la Très Sainte Vierge, qui l'a décidée, au mois de mai 1885, d'une manière instantanée... Depuis que j'ai le bonheur de vivre avec les enfants du Saint-Cœur de Marie, sous le regard de cette bonne Mère, le temps a paru bien court, malgré l'impression pénible que laisse dans le cœur le sacrifice des parents et du pays.

Signe non équivoque de son mérite, il eut, pour son admission les voix de tous ses directeurs et le suffrage unanime de ses 140 confrères.

Il n'avait donc que des notes excellentes à emporter au noviciat, où il passa l'année scolaire 1890-91. Sa demande d'admission à la profession n'était point banale. Il y citait, à propos de vocation, très habilement saint François de Sales, et démontrait

avec verve que les missions étaient faites pour lui ou que, du moins, il était fait pour les missions.

Cette faveur lui fut accordée, à sa grande joie. Et, après l'émission de ses vœux, — ayant la poitrine, hélas ! déjà atteinte, — il recevait son obédience pour le Congo français, et commençait l'exercice de son zèle dans l'humble communauté de Saint-Benoît-Joseph-Labre, à Sette-Cama.

Tandis qu'il faisait avec ardeur, sans bruit, l'œuvre de Dieu auprès des âmes, le mal inexorable accomplissait aussi la sienne. Deux ans exactement après son arrivée, l'obéissance l'obligeait à suspendre ses travaux et à venir redemander au climat de la France une santé bien compromise. Car c'était par euphémisme, sans doute, que le médecin du poste de Loango, à la date du 15 novembre 1893, avait constaté, chez le jeune missionnaire, seulement une anémie très prononcée et une fièvre paludéenne rebelle.

A son arrivée à Bordeaux, le P. Brand, qui s'était arrêté chez nos Pères, avait commencé, comme on le verra plus loin, à négocier une fugue au pays natal. Le bon Dieu ne devait pas lui en laisser le temps, ne voulant plus lui donner que dix jours de vie.

Nous avons, sur la dernière étape du cher Père, d'intéressantes lignes qu'a transmises le P. Mauger et que nous transcrivons textuellement :

Le cher P. Brand est arrivé dans la communauté de Bordeaux le 20 février : il paraissait bien fatigué et devait à une énergie très grande de ne point laisser paraître la gravité du mal dont il était atteint. Après trois jours de repos, le médecin appelé reconnut immédiatement l'imminence du danger et s'opposa carrément à la réalisation d'un séjour en Savoie; tout ce qu'il crut pouvoir permettre, c'était de tenter un voyage à Paris (1), effectué par une journée de temps sec et un peu chaud. « Ce missionnaire peut mourir d'un instant à un autre, ajouta-t-il; comme aussi, son mal peut traîner en longueur. Mais ne soyez pas étonné de le trouver mort dans son lit : la poitrine est vide! »

(1) Tel avait bien été l'avis du T. R. Père, qui écrivait de sa propre main au cher moribond, sept jours avant sa mort : « Il fait encore trop froid dans nos montagnes de Savoie pour vous y rendre directement. Venez à Paris, où j'ai grande envie de vous voir. Je vous enverrai en Savoie dès que le temps sera un peu plus doux. »

Malgré ce désolant pronostic, une amélioration sensible se produisit dans l'état général, l'appétit était bon et les forces semblaient renaître. Réaction qui n'était qu'un trompeux mirage. Cependant, il n'y eut rien d'alarmant jusqu'à la nuit du 27 au 28 février : le pauvre malade, tout en transpiration, se découvrit et ne se réveilla que sous l'action du froid; et le rhume amena une grave complication. Se croyant simplement fatigué, il voulut dire la sainte messe. C'était la dernière fois que ce bonheur lui était accordé. Il ne paraissait pas abattu. Ce même jour, sur l'ordre du Préfet de santé, il ne descendit pas au réfectoire; mais comme il ne soupa point, prétextant une fausse digestion, le P. Préfet de santé résolut de le veiller. Vers deux heures du matin, le cher malade put se coucher et pria son compagnon d'aller aussi prendre du repos. Celui-ci étant revenu le voir quelques heures après et lui conseillant de rester au lit, le cher malade obéit. Vers huit heures un quart, il demanda cependant à se lever, s'habilla seul et vint se mettre devant le feu, en transportant lui-même son fauteuil : comme il avait assez bien déjeuné, il comptait sur ses forces, quoique fort gêné du côté de la respiration. Une heure plus tard, il demandait un peu de vin sucré, qu'il prit d'assez bon cœur. Sur ces entrefaites, le P. Préfet de santé allait lui parler de l'extrême-onction, lorsqu'on le sonna pour un service.

Bien qu'il ne dût s'absenter que quelques minutes, il eut la prudence de prier le P. Rabany de le remplacer auprès du malade. Que s'était-il donc passé pendant ces deux minutes d'absence? On ne le sait pas; peut-être un abcès intérieur venait-il de se répandre? Le P. Rabany trouva son confrère fort abattu; et, le P. Kérambrun arrivant alors, tous les deux lui conseillèrent de se mettre au lit. Le pauvre malade obéit; il put encore s'asseoir sur son lit, et comme le P. Rabany lui proposait d'ajouter un nouvel oreiller, il répondit : « Ce n'est pas nécessaire! » et, tout assis, se pencha sur l'oreiller. C'était l'agonie! Le P. Kérambrun courut chercher les saintes huiles. Ce n'était pas l'agonie, c'était la mort! C'est dans un dernier acte d'obéissance que notre confrère a terminé sa courte, mais fructueuse existence.

Le P. Mauger ajoute à ce récit des réflexions bien édifiantes, qui montrent jusqu'à quel point ce jeune missionnaire avait pu, en dix jours, — les derniers de sa vie, — produire une profonde impression dans la communauté.

Ce jeune poitrinaire, continue le P. Mauger, n'a pas laissé paraître une seule fois l'ombre d'une impatience. C'est qu'il s'était donné au bon Dieu; et cette donation était complète, ne lui laissant jamais la

pensée de regarder en arrière. Dans cette belle possession de lui-même, on devinait un homme de devoir, un prêtre rempli de l'esprit de foi. « Je sens que c'est fini, que la volonté de Dieu soit faite. » Ainsi parlait ce prédestiné. « Mais nous prions pour vous, nous faisons prier pour vous; au Carmel, et dans d'autres communautés, on fait une neuvaine pour vous. — Je voudrais bien guérir, répondait-il, mais si le bon Dieu le voulait : j'ai fait plusieurs neuvaines à la Sainte Vierge; sans doute, ma foi n'est pas assez vive! Peut-être ces bonnes âmes seront-elles plus fortes que moi. Je connais mon état : le P. Rooney me l'a dit, je lui en suis très reconnaissant. — Hélas! lui dit le préfet de santé, notre médecin vous a aussi condamné, mais de sa sentence on peut appeler à celle du bon Dieu; faisons toujours notre neuvaine, la prière amène toujours quelque bien pour l'âme ou pour le corps. Allons, mon cher, un peu de foi, pas de *modicæ fidei!* Et saint Joseph, donc? — C'est vrai, je ne me suis jamais adressé directement à lui, je l'ai toujours pris pour mon intermédiaire auprès de la Sainte Vierge, en ce sens que j'ai demandé mes grâces à la Sainte Vierge par saint Joseph. — C'est bien, lui dit-on, mais rien n'empêche de considérer saint Joseph comme un roi, et par suite, maître dans ses États. — Sans doute, sourit-il, mais c'était ma manière de faire depuis mon enfance. » Le bon Père avait une tendre dévotion pour Marie : dans son bréviaire, il y avait une image de l'Association de prières pour les Noirs, une de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, et une autre de Notre-Dame de la Salette.

Le P. Brand aimait la règle; il n'omettait jamais ses exercices de piété; et ce n'est que par obéissance qu'il les a faits dans sa chambre. Que d'autres, bien moins malades, s'en seraient abstenus, et se seraient fait servir dans leurs chambres! Pour lui, il y restait par obéissance, et n'acceptait que par obéissance les dispenses de la règle. Ayant remarqué un jour, à Bordeaux, une infraction, il dit au Père qui le soignait : « Voyez-vous, je n'aime pas à voir manquer à la règle sur ce point, c'est déplorable pour les missions. »

Que dire maintenant de sa bonté? Dans la communauté de Bordeaux tout le monde l'appelait le bon Père « C'est un saint; il n'est pas difficile, le pauvre cher Père; qu'il est bon et énergique à la fois! Combien peu en feraient autant que lui! » Il ne savait comment témoigner sa reconnaissance au Père qui le soignait; il trouvait qu'on en faisait trop, et cependant, à peine a-t-il eu les soins ordinaires. Dès que le Préfet de santé lui eut fait remarquer que sa reconnaissance lui faisait de la peine, il en revint à sa chère obéissance.

Cette âme était pure; sa délicatesse semblait s'alarmer de ce qu'on lui aidât à changer de linge. Pour mourir, on eût dit qu'il avait pris

la précaution de se changer et de s'habiller lui-même afin d'être tout prêt. Tout en lui révélait un nouveau Louis de Gonzague. Souffrait-il? On l'a ignoré, tellement il a su se dominer; la seule parole dénonciatrice a été celle-ci, et une fois seulement : « Aujourd'hui, il n'y a pas de relâche... Je souffre peu, c'est annihilant! Ce n'est pas bien de parler ainsi, quand sainte Thérèse disait : *Souffrir et ne jamais mourir!* Passe encore s'il y avait en moi de grandes souffrances; mais tout mon travail est de chercher à attraper un peu de respiration; comme c'est chétif, et c'est tout ce que je puis offrir au bon Dieu. »

Si le cher malade n'a pas reçu l'extrême-onction, c'est que rien n'indiquait une fin si prochaine; d'ailleurs, il s'était confessé l'avant-veille, et il a encore reçu l'absolution *in extremis* deux fois. Je l'ai dit déjà, il n'a vécu que d'obéissance; il est mort dans un acte d'obéissance, ayant dit le bréviaire et la sainte messe chaque jour, et Dieu seul sait au prix de quels labeurs! Le matin de sa mort, le Préfet de santé, son confesseur, lui avait défendu le bréviaire; le cher malade avait obéi; mais dès qu'il fut levé, il prit son chapelet, le récita, le garda entre ses doigts, ne le quitta pas, et on peut dire qu'il est mort en le récitant. Se peut-il imaginer une plus belle mort? Enfant du Saint-Cœur de Marie, il a été obéissant, et il meurt en servant sa bonne Mère.

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces pieuses réflexions, un mot qui donnera peut-être le secret de cette prompte maturité pour le ciel. Dès son entrée au grand scolasticat, le jeune religieux s'était imposé un règlement particulier qui ne lui laissait plus la libre disposition d'une seule minute de ses journées. Tous les plus petits instants y sont offerts à Dieu par l'immolation de la volonté propre, un des plus grands obstacles à la sanctification.

Il n'est, dès lors, pas étonnant que le P. Brand ait été vite préparé et qu'il soit juste de lui appliquer la parole de l'Esprit-Saint : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa!*

---



## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 28 mars, le F. Eleuthère, du Zanguebar ;

Le 13 avril, le P. Meillorat, revenant de Maurice ;

Le 16 — le P. Binger, de la Martinique ;

Le 23 — le P. Kornmann Joseph, du Zanguebar ;

— — le P. Pawlas, du Bas-Niger ;

Le 26 — le P. Pierre, du Congo français.

**Départs.** — Se sont embarqués :

A Marseille, le 31 mars, sur la *Nef du Salut* où les Pères de l'Assomption leur avaient gracieusement offert le passage, le P. Marichelle pour le Congo français, et le F. Théophile pour le Sénégal ;

Le 12 avril, le P. Schaeffer pour le Zanguebar.

**Placements.** — Ont été placés :

A Seyssinet, le P. Visseq ;

A Merville, le F. Célien ;

À Beauvais (ferme de Saint-Lucien), le F. Savinien, revenu de l'Oubanghi, et le F. Rigobert, de la mission de Sénégalie ;

A Saint-Mauront, le F. Séraphin, en remplacement du F. An-thime, rappelé à la Maison-Mère ;

A Beauvais, le F. Floribert, de la Communauté de Chevilly ;

A Orgeville, le F. Etienne, novice-frère.

**Voyage du T. R. Père en Bretagne.** — Le T. R. Père a fait dernièrement la visite des communautés de Saint-Ilan et de Langonnet. A Saint-Ilan, il a béni la première pierre d'un oratoire que l'on construit pour les Frères. La Communauté est toujours prospère. Les enfants y sont au nombre de plus de 400, orphelins, enfants assistés et colons, et leur esprit est excellent.

Après trois jours passés à Saint-Ilan, du 13 au 16, le T. R. Père s'est rendu à Langonnet. On avait fait coïncider avec son voyage l'ordination de 21 scolastiques, et la confirmation de 80 enfants de Saint-Michel, lui ménageant ainsi une heureuse occasion de rendre à Mgr de Vannes les visites que Sa Grandeur lui avait faites à Paris.

Cette cérémonie d'ordination et de confirmation a eu lieu le dimanche 22 avril. Mgr Bécél était arrivé dès la veille et avait été reçu, avec compliment, par les scolastiques et les enfants de Saint-Michel.

Mgr de Saint-Brieuc se trouvant aussi en tournée de confirmation dans le voisinage, avait bien voulu accepter l'invitation de venir visiter la Communauté. On lui fit donc une réception solennelle le lundi 23, Mgr Bécél voulant que tous les honneurs de ce jour-là fussent pour son collègue.

Le T. R. Père a profité de son séjour à Saint-Ilan et à Langonnet pour voir en direction la plupart des membres de ces Communautés. En revenant, il s'est arrêté au séminaire de Sainte-Anne, où il s'est rencontré avec le P. Buléon, qui avait avec lui ses deux frères prêtres. Ce cher confrère, ayant fait la veille aux séminaristes une conférence de trois quarts d'heure, le T. R. Père, pour ne pas abuser, ne leur a point parlé. Il est rentré en bonne santé à Paris, le 25 au matin.

---

**Bulletins.** — Prière à nos confrères de Freetown, de Boffa et de Conakry, de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins; ceux de la mission du Gabon devraient nous parvenir en juin; ceux du Bas-Niger et du Congo portugais, en juillet; ceux du Congo français, en août; ceux de l'Oubanghi, en octobre; et ceux de la Cimbébasie et du Cunène, en novembre.

Maison-Mère, 30 avril 1894.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT . BARILLEC.



**Ferveur. — Charité. — Sacrifice.**

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions aux vœux et à l'oblation. — *Sénégal* (suite). Saint-Joseph de Ngazobil. — Ndianda. — Mbodiène. — Thiès. — Poponguine. — **Nécrologie.** *Décès* : P. Burg, FF. Arnaldo, Géréon, M. Thiersé, scolastique. — *Notice* : P. Krænner. — **Nouvelles des communautés.** *Avís.*

## MAISON-MÈRE

### ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil du 4<sup>er</sup> mai

#### Aux vœux perpétuels :

Le P. FERCHAUD, de la Mission du Bas-Congo ;  
Les PP. RELING et BODEVEN, du Bas-Niger.

#### Aux vœux de cinq ans :

Les PP. PERRÉARD et GÖETZ, de la Mission du Bas-Congo ;  
Le F. ZACHARIE Blaise, de la mission du Gabon ;  
Le F. CONSTANT Millot, de la communauté de Merville.

### ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis par décision du T. R. Père Général :

#### A titre de Scolastiques.

A MESNIÈRES, LE 3 MAI, FÊTE DE L'ASCENSION, MM. :

GROLLEMUND Isidore, du dioc. de Strasbourg, p. de rel. St-Joseph ;  
QUENVEN Louis, du diocèse de St-Brieuc, pat. de rel. St-Joseph ;  
PÉDRON Marc, du diocèse de Vannes, patron de relig. St-Joseph ;  
BERTHET César, du dioc. d'Annecy, p. de rel. St-Franç. de Sales ;  
KRIEGER André, du dioc. de Strasbourg, patr. de rel. St-Joseph ;

BOOTZ Alph., du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Fr. Xavier;  
 LINTZER Jos., du dioc. de Strasbourg, p. de rel. St-L. de Gonzague;  
 SCHNEIDER Célestin, du dioc. de Strasbourg, p. de rel. St-Joseph;  
 LUTTENBACHER Ch., du dioc. de Strasbourg, p. de rel. St-Joseph;  
 FREY Jean-Bapt., du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Joseph.

A ROCKWELL, LE 24 MAI, FÊTE-DIEU, MM. :

MAC-DONAGH Thomas, du dioc. de Killaloe, p. de rel. St-Joseph;  
 WALSH Philippe, du dioc. de Cashel, patr. de religion Saint-Paul.

## MISSION DU SÉNÉGAL

(Suite.)

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE NGAZOBIL

NOVEMBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Personnel. — 2. Séminaire indigène. — 3. Orphelinat des garçons. —
4. Œuvre des Sœurs du Saint-Cœur de Marie. — 5. Village de Ngazobil. —
6. Travaux et jardinage. — 7. Sauterelles. — 8. Epizootie. — 9. Visites. —
10. Chapelle.

1. — Depuis le mois de novembre 1891, date à laquelle paraissait notre précédent *Bulletin*, des causes diverses ont nécessité des changements assez nombreux parmi le personnel de Saint-Joseph. Voici les principaux dans l'ordre chronologique : en décembre 1891, le P. Sébire, jusque-là chargé du séminaire et du village, s'embarquait, sur la *Sainte-Anne*, pour les missions de Thiès; il était accompagné du F. Norbert, destiné ailleurs, et du F. Alpinien, à qui devait être confiée l'école des garçons de Joal. Vers la fin du même mois, le P. Unverzagt prenait la succession du P. Sébire, tandis que le F. André s'en allait à la caserne de Dakar faire son année de service militaire, laissant au F. Réole le soin du jardin et des cultures. En mars 1892, le F. Nolasque s'installait à l'imprimerie comme auxiliaire du F. Claude, sur les épaules duquel commencent à peser ses cinquante ans de Sénégal. Épuisé déjà par les fièvres, à Thiès, le F. Nolasque n'a malheureusement pu se faire aux pays chauds : contraint de revenir à la *Maison-Mère*, il a eu pour successeur le F. Justinien. Le 5 juin de la même année, le P. Messenger s'en allait demander à la terre

natale des forces nouvelles. Pendant son congé, qui a duré onze mois, le P. Durdos a rempli les fonctions d'économe, jusqu'au moment où, le P. Unverzagt ayant dû retourner en France pour raison de santé, a pris la direction du séminaire, après avoir passé au P. Jouan les mille soucis du ménage. Le 24 septembre suivant, le P. Chany recevait son obédience pour fonder à Kayes une station importante, et le F. Bonaventure venait remplacer le F. Ciry, qui se dirigeait, dans un sens contraire, vers Ziguinchor, où la construction d'une grande maison pour les missionnaires réclamait sa présence. Le 11 novembre, venait M. Foussemagne, novice-Père; il devait passer une année avec nous avant de rejoindre au Congo son cousin, Mgr Carrie. En février 1893, son temps de service expiré, le F. André reprenait au jardin sa bêche et sa pioche.

Le 10 février, arrivée du F. Christophe, nommé réfecteur après le départ du F. Convoyon, rentré malade en France avec le P. Unverzagt. Le 12 mai, retour du P. Messenger. Mgr Barthet en a profité pour mettre le P. Jouan à Mbodiène et rattacher à Saint-Joseph un prêtre indigène, M. Giraud-Sok, dont le concours nous est particulièrement utile pour le ministère apostolique.

2. — En tête de toutes nos œuvres, il convient de placer le séminaire indigène de la Sénégambie. Ce séminaire demeure plus ou moins ce qu'il a toujours été dans le passé et ce que, probablement, il ne cessera d'être que lorsque le Sénégal aura compté des familles bien chrétiennes pendant plusieurs générations; c'est encore une œuvre délicate par bien des endroits. On ne l'apprécie justement qu'avec un grand esprit de foi, la nature y trouvant beaucoup plus de déboires et de mécomptes que de consolations et de succès. Lorsque les élèves touchent à la fin de leurs études classiques, soit passions mollement combattues, soit pernicieuse influence des parents qui ne voient guère plus en leurs fils que « la poule aux œufs d'or » du fabuliste, il n'est pas rare que leur vocation s'évanouisse au milieu de leurs rêves d'avenir mondain. C'est ainsi qu'il y a quelques années, la plupart de nos humanistes ont quitté Ngazobil pour chercher ailleurs une carrière. Tous, du moins, ont su se mériter dans le monde l'estime publique par leur conduite généralement irréprochable, témoignant, à notre grande consolation,

que nos sacrifices de ce côté n'ont été stériles qu'au simple point de vue du sacerdoce, et permettant d'espérer que la Mission continuera d'avoir en eux, comme dans leurs aînés, ses chrétiens les plus exemplaires et ses chefs de famille les plus influents. Cela seul, en définitive, ne nous semblerait pas un résultat à dédaigner; et, quand bien même l'œuvre du séminaire ne serait en elle-même ni si belle, ni si hautement recommandée par l'Église aux vicaires apostoliques, comment pourrait-elle ne pas nous être toujours chère entre toutes? Mais il y a eu mieux encore : l'un de ces fugitifs, après avoir obtenu dans l'administration des postes une assez jolie position, nous est revenu, d'autant plus attaché à sa vocation sacerdotale, qu'il a été plus désenchanté du monde, dont il a mieux constaté toute la misère. Un autre de ses condisciples, douanier au Congo, avec des appointements de 2,500 francs, ration et logement en plus, fait des pieds et des mains pour obtenir la même faveur, dont il se montre digne comme lui. Toutes ces choses nous ont causé, avec raison, de la joie et de l'espérance. Il en résulte aussi que le séminaire compte actuellement onze membres : deux sont en théologie; deux font leur seconde année de philosophie; un cinquième traduit avec une élégante fidélité Virgile et Homère; trois viennent de commencer leur latin et trois autres leur français. Sur ce nombre, Monseigneur a pu faire une ordination : Sa Grandeur a conféré les Ordres Mineurs à l'un de nos abbés, la tonsure à un second, un troisième a pris la soutane. Philosophes et théologiens continuent à rendre des services réels et à se préparer pratiquement à leur futur ministère en faisant la classe et le catéchisme aux orphelins de la Sainte-Enfance.

3. — Ces orphelins font, en effet, le second objet de nos sollicitudes. A l'encontre de ce qui se passe dans d'autres Missions, leur recrutement reste chose difficile. On conçoit qu'il nous soit impossible de les recevoir tant qu'ils ont besoin de nourrices. Or, sitôt qu'ils peuvent marcher et parler, leurs parents, insensibles aux bienfaits d'une bonne éducation, trouvent toujours moyen d'en tirer parti en les gardant auprès d'eux. Aussi, les abandonnés forment-ils d'ordinaire notre lot, et ceux-là même sont en nombre relativement restreint : cinquante environ. Tant qu'ils sont avec nous, grâce à une disci-

pline ferme et paternelle à la fois, nous les voyons pieux, dociles, appliqués à tous leurs devoirs. Il n'en est pas moins vrai que la colonie exerce continuellement sur eux une fascination complète. Ils n'aspirent qu'aux places qui donnent de l'argent et, après l'argent, la vie facile. Dans ces milieux où la persévérance est loin d'être la règle commune et où le bon exemple chez les Européens ne fait que l'exception, la fréquentation des sacrements leur devient vite lettre morte. Leur foi pourtant résiste à tout, enracinée qu'elle est au fond de leur âme par des exercices de piété aussi nombreux que variés tous les jours, par des catéchismes et des instructions solides, par des cérémonies imposantes, dont la plupart bénéficient longtemps à Saint-Joseph. Voilà sans doute ce qui explique pourquoi nos orphelins reviennent avant de mourir aux pratiques religieuses de leur jeunesse, car aucun d'eux, jusqu'ici, n'a fini en mauvais chrétien.

4. — Composée en somme d'éléments identiques, l'œuvre des Sœurs du Saint-Cœur de Marie se trouve dans des conditions analogues. Leur noviciat est joint à l'orphelinat des filles, comme le séminaire à celui des garçons. Monseigneur avait jugé opportun de placer, à la tête du noviciat, des religieuses de Saint-Joseph de Cluny. Donc, le 7 février 1892, débarquaient, dans ce but, à Ngazobil, la R. Mère Saint-Faustin et la Sœur Bernardin. Elles voient leurs efforts couronnés d'un plein succès. La fête du Saint-Cœur de Marie a produit chez elles une magnifique fournée. Dans une cérémonie des plus touchantes, présidée par notre P. Supérieur, malgré son état de souffrance extrême, il y a eu une profession et quatre prises d'habit. Un tel spectacle, si beau sous le rapport de l'évangélisation, a profondément attendri l'assistance.

5. — Il y a également du progrès dans le village de Ngazobil : non pas que nos chrétiens se montrent toujours ce qu'ils devraient être; non pas même qu'on ne doive dire encore en parlant d'eux qu'ils ont coûté fort cher à la Mission et qu'ils valent fort peu; non pas, enfin, qu'ici comme ailleurs, l'ivrognerie et la paresse ne les rongent moins que tous les autres vices africains; mais, pour la première fois, le P. Supérieur a pu mettre leurs classes sur un excellent pied. Les filles vont avec régularité chez les Sœurs, tandis que leurs jeunes frères

viennent, non moins assidus, s'asseoir sur nos bancs à l'école. Sans même s'en douter, ils y contracteront l'habitude d'assister tous les jours à la messe et de réciter en commun leurs prières du matin et du soir. C'est un bon pas de fait sur la routine de leurs pères.

6. — Outre les soins qu'il prodigue à toutes les œuvres dont il vient d'être question, le P. Kunemann a poursuivi le cours des améliorations et des constructions dont la nécessité s'imposait. Tout en réalisant des économies sur le budget, on a transformé de la façon la plus heureuse le premier pavillon de la Mission ; nulle autre part, désormais, Monseigneur n'aura d'appartements aussi vastes et aussi commodes. Afin de loger les religieuses de Saint-Joseph de Cluny, il a fallu agrandir la maison des Sœurs indigènes. Elles occupent à l'étage, bien chez elles, trois belles pièces qui s'ouvrent sur une galerie spacieuse où souffle à toutes les saisons la brise de la mer. Juste en face de notre second pavillon s'élèvent, depuis l'an dernier, deux constructions exactement symétriques, longues chacune de 14 mètres et larges de 8 ; l'une sert de cuisine et de magasin ; l'autre, contenant la boulangerie et le réfectoire des orphelins, remplace leur ancien torchis qui tombait en ruine.

A moins d'être en solide maçonnerie, les clôtures, dans ces pays, laissent toutes à désirer par quelque endroit. Les haies vives sont le repaire des reptiles et de bêtes dégoûtantes ; les tapates qui reviennent assez cher, dévorées par les termites, doivent être souvent renouvelées. Un joli mur, encore sur le chantier, ferme presque tout le levant de la Mission où s'étend le jardin de Saint-Jean. Que l'on marche quatre ou cinq ans de ce même train et, sans dépense appréciable au budget, puisque la chaux faite sur place avec des coquilles d'huîtres ne coûte presque rien et qu'on a les pierres sous la main, Saint-Joseph aura partout la plus avantageuse des clôtures.

On a développé aussi le jardinage auquel on avait imprimé déjà une impulsion nouvelle : le F. André y a prêté on ne peut mieux son concours.

Sur une étendue de 2 kilomètres environ, une superbe allée de manguiers et d'autres jeunes arbres à l'épais feuillage se dispose, en grandissant, à couvrir d'ombre tout le chemin qui relie la Mission avec le jardin du Sacré-Cœur. Attenant à ce



jardin, du côté le plus près de nous, un vaste terrain a été défriché pour développer la bananerie. Décuplée pour le moins, elle produit au-delà des besoins de la communauté. Tout cela, sans nuire ni aux classes ni aux ateliers, a l'avantage d'habituer les orphelins à une vie laborieuse et de nous fournir en abondance, à tous les moments de l'année, des légumes et des fruits qui bonifient sensiblement le régime et qui ne font pas sortir un sou de la caisse. Notre superflu alimente les stations voisines ou va faire des heureux dans la colonie qui nous le renvoie sous d'autres formes, avec usure.

7. — Nos bénéfécies en ce genre auraient été plus gros sans les sauterelles. Chaque année, et plus d'une fois, elles sont venues en masses compactes dénuder nos cocotiers, dépouiller de leurs fleurs nos manguiers, saccager nos plates-bandes. De guerre lasse, on finit par se croiser les bras devant leurs bataillons innombrables et l'on se borne à préserver les légumes les plus utiles ainsi que les semis les plus tendres.

8. — Une plus sensible épreuve encore a été la perte du troupeau de la Mission. Il se composait d'une centaine de bêtes à cornes : attelages pour les charrois et le labour; vaches dont le lait était une ressource précieuse; veaux qui nous fournissaient pendant l'hivernage un peu de viande fraîche. L'épizootie, en moins d'un mois, a tout dévoré; un seul bœuf a survécu. Gomme tout le pays au loin a été ravagé de la même façon et que les essais d'acclimatation sur des sujets exotiques n'ont pas abouti, il nous faudra du temps et de l'argent pour reconstituer notre troupeau.

9. — De nombreuses visites ont fait diversion à nos travaux en nous apportant les plus agréables distractions. Sans parler des membres de la Congrégation qui sont venus se reposer à Saint-Joseph ou y faire leur retraite, contentons-nous de mentionner : M. Noirot, administrateur du Sine-Saloum; M. Merlin, directeur des affaires politiques au Sénégal; M. Bigourdan, astronome envoyé par l'Observatoire de Paris pour étudier à Joal l'éclipse totale de soleil; les FF. Pascal et Constantin, de l'Institut de Ploërmel. Nous avons eu aussi le bonheur d'avoir au milieu de nous Mgr Barthet, accompagné du R. P. Pascal, son vicaire général. Chaque année, ils ont séjourné une quinzaine à Ngazobil : apparitions toujours trop rares et trop courtes

pour notre vénération filiale. La dernière a coïncidé avec celle de Mgr Le Roy et du P. Bichet. Puisque ce n'est pas ici le lieu d'en faire une relation spéciale, disons simplement qu'elle a signalé nos plus beaux jours et que nous en gardons la mémoire avec une pieuse reconnaissance.

10. — Tous ces visiteurs nous ont exprimé leur particulière satisfaction au sujet de nos jardins; mais ils ont surtout admiré la chapelle pour laquelle le P. Supérieur se dépense sans mesure. Ceux qui ont assisté aux offices ont paru charmés de l'éclat des cérémonies et de la perfection du chant, que le P. Kunemann prépare lui-même et fait exécuter à la tribune. Sans bourse délier, la sacristie s'est enrichie d'une foule d'objets précieux dont la vue fait la meilleure impression, surtout sur les Noirs, qui ne jugent des choses que par les dehors. M. Germain d'Erneville a fait cadeau d'un superbe missel, d'un portemissel forme thabor, de canons d'autel et d'affiches pour le Saint Sacrement, dont le prix total dépasse 250 francs. D'autres bienfaiteurs d'Alsace ont envoyé un voile de même valeur pour le tabernacle, des vases et des bouquets de toute beauté. Lorsque le chœur, qui vient d'être peint par le P. Supérieur lui-même, avant les solennités pascales, et qui a été décoré de notre mieux, étincelle de lumières, on ne peut pas demander dans les pays de missions quelque chose de plus beau, avec un cachet plus religieux. Pourquoi faut-il que Monseigneur ne puisse pas nous laisser quelque temps toutes nos économies sur le budget ordinaire, afin d'accomplir un double vœu de nos cœurs : remplacer tout d'abord par deux gracieuses chapelles les deux vilaines qui sont sur les côtés latéraux et qui ne peuvent servir qu'à dire la sainte messe; puis, nous procurer un petit orgue de 2000 à 3000 francs payables par annuités. Si nous avons ces deux choses, l'église de Saint-Joseph de Ngazobil serait sans rivale au Sénégal, pour la perfection du chant et la beauté des cérémonies.

---

## MAISON DE NDIANDA

NOVEMBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Arrivée du P. Le Berre. Messe de minuit. — 2. Fête patronale. Visites de confrères. — 3. Première communion et confirmation. — 4. Sœurs indigènes pour école et visite des malades. — 5. Résultats du saint ministère. — 6. Nouvelles constructions. — 7. Tournées dans le Sine-Saloum.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin* (décembre 1891), notre communauté a été séparée d'avec Mbodiène, chacune ayant désormais sa propre autonomie. Le P. Durdos nous a été envoyé comme vicaire. Ce cher Père, précédemment à Saint-Louis, désirait depuis longtemps les brousses. Monseigneur se rendit à ses désirs en le plaçant à Ndianda pour aider le P. Le Berre dans l'œuvre des catéchismes et des visites de villages. Arrivé quelques jours avant Noël, nous pûmes, grâce à son concours, célébrer notre messe de minuit à Ndianda même. C'était pour la première fois. Aussi nos enfants se mirent-ils à l'œuvre pour préparer leurs fanaux composés de Calebasses grandes et petites, percées de trous et ornées de quelques banderoles de papier rouge, bleu, vert, etc. Le soir, veille de la fête, nous fîmes une véritable procession aux flambeaux, avec des fanaux, dans tout le village. Vieux et vieilles sortaient de leurs cases, émerveillés d'un tel spectacle, frappant des mains et chantant notre refrain : *Réveillon ! Réveillon !*

Notre messe de minuit amenait tout notre monde aux pieds de l'Enfant Jésus. Quel silence et quel recueillement rare chez le Noir ! Une quarantaine de communions furent le bouquet de la fête et tout le monde se retira content d'avoir assisté à une si belle cérémonie.

2. — Le lendemain de Noël, fête de saint Étienne, notre saint patron, nous avons le bonheur de recevoir, chaque année, tous les Pères et Frères du district, qui viennent, avec leurs chrétiens, chanter les louanges de notre saint protecteur. C'est le jour du pardon, comme l'appellent les Bretons : grand'messe avec diacre et sous-diacre, sermon de circonstance, fusillade à faire trembler les lions et les tigres de notre forêt. Notre chapelle, trop petite pour contenir tout ce monde, revêt ce jour-là un air de gaieté qui ne lui est pas ordinaire. Cette gaieté, tout le monde la sent et la communique à son voisin. C'est une fusion de sen-

timents qui fait de tous un seul cœur et une seule âme : *Cor unum et anima una*.

Au commencement de février 1892, le P. Durdos dut, à son grand regret, quitter Ndianda pour aller remplacer, à Gorée, le P. Renault, qui devait rentrer en France. M. Bodo, novice-Père, précédemment à Fadiouth, reçut sa destination pour Ndianda. Il se mit à l'étude de la langue volofe pour pouvoir faire le catéchisme aux enfants et, plus tard, quelques instructions. Doué d'une forte voix, il nous rendit de grands services pour le chant. Aussi les noirs l'appelaient-ils le *Borom bât* « maître de la voix ».

3. — Le 20 mars de la même année, nous eûmes une cérémonie bien touchante et bien consolante pour le cœur du missionnaire. Quinze de nos enfants recevaient en ce jour, pour la première fois, le Dieu de l'Eucharistie, et seize recevaient le sacrement de confirmation des mains de Mgr Barthet. Sa Grandeur avait quitté Ngazobil le matin, accompagnée du R. P. Pascal, son vicaire général, et du P. Sébire. A l'issue de la grand'messe, Monseigneur conféra le sacrement de confirmation aux nouveaux communicants. Il leur adressa quelques paroles toutes paternelles, dans lesquelles il montra aux nouveaux confirmés leurs devoirs envers Dieu et envers l'Église, ainsi que la nécessité de se montrer désormais foncièrement chrétiens.

Parmi les premières communicantes se trouvaient deux bonnes vieilles. L'une d'elles, âgée de 60 à 70 ans environ, ne se possédait pas de joie. Elle s'appelle *Mam Dianyack*. Elle était tellement heureuse que, pendant la grand'messe, elle faisait des apartés, véritables colloques spirituels. Arrivée à la confirmation, elle se mit à faire ses réflexions sur la mitre (bonnet *nbakana*) de Monseigneur. Lorsque le moment arriva de retourner à sa place, elle s'approcha de Monseigneur et voulut l'embrasser. On dut la tirer par son *mbouba*, mécontente de se voir ainsi arrêtée dans sa dévotion. Après la messe, au sortir de la chapelle, elle répondit qu'elle voulait tout simplement remercier Sa Grandeur du bonheur qu'elle ressentait. Cette belle fête se termina, le soir, par la consécration à la Sainte Vierge, que tout Noir aime naturellement. Nous espérons renouveler cette même cérémonie cette année (1894), aussitôt que Monseigneur sera dans nos parages.

Notre ministère à Ndianda, ainsi que dans les villages environnants, Ndofane et Diarôn, continue de nous donner des consolations. Tous se confessent et communient le premier dimanche du mois, dit dimanche du Sacré-Cœur. Tous, ou à peu près tous, sont enrôlés dans l'apostolat de la prière ou ligue du Cœur de Jésus pour la communion réparatrice. Plusieurs se confessent et communient deux fois par mois, ce qui nous donne plus de 60 communions mensuelles.

Dans les écoles, tant de garçons que de filles, nous pouvons compter une quarantaine d'enfants, suivant la classe plus ou moins régulièrement. L'apathie des parents, qui ne sentent pas la nécessité de donner une instruction à leurs enfants, paralyse souvent le bien que nous voudrions faire. Il y en a même parfois qui nous sont hostiles, craignant que, grâce à cette petite instruction, leurs enfants méprisent les travaux des champs et se fassent écrivains ou employés chez les Européens. Quelques cas se sont produits inspirant de la défiance. *Le noir, disent-ils, est fait pour remuer la terre, pour cultiver avec son hilaire (bêche)*. On a beau leur expliquer et leur faire comprendre que l'instruction n'exclut pas les travaux des champs, qu'elle est, au contraire, le complément intelligent des labeurs de l'agriculture, ils ne veulent pas y croire.

Il y a deux ans, l'*Alliance française*, voulant récompenser nos peines, nous a alloué 600 francs pour l'école de Ndianda, sur la demande du vicaire apostolique. Cette somme, destinée à bâtir et à réparer les locaux, à procurer les fournitures à nos enfants, à leur distribuer quelques récompenses, était un encouragement pour répandre la langue et l'instruction françaises. Mais ce que nous avons à cœur, surtout, c'est d'inculquer aux enfants un enseignement solide du catéchisme, en leur enseignant d'abord la lettre dont nous leur faisons ensuite l'explication.

Nous venons de voir, cette année (1894), la seconde génération chrétienne de Ndianda. Nos jeunes gens commencent à s'établir et à former la véritable famille chrétienne, base de toute évangélisation. Leurs parents, infidèles ou mahométans, s'en vont dans la tombe, chacun à son tour. Restera donc la famille chrétienne qui étendra bientôt ses longs rameaux. Cependant, ce n'est pas sans difficulté qu'on arrive à de tels résultats,

car le démon, toujours menteur et hypocrite, est constamment là, essayant de détruire le bien que l'on fait. Aussi que de soins, que de visites, pour maintenir le bien !

4. — Nous sommes aidés en cela par nos deux sœurs indigènes qui nous rendent de véritables services, soit dans les écoles, soit dans les soins à donner aux malades, tant à Ndianda que dans les villages environnants. Malheureusement, les changements qui se produisent aussi dans leur administration, portent beaucoup atteinte à cette bonne entente nécessaire dans une paroisse. Au mois de mai dernier (1893), la Rév. Mère Marthe et sœur Agnès, depuis longtemps ici, recevaient toutes deux leur changement : l'une, pour Poponguine, et l'autre, pour Fadiouth. Leur départ, surtout celui de la Mère Marthe, a été très regretté de tous. C'est elle qui avait élevé toutes nos jeunes filles chrétiennes et infidèles. Elle avait sur elles tout l'ascendant d'une mère, aussi bien dans la pratique de leurs devoirs religieux que dans leurs devoirs de ménage. Aussi son départ a-t-il nui à la bonne marche de la Mission pendant assez longtemps. La Mère André et sœur Victoire, qui vinrent les remplacer, durent en subir le contre-coup. Elles essayèrent longtemps de ramener les filles autour d'elles, mais inutilement. Ce n'est qu'au bout de six mois de patience et de bonté que les enfants eurent confiance en elles.

Un autre départ que nous eûmes à déplorer cette même année, au mois de décembre 1892, fut celui du P. Bodo. Monseigneur le destinait à aller avec le P. Chany fonder la station projetée de Notre-Dame du Mont-Rolland ; mais la maladie du P. Rialland, à Gorée, l'a fait adjoindre provisoirement à cette communauté, de sorte que le P. Le Berre dut encore rester seul, Monseigneur n'ayant personne à lui adjoindre. Les offices, qui se faisaient régulièrement tous les dimanches, eurent beaucoup à souffrir de cet état de choses. Nous dûmes former quelques chantres et chanteuses pour nous permettre de célébrer dignement la grand'messe. Avec de la bonne volonté, nous avons trouvé le nécessaire.

5. — Voici le résultat des baptêmes, confirmations, premières communions, enterrements, faits à Ndianda depuis le dernier *Bulletin* :

En 1891, 19 baptêmes tant d'adultes que d'enfants; en 1892, 36; en 1893, 27.

En 1891, 7 confirmations; en 1892, 16.

En 1891, 5 premières communions; en 1892, 15.

En 1891, 3 enterrements; en 1892, 4; en 1893, 5.

En 1892, 37 communions pascales; en 1893, 57; en 1894, 45. (Beaucoup sont absents cette année.)

6. — Reste à dire un mot des différentes constructions ou bâtisses que nous avons dû faire pendant ces trois dernières années. D'abord, en 1893, c'est la maison des Sœurs construite en *crinting* ou *pisé*, plus une cuisine également en *pisé*. Car notre terrain, ne contenant pas une seule pierre, nous nous vîmes obligés de bâtir avec des bambous et de la chaux, construction qui dure encore assez longtemps pourvu qu'elle soit à l'abri des intempéries des saisons, protégée, par exemple, par une véranda. Cependant, cette manière de bâtir ne nous allait qu'à demi, et nous nous mîmes à chercher de la terre pour faire des briques. Comme les termitières ne manquent pas dans le pays, ni l'eau non plus, notre chantier de briques fut bien vite trouvé. Nous fîmes 30,000 briques qui, quoique légèrement sablonneuses, passeraient presque pour des briques de France. Nous pensâmes alors à jeter les fondements de la nouvelle chapelle dont nous avions tant besoin. Mais les copars (1) manquant, il fallut attendre l'année suivante. C'est au mois de mars dernier (1894) que nous avons cassé nos briques, et fait un béton servant de base à notre future chapelle, qui aura 20 mètres de long sur 7 de large. L'année prochaine, nous recommencerons à faire des briques et, s'il plaît à Dieu, nous terminerons notre petite cathédrale.

7. — En terminant, nous dirons un mot de notre tournée dans le Sine-Saloum. Nous la faisons, chaque année, vers le temps pascal, visitant les escales de Fatick, Foundiougne et Kaolock. Dans ces différents centres, nous trouvons bien des chrétiens ouvriers et autres qui profitent de notre passage pour remplir leur devoir pascal, faire baptiser leurs enfants, et écouter les quelques instructions que nous pouvons leur faire en passant. De ces différents centres, nous rayonnons pour visiter les vil-

(1) De *copper*, mot anglais qui signifie sou.

lages infidèles situés dans le Sine et le Saloum. Le Sine, province de 50,000 âmes, est bien disposé à recevoir la religion chrétienne. Le Saloum, qui compte à peu près la même population, est déjà envahi par les mahométans venant de l'intérieur. Cependant, en général, tous sont avides de savoir quelle religion nous professons. Ils nous écoutent volontiers et admirent notre dévouement qui nous fait quitter père et mère pour venir, sous ce ciel de feu, enseigner la véritable religion du bon Dieu. Aussi tous nous désirent au milieu d'eux.

Dans ces tournées, qui durent toujours de trois à quatre semaines, nous avons la consolation de faire une quinzaine de baptêmes d'enfants de parents chrétiens ou *in articulo mortis*, et une vingtaine de communions pascales. L'année dernière, le P. Le Berre et M. l'abbé Giraud ont chanté la messe *in splendoribus* à Kaolock, grâce au concours des employés de commerce indigènes qui s'y trouvaient. M. Thiécoutu Nyom, chef de la maison Brices, à Kaolock, avait bien voulu mettre à notre disposition une grande salle. Nous l'arrangeâmes de notre mieux, et le dimanche, avant 7 heures, elle était comble de chrétiens et de non chrétiens. Douze firent leurs pâques, et tous chantèrent tellement bien la messe du deuxième ton que le roi du Saloum (Gidel Bod), arrivant sur la fin, demanda à ce qu'on recommençât pour qu'il pût mieux suivre les cérémonies. Nous lui répondîmes que ce serait pour l'année prochaine.

---

## MAISON DE SAINT-BENOIT, A MBODIÈNE

NOVEMBRE 1891. — MAI 1894.

1. Souvenir au P. Kieffer. — 2. Arrivée du P. Jouan. Le chef du village seconde l'œuvre du missionnaire. Indigènes s'établissant près de la Mission. — 3. Heureux résultats.

1. — Enfin, la Mission de Saint-Benoît de Mbodiène, desservie ces derniers temps, tantôt par les missionnaires de Saint-Joseph de Ngazobil, tantôt par ceux de Saint-Étienne de Ndianda, trouve, au mois de novembre 1891, un pasteur à poste fixe dans le vénéré P. Kieffer, qui devait, pendant deux années de patience et de pieuse solitude, se préparer à recevoir la récompense pro-



mise au bon et fidèle serviteur. « Qu'il fait bon ici ! s'écriait-il en prenant possession de sa case. C'est ici que je dois finir mes jours. » Hélas ! cette tente ne lui rappelle pas longtemps le Thabor, il y trouve bien vite le Calvaire.

Les peines morales jointes aux infirmités corporelles ne cesseront de le martyriser. Une hydrocèle, une jambe à peu près paralysée par suite d'accident, des plaies aux pieds, le rendent incapable de courir après la brebis égarée. Aussi la Mission reste-t-elle déserte : personne à la messe sinon le serviteur, deux religieuses et cinq ou six petites filles ; personne au catéchisme, personne à l'école. Le cœur du vieux missionnaire en éprouve bien du chagrin ; son unique remède à tant de maux était de passer son temps au pied du saint tabernacle. Il aimait à se nommer l'*Onager in solitudine*.

Cependant, malgré l'éloignement des villages, les chemins raboteux et la profondeur de nos ravins, son zèle le poussait parfois à sortir de sa solitude pour aller annoncer la parole du salut à ses paroissiens indociles ; mais sa voix ne trouvait pas d'échos. Il rentrait à son logis abattu, fatigué : c'est alors qu'il écoutait volontiers le ramage d'un petit oiseau qui avait fait son nid chez lui et qui ne cessait de lui redire le même refrain, que le vieillard traduisait ainsi : « P. Kieffer, P. Kieffer, *nopil!* P. Kieffer, P. Kieffer, tais-toi ! — Oh ! oui, lui répondait-il, car je crierai en vain, je suis la voix qui crie dans le désert. On ne veut pas de moi ici, mon oiseau s'évertue à me le dire ; mais j'offre à Jésus, pour mes sauvages, mes peines et ma vie. »

Bientôt une charmante maison vint offrir meilleur abri au vétéran du Sénégal. Sa construction, confiée au talent de notre architecte, le P. Chany, se fit comme par enchantement. Elle comprend deux grandes et belles chambres avec galeries au nord et au sud. Elle a l'aspect d'une petite villa parisienne. Cette maison a reçu la bénédiction de deux évêques, NN. SS. Barthet et Le Roy, accompagnés des PP. Kunemann, supérieur de notre district ; et Bichet, inquiété par ses rhumatismes, mais à qui la grande mule de Saint-Joseph, Bichette, prêtait ses jambes pour la circonstance.

Le P. Kieffer éprouva ce jour-là une grande joie ; mais sa belle maison (il l'appelait son château) ne devait l'abriter que quelques mois : usé par près de quarante années de missions,

il dut rentrer à Saint-Joseph de Ngazobil, c'était la veille de la Toussaint.

A mi-chemin, au baobab de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il rencontre le P. Durdos et les séminaristes en promenade; il ne put leur dire que ces mots : « Je ne suis plus qu'une vieille ruine, prions Notre-Dame. » Cette Vierge miraculeuse, don de nos Pères de Marienstatt à Mgr Kobès, fut apportée au Sénégal par le P. Kieffer, et portée solennellement en ce bosquet de lilas pendant que le ciel, assombri par des nuages de sauterelles, faisait penser au jugement dernier, d'après le P. Lacombe et le F. Claude, qui y assistaient; c'était en 1865.

Le P. Kieffer avait, pour ce lieu béni, une grande dévotion; il arrêta longtemps ses regards sur la Mère des Douleurs, puis dit au F. Fulgence, qui le conduisait : « Allons, mon frère, en avant! » et au P. Jouan, qui l'accompagnait, suivant la voiture : « Mon père, j'espère que la bonne Mère me conduira bientôt au ciel. »

Arrivés à Saint-Joseph, les PP. Kunemann et Messenger prennent le vénéré Père dans leurs bras et le portent au parloir, choisi pour demeure par le cher malade. C'est là qu'il reçut de bien touchantes visites de la part de ses confrères du voisinage, des Sœurs indigènes et des chrétiens de Saint-Joseph. « Priez pour moi, disait-il à tous, le bon Dieu est bien bon, et l'homme est si rempli de misères. » Assis presque jour et nuit sur un fauteuil, il ne cessait de dire son chapelet, il parlait très peu, n'en ayant plus la force; il ne lui échappa pas une seule plainte.

Le dimanche 5 novembre, il fit la sainte communion, mangea une orange que lui avait apportée, la veille, le P. Lamoise, puis perdit la parole. On s'empressa aussitôt de lui administrer l'Extrême-Onction et le cher Père expira.

2. — La paroisse de Saint-Benoît resta quelques semaines sans pasteur.

Enfin le P. Jouan reçut, non sans quelque inquiétude, la mission de succéder au P. Kieffer. A son arrivée à Mbodiène, il ne trouva point grand enthousiasme; il fait sa visite, souhaite à tous la paix, on ne lui répond qu'avec froideur ou indifférence.

Faudra-t-il secouer la poussière de ses souliers et s'en aller plus loin? Le lendemain, le chef vint pourtant lui rendre visite et lui dit avec solennité : « Mon père, te voilà, me voici; moi, je

n'aurai pas pour toi de secret dans mon cœur. La jeunesse, je puis te l'envoyer; mais je ne puis rien sur les personnes âgées. — Si tu dis vrai, lui fut-il répondu, nous le verrons dimanche à la messe. »

Le dimanche arrive, la cloche sonne, sonne longtemps; enfin, on aperçoit une vingtaine d'enfants qui s'acheminent lentement, suivis de Nger moussou, notre chef. Il semble fier de son petit troupeau, il attend des félicitations, on les lui donne au prône, il enousse de contentement.

Le dimanche suivant, le nombre avait augmenté, il continua à monter. Noël arrive, nos chrétiens, qui avaient négligé depuis si longtemps leurs devoirs, veulent se convertir, nous eûmes une douzaine de communions.

Les gens de Saint-Benoît appartiennent à deux races bien distinctes : la race des Saloumes et celle des Sérères. Les premiers sont rusés et flatteurs; les seconds, simples, plus campagnards, mais aussi plus francs. Le chef est Saloume.

Le village de Mbodiène est également formé des deux races; les Sérères y dominant. Le village de Saint-Michel de la Tasma est habité par les Saloumes; ceux de Diaguibé et de la Pointe Sarène par des Sérères.

Mais la langue ordinairement parlée par tous est la langue sérère. Dernièrement, les Sérères de Mbodiène se sont séparés des Saloumes.

Le jour de la transplantation des cases est et doit être choisi par le personnage le plus notable, qui le tient secret. Il y eut cette fois une exception pour le Père. Il vint le lui dire, le priant de vouloir bien y assister :

— Mon Père, lui dit Mondor, le gouvernement français impose partout des chefs musulmans; nous, Sérères, nous ne les aimons pas : ils sont trompeurs; eux nous détestent; nous allons venir habiter près de l'église, à côté de la croix plantée autrefois par le P. Riehl.

Au jour fixé, avant l'aube, on les entendait remuant le terrain du nouveau village. Cela se faisait en silence, on ne parlait qu'à voix basse. Enfin, tout est propre; au moyen d'une corde et du manche de l'hilaire, on trace une circonférence sur le sol, les jeunes creusent les trous des piquets qui doivent supporter la case, pendant que le maître jette ses regards de

tous côtés. Enfin, il est fixé. « C'est là, dit-il, que vous planterez les poteaux de la porte. — Et pourquoi pas ailleurs? lui demandai-je. — Non, c'est là! afin que, le matin, en sortant de chez moi, je puisse apercevoir ce baobab. » La case fut bien vite dressée, ainsi en fut-il des autres.

3. — La Mission n'était plus déserte, la vie régnait autour d'elle. Dès lors commença la prière du soir; on y apprit des cantiques que l'on entend répéter aujourd'hui sur le bord de la Tasma, au fond de son ravin, et jusque dans la grande forêt qui nous sépare du Diéguème.

Ce nouveau village s'agrandit tous les jours. La tyrannie des rois et des chefs, nos voisins, force les cultivateurs à chercher un lieu de refuge et de liberté. Notre canton se peuple d'émigrés du Sine. Une partie du village de Diayamba nous arrivait dernièrement, préférant la faim à l'humiliation, et la paix à tous leurs biens. « Le nid ne cherche pas l'homme, disaient-ils à ceux qui s'apitoyaient sur leur sort, mais c'est l'homme qui cherche le nid; Dieu aidant, nous ne mourrons pas de faim. » Des habitants de Dilas s'installent en ce moment.

Notre église est devenue trop petite. « Il faudra l'agrandir », nous disent ces braves gens.

La loi du dimanche est proclamée à Mbodiène. Les Sérères ont juré de l'observer. Les Saloumes les imitent, car, eux si fiers, seraient honteux de ne pas faire ce que peut faire un Sérère. Nous alimentons de notre mieux cette émulation pour le plus grand bien de tous.

Le jour de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, nous sommes allés, au nombre de cinquante, en procession, au bosquet des lilas, pour demander à la statue miraculeuse d'éloigner de nous le fléau des sauterelles qui ravagent la contrée depuis trois ans.

La longueur du chemin permit à nos enfants d'apprendre assez bien le chant du *Sancta Mater*, qu'ils répétèrent au salut avec un étonnant succès. *A féla-fél*, s'écria soudain une voix; « Que c'est délicieux! »

C'était la voix d'un habitant du Diéguème, qui mettait pour la première fois le pied dans une église. Aussi, se croyant à une réunion mondaine, se mit-il avec entrain à exécuter une danse au beau milieu de l'église.

Un de ses parents, habitant Mbodiène, mais non encore baptisé, le prit alors par la main, lui disant : « Tais-toi ; ici on ne fait pas de ces choses-là ! » Mais, bientôt après les salutations, il s'oublie lui-même et s'empresse de raconter à son cousin les belles fêtes de Ngazobil ; que Mbodiène n'est rien en comparaison. Là-bas, tout est brillant d'or, des fleurs partout, des lumières comme les étoiles du ciel, et les Pères qui disent la messe avec des habits qu'on ne voit pas dans ce monde, et la musique, et les chants, et les coups de fusil qui retentissent aux moments les plus solennels, etc.

Notre salut allait finir par un bavardage. Le Père intervint prudemment pour faire observer le silence, et leur promit de les conduire prochainement, à la grande fête de Pâques, à Ngazobil. Le silence se fit ; ce n'était qu'un oubli de leur part.

Les jours suivants, on ne cessa de se préparer à la solennité de la Résurrection. Les jeunes filles prennent d'assaut le puits des Sœurs pour laver leurs habits et les pauvres haillons de leurs parents. On soupire après ce beau jour ; on est impatient. Enfin, voici Pâques. La cloche sonne le réveil de très bonne heure, et l'on part, par un beau clair de lune, au chant de l'*Alleluia*.

Bientôt, les enfants, les jeunes gens, le fusil sur l'épaule, laissent loin derrière eux leurs parents. On se presse, on court. Les apôtres ne devaient pas courir plus vite. L'église de Saint-Joseph fut, ce jour-là, trop petite ; nos cent trente paroissiens y furent édifiants.

Ils ne dirent mot pendant toute la messe. Ils avaient tant à voir ! tant à entendre ! Mais une fois sortis de l'église, quelle explosion de joie ! il fallait dire ses impressions, et l'on parlait tous à la fois.

Au signal de notre chef, tous se rendirent à la Mission pour saluer les Pères, et rendre au P. Supérieur l'aimable visite qu'il leur avait faite quelques jours avant. Mais leur esprit était tout entier à ce qu'ils avaient vu, et le Père dut écouter de nombreux *merci*. *Diokondial*, lui disaient les Sérères ; *dieredief*, disaient les Volofs. Cette fête fera longtemps le sujet de leurs conversations.

La population actuelle de la paroisse de Mbodiène est de 217 habitants, dont 57 chrétiens.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE DE THIÈS

NOVEMBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Etat sanitaire. — 2. Ministère intérieur, pénitencier, nouveau contrat. — 3. Etablissement des Sœurs de S. Joseph. — 4. Ministère extérieur, chapelle de S. Pierre Claver, à Tialy, chapelle de S. Jean-Baptiste, à Tiona, Fandène. — 5. Evangélisation des Diobas. — 6. Fondation de la nouvelle station de N.-D. du Mont-Roland, à Tévigne, province du Ndonte. — 7. Mort du cher F. Basilée.

1. — L'un des buts que les Vicaires Apostoliques s'étaient proposé en fondant l'œuvre de Thiès, était la création d'une sorte de *sanatorium* pour les missionnaires fatigués. Thiès semble, en effet, appelé à atteindre ce but. Non seulement la santé du personnel est excellente, mais beaucoup de nos confrères y sont venus chercher, surtout cette année, le bon air, l'excellent régime et le repos qui leur ont bien vite rendu leurs forces épuisées. Citons en particulier les PP. Planeix, Alaux, Tisserand, Ferrérol, pour ne parler que de ceux qui y ont séjourné quelque temps. Le choléra qui a fait tant de victimes à St-Louis, Dakar et Gorée, ne s'est pas montré à Thiès. Nous avons été aussi indemnes de l'influenza, qui a sévi dernièrement à Joal et à Ngazobil. La magnifique ordonnance des bâtiments et des jardins fait l'admiration des nombreux visiteurs que nous amène la voie ferrée. Employés de l'Administration, officiers, commerçants, presque personne ne descend à Thiès sans venir voir la Mission. Mais la visite qui nous a fait le plus de plaisir, a été celle de Mgr Le Roy. Sa Grandeur a voulu se rendre compte de tout, voir toutes nos installations et nos chapelles. Elle s'est montrée très heureuse de ce qu'elle a vu, et l'a écrit au T. R. Père. Nous avons eu aussi la visite du général Borgnis-Desbordes, en tournée d'inspection. Il avait alors comme officier d'ordonnance un commandant jeune et fort aimable. Cet officier passait bientôt après lieutenant-colonel : c'était le conquérant de Tombouctou, le vaillant colonel Bonnier, dont la France aujourd'hui pleure la perte.

Thiès augmente tous les jours d'importance. Les maisons de commerce se multiplient sur la route des pistaches. L'administrateur du Cercle de Dakar-Thiès se fait bâtir en ce moment à Thiès une belle résidence. Les spahis ont obtenu aussi aux environs du poste de Thiès une immense concession pour y

installer une caserne et des champs de course et de tir. Un commandant du génie a fait le tracé d'une nouvelle voie ferrée partant de Thiès et se rendant à Fatik, dans le Sine. Thiès deviendra ainsi le centre du commerce de tout le Bas-Sénégal.

2. — A l'intérieur de la communauté, le ministère s'exerce sur les enfants du pénitencier que nous a confiés l'Administration de la Colonie. Ces enfants demandent vite le baptême et s'attachent à notre sainte religion. Leur présence nous permet de donner un certain éclat aux offices. La procession de la Fête-Dieu a été très belle ces deux dernières années. Les néophytes des environs, avec leurs blanches robes du baptême, faisaient un magnifique cortège au Dieu de l'Eucharistie.

Les enfants du pénitencier sont formés à différents métiers, menuiserie, taillerie, forge, etc... Cependant, la plupart sont employés à l'œuvre agricole qui a surtout les sympathies de l'Administration.

Jusqu'ici les commissions de surveillance qui viennent chaque année inspecter l'établissement nous avaient été très favorables. L'an dernier, le président de cette commission, M. Sourd, composa un long rapport dans lequel, à côté de nombreuses louanges, se trouvaient des insinuations malveillantes. Le conseil général, saisi de ce rapport, envoya la commission coloniale vérifier les conclusions de M. Sourd. Elle trouva que la valeur des constructions dépassait de beaucoup le montant des allocations fournies par le Conseil général. Le résultat de cette affaire fut la conclusion d'un contrat nouveau passé entre la Colonie et la Mission sur les bases suivantes :

La Colonie paie au Vicaire Apostolique 50 centimes par enfant et par jour. De plus, le personnel de l'établissement est rétribué ainsi qu'il suit :

|                                                                                        |                   |   |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-------------------|---|
| Un supérieur ou directeur à raison de . . .                                            | 3,000 fr. par an. |   |
| Un sous-directeur . . . . .                                                            | 2,500             | — |
| Deux frères surveillants à raison de<br>1,600 francs chacun . . . . .                  | 3,200             | — |
| Deux religieuses pour la lingerie, l'infirmierie, etc., à raison de 1,500 fr. chacune. | 3,000             | — |

Ce personnel aura droit en outre aux frais de voyage en Europe, en cas de maladie, et à l'hospitalisation dans les hôpitaux de la colonie. — Ce contrat, fait pour neuf ans, donne désormais une base solide à l'œuvre du pénitencier.

L'agriculture a beaucoup souffert de la destruction totale du troupeau enlevé par la peste bovine qui a fait partout ici de terribles ravages. Nous avons également perdu beaucoup de chevaux, à la suite de diverses maladies. Malgré ces cruelles épreuves, l'œuvre agricole se développe, les arbres fruitiers se multiplient, les manguiers greffés surtout donnent les plus belles espérances. Nous avons déjà pu fournir un certain nombre de greffes à nos confrères du Soudan, du Sénégal, de la Gambie, et même du Rio-Pongo. Plusieurs fois les sauterelles nous ont menacés, mais, grâce à la protection de sainte Anne, nous avons pu les éloigner de nos plantations.

3. — Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont venues depuis deux ans prêter un concours très utile à nos diverses œuvres. Elles s'occupent de la lingerie, du poulailler, de la cuisine, et surtout prennent un soin bien dévoué des malades de l'établissement et du dehors. De toutes les contrées environnantes arrivent tous les matins une foule de malades couverts de plaies, ou atteints des maux les plus révoltants. Les Sœurs apportent à ce soin un dévouement qui fait l'admiration des musulmans eux-mêmes. Dieu se plaît souvent à récompenser leur zèle par de nombreux baptêmes d'enfants en danger. Elles ont pu recueillir dernièrement une pauvre esclave que les privations et les mauvais traitements avaient mise dans le plus pitoyable état. Anémiée au dernier point, elle mangeait la terre et rongea même le mortier des murs. Voyant tant de charité chez les Sœurs, elle ne voulut plus les quitter; elle demanda le baptême et mourut peu après en prédestinée.

4. — Le ministère extérieur a pris un grand développement dans ces trois dernières années. Le dernier *Bulletin* annonçait que le P. Lacombe préparait au baptême plus de cent catéchumènes de la tribu des Nones. Le 15 mai 1892, cinquante-huit de ces jeunes gens recevaient ce sacrement. Huit jours après, cinquante-trois autres avaient le même bonheur.

Mais il fallait un local pour réunir tous ces néophytes et les initier aux pratiques de la vie chrétienne. La chapelle provisoire de la Mission devenait tous les jours plus insuffisante, et il y avait à redouter les rapports presque inévitables de ces néophytes avec les enfants du pénitencier. La fondation d'une chapelle fut donc décidée : elle fut dédiée à saint Pierre Claver et



placée au village de Tialy, au nord de Thiès. Ce village n'est éloigné de la Mission que de 2 kilomètres : un Père pourra desservir cette chapelle tout en ayant des fonctions dans l'œuvre du pénitencier. Les fondations de la chapelle sont en pierre et les murs en briques séchées au soleil. Elle a pu être bénite le jour de Saint-Pierre Claver ; et, cette fois encore, la chrétienté s'accrut de cinquante et un néophytes.

Toutefois, parmi ces nouveaux chrétiens, un bon nombre appartenaient à des villages situés au sud de Thiès, et distants de Tialy de 4 et même de 5 kilomètres. Eux aussi, réclamaient leur chapelle et il semblait impossible de faire venir de cette distance une population de 800 Nones au moins. On bâtit donc une autre chapelle à Tiona, à l'entrée de la forêt des Diobas, et au centre des villages du sud. Saint Jean-Baptiste en est le patron. Le 16 juin 1893, le R. P. Pascal, vicaire général, la bénit, y dit la première messe, et baptisa 21 jeunes gens des environs.

La chapelle de Saint-Pierre Claver est simple, mais régulière, du style roman. Celle de Saint-Jean-Baptiste est plus coquette, d'un gracieux style gothique. Les fonds qui ont été employés dans ces constructions sont venus directement de la générosité de quelques bienfaiteurs de France. Toutefois, certains commerçants de Rufisque, de Dakar et de Gorée, ont fourni gratuitement une partie des matériaux, tels que chaux, bois, tuiles, pavés, etc.

La paroisse de Saint-Pierre Claver comprend déjà 140 chrétiens répartis en quatre villages. Il reste encore au moins 500 païens non musulmans à convertir. Le R. P. Lacombe, l'un des vétérans du Sénégal, s'y emploie avec ardeur. De plus, il évangélise avec succès un gros village du Baol, appelé Fandène, appartenant à la même tribu des Sérères-Nones. Fandène, distant de Thiès de 10 kilomètres environ, est composé de nombreux groupes de cases formant un grand demi-cercle. Beaucoup de jeunes gens savent déjà leurs prières, et, le dimanche, ils partent au point du jour pour venir à Thiès ou à Tialy assister à la sainte messe. Dans quelque temps, la présence continue d'un missionnaire auprès d'eux sera indispensable.

La paroisse de Saint-Jean-Baptiste compte 208 enfants ou jeunes gens baptisés et plus de 600 Nones encore païens. Le

P. Stein, nouvellement arrivé de France, s'est mis promptement à l'étude du volof, langue que les Sérères comprennent partout ici, et déjà il peut prendre la direction de cette chrétienté. Il est aidé, du reste, par quelques jeunes catéchistes du pays.

Ces jeunes catéchistes rendent de grands services. Ce sont d'ordinaire les plus intelligents des néophytes, que le Père instruit à part et qu'il charge d'instruire les enfants de leur village ou qu'il envoie plus loin commencer de nouvelles chrétientés. Familiarisés avec la langue et les coutumes du pays, ils ont bien vite fait de s'attirer les sympathies des habitants. Ils apprennent aux enfants les prières et les premiers éléments du catéchisme. Le Père vient ensuite et complète l'œuvre commencée.

Tiona a perdu dernièrement son catéchiste appelé Malik. C'était le premier chrétien de l'endroit. D'une intelligence assez peu ouverte, mais d'une grande bonne volonté, il demandait au Père de lui apprendre la religion. Tous les dimanches, il venait seul, de 3 kilomètres, souvent les habits en lambeaux, bravant les railleries de ses compatriotes et même leurs menaces. De retour dans son village, encore catéchumène, il se faisait déjà apôtre en apprenant aux jeunes gens de son âge ce qu'il avait retenu du catéchisme. Il avait déjà une douzaine de jeunes disciples quand il eut le bonheur d'être admis au baptême, il y a trois ans. Depuis cet heureux moment, son zèle devint de plus en plus ardent. Il prépara lui-même au baptême ses jeunes camarades, et veilla ensuite sur leur conduite. Finalement, il arriva à faire baptiser tous les enfants et jeunes gens de son village, avec beaucoup d'autres dans les villages avoisinants. Il évangélisait même les Diobas quand la mort est venue le surprendre. Il avait eu la prévision de sa fin prochaine. Lorsque le Père traçait les allées du cimetière de Tiona, Malik lui dit : « C'est moi qui l'étreonnerai ! » Cinq mois après, sa prédiction était réalisée. A sa mort tout le monde se disait : « Celui-là est un prédestiné ! »

5. — Le Diobas est une province sérère située à une dizaine de kilomètres au sud de Thiès. Un chef musulman, du nom de Sanor, en fit la conquête, avec l'aide de la France, comme il a été raconté dans le dernier *Bulletin*. Après la conquête, le pays fut malheureusement abandonné à la rapacité et à la vengeance des vainqueurs. Dans leur détresse, les Diobas se tournèrent

vers les missionnaires dont ils connaissaient la charité, et les prièrent d'intercéder en leur faveur auprès du gouvernement français. Aujourd'hui, grâce à cette intervention, la paix leur a été rendue, et les Diobas reconnaissants nous appellent à grands cris chez eux. Deux catéchistes y préparent au baptême plus de 100 jeunes gens; nous n'osons les baptiser, sans leur donner chez eux les moyens de suivre la vie chrétienne. Là surtout, il faudrait un missionnaire! C'est une belle province qui donne les plus belles espérances. Eux-mêmes, ils ont fait un chemin qui part de la chapelle de Tiona pour se rendre au cœur même de la province.

6. — En ce moment, nous préparons la fondation d'une nouvelle station qui portera le nom de Notre-Dame du Mont-Roland. Sa Gr. Mgr Barthel a reçu de généreuses offrandes pour bâtir au Sénégal une chapelle sous ce vocable. Mais il fallait une colline qui fût digne de porter ce nom, et les collines sont rares au Sénégal. Or, nous avons déjà commencé à évangéliser une province sérére, située au nord de Thiès, à 4 lieues environ. C'est le Ndoute, province du Cayor. Là, une chaîne de collines domine une belle plaine parsemée de nombreux villages. Au centre de la plaine s'élève une colline détachée, autour de laquelle rayonnent plus de trois cents cases. D'autres villages s'échelonnent à droite et à gauche, le long de la chaîne de collines. Plusieurs Pères avaient visité cet endroit et en étaient revenus enchantés. Même l'un d'eux, un Auvergnat, avait appelé cette plaine « une petite Limagne! » La fondation fut donc résolue. On obtint du chef du Cayor, Dèmba-War, une concession de 14 hectares. La Mission même sera à Tévigne, près de la colline isolée; plus loin, à Daga, nous pourrons plus tard bâtir une chapelle réunissant les villages du Nord. Pour arriver à Tévigne, nous avons dû couper la forêt sur une distance de 15 kilomètres. Puis nous avons fait extraire des pierres à chaux, abattre du bois de chauffage, creuser un puits. Bientôt, nous l'espérons, s'élèvera une maison qui pourra abriter le Père pendant l'hivernage. Cette Mission est la porte du Cayor, où beaucoup de Volofs peu attachés au mahométisme nous désirent presque autant que les Séréres.

La moisson s'annonce donc belle; mais elle nous a causé beaucoup de tracas et d'ennuis. Les chefs musulmans voient

de mauvais œil ces progrès de notre foi en ce pays ; ils regrettent surtout de se voir forcés de diminuer les exactions sans nombre auxquelles ils se livraient sans aucun scrupule. L'administration française, avertie par les missionnaires, y a déjà mis bon ordre.

En attendant l'arrivée du missionnaire qui doit séjourner dans le Ndoute, nous y avons mis le premier chrétien none, Gabriel Gabou. Déjà il a pu préparer au baptême un grand nombre d'enfants à Tévigne et à Daga.

7. — Nous ne voulons pas terminer ce *Bulletin* sans dire un mot du cher F. Basilee, qui est mort à Saint-Louis, un mois après avoir quitté la communauté de Thiès. D'un dévouement sans bornes et d'un grand savoir-faire, il s'était acquis l'affection et l'estime de tous ses confrères et de tous ceux qui l'avaient connu. Les fatigues qu'il éprouva en posant la charpente de la chapelle de Thiona ont sans doute hâté les progrès du mal qui l'a emporté. Espérons qu'il priera au Ciel pour cette Mission à laquelle il s'est dépensé tout entier!

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE, A POPONGUINE

NOVEMBRE 1891. — AVRIL 1894

1. Personnel. — 2. Travaux à la nouvelle chapelle. Maison pour les Sœurs. — 3. Jeunes chrétiens formés au travail. — 4. Ministère. — 5. Mariages chrétiens. — 6. Ministère à Guéréou et dans les villages. Difficultés. — 7. Heureuse conversion. — 8. Pèlerinages. — 9. Visites.

1. — Le bulletin de la communauté de Poponguine s'arrêtait en novembre 1891. Depuis lors, nous arrivait de France le P. Rialland. Ce cher confrère, à la mort du regretté P. Legall, fut nommé vicaire à Gorée. Le F. Nolasque, dont la santé n'avait pu se faire à Thiès, vint aussi, à la même époque, essayer de l'air de nos collines ; mais à peine remis, il reçut son obédience pour Saint-Joseph (mars 1892). En octobre dernier, le F. Rigobert dut prendre la route de France et laisser sa succession à M. Mathurin, qui se trouvait déjà dans la communauté depuis quelque temps, et qui cumule actuellement les fonctions d'instituteur, d'organiste, de sacristain, de jardinier, de boulanger, etc., etc. Dans le but de laisser au P. Strub plus de latitude pour l'évangélisation, le P. Guth,

qui ne se trouvait à Poponguine que provisoirement, dut, en novembre 1891, prendre la direction de la communauté, qui se compose actuellement des PP. Guth et Strub et de M. Mathurin.

Par suite d'absences assez longues du P. Guth, d'abord de juillet à décembre 1892, époque à laquelle il dut aller en Gambie remplacer le P. Amann, parti pour la France; ensuite, du courant de mars à septembre 1893, période à laquelle il eut à s'occuper de la construction de la maison des Pères de Ziguinchor, il advint que le P. Strub dut rester seul prêtre pendant plusieurs mois.

2. — En mars 1892, les travaux de notre chapelle furent repris. Cette chapelle, dédiée, comme on le sait, à Notre-Dame de la Délivrande, a été entreprise sur des proportions relativement vastes, et nous ne comptons l'achever que lentement et selon les ressources dont nous disposerons; car ce n'est pas le budget de la Mission qui en fournit les fonds, mais bien la charité des âmes généreuses de France et de la colonie du Sénégal. Grâce à une somme assez forte qui nous fut versée par un bienfaiteur, nous pûmes non seulement réparer le petit malheur qui nous était arrivé à la fin de l'hivernage précédent, mais encore modifier très heureusement notre plan, par l'addition à la nef déjà existante, d'un porche et d'une tour qui s'élève à près de 20 mètres au-dessus du sol, et qui attire l'attention de tous les visiteurs. Le travail a pu marcher assez rapidement, et quoique nous n'ayons pas eu, en fait d'ouvriers, des modèles d'adresse et de tempérance, nous n'avons pas eu à déplorer le moindre accident. Grâces en soient rendues à Notre-Dame de la Délivrande!

Quand nous serons riches, nous songerons à la flèche qui doit terminer notre beffroi, ou, plutôt, nous réserverons cette tâche à nos successeurs. En attendant, la modeste croix qui surmonte l'édifice, la statue de Marie qui en couronne le porche et les deux petites cloches harmonisées, don de Mgr Barthet, qui, tous les jours, font entendre au loin leur son argentin, annoncent à toute la contrée, ainsi qu'aux voyageurs qui, par terre ou par mer, passent au pied de nos collines, que Notre-Seigneur et sa sainte Mère ont pris définitivement possession de ce pays où Satan a si longtemps régné en maître.

Les aumônes venues du chef-lieu de la colonie nous ont aussi permis de commencer les galeries en arc-boutant qui, selon le plan, doivent consolider tout l'édifice et fournir un abri aux pèlerins pendant leur séjour ici. Nous espérons pouvoir bientôt continuer cette partie du travail; il ne restera donc que le transept et le chœur avec le décor. Ce sera l'œuvre du temps et des âmes généreuses.

Jusqu'ici, nos Sœurs indigènes avaient dû se contenter, pour leur habitation, d'une ancienne maison de traitant, abandonnée et tombant presque en ruine. Nous avons pu leur faire construire un petit logement, assez confortable, en briques. Tous les matériaux, ainsi que ceux de la chapelle, ont pu être préparés sur place.

3. — Pour tous nos travaux, nous nous faisons aider par nos jeunes chrétiens. En même temps qu'ils trouvent là un moyen de se procurer quelques ressources, c'est pour nous une excellente manière de les instruire et de les former à des habitudes de travail. En effet, dans ces pays, à part les cinq ou six mois d'hivernage, pendant lesquels le noir se livre à la culture, il n'a rien à faire pendant le reste de l'année. Ou bien il reste oisif, ou, s'il veut gagner quelque argent pour améliorer sa condition, il doit aller dans les centres commerciaux de la colonie et jusqu'en Gambie pour se procurer du travail. On voit ce que l'un et l'autre cas peuvent présenter d'inconvénients et de dangers pour la foi et les mœurs de jeunes néophytes. Aussi, pour prémunir nos chrétiens contre de pareils écueils, faisons-nous tous nos efforts pour leur procurer du travail auprès de nous. Une partie des aumônes faites en vue de notre église leur revient de cette façon; de plus, nous rendons volontiers service à ceux de nos confrères qui, moins bien favorisés que nous, auraient besoin de chaux, de briques, de blocs de béton, etc., etc.

Cette manière de faire nous donne également de l'action sur les petits enfants pour les attirer à l'école. En faisant briller à leurs yeux l'appât d'un petit gain, ils travailleront facilement une partie de la journée, sauf à aller se reposer en classe pendant les heures de chaleur.

4. — Notre ministère s'étend du village de Poponguine à celui de Guérer et jusqu'à ceux de l'intérieur les plus rapprochés de nous.

A Poponguine même, nous n'avons pas pu, depuis notre dernier bulletin, augmenter sensiblement le chiffre de nos chrétiens. Nous devons, cependant, signaler un certain nombre de baptêmes d'enfants et d'adultes. Ces derniers, ainsi que la première communion d'une douzaine d'enfants, ont été, en grande partie, préparés par le P. Rialland. Nous trouvons ici un grand ennemi à l'extension de notre foi dans la personne des musulmans de la localité. Non contents de nous avoir soustrait le plus possible d'enfants en bas âge, et de les avoir disséminés dans les villages musulmans de la Côte, ils sont constamment aux aguets pour chercher à nous enlever l'un ou l'autre de nos chrétiens. Ils épient tous nos mouvements, cherchent à prévenir contre les missionnaires les jeunes gens et les enfants non encore chrétiens, et, plus d'une fois, font avorter nos desseins et rendent inutiles nos conseils auprès de nos jeunes chrétiens, qui ne peuvent pas toujours assez se tenir sur leur garde vis-à-vis de ceux qui sont leurs parents et tuteurs. Nos chrétiens, toutefois, se maintiennent et continuent, en général, à nous consoler, par leur fidélité à s'approcher des saints Sacrements, au moins tous les mois. Tous les dimanches, nous faisons les offices comme dans les grandes paroisses. Le matin, grand'messe et instruction. Le soir, vêpres, chapelet et salut. Personne ne songe plus même à discuter la question du repos du dimanche. Il est même rare qu'à l'époque de la culture, l'un ou l'autre de nos petits chrétiens se laisse entraîner aux champs par un parent infidèle. La prière du soir, que nous faisons à l'église, est ordinairement bien suivie, et c'est un plaisir d'entendre alors nos néophytes chanter avec entrain les cantiques volofs ou français.

5. — Nous avons pu, l'an passé, poser les premières bases de la famille parmi eux. Cinq de nos jeunes filles, celles-là mêmes qui avaient si courageusement rompu avec leurs fiancés devenus musulmans, purent enfin être unies aux plus âgés de nos jeunes chrétiens. Nous tinmes à donner le plus de solennité possible à la cérémonie, les marabouts ayant répandu partout le bruit que nous empêchions les gens de se marier. Le P. Alaux, de Rufisque, les PP. Sébire et Gaillard, accompagnés d'un certain nombre de jeunes noirs de Thiès, vinrent rehausser la cérémonie par leur présence. Inu-

tile de dire qu'il y eut fête ce jour-là et qu'on tua le porc gras. Tout le village et les villages voisins de Ndaïne et de Poponguine-Sérère étaient invités à la noce.

On profita de la circonstance pour pousser nos jeunes mariés à se construire des cases un peu plus spacieuses et plus confortables que celles de leurs congénères. Nous y réussîmes. Chacun de nos ménages chrétiens possède actuellement une belle case carrée divisée en deux pièces. Il est vrai qu'elles sont encore en paille ! mais c'est déjà un progrès. Nous avons l'espoir que les quatre ou cinq jeunes gens qui s'apprêtent à marcher, l'an prochain, sur la trace de leurs aînés, non seulement les imiteront, mais consentiront encore à se séparer de leurs parents infidèles, pour se grouper et former ainsi le rayon d'un village chrétien.

6. — A Guéréou, que nous desservons également, nous n'avons pas eu malheureusement le même succès. Ici, ce n'est plus le fait des marabouts que nos gens de Guéréou détestent cordialement, mais le mauvais vouloir de quelques anciens, jaloux de conserver leur autorité et les traditions des ancêtres. La grande pierre d'achoppement est la question du dimanche. « Nous allons aux champs le dimanche, disent-ils, et nous nous reposons le lundi et le jeudi ; il n'y a pas de raison pour que nos enfants fassent autrement, c'est ainsi que faisaient nos pères. »

D'un autre côté, il faut dire que, dans ces pays où la foi commence à s'implanter, rien ne remplace auprès des néophytes l'œil vigilant et les conseils d'un missionnaire résidant habituellement dans la localité. Les circonstances ne nous ont pas permis d'agir ainsi pour Guéréou et, c'est pour y suppléer, que nous y avons établi un catéchiste, Dominique Diamé, qui, sous la surveillance et l'impulsion du cher P. Strub, travaille avec zèle. Déjà un revirement s'est opéré dans les idées, et non seulement les anciens nous ont fait savoir qu'ils ne défendaient plus à leurs enfants de se faire instruire, mais plusieurs d'entre eux viennent même écouter les instructions du catéchisme. Un jeune musulman, marié à une de nos jeunes chrétiennes, se fait également instruire et désire recevoir le baptême. Espérons que Notre-Dame de la Délivrande et sainte Odile nous aideront à continuer le bien commencé.

Outre notre ministère à Guéréou et à Poponguine, nous nous occupons également de l'évangélisation des nombreux villages



qui nous environnent. C'est au P. Strub qu'incombe surtout cette besogne, et il faut dire qu'elle n'est pas des plus faciles. Que de difficultés à vaincre pour faire un peu de bien !

La tribu des Nones, avec laquelle nous avons affaire, est difficile à convaincre. Ce n'est pas sans raison que les autres Noirs, les Volofs en particulier, la traitent jusqu'ici de sauvage. Elle est, de fait, restée en arrière sur la civilisation rudimentaire des peuplades qui l'environnent. Ce qui caractérise surtout le None, c'est la défiance vis-à-vis de l'étranger, une fierté qui ne veut se soumettre à rien et à personne, une certaine impiété même qu'on trouve rarement chez le Noir, qui a généralement le sentiment religieux très développé. Aussi n'est-il pas rare d'entendre chez eux des paroles qu'on croirait leur avoir été dictées par certains matérialistes d'Europe.

— A quoi sert la religion? disait l'un d'eux dernièrement au P. Strub. Est-ce que nous aurons plus de mil, si nous la pratiquons?

Un autre disait :

— Nous avons du mil, des haricots, du coton en quantité, nous n'avons pas besoin de Dieu.

— Et qui vous donne le mil et les haricots? hasarda le Père.

— Mais c'est nous, tu vois, nous travaillons.

— Et votre corps?

— C'est notre mère qui nous l'a donné.

— Et à votre mort?

— Mais quand on meurt tout est fini!

Et d'autres d'ajouter :

— Eh bien, nous irons rejoindre nos ancêtres; ils étaient buveurs d'alcool, nous faisons comme eux.

A ce caractère de sauvagerie qu'on trouve chez le None, il faut joindre la difficulté provenant de la langue. Dans les villages que le P. Strub est obligé de parcourir, on ne parle que le none, langue complètement différente du volof, qui est à peine compris par ceux qui ont été fréquemment en rapport avec les gens de la côte. Les enfants, avec lesquels on a surtout affaire, n'en ont aucune notion. Cependant, comme on prévoit que, d'ici peu de temps, c'est la langue volofe qui prévaudra dans ces pays, on est forcé d'enseigner les prières et la lettre du catéchisme dans

cette langue, sauf à donner des explications en none, qui est d'ailleurs une langue très pauvre.

Une autre difficulté, c'est l'éparpillement des villages qui s'étendent quelquefois sur un espace de plusieurs kilomètres, car ici, chaque famille vit séparément et ne se soucie guère de son voisin.

Enfin, ce qui est également un obstacle à l'évangélisation du pays, c'est l'horreur qu'inspire aux Nones les mauvais traitements qu'ils reçoivent des autorités que leur a données le gouvernement français, auquel ils sont soumis depuis trois ans. En effet, on leur a envoyé depuis ce temps-là des chefs musulmans qui les tyrannisent, les pillent, les rançonnent à chaque instant, sous le moindre prétexte, et toujours sous le couvert de la loi. On conçoit qu'après de pareils traitements, nos gens soient peu favorablement disposés à entendre parler de la religion des Blancs. Nous avons essayé d'adoucir leur sort. Sur l'intervention de Mgr Barthet, le gouverneur du Sénégal avait consenti à donner aux Nones un chef non musulman; mais, grâce au manque d'entente, de tact et de savoir-faire de nos chrétiens, et à l'ineptie du nouveau chef, le gouverneur a dû revenir sur sa décision et rétablir l'ancien ordre de choses.

Comme on le voit, la partie de la vigne du Père de famille qui nous est échue en partage, n'est pas des plus faciles à cultiver, la terre en est bien aride; nous défrichons, espérons que d'autres sèmeront et récolteront! car il y a lieu de croire que nos Nones, une fois convertis, feront de solides chrétiens. Quoi qu'il en soit, il y a du chemin de parcouru depuis le jour où, en 1885, le P. Strub se présentant à *Tiafoura* avec Mgr Riehl fut menacé d'être fusillé avec lui, s'ils osaient revenir; aujourd'hui, dans ce village et dans les villages voisins de *Hasab* et de *Kiniambour*, une centaine de petits garçons assistent assidûment au catéchisme, tandis qu'à *Tieki*, *Semkéï* et *Raffou*, la centaine est dépassée.

Dans ces derniers temps, le P. Strub a pu se faire aider dans son travail d'évangélisation par deux de nos jeunes chrétiens de Poponguine, qui s'acquittent assez bien de leur fonction de catéchiste.

7. — Il nous arrive également d'avoir à exercer quelquefois notre ministère auprès de chrétiens de la colonie, disséminés

sur la côte entre Rufisque et Nianing. C'est ainsi que nous avons eu la consolation d'assister, en 1892, un métis de soixante-neuf ans, qui appartenait à une des grandes familles de Gorée.

Par suite de revers de fortune, il avait dû se retirer sur une propriété qu'il possédait à Bop, village qui se trouve à 3 lieues entre Poponguine et Rufisque, où il demeurait dans une espèce de château en bois, tombant en ruine. Aux jours de sa prospérité, il avait été un bienfaiteur de la Mission de Rufisque, et, lors de l'établissement de la Mission à Poponguine, il avait mis à la disposition du P. Strub un immeuble qu'il possédait dans la localité, pour le logement d'un catéchiste. Son cœur généreux l'avait fait surnommer par les habitants de Rufisque, *le Père du Peuple*. Malheureusement, le pauvre homme, comme cela arrive, hélas ! trop souvent dans ces pays, vivait depuis des années et des années dans le désordre, et ne voulait pas qu'on lui parlât de conversion. Enfin, en décembre 1891, le bon Dieu, qui voulait son âme, lui envoya une maladie qui devait le conduire lentement au tombeau. Dès qu'il se vit gravement atteint, il fit appeler le P. Strub pour qu'il l'aidât à se préparer au grand passage. Quelques jours après, le P. Guth ayant à se rendre à Rufisque, put le confesser et le marier, et, à son retour, lui apporter le saint Viatique et lui donner l'extrême-onction; le surlendemain, il mourait dans des sentiments admirables de foi et de piété. Nous eûmes également le bonheur, quelque temps après, d'instruire sa veuve et de lui faire faire sa première communion, ainsi qu'à un vieux domestique de sa maison.

8. — Un mot sur nos pèlerinages annuels. Ils se sont faits comme d'habitude, le mardi de la Pentecôte. Tout s'y est passé avec édification; les deux années, le nombre de pèlerins a été de 3 à 400. Le recueillement, l'esprit de dévotion, qui président à ces fêtes, et les nombreuses confessions et communions reçues au sanctuaire de Marie, prouvent assez le bien qu'opèrent dans les âmes ces réunions des chrétiens de la Sénégambie aux pieds de Notre-Dame de la Délivrande. Mgr Barthet a bien voulu encore, ces deux dernières années, montrer combien Sa Grandeur s'intéressait à cette œuvre des pèlerinages, en officiant pontificalement. Le P. Lacombe, avec la mâle éloquence qu'on lui connaît et la pureté de sa diction volofe, s'est chargé de remuer les cœurs et d'y exciter une tendre confiance en notre bonne Mère du ciel.

Depuis que nous sommes dotés de notre nouvelle chapelle,

nous pouvons également rehausser les fêtes par des décors et des ornements que ne comportait pas l'ancienne chapelle en planches et le hangar en paille dont on la faisait précéder. L'an passé, les PP. Rialland et Chany, qui étaient chargés d'organiser la fête, se sont distingués sous ce rapport.

9. — Vu sa position intermédiaire entre Dakar et Joal, notre petite Mission reçoit d'assez nombreux visiteurs. Sans parler des confrères du district de Saint-Joseph et de Rufisque, que nous pouvons voir à leur passage ici, nous avons eu le bonheur de recevoir assez souvent la visite de Mgr Barthet. En mars 1893, nous arrivait Mgr Le Roy, accompagné des PP. Pascal et Bichet. De plus, notre localité étant l'étape la plus rapprochée de Rufisque, nous sommes très souvent dans le cas d'exercer l'hospitalité vis-à-vis de MM. les officiers, les employés d'administration ou les commerçants en voyage ou en mission. Nous devons signaler particulièrement le capitaine Aubert, directeur des affaires politiques à Saint-Louis; son successeur, M. Merlin, qui passa une journée entière et une nuit à la Mission; M. Bourrel, chef du service télégraphique du Sénégal; le colonel Spitzer, M. Bigourdan, le capitaine-commandant du poste de Nioro et, à plusieurs reprises, les différents administrateurs qui se sont succédé au cercle de Dakar-Thiès, etc., etc. Tous ces messieurs sont heureux de trouver sur leur chemin le toit hospitalier de la Mission et emportent le meilleur souvenir de la petite chétienté de Poponguine.

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

Décès. — Le P. Aloïse Burg, profès des vœux perpétuels, est décédé à Chevilly, le 11 mai, à l'âge de 47 ans, après 32 ans de vie de communauté, par suite de cystite; il était revenu de Maurice au mois de décembre 1893;

Le F. Arnaldo Balthazar, profès des vœux de cinq ans, a succombé à Landana, le 31 mars, à l'âge de 22 ans, après 7 années de vie de communauté, par suite de fièvre pernicieuse;

Le F. Géréon Mayer, profès des vœux perpétuels, est mort à l'hôpital français de Suez, revenant de la Mission du Zanguebar,

le 10 mai, à l'âge de 46 ans, après 24 ans de vie de communauté, par suite de maladie de poitrine.

A Chevilly, M. Thiersé Georges, grand scolastique, sous-diacre, de 3^e année de théologie, s'est également éteint de la poitrine, le 23 mai 1894, à l'âge de 24 ans.

LE P. MICHEL KRÆNNER

DÉCÉDÉ A MERVILLE (NORD), LE 5 MARS 1894

Notre ancienne Mission de la Guyane a perdu un de ses plus fervents apôtres en la personne du P. Krænner. Vivant de la foi, en lutte constante avec lui-même, d'une humilité profonde qui le faisait se juger toujours au-dessous de sa tâche, tel est le bon prêtre qu'un asthme et l'épuisement ont terrassé à l'âge de soixante-quatre ans, après trente-sept années de profession.

Son existence religieuse, toute consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes, a été exemplaire, ainsi que son attachement à la Congrégation.

Admis au grand séminaire de Strasbourg, au mois d'octobre 1853, il entra, l'année suivante, à pareille époque à Notre-Dame du Gard. Ordonné prêtre le 28 août 1857, il prononçait ses vœux à la même date, et partait de Paris pour Cayenne, le 25 octobre de la même année. Arrivé le 10 décembre, il repartait pour Mana, le 27 février 1858, et c'est là surtout que, du 3 mars 1858 au mois de mars 1890, il sut, par son zèle infatigable et persévérant, en faire une paroisse modèle.

Les moyens dont il se servit pour arriver à un si beau résultat consistent dans la formation d'œuvres propres à maintenir, à développer et à perfectionner l'esprit chrétien dans les âmes que Dieu lui avait confiées.

C'est ainsi que la vie religieuse couronne toujours l'effort et la pratique de l'abnégation chrétienne. Le grand éclat que le pasteur avait su donner aux offices et aux cérémonies de sa paroisse, la rendait particulièrement remarquable. L'animation, l'entrain, régnaient les jours de fête, et l'âme sortait vivement impressionnée de ces belles solennités.

En 1863, il fit une première excursion dans l'immense territoire du Maroni, peu éloigné du quartier de Mana, et dont les

tribus nègres, les Bonis et les Bochs, vivaient dans un abandon presque complet. Le P. Krænner ne pouvait rester indifférent à cet état de choses et, en 1868, il entreprit de nouveau, parmi eux, une tournée apostolique. A cette époque, il avait décidé les nègres Bochs à venir se fixer aux environs de Mana, espérant ainsi, grâce à des visites plus fréquentes, parvenir à les instruire et à les baptiser.

Les autorités françaises, craignant de mécontenter le gouverneur de la Guyane hollandaise, sur le territoire duquel, vivent les Boschhs, s'opposèrent à l'exécution de ce projet qui n'a jamais pu, de ce fait, être complètement réalisé.

Les néophytes n'oublièrent cependant pas leur missionnaire, et bon nombre de familles le suivirent dans sa paroisse; ces Noirs rendent aujourd'hui de grands services au canotage et à l'exploitation des forêts.

En 1870, le R. P. Hervé, alors préfet apostolique, le plaça dans la paroisse de Rémire, aux environs de Cayenne, où il demeura deux ou trois années. Là, par son administration ferme et sage et par son ardeur à rehausser la majesté du culte, il s'attira, sans distinction de couleur ou de parti, l'estime et l'affection de tous ses paroissiens.

Bien que son église appartint à l'État, il ne demanda aucun secours au service local pour faire construire une tribune et deux voûtes. Ces deux voûtes surmontaient les deux nefs latérales. Les aumônes et le casuel suffirent à l'achèvement de cette besogne. M. Loubère, alors gouverneur, fut si satisfait des améliorations apportées par le P. Krænner à son église, qu'il lui fit allouer une somme importante pour réédifier la grande nef.

En 1877, le R. P. Émonet, préfet apostolique de la Guyane, à cette époque, se rendant dans le haut du Maroni, le prit pour compagnon de voyage. Le malheureux explorateur Crevaux, que les Indiens Tobas de l'Amérique du Sud massacrèrent en 1882, était des leurs.

Après avoir remonté le fleuve durant dix-huit jours, les deux missionnaires furent si maltraités par la fièvre qu'ils durent rebrousser chemin. C'est dans cette circonstance que, pris d'un accès pernicieux comateux, le T. R. P. Emonet resta quarante-huit heures sans connaissance, comme l'a relaté le docteur Crevaux dans le *Tour du Monde*.

Mana a toujours été, néanmoins, le principal théâtre du zèle apostolique du P. Krænner; ses forces s'y sont lentement consumées dans l'exercice d'un ministère pastoral très actif. Seul, la plupart du temps, il desservait, en dehors de sa paroisse, la léproserie de l'Accarouany, située à environ quatre heures de canot de Mana, et dirigeait, dans sa paroisse même, la communauté des Sœurs de Saint-Joseph, la confrérie du Rosaire, le Tiers-Ordre de saint François et la congrégation des Enfants de Marie, sans négliger les fonctions attachées au saint ministère.

C'est à cet humble et obscur labeur, exigeant un dévouement de tous les jours et de tous les instants, que le P. Krænner a consacré la plus grande partie de sa vie. Les âmes qu'il avait formées avec tant de sollicitude pendant de si longues années, répondaient presque toutes au soin qu'il avait pris de les instruire. Elles le respectaient et lui obéissaient à ce point que, dans maintes circonstances, il devenait l'arbitre de leurs contestations. Il était comme un père au milieu de ses enfants.

Quand il eut fait valoir ses droits à la retraite, bien que Mana possédât dès lors un curé en titre, il continua encore à diriger sa paroisse; et les habitants de Mana, heureux de prouver à leur ancien pasteur leur confiance et leur amour, le nommèrent conseiller municipal et voulurent même le choisir pour maire, honneur qu'il déclina. C'est le seul prêtre de la Guyane qui, jusqu'ici, ait fait partie d'une assemblée de ce genre.

Le Père apportait également dans ses rapports avec les autorités une aménité toute conciliante. Aussi les fonctionnaires le traitaient-ils en bon voisin à qui ils avaient à cœur d'éviter tout souci et de causer de la peine.

En mars 1890, le P. Krænner, dont la santé était fort ébranlée déjà, revint en France, espérant y jouir de sa retraite dans un repos et une paix bien gagnés. Mais la température européenne, trop froide pour lui, le contraignit bientôt de retourner à la Guyane, dont le climat, plus uniforme et plus chaud, lui convenait mieux.

De retour dans la Mission, il put encore, malgré sa maladie et ses fatigues, exercer la charge de procureur de la Congrégation. Le P. Pillard lui prêtait son concours ainsi qu'un jeune Noir qu'il avait élevé à Mana, et qui, depuis, est entré dans notre Société en qualité de Frère (F. Vilfrid).

Enfin, quand le R. P. Guyodo dut abandonner la Guyane en mai 1892, il nomma le P. Krænner supérieur principal des Pères de la Guyane. Il occupa cette charge jusqu'à sa rentrée définitive en France, au mois de juin 1893.

Depuis l'heure de son entrée dans notre Congrégation jusqu'à l'heure de sa mort, son obéissance absolue et sa foi inébranlable ne se sont jamais démenties. Nous avons sous les yeux une partie de sa correspondance adressée à notre T. R. Père général, un cahier de notes où sont fidèlement transcrites ses résolutions prises, de 1857 à 1870, après chaque nouvelle retraite, et le souvenir de ses vœux perpétuels.

Il y a dans ces notes des pages édifiantes; en voici quelques extraits :

Saint Augustin dit une parole capable de faire trembler le prêtre : Là où le prêtre dit *c'est assez*, il périra. Le *pourvu que je me sauve* peut se tolérer à la rigueur dans la bouche d'un simple fidèle, mais non dans celle d'un prêtre; car s'il se rendait coupable de péché, comment pourrait-il remplir les fonctions de médiateur? Comment communiquera-t-il la sainteté aux autres, s'il ne se sanctifie lui-même, chaque jour, et de plus en plus? Soyez saint comme notre Père céleste est saint. Il faut donc correspondre sans cesse à la grâce de Dieu et ne jamais dire *sufficit*.

Sa dévotion à la Sainte Vierge est d'une tendresse touchante.

O Marie! ô ma très bonne et très aimée Marie! lui demande-t-il le jour où il prononce ses vœux perpétuels, unissez-moi dans votre amour à Jésus votre fils et, debout au pied de la croix, offrez-moi avec lui au Père céleste; attirez dans mon cœur les sentiments d'amour et de sainteté qui ont animé le vôtre et le remplissent sans cesse!

Voici enfin dans quels termes d'humilité et de crainte il écrivait au R. P. Emonet (octobre 1880) :

Malgré les précautions que je prends et les efforts que je fais pour acquérir et pratiquer la vertu du renoncement, j'ai bien de la peine à y parvenir. Je m'aperçois à chaque instant que je ne me mortifie pas assez. Il me semble, cependant, que je préfère l'âme au corps, car j'ai plus de préoccupation et j'éprouve plus d'inquiétude pour le salut d'une âme que pour les maux du corps.

Je désire vivement faire mieux pénitence et je travaille à me corriger; je ne réponds malheureusement pas toujours à la grâce intérieure et je résiste trop aux bonnes inspirations.

Devant de tels sentiments, il n'y a qu'à bénir Dieu de choisir de tels hommes pour travailler à la gloire de son nom. Nous ne saurions mieux terminer qu'en reproduisant ici la lettre du P. Riaux, faisant pressentir, le 3 mars dernier, au T. R. P. Général, la fin prochaine du P. Krænner :

Le cher P. Krænner me semble, ce matin, s'approcher peu à peu de l'agonie. La Sainte Vierge lui fera probablement la faveur de mourir un samedi. Ce ne sera pas un voleur de paradis, il l'aura bien gagné par ses longues années d'apostolat. Il doit être en face de la mort ce qu'il a toujours été pendant sa vie : homme de simplicité et de foi admirables. Il en a appris la nouvelle, j'en suis certain, avec moins d'émotion que celle qui devait l'arracher à sa chère Guyane. *In domum Domini ibimus*, lui ai-je dit, c'est le plus vrai et le plus consolant commentaire du *non habemus hic manentem civitatem*. Il a souri en me serrant affectueusement la main et m'a répété plusieurs fois : *Ibimus! Ibimus!*

Je lui ai lu votre lettre, il n'a pas tout compris parce qu'il n'a pu tout saisir, mais je le voyais bien, le respect et l'affection commandaient encore au sommeil de la mort qui l'envahit peu à peu.

Le bon Père mourut le 5 mars; et, comme le *Bulletin* l'a déjà annoncé, en faisant part de son décès, le T. R. Père voulut aller lui-même présider ses funérailles, qui eurent lieu le lendemain, et où l'on remarquait bon nombre de prêtres du voisinage, témoignant ainsi par leur présence de leur sympathie envers l'établissement.

La soumission et l'abnégation ont valu au P. Krænner les faveurs de Dieu; sa bonté et sa charité lui conserveront l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 1^{er} mai, le P. Ferchaud, de la Mission du Bas-Congo;

Le 11, les PP. Ferrérol et Rialland, de la Sénégalie;

Le 17, le P. Gaëtan, du Congo français;

Le 25, le P. Frinault, de la Guadeloupe.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 19 mai, à Bordeaux, les novices-frères : Médard, Quentin et Philbert, pour Haïti;

Le 26 mai, au Havre, le P. Maher, pour les États-Unis.

Placements. — Le 4 mai, le P. Pawlas, à Beauvais ;

Le même jour, le frère-novice Lambert, au Bois d'Estaires ;

— les FF. Anthime, Elimien et Viateur, à Orgeville,
ainsi que les novices-frères Jean-Baptiste et Armand.

Le 5 mai, les FF. Conrad et Louis-Joseph, d'Orgeville, à Grignon.

— le F. Longin, d'Épinal, à Grignon ;

Le 11 mai, le P. Pierre, à Épinal.

Oubanghi. — Mgr Augouard annonce son retour d'un voyage qu'il a fait vers le centre de l'Afrique, aux extrémités de son vicariat, à 200 kilomètres au-delà des stations existantes, et à 2000 de la côte. Il pense établir là une station, au milieu de la tribu des Ouaddas, peuple affable, communicatif, travailleur, ne ressemblant en rien à la tribu féroce des Bondjos, où est établie la station de Saint-Paul des Rapides.

— Une Ballade héroïque, en l'honneur de Jeanne d'Arc : *Ballade de la Pucelle*, poésie du P. Travers, musique du P. Tacheix, vient de paraître.

Nous la recommandons vivement à nos confrères pour les fêtes de nos maisons d'éducation.

S'adresser au P. Tacheix, Epinal : prix *franco*, 1 fr. 25 l'exemplaire.

Bulletins. — Prière à nos confrères de la Mission du Gabon de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Ceux du Bas-Niger et du Congo portugais devraient nous parvenir en juin ; ceux du Congo français en août ; ceux de l'Oubanghi, en octobre ; ceux du Cunène et de la Cimbébasie, en novembre ; ceux du Zanguebar en janvier et février prochains.

Maison-Mère, 30 mai 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Visite du Nonce à nos maisons de Portugal. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — *Sénégal* (suite). Joal. — Radiouthe. — Bathurst. — Carabane. — Ziguinchor. — Elinkine. — Kayes. — **Nécrologie.** — *Notices* : PP. Kieffer, Thuet, F. Polycarpe. — **Nouvelles des communautés.**

VISITE DE MONSEIGNEUR JACOBINI

NONCE APOSTOLIQUE A NOS COLLÈGES DE PORTUGAL

Extrait d'une lettre du R. P. Eigenmann

Pour célébrer le cinquantième anniversaire de la fondation de l'apostolat de la prière au Portugal, un pèlerinage s'est rendu à Notre-Dame du Sameiro, vénérée dans les environs de Braga. Près de cent mille fidèles venus de tous les points du royaume y prenaient part. Grâce à la présence de Mgr le Nonce, qui a tenu à la présider, cette manifestation religieuse a pris les proportions d'un événement national.

Monseigneur a bien voulu, en cette occasion, donner à notre Congrégation les preuves les plus touchantes de sa bienveillante sympathie. C'est ainsi que, lors de son court passage à Porto, et au grand étonnement de tous, il a choisi, pour y célébrer la Messe, l'humble chapelle de notre Collège. Au déjeuner qui suivit, notre modeste table comptait au nombre de ses convives, indépendamment de Mgr le Nonce, Mgr l'Évêque de Coïmbre, (le Cardinal, évêque de Porto, était absent), M. le Gouverneur militaire de Porto en grande tenue avec quatre officiers supérieurs de son état-major, Mgr Giovanini, secrétaire du Nonce, Mgr Quesada, aumônier de Mme la Comtesse de Camarido et bon nombre d'ecclésiastiques.

Son Excellence a porté un toast des plus chaleureux à la Con-

grégation, à ses œuvres, et surtout aux missions portugaises, auxquelles elle porte le plus vif intérêt.

Pendant son séjour de quelques heures parmi nous, une garde d'honneur formée par un détachement du 18^e de ligne et une fanfare ont stationné dans notre cour. Le compte rendu de cette visite, fait par tous les journaux du pays, a été des plus flatteurs pour nous.

C'est encore dans notre Collège, à Braga, pour bien marquer sa bienveillance à notre égard, que Sa Grandeur a tenu à célébrer sa première messe dans la ville. Nous devons la plus vive reconnaissance à Mgr Jacobini pour ces attentions si précieuses et si délicates, qui ont produit sur le public une si favorable impression. (Lettre du 20 juin 1894).

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis par décision du Conseil du 18 juin :

Aux vœux perpétuels :

Le P. CABROLIÉ, de la communauté de Bélem, Para;
 Le P. O'RORKE, de la communauté de Rockwell;
 Les PP. SHIELDS et NOIRJEAN, de la Mission de Sierra-Leone;
 Les PP. DOWNEY et O'HANLON, de la communauté de Blackrock;
 Le P. MONVOISIN, de la Martinique;
 Le P. CANCELLA, de la communauté de Ponta-Delgada, Portugal;
 Le F. Achillée BUNBURY, de la communauté de Blackrock;
 Le F. Frédéric MATHIS, de la comm. de Port-au-Prince, Haïti.

Aux vœux de cinq ans .

Les PP. HAUMESSER Joseph, et GUYOT Charles, de la Guadeloupe;
 Le P. O'HART, de la communauté de Blackrock, Irlande;
 Les FF. MEL Mulhearn, JARLATH Caroll et ALBEUS Minihan, de
 la communauté de Blackrock;
 Le F. ROCH ROCCI, de la Mission du Congo français

A la profession :

A PITTSBURGH, LE 13 MAI :

Le F. RUPERT Pollonnais, né le 17 déc. 1864, à Port-d'Espagne,
 Trinidad.

MISSION DU SÉNÉGAL

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE JOAL

OCTOBRE 1891. — MAI 1894.

1. Personnel. Santé. — 2. OEuvres. Ecoles. Congrégations. — 3. Matériel. — 4. Constructions. — 5. Fêtes et visites. — 6. Eclipses de soleil du 16 avril 1893. — 7. Ministère. Résultats.

1. — Depuis le dernier *Bulletin* (octobre 1891), le personnel a subi quelques changements. Le F. Protais nous ayant quittés vers la fin de l'année 1891, pour rentrer en France, fut remplacé, au mois de décembre de la même année, par le F. Alpinien, venu de Saint-Joseph. Le cher Frère nous rendit de grands services au point de vue de la classe, du matériel et du jardinage. Il commençait même à toucher de l'orgue, lorsqu'au mois de novembre 1893, il reçut son obédience pour un autre poste. Actuellement, le personnel comprend : le P. Lamoise, directeur de la maison, curé de Joal et missionnaire ; le P. Lavandier, chargé du culte, des écoles et des congrégations, et qui seconde le P. Lamoise dans le saint ministère. Nous avons aussi, en ce moment, parmi nous, un séminariste de Saint-Joseph qui fait la classe, touche de l'orgue et nous rend de grands services.

Nos santés, pendant ces dernières années, ont laissé quelque peu à désirer : le P. Lavandier fut pris, le 13 décembre 1891, d'un accès bilieux hématurique qui nous fit, un instant, désespérer de le sauver ; mais enfin, grâce aux soins intelligents et dévoués de ses confrères, des Sœurs et des bonnes âmes de Joal, grâce aussi et surtout aux prières et à l'eau de Lourdes, il put reprendre son ministère le 6 janvier 1892. Le P. Lamoise qui avait déjà eu l'influenza, fut pris, au mois d'octobre 1893, d'un accès de fièvre qui céda devant les prières et les bons soins de tous. Le cher Père se rétablit et, aujourd'hui, il ne nous resté plus qu'à remercier le bon Dieu et la sainte Vierge de nous avoir guéris. Qu'il récompense les âmes généreuses qui nous ont aidés de leurs prières et de leurs soins !

2. — Nos écoles sont toujours ce qu'elles étaient ; malheureusement, les gens du pays n'apprécient pas encore assez l'instruction, et, dès qu'un enfant peut rendre quelques services, ses

parents le gardent près d'eux, l'empêchant ainsi de suivre assidûment les classes. Les congrégations s'efforcent d'entretenir la piété et la ferveur dans la Mission. Signalons comme pratiques : la communion réparatrice quotidienne et celle du premier vendredi du mois ; ce qui nous donne plus de 200 communions par mois... L'association pour la délivrance des âmes du Purgatoire a fait beaucoup de progrès, et nous avons pu célébrer 210 messes en moins de quatre ans, ce qui est considérable pour ce pays, quand on pense que presque personne, avant, ne faisait dire de messes pour les défunts.

3. — Pendant ces deux années encore, nous avons fait une porte neuve pour notre église, car l'ancienne tombait en ruine, et nous avons reconstruit une cuisine et un parloir pour la maison des Sœurs indigènes. L'ancienne cuisine s'était écroulée lors des grandes pluies, et le parloir avait dû céder la place au dispensaire. Nous avons continué également, mais en pierre, cette fois, l'entourage de la maison des Sœurs, car celui qui existait déjà se détériorait trop vite et, par le fait, devenait onéreux. Mentionnons enfin la construction d'une petite chapelle faisant pendant à la sacristie, dédiée à Notre-Dame des Victoires et bénite, le 11 juin 1892, par le P. Lamoise, délégué par Monseigneur. Cette chapelle nous était indispensable, car recevant assez souvent des confrères et n'ayant qu'un autel, il fallait attendre un peu tard pour dire la sainte messe. Signalons pour terminer, l'achat d'un fourneau économique pour la cuisine, et d'une jolie petite pompe pour le jardin, dans lequel nous avons tout ce qu'il nous faut.

4. — Indépendamment des grandes fêtes de l'Église, Noël et Pâques, nous essayons de donner le plus de solennité possible à nos premières communions. Celle de 1892 eut lieu le jour de la fête du Très Saint-Rosaire : deux des propres filles des rois de Sine y prirent part ; celle de 1893 fut célébrée le jour de la Toussaint.

La Fête-Dieu, la fête des saints apôtres Pierre et Paul et la Purification, fête de la Mission, sont les plus solennelles. En 1893, le 5 février, S. Gr. Mgr Barthet voulut bien venir officier pontificalement à la messe et aux vêpres. Le jeudi précédent, Sa Grandeur avait fait une conférence sur notre vénérable Père.

5. — Sans compter les confrères des environs, nous avons eu la joie de posséder parmi nous le R. P. Pascal, vicaire général, les Pères de Gorée et de Rufisque. Nous avons eu aussi les visites de MM. Brugnon, enseigne, aide de camp du commandant de la marine; Merlin, directeur des affaires politiques; Noïrot, administrateur du Sine-Saloum; Moreau, médecin, parent du T. R. P. Fr. Levavasseur; les FF. Pascal et Constantin, de Ploërmel, etc. Mais une visite surtout qui nous fit grand plaisir, fut celle de Mgr Le Roy, accompagné du P. Bichet. Le dimanche 26 février 1893, après les vêpres, nous sommes allés, sur le chemin de Saint-Joseph, au-devant d'eux. Le P. Bichet, en voiture, arrive le premier, et les gens le prenant pour Monseigneur, les cloches sonnent à toute volée; c'est ainsi que le cher Père reçoit les premiers honneurs. Puis, NN. SS. Barthet et Le Roy arrivent à pied; alors les hommes tirent des coups de fusil, tout le monde est dans la joie; mais ce qui embarrasse nos gens, c'est de ne pas connaître celui des deux Évêques auquel ils doivent aller demander la bénédiction. C'était vraiment un beau spectacle: au bruit des décharges, au son des cloches, nous arrivons à la Mission, non sans peine. Tout le monde voulait baiser l'anneau des deux Évêques, et force fut, pour satisfaire la foule, de donner une bénédiction générale. Le soir, Nos Seigneurs allèrent voir la lune, au télescope installé à cet effet dans l'observatoire de Joal. Le lendemain, ils se rendirent à Fadiouthe et, de là, rentrèrent à Saint-Joseph.

Le 15 décembre 1892, M. Bigourdan, gendre de feu l'amiral Mouchez, et l'un des directeurs de l'observatoire de Paris, arrivait parmi nous avec M. Fayet, son aide, et un marin. Ils devaient observer quelques phénomènes propres au pays et surtout l'éclipse totale du 16 avril. Ces messieurs, recommandés spécialement par le T. R. Père, donnèrent le bon exemple, assistant tous les dimanches à la messe, communiant à Noël et à Pâques. Enfin, vers le 7 avril, M. Pasteur vient à son tour, ayant pour mission de photographier l'éclipse. Elle eut lieu le dimanche 16 avril, à 2 h. 25 du soir. Nous avons profité de la présence de ces personnages pour empêcher les marabouts d'abuser encore les pauvres gens. Les marabouts, en effet, se servent de ces occasions pour les tromper, prétendant qu'eux seuls peuvent ramener le soleil, et les dupes payent. Cette fois,

ils furent déçus, les Blancs l'emportèrent sur les Noirs.

6. — Terminons ce *Bulletin* par le compte rendu des résultats du saint ministère en ces dernières années.

	1891	1892	1893
Baptêmes.	120	87	121
Dont, en danger de mort.	33	42	23
Mariages.	9	3	5
Sépultures.	39	35	27
Premières communions.	17	39	26

MAISON DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, A FADIOUTHE

OCTOBRE 1891. — MAI 1894.

1. Personnel. Visites de Mgr Barthet et de Mgr Le Roy. — 2. Nouvelles constructions. — 3. Ministères. Premières communions. Confréries. — 4. École suspendue.

1. — A la fin de 1891, Monseigneur, voulant fortifier la communauté de Fadiouthe, nous avait envoyé M. Bodo ; mais, quelques jours après, ce confrère devait se rendre à Joal pour seconder le P. Lamoise, pendant la maladie du P. Lavandier, et, là il recevait sa destination pour Ndianda. Le P. Guy-Grand et M. Giraud sont restés ensemble ici jusqu'à la dernière retraite, époque à laquelle M. Giraud nous a quittés pour retourner à Ngasobil.

Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons eu trois fois la visite de Monseigneur. En 1892, Sa Grandeur a daigné officier pontificalement dans notre pauvre église et administrer le sacrement de confirmation à dix-sept personnes. Ce nombre aurait été plus considérable si la plupart de nos jeunes gens ne se fussent trouvés absents à cette époque.

En 1893, Monseigneur étant venu plus tôt encore (au mois de février), nous n'avons pu songer à préparer de nouvelles confirmations. Néanmoins, la visite de Sa Grandeur a eu pour nous un résultat important. Monseigneur, en effet, ayant constaté *de visu* combien les Sœurs pourraient rendre de services dans une Mission où les enfants fourmillent, décida leur retour et autorisa en même temps la construction d'une petite maison indispensable pour les recevoir.

Quelques jours après, Mgr Barthet nous visitait de nouveau avec Mgr Le Roy; les PP. Lamoise et Bichet accompagnaient Leurs Grandeurs. Pour la première fois, Fadiouthe était honorée de la présence de deux évêques. Au moment même où sonnait la cloche et où partait la fusillade pour saluer les augustes visiteurs, l'enterrement d'une jeune fille passait; ainsi les acclamations joyeuses se mêlaient aux chants lugubres des funérailles.

2. — Le P. Chany, chargé par Monseigneur de réparer le cintre du sanctuaire de notre église, arriva fort à propos pour diriger aussi la construction de la maison des Sœurs. Avec des coquilles, fort abondantes ici, on fait une sorte de béton qu'on moule entre des planches de 5 à 6 mètres de longueur : c'est un système de construction économique, dont la solidité semble ne rien laisser à désirer.

La bénédiction de la maison (vers la fin de juillet) a donné lieu à une petite fête de famille, à laquelle ont bien voulu prendre part plusieurs confrères du voisinage.

Les Sœurs logées, les Pères restaient dans leurs cases. Monseigneur, dans la répartition du budget, a bien voulu nous attribuer une somme qui nous permit de construire une maison dans le genre de celle des Sœurs, et, à cet effet, il a eu la grande bonté de nous renvoyer encore le P. Chany pour quelques mois. Aujourd'hui, les murs sont terminés. Nous aurons une vaste citerne, 5 chambres, et plusieurs petites pièces devant servir de cave et de magasin. Le P. Chany vient de nous quitter pour aller diriger d'autres travaux; mais si les confrères qui nous remplaceront à Fadiouthe s'y trouvent commodément installés, ils devront se rappeler que c'est au P. Chany, surtout, qu'ils en sont redevables.

3. — Ces occupations matérielles n'ont pas été sans nuire considérablement aux travaux du saint ministère. Cependant, durant la période qu'embrasse le présent *Bulletin*, nous avons inscrit 128 baptêmes, sans compter ceux qui ont été faits en danger de mort. Nous avons dû ajouter 8 bancs à l'église, et nous nous proposons d'en ajouter encore une dizaine quand la maison sera terminée..., s'il nous reste des fonds.

Nous avons eu 21 premières communions en 1892 et 25 en 1893. Dès que nous voyons 7 ou 8 de nos néophytes suffi-

samment instruits, nous choisissons le premier jour de fête qui se présente pour les admettre à la sainte Table.

Notre petite confrérie du Sacré-Cœur continue à fonctionner régulièrement. Nous y avons admis, en qualité de postulants, 7 ou 8 enfants d'une quinzaine d'années; quand leur nombre aura augmenté, nous pourrons en faire une congrégation particulière.

Un essai de confrérie, tenté parmi les femmes, avait d'abord donné de bonnes espérances. Mais la saison des pluies venue, les deux points principaux du règlement : la messe du dimanche et la communion mensuelle, ont tellement laissé à désirer, que nous avons préféré y renoncer pour le moment.

La solennité principale de l'année est toujours la fête de saint François-Xavier, patron de la Mission. La messe a été chantée, en 1891, par le P. Le Berre; en 1892, par le P. Kunemann, supérieur du district, et, en 1893, par le P. Lavandier. C'est le seul jour où nous ayons diacre et sous-diacre. Le sermon a été prononcé chaque année par le P. Lamoise : c'est qu'il n'est pas facile de choisir quand il s'agit de parler en sérène. Les séminaristes de Saint-Joseph font les frais du chant et des cérémonies, avec l'habileté et l'aisance que donnent une bonne formation et une pratique fréquente.

4. — Les deux premières années, le P. Guy-Grand et M. Giraud-faisaient la classe à tour de rôle avec quelque succès. Plusieurs enfants, et même des hommes faits, commençaient à lire et à écrire passablement. Les travaux de construction sont venus tout interrompre. De plus, l'ancienne chapelle, transformée en salle de classe, menaçait ruine; dès qu'on y a mis la main pour la réparer, la moitié s'est écroulée, et la partie qui reste n'est pas plus solide. C'est presque dire qu'il n'y a plus ni classe ni professeur, car tant que le P. Guy-Grand restera seul, il ne pourra faire la classe, et cet état durera sans doute jusqu'à l'arrivée des nouveaux Pères, au mois de novembre.

BATHURST (GAMBIE)

OCTOBRE 1891 — MAI 1894.

1. Personnel. — 2. Construction d'une citerne et d'une galerie. — 3. Restauration de l'église. Inauguration. — 4. Bateau de la Mission. — 5. Nouveau bâtiment pour l'école des Sœurs. — 6. Ministère. — 7. Guerre entre les indigènes et les Anglais.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons d'abord à signaler la diminution de notre personnel; au lieu de 5, nous ne sommes plus que 3 : le P. Amann, supérieur; M. l'abbé Sébastien et le F. Brandin. Le regretté P. Gleeson n'est pas encore remplacé, et le bon Frère Tobias, dont les fièvres avaient fortement ébranlé la santé, n'a pu, jusqu'à présent, regagner son poste. Tous ces vides nous occasionnent un surcroît de travail. Le F. Brandin a beaucoup à faire avec ses 120 enfants, car il n'a, pour le seconder dans cette tâche, que deux écoliers, les plus avancés dans leurs études. Le P. Supérieur consacre une partie de son temps à veiller à l'assistance régulière des enfants à l'école; car si, d'un côté, il faut secouer l'indifférence des parents, il faut sévir, de l'autre, contre l'amour de l'école buissonnière chez les enfants, garçons ou filles.

2. — Quelques travaux qui s'imposaient depuis longtemps, et que nous avons pu, heureusement, exécuter l'an dernier, ne sauraient être passés sous silence. La construction d'une citerne, de la contenance d'environ 200 barriques, vient en première ligne. Les puits du terrain de la Mission et des environs ne fournissent que de l'eau salée, ce qui nous contraignait d'aller chercher l'eau potable assez loin, et que d'ennuis à ce sujet!

Nos trois orphelins chargés du service domestique s'acquittaient de cette fonction. Voici comment : ils roulaient une barrique à travers la ville, ramenant une eau quelconque, bonne ou mauvaise. Souvent, la barrique était oubliée dans un carrefour, après une partie de billes, et les policemen venaient réclamer, en outre, pour des portes enfoncées. Le gazon tendre qui tapisse les boulevards avait à en souffrir aussi; enfin, la barrique de la Mission était devenue légendaire. Bref, nous sommes délivrés de cette servitude, nous avons une eau excellente à boire et, pendant la saison des pluies, notre citerne reçoit l'eau qui descend des toits de l'église.

Nous menions de front chez nous la construction de cette

citerne, et chez les Sœurs, celle d'une galerie de 3 mètres de large, partant de l'étage de leur maison et se prolongeant sur toute la longueur de la chapelle qui fait angle avec l'habitation.

Eu égard à la Mission, les ouvriers nous ont consenti de fortes réductions sur leurs salaires, et les mahométans eux-mêmes sont convaincus que Dieu leur tiendra compte de la charité qu'ils ont faite à l'abbé; voilà pourquoi ces travaux n'ont pas été très dispendieux.

3. — Le travail le plus important a été, sans contredit, la restauration de l'église. La charpente, piquée par les termites, menaçait de s'écrouler; le maître-autel, très élégant jadis, n'était plus qu'une ruine, et la sacristie exigeait une réfection sérieuse. Le devis, au bas mot, s'élevait à 7000 francs, grosse somme pour qui ne l'a pas! Un de nos jeunes menuisiers fait le plan en miniature du nouveau sanctuaire projeté, et le P. Supérieur annonce en chaire que le soir même, après vêpres, il se tiendrait un grand meeting à la Mission et que les hommes étaient invités à s'y rendre pour discuter une affaire qui les intéressait tous sans exception. La réunion fut très nombreuse. Très flattés de se voir consultés sur une question d'architecture, nos braves gens arrivèrent sans peine, et à l'unanimité, à la conclusion pratique. Ils reconnurent très justement d'abord que l'église étant destinée, non à l'usage de son curé seul, mais à celui de tous les chrétiens, tous devaient contribuer à sa réédification. De là à fixer la taxe générale, il n'y eut qu'un pas. Les maçons et les menuisiers exécuteraient, se relevant par section, toute leur part de travail gratis; les femmes iraient chercher au rivage, à environ 1 kilomètre de la Mission, le sable que nous avons l'autorisation d'y faire prendre, et apporteraient également sur place les autres matériaux. Les charpentiers, les commerçants, les domestiques, etc., donneraient en argent la valeur de leur taxe. Si nous fûmes bien heureux de trouver nos fidèles dans d'aussi bonnes dispositions, nous le fûmes plus encore en constatant l'entrain avec lequel ils exécutèrent leurs promesses.

Tous les jours, une soixantaine de personnes se dirigeaient vers le rivage pour en revenir avec une calebasse pleine de sable sur la tête; on chantait, on claquait des mains pour soutenir l'entrain. On s'arrêta seulement, quand il y eut une vraie montagne de sable dans la cour de la Mission. Les maçons et les

menuisiers donnèrent vingt journées de travail environ chacun ; les aumônes en argent ne furent pas moins abondantes. Ceux qui n'avaient pas d'espèces s'acquittaient en nature. C'est ainsi qu'un de nos catholiques, propriétaire d'un bateau, mais manquant de fonds au moment voulu, nous offrit son chargement de bois de chauffage. Cette quantité fut suffisante pour chauffer la communauté des Sœurs et la nôtre pendant l'année entière. Une de nos religieuses se dévoua et alla quêter chez tous les Européens et les notables protestants et mahométans ; cette quête produisit 1500 francs.

Le travail, commencé au milieu d'octobre, fut terminé fin novembre. L'inauguration de l'église eut lieu le jour de la fête de l'Immaculée-Conception, et ce fut une cérémonie touchante. Tous nos bienfaiteurs, même protestants, y avaient été invités. Le sanctuaire était superbe. La voûte, parsemée d'étoiles, comme le ciel, les murs couverts de peinture à grand effet ; mais ce qui causa surtout l'admiration générale, ce fut la nouvelle table de communion, faite en bois du pays de l'essence la plus précieuse : ses colonnes tournées, les bases, les chapiteaux et l'entablement, sculptés à la main, constituent une œuvre d'art. L'exécution en est due à deux jeunes menuisiers d'une vingtaine d'années, qui y ont travaillé pendant six semaines.

L'objet le plus précieux et qui attirait surtout les regards c'était l'autel, qui n'est autre que l'ancien autel de Chevilly, restauré par le F. Fulbert. Il nous est arrivé dans d'excellentes conditions, ainsi que les anges en plâtre. Richement décoré, il produit un effet remarquable. Il nous est cher à plus d'un titre. C'est sur cet autel, souvenir de notre maison-mère, que nombre d'entre nous ont célébré pour la première fois le saint sacrifice de la messe. Espérons que, même à Bathurst, il sera témoin encore de belles et touchantes cérémonies.

Pour le règlement des comptes, on tint un second meeting à la Mission. Quêteurs et quêteuses présentèrent le résultat total des aumônes, et le P. Supérieur fit le relevé des dépenses. La balance présentait un déficit de 650 francs seulement. Dans ce chiffre était compris, non seulement l'achat des matériaux indispensables, mais encore la somme de 1000 francs payée à Chevilly pour le prix de l'autel. Ce résultat fut accueilli avec joie

et suivi des mesures immédiates à prendre pour combler le déficit. Cette opération est déjà accomplie en partie.

Ce travail nous a tous littéralement épuisés, car nous tenions à montrer l'exemple. Comme cela se passait pendant le temps des vacances, le Frère organisait, avec le concours des garçons de l'école, le service des ouvriers, et l'abbé John dirigeait une équipe chargée du déblaiement.

4. — En même temps que nous relevions l'église, nous faisons construire un bateau pour le service de la Mission. C'est à Bathurst, où se travaillent les meilleurs bois pour les bateaux, que cette entreprise pouvait être menée de façon plus économique. La corporation des charpentiers nous favorisa dans cette circonstance. Le P. Supérieur leur avait fait demander, par l'organe de leur chef, de vouloir bien calfater gratuitement notre bateau. Ils acceptèrent à l'unanimité. Leur chef, quoique protestant, flatté d'être investi de la direction de ce travail, en fit hâter l'exécution et, en deux jours, soixante charpentiers environ avaient terminé la besogne. Une signora fit, à cette occasion, les frais d'un dîner.

5. — Il semblait après cela que nous n'eussions plus qu'à nous reposer et à nous recueillir. Mais des circonstances particulières nous imposaient une nouvelle tâche. La construction d'un bâtiment pour les écoles, chez les Sœurs, devenait indispensable. A chacune de ses visites, l'inspecteur nous adressait des observations sur l'insuffisance du local, le manque de lumière, l'humidité surtout. Le gouverneur, qui nous est très favorable, nous y engageait beaucoup, nous promettant son appui. Sur ses avis, le P. Supérieur fit une demande au Conseil législatif en lui soumettant le devis. La réponse fut favorable : la colonie se chargeait du cinquième des frais.

Le bâtiment comprendra trois classes pouvant contenir 120 élèves environ. Il aura 70 pieds de long sur 20 de large, et sera muni d'une vérandah sur toute la longueur, côté sud, qui servira d'école industrielle. Le travail est commencé depuis quinze jours, et nos dépenses, d'après nos prévisions, ne seront pas très considérables, attendu que le gouvernement entre pour un cinquième dans la valeur estimative, et que les matériaux, tels que pierres et briques, proviennent d'une vieille mesure dont nous avons fait l'acquisition il y a deux ans. Cet immeuble

en ruine, entouré d'un terrain assez vaste, au centre de la ville, nous a déjà fourni les matériaux pour notre citerne, pour la galerie de la maison des Sœurs et pour l'exhaussement des murs du sanctuaire de l'église.

Quand nous aurons tiré de là tous les matériaux possibles, nous revendrons le terrain le double de ce que nous l'avons acheté; on nous a déjà fait des offres dans ce sens.

Nous y entretenons actuellement un jardin potager, le plus beau de la ville, cette année. Indépendamment de notre consommation personnelle, nous avons fourni des légumes aux avisos de guerre, en rade, et à plusieurs employés du gouvernement. Ce jardin, une vraie ressource pour les Sœurs, est confié aux soins de leurs orphelines.

6. — Au mois d'octobre dernier, le dimanche du Saint-Rosaire, 30 enfants et autant d'adultes ont fait leur première communion. Cette touchante cérémonie, et surtout la retraite préparatoire, attirent toujours de nombreuses grâces sur notre paroisse. L'instruction du soir est très suivie, et le jour de la fête même, la communion est presque générale. En février dernier, nous avons eu la visite de Mgr Barthet, qui a conféré à 75 personnes le sacrement de la Confirmation.

Pendant ces dernières années, nous nous sommes efforcés de pourvoir de situations convenables les jeunes gens arrivés au terme de leurs études. L'administration et les chefs des principales maisons de commerce nous ont particulièrement favorisés dans cette tâche.

Sous le rapport moral et religieux, nos espérances sont loin d'être réalisées. Que de déceptions! L'orgueil aveugle nos jeunes gens, et l'argent qu'ils gagnent si facilement excite en eux une soif insatiable de jouissances. Leurs parents, qui n'ont aucune notion, même rudimentaire, pour faire l'éducation de leurs enfants, les abandonnent à leurs inclinations perverses, et, dès lors, ces malheureux se hâtent de se soustraire à l'influence de leurs anciens maîtres. Sans songer à l'avenir, ils dépensent tout en toilette, en boisson et en débauches. Nous les voyons, les jours de fête, porter gibus, habit noir, breloques, pantalon collant, souliers vernis, faux-col qui les étrangle, et l'indispensable canne.

Cette passion de l'orgueil subsiste même chez le dernier des

domestiques. C'est de cette incapacité de se contenir que naît la vie désordonnée de ces jeunes gens, à qui il ne reste rien pour s'établir et se marier.

Ce souci constant est terrible pour nous et ne manque pas de nous porter au découragement.

Nos enfants reçoivent une instruction complète de la religion chrétienne. Nous leur faisons le catéchisme tous les jours pendant trois quarts d'heure, et, chaque matin, ils assistent à la messe. Préparés avec soin à la première communion, habitués à la réception des sacrements, ils pourraient s'améliorer tout à fait, si la bonne formation qu'ils reçoivent chez nous n'était combattue par le mauvais exemple de leurs familles et le contact des protestants et des mahométans.

Notre seul espoir est de sauver quelques rares jeunes gens, garçons et filles, points de départ de nouvelles familles, grâce à leur union chrétienne et à leur esprit de foi. Nos successeurs seuls pourront être témoins, s'il y a lieu, de cette heureuse transformation.

7. — Les journaux ont parlé d'une guerre que les Anglais ont soutenue contre une tribu indigène commandée par Fodé Sylla. La chose, dans le principe, semble avoir été prise quelque peu à la légère. Deux régiments de soldats indiens, par voie de terre, et des marins remontant le cours de la Gambie s'engagèrent, avec leurs canots, dans une crique peu profonde. Vivement assaillis en débarquant, ils repoussèrent l'ennemi, et pénétrèrent dans l'intérieur, brûlant quelques villages. Mourant de soif, brisés de fatigue, ils regagnèrent, à marée basse, leurs canots laissés à sec. L'ennemi, embusqué dans les brousses, les avait précédés, et les accabla d'un feu plongeant dont tous les coups portaient : ce fut un vrai massacre.

En quelques instants, les Anglais comptèrent 16 morts et 62 blessés, dont 6 moururent peu après le combat. Le succès des indigènes, qui n'avaient perdu que 5 hommes, mit le comble à leur audace. La lutte avait eu lieu à une demi-journée de marche de Bathurst, et la nouvelle jeta la consternation dans la ville. On organisa des patrouilles, les mahométans suspects furent arrêtés et des coups de feu, imprudemment tirés, augmentèrent le nombre des victimes. Comme on craignait que l'ennemi n'envahît la ville pendant la nuit, la peur régna quel-

ques jours; mais l'arrivée de nouvelles troupes eut bientôt raison des indigènes, et leur chef, en fuite, fut capturé sur le territoire français.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-PAUL DE CARABANE

SEPTEMBRE 1891. — MAI 1894.

1. Personnel. — 2. Ministère. Heureux résultats. — 3. Visites des villages. — 4. Maladies. — 5. Visites.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, le personnel est resté à peu près le même. Au mois de septembre 1891, le P. Ropars part pour Gorée, et de là pour la France, tandis que le P. Ferrérol reste seul ici pendant deux mois. En décembre, le P. Rémont est nommé supérieur de la communauté. Enfin, en mars 1893, le P. Moysan est adjoint à la communauté, avec le titre d'économe, pour permettre au P. Rémont de fonder une nouvelle station à Elinkine. En ce moment (mars 1894), le P. Gaillard reste seul provisoirement à Carabane, par suite des départs des PP. Ferrérol et Moysan, Elinkine étant définitivement érigée en station.

2. — Lorsque les PP. Ingweiller et Ferrérol vinrent ouvrir la mission de Carabane, elle était abandonnée depuis quelques années, faute de ressources et de personnel. De là, une certaine indifférence pour les pratiques religieuses de la part des vieux chrétiens, ne comprenant plus l'obligation d'assister à la messe, ni la nécessité de recevoir les sacrements. Aussi, bien que très heureux du retour des missionnaires parmi eux, ne venaient-ils les trouver que pour les baptêmes et les enterrements. Aujourd'hui, tout cela est changé, et si la Mission n'est pas encore des plus ferventes, au moins les devoirs essentiels de la religion sont-ils mis en pratique par la plupart de nos chrétiens. Notre humble chapelle de Carabane est désormais trop petite pour contenir les fidèles, même les dimanches ordinaires, du moins pendant les bonnes saisons, car pendant la saison des pluies, la plupart de nos chrétiens désertent Carabane pour aller travailler leurs champs de riz. Plusieurs de nos chrétiens, non pas des meilleurs, prétextaient le manque de place pour s'abstenir d'assister à la messe. Il a fallu lutter longtemps pour les décider à s'arranger de façon à venir, les uns à la messe de 6 heures,

les autres, à la grand'messe, car, pour eux, une messe du dimanche où il n'y a pas de chant, n'a pas d'attrait. Aujourd'hui, malgré tout, c'est un fait acquis.

Voici le bilan des sacrements administrés depuis le dernier *Bulletin* :

	1892	1893	1894 (jusqu'en avril).
Baptêmes.	12 ad. 38 enf.	15 ad. 30 enf.	8 ad. 11 enf.
Confirmations.	»	20	37
Communions pascales.	31	37	54
1 ^{res} communions.	8	2	»
Mariages.	»	3	1

Malheureusement, nos pauvres Diolas ont la mauvaise habitude d'expédier leurs malades en traitement dans l'intérieur, de sorte que la plupart meurent sans sacrements. Même à Carabane, ils nous avertissent trop tard, et l'Extrême-Onction est souvent leur seule préparation au grand passage. Quant aux Blancs, ils meurent comme ils ont vécu, sans se réconcilier avec Dieu qu'ils ont méprisé toute leur vie. Entre temps, les Pères de Carabane sont allés, à plusieurs reprises, remplacer, à Ziguinchor, pour de grandes fêtes, le P. Sène, qui, lui-même, était monté à Sédhiou. En 1892, au mois de juin, le P. Ferrérol est également monté à Sédhiou, à la demande de l'administrateur, afin d'y chanter un service pour l'administrateur Fomilson, tué par les musulmans.

Dans l'intérieur même de la Mission, nous avons une école de garçons, dirigée par un aspirant séminariste, sous la surveillance d'un Père. Le nombre des élèves varie entre 30 et 35, malgré la guerre acharnée qui nous est faite par l'administration et le chef du village. Le premier a fait nommer, depuis deux ans, un instituteur laïque : cet instituteur, qui est un Noir du pays, est protestant. C'est le chef du village, un musulman, qui a charge de lui raccoler des élèves; mais, jusqu'ici, malgré ses efforts, il n'a jamais pu arriver à la douzaine. Ah! si nous avions des Sœurs, quelle jolie chrétienté nous aurions à Carabane.

Enfin, pour terminer ce chapitre du ministère, notre petite pharmacie nous permet d'attirer à nous bon nombre de Diolas, qui, en venant chercher le remède du corps, entendent toujours

de bonnes paroles qui, souvent, les prédisposent à quitter pour quelque temps leur village et à se fixer à Carabane afin d'y recevoir l'instruction préparatoire au baptême.

3. — Comme nous avons pour le service de la mission de Casamance un cotre, *la Croix*, et un bon canot; nous profitons souvent de la journée du jeudi pour faire des excursions dans les villages de la Basse-Casamance, afin d'y chercher les endroits convenables à l'installation de missions futures. Partout, nous sommes reçus à bras ouverts par ces bons Diolas, qui nous supplient de fonder une station chez eux. Ces voyages ne sont pas sans avoir quelquefois leurs inconvénients, surtout pendant l'hivernage, au moment où soufflent les tornades, témoin l'accident arrivé aux PP. Guth et Moysan et au F. Ciry, qui ont vu leurs embarcations chavirer pendant une tornade. Mais, il y a aussi le côté plaisant de la chose. Ainsi, étant allés avec Monseigneur visiter le village d'Itou, lorsque nous revînmes pour prendre le canot, celui-ci se trouvait échoué à une assez grande distance de la berge et il fallait entrer dans une vase liquide pour arriver jusqu'à lui. Impossible pour Monseigneur de se mettre là-dedans. Que faire? Le roi du village qui nous accompagnait n'hésite pas : prenant Monseigneur sur ses robustes épaules, il le porte avec une délicatesse infinie sur le banc de l'embarcation et pousse la déférence envers Sa Grandeur jusqu'à l'accompagner à Carabane. Une autre fois, nous sommes allés avec Monseigneur à Diensbéring, un des plus beaux villages de la Casamance, que Sa Grandeur désirait beaucoup visiter. Mais nous avions mal calculé la marée, si bien que, lorsque nous arrivâmes presque au terme de notre voyage, il n'y avait pas assez d'eau pour le canot, mais suffisamment pour nous forcer à nous déchausser. Là, malheureusement, pas de roi d'Itou pour porter Monseigneur; d'ailleurs, la distance était trop grande, environ 1 kilomètre. Force fut à Sa Grandeur de faire comme nous et de patauger pendant vingt minutes dans une eau bourbeuse et sur un fond d'écaillés d'huitres. Dieu merci, il n'y eut pas d'accident et nous n'eûmes qu'à rire ensemble de cette aventure.

4. — Dans ces deux dernières années, nous n'avons pas été trop maltraités par la maladie, à part les quelques fièvres inévitables. C'est dans ces derniers temps seulement que la Mission

a été réellement bien éprouvée. Le P. Ferrérol, le premier, a d'abord été atteint d'une bilieuse hématurique qui a mis pendant quelque temps ses jours en danger. A peine est-il guéri que le P. Rémont tombe malade à son tour; mais sa fièvre, vigoureusement traitée dès le début, n'a eu aucun caractère de gravité. En février 1894, le P. Ferrérol est repris de nouveau par la même fièvre, et cette fois avec des caractères plus alarmants. Pendant trois jours, on le crut perdu, mais le traitement efficace du docteur et sa forte constitution ne tardèrent pas à triompher du mal. Après deux secousses pareilles, il était opportun qu'il rentrât en France pour y puiser de nouvelles forces. Le P. Moysan a aussi payé son tribut au mal; il a souffert pendant plus d'un mois et demi d'hémorroïdes internes qui l'ont forcé de rentrer à Dakar pour y subir un traitement.

5. — Nous avons eu à deux reprises la visite de Monseigneur : en mars 1893 et en février 1894. Dans ces deux visites, Sa Grandeur a parcouru plusieurs villages de la Casamance et projeté de nouvelles stations. Monseigneur a été bien heureux de pouvoir confirmer, dans ces deux passages, 51 enfants ou jeunes gens de Carabane. Dans sa deuxième tournée, le R. P. Pascal l'accompagnait; lui aussi a été heureux de pouvoir baptiser 8 adultes de Carabane. Nous avons eu le plaisir de voir également le P. Guth et le F. Ciry. Ce dernier est resté 3 mois avec nous pour restaurer la mission de Carabane. En outre, nous recevons nombre d'officiers et de soldats que nous logeons quelquefois même à la Mission, lorsqu'il y a encombrement ailleurs.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ANTOINE DE PADOUE, A ZIGUINCHOR

DÉCEMBRE 1891. — MAI 1894.

1. Personnel, maladies. — 2. Ministère, catéchismes et école. — 3. Visite des villages. — 4. Incendie de Ziguinchor. — 5. Nouvelles constructions. — 6. Visites de Mgr Barthet.

1. — On a vu dans le dernier *Bulletin* de la communauté, qu'en novembre 1891, le P. Ropars avait dû rentrer en France pour rétablir sa santé fort délabrée. Pendant toute l'année 1892, le P. Gabriel Sène resta seul à Ziguinchor. De temps en temps, les Pères de Carabane venaient à tour de rôle passer quelques jours avec lui; au mois de janvier 1893, le P. Ropars était de

retour à Ziguinchor et, au mois de décembre de la même année, le P. Gaillard venait remplacer le P. Gabriel qui, de son côté, allait s'établir définitivement à Sédhiou. La communauté se compose donc actuellement du P. Gaillard, supérieur, économiste et chargé de visiter les villages le long de la rivière, et du P. Ropars, chargé de l'école et du ministère à Ziguinchor.

2. — Indépendamment du saint ministère, des catéchismes, de la visite des malades, etc., nous avons à Ziguinchor une œuvre sur laquelle nous comptons beaucoup pour la formation et le développement de la chrétienté : c'est l'école des garçons. Cette école, ouverte par le P. Ropars en 1889, peu de temps après l'arrivée des missionnaires à Ziguinchor, et continuée en 1890 et 1891, dut malheureusement être abandonnée par suite du départ du P. Ropars pour la France et faute de personnel, car le P. Gabriel restant seul, comme on l'a dit plus haut, et devant desservir Sédhiou, ne pouvait plus s'en occuper. En 1893, les constructions retardèrent encore la réouverture de l'école, et ce ne fut qu'en janvier 1894 que le P. Ropars put reprendre cette œuvre. Si, de leur côté, les petites filles pouvaient être instruites, on aurait l'espoir d'avoir bientôt, à Ziguinchor, une belle petite chrétienté. Les offices du dimanche et la prière du soir qui se dit tous les jours dans notre pauvre chapelle, attirent toujours une nombreuse assistance. Malheureusement, les adultes dont le plus grand nombre a été baptisé autrefois par le *Padre* portugais, sont d'une très grande ignorance en matière de religion; aussi, les voyons-nous parfois, mêler à des actes religieux des pratiques superstitieuses et donner l'exemple d'une vie trop souvent scandaleuse, car la polygamie est loin d'être étrangère à leurs mœurs.

3. — Outre le ministère que nous exerçons à Ziguinchor, nous sommes chargés d'aller, de temps à autre, visiter les villages situés le long de la Casamance et où se trouvent disséminés un bon nombre de chrétiens. C'est ainsi qu'en 1892, au retour d'un voyage à Sédhiou, le P. Gabriel s'arrêta quelques jours à Mangacounda; il y fit trois baptêmes d'adultes, quelques baptêmes d'enfants et légittima un mariage. Nous avons aussi commencé à visiter quelques grands villages Diolas, situés aux environs de Ziguinchor. Dernièrement encore, le P. Gaillard a passé quelques jours à Diouloucouna pour y visiter

les villages environnants et y faire l'acquisition d'un terrain où, plus tard, nous pourrions avoir une petite résidence de missionnaires; mais deux choses contribuent à rendre difficile l'exercice du saint ministère dans la rivière de la Casamance : la première est la nécessité dans laquelle se trouve le missionnaire de connaître à la fois le diola, le créole portugais et le wolof, car ce sont les trois langues les plus parlées dans la moyenne et la basse Casamance; la seconde consiste à trouver des embarcations pour parcourir la rivière; aussi espérons-nous faire bientôt l'acquisition d'un canot léger qui nous facilitera beaucoup ces petits voyages.

4. — Un fait à mentionner, c'est l'incendie qui, le 31 janvier 1893, détruisit presque en entier le village de Ziguinchor. Le feu, activé par un violent vent d'est, eut bientôt réduit en cendres toutes les toitures des grandes cases en terre; l'habitation des Pères, quoique couverte en tuiles, prit feu à son tour et ne fut sauvée que par les efforts de quelques jeunes gens dévoués. Grâce à Dieu, notre chapelle fut épargnée.

5. — Depuis leur arrivée à Ziguinchor, en 1888, les Pères n'avaient pour toute habitation qu'une vieille maison en terre, louée à un prix assez élevé. Elle était sans étage, sans plancher ni plafond, ce qui contribuait à la rendre incommode et surtout très malsaine. Lors de son premier voyage en Casamance, Mgr Barthet fut le premier à déplorer l'insuffisance et l'insalubrité du local; aussi, dans une autre tournée qu'il y fit en janvier 1891, en compagnie du P. Muller, procureur de la Mission, Monseigneur s'empressa-t-il de choisir un bel emplacement pour la construction d'une nouvelle maison. Au mois de mars 1893, arrivaient à Ziguinchor le P. Gutt et le F. Ciry, chargés, le premier, de la direction des constructions et le second, des travaux de menuiserie. Grâce à l'habileté et au zèle infatigable de ces deux chers confrères, les Pères purent, heureusement pour eux, dès le commencement de l'hivernage, prendre possession de leur nouvelle habitation; l'ancienne, en effet, quelques semaines plus tard, s'effondrait d'elle-même pendant une nuit d'orage. La nouvelle maison comprend un rez-de-chaussée et un étage entourés de larges galeries circulaires, ce qui la rend très saine et lui donne bel aspect; il nous manque encore une chapelle, celle qui nous sert

actuellement ayant le double défaut d'être beaucoup trop petite et de menacer ruine. Nous espérons donc trouver après l'hivernage prochain les ressources nécessaires à la construction d'une chapelle simple, mais convenable et assez grande.

6. — Malgré la distance de 60 lieues qui sépare la Casamance du centre de la mission de Sénégambie, Monseigneur se fait un devoir et un plaisir de nous visiter chaque année. Dernièrement encore, à la fin de février, nous avions le bonheur de posséder Sa Grandeur au milieu de nous : elle était accompagnée du R. P. Pascal, vicaire général; après avoir passé un jour à Ziguinchor, ils partirent pour Sédhiou. De retour à Ziguinchor, le 24 février, la confirmation eut lieu le lendemain 25, III^e dimanche de carême. 34 jeunes chrétiens reçurent ce sacrement. La grand'messe fut chantée par le R. P. Pascal. Avant la cérémonie, Monseigneur adressa à la nombreuse assistance quelques paroles qui furent traduites par le P. Ropars en créole portugais et après, la foule s'écoula joyeuse au chant du cantique : « Je suis chrétien... » Deux jours plus tard, le 27 février, Monseigneur et le R. P. Pascal nous quittaient pour retourner à Carabane, et reprendre de là le chemin de Dakar.

STATION D'ELINKINE, EN CASAMANCE

MAI 1891. — MAI 1894.

1. Fondation. Premières installations. — 2. Ministère. Baptêmes. Chef bienveillant. — 3. Superstitions. Le Bekine. — 4. Espérances.

1. — La station d'Elinkine a été commencée à pareille époque, il y a déjà un an. Elle est consacrée à saint Yves, le patron et l'avocat des pauvres. Elinkine est à une heure et demie de canot de Carabane, au sud-est de cette localité, et située sur la grande terre, sur la berge même de la rivière, situation très avantageuse et, pour le moment, la seule pratique pour une mission, dans ce pays où les montures et les bêtes de somme ne sont point encore connues et où, par conséquent, tout l'approvisionnement du missionnaire se fait par eau.

Le village est composé en majeure partie de Diolas fétichistes, quoique les mahométans semblent vouloir y prendre pied. Les habitants nous demandaient depuis longtemps, en promettant de venir s'instruire. C'est ce motif et y compris le désir de

pouvoir plus facilement évangéliser de là les nombreux villages diolas situés sur la même terre, qui nous ont déterminés à commencer cette mission. C'est le P. Ferrérol qui a fait les premières installations, puis Monseigneur y a envoyé le P. Rémont, supérieur de Carabane, tout en lui conservant ce titre.

Il y avait sur le bord de la rivière une case vieille, il est vrai, et menaçant bientôt ruine, mais admirablement située pour le panorama et pour l'air. Un bon pasteur protestant, noir, appelé Tialis Bruce, à qui elle appartenait, consentit à nous la céder avec une autre case plus neuve, située sur l'arrière, ainsi que le terrain, moyennant une somme de 600 francs. La proposition était avantageuse, mais il restait à trouver les 600 francs. C'est saint Yves qui nous les procura. Le P. Rémont connaissait en Basse-Bretagne une bonne vieille demoiselle fort charitable et très dévote à ce grand saint. Il lui écrivit en faisant appel à saint Yves, et, immédiatement, elle envoya un billet qui permit de faire cet achat. C'est de cette première intervention de saint Yves dans nos affaires qu'est venue l'idée de mettre cette mission naissante sous le puissant patronage de ce grand saint, l'avocat et le défenseur des pauvres, sûrs que nous sommes que sa puissante intercession ne nous fera jamais défaut, aussi bien pour le côté matériel que pour le côté spirituel.

2. — Parlons maintenant des résultats obtenus malgré les nombreux tracassés occasionnés toujours par une nouvelle installation, vu surtout l'état de délabrement où se trouvait la case d'habitation et la transformation de l'autre case en chapelle. Sans parler des baptêmes faits, et qui atteignent la trentaine, Monseigneur lui-même, lors de sa dernière visite, a emporté un bon souvenir d'Elinkine, et des beaux cantiques qui lui ont été chantés par les petits enfants. Les bonnes relations du Père avec le chef du village, Tiokâne, un bon vieux musulman, n'ont pas peu contribué à tout ce bien. Ses enfants sont les plus assidus en classe et à l'église, et les prières de ces petits obtiendront sans doute du Ciel la conversion finale de leur père; d'autant plus que ce brave homme éprouve pour la sainte Vierge une grande dévotion et a pour elle la plus cordiale vénération. Il se dit avec orgueil le grand ami de Monseigneur, et la bonté que Sa Grandeur lui a montrée fait son bonheur. Il attend toujours avec impatience la belle montre que Monseigneur lui a

promise, lors de sa dernière visite, et la magnifique chaîne qui doit remplacer ses amulettes, qu'il promet d'enlever lorsqu'il aura été mis en possession de ce trésor.

Si les enfants sont susceptibles de recevoir avec succès nos soins, notre ministère, hélas ! obtient peu de résultats auprès des adultes. Une fausse idée de la religion, qu'ils s'imaginent faite seulement pour les enfants, le respect humain qui les empêche de faire ce que les autres ne font pas, de nombreux liens qu'ils ne peuvent se résoudre à briser, les travaux journaliers, etc., tout cela les tient jusqu'à présent éloignés de nous.

Pendant, nous constatons un mouvement fort prononcé des grandes personnes vers nos offices et le catéchisme. La sainte Vierge et saint Yves compléteront leur œuvre ; et les anges des petits enfants déjà baptisés attireront les pères et les mères à la pratique de la religion catholique.

3. — Par-dessus toutes les difficultés que rencontre ici notre ministère, il faut surtout nommer le *Bekine*, la divinité honorée par tous les Diolas, et dont le culte les tiendra longtemps éloignés de celui du vrai Dieu. Qu'est-ce que le *Bekine* ? C'est là une chose difficile à définir, d'autant plus que les indigènes eux-mêmes sont incapables d'en dire quoi que ce soit. La seule chose évidente, c'est que ce n'est autre chose que le démon ; car tout le culte que lui rendent ces pauvres gens consiste à conjurer le mal qu'ils en redoutent, et jamais ils ne pensent à lui demander de bénédictions. C'est l'ennemi puissant, qui est leur maître et dont ils sont les esclaves.

Parmi les maux qu'ils en redoutent, vient naturellement le fléau qui, cette année, a désolé toute la Casamance, les sauterelles. En France, on ne se fait pas une idée de ce qu'est au juste une invasion de sauterelles ; à l'horizon, les nuages épais qu'elles forment, ressemblent à d'immenses brasiers mouvants de plusieurs lieues de long et de centaines de mètres de haut. Lorsque l'armée passe, on ne voit plus le soleil, et le battement de leurs ailes ressemble à un vent de tempête : c'est effrayant ! Aussi, jugez de l'état de désolation où cette armée dévastatrice laisse un pays, lorsqu'il plaît à la Providence d'arrêter sa course sur des champs de riz encore en herbe ! Déjà le haut du pays est en proie à la famine, et si la bonté divine ne détruit les germes déposés dans la Basse-Casamance, ce sera dans tout

le pays la plus horrible misère, la nourriture des indigènes se composant presque exclusivement de riz.

A propos de sauterelles, il sera intéressant de noter ici une coutume du pays, pour les conjurer. Lorsque les sauterelles parurent, les hommes et les femmes de courir évidemment au Bekine; mais, les femmes ayant la plus grande part dans la culture du riz, ce sont elles qui se chargent de conjurer les sauterelles. Une procession est organisée au Bekine. Toutes les femmes et toutes les filles tiennent à la main un rameau vert, destiné à chasser les sauterelles invisibles, et on part le long de la rivière, en pataugeant dans l'eau, et en agitant le rameau magique; l'on va ainsi jusqu'aux champs en suppliant le Bekine tout-puissant d'éloigner les sauterelles. N'est-ce pas là une singerie diabolique de notre procession des Rogations? Après cela, on fera sur l'endroit consacré au Bekine des libations abondantes de vin de palme, et puis il est certain que les sauterelles s'éloigneront. Pauvres gens! quand connaîtront-ils le vrai Dieu, le Dieu juste qui châtie à cause de nos péchés, mais aussi le Dieu bon qui sait pardonner au repentir?

4. — Voilà, je crois, ce qu'il peut y avoir à rappeler cette année pour la station d'Elinkine. Petit encore, le grain de sénevé, fécondé par la bénédiction de Monseigneur, poussera, grandira, et étendra ses branches pour abriter de nombreux villages: Canioute, M'lombe, La Pointe, Cajinolle, Samsame, Santiaba, Loudia, etc., etc.; tous villages, avec lesquels on peut communiquer par terre, au moyen d'une monture, et qui tous, nous appellent à grands cris; et bientôt Saint-Yves d'Elinkine deviendra le cœur d'une magnifique mission qui fructifiera pour la gloire de Dieu, et sera un des plus beaux fleurons de la couronne de notre église africaine!

Pour le moment, nous attendons la superbe monture (un âne) que Monseigneur a bien voulu nous promettre. Il est possible, et même certain, que les premières notes que le nouveau rossignol enverra aux échos de Casamance seront accueillies avec étonnement par les uns, avec effroi par les autres; mais, peu importe pouvu qu'il fasse son chemin, et nous le fasse faire aussi!

SOUDAN FRANÇAIS

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A KAYES

OCTOBRE 1892. — MAI 1894

1. Nécessité d'une fondation à Kayes. — 2. Le ministère accorde cette fondation. — 3. Premières installations. — 4. Nomination d'un aumônier. — 5. Négociations en vue d'obtenir une subvention pour l'œuvre des enfants, l'envoi de religieuses à l'hôpital de Kayes, la nomination d'un curé, la construction d'une église. — 6. Arrivée des Sœurs. — 7. Nomination du P. Tranquilli comme supérieur de Kayes et procureur de la Mission du Soudan. — 8. Pourquoi Kayes n'a pas encore d'église. — 9. Service du colonel Bonnier. — 10. Visite de Monseigneur. Son voyage à Dinguirá. — 11. Relations avec l'administration.

1. — Nos confrères se le rappellent, c'est en 1888 que nos missionnaires partirent pour fonder notre premier établissement dans le Soudan français. Kita, situé en plein pays fétichiste et au croisement de toutes les routes des caravanes, semblait tout naturellement désigné pour l'installation d'une Mission. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que ce poste était trop reculé dans l'intérieur, et qu'il serait bien difficile de le ravitailler, si nos Pères ne possédaient à Kayes une petite procure, avec un personnel pour s'occuper de la réception des colis arrivant de France et pour leur réexpédition dans le haut pays. De plus, Kayes étant la résidence habituelle du commandant supérieur et le siège de toutes les administrations, il fallait de toute nécessité, à poste fixe dans la capitale, un membre qui pût traiter les questions intéressant la Mission. Une troisième considération qui, plus que les autres peut-être, plaidait en faveur d'une fondation dans ce poste, c'est qu'il s'y trouve un hôpital, toujours peuplé de nombreux malades lui arrivant de tous les points de la colonie, et dont la plupart mouraient sans pouvoir recevoir les dernières consolations de la religion. On n'ignore pas, en effet, que la moyenne de la mortalité parmi les Européens atteint, dans ces pays réputés les plus chauds et les plus malsains du monde, le chiffre énorme de 40 pour 100.

2. — Donc, dès 1890, les Supérieurs de la Mission de Kita, qui se succédaient, hélas! avec une si foudroyante rapidité, firent auprès des autorités des démarches tendant à établir une communauté de missionnaires à Kayes. Ces démarches restèrent sans résultat pendant deux ans. En 1892, lorsque le colonel Humbert, alors commandant supérieur par intérim, passa à

Kita, le R. P. Abiven l'entretint de nos projets, et le bon commandant, qui savait apprécier à sa juste valeur l'influence civilisatrice des missionnaires dans ces sauvages contrées, promit de demander au ministère les autorisations nécessaires. La réponse ne se fit pas attendre : le ministre accordait le transport gratuit et la ration pour quatre missionnaires. Toutefois, la Maison-Mère jugea que deux membres suffiraient pour commencer l'œuvre, quitte à augmenter leur nombre si le besoin s'en faisait sentir plus tard.

Le 1^{er} octobre 1892, le P. Abiven, supérieur principal de la Mission du Soudan, arrivait à Kayes avec 6 enfants. Vers la fin du même mois, Monseigneur lui envoyait pour l'aider le P. Chany, de la communauté de Saint-Joseph de N'gazobil : la communauté du Saint-Esprit, à Kayes, était fondée.

3. — Les missionnaires s'installèrent tout d'abord dans la ville même de Kayes où ils habitèrent successivement plusieurs cases qui leur offrirent un abri provisoire et tout à fait insuffisant jusqu'au moment où ils purent s'établir, sur le plateau qui domine la ville, à environ 300 mètres de l'hôpital. C'est là qu'ils logent encore, dans une maison en terre dévorée par les termites, en attendant qu'ils puissent prendre possession du pavillon qui leur est destiné et qui sera terminé dans le courant de juillet.

4. — Au mois de décembre 1892, un aumônier fut nommé officiellement à l'hôpital militaire, avec un traitement de 1500 francs. En janvier 1893, le P. Chany, dont la santé ne pouvait s'accommoder du climat du Soudan, se vit obligé, à son très grand regret de redescendre au Sénégal, et il fut remplacé à Kayes par le P. Bouges de la communauté de Kita. Ce Père fut chargé de l'aumônerie de l'hôpital, en même temps qu'au sein de la communauté, il s'occupait de la direction des enfants rachetés de l'esclavage, au nombre d'une vingtaine, les uns venus de Kita, les autres donnés à la Mission par l'administration.

5. — La plus grande partie de l'année 1893 se passa en négociations tendant à obtenir : 1^o une subvention pour notre œuvre d'enfants ; 2^o l'envoi de quelques religieuses destinées à l'hôpital militaire ; 3^o la nomination d'un curé pour la ville de Kayes ; 4^o enfin, la construction d'une église. Ces demandes furent

toutes bien accueillies par l'autorité militaire à laquelle la France est redevable de ses vastes possessions dans le Soudan. Mais l'administration civile qui lui a succédé n'a pas cru devoir tenir ses engagements. La subvention pour l'œuvre des enfants est remise à une époque où les coffres du trésor seront un peu mieux garnis; la construction de l'église au temps où officiers et fonctionnaires consentiront à amener leurs dames dans ce pays, que le gouverneur qualifiait dernièrement de « vestibule de l'enfer. »

6. — Une meilleure solution devait être donnée à la question de l'envoi des Sœurs pour l'hôpital militaire. Par le passé, les médecins avaient eu pour uniques auxiliaires, dans les soins à donner aux malades, les infirmiers indigènes, dépourvus d'expérience et de délicatesse. Aussi l'arrivée des Sœurs fut-elle saluée de tous comme une heureuse délivrance. Débarquées le 28 octobre 1893 au soir, elles prenaient, dès le lendemain, leur service, à la satisfaction générale. Inutile d'ajouter que l'aumônier ne pouvait souhaiter de meilleurs auxiliaires pour la préparation des malades à la réception des derniers sacrements.

7. — Sur le même bateau que les Sœurs avaient pris passage à Saint-Louis, les PP. Tranquilli et Allègre, le premier envoyé par Monseigneur, comme supérieur de la Mission de Kayes et procureur de la Mission du Soudan; le second, destiné à remplacer dans ses multiples fonctions le P. Bouges, envoyé depuis la mi-octobre à Dinguirra pour y faire quelques installations provisoires en vue d'une nouvelle fondation. Le P. Tranquilli était installé à son nouveau poste depuis une quinzaine de jours, lorsqu'il reçut l'avis de sa nomination à la cure de Kayes, au lieu et place du P. Delpuech, nommé désigné à ce titre par le sous-secrétaire d'État des colonies.

8. — Kayes a donc un curé, mais point d'église, et il n'en aura sans doute pas de sitôt. La raison en est facile à saisir : c'est qu'en haut lieu on pense que la chapelle de l'hôpital est bien suffisante pour ces messieurs, qui n'assistent aux offices que bien rarement. Cela n'empêche que, chaque dimanche ou jour de fête, ce petit sanctuaire coquettement arrangé par nos religieuses, ne suffit pas pour contenir les nombreux convalescents, les officiers, les soldats et les chrétiens de Kayes, si peu

nombreux soient-ils, qui sont restés fidèles à leurs pratiques religieuses.

9. — Nos confrères ont appris par les journaux la prise de Tombouctou et les funestes événements qui la suivirent de si près. Les missionnaires du Soudan ne pouvaient oublier, en cette douloureuse circonstance, les obligations que leur imposait la reconnaissance. Le supérieur de la communauté de Kayes prit l'initiative d'un service funèbre solennel à la mémoire du regretté colonel Bonnier et de ses infortunés compagnons d'armes. M. le lieutenant-colonel Comte, commandant supérieur des troupes, chrétien sans peur et sans reproche, voulut bien se charger des démarches officielles à faire auprès du gouverneur et des autres autorités. Dès le 12 mars 1894, les ouvriers de l'artillerie dressaient devant la chapelle de l'hôpital une vaste tente ornée de guirlandes au feuillage argenté, de drapeaux et de cartouches. A l'intérieur du sanctuaire, s'élevait un catafalque recouvert du drapeau national et entouré de candélabres formés de canons de revolvers. Le 15, dès six heures et demie du matin, les troupes, l'arme au pied, formaient la haie sur une longueur de plus de 300 mètres, le long de la voie ferrée. A sept heures précises, accompagné de son état-major et d'une nombreuse suite de fonctionnaires civils et militaires, le gouverneur faisait son apparition, au son des fanfares. La vaste tente suffisait à peine à contenir cette nombreuse assistance. Pendant le saint sacrifice de la messe, une batterie, installée à quelque distance de la chapelle, tira trois salves de sept coups de canon, tandis que, dans l'intervalle, les clairons faisaient entendre des sonneries funèbres du plus saisissant effet.

10. — Notre modeste case, perdue au milieu de la brousse, ne reçoit guère de visiteurs. Et nous n'en sommes pas fâchés, n'ayant même pas de sièges à offrir à ceux qui auraient envie de venir nous voir. Une visite cependant qui combla de bonheur nos confrères de Kayes fut celle que daigna faire à la communauté Monseigneur notre vicaire apostolique. Sa Grandeur, accompagnée du P. Guérin, s'embarqua à Saint-Louis le premier jour de septembre 1893. Arrivés à Kayes le 6, les vénérables voyageurs trouvèrent un logement confortable dans le pavillon destiné aux Sœurs et que l'administration avait délicatement emménagé pour les recevoir. Nous profitâmes de l'occa-

sion pour faire confirmer quelques-uns de nos enfants. Notre modeste oratoire en terre, dont bientôt il ne restera plus trace, aura été le premier sanctuaire du Soudan où un évêque aura conféré le sacrement de confirmation. Est-il nécessaire d'ajouter que Monseigneur reçut partout l'accueil le plus respectueux et le plus cordial? Celui qu'il rencontra auprès du colonel Bonnier fut plus particulièrement chaleureux. Notre regretté commandant supérieur voulut avoir Monseigneur à sa table presque à tous les repas et lui promit son concours le plus dévoué pour toutes nos œuvres en général, et, en particulier, pour la nouvelle fondation que Monseigneur se proposait de faire à Dinguira.

Malgré le peu de temps dont elle disposait, trois ou quatre jours au plus, Sa Grandeur ne pouvait quitter le haut fleuve sans avoir visité l'emplacement de la future station; le voyage se fit en lori, le mauvais état de la voie ne permettant pas la circulation des trains. Il en résulta nécessairement une grande fatigue. Mais comme les excursionnistes furent récompensés de leurs peines! Monseigneur, de retour à Saint-Louis, n'avait pas d'expressions assez enthousiastes pour peindre ce site charmant : le fleuve, parsemé d'îles, coulant au bas de la concession; la montagne de Dinguira s'élevant en forme de bonnet phrygien, au sein d'un océan de palmiers d'eau et de citronniers; dans le lointain, la perspective des montagnes en forme de table du Diamon et du Bambouk. Ce paysage, le plus beau que l'on rencontre de Saint-Louis au Niger, rappelait à Monseigneur, quoique dans des proportions infiniment moindres, le profil des monts Himalaya que, tant de fois, il avait admirés dans les Indes.

Pas de plaisir sans peine, dit-on. Aussi le soir, nos voyageurs, rompus par sept heures de lori, préférèrent les douceurs du lit au maigre souper de la communauté.

11. — Nos relations avec les différentes administrations sont des plus cordiales. M. le Gouverneur lui-même, à part la question de l'église dont l'utilité ne lui est pas démontrée, se montre pour le reste assez bienveillant, et nous espérons ne point voir se réaliser à notre détriment les craintes que sa nomination avait tout d'abord fait concevoir.

NÉCROLOGIE

Au dernier moment, nous recevons par télégramme et sans aucun détail une bien douloureuse nouvelle : c'est la mort du P. Lemire, supérieur de nos maisons de la Trinidad.

LE P. KIEFFER (FRANÇOIS)

DÉCÉDÉ A SAINT-JOSEPH DE NGAZOBIL, LE 5 OCTOBRE 1893

Ce confrère, qui vient de mourir à l'âge de 68 ans, en s'éteignant avec douceur, comme une lampe dont l'huile est épuisée, était depuis 40 ans membre de la Congrégation. Il avait fait sa profession religieuse en 1853 et est mort, à Saint-Joseph de Ngazobil, le 5 octobre 1893.

Admis à Notre-Dame du Gard, à l'âge où nos jeunes confrères sont déjà en mission, il se distingua, et répara en quelque sorte le temps perdu, par l'esprit de foi avec lequel il sut endurer des épreuves délicates qui lui arrivèrent du côté de sa famille, et il eut le bonheur d'émettre ses vœux de religion, alors qu'il était encore simple minoré.

En 1857, nous le trouvons déjà à Dakar, où il s'occupe avec zèle, « se trouvant presque toujours avec les enfants, écrit-il, les confessant tous en volof, leur faisant le catéchisme dans le même idiome; ou, chaque soir, reprenant ses courses évangéliques au village ». Sa lettre au T. R. Père, datée du 16 février 1858, où il le remercie de son admission aux vœux perpétuels, serait à citer tout entière. Il y attribue, d'une façon touchante, sa vocation aux soins pieux de sa sainte mère, et, confondant ensuite son amour pour sa Mère du ciel et pour celle qui lui a donné le jour en Alsace, il s'écrie : « C'est Marie qui a tout fait et elle a tout bien fait : la confiance de ma pieuse mère et la mienne n'ont pas été confondues ! » C'est, du reste, à la Très Sainte Vierge qu'il revenait toujours dans toutes ses peines, pour les lui confier et la prier de les résoudre. Bien peu de ses confrères ont pu soupçonner les ennuis que lui causaient, à cette époque, des règlements d'affaires temporelles, et la souffrance morale qu'il éprouvait en se sentant ou en se croyant plus ou moins à charge autour de lui, par suite d'une certaine raideur de caractère qu'il eut longtemps à combattre.

Après 11 années de ministère passées soit à Dakar, soit à Joal ou à Gorée, le P. Kieffer dut rentrer en France, moins pour raison de santé (bien qu'il commençât à éprouver les effets débilitants du climat), que pour régler des affaires de famille compliquées par la mort de son père.

Une de ses lettres, écrite de Molsheim en septembre 1865, fait connaître que ses occupations absorbantes ne lui font point oublier sa chère Mission; et, malgré son deuil, il ne se sent pas de joie en voyant les aumônes, argent ou nature, affluer dans sa chambre, envoyées ou apportées par ses compatriotes pour les pauvres Noirs.

Le P. Kieffer, retourné en Afrique, se trouva dans la nécessité de refaire, une douzaine d'années plus tard, une nouvelle apparition en France, pour y réparer ses forces. C'est vers cette époque que se place une anecdote, racontée par un témoin, et qui est, à sa façon, une sorte de portrait de ce confrère devenu, presque à l'excès, charitable et complaisant.

Lors de sa dernière visite en France, il passait un jour sur la place Jeanne-Hachette, à Beauvais, en compagnie du P. Limbour, lorsqu'un artiste peintre, M. Herbert, qui contemplait depuis quelques minutes, sa face décharnée, son nez macilent, expressif, proéminent, sa barbe longue d'anachorète, en un mot toute sa personne ascétique, se met à couriret s'écrie :

— Père Limbour, il me faut cette physionomie...

— Est-ce que ça vous prend souvent, Monsieur Herbert?

— C'est sérieux! J'ai à faire un saint Pacôme, et... impossible de trouver un plus parfait modèle. Il faut que j'aie cette figure-là, Savez-vous qu'elle a du caractère?...

— Et après?

— Après? Arrivons chez moi, et posons.

Le bon P. Kieffer ne savait trop ce que cela voulait dire.

— Vous êtes (sans doute parce que vous avez été), en tout cas, vous serez, mon cher Père Kieffer, un saint Pacôme; arrivez et posez.

Il se laissa faire.

— Saint Pacôme? soit, dit-il, allons!

C'est à la mission de Mbodiène (communauté de Saint-Benoît) que le cher missionnaire a passé les dernières années de sa vie; mais c'est à Saint-Joseph que le bon Dieu lui a donné la consolation d'aller mourir. Malgré son affaiblissement progressif et

de vives douleurs rhumatismales que lui faisait endurer une jambe autrefois cassée, il répugnait à abandonner sa solitude pour aller à Ngazobil recevoir les soins que nécessitait son état. Il avait pourtant fini par céder aux instances du P. Jouan, qui, allant chaque semaine à Mbodiène, était parvenu à l'emmener avec lui.

Depuis quelque temps, écrit le P. Messenger, le cher P. Kieffer était si fatigué qu'il ne pouvait dire la sainte messe que très rarement. Nous l'avions installé au parloir, parce qu'il ne pouvait plus ni monter les escaliers, ni même marcher. Il a été bien édifiant le peu de jours qu'il a passés ici. Avait-il le pressentiment de sa mort prochaine? Dans tous les cas, il s'est montré bien résigné et avait longtemps répondu, pour justifier son refus de venir à Saint-Joseph : « Je ne veux aucun changement, à moins que le bon Dieu ne change les choses. »

Il a fait deux fois la sainte communion, le jour de la Toussaint et le jour de sa mort. Il était bien uni au bon Dieu pendant toute la journée, baisant souvent sa croix de missionnaire en répétant ces paroles *O Crux, ave, spes unica!* et égrenant presque continuellement son chapelet. Le vendredi, ayant appris qu'il y avait salut, il me dit : « Ah! c'est vrai, c'est le premier vendredi du mois; aussi je vais m'unir aujourd'hui, d'une manière spéciale, à Notre-Dame des Sept douleurs. » Il ne lisait pas beaucoup, parce que cela devait le fatiguer; cependant, la veille même de sa mort, il a demandé le deuxième volume des lettres spirituelles de notre Vénérable Père.

D'autre part, voici les derniers détails sur la mort presque subite, mais non moins édifiante, de notre vénéré confrère, détails envoyés par le P. Kunemann, supérieur de Saint-Joseph :

Dimanche matin, après la messe de communauté, à six heures, le P. Messenger lui a porté la sainte communion; il l'a trouvé comme à l'ordinaire. Le P. Kieffer a fait son action de grâces; il a mangé une orange, et on lui avait déjà porté du café au lait pour le déjeuner. Quelque temps après, le P. Messenger, comme par hasard, est entré chez lui pour lui demander ce qu'il désirait comme nourriture. Il l'a appelé, mais il ne reçut pas de réponse; il s'est approché davantage (le Père avait l'oreille dure depuis quelque temps), il l'appela une seconde fois, pas de réponse.

Le P. Kieffer était assis dans son fauteuil, tout habillé; il avait même ses souliers. Le P. Messenger alla lui parler très fort à l'oreille, mais le P. Kieffer ne devait plus répondre. Le P. Messenger alors vit que ses yeux étaient troubles, bien qu'il respirât encore. On me fit

alors appeler en toute hâte, pendant qu'on cherchait à la sacristie tout ce qu'il fallait pour l'administrer.

Pendant que je lui donnais l'extrême-onction et l'indulgence *in articulo mortis*, il continuait à respirer; puis il a cessé de respirer et de vivre pendant que je récitais les prières des agonisants. Personne n'a pu remarquer le moindre signe annonçant le passage de la vie à la mort. Il n'a pas eu l'ombre seulement de ce qu'on pourrait appeler une agonie; la lampe, même sans huile, avant de s'éteindre, jette encore un peu de flamme et de lumière; le P. Kieffer, lui, s'est éteint plus doucement et plus imperceptiblement encore.

LE P. LOUIS THUET

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 3 FÉVRIER 1894

Né à Ammerschwir (Haut-Rhin), le 4 janvier 1846, de parents vigneronns aisés, il resta dans sa famille jusqu'à l'âge de quinze ans. A cette date, il alla prendre des leçons de latin à Kaysersberg, puis passa une année à Saint-Hippolyte et continua ses études, jusqu'au milieu de la quatrième, au séminaire de la Chapelle.

Reçu postulant, en seconde, à Notre-Dame de Langonnet, le 7 mars 1865, ordonné prêtre en 1870, il demandait, au mois d'août 1871, à faire ses vœux perpétuels privés, après six ans et demi de probation.

Un fragment de la lettre qu'il adressa au T. R. Père, au lendemain de son ordination, montrera de quelle manière il comprenait l'accomplissement des devoirs de son nouvel état.

Je sais, mon très révérend et bien-aimé Père, quelle sainteté demande de moi cette grâce des grâces, et je veux m'appliquer à me rendre aussi digne que possible du saint mystère que je vois s'accomplir tous les jours devant moi. J'espère trouver la force de la persévérance dans la soumission à mes supérieurs, en confiant ma pureté sacerdotale à la garde de ma vocation religieuse.

Ces vœux furent prononcés le 1^{er} octobre de la dite année et, en mai 1874, nous le retrouvons à Sainte-Marie de Gambie, demandant à les renouveler publiquement et pour toujours.

Une plus mûre réflexion lui ayant été imposée, il ne s'engagea cette fois encore que temporairement et, au mois d'août 1884, de retour de Gorée, infirme et presque aveugle, dans la Communauté de Chevilly où il vient de mourir, il ne demanda plus,

après douze ans et dix mois de profession, que les vœux de cinq ans, avouant lui-même qu'il préférerait demeurer ainsi jusqu'à nouvel ordre.

Déjà, en 1879, le P. Thuet se trouvait assez sérieusement malade à Gorée pour que le P. Planeix, curé de cette paroisse, écrivit à son sujet :

Le P. Thuet a été repris assez fortement aujourd'hui par la fièvre, et le médecin en chef m'a conseillé de le faire partir pour la France le plus tôt possible.

Très anémié, en effet, il sentait sensiblement diminuer ses forces chaque jour.

Pendant il eut toujours pour les missions un goût très prononcé. Ami de la discipline, d'une moralité sévère, il devint édifiant pendant sa dernière infirmité, la supportant avec une résignation admirable.

Dès son arrivée à Chevilly, où il était depuis six ans, venant de la Communauté du Grand-Quevilly, le P. Thuet gagna la sympathie générale et surtout celle des grands scolastiques. Ce fut au milieu d'eux qu'il passa la fin de sa vie souffrante, partageant leurs peines et leurs joies. C'est ainsi que tous le prenaient comme modèle de patience et de résignation chrétienne, et que chacun recherchait sa compagnie aux heures de récréation. Il savait, en effet, avec l'aménité de caractère qui lui était propre, et malgré la cécité dont le bon Dieu l'affligeait depuis de longues années, leur communiquer cette douce et franche gaieté qui le faisait tant aimer. Un mot de lui suffisait à ramener le calme et la joie sur tous les fronts ; car, non seulement il avait le don personnel d'intéresser, mais il s'intéressait lui-même à toutes les discussions.

Chaque jour, un scolastique lui faisait la lecture spirituelle et il y ajoutait un intérêt puissant en la commentant de réflexions pieuses et justes.

C'était un honneur envié que la faveur de lui servir la messe qu'il n'a cessé de dire jusqu'à la fin, dans la chapelle de l'infirmerie, à la grande satisfaction des malades.

Prenant part à tous les exercices de la Communauté qu'il suivait très régulièrement, il était pour tous un sujet d'édification. La cécité de ce bon religieux et de ce prêtre zélé attirait plutôt qu'elle n'éloignait les âmes. Il a rendu sous ce rapport de

réels services aux prêtres étrangers qui passaient leur retraite auprès de lui, trouvant en cet aveugle un sage directeur.

Elle lui donna même l'occasion de travailler à une conversion remarquable. Un jour, il rencontra chez l'oculiste qui le traitait pour l'amaurose dont il était atteint une demoiselle calviniste, M^{lle} Triolet de Certa, fille d'un médecin protestant et rose-croix dans la franc-maçonnerie. Elle avait elle-même dans sa secte le titre d'évangéliste et était, en effet, assez instruite. La conversation s'engagea peu à peu sur les questions religieuses. La jeune protestante proposait chaque matin au P. Thuet ses doutes et ses objections; mais bientôt, frappée de l'unité de l'Église, de la beauté de notre culte, et surtout du dévouement du missionnaire catholique, elle se rendit à l'appel de la grâce, et résolut, malgré toutes les difficultés, de se faire catholique. Elle avait d'ailleurs toujours eu, nonobstant les erreurs calvinistes dont elle était imbue, une vénération toute particulière et on peut dire un sentiment de dévotion pour la Très Sainte Vierge, et c'est là sans doute ce qui lui valut cette grâce extraordinaire de conversion. Mgr Le Berre, pendant son séjour à Paris, reçut son abjuration, lui fit faire sa première communion et la confirma (le 8 septembre 1880) dans la chapelle des Dames Auxiliatrices des âmes du purgatoire, où elle faisait une retraite.

Depuis sa conversion, elle a continué d'être très fervente.

Pressentant sa cécité précoce et dans l'impossibilité de dire son bréviaire, le P. Thuet avait appris par cœur la messe en l'honneur de la Sainte Vierge, ainsi que la messe des morts et plus de quatrevingts psaumes; et, pour remplacer l'office qu'il ne pouvait pas dire, il récitait tous les jours l'office de la Sainte-Vierge, en y ajoutant trois chapelets.

Vers Noël 1893, la maladie s'aggravant, il dut abandonner même ces dernières prières.

Jamais une plainte ne sortit de sa bouche pendant les terribles souffrances que lui imposait le mal qui le minait; et, tandis qu'on lui administrait, le 1^{er} février 1894, en présence de nombreux scolastiques, le sacrement de l'Extrême-Onction, le cher Père, ayant conservé toute sa connaissance, répondait à toutes les onctions.

Un léger délire se déclara seulement deux jours avant sa mort,

qui eut lieu un samedi, grâce que la Sainte Vierge se plaît à accorder à beaucoup de membres de notre Congrégation.

Chacun de nous a remarqué que le jour de son enterrement, l'Évangile faisait mention de la guérison de l'aveugle de Jéricho. Quand il était devenu aveugle, sa foi, si nous pouvons nous exprimer ainsi, s'était augmentée de la vue qu'il n'avait plus. Et si la Sainte Ecriture s'écrie : *Oculos habent et non vident*, nous pouvons dire en parlant de la puissance de la foi du P. Thuet : *Cæcus erat, sed videbat*. Heureux ceux qui, comme lui, se laissent toujours guider par les vues de la Foi!

LE F. POLYCARPE

DÉCÉDÉ A BAGANOYO, LE 21 AVRIL 1894.

(Notice envoyée par le P. Acker.)

Aloyse-Lambertius Pfenninga naquit le 29 septembre 1826, à Busbach, près d'Aix-la-Chapelle, de parents foncièrement chrétiens, comme ils le sont encore en grand nombre dans les provinces rhénanes.

Tout jeune encore, sa foi dans la Providence était déjà inébranlable. En quittant la maison paternelle pour aller apprendre un métier qui lui permit de gagner sa vie, une de ses grandes préoccupations fut de demander au bon Dieu la grâce de pouvoir revenir fermer les yeux à son vieux père.

Le bon Dieu, en effet, exauça sa prière d'une façon tout à fait inespérée. Aussi en parla-t-il toujours avec une expression de joie indicible et une profonde reconnaissance.

Il choisit le métier de mécanicien, et tous ceux qui l'ont connu savent avec quelle remarquable aptitude il exécutait les réparations de n'importe quelle machine.

Pour satisfaire ses goûts et se perfectionner de mieux en mieux dans cette branche de l'industrie, il visita, après la mort de son père, les principaux ateliers de France et d'Allemagne.

Il passa quelque temps au Creusot et, en 1853, le fameux Krupp, dont le nom s'est attaché à un canon devenu trop célèbre, lui délivra, à Essen, le certificat suivant :

La conduite du mécanicien Aloyse Pfenninga a été irréprochable.

J'ai été très content de son application et de sa fidélité, et ce n'est qu'avec regret que je le vois quitter mes ateliers.

M. Dichly, vicaire à Cernay en 1860, lui donna, au point de vue religieux, le témoignage suivant :

Pendant les trois ans qu'Aloyse Pfenning a passé à Cernay, en Alsace, il nous a donné des preuves continuelles d'une conduite irréprochable et édifiante, sous tous les rapports, non seulement aux yeux des hommes, mais surtout aux yeux de Dieu.

Mais le jeune Pfenning, dans ses voyages à travers l'Europe, ne tarda pas à voir l'inanité des avantages de ce monde et se décida à choisir un avenir meilleur.

Le 1^{er} avril 1861, il entra au postulat des frères, à Chevilly. Ce fut une rude épreuve. Ayant mené jusque-là une existence relativement aisée, il était dur, à l'âge de trente-cinq ans, avec des idées et des habitudes faites, de se remettre à une vie de règle, à côté de jeunes gens beaucoup moins âgés que lui. Une foi forte pouvait seule le soutenir, et cette foi le soutint. Le 19 mars 1863, il fut admis à faire ses premiers vœux.

Après un séjour de quelque temps à Saint-Ilan, il partit, en 1864, pour Bourbon, sur les vives instances de Mgr Duboin, pour y prendre la direction de l'école professionnelle de la Providence.

Aujourd'hui encore, d'après l'aveu fait par M. Gustave Vinson à l'un de nos Pères, les seuls ouvriers capables de Bourbon sont les anciens élèves du F. Polycarpe.

Le 13 juin 1866, il fut admis aux vœux perpétuels, à l'unanimité des voix, pour sa piété exemplaire, son amour du travail, son esprit de foi, sa simplicité dans l'obéissance et son amour et son dévouement pour la Congrégation.

Ce frère est un excellent religieux, ajoute Mgr Duboin, alors Provincial de la mer des Indes. Il n'a qu'à se reprocher une certaine manière de faire à lui et de légères impatiences quand on ne lui donne pas ce qu'il croit lui être nécessaire ; mais cela ne dure pas.

Cette admission aux vœux fut un grand bonheur pour le cher Frère :

Dieu soit loué, écrit-il à cette époque au T. R. Père, qui m'a permis d'arriver enfin au terme de mes désirs ! Les vœux perpétuels me lient de plus en plus au Seigneur, et j'espère que, dorénavant,

je ne ferai qu'un cœur et qu'une volonté avec Lui pour supporter avec patience les difficultés de cette vie.

Parlant à peine le français, de nationalité allemande, il lui fallut, en effet, une grande dose de patience, de courage et de dévouement, pour travailler au milieu de la jeunesse turbulente d'une colonie française en pays chaud.

De plus, constamment en rapport avec des Pères ou des Frères moins âgés que lui et aussi moins expérimentés dans la vie, il souffrait nécessairement de cette situation.

Quoique assez original, d'un extérieur un peu rude et d'une nature excessivement sensible, sa foi l'aida à dominer toutes ces misères.

C'est presque en pleurant que, sur la fin de sa vie, il demanda pardon à l'un de ses anciens directeurs pour les peines qu'il avait pu lui causer quelquefois.

Quand la Providence fut supprimée, le F. Polycarpe fut envoyé à Zanzibar, où les importantes machines des navires de guerre du sultan et des sucreries européennes exigeaient un homme expert dans le métier.

Pendant plus de vingt ans, le F. Polycarpe fut la providence des Arabes et des Européens de Zanzibar et de Bagamoyo.

On ne s'adressait jamais en vain à lui pour l'installation ou la réparation d'une machine.

Le sultan Seyid Bargash, qui l'avait pris en affection, alla jusqu'à lui offrir de quitter son habit religieux en échange d'une place d'ingénieur, à la tête de ses ateliers, avec un fort traitement.

Mais le cher Frère avait trop d'esprit de foi et méprisait trop les avantages humains pour céder à la tentation, bien que ces avantages lui fussent offerts par un roi et un grand de ce monde.

Il fut le seul Européen admis dans le harem du sultan, et il était amusant de l'entendre raconter ses entretiens avec Son Altesse, dans lesquels il mêlait indistinctement le français, l'anglais, le swahili à l'allemand, sa langue maternelle, la seule qu'il parlât convenablement. Le sultan ne le comprenait pas, naturellement. « Peu importe, disait-il, le sultan me comprend, cela suffit. »

Ses rapports constants avec le monde, auxquels son travail l'obligeait, auraient mis la vocation de plus d'un Frère en danger. Sans mettre la sienne en péril, ces rapports devaient cependant

influer sur la simplicité de son obéissance. Il le comprit lui-même et, quand, à l'arrivée de Mgr de Courmont, Sa Grandeur jugea à propos de transférer les ateliers à Bagamoyo, il eut presque un mouvement d'hésitation.

Il lui en coûtait de quitter sa position à Zanzibar, où il comptait autant d'amis dévoués qu'il y avait d'Européens, d'Arabes et d'Indiens, et il appréhendait sa nouvelle position à Bagamoyo, où il ne voyait que l'inconnu; mais son hésitation fut de courte durée.

Je ne sais si je serai capable de supporter le climat de Bagamoyo, écrit-il au P. Général, à la date du 2 février 1882, car je ne puis jamais y aller sans en revenir avec de fortes fièvres, et, à mon âge, c'est bien vite fini; néanmoins, je laisse tout à la garde de Dieu, et ma conscience sera tranquille.

Du reste, ajoute-t-il, à Bagamoyo, je pourrai mieux vivre de la vie de communauté et j'y serai mieux sous le rapport religieux, ce qui est certainement un grand avantage.

Ne comprenant presque pas le français, les lectures en commun ne lui servaient à rien. D'autre part, il n'avait guère lu, pendant toute sa vie, que la *Journée du Chrétien*, l'*Imitation* et le célèbre Goffiné : *Explication des Évangiles du dimanche*, qui se trouve dans toutes les familles d'Alsace et de Province rhénane; mais ce qu'il lisait, il le lisait sérieusement et c'est dans ces lectures que le bon Frère avait puisé sa foi solide.

Vers la fin de sa vie surtout, il passait presque toute la journée du dimanche à la chapelle, agenouillé, priant et méditant. Le bon Frère ne se faisait aucune illusion sur son état, et, depuis longtemps, il se préparait à la mort.

Depuis un certain temps, ne pouvant plus suivre régulièrement, à cause de son grand âge et de ses fréquentes indispositions, les exercices de la communauté, on le fit loger à l'infirmierie. En février dernier, la sœur infirmière ayant remarqué qu'il mangeait moins, crut devoir l'encourager à se nourrir davantage pour maintenir ses forces. « La force vient d'en haut, lui répondit-il, ne vous mettez pas en peine à cause de moi. »

Une bronchite, occasionnée par un refroidissement, amena sa dernière maladie. Le jeudi saint, il put encore faire ses Pâques à la chapelle. Ce fut son dernier jour. « Pour cette fois,

dit-il en se couchant, vous aurez beau faire, c'est fini. Il faut souffrir. Oh ! c'est bon de souffrir ! »

Il expira le 1^{er} avril, le dimanche *in albis*, à six heures du matin. Pendant quelques jours, il eut de véritables luttes à soutenir contre le mauvais esprit. Il fut si tourmenté par moment qu'on aurait pu le croire fou. L'Extrême-Onction, qu'il reçut avec joie, le calma, et sa fin fut si douce qu'on s'en aperçut à peine.

Cette mort est une grande perte pour la Mission du Zanguebar, où il sera difficilement remplacé. Il a passé trente ans dans les pays chauds, sans jamais rentrer en France.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 5 juin, le P. Manac'h, de l'île Maurice ;

Le même jour, le F. Straton, de la Mission du Bas-Congo ;

Le 16 juin, le P. Muraton et le F. Alvarès, de la Mission d'Huilla ;

Le 22, le P. Montel Jacques, de la Mission de Nossi-Bé.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 9 juin, à Saint-Nazaire, le P. Rabany, pour la Martinique ;

Le 12, à Marseille, le P. Binger, pour l'île Maurice.

Nos confrères des Missions auront sans doute appris la fin tragique de M. Carnot, président de la République, poignardé dans la soirée du 24 juin, par un anarchiste italien, au milieu des ovations que lui adressait la population lyonnaise. Mgr Coullié, archevêque de Lyon, a pu lui administrer les derniers sacrements.

Un service funèbre pour le repos de son âme a été célébré le 26 juin, au Séminaire des Colonies, par M. l'abbé Lemire, député du Nord.

Le 27 juin, les deux Chambres réunies en congrès à Versailles ont élu, pour le remplacer comme président de la République, M. Casimir-Périer. Ce choix a été très bien accueilli par la majorité de la nation et par les puissances étrangères.

Maison-Mère, 30 juin 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions aux vœux et à l'oblation. — *Sénégal* (suite). — *Dinguira*. — *Kita*. — *Préfecture de Sierra-Leone*. *Freetown*. — *Sherbro*. — *Boffa*. — [*Deux-Guinées*. *Revue générale*. — **Nécrologie.** *Décès* : P. Lemire. F. Egydio. F. Wilfrid. — *Notice* : F. Géréon. — **Nouvelles des communautés.**

ADMISSION A LA PROFESSION

A BAGAMOYO (ZANGUEBAR), LE 10 JUIN 1894 :

Le F. Chrysostome CHRUPALA, né le 26 octobre 1871, à Marganka (Allemagne).

ADMISSIONS A L'OBULATION

Ont été admis, par décision du T. R. P. Général :

A titre de scolastiques :

AU GRAND SCOLASTICAT DE CHEVILLY, LE 7 JUILLET, MM. :

ROULET Joseph, du diocèse de Nantes, pat. de rel. s. Joseph ;
 BOUTIN Henri, du dioc. de Châlons, pat. de rel. s. Pierre-Claver ;
 SCHMITT Joseph, du d. de Strasbourg, p. r. s. Benoît de Philadelphie ;
 PAVAT Alphonse, du dioc. de Saint-Claude, pat. de rel. s. Benoît ;
 AUDRAN Louis-Marie, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Joseph.
 SAVARY Alexis, du diocèse de Vannes, pat. de rel. s. Etienne.

AU GRAND SCOLASTICAT DE LANGONNET, LE 7 JUILLET, MM. :

LECONTE Paul, du dioc. de Séez, pat. de rel. s. Louis de Gonzague ;
 MURATET Jean-Joseph, du dioc. de Rodez, pat. de rel. s. Antonin ;
 LE GOUGUEC Casimir, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Mériadec ;
 HEINTZ Théodore, du d. de Strasbourg, p. de r. ss. Jean et Paul ;
 BOUTRAIS Joseph, du dioc. de Saint-Brieuc, pat. de rel. s. Yves ;
 COIGNARD Alphonse, du d. de Coutances, p. de rel. Marie-Joseph ;
 PICHOT Paul, du d. de Coutances, pat. de rel. s. François-Xavier ;

MORVAN Yves, du diocèse de Quimper, pat. de rel. s. Georges ;
 LACAS Joseph, du diocèse de Rodez, pat. de rel. s. Paul ;
 LE FLOCH Émile, du diocèse de Vannes, pat. de rel. s. Louis ;
 MONNIER Paul, du d. de Saint-Claude, pat. de rel. Marie-Joseph ;
 THOMÉ Antoine, du dioc. de Limburg, pat. de rel. Marie-Joseph.

AU SCOLASTICAT DE MERVILLE, LE 25 JUIN, MM. :

CREMMEL Aloïse, du d. de Strasbourg, p. de r. s. François-Marie ;
 SCHINDLER Auguste, du d. de Strasbourg, p. r. s. L. de Gonzague ;
 MUNCK Amand, du diocèse de Strasbourg, pat. de rel. s. Amé ;

AU SCOLASTICAT DE BLACKROCK, LE 1^{er} JUILLET, MM. :

SHEA Édouard, du diocèse d'Ossory, pat. de rel. s. Michel ;
 O'BRIEN Étienne, du diocèse de Ross, pat. de rel. s. Joseph ;
 BURKE Jacques, du d. d'Ossory, pat. de rel. s. Louis de Gonzague ;
 JENNY Auguste, du diocèse de Strasbourg, pat. de rel. s. Joseph.

A titre de novices Frères :

A BLACKROCK, LE 1^{er} JUILLET, LES POSTULANTS :

CONNELAN James, du dioc. de Killaloe, en religion *F. Benignus* ;
 MAC-DONNELL Louis, du dioc. de Dublin, en religion *F. Aloysius*.

MISSION DU SÉNÉGAL

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE DINGUIRA

SEPTEMBRE 1892. — JUILLET 1894.

1. Début de l'Œuvre. — 2. Dinguira. Rapport de Mgr Barthet. — 3. Constructions. — 4. Cultures. — 5. Santé. — 6. Incendie.

1. — A la suite d'un rapport de Mgr Barthet au cardinal Ledockowski, préfet de la Congrégation de la propagande, sur l'œuvre du rachat des esclaves à Kita, Son Eminence lui accorda 28,860 fr., pour établir à Kayes une œuvre similaire.

Le P. Abiven, vicaire général du Soudan, prit alors avec lui six enfants de la Mission et partit de Kita, au mois de septembre 1892, afin de commencer cette œuvre.

Aujourd'hui, Kayes est une ville européenne et, par conséquent, peu favorable à l'établissement et au développement d'une

œuvre destinée aux enfants. Le P. Abiven ne tarda pas à le constater et résolut, sur-le-champ, tout en conservant une maison à Kayes, d'établir son œuvre hors de la ville. Il choisit donc, à cet effet, le village de Dinguira, à 43 kilomètres de Kayes, et situé sur la voie ferrée qui relie Kayes à Bafoulabé.

2. — Dans un voyage que Mgr Barthet fit au Soudan, il voulut bien ratifier définitivement ce choix, et voici ce qu'il écrivit à ce sujet au Cardinal Préfet de la Propagande :

J'ai voulu me rendre compte par moi-même de l'emplacement de Dinguira, et j'ai profité, pour faire ce voyage, des hautes eaux du fleuve qui, pendant trois mois de l'année (de juillet en octobre), permettent aux vapeurs de le remonter, de Saint-Louis jusqu'à Kayes.

Parti de Saint-Louis le 1^{er} septembre 1893, j'arrivai le 6 à Kayes où je reçus le plus cordial accueil du commandant supérieur par intérim, le lieutenant-colonel Bonnier, qui remplace en ce moment le colonel Archinard...

Pour me rendre à Dinguira, afin d'y fixer l'emplacement choisi par nos missionnaires, le lieutenant-colonel Bonnier a bien voulu me faire accompagner de deux officiers et me procurer le moyen de revenir le même jour à Kayes, car, pendant la saison des pluies, le train de Kayes à Bafoulabé ne circule que deux fois par semaine...

J'ai trouvé à Dinguira un site ravissant et d'une rare fertilité. Le fleuve Sénégal forme à l'est la limite de la concession qui va nous être accordée, la voie ferrée forme la limite ouest, et deux larges et profonds ravins la bornent au nord et au sud. Sa contenance est d'environ 40 hectares...

3. — Le P. Bouge a construit à Dinguira, sous la direction du P. Tranquilli, supérieur de Kayes, une magnifique maison européenne. Sauf les pierres qu'il a trouvées sur place, il a dû faire venir tout le reste de France : bois, fer, chaux et tuiles.

Voici, à ce sujet, quelques détails extraits de lettres récentes écrites à Mgr Barthet.

Les constructions, après avoir marché très vite au début, ont été quelque peu ralenties, de sorte que les murs ne sont arrivés à la hauteur du toit que vers la fin de janvier 1894. Les maçons, ouvriers indigènes, n'ont ordinairement rien de précipité dans leur travail ; de plus, les manœuvres se sont, par deux fois, mis en grève ou plutôt ont quitté le chantier après avoir touché leur paye et il nous a été impossible ensuite d'en trouver d'autres pendant 15 jours.

Lorsqu'on eut trouvé de nouveaux ouvriers, les travaux furent

activement repris et la maison fut bientôt terminée; il y manque cependant bien des choses, comme portes et fenêtres, mais cela viendra plus tard.

Cette maison a un étage; des trois pièces du bas, celle du milieu, gracieusement enjolivée par le P. Bouge, sert de chapelle. Notre escalier, magnifique du reste, surprend ici tous nos bons indigènes qui trouvent cela très commode. A l'étage se trouvent 5 chambres d'environ 4 mètres de côté sur 3^m,50 de hauteur; les cloisons ne montent qu'à 2^m,50 pour permettre partout la libre circulation de l'air.

Les matériaux qui nous restaient du premier bâtiment ont été employés à la construction d'un second pour les enfants; ce dernier a 20 mètres de long sur 6 de large, les murs ont 3 mètres de haut et 0^m,40 d'épaisseur. La maçonnerie, sauf les fondations qui sont en mortier de chaux, consiste en pierre et en terre glaise; la toiture est en paille et la charpente en rails de Decauville. Des *seccos* (fenêtres en paille) sont, pour le moment, tout ce que nous avons de mieux comme portes; heureux encore de les avoir.

L'hivernage est sérieusement commencé (21 juin), aussi ne faut-il plus songer à bâtir; nous nous en tenons donc à ce qui existe, c'est-à-dire au bâtiment des Pères et à celui des enfants. D'ici longtemps, notre plan ne sera pas entièrement exécuté, mais nous espérons toujours bien qu'en 1895, nous pourrons recevoir les Sœurs qui nous sont si nécessaires pour l'œuvre des filles qui vient d'être transférée de Kita à Dinguirra; cette œuvre est encore à l'état rudimentaire, faute d'avoir quelqu'un qui puisse s'en occuper sérieusement.

Nous avons actuellement deux scieurs de long bien dressés. C'est dommage que le pays ne fournisse pas des arbres de haute futaie, ce qui nous oblige à faire venir de France nos bois de construction. Nous comptons néanmoins tirer un grand parti des roniers que nous sommes parvenus à découvrir de l'autre côté (du fleuve, quoiqu'il doive être probablement très difficile de décider les indigènes à les exploiter à cause des superstitions qui se rattachent à leur existence. Ces bons indigènes prétendent, en effet, que ces roniers sont gardés par des serpents qui, au premier coup de hache, se jetteront sur les travailleurs et les blesseront mortellement. Le chef du village va jusqu'à dire que, s'il n'arrive rien de fâcheux aux ouvriers, c'est lui-même qui sera frappé de mort dans sa case. Nous verrons bien!

4. — Nous ferons, cette année, une petite récolte de maïs, de mil et d'arachides; le tout est déjà en terre et commence à lever. Il faudra plusieurs années pour que nous ayons des terres de rapport. Avec des jeunes gens comme ceux que nous avons, le débroussaillage est bien long.

Le P. Tranquilli, supérieur de Kayes, qui a dirigé toutes les constructions de Dinguira, vient de planter vingt-quatre fromagers autour de la maison. Les autres plantations se feront peu à peu, au fur et à mesure que grandiront les arbustes que nous avons en pépinière, et nos successeurs pourront plus tard se promener sous les frais ombrages que nous aurons préparés.

Pour le jardinage, il réussit au-delà de nos espérances. On ne sait plus que faire des légumes. Choux, salades, pois, tomates, navets, poussent à l'envi. Un premier essai de pommes de terre a très bien réussi, grâce aux bons soins de notre habile jardinier, le F. Marie Abel.

5. — Le P. Abiven, qui vient d'arriver de Kita, a été un peu souffrant ces derniers jours; il va mieux depuis. Le P. Bouge, bien éprouvé déjà par les fatigues que lui ont occasionnées les constructions, a dû encore passer quelques jours à l'hôpital de Kayes pour faire soigner un panaris excessivement douloureux qui a menacé de lui faire perdre l'index de la main droite. Il est actuellement dans un état satisfaisant. Le F. Marie Abel, quoique presque toujours au soleil, se trouve bien; mais le pauvre F. Stanislas a dû entrer à l'hôpital de Kayes pour un état d'épuisement très alarmant. C'est là qu'on lui a fait passer son conseil de révision.

6. — Notre Mission vient d'être miraculeusement préservée d'une vraie catastrophe; vers 9 h. 1/2, un incendie ayant éclaté dans la paillette d'un de nos ouvriers, située à côté de notre atelier de menuiserie où se trouvaient entassés tous nos bois de construction venus de Saint-Louis, prit bientôt des proportions effrayantes et menaça de détruire toute la Mission; mais véritable prodige, pendant que le village des équipes est entièrement détruit, pas une paille ne s'allume chez nous qui sommes entourés de flammes. Ne faut-il pas voir là une véritable intervention de la Providence? Si notre hangar avait pris feu, il ne nous restait plus qu'à plier bagage avec une perte de 10,000 francs, sans compter l'œuvre absolument compromise.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DU ROSAIRE, A KITA

JANVIER 1892. — JUILLET 1894.

1. Personnel. Maladies. Décès. — 2. Constructions en maçonnerie. Arbres fruitiers. — 3. Sauterelles. Famine. — 4. OEuvre des enfants. — 5. Enfants rachetés de l'esclavage. — 6. Ministère. Visite des villages. — 7. Travaux sur les langues indigènes. — 8. Visite des fauves. — 9. Passage de la colonne. — 10. Baptêmes d'adultes. Confirmations. — 11. Visites d'officiers.

1. — Depuis notre dernier bulletin, la mort est encore venue nous enlever, en janvier 1893, après une longue et bien doulou-

reuse maladie, le cher F. Lin qui, jusque-là, avait assez bien résisté, malgré sa jeunesse, au climat de Kita. Nous n'avons pas été épargnés non plus. Le cher F. Isaac, complètement anémié et ne pouvant sans danger rester plus longtemps parmi nous, a dû partir pour rétablir en France sa santé délabrée. Le P. Cros, à peine arrivé dans la communauté, dut, à la mort du F. Lin, ajouter à ses quatre heures de classe faite à 70 enfants, la fonction de tailleur, qu'il eut à pratiquer tant bien que mal sans autre apprentissage. Ce surcroît de travail ne tarda pas à avoir raison de sa robuste santé, et sept mois après son arrivée, il était atteint d'une fièvre bilieuse hématurique; bientôt, une seconde attaque suivait, mettant de nouveau ses jours en danger. La convalescence fut longue, la santé ne revenait que lentement, il fallut se résoudre à un retour en France. Ce voyage, rendu encore plus pénible par les difficultés de la route, fit que le P. Cros eut une nouvelle bilieuse à Bakel, sur le fleuve du Sénégal : c'était la troisième en moins d'une année. Ce Père relevait à peine de maladie, lorsque le P. Garnier fut pris à son tour d'un fort accès de la même fièvre que le médecin put heureusement conjurer.

Comme on le voit, la santé à Kita a été bien mauvaise; aussi Monseigneur, effrayé par toutes ces maladies successives et comptant déjà tant de nos confrères au cimetière, se demanda si la cause n'en était pas due aux émanations du marigot qui avoisine la Mission. Sur son conseil, un canal pour l'écoulement plus facile des eaux, lors des débordements pendant l'hivernage, a déjà reçu un commencement d'exécution.

Après la mort du regretté P. Marcol, notre communauté se composait des PP. Abiven, supérieur, Fal et Garnier, chargés de l'école. Le cher F. Darius s'occupait et s'occupe encore de la direction des ouvriers, en même temps que de sa forge, nous rendant les plus utiles services. Le F. Isaac avait sa menuiserie où le travail ne manquait pas; le F. Lin, la basse-cour et la taillerie.

En septembre 1892, le P. Abiven partit pour installer la nouvelle fondation de Kayes. Le P. Garnier fut nommé supérieur de la communauté de Kita et le P. Abiven, vicaire général du Soudan. Quelque temps après, nous arrivaient, au bout d'un voyage de deux mois, deux nouveaux profès : les PP. Cros et Bouge.

Ce renfort nous permit de reprendre l'œuvre de la paroisse de Saint-Matthieu, abandonnée depuis un an, faute de personnel. Le P. Fal prit la direction, secondé par le P. Bouge. Mais, un mois ne s'était pas écoulé, qu'une dépêche rappelait le P. Bouge à Kayes, en remplacement du P. Chany, retourné au bas Sénégal.

Un mois après, le cher F. Lin nous quittait à son tour, pour entrer dans un monde meilleur : Dieu le rappelait à lui (janvier 1893). Au mois de novembre suivant, le P. Cros et le F. Isaac, auxquels un séjour prolongé à Kita eût été funeste, partaient pour la France. Notre personnel ne se composait plus alors que du P. Fal, seul à la paroisse de Kita, du P. Garnier et du F. Darius à la Mission de Bangassi. Cette situation pénible ne pouvait durer longtemps. Le P. Abiven, en effet, revenait à Kita le 19 novembre 1893, et le 5 décembre 1893, nous étions heureux de souhaiter la bienvenue au P. Losserand et au F. Gabriel, venus directement de France.

2. — Malgré les pertes éprouvées dans notre personnel, les œuvres mentionnées au précédent bulletin ont continué à se développer.

Au point de vue matériel, il nous restait beaucoup à faire en 1892; plusieurs de nos bâtiments étaient encore en terre et nous avons dû les remplacer les uns après les autres par des constructions en maçonnerie, n'employant la chaux, que pour préserver les parties les plus menacées par la pluie. Ce fut d'abord un dortoir, puis l'école et, enfin, la chapelle de Makbadiambougou, de 20 mètres de long sur 8 de large; malheureusement, ces constructions sans chaux sont peu solides et résistent difficilement au travail destructeur des termites qui fouillent les murs jusque dans leurs fondations. Tout dernièrement encore, la chapelle de Makhadiambougou a été sérieusement menacée par l'envahissement de ces infatigables et terribles fourmis.

Les arbres fruitiers qui faisaient complètement défaut au Soudan, avant que nous eussions semé les graines venues du bas Sénégal, de la Guadeloupe et du Jardin des Plantes de Paris, commencent à nous donner leurs premiers fruits. Le jardin, admirablement tenu par le bon F. Gabriel qui n'épargne ni sa peine, ni ses bras, nous offre toute l'année, malgré l'ardeur torride du soleil, les divers légumes de France, auxquels nous avons été habitués dès l'enfance; une petite

basse-cour nous fournit un plat supplémentaire, les jours de fête.

3. — Cette année, une véritable famine règne dans le pays et l'achat de la nourriture pour les enfants que nous avons à entretenir, a déjà absorbé toutes les ressources dont nous pouvions disposer pour le rachat d'esclaves; ce malheur est dû aux sauterelles qui, quoique ayant déjà paru l'an dernier, n'ont pas encore abandonné le pays qu'elles ont ravagé, ne laissant pas même aux pauvres gens de quoi se nourrir. On voit des familles réduites à manger les fruits de la forêt; aussi, quand il a fallu se procurer pour nos enfants la provision annuelle, a-t-on été contraint, sous peine de ne rien obtenir, d'élever successivement les prix à 0 fr. 40 le kilo de mil, au lieu de 0 fr. 10 comme les années précédentes; en ce moment, il coûte 0 fr. 55, et les semailles ne sont pas encore faites. C'est la famine à bref délai. Pour comble de malheur, aujourd'hui même, un interminable nuage de sauterelles, large de plusieurs kilomètres, passe avec rapidité au-dessus de nous, obscurcissant le ciel et se dirigeant vers l'ouest; la tête de la colonne dévastatrice a paru à 6 heures; il en est 10 et les millions de sauterelles se succèdent sans fin.

4. — Le nombre de nos enfants a beaucoup augmenté depuis deux ans, grâce à la subvention allouée pour le rachat d'esclaves par le Cardinal, préfet de la Propagande; au nombre de 90, y compris les dix petites filles confiées à une famille chrétienne, tous paraissent animés de bonnes dispositions et d'un esprit vraiment chrétien. Malheureusement, cette année, à cause de la famine et de la cherté des vivres, nous serons dans l'impossibilité d'augmenter le nombre de ces enfants qui, complètement à notre charge, tant pour la nourriture, l'habillement et le logement que pour l'instruction, ont l'avantage d'être continuellement sous notre main et d'être soumis à une surveillance de tous les instants. Peu à peu, nous les avons vus grandir et se former aux pratiques de notre sainte religion; en juin 1892, neuf des plus grands s'approchaient pour la première fois du sacrement de l'Eucharistie; en septembre 1893, huit autres faisaient aussi leur première communion et, en ce moment, neuf se préparent à ce grand acte pour la fête de la Pentecôte. C'est vraiment sur ces 26 enfants, que se fonde notre espoir pour conquérir le pays à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tel est le premier noyau de chrétiens solides et instruits qu'il faut pour régénérer la société corrompue qui nous environne ; d'autres suivent et imiteront leurs aînés. Ce sera long, sans doute, la patience seule peut en venir à bout ; mais lorsqu'on veut bâtir un édifice solide, il faut d'abord en assurer les fondements.

5. — La partie la plus intéressante de notre troupeau, consiste dans les enfants que nous rachetons de l'esclavage. On a beaucoup parlé sur ce sujet, inutile d'y revenir. Pourtant, il est bon de noter jusqu'à quel degré de barbarie ce principe satanique est poussé, même chez nos Malinkés, si humains en apparence. Faisant taire tout sentiment naturel, des parents ne craignent pas de vendre leurs enfants pour se soustraire à un moment de gêne ou de disette : nous venons d'en racheter un qui avait été ainsi vendu par sa famille, il y a six ou sept ans, et le fait n'est pas rare. D'ailleurs, que de tristes et touchants épisodes ne découvririons-nous pas dans la vie passée de nos enfants, si nous avions le courage d'en réveiller les pénibles souvenirs !

En dehors des quatre heures de classe, faites par le P. Losserand et par le F. Gabriel, nos enfants ont aussi quatre heures de travail manuel, comprenant l'apprentissage des métiers et la culture. Les uns sont à la taillerie ou au jardin, les autres à la menuiserie, à la forge ou aux champs.

6. — L'œuvre des écoles ne nous fait pas négliger le saint ministère. La chapelle de saint Matthieu, placée au centre même de cette agglomération de villages qu'on appelle Kita, est desservie par le P. Fal. De là, il lui est facile de visiter les familles et de réunir, le soir, ses néophytes pour le catéchisme. Malheureusement, comme en beaucoup d'autres pays, les catéchumènes s'absentent une partie de l'année. Dès que le moment de la culture est arrivé, tous s'en vont au loin faire leurs plantations et ne rentrent à leur foyer qu'après plusieurs mois d'absence. Dans ces conditions, les visites éloignées seraient très utiles, mais pour cela, il faudrait un autre Père pour aider le P. Fal, qui est resté seul depuis le départ du P. Bouge pour Kayes.

Tous les dimanches, les offices se font en présence d'une nombreuse assistance, et nous sommes heureux d'y voir figurer les quelques Européens, officiers et commerçants, habitants de

Kita. D'ailleurs, nous nous efforçons de donner la plus grande pompe à nos cérémonies, surtout pour les grandes solennités. Les Noirs, naturellement curieux, viennent, nombreux et pressés, dans notre trop petite chapelle. Le P. Fal, qui commence à posséder la langue du pays, profite de la circonstance pour annoncer la vérité à tous ces braves gens qui l'écoutent religieusement.

7. — Jusqu'ici, il avait été assez difficile d'étudier, faute de livres, le malinké, langue indigène du pays ; mais le P. Abiven travaille toujours courageusement à en découvrir les règles. Déjà une partie de la grammaire est imprimée et nous espérons bientôt avoir tout son ouvrage entre les mains. Le cher Père cherche également à réunir les matériaux d'un dictionnaire malinké, et il ne reste plus à corriger au catéchisme, dans cette langue, que certains passages plus difficiles à traduire.

Profitant de son séjour à Kita, au point de vue de ses études sur la langue, et pour se rendre compte des usages, des coutumes et des bonnes dispositions des gens du pays, le P. Abiven a visité à différentes reprises les plus importants villages situés à plusieurs jours de marche autour de Kita. Dernièrement, il est allé jusqu'à Siguiri, sur le Niger, a descendu le fleuve en pirogue et est revenu à Kita par Bamako, très satisfait de son voyage, pendant lequel il a pu constater en maintes circonstances, la bienveillance des indigènes et leurs bonnes dispositions pour le marabout des Blancs. A Siguiri, il a béni solennellement le cimetière des Européens, en présence de tous les officiers du poste ; à Bamako, il a pu baptiser l'enfant d'un ouvrier chrétien.

8. — La mission située à 2 kilomètres de Kita, est exposée à la visite des fauves de la forêt, sans parler de l'hyène, dont les hurlements de chaque nuit n'attirent plus notre attention,

Plusieurs fois, le rugissement du lion dans la montagne et ses déprédations dans le voisinage nous firent craindre pour nos animaux. Une nuit, huit poules furent dévorées par une panthère, qui était venue avec sa famille se régaler à nos dépens. Pour lui en ôter l'envie, nous tendîmes un piège dans le bâtiment visité. La deuxième nuit, un cri terrible nous annonça la capture de l'animal. Sa mise à mort fut assez mouvementée, car l'énorme bête prise seulement par l'extrémité d'une patte, transportait avec facilité son piège assez lourd, d'un bout à

l'autre de sa longue chaîne. Nous fûmes heureux d'être débarrassés de cette terrible bête, qui poussait la hardiesse jusqu'à monter sur la galerie de notre maison, en faisant le tour devant nos portes, et redescendait par l'escalier, après avoir dévasté une cage qui se trouvait sur le pignon de la maison.

9. — Les journaux ont beaucoup parlé depuis quelque temps, de l'affaire de Tombouctou et du colonel Bonnier qui passait, quelques semaines auparavant, par Kita, à grande vitesse, volant pour ainsi dire à la mort. La prise de cette fameuse ville et la surprise de la colonne par les Touaregs, ont eu un grand retentissement dans le pays. En ce moment, la colonne destinée à venger le massacre de nos soldats traverse Kita. Le P. Abiven, ému, à juste titre, de l'abandon religieux dans lequel se trouvent les Européens, a demandé à notre nouveau gouverneur civil, M. Grodet, bien connu de nos confrères de la Guyane, l'autorisation d'accompagner la colonne à Tombouctou. Sous différents prétextes, M. Grodet a répondu par un refus, et nos soldats mourront là-bas, privés de cet aumônier qu'ils ont déjà réclamé plusieurs fois.

10. — Depuis cinq ans que la mission de Kita est fondée, nous n'avons pas encore eu le bonheur d'avoir la visite de notre évêque. A l'occasion du voyage que Monseigneur fit à Kayes, il y a quelques mois, nous espérions le voir arriver jusqu'ici; mais les difficultés du chemin et une absence déjà trop prolongée le firent renoncer à son désir, qui était aussi le nôtre. Pourtant, il devenait nécessaire d'administrer le sacrement de confirmation à nos chrétiens. Le P. Abiven, délégué par Monseigneur, conféra une première fois ce sacrement le 2 avril 1893, à 5 de nos chrétiens les mieux instruits, et une seconde, le 8 avril 1894, dans une magnifique cérémonie, à 65 chrétiens et chrétiennes. Le samedi saint, le P. Cros avait fait 22 baptêmes d'adultes.

11. — Les officiers qui passent par Kita ne manquent jamais de venir à la mission, et nous entretenons les meilleurs rapports avec tous ces messieurs. Le colonel Archinard, commandant supérieur du Soudan, tenait toujours à nous rendre visite, se montrant d'une extrême bienveillance et nous assurant de son concours le plus efficace. Touché de la réception que nous lui faisons, avec musique vocale et instrumentale, il ne nous quittait

pas sans faire un important cadeau à nos enfants et sans accorder quelque faveur à la mission. Nous espérons le voir revenir encore cette année, quand, à l'improviste, nous avons appris son remplacement par un gouverneur civil, M. Grodet. Dans ces conditions, Dieu seul sait ce que l'avenir nous réserve. En tous cas, les commencements ne nous font rien augurer de bon pour nos œuvres du Soudan. A la grâce de Dieu!

PRÉFECTURE DE SIERRA-LEONE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ÉDOUARD, A FREETOWN

JANVIER 1892. — JUILLET 1894.

1. Personnel. Changement du Provicair. — 2. Ministère. Conversions importantes. Aumônerie militaire. — 3. Associations. Nouvelles œuvres indigènes. — 4. Offices. Fêtes. — 5. Dépenses. — 6. Ecoles. — 7. Visites. — 8. Rapports avec les autorités. Notre gouverneur catholique. — 9. Maladies. Mort d'une Sœur. — 10. Incendies. Sauterelles.

1. — Plusieurs changements ont eu lieu dans le personnel de la Mission depuis notre dernier *Bulletin*. Le plus important à signaler est celui de son fondateur (1864) et chef ecclésiastique (1879), le R. P. Blanchet, qui dut quitter définitivement Sierra-Leone, le 17 juin 1892, confiant provisoirement au P. Lorber l'administration du Vicariat. La nouvelle de son départ ne se répandit dans la ville que quelques jours après, et grande fut la surprise de nos chrétiens de Freetown, quand ils apprirent qu'ils ne reverraient plus papa Blanchet, leur bon vieux père.

Les uns pleuraient. — C'est impossible! disaient les autres.

Celui-ci, en effet, redoutant pour sa sensibilité une manifestation publique de regrets et de sympathie, avait jugé à propos de ne faire ses adieux à personne.

Nous souhaitons qu'à Saint-Louis, où il réside actuellement, sous la bénédiction de Dieu et avec son zèle accoutumé, il poursuive l'accomplissement de l'œuvre qu'il a si merveilleusement conduite en Sénégambie et à Sierra-Leone.

Onze mois s'écoulèrent avant que le R. P. Browne, désigné pour le remplacer dans la charge de Provicair, pût prendre possession de son nouveau poste (24 mai 1893). Il avait à régler avec le gouvernement de la Trinidad le chiffre de la pension à

laquelle il avait droit comme supérieur du collège de Port-d'Espagne, ce qui exigea une longue et ennuyeuse correspondance.

Il fut reçu, à son arrivée à Sierra-Leone, comme l'envoyé de Dieu, avec une cordialité respectueuse et un pieux enthousiasme. Nous ne reviendrons pas ici sur cette réception touchante, dont les *Annales apostoliques* ont déjà fait mention.

Qu'il nous suffise de souhaiter encore au nouveau provicaire, santé, courage, et toutes les bénédictions du bon Dieu!

Le P. Lorber, pendant son ministère à Sierra-Leone, n'alla pas seulement visiter les communautés de Conakry et de Rio-Pongo; il séjourna aussi, pendant plusieurs semaines, au Sherbro, pour y diriger en personne les travaux indispensables à l'achèvement de la maison des Sœurs. C'est aux fatigues et aux préoccupations que lui causa cette œuvre qu'il doit l'anémie générale qui l'a contraint de rentrer en France au mois de décembre dernier.

Nos catholiques, à l'occasion de son départ, lui ont adressé un compliment flatteur, et lui ont remis une bourse contenant 400 francs, fruit d'une collecte faite entre eux. C'est la première fois qu'un missionnaire de Sierra-Leone reçoit pareil gage de reconnaissance et d'estime.

Le P. Noirjean nous a quittés en juillet 1892, pour la Mission de Rio-Pongo où, par suite du retour en France du P. Sutter, le P. Shields alla lui prêter son appui pendant 7 mois.

D'autre part, sont arrivés ici : le P. Tuohy, en mai 1892; le F. Adélme, en février 1893; le F. Ward, en octobre de la même année, et enfin, le F. Régis, en janvier 1894.

2. — Le ministère de l'année dernière surtout a été si consolant pour tous qu'il nous a presque rappelé les meilleurs jours du saint P. Coyle. Nous avons enregistré plus de 60 abjurations, et ce mouvement de conversions continue activement. Depuis 1892, nous avons fait 164 baptêmes, dont 105 d'adultes protestants. Parmi ces convertis, nous devons citer en première ligne un des chefs les plus zélés de la secte Wesleyenne, commandant actuellement un vapeur; la sœur et les deux neveux du président des affaires indigènes de la colonie, la femme d'un ministre anglican, la fille et les petits-enfants d'un autre, des leaders de plusieurs églises méthodistes, et enfin un jeune homme complètement aveugle. *Laus Deo!*

Ce dernier, obéissant à une voix intérieure, est venu chercher le baptême dans l'Église des messes. Ne connaissant l'Église catholique que par cette voix qui lui disait chaque fois qu'il priait, et cela pendant plusieurs années : « Vous n'êtes pas encore baptisé; allez, soyez baptisé dans l'Église des messes »; il résolut de suivre ce conseil. A l'hôpital des incurables, hors la ville, dont le médecin lui refusait obstinément toute permission de sortir, la chose lui fut longtemps difficile. Les ministres protestants, de leur côté, l'exhortaient à les suivre. A toutes leurs instances, il répondait : « Dieu me commande de chercher le baptême dans l'Église des messes. » Bien décidé enfin à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, il parvint à s'évader et à venir à la Mission où il a reçu le baptême et fait sa première communion, après avoir appris, avec une facilité remarquable, les prières et les vérités de notre sainte religion. Quoique sans guide et demeurant loin, il assiste plusieurs fois par semaine au saint sacrifice de la messe.

La situation embrouillée de l'Église anglicane de la ville, pendant ces derniers temps, n'est pas étrangère à toutes ces conversions. D'abord, procès entre l'évêque et 8 de ses ministres; procès gagné par les ministres devant l'archevêque de Cantorbury; ensuite, autre procès du même évêque contre un autre de ses ministres, refusant de résigner ses fonctions de juge de paix : devant la cour supérieure de la colonie, l'évêque a encore été condamné pour traitement injuste aux dépens et à 5000 fr. d'amende.

Pour faciliter les conversions et fortifier, en même temps, l'instruction et la persévérance de nos chrétiens, nous avons inauguré depuis 1892, chaque dimanche, après la grand'messe, des classes de catéchisme pour les enfants, une classe de controverse pour les jeunes gens et une autre d'instruction en patois pour les personnes âgées. A 2 heures, catéchisme de persévérance pour les hommes à l'école des garçons et, pour les femmes, chez les sœurs. Le bien que produisent ces cours est considérable. Grâce à eux, l'ignorance si grande, hélas! disparaît peu à peu et cette amélioration couronne nos efforts.

En outre, la confrérie du Sacré-Cœur, dont le P. Tuohy s'occupe très activement, amène tous les mois ses associés aux sacrements. Enfin, les visites que nous faisons, chaque soir,

dans les différents quartiers, aux familles de la ville, nous tiennent fidèlement au courant de tout ce qui concerne nos chrétiens et nos catéchumènes.

Le P. Shields est chargé en ce moment de l'aumônerie militaire. Sur les 500 soldats qui composent la garnison, 50 seulement sont catholiques. Bien que protestants pour la plupart, les officiers semblent bien disposés en faveur de notre religion. Dans l'armée régulière, les conversions sont presque impossibles, chaque engagé devant indiquer, en entrant au corps, la religion qu'il veut suivre, et n'ayant plus le droit de se rétracter dans la suite.

Une trentaine d'artilleurs indigènes environ, — cette règle n'existant pas pour cette arme, — se sont décidés, l'an dernier, à venir à notre église. Nous devons ce premier pas aux services du dimanche et à celui de la Pentecôte, et, la grâce aidant, nous espérons en faire de bons chrétiens. Leur présence rehausse beaucoup la solennité des offices ; car, obligés d'y assister, leurs officiers les y conduisent.

Ce sont eux qui forment, pendant les processions, la garde d'honneur du célébrant.

L'un de nous va dire la sainte messe, tous les quinze jours, à Murray-Town.

3. — L'association du Sacré-Cœur de Jésus, tous les premiers vendredis de chaque mois, se réunit, le matin, pour la communion mensuelle, et, le soir, pour les autres exercices.

Elle compte 70 membres et nous est aussi précieuse qu'utile pour augmenter la ferveur de nos nouveaux chrétiens, qui embrassent généralement notre foi dans d'excellentes dispositions.

Une association de charité, toute locale, s'est organisée dernièrement. Nous devons sa fondation au zèle d'une chrétienne, dont la conversion date de 6 mois à peine. Cette association a pour but de procurer des vêtements aux enfants pauvres que nous élevons, et d'ouvrir annuellement un bazar dont le produit de la vente sera destiné aux besoins de la Mission du R. P. Provicaire.

Cette association compte déjà 25 membres, qui se réunissent chaque lundi chez la fondatrice même. Là, pendant quelques heures, on cause en travaillant à l'aiguille. Une cotisation mensuelle d'un *shilling* pourvoit aux premiers achats. Il est à sou-

haïter qu'une œuvre qui a si bien commencé arrive un jour à son but, si utile pour la Mission.

Depuis quelques mois, nous sommes affiliés à l'église de Montmartre pour l'adoration perpétuelle : le dimanche de la Quinquagésime est notre jour d'exposition.

4. — Entre tous nos offices, celui du vendredi saint surtout attire les protestants par milliers. A notre grand regret, nous avons dû supprimer la messe de minuit, pour éviter le désordre épouvantable que viennent y semer les visiteurs sectaires. Nous l'avons remplacée par la célébration solennelle de la messe de l'aurore, à laquelle on fait la sainte communion.

La première communion, pendant ces deux dernières années, a été célébrée en grande pompe le jour de la fête du Sacré-Cœur de Marie, à la grand'messe. Le soir, avant le salut, le renouvellement des vœux du baptême et la consécration à la Sainte-Vierge eurent lieu.

Pour la même fête, le 27 août 1893, le R. P. Browne, a pour la première fois, administré le sacrement de confirmation à 67 personnes ; 16 enfants avaient fait leur première communion le matin. Le Rév. Père avait donné à cette cérémonie un éclat inusité, et sut ravir toute l'assistance par l'allocution pleine d'à-propos qu'il lui adressa. Nous avons un regret cependant, c'est que le célébrant ne fût pas *in Pontificalibus*. Quand aurons-nous donc un évêque à Sierra-Leone ?

Pour la première fois, cette année, nous avons fait, le jour des Rameaux, la procession au dehors de l'église. Elle a causé une sincère admiration dans toute la ville. Un journal protestant en parlait en ces termes : « Tous ceux qui ont eu le bonheur d'assister au défilé de cette procession sont unanimes à louer la perfection avec laquelle elle leur a rappelé l'entrée de Notre-Seigneur, escorté par les Juifs, au milieu des acclamations, dans la ville sainte. »

Le 25 juillet, fête de saint Jacques, patron du R. P. Provicaire, les jeunes gens catholiques, avec plusieurs soldats du 1^{er} régiment des Indes occidentales, avaient organisé une magnifique soirée. Musique, chant, comédie, rien n'a manqué pour charmer le public et témoigner au R. P. Supérieur de l'estime générale. Jamais pareille fête n'a eu lieu à Freetown avec tant de pompe et de succès.

5. — Bien que nous n'ayons entrepris aucune construction, nouvelle depuis 1892, nous avons cependant dû faire des dépenses considérables pour la réparation de nos bâtiments.

Il nous a fallu d'abord renouveler en partie la toiture de l'église, surélever la sacristie du double et la rebâtir presque complètement; la ventilation ensuite a exigé un travail très important. Les PP. Lorber et O'Carroll ont exécuté les travaux de peinture et de décoration.

Nous avons eu, heureusement, l'appui des dames catholiques pour couvrir ces dépenses. Grâce à elles, nous avons réuni la somme de 660 francs.

Une salle de bains a été installée pour l'usage de la communauté. C'est encore un bienfaiteur, un excellent catholique, le major Cooks, secrétaire colonial, qui nous permet de l'approvisionner d'eau en subvenant personnellement à tous les frais d'achat et d'installation des tuyaux.

Le R. P. Browne a fait également un trottoir qui conduit à l'église, à la cuisine et aux dépendances, ainsi qu'un canal pour déverser dans la rue l'eau qui s'infiltrait dans le jardin, au risque de répandre des exhalaisons malsaines.

6. — L'école des filles continue à tenir sa place en tête des écoles subventionnées par le gouvernement. Voici en quels termes en parlait dernièrement l'inspecteur des écoles, dans son compte rendu de l'enseignement primaire devant le conseil de l'éducation : « Les conditions de cette école dirigée par les Sœurs sont de beaucoup supérieures, au point de vue de l'enseignement industriel des élèves, à toutes celles du même genre, existant dans la colonie. »

L'école des garçons est en voie de progrès, et le nombre des enfants qui la fréquentent va toujours en augmentant depuis, surtout, que le F. Adelmé en a la charge. Plus d'enfants subissent nos examens annuels que ceux des écoles protestantes; aussi, cette amélioration des premiers jours donne-t-elle beaucoup à espérer pour l'avenir.

7. — En dehors des visites que nous ont faites nos confrères du Niger, du Gabon et du Congo, visites qui nous causent toujours la plus grande joie, nous avons été heureux de recevoir également le R. P. Pellat, préfet apostolique de la Côte-d'Or; le R. P. Poirier, préfet apostolique du Haut-Niger; M. Perrot

aumônier de marine; M. l'amiral de l'*Aréthuse*; M. Ballet, gouverneur des rivières du sud, etc., etc.

8. — Nous n'avons eu qu'à nous féliciter jusqu'à présent de nos rapports avec le gouvernement de la colonie. Les administrateurs, quoique protestants pour la plupart, nous tiennent en grande estime et ne manquent jamais une occasion de nous rendre service. Depuis le mois de mai 1892, nous avons à Sierra-Leone un gouverneur catholique sir Francis Fleming. Très favorable à la Mission, il nous répétait sans cesse que nous devions et pouvions nous adresser à lui sans crainte pour toutes les questions susceptibles de lui être soumises.

Très religieux, il assistait régulièrement aux offices du dimanche avec sa femme qui, de son côté, communiait deux fois par semaine. Ils nous avaient offert en décembre 1892 une jolie lampe de sanctuaire; et, en octobre 1893, une chape blanche superbe et une nappe d'autel très fine.

Leur assiduité aux offices et à la fréquentation des sacrements avait produit un excellent effet sur nos chrétiens dont la foi est si chancelante encore. Aussi regrettons-nous que, en décembre dernier, leur mauvais état de santé à tous les deux les ait obligés de nous quitter, pour toujours probablement, le climat ne leur étant pas favorable.

Il serait à souhaiter que le bon Dieu envoyât parmi nous d'autres chrétiens de haute marque, afin de faire disparaître complètement les préjugés qui existent encore ici contre notre sainte religion.

9. — En 1893, la saison des pluies a été extrêmement mauvaise; cependant, grâce à Dieu, nous n'en avons pas trop souffert.

Le P. Tuohy et le F. Adelme ont payé, le premier surtout, leur tribut à la fièvre africaine. Le bon P. Shields, presque invulnérable à Freetown, n'a pas été aussi heureux au Rio-Pongo; enfin le P. Lorber a dû, sur l'ordre du médecin, rentrer en France pour y prendre six mois de repos complet.

Les Sœurs ont été très éprouvées l'année dernière; l'une d'elles, Sœur Hilarien, est morte en octobre des atteintes d'une fièvre bilieuse hématurique.

10. — Les journaux de Sierra-Leone ont parlé en termes élogieux du dévouement des prêtres catholiques pendant les

incendies de Kissy Road et East street. Cependant, nous n'avions fait que notre devoir, travaillant de notre mieux à circonscrire le feu, encourageant les hommes de bonne volonté et empêchant les autres, le plus grand nombre, hélas! de voler ce qui était à leur portée.

En octobre et en décembre 1893, nous avons eu, à trois reprises différentes, la visite malfaisante des sauterelles. Elles ont dévasté toutes les plantations de riz des pays Sousou et Timné, donnant ainsi à la famine le droit d'y régner en maîtresse.

STATION DE SAINT-PATRICE, A BONTHE.

FÉVRIER 1893. — JUILLET 1894.

1. Débuts. — 2. Ministère. — 3. Visites. — 4. Ecoles.

1. — Voici comment le R. P. Lorber rend compte des débuts de la nouvelle Mission du Sherbro : « La suppression de la Mission de Monrovia a décidé la création de celle de Bonthe, au Sherbro, partie sud de la colonie anglaise de Sierra-Leone. Il y a longtemps que ce pays avait été exploré par les PP. Blanchet, Lacombe et Kayser. Le but de ce voyage était de se rendre un compte exact de la situation du Sherbro, tant au point de vue de la salubrité que de ce qu'il était comme pays et comme population. Il servit, en outre, à visiter les rares chrétiens que le commerce avait attirés là.

« Le R. P. Blanchet avait construit, à Bonthe, une maison que j'ai fait agrandir pendant les six semaines que j'y ai passées en février et en mars 1893. Le P. O'Carroll, qui y est resté seul pendant près d'une année, y a élevé une jolie chapelle en bois, dont le petit couronnement en zinc de la toiture rappelle le shamrock irlandais. Une magnifique statue de saint Patrice, à qui la station est dédiée, est placée au-dessus de l'autel. C'est le P. Boyce qui nous en a fait don. »

2. — Au commencement du mois de mars 1893, le R. P. Lorber, alors administrateur du Vicariat, délégua, à Bonthe, le P. Kuntzmann. En attendant le personnel et les ressources nécessaires à l'ouverture des écoles, ce Père travailla à gagner la population à notre sainte religion. Les visites ren-

dues à ces pauvres gens, l'intérêt qu'on leur témoigne, les beautés de notre culte religieux, les poussent à fréquenter l'église. C'est là que nous nous appliquons à arracher de leur esprit les nombreux préjugés que le protestantisme y a fait naître.

3. — Lorsque le gouverneur vient visiter Bonthe, il assiste toujours à nos offices avec tout son entourage, et la Mission se ressent chaque fois des effets de sa générosité.

4. — De nombreux enfants de l'intérieur ont été offerts à la Mission qui n'a pu en accepter que 8. Ils sont chargés de l'ordre et de l'entretien de la maison et du jardin.

Plaise à Dieu que nous puissions ouvrir bientôt les écoles si impatientement et depuis si longtemps attendues par la population; elles sont, du reste, indispensables pour faire le bien dans cette station.

SAINT-JOSEPH DE BOFFA

JANVIER 1892. — JUILLET 1894.

1. Personnel. Santé. — 2. Constructions. — 3. Ministère. Baptêmes.
4. Visite du P. Provicair. — 5. Sangha.

1. — La Mission de Saint-Joseph, qui causait tant d'appréhensions à notre cher P. Provicair, lorsque la mauvaise saison approchait, et lui faisait redouter pour son personnel, si souvent éprouvé, la maladie et la mort, semble avoir perdu désormais son antique réputation d'insalubrité.

Les voyageurs qui parcourent cette région commencent à proclamer bien haut que le Rio-Pongo est la rivière la plus saine entre toutes celles du Sud, plus saine même que Sierra-Leone. Le parfait état de santé qui règne dans nos parages, leur fait seul tenir ce langage.

A l'exception de deux cas de fièvre bilieuse hématurique remarquables, depuis trois ans, sur une vingtaine d'Européens, le personnel blanc de la rivière jouit relativement d'une excellente santé. La Mission a eu sa large part de cette amélioration sanitaire.

Aucun d'entre nous n'a eu de fièvre sérieuse depuis le 25 juin 1891, époque à laquelle une bilieuse hématurique attei-

gnit le P. Joguet, qui s'est vite rétabli, du reste, à Sierra-Leone.

La raison de santé a motivé la rentrée en France du F. Jacques (mars 1893) et celle du P. Sutter (21 mai 1893). Le premier, après 8 ans et demi consacrés à l'éducation de nos jeunes élèves, le second, après un séjour de sept années en Afrique.

Le P. Sutter a été remplacé par le P. Noirjean, auquel on a adjoind le P. Shields, de Sierra-Leone.

De nombreux accès de fièvre ébranlèrent bien vite la santé déjà frêle du F. Célien, arrivé le 16 mai 1893, en pleine mauvaise saison, à Boffa, pour y prendre la succession du F. Jacques. C'est pourquoi il dut rentrer en France, après 3 mois passés au Rio-Pongo.

Le 20 novembre 1893, le F. Martinien vint combler un des vides laissés par le départ des FF. Jacques et Célien.

2. — Le rêve des premiers fondateurs de la mission de Saint-Joseph, dès leur installation au Rio-Pongo, fut de construire des habitations aérées et spacieuses, afin de ménager autant que possible la vie des missionnaires. Mais la Providence réservait à leurs successeurs le bonheur d'accomplir cette tâche.

Depuis plus d'un an, en effet, nous travaillons à reconstruire notre établissement de Saint-Joseph, sur une base plus solide. Nous allons lentement, mais sûrement. Notre saint patron ne nous ayant gratifié, jusqu'à ce jour, que d'une bonne santé, nous allons nous-mêmes, à la tête des enfants de la Mission, abattre, dans les forêts, des arbres séculaires qui, sous la main adroite de nos jeunes apprentis charpentiers, habilement dirigés par le F. Martinien, se transforment en traverses, tirants, fermes, etc., capables de rivaliser avec ceux qui sortent des plus grands chantiers du continent blanc.

La maison est presque terminée. Elle est à étage et mesure 28^m. X 7^m., avec une galerie circulaire d'une largeur de 3 mètres. Elle est tout en pierre, à la manière sierra-leonaise. Nous espérons ainsi que les termistes ne lui feront pas subir le même sort qu'à notre chapelle et à notre ancien bâtiment.

3. — Nous ne perdons pas de vue, malgré ces occupations, le salut des âmes, notre but principal.

Les nombreux catéchumènes que nous instruisons, dispersés

dans toute la contrée, ajoutent une certaine difficulté à l'accomplissement de notre ministère. L'éducation d'une soixantaine d'enfants, dont nous avons à nous occuper constamment, prend encore une grande partie du temps de notre personnel déjà bien réduit.

Nous avons, parmi les 46 baptêmes d'adultes que nous avons faits l'an dernier et cette année, à noter, pour cause de son originalité, la conversion d'un mahométan.

Connaissant *ad unguem* la doctrine de Mahomet, il voulut, un beau jour, connaître aussi la nôtre. On le voyait souvent, le dimanche, assister à la célébration de la sainte messe, au milieu des curieux, en grand nombre, qui se tiennent aux abords des fenêtres de la chapelle. Un dimanche, on l'entendit répéter plusieurs fois pendant le sermon : *A nondi* « Il dit vrai. »

Après la messe, il demanda à un enfant s'il ne lui était pas possible de se faire instruire dans notre religion, et, persistant dans sa détermination, malgré les menaces et les persécutions de ses coreligionnaires, il est, aujourd'hui, l'un de nos meilleurs catholiques.

4. — Perdue dans l'intérieur de l'Afrique, la visite de notre P. Provicaire est à peu près la seule que nous recevions.

Le P. Lorber, chargé du vicariat par intérim, vint nous voir en janvier 1894.

Nous avons eu également la joie d'être visités à différentes reprises, en juin et en octobre 1893, et en janvier 1894, par notre nouveau P. Provicaire.

5. — Les fidèles augmentent considérablement dans la station de Sangha. Malheureusement, ils n'ont pas de missionnaire pour rester au milieu d'eux et les maintenir dans la bonne voie.

Nous leur conseillons seulement, pour en obtenir un, d'adresser des prières ferventes à saint Jean-Baptiste, leur patron.

Nous continuons, comme par le passé, à monter tous les deux dimanches à Sangha, ce qui permet aux fidèles de cette station d'assister à la sainte messe.

Malgré nos demandes réitérées, n'ayant rien reçu de Conakry, nous passons à la Mission du Gabon.

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

Revue générale.

1844 — 1894

Avant de passer au bulletin particulier de chacune des stations, qu'on nous permette de faire un retour rapide sur le passé de la Mission qui célèbre cette année le 50^e anniversaire de sa fondation.

Ce fut, en effet, le 29 septembre 1844, fête de saint Michel archevêque, que M. Bessieux offrit pour la première fois, sur cette terre abandonnée, le saint sacrifice de la messe. L'autel avait été dressé au « fort d'Aumale », compris aujourd'hui dans les limites de notre propriété de Sainte-Marie : c'était là que le commandant Bouët avait recueilli le missionnaire errant sur les côtes d'Afrique, seul survivant des confrères qui avaient atterri l'année précédente au cap des Palmes, et qui y étaient tombés. Lui-même avait passé pour mort pendant dix-huit mois, et l'on avait fait à la Neuville les prières ordinaires pour le repos de son âme. Mais, en apprenant ce désastre, le vénérable Père ne s'était pas découragé : « Priez pour la pauvre Guinée ! » écrivait-il, et en même temps il envoyait en 1846 de nouveaux confrères au fondateur de la Mission.

Parmi eux se trouvait le P. Le Berre, qui devait, pendant 45 ans, arroser de ses sueurs, de ses travaux et de ses prières, ce coin de terre africaine. Aujourd'hui, devant l'église en pierre, bâtie en face de l'ancien fort d'Aumale, ces deux vaillants reposent côte à côte, entourés de la vénération universelle et attirent encore autour d'eux (nous en avons la confiance) la bénédiction de Dieu qui nous est si nécessaire pour affermir et développer leur œuvre.

A cette époque, le Gabon avait simplement le titre de *comptoir*. C'était un point de relâche pour les navires de guerre qui venaient, sur ces côtes, surveiller le commerce et la traite des esclaves. Les deux opérations s'y faisaient, en effet, parallèlement : l'ivoire, l'ébène et le bois rouge de teinture prenaient la direction de l'Europe, et les Noirs, celle du Brésil ou de Cuba, quand ils ne s'arrêtaient pas dans les îles plus rapprochées de

San-Thomé, du Prince et de Fernando-Po. En ce pays, les principaux centres de trafic étaient Cabinda, Loango, Fernan-Vaz, Sangatanga et, enfin, l'Estuaire du Gabon, en un lieu dit *Baraka*, du mot *baragues* ou *baracons*, où les Noirs attendaient leur embarquement, et qu'occupe aujourd'hui la mission presbytérienne de Boston (Etats-Unis). Elle y était, du reste, déjà installée, quand arrivèrent les missionnaires catholiques, et jouissait d'un revenu annuel de 350,000 francs. Aujourd'hui, cette somme est réduite à 300,000.

Les races signalées dans les rapports de l'époque étaient les Pongoués (mot francisé du nom indigène *Mpongwé*), que le commandant Bouët-Villaumez appelle « des courtiers intelligents, mais fainéants et astucieux », et qui occupaient les deux rives de ce magnifique estuaire. Derrière eux, les Boulous; puis, les Bakélés; et, enfin, à une distance inconnue, une autre tribu qui passait pour être plus sauvage et plus nombreuse que toutes les autres, et à laquelle on donnait le nom de Pahouins, du nom de *Fang* qu'elle porte elle-même.

Le climat est équatorial, avec une chaleur relativement modérée; mais l'atmosphère est surchargée d'électricité et de vapeurs d'eau: ajoutez à cela des pluies presque quotidiennes, des orages continuels, des coups de tonnerre superbes, une végétation exubérante, des cours d'eau sans nombre et, dans les forêts et sur les fleuves, un silence mystérieux et grandiose.

En cette année 1844, la marine avait bâti, sur la rive droite de l'estuaire, un simple blockhaus appelé *le fort d'Aumale*. Ce fut là aussi que s'installa la Mission. Mgr Le Berre nous a souvent fait part de l'accueil qu'il y reçut avec le P. Briot de la Maillerie et le F. Pierre: « C'est le 15 août, vers midi, disait-il, que le navire mouilla en rade de Libreville. Mgr Bessieux vint lui-même en pirogue nous prendre à bord. Il était pâle, défait, presque méconnaissable. A peine nous eût-il embrassés et questionnés sur le vénérable Père et les confrères d'Europe, qu'il se mit à nous apprendre les premiers mots de la langue pongouée.

« A terre, notre première visite fut pour le divin Maître: Il occupait la chambre du milieu de l'humble case en bois. Une caisse de genièvre, garnie à l'intérieur d'un morceau de toile blanche et fermée par une pierre plate, formait le tabernacle. Un

baril de *petit salé*, recouvert d'un léger tissu, servait de trône à la sainte Vierge. Une petite porte donnait entrée dans la chambre de Monseigneur qui, la nuit, pouvait ainsi apercevoir le tabernacle et dormir sous sa sainte garde. Trois ou quatre enfants, à qui Mgr Bessieux avait déjà appris quelques mots de catéchisme et de français, étaient tout l'espoir de la Mission. »

Après une légère réfection, les confrères furent admis à visiter les trésors de la maison : Quelques pièces de tissu, du tabac en feuilles et... le coffre-fort, une petite boîte en fer-blanc où il n'y avait, hélas ! qu'un sou, un misérable petit sou, avec une image de l'Enfant Jésus couché sur la paille et cette inscription en grosses lettres : *Qui a Jésus a tout !*

Quatre ans plus tard (1848), après la mort de Mgr Truffet, Mgr Bessieux rentra en France. Il y fut sacré évêque de Callipolis et nommé vicaire apostolique des deux Guinées : sa juridiction s'étendait depuis la Préfecture apostolique du Sénégal jusqu'au fleuve Orange, à l'exception des Colonies portugaises des Bissagos et d'Angola.

L'année suivante, il revenait au Gabon, amenant avec lui les excellentes Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, dont la Congrégation avait eu pour fondatrice la Vénérable Mère de Villeneuve.

Alors, aussi, (1849), fut fondée *Libreville*, pour répondre à *Freetown*, par l'établissement de 49 esclaves pris et libérés, que l'on se proposait d'organiser en phalanstère, selon les principes de Fourier. Ce furent là nos premiers chrétiens : aujourd'hui presque tous ont disparu, mais leurs familles demeurent plus ou moins mêlées au reste de la population.

Plus tard, en 1852, l'administration quitta le fort d'Aumale pour se transporter un peu plus au sud, sur un *Plateau* qui est devenu comme le centre de *Libreville*, ayant, d'un côté, *Sainte-Marie*, quelques maisons françaises et les centres indigènes du *Four-à-Chaux*, de *Sainte-Anne*, de *Saint-Jean*, et, de l'autre, les villages et les factoreries étrangères de *Pira*, de *Glass* et de *Baraka*, tout le long de la plage, sur une longueur de plus de 4 kilomètres. Les Sœurs suivirent l'Administration, à cause surtout de l'hôpital dont elles étaient chargées, et c'est là aussi qu'a été fondée la communauté de *Saint-Pierre*, spécialement vouée au ministère apostolique des environs.

Cependant, la situation était loin d'être franche, tant pour la Colonie que pour la Mission. Visiblement, la France n'attachait aucune importance à ce *Comptoir* et, en 1871, son abandon fut même un instant résolu. Quant à la Mission, son personnel se composait de trois ou quatre Pères et de quelques Frères, tous plus ou moins valides, réunis en une seule communauté; c'est pourquoi, dans un rapport qui lui avait été demandé par le T. R. P. Schwindenhammer, en 1869, le P. Dupraz pouvait dire avec raison : « Nous sommes en pays de Mission, mais nous ne sommes pas missionnaires, car toutes nos courses apostoliques consistent forcément, à l'heure actuelle, à aller de Sainte-Marie au Plateau et du Plateau à Sainte-Marie... »

Pour le même motif, des missions entreprises à Grand-Bassam, au cap Estérias, dans le Komo et dans la rivière Monda, avaient dû être abandonnées.

Enfin, en 1879, quand des explorations brillantes eurent ouvert le pays et appelé sur lui l'attention et l'intérêt de la France, celle-ci se décida à garder le Gabon; et la Mission elle-même, désormais établie sur des bases solides, se préoccupa de s'étendre; coup sur coup, furent fondées, en 1879, la maison de Saint-Pierre de Libreville et la station de Donghila, dans le Komo; en 1881, celle de Lambaréné, dans l'Ogowé; en 1883, celle de Lastourville, dans le Haut-Fleuve; en 1884, celle du Caméroun; la même année, celle de Benito; en 1885, celle d'Onitsha, sur le Niger; en 1887, celle du Fernand-Vaz; en 1890, celle de Bata, au Nord, et enfin, en 1891, celle de Mouny, dans la rivière de ce nom. Nous ne parlons pas ici des autres Vicariats ou Préfectures apostoliques successivement détachés des Deux-Guinées, et auxquels la Mission a souvent fourni partie de ses ressources ou de son personnel : la Sénégambie, Sierra-Leone, Côte-d'Or, Dahomey, Bénin, Haut-Niger, Congo français, Oubanghi, Congo belge, Bas-Congo, Cimbébasie.

Cette même année 1891, le 16 juillet, s'éteignait, à Sainte-Marie, Mgr Le Berre : son prédécesseur, Mgr Bessieux, était mort en 1876. En même temps, d'excellents ouvriers de la première heure, parmi lesquels il faut citer le vénéré P. Gachon et le bon F. Henri, disparaissent à leur tour, et c'est ainsi que nous arrivons au 29 septembre 1894, 50^e anniversaire de notre fondation.

Les choses ont bien changé depuis 1844.

Les premières races de la côte se sont progressivement affaiblies, et l'on peut prévoir que, dans le cours des cinquante années qui vont suivre, elles tendront à disparaître presque complètement. Mais la tribu des Pahouins est là, occupant déjà plusieurs points de la côte, depuis Campo au nord jusqu'à Setté-Cama au sud, et atteignant presque dans l'intérieur, en masses souvent compactes, les limites orientales du Vicariat.

Au point de vue colonial, l'autorité a passé, en 1885, des mains de la marine en celle des fonctionnaires civils : M. Savorgnan de Brazza a le titre de commissaire général, et son autorité s'étend actuellement sur tout le Congo français, dont Libreville est la capitale, et qui comprend les trois Vicariats apostoliques du Gabon, du Congo et de l'Oubanghi. M. de Brazza étant presque toujours dans l'intérieur, il est représenté au centre de la colonie par un lieutenant-gouverneur, qui fut d'abord le docteur Ballay. M. de Chavannes lui a succédé, et est maintenant remplacé par M. Dolisie.

Le commerce, important pendant plusieurs années, tend aujourd'hui à décroître, les produits naturels se trouvant épuisés ou diminués, et les cultures ne produisant encore rien ou presque rien.

Cependant, Libreville reste le centre le plus important de la côte, depuis Lagos jusqu'à Saint-Paul de Loanda. Deux lignes françaises de vapeurs desservent ce point, sans parler des bâtiments de commerce allemands, anglais et portugais. Une ligne télégraphique le relie à l'Europe, et c'est le rendez-vous de tous les types de la côte occidentale depuis le Sénégal, Sierra-Leone et Accra jusqu'aux colonies portugaises.

Au milieu de ces nombreuses transformations et malgré son personnel toujours restreint et la pauvreté de ses ressources, la Mission ne restait pas inactive. Des écoles de Sainte-Marie et du Plateau est sorti un nombre considérable d'élèves, dispersés aujourd'hui dans tout le pays, et même au delà. Malheureusement, comme on l'a vu, il était difficile de les suivre, car, dans toutes les contrées du monde, le noir qui n'est pas guidé, ramené, s'égare vite. Le même fait s'est trop souvent produit au Gabon, où la race ayant peut-être moins de volonté qu'ailleurs, a trouvé dans l'élément européen et étranger plus de

sollicitations à la vie libre, au luxe corrompateur et à la morale facile. C'est ainsi que des voyageurs et des missionnaires même, — voyageurs ayant contribué pour leur part à cette démoralisation et missionnaires plus pessimistes qu'il ne convient, parce qu'ils n'ont jamais été mêlés activement au ministère, — ont jugé sévèrement l'état du christianisme au Gabon : aussi le dernier *Bulletin* se faisait-il l'écho exagéré de ces appréciations alarmantes.

En réalité, quand on arrive au Gabon, il est une première chose qui frappe. Sur les autres points de la Côte, on ne voit se présenter à bord, dans les embarcations du Gouvernement et du Commerce, que des païens, des musulmans ou des protestants. Ici, les employés indigènes, les commis de la Douane, les écrivains, les matelots, etc., répondent presque tous à un nom chrétien, et portent une médaille au cou ou un scapulaire sur la poitrine. Qu'on se promène à Libreville et dans les environs, dans les plantations, dans les villages, ou dans l'Administration, à la Marine, à la Milice, au Commerce, on rencontre partout l'élément chrétien, sur les rivières les plus reculées, il est rare de voyager longtemps sans trouver quelqu'un de baptisé. Il y a des nôtres partout, et celui qui écrit ces lignes se rappelle encore son étonnement quand dans son voyage à Ndjolé, dans le haut Ogové, où l'Administration possède un poste important et une prison, le Directeur du Pénitencier, un noir, vint demander à se confesser.

— Tu es donc chrétien ?

— Mais oui, et un bon.

— Es-tu seul ?

— Non, il y a encore les employés et les boys du Commandant, — ils vont se confesser aussi.

— C'est tout ?

— Non il y a encore ceux des négociants.

— C'est tout ?

— Mais non, il y a encore six de mes prisonniers !

Et je pensais : c'est encore mieux qu'au pays et au temps de Tertulien, où « les chrétiens ne laissaient aux païens que leurs temples ». Ici, nous ne leur laissons même pas le monopole de la prison !..

A Libreville et dans les environs, la plupart des enfants sont

baptisés. La mode est venue, même parmi les païens, de les apporter à l'église après leur naissance. Souvent, des plus lointaines rivières on vient chercher le missionnaire pour baptiser un mourant : ce sont des parents ou des voisins, qui ne sont pas toujours chrétiens. Ceux qui aiment et connaissent les pays de mission, trouveront certainement que cela est un résultat.

Il y a certainement ailleurs bon nombre de familles et de personnes isolées, fidèles à tous leurs devoirs. Celles qui ne le sont pas actuellement, l'ont été ou le seront, car personne n'est impie et quel est celui qui voudrait mourir sans une dernière et bonne confession? Une servitude gênante, mais qui dénote un excellent principe, consiste dans le désir qu'ils ont tous de reposer dans la terre de la Mission, qui est pour eux la terre sacrée.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Décès. — Le P. Lemire Achille, profès des vœux perpétuels, est décédé à New-Town (Trinidad), le 30 juin, à l'âge de trente-quatre ans, après quinze ans de vie de communauté, par suite de fièvre pernicieuse.

Le F. Egydio Moïta, profès des vœux perpétuels, est mort à Braga, le 9 juillet, à l'âge de soixante et un ans, après onze années de vie de communauté, par suite d'une maladie de cœur.

A Chevilly, le novice-Frère Wilfrid Bonaparte, né à Mana (Guyane), s'est éteint à l'âge de dix-neuf ans, par suite de phtisie.

LE F. GÉRÉON

DÉCÉDÉ A SUEZ, LE 10 MAI 1894.

Notice faite par le P. Acker.

Le corps du F. Polycarpe était à peine refroidi que le bon Dieu demandait un nouveau sacrifice à la Mission de Bagamoyo et lui enlevait son menuisier. Ceux qui ont été en mission savent combien sont pénibles et regrettables ces pertes de frères connaissant des métiers.

Le F. Géréon, comme le F. Polycarpe, par son activité et

ses connaissances, fut un de ces frères précieux en mission.

Jean-Guillaume Mayer était né à Eglöfs, au diocèse de Rottembourg dans le Wurdtemberg, le 4 mai 1848. Son père, qui vit encore, avait élevé sa nombreuse famille dans la crainte de Dieu et l'union fraternelle.

Cependant, le moment arriva où il fallut songer à apprendre un métier, et le jeune Guillaume dut se séparer de sa famille.

Ce ne fut pas une petite peine pour le cœur remarquablement sensible de notre cher frère.

Malgré son grand attachement à sa famille, à son vieux père surtout, il n'hésita pas à répondre à l'appel de Dieu, et, le 17 mars 1870, il entra au postulat des frères de Marienstadt.

Ses supérieurs l'apprécièrent aussitôt et comprirent de quelle utilité ce frère pourrait être en pays de mission. Bon caractère, piété solide, avec tout un ensemble de qualités, il eut, dès les premiers six mois, l'unanimité des votes des novices, des frères et des pères, pour son admission comme novice. Malheureusement, sa santé laissait extrêmement à désirer et pendant 3 ans ses supérieurs furent hésitants à son sujet. Il paraissait atteint de la poitrine.

Le bon Dieu me visite et m'éprouve beaucoup par ma maladie, écrit-il en ce moment-là au T. R. Père, et je dois vous avouer que je passe bien des heures dans la tristesse et l'abattement, mêlant les larmes à mes soupirs pour demander grâce et miséricorde au Ciel... Je vous demande, avec instance, l'habit de novice. Cependant je dois ajouter que c'est à la condition de faire non ma volonté, mais celle de Dieu.

Il fut admis à la profession le 8 septembre 1873, et, dès l'année suivante, on l'envoya dans la mission de Zanzibar où, pendant vingt ans, tant à Zanzibar qu'à Bagamoyo, il s'est constamment dévoué comme menuisier et comme sacristain.

Parmi ses travaux remarquables, on peut citer un autel pour la mission de Mandéra et un meuble de pharmacie pour le nouvel hôpital de Zanzibar.

Si sa santé parut s'être fortifiée, sa grande sensibilité, au contraire, dans ces pays chauds, ne fit qu'augmenter, et cela lui occasionna bien des ennuis. Le bon Frère, du reste, le reconnaissait lui-même et souvent le déplorait.

Universellement aimé et estimé par ses confrères et ses supérieurs, personne ne lui en voulait, lorsque, dominé par sa sensibilité, il se laissait aller parfois à un mouvement de brusquerie. Le calme ne tardait pas à revenir chez lui, et il se faisait alors un devoir de réparer sa faute.

Dès 1876, il fut à l'unanimité admis aux vœux de cinq ans.

Quoique je sois fermement résolu à vivre et à mourir dans la Congrégation, écrit-il au T. R. Père, je sens que je ne mérite pas les vœux perpétuels à cause de mes nombreuses misères.

Son ardeur dans ses fonctions demandait plutôt à être modéré qu'à être stimulé, et, en 1887, quand enfin il se décida à demander les vœux perpétuels, Mgr de Courmont dut encore lui rendre le témoignage suivant :

Frère très dévoué dans ses fonctions, bon menuisier, religieux fidèle et pieux, mais d'une sensibilité très grande.

En avril dernier, sa santé se trouvant très compromise, Monseigneur l'envoya en France dans l'espoir qu'il pourrait encore s'y remettre; mais, exténué par le voyage, il dut s'arrêter à l'hôpital français de Suez où il est mort.

La supérieure des Sœurs de cet établissement a envoyé, sur ses derniers moments, les deux lettres suivantes :

Hôpital français de Suez, le 6 mai 1894.

Très Révérend Père,

M. le consul de France à Suez s'était chargé de vous aviser que le bon frère, en route pour Paris, a été obligé de débarquer à l'hôpital français de ladite ville pour se reposer quelque temps. Aujourd'hui, nous constatons avec douleur que l'état du malade est très grave, et nous croyons de notre devoir de vous en donner des nouvelles.

Ce bon frère, atteint d'une congestion au cœur et d'un engorgement au poumon, souffre étrangement. Ce qui l'afflige le plus, c'est d'être éloigné de sa chère Congrégation. Ce sacrifice lui a bien coûté; mais, une fois accompli, il est maintenant parfaitement résigné à la volonté de Dieu. Il nous édifie grandement, car, au plus fort de ses douleurs, il ne laisse jamais exhaler la moindre plainte, toujours même calme, même douceur, même résignation; en vérité, nous sommes heureuses de prodiguer nos soins à celui que nous vénérions déjà comme un *saint*... Lundi 3 courant, nous pensions qu'il ne verrait pas le lendemain; aujourd'hui, on dirait qu'il revient à la vie...

Suez, le 14 mai 1894.

Notre lettre, en date du 6 courant, vous annonçait l'arrivée de F. Géréon à l'hôpital français de Suez. Aujourd'hui, nous venons vous informer que ses souffrances ont eu un terme. C'est le 10 mai, octave de l'Ascension, que le regretté frère a rendu sa belle âme à Dieu, après nous avoir édifiées par sa patience et sa résignation. Le sacrifice de mourir loin de sa chère communauté lui a bien coûté, mais, une fois fait, vivre ou mourir lui était tout *un* ! Il est mort assisté de notre digne aumônier, qui était assidu auprès de lui pour le consoler et lui adoucir ses derniers instants.

Pour nous associer au deuil de votre famille religieuse, nous lui avons fait des funérailles de première classe, et quand le cortège s'est formé, nos Sœurs tourières (les Sœurs de chœur sont cloîtrées) ont tenu à honneur de l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure.

SŒUR MARIE DE SAINT-LOUIS,
Supérieure de l'hôpital français, à Suez.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 17 juillet, le P. Erhardt Eugène, de la Guadeloupe ;

Le 18, les PP. Pascal et Bodo, de la Sénégambie ;

Le même jour, le F. Anastase, de la Cimbébasie, et le F. Euphrase du Congo français ;

Le 19, Sa Grandeur Mgr Augouard, vic. apost. de l'Oubanghi ; les PP. Kunemann et Renault, revenus de la Sénégambie par le même paquebot que Mgr Augouard.

Le mois dernier le P. Replumaz est arrivé de Para, son état de santé l'a retenu en Portugal.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 23 mai, à Lisbonne, pour la Cimbébasie, les FF. Mauricio et Matheus ; pour le Bas-Congo, les FF. Evaristo et Custodio, tous nouveaux profès.

Le 3 juillet, à Marseille, le P. Perraud pour retourner à l'île Maurice ;

Le 6 juillet, à Lisbonne, pour le Cunène, le P. Viseux de la communauté de Braga et le F. Silverio revenu des Açores.

Maison-Mère, 30 juillet 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions à la profession. — Retraite des nouveaux Pères. — Retraite générale. — *Deux-Gui-nées* (suite). Revue générale (suite). — Sainte-Marie. — Libreville. — Mouny. — **Nécrologie.** Notice : F. Arnaldo. — **Nouvelles des communautés.**

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 8 août, ont été admis à la profession religieuse les 54 novices-clerics dont les noms suivent :

MM.

FRAISSE Alphonse, né le 30 mai 1869, à Planchamp (Lozère);
 MORELLE Émile, né le 15 février 1867, à Neubois (Alsace);
 BOULAY Camille, né le 12 novembre 1866, à Pouxoux (Vosges);
 KAUFFMANN Antoine, né le 9 mai 1865, à Oberdorf (Alsace);
 ROBILLO J.-Baptiste, né le 17 juillet 1867, à Lussat (Puy-de-Dôme);
 RETTER Antoine, né le 18 janvier 1870, à Folgensbourg (Alsace);
 LUX Ferdinand, né le 25 juillet 1869, à Gugenheim (Alsace);
 KOFFEL Alphonse, né le 24 février 1869, à Kintzheim (Alsace);
 KAUFFMANN Fr.-Xavier, né le 29 mai 1869, à Ribeauvillé (Alsace);
 BERTRAND Jean-Baptiste, né le 28 fév. 1868, à Fréland (Alsace);
 LITHY Joseph, né le 7 juin 1869, à Holzwihr (Alsace);
 WINTZ Edouard, né le 7 février 1870, à Hochfelden (Alsace);
 HEINIS Joseph, né le 23 juillet 1867, à Kœstlach (Alsace);
 OLFEN François, né le 2 décembre 1864, à Cologne (Allemagne);
 PLUNKETT Christophe, né le 1^{er} juillet 1867, à Dublin (Irlande);
 HERPE Louis, né le 13 mars 1868, à Plouray (Morbihan);
 O'SHEA Michel, né le 9 octobre 1868, à Ballinyreana (Irlande);
 SCHNEIDER Théophile, né le 30 juin 1869, à Leutenheim (Alsace);
 CREMER Geoffroi, né le 14 avril 1871, à Baal (Allemagne);
 KNOEBEL Emile, né le 14 mars 1871, à Bremmelbach (Alsace);

- JACQUES J.-Bapt., né le 24 octobre 1850, à Grand-Failly (Meurthe);
 KOHLER Emile, né le 28 mai 1862, à Neubourg (Alsace);
 KIRBY Daniel, né le 1^{er} juillet 1869, à Emly (Irlande);
 DE MOUZON Raymond, né le 22 novembre 1870, à Delme (Lorraine);
 PORTIER Claude-Marie, né le 7 décembre 1858, à Menthon-Saint-Bernard (Haute-Savoie);
 PÉRÈS Joseph-Louis, né le 10 mars 1868, à Saint-Sauveur-de-Brest (Finistère);
 JEHL Joseph, né le 31 octobre 1870, à Artolsheim (Alsace);
 HENRY Alphonse, né le 11 mars 1868, à Sainte-Croix-aux-Mines (Alsace);
 GOETZ Aloïse, né le 29 mai 1867, à Meisengott (Alsace);
 REYMANN Joseph, né le 3 juin 1869, à Merzwiller (Alsace);
 FRITSCH Joseph, né le 8 mars 1870, à Hersbach (Alsace);
 KEILING Alfred, né le 27 octobre 1868, à Fort-Louis (Alsace);
 MERTEL Pierre, né le 4 juin 1867, à Paris (Seine);
 GANOT Aimé, né le 4 décembre 1868, à Montigny (Meurthe);
 HÉE Aloïse, né le 1^{er} juin 1868, à Berd'huis (Orne);
 ROUXEL Alphonse, né le 30 avril 1868, à Plumaugat (Côtes-du-Nord);
 COFFEY Patrice, né le 8 décembre 1866, à Tullamore (Irlande);
 DUBOIS Léon, né le 26 juin 1869, à Tinchebray (Orne);
 DRÉANO Mathurin, né le 26 avril 1869, à Plumergat (Morbihan);
 EHRHARD Léon, né le 26 avril 1868, à Turkheim (Alsace);
 GOBLET Raoul, né le 9 janvier 1869, à Crulai (Orne);
 PATRY Emile, né le 9 oct. 1869, à La Lande-Saint-Siméon (Orne);
 LEVASSEUR Jules, né le 30 octobre 1869, à Avoine (Indre-et-Loire);
 ORINEL Félix, né le 16 avril 1867, à Plumaugat (Côtes-du-Nord);
 LAVAL Augustin, né le 28 mai 1868, à Cransac (Aveyron);
 CHOMETTE Barthélemy, né le 10 avril 1870, à Tours (Puy-de-Dôme);
 RIEGERT Joseph, né le 30 avril 1865, à Hessenheim (Alsace);
 WILHELM Charles, né le 6 janvier 1870, à Odern (Alsace);
 NIO Pierre, né le 28 juin 1869, à Surzur (Morbihan);
 ROYER Eugène, né le 12 déc. 1869, à Combronde (Puy-de-Dôme);
 WATTIEZ Cyr, né le 19 juillet 1869, à Cousobre (Nord);
 ANDRÉ Lourenço, né le 16 janvier 1868, à Aldeia-da-Ponte (Portugal);
 MATHIAS José, né le 22 nov. 1867, à Aldeia-do-Santo (Portugal);

LECLERCQ Emile, né le 13 février 1872, à Saint-Maximin (Oise).

Les jours où les nouveaux profès doivent dire la sainte Messe aux intentions du T. R. Père, sont réglés comme il suit :

Le 1^{er}, P. Fraisse; le 2, PP. Morelle, Keiling, Mertel; le 3, PP. Boulay, Ganot; le 4, P. Kauffmann (Antoine); le 5, PP. Robillon, Hée; le 6, P. Retter; le 7, PP. Lux, Rouxel, Coffey; le 8, P. Koffel; le 9, PP. Kauffmann (Xavier), Dubois; le 10, P. Bertrand (Jean-Baptiste); le 11, PP. Lithy, Dréano, Ehrhard (Léon); le 12, PP. Wintz, Goblet; le 13, PP. Heinis, Patry; le 14, PP. Olfen, Levasseur; le 15, PP. Plunkett, Orinel; le 16, PP. Herpe, Lavèl; le 17, PP. O'Shea (Michel), Chomette; le 18, PP. Schneider, Riegert; le 19, P. Cremer; le 20, P. Knœbel; le 21, PP. Jacques, Wilhelm; le 22, PP. Kohler, Nio; le 23, PP. Kirby, Royer; le 24, PP. de Mouzon, Wattiez; le 25, PP. Portier, André; le 26, P. Pérès; le 27, P. Jehl; le 28, P. Henry; le 29, PP. Gœtz (Aloïse), Mathias; le 30, PP. Reymann, Leclercq; le 31, P. Fritsch.

RETRAITE DES NOUVEAUX PÈRES

La retraite de profession s'est ouverte, comme les années précédentes, au noviciat de Grignon, le 8 août, pour se terminer le jour de l'Assomption. Elle a été prêchée, cette fois, par le R. P. Libermann, rentré depuis peu de jours à la Maison-Mère.

La cérémonie des vœux, présidée par le T. R. Père, a commencé à trois heures et s'est terminée par le salut du Très Saint Sacrement.

Voici l'allocution prononcée à cette occasion par le T. R. Père :

A la date du 10 mars, nous lisons dans le Bréviaire un trait bien touchant : celui des quarante martyrs de Sébaste. Vous le savez, après avoir enduré la prison et les chaînes; après avoir eu la mâchoire broyée à coups de pierre, ils furent dépouillés de leurs vêtements et condamnés à passer la nuit sur un étang glacé. Ainsi soumis aux tortures du froid, ils adressaient tous à Dieu une seule et même prière : « Nous sommes entrés quarante dans la lice, qu'il y en ait quarante de couronnés sans qu'il en manque un seul ! »

Vous êtes ici au nombre de cinquante-quatre; dans quelques instants, vous aurez fait le sacrifice de tout ce qui est hors de vous et de vous-mêmes.

Cinquante-quatre jeunes prêtres, à la fleur de l'âge, venant se sacrifier, s'immoler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes les plus abandonnées, quel beau spectacle aux yeux des anges et des hommes ! On leur montre en perspective des privations de toutes sortes, des maladies, des persécutions, une vie entière de souffrances ininterrompues, ou bien une mort prématurée, loin de tous ceux qu'ils ont le plus aimés sur la terre, et d'une seule voix, ils s'écrient tous : « *Deo gratias!* Bien loin de nous effrayer, tout cela nous attire comme irrésistiblement. » Vos dispositions ne sont pas seulement attendrissantes, elles étalent à nos yeux un spectacle d'héroïsme, car il est bien vrai que vous courez à la souffrance. Oui, vous aurez à souffrir; vous aurez beaucoup à souffrir.

Je puis néanmoins vous promettre des joies et des consolations, des joies ineffables, des consolations quasi-célestes, joies et consolations inhérentes à la seule pratique du sacrifice et du dévouement : celles dont parlait l'apôtre saint Paul lorsqu'il écrivait : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. » Je ne puis promettre des joies d'une autre sorte à de jeunes apôtres au moment de leur entrée dans l'arène. En ambitionnez-vous d'autres, dites-le-moi, en ambitionnez-vous d'autres ? Si l'un de vous répondait affirmativement à cette question, je lui dirais : N'avancez pas; votre place n'est pas parmi les apôtres du Cœur Immaculé de Marie, parmi les enfants du Vénérable P. Libermann.

Oh ! je connais trop bien vos dispositions ! Non, vous n'aspirez ni aux satisfactions ni aux jouissances terrestres; vous ne soupirez qu'après la vie laborieuse de l'apôtre; vous avez faim et soif de la souffrance et du sacrifice, parce que vous avez faim et soif du salut des âmes. Je le répète, vous serez satisfaits; vous aurez à souffrir, vous aurez beaucoup à souffrir. Au moment donc de votre entrée dans la lice, faites la prière que les martyrs de Sébaste firent lorsqu'ils étaient arrivés au terme du combat, dites tous d'une seule voix : « Seigneur, nous sommes ici cinquante-quatre à faire la profession religieuse et la consécration apostolique; la voix de l'obéissance va nous disperser dans le monde entier; nous partons à la conquête des âmes et à la destruction de l'empire de Satan; Seigneur, nous sommes cinquante-quatre à entrer dans la lice, faites que nous arrivions cinquante-

quatre à la possession de la couronne éternelle; qu'il n'en manque pas un seul! »

Oui, faites cette prière, aujourd'hui; je la ferai avec vous; vous la répéterez souvent dans l'avenir, au milieu des luttes que vous aurez à soutenir et des privations que vous aurez à endurer. Dieu ne pourra manquer de l'exaucer.

Le bain tiède placé près de l'étang glacé était là pour tenter les quarante martyrs et les faire apostasier. L'un d'eux eut le malheur de faiblir et, pour le soulagement d'un instant, perdit son éternelle couronne. J'ai bien confiance qu'aucun de vous ne faiblira lorsque, au milieu des souffrances du corps et des angoisses de l'âme, le démon s'efforcera de le persuader de chercher un soulagement à ses souffrances en se plongeant dans le bain mortel des jouissances terrestres et charnelles. Que Dieu vous préserve à jamais de ce malheur!

Lorsque la jeune et vénérable héroïne de France entraînait ses guerriers au combat, elle leur disait : « Quand vous serez au moment le plus périlleux du combat, vous regarderez ma bannière et vous serez victorieux. » Lorsque vous serez vous-mêmes au fort du combat et prêts à succomber sous les efforts de l'ennemi, une voix plus douce et plus puissante que celle de Jeanne vous dira : Regarde cette bannière et tu seras vainqueur. Ce sera Marie vous montrant son Cœur immaculé. Ce cœur béni est, en effet, notre bannière, bannière toujours victorieuse, bannière qui rend invulnérable quiconque d'entre nous s'abrite dans ses plis. Vous avez entendu hier ce que nous a dit de son efficace protection notre Vénérable Fondateur.

Alius sic, alius vero sic : Le divin Maître, en vous appelant tous à la vie religieuse, sacerdotale et apostolique, ne vous a pas donné à tous les mêmes aptitudes, ni la même destination. De même, en effet, qu'il y a plusieurs demeures dans l'éternelle patrie, il y aussi plusieurs demeures et plusieurs champs de labour au sein d'une congrégation religieuse. Tous les membres de notre corps n'occupent pas la même place et ne remplissent pas les mêmes fonctions, mais tous sont nécessaires pour faire de ce corps un tout parfait. De même, les membres de la Congrégation n'occupent pas la même place et n'ont pas la même fonction à remplir, mais tous coopèrent à faire de ce corps moral un tout complet. Chacun doit être satisfait de la part que lui assigne

la divine Providence. Où que vous soyez employés et, quoi que vous fassiez, vous aurez toujours le mérite de la vie apostolique, parce que le corps auquel vous appartenez est apostolique.

Un corps apostolique est un corps moral, capable de remplir le monde entier : voilà pourquoi les écussons traditionnels que vous placez aux deux côtés de Marie, le jour de la profession, portent ces deux inscriptions : *Adieu sur la terre ; au revoir au ciel*. En effet, après avoir passé ensemble une année entière dans le cénacle du noviciat, beaucoup d'entre vous ne se rencontreront plus sur la terre ; l'éternité seule vous réunira de nouveau au ciel. Allez, allez donc, mes très chers, allez, allez, chacun où Dieu l'appelle, moissonner des mérites et des âmes. L'une des pensées qui me donne le plus de consolation, c'est celle de voir un jour chacun de vous me raconter les détails de son martyre terrestre et me présenter la moisson d'âmes qu'il aura faite. Ce moment d'ineffable bonheur ne passera plus et l'éternité ne suffira pas à rendre à Dieu les actions de grâces que nous lui devons pour le bienfait de notre vocation. Allez, mes chers amis, allez où Dieu vous appelle à travailler ; entre vous, à celui qui gagnera le plus de mérites et qui sauvera le plus grand nombre d'âmes !

Vous faites profession le jour de l'Assomption de Marie : Il me semble vous voir, dans quelques années, en ce même jour anniversaire de l'Assomption de Marie ; il me semble voir chacun de vous appelé à former l'escorte de Marie, accompagné par toutes les âmes pour lesquelles il aura été un instrument de salut. Oh ! alors, avec bien plus d'enthousiasme qu'aujourd'hui, nous chanterons : *Gaudeamus omnes diem festum cœlebrantes...*

Après ces touchantes paroles, les novices, dont on a lu plus haut les noms, ont émis les premiers vœux, et les PP. Nolan et Thierry ont fait leurs vœux perpétuels.

Outre les novices, prenaient part à cette retraite les PP. Audren, Gerrer, Kuentz Aloïse, Brennan, Kuentz Prosper, Hassler, Nolan, Bécu, Herchendorer, Ehrhard Ch., Thierry, Stephens, Sterky, Gruffat.

RETRAITE ANNUELLE DES PÈRES

La retraite annuelle des Pères a eu lieu, selon l'usage, à Chevilly, dans la semaine qui précède la fête du Saint-Cœur de

Marie. Etaient présents, outre le T. R. Père et Mgr Augouard, les RR. PP. Grizard, Collin, Libermann, Barillec, Corbet, Huvéty; les PP. Peureux, Delaplace, Guyodo, Hubert, Dhièvre, Ott, Jégou, Eigenmann, Richert, Meillorat, Le Beller, Brunetti, Spielmann, Juillard, Kérambrun, Pallier Blaise, Botrel, Frinault, Roserot, Schleweck, Acker, Frécenon, Heintz, Lorber, Gaëtan, Willms, Pillu, Vanhaecke, Pallier Edouard, Ussel, Renault, Montel Jacques, Laurent, Vœgtli Marc, Zielenbach, Haas Jean, Holder, Pascal Georges, Pascal J.-B., Epinette, Ducloux, Kuhn Basile, Andrieux, Schuřrer Xavier, Latappy Jean, Latappy Léon, Levadoux Ant., Kunemann, Chauty, Reignat, Jalabert, Parissier, Gardel, Héhir, de Vaubert, Sand, Hœgy, Kornmann, Veillet, Sylvand, Fuzier, Reeb, Genoud, Pannetier, Berne, Grœll, Girôllet, Spannagel, Blérjot, Heitz, Müller Népom, Gaschy, Reibel, Friess, Travers, Ferchaud, Muraton, Michaud, Hermann, Artiguela, Ferrérol, Siméon, Tacheix, Boucheyras, Sundhauser, O'Rorke, Unverzagt, Sémary, Radiguet, Meistermann, Cros, Pierre, Bodo, Le Mintier de la Motte-Basse.

Le T. R. Père Général, se trouvant un peu fatigué cette année, a fait seulement les conférences du soir et s'est fait remplacer pour celles du matin par le R. P. Libermann.

Les premières vêpres de la fête, ainsi que la messe solennelle du lendemain, ont été célébrées pontificalement par Mgr Augouard.

Le T. R. Père Général a chanté les secondes vêpres à 3 heures et présidé la cérémonie de clôture à 5 heures. Après le *Veni Creator*, il a prononcé l'allocution suivante :

« *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.*

« N'est-ce pas la prière qui doit s'échapper du cœur de tous à la fin de cette retraite? Oui, ô mon Dieu, rendez durables jusque dans l'éternité les merveilles que vous avez opérées en nous durant ces jours de solitude.

« En effet, durant ce temps, nous avons accompli des travaux bien importants dans le temple de l'Esprit-Saint qui est notre âme : travaux de réparation d'une part, travaux d'embellissement et de développement de l'autre.

« I. TRAVAUX DE RÉPARATION. — Il faut bien en convenir, il y a eu des dégâts bien nombreux dans le temple de l'Esprit-Saint

depuis une année : dégradations de toutes sortes ; par-ci par-là, de véritables ruines. Tout a été déblayé, tout a été réparé. Nous le devons, sans doute, à notre bonne volonté, à une action énergique et généreuse de notre volonté ; mais la part principale en revient à la grâce de Notre-Seigneur et à l'action du divin Esprit. Aussi, chacun de nous doit-il s'écrier avec l'apôtre saint Paul : *Non ego, sed gratia Dei mecum*. Ce n'est pas moi qui aurais pu, par mes seuls efforts personnels, réparer ainsi, refaire, en quelque sorte, la cité de Dieu dans mon intérieur. Le supposer serait un blasphème, le divin Maître nous ayant nettement enseigné que, sans lui, sans le secours de sa grâce, nous ne pouvons rien, absolument rien : *Sine me nihil potestis facere*. Mon Dieu, que je voudrais pouvoir le dire avec une conviction véritablement humble : *Non ego sed gratia Dei mecum*. Non, nous ne sommes, ni les auteurs de notre être surnaturel, ni d'aucun des éléments, si je puis parler ainsi, qui constituent cet être surnaturel. Nous devons uniquement à votre puissante bonté notre vie corporelle et notre vie intellectuelle, et c'est à votre divin Fils, auteur de toute grâce, c'est à sa miséricorde et à son amour infinis que nous devons notre naissance à la vie surnaturelle et de multiples résurrections à cette vie ineffable, vie qui fait de nous des cohéritiers de Jésus-Christ, des héritiers du royaume céleste. *Confirma hoc, Deus*. Mes chers confrères, tous ensemble supplions Dieu de confirmer tout ce qu'il a fait en nous pour rendre notre âme entièrement belle à ses yeux.

« II. TRAVAUX D'EMBELLISSEMENT. — En effet, j'en conviens, par le fait de la grâce, il y avait en nous des vertus, vertus bien faibles encore et plus ou moins ternies. Durant la retraite, la grâce n'a pas été vaine en nous. *Gratia vacua non fuit*. Elle a agi efficacement, parce qu'elle n'a rencontré aucun obstacle dans nos dispositions. Aussi, l'Agneau a-t-il pu dire qu'il mettait tout à neuf au-dedans de nous. Toutes nos vertus ont retrouvé une telle limpidité, repris un tel éclat, qu'elles sont comme autant de vertus nouvelles. *Nova facio omnia*. Puisseons-nous être fidèles à tenir notre âme en cet état que Dieu contemple avec un regard de divine complaisance. Nous le pourrons, si nous secondons généreusement et fidèlement l'action de la grâce en nous : *Confirma hoc, Deus*.

« III. TRAVAUX DE DÉVELOPPEMENT. — Lorsqu'on travaille à la restauration et à l'embellissement de son âme, il est impossible de ne pas développer tout ce qu'elle a de bon et de saint. Tout ami de Dieu, en effet, s'il tient à rendre sa prédestination certaine, travaille chaque jour à devenir plus saint et plus juste. Il met en pratique cette parole de l'Esprit-Saint : *Qui sanctus est sanctificetur adhuc, qui justus est justificetur adhuc* ; la grâce qu'il reçoit étant toujours supérieure à tout ce qu'il peut lui accorder de correspondance, parce que, sauf en Marie, elle a toujours excédé tout ce qu'il y a de bonne volonté dans l'homme, il s'ensuit que la marche en avant de cet ami de Dieu est si rapide et si ravissante, qu'il marche de vertus en vertus, selon la parole de l'Esprit-Saint : *Ibunt de virtute in virtutem*. Le chrétien fervent, et à plus forte raison le religieux, l'apôtre fervent, ne demeurent jamais dans le même état : *Nunquam in eodem statu permanet*.

« Mes chers confrères, en travaillant chacun dans la sphère d'action que lui réserve la divine volonté, ne vous contentez pas d'une ferme résolution de fidélité à la grâce, ajoutez-y l'esprit de prudence. La sainte liturgie applique à saint Joseph ces paroles de saint Mathieu : *Vir fidelis et prudens*. Il est bien difficile, en effet, de demeurer persévéramment fidèle à la grâce, si l'on ne met une grande prudence à se placer en dehors et au-dessus de toute cause d'infidélité et si l'on n'est sans cesse en garde contre les assauts du démon.

« Soyez donc des religieux et des apôtres vraiment bons, fidèles et prudents, afin qu'un jour Notre-Seigneur dise à chacun : *Intra in gaudium Domini tui*.

« Ces grâces de fidélité et de prudence demandez-les par le Cœur de Marie, dont vous êtes les enfants. Ce Cœur béni renferme tous les trésors propres à enrichir sans mesure l'âme du religieux et de l'apôtre. Oui, demandez, par le Cœur de Marie, tout ce que vous désirez pour vous-mêmes, pour les âmes qui vous sont confiées, pour les pauvres Noirs d'Afrique en particulier, et vous serez exaucés, car Marie est incomparablement bonne et miséricordieuse, et elle prie avec toute puissance. »

Après cette allocution, les PP. Héhir, Friess, Ferchaud, Muraton, O'Rorke, Unverzagt et Rialland ont émis leurs vœux

perpétuels et tous les retraitants ont ensuite prononcé ensemble la rénovation de leurs saints engagements.

Le lendemain, lundi, la messe pour les confrères défunts a été chantée à 8 heures et demie par le P. Guyodo, et a été suivie du chapitre qui a eu lieu à 6 heures.

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

Revue générale.

(Suite.) (1)

Mais nous avons à vaincre une difficulté immense pour établir ici le Christianisme dans son intégrité. Ce n'est point l'Islamisme, que nous n'avons pas encore, malgré toute la tendresse que lui a vouée M. de Brazza, et qui se dresse ailleurs comme un mur infranchissable. L'anthropophagie, qui passe à tort pour être le dernier degré de l'abrutissement et que nous constatons chez les Pahouins, n'est qu'un jeu : on continuera quelque temps encore à manger du voisin, peut-être du missionnaire..., ce qui, du reste, ne serait un malheur ni pour lui, ni pour sa mission, ni pour sa congrégation ; mais forcément cette habitude disparaîtra. Le fétichisme lui-même ne nous arrêterait pas longtemps au moins dans ce qu'il a d'essentiel. Mais la répugnance innée qu'éprouve l'homme, et la femme surtout pour se lier par un contrat indissoluble, la variabilité de résolution, les embarras intéressés que suscitent au mari légitime la famille de la mariée, l'habitude qu'ont les parents d'exploiter la femme en la vendant dès son enfance au plus offrant, voilà l'obstacle. Enfin, certaines tribus, surtout celle des Pahouins, n'ayant pas d'esclaves, les remplacent précisément par des femmes. Plus elles sont nombreuses, plus elles font de travail, plus elles relèvent le maître et l'époux dans l'estime publique, et plus aussi elles créent de relations commerciales avec le pays d'où elles sortent. Prêcher, exiger la monogamie indissoluble dans ces conditions, c'est aller contre le tempérament indigène lui-même, contre tous les intérêts matériels, contre toutes les relations et toutes les exigences de l'habitude, contre toute la constitution intime d'un peuple. De plus, la pénétration des Européens, de

(1) Voir le numéro précédent, page 333.

leurs lois, et de leurs coutumes amèneront forcément la disparition graduelle des mœurs africaines dans ce qu'elles ont de trop contraire à l'humanité; mais ni les Européens, ni leurs lois, ni leurs manières ne feront rien de sérieux contre cet état social de la femme. La raison en est simple : l'union conjugale est précisément ici ce qu'on voudrait qu'elle redevînt en Europe, celle des oiseaux...

Voilà notre grand souci. Cependant ne perdons pas courage, pauvres ouvriers du bon Dieu : nous constatons néanmoins chaque année quelque nouveau progrès. Peu à peu, l'esprit s'améliore, des résultats inattendus s'obtiennent à l'heure marquée, et forts avec Celui qui nous envoie, nous allons de l'avant, regardant l'avenir.

Il faut le dire, en effet, ne fût-ce que pour les jeunes : Plus on répète qu'il n'y a rien à faire, moins on fait.

Les missionnaires désespérés de leur œuvre sont généralement ceux qui n'ont pas encore commencé, et il s'en trouve quelquefois qui n'ont jamais commencé.

Enfin, ne nous pressons pas trop de tuer en nous l'enthousiasme qui nous poussa vers l'Afrique; augmentons-le au contraire, autant que nous le pourrons, de l'amour de Dieu et des âmes; plus il durera, plus il sera profitable à tous.

Pour le moment, après cette première période d'existence, nous avons dans cette mission, épuisée par de nombreuses fondations successives qui ne lui sont pas toutes restées, à reconstituer un état financier normal, à achever l'établissement matériel des diverses stations, à consolider les résultats acquis, à développer le ministère apostolique aussi largement que possible, et aussitôt que les ressources et le personnel nous le permettront, à continuer notre marche en avant par des stations nouvelles, déjà arrêtées dans nos plans et caressées de nos espérances. Allons y donc, et daignent tous ceux que cette mission a envoyés au ciel, évêques, pères, frères, sœurs, clercs et fidèles, continuer à travailler encore pour nous et avec nous!

Voici maintenant, disposé en un tableau chronologique intéressant pour nous et même pour toute cette côte d'Afrique, le résumé des faits qui composent l'histoire du Vicariat apostolique des Deux-Guinées pendant ces 50 ans. Nous pensons que ce document pourra trouver place au *Bulletin* de la Congrégation.

A partir de 1838, des relations officielles s'établissent entre le gouvernement français et les chefs pongouès de l'Estuaire du Gabon. Mais la prise de possession n'a lieu qu'en 1843 (18 juin), par la création, sur la rive droite, d'un blockaus qui prend le nom de « Port d'Aumale ».

1843. 13 *septembre*. — Départ de Bordeaux de sept missionnaires du Saint-Cœur de Marie avec Mgr Barron, vicaire apostolique des Deux-Guinées.

29 *novembre*. — Arrivée au Cap des Palmes. Mort successive et dispersion des missionnaires.

1844. 7 *août*. — Mgr Barron, découragé, donne sa démission et se retire en Amérique, où il meurt saintement quelques années après.

28 *septembre*. — M. Bessieux, seul survivant, avec le F. Grégoire, des missionnaires partis de Bordeaux l'année précédente, se rend à Grand-Bassam et de là au Gabon, où il est reçu au port d'Aumale par le commandant Aug. Bouët, capitaine de corvette, qui venait (1^{er} avril) de conclure avec les chefs indigènes un traité général d'acquisition.

29 *septembre*. — Fête de saint Michel archange. M. Bessieux prend possession de la Mission nouvelle en y disant, pour la première fois, la sainte messe, au port d'Aumale.

1846. 1^{er} *mars*. — M. Bessieux acquiert du roi Kwabène, au nord du port d'Aumale, un terrain, où résideront plus tard les missionnaires. La France obtient de nouveaux droits et la Mission se fait céder l'île Coniquet, ou d'Orléans, à l'entrée de l'Estuaire.

15 *août*. — Arrivée au Gabon du P. Le Berre avec le P. Briot de la Maillerie et le F. Pierre.

1847. 25 *janvier*. — Sacre de Mgr Truffet, évêque de Callipoli et vicaire apostolique des Deux-Guinées. Six mois après (23 novembre) il meurt à Dakar.

1848. — M. Bessieux, rentré en France, est à son tour sacré évêque de Callipoli et chargé du Vicariat des Deux-Guinées. Sa juridiction s'étend depuis la préfecture apostolique du Sénégal jusqu'au fleuve Orange, à l'exception des colonies portugaises de Bissagos et d'Angola. Mgr Kobès lui est donné comme coadjuteur pour la Sénégalie; en même temps celui-ci est nommé, au point de vue religieux, Supérieur provincial des missionnaires de toute la Côte...

Arrivée au Gabon des Sœurs de l'Immaculée-Conception, de Castres, parmi lesquelles la R. Mère Louise, qui y restera 40 ans. Elles s'établissent d'abord à Sainte-Marie et ensuite à Kwabène.

1849. — La frégate *Pénélope* saisit à bord du négrier l'*Elizia* 46 nègres et négresses du Congo et du Loango, qu'on établit au

Gabon, en un village qui prend le nom de *Libreville* et forme le « Camp » actuel. Le P. Le Berre est officiellement chargé « de leur faire un cours de morale »

Fondation, par le P. Lossedat, de la Mission de Saint-Joseph des Bengas, au cap Estérias. Abandonnée en 1859 cette mission est reprise par le P. Delorme, en 1878.

1850. — Le port d'Aumale est abandonné et les bâtiments du gouvernement sont transportés au plateau de Libreville. L'ensemble prend le nom de *Comptoir du Gabon*.

Fondation, par le P. Lairé, de la mission de Grand-Bassam, abandonnée en 1852.

1851. — Fondation, par le P. Le Berre et le P. Peureux, de la Mission de Nché-Nchoua, dans le Rembwé, affluent du Kouro. Abandonnée l'année suivante.

1852. — Acquisition, par la France, du cap Estérias.

Essai infructueux d'une Mission à Denis (rive gauche de l'Estuaire).

Les Sœurs s'établissent au plateau de Libreville, où elles prennent la charge de l'hôpital civil et militaire. Kwabène est abandonné.

1855. — Cession, par acte régulier, de la propriété de Sainte-Marie, derrière le Blockaus, qu'on avait, du reste, occupée dès le principe.

1858. — Mgr Bessieux, au cours d'un voyage en France, se démet de l'administration ecclésiastique en faveur de Mgr Kobès, son coadjuteur, déjà Supérieur provincial des missionnaires... En cette qualité, Mgr Kobès envoie au Gabon le P. Barbier comme visiteur, et fait décider la translation de l'établissement Sainte-Marie au Plateau. Cette translation, à laquelle était opposé Mgr Bessieux, n'a du reste jamais eu lieu.

Le Vicariat apostolique de Sierra-Leone est établi et détaché des Deux-Guinées.

La préfecture apostolique de Fernando-Po est fondée. Confiée d'abord à la Compagnie de Jésus, elle passe ensuite à la Congrégation espagnole des « Enfants du Cœur Immaculé de Marie ».

25 décembre. — Un incendie, dû à la malveillance du chef voisin Akanda, dévore toute la Mission de Sainte-Marie, le jour de Noël.

1859. — Le Sénégal est érigé en colonie indépendante.

1860. — On décide que le siège définitif de la Mission restera à Sainte-Marie, où seront élevés de nouveaux bâtiments. La maison des Sœurs est bâtie au Plateau.

Le Vicariat apostolique du Dahomey, partagé depuis en Vicariat du Dahomey, Vicariat de la côte de Bénin et préfecture apostolique du haut Niger, est confié aux prêtres des Missions africaines de Lyon.

1861. — On pose à Sainte-Marie les fondations de la première

maison en pierres. Depuis lors on bâtit de même une église, une école primaire, une école professionnelle, une école secondaire, d'autres corps de bâtiments... L'église est bénite en 1864; l'ensemble des autres constructions n'est terminé qu'en 1887.

1862. — Le territoire du cap Lopez est acquis à la France.

1863. — Le Vicariat apostolique de la Sénégambie est détaché de celui des Deux-Guinées.

1865. — La jouissance du « Fort d'Aumale », premier établissement de la France au Gabon, est concédée à la Mission qui y établit un hôpital pour les indigènes.

1868. — Annexion du Fernan-Vaz, complétée plus tard par des traités qui assurent à la France toute la côte comprise entre le cap Lopez et le Chiloango.

Mgr Bessieux nomme officiellement le P. Le Berre administrateur de la Mission, avec tous les pouvoirs nécessaires. Il en remplissait déjà les fonctions depuis 1858.

1869. — Acquisition par la Mission du terrain de Sainte-Anne (6 kil. carrés), derrière Libreville : on y établit un village chrétien composé d'anciens esclaves rachetés.

1870. — Acquisition définitive du terrain occupé par les Sœurs au Plateau.

Le commandant supérieur de la marine décide que la subvention servie à la Mission depuis 1862, ainsi que la ration et les secours donnés pour l'entretien des enfants, seront supprimés. Plusieurs de ceux-ci sont remis à leurs familles. Plus tard, une allocation annuelle a été rétablie en faveur des écoles.

1871. — L'abandon du Gabon par la France est décidé, mais non encore mis à exécution.

1872. — Acquisition par la Mission des terrains dits du « Four-à-chaux » et de « Saint-Jean », à Libreville. On y établit des familles chrétiennes.

1873. — MM. Walker, Marche et de Compiègne entreprennent à l'intérieur des explorations qui amènent celles de M. P. Savorgnan de Brazza.

1875. — MM. Savorgnan de Brazza et Ballay commencent leurs explorations dans le haut Ogowé.

1876. — Acquisition d'un terrain à Pira (côté sud de Libreville), où l'on fonde une petite station dédiée à saint Michel, abandonnée plus tard. On acquiert près de là un autre terrain, dit de Saint-Benoit.

30 avril. — Mort de Mgr Bessieux, à Sainte-Marie, à l'âge de 73 ans et après 34 ans de mission. Il laisse la réputation d'un saint.

1877. — Le R. P. Le Berre est sacré évêque titulaire d'Archis

et succède à Mgr Bessieux comme vicaire apostolique des Deux-Guinées.

1878. — Fondation par le P. Delorme de la station de Dongila, chez les Pahouins du Komo (juin).

Le P. Duparquet, auquel Mgr Le Berre donne les pouvoirs nécessaires, va commencer la Mission de Cimbébasie, érigée l'année suivante en préfecture apostolique.

La Mission de Landana, devenue depuis la préfecture apostolique du bas Congo, est fondée par le R. P. Carrie et détachée des Deux-Guinées.

1879. — La maison de Saint-Pierre de Libreville, confiée au P. Gachon, est définitivement établie sur le terrain Pilastre, concédé à la Mission.

La station du cap Estérias est reprise.

1880. — Acquisition d'un terrain agrandissant celui de Sainte-Marie, maintenant comprise entre les rivières Agñondon et Arambo et mesurant 4 kilomètres carrés.

Erection de la préfecture apostolique de la Côte d'Or, détachée des Deux-Guinées et abandonnée aux Prêtres des Missions africaines de Lyon.

1881. 30 *janvier*. — Le Comptoir du Gabon est constitué en colonie.

Fondations de la Mission, plus tard Vicariat apostolique du Congo français, détaché des Deux-Guinées, avec le 2° 30' latitude sud pour limites : il est confié à Mgr Carrie. Bientôt après, Mgr Augouard prend sur le Congo et les Deux-Guinées le Vicariat de l'Oubanghi.

Le P. Delorme va fonder la station de Lambaréné.

1882. — Pose de la première pierre de l'église de Saint-Pierre à Libreville.

1883. — Sur la demande de M. de Brazza, les PP. Davezac et Bichet vont commencer la station de Lastourville, haut Ogowé.

1884. — Acquisition de terrain au Camérout en vue d'une mission nouvelle, mission cédée en 1890 aux RR. PP. Pallotins de Bavière.

Septembre, bénédiction de l'église de Saint-Pierre Libreville.

Le P. Delorme fonde la station de Bénito.

1884-86. — La conférence internationale de Berlin fixe les limites politiques et le régime économique du Congo français.

1885. — La France achève l'acquisition contestée par l'Espagne de la rivière Monda, de la rivière Mouni et des territoires de Bénito, Batah et Campo. D'autres traités lui assurent la possession du cours de l'Ogowé.

Le P. Lutz fonde la Mission du bas Niger, érigée depuis en Préfecture apostolique.

1886. — M. de Brazza est nommé commissaire général au Congo français avec lieutenant-gouverneur à Libreville.

1887. — Fondation par le P. Bichet de la Mission du Fernand-Vaz, limite sud du Vicariat.

1890. — Fondation par le P. Fuchs de la Mission de Batah, au nord de Bénito.

1891. — Fondation par le P. Duron de la Mission de Mouny dans la rivière de ce nom.

16 juillet. — Mort à Sainte-Marie de Mgr Le Berre, après 45 ans de mission. Le P. Gachon lui succède et meurt lui-même en mer, près de Sierra-Léone, en décembre de la même année.

1892. Mai. — Le P. Adam est nommé administrateur apostolique de la Mission.

1892. 9 octobre. — Le P. Le Roy est sacré évêque d'Alinda, à Coutances, et nommé vicaire apostolique du Gabon.

1893. 26 mars. — Arrivée à Libreville de Mgr Le Roy.

1894. 29 septembre. — Cinquantième anniversaire de la fondation de la Mission.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE LIBREVILLE

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. Communauté de Sainte-Marie. Mort du P. Rienlen. Intérim. Le P. Adam, administrateur apostolique. Arrivée et réception de Mgr Le Roy. — 2. Voyages de Mgr Le Roy. — 3. Retraite et réunion. — 4. OEuvres d'éducation. Ecole primaire. Ecole secondaire française. Séminaire. Ecole professionnelle. — 5. Travaux. — 6. Ministère. — 7. Visites. — 8. L'esprit nouveau.

1. — La communauté de Sainte-Marie du Gabon, établie près de l'ancien Fort d'Aumale, à l'extrémité nord de Libreville, est, depuis l'origine, le siège de l'administration centrale de la Mission et la résidence ordinaire du Vicaire apostolique, du vicaire général et du procureur.

A tous les deuils qui avaient déjà affligé cette communauté, il faut ajouter aujourd'hui celui du cher et excellent P. Rienlen, qui, après avoir été chargé quelque temps des enfants de l'école, dut rentrer en France, où il est mort d'anémie, au Saint-Cœur de Marie.

Après la mort du vénéré P. Gachon, survenue aussitôt après celle de Mgr Le Berre, l'intérim fut fait par le P. Klaine, qui,

après son retour obligé en France, dut lui-même être remplacé par le P. Delorme.

En mai 1892, arrivait le P. Adam, nommé administrateur en attendant le nouveau Vicaire apostolique. Nul mieux que ce dernier ne devait apprécier plus tard le dévouement, l'entrain et la sagesse pratique avec lesquels ce cher Père, malgré un acclimatement difficile, avait pris les intérêts d'une Mission si éprouvée.

Enfin, le 26 mars 1893, le *Thibet* entrait en rade de Libreville, où il avait passé six jours auparavant, lors de la fête de saint Joseph; mais, obligé de purger une quarantaine à cause de la présence à bord de quelques Krowmen varioleux de l'équipage, il avait dû pousser jusqu'à Loango. Cette fois, le paquebot pavaisé du haut en bas, entre en tirant deux coups de canon. C'était le dimanche des Rameaux. Mgr Le Roy est là.

Aussitôt, la réception est organisée; les drapeaux et les oriflammes flottent au vent, les bannières paraissent et les guirlandes et les fleurs surgissent de toutes parts.

Monseigneur, descendu dans la baleinière du commandant de la marine, est salué, dès qu'il met pied à terre, de treize coups de canon, les derniers que tire le *Basilic*. Reçu d'abord sur le quai par M. Lippmann, gouverneur par intérim, le nouveau Vicaire apostolique l'est ensuite par le P. Adam et les missionnaires, conformément au cérémonial de l'Église. En même temps, la musique de la Mission joue ses plus beaux airs, les chants se font entendre et la procession commence. Mais tout cela n'est que le côté officiel de la fête. Ce qui l'est moins, c'est la manifestation populaire, spontanée et magnifique à laquelle cette entrée donne lieu : rien ne pouvait mieux prouver la place immense conquise par la Mission sur ce coin de terre, ni l'influence exercée sur ces pauvres Noirs par les deux saints Évêques qui en ont été les fondateurs, que la sympathie profonde pour les missionnaires de ce peuple tout entier chez lequel on rencontre toutes les couleurs, toutes les origines et toutes les croyances : des Blancs, des Noirs, des catholiques, des protestants, des païens, des civilisés et des sauvages. Car ce n'est pas de leur part une curiosité pure : l'unanimité avec laquelle chacun se découvre, se signe, s'agenouille et demande une bénédiction, suffit pour en convaincre. Et pendant que Monseigneur se revêt

des ornements pontificaux, sous un superbe figuier sauvage qui étend son ombre à l'entrée du port, une vieille païenne récalcitrante, féticheuse de marque, est traînée de force à ses pieds par une de ses parentes chrétiennes, pour que, explique-t-elle, « tu lui tires tout de suite le diable du corps... »

A l'église de Saint-Pierre, au Plateau, où le P. Adam prononce un discours auquel répond Mgr Le Roy, et où a lieu le salut du Saint-Sacrement, il n'y a pas une place à prendre.

Mais il est près de 6 heures du soir et il est temps de se rendre à la communauté de Sainte-Marie. Le trajet est de 20 minutes à peine, nous mêmes plus d'une heure. La foule était telle qu'on avait peine à se frayer un passage : tout le monde voulait baiser l'anneau épiscopal, et comme ici cette opération consiste, on ne sait pourquoi, à le prendre dans la bouche, à y passer la langue et à le retenir avec les dents, il était difficile de s'arracher à ces effusions pieuses qui, parfois, faisaient craindre un retour à l'anthropophagie... Enfin, ce fut une ovation véritable, une manifestation superbe et un triomphe pour la Mission.

2. — Pendant les mois qui ont suivi, Mgr Le Roy s'est successivement porté sur les divers points du vicariat, de Bata au Fernan-Vaz, de Donghila à Lastoursville, et jusqu'à Franceville, pour y visiter les stations établies et étudier même quelques pays nouveaux, inexplorés jusqu'à ce jour.

3. — Au mois de novembre suivant, plusieurs Pères se réunissaient à Sainte-Marie en une retraite annuelle. Cette retraite fut suivie d'une réunion où furent examinés les divers besoins de la Mission et d'où va sortir, après une nouvelle année d'études et d'expérience, une sorte de directoire dont on peut attendre d'utiles résultats pour l'évangélisation de ce pays.

4. — Forcément, dans les premières années de la Mission, Sainte-Marie était tout. Aujourd'hui, outre ses titres au siège de l'administration centrale, elle est principalement une maison vouée aux œuvres d'éducation, dont le P. Adam est le supérieur local.

L'école primaire est dirigée par la vieille expérience du P. Klaine, qui est ici depuis 1865, occupant toujours le même poste, remplissant toujours les mêmes fonctions. Elle comprend d'ordinaire 80 élèves, c'est-à-dire tous ceux qu'on peut loger et nourrir. Mais il ne se passe pas de semaine qu'on ne soit obligé

de refuser de nouveaux aspirants. Et parmi eux, malheureusement, il en est qui ont été baptisés dès leur enfance et qui sont exposés à demeurer toute leur vie sans instruction religieuse. Aussi, pour cette catégorie spéciale, essaie-t-on d'établir en ce moment une autre école, l'école préparatoire à la première communion.

Une école secondaire française est établie à côté, destinée surtout aux enfants plus intelligents et plus ambitieux, qui rêvent d'embrasser les carrières de l'Administration, du commerce, de la marine, etc. Parmi eux se trouvent aussi des jeunes gens que nous employons comme moniteurs et auxiliaires dans nos différentes stations. En principe, ces enfants doivent payer l'instruction spéciale qu'ils demandent.

Au P. Pringault, placé récemment à Libreville, a succédé, dans la direction de l'école, le P. Adam, qui s'est appliqué à cette œuvre avec un entrain singulièrement méritoire chez un vieux curé de la Réunion, chanoine de Saint-Denis.

Cette école s'appelait, jusqu'en ces derniers temps, le Petit-Séminaire, mais il a paru utile de séparer ces deux œuvres et de n'admettre comme séminaristes que ceux qui le désirent, qui ont les qualités morales et intellectuelles suffisantes et en qui il est permis de voir des signes de vocation spéciale. Ces enfants, objets de soins particuliers, seront placés à part, loin de Libreville, à Saint-Joseph des Bengas (cap Estérias).

Vient ensuite, dans une partie séparée de la communauté, l'école professionnelle ou des apprentis. De 50, le chiffre de ces enfants s'est élevé cette année à 92. Ils sont sous la direction du P. Joseph, secondé par le F. Zacharie et les autres Frères chargés des divers ateliers : charpente, menuiserie, forge, cordonnerie, sans parler de la cuisine, de la boulangerie, de la basse-cour, du jardin, des cultures, de la maçonnerie, du canotage, de la pêche, etc. C'est peut-être l'œuvre la plus intéressante de Sainte-Marie et la plus belle. Tous ces enfants sont libres : il n'y a plus dans la maison un seul esclave. Ils viennent, quittant leurs villages, leurs forêts, leurs danses, leur paresse et leur liberté, s'enfermer chez nous pour deux, trois et quatre ans, sachant qu'ils travailleront plus qu'ils n'auraient jamais travaillé chez eux, ne demandant en échange qu'à être instruits, baptisés, préparés à la première communion et con-

firmés. Pour avoir obtenu cet unique résultat, nos prédécesseurs auraient droit à toute notre admiration. Presque tous ces enfants sont Pahouins, c'est-à-dire fils de sauvages parfaitement incultes, souvent anthropophages. Ils arrivent et sont d'une docilité étonnante. Dernièrement, Monseigneur étant allé dans le Haut-Como et les monts de Cristal, avec le P. Stalter et le P. Pringault, a ramené d'un seul village 22 enfants, dont 12 jeunes gens de seize à vingt ans ont été placés à Sainte-Marie et les autres à Donghila. Ils se sont mis de suite au rang des autres, suivant le règlement commun, travaillant, contents et attendant le baptême. Maintenant, il faut le dire, ce règlement n'est pas celui d'un noviciat de Chartreux, et, en dehors des prescriptions nécessaires, on n'hésite pas à laisser ces grands enfants des bois pêcher des crevettes aux temps libres, faire un peu la popote à leur guise et fumer leur pipe amoureusement... La maison ne prend ainsi pour personne l'air de quelque prison : à l'entrée ou à la sortie, la transition est donc moins brusque et partant moins dangereuse... Ne pouvant songer à établir ces enfants, quand ils nous quittent, en des centres chrétiens, nous voulons chercher désormais à en prendre plusieurs dans les mêmes villages, afin qu'ils puissent se soutenir, créer chez eux un parti chrétien et déterminer peu à peu un mouvement sérieux. Que Dieu bénisse nos espérances !

En attendant, ces chers apprentis nous rendent d'inappréciables services. Jusqu'en ces derniers temps, nous avions recours, pour les gros travaux, à un certain nombre de Kroumen engagés pour un an. C'était pour nous une forte dépense, sans aucun résultat spirituel : on a réussi à obtenir les mêmes services des apprentis, qui, de plus, nous quittent reconnaissants et chrétiens.

Sans parler maintenant des travaux de la maison, une section de ces enfants (8 à 10), sous la conduite de l'intrépide F. Dioscore, est allée couvrir et meubler l'église du Fernan-Vaz ; élever à Bénito une case-chapelle ; construire à Bata une maison d'école, une église et un superbe clocher ; enfin faire la charpente de la nouvelle maison de Lambaréné. D'autres ont bâti le « Cercle » de Libreville et sont en ce moment à Donghila pour y meubler la maison des Sœurs.

Nous n'avons, d'ailleurs, qu'à louer le bon esprit, la docilité,

l'attachement à la Mission, la foi et la piété, de tous ces enfants, apprentis et écoliers. Ces dispositions ne changent pas en elles-mêmes quand ils nous quittent; mais, chez plusieurs, la faiblesse est grande, les occasions innombrables, les mauvais exemples continuels, les séductions puissantes!

Enfin, à la grâce de Dieu! L'avenir vaudra peut-être mieux que le présent.

Un fait à signaler cependant : il se dégage parmi eux une sorte de courant pour une vie plus parfaite. Un de ces chers enfants a déjà prononcé pour un an ses vœux de religion et quatre autres demandent à le suivre. Parmi les séminaristes, l'un a revêtu la soutane et va prochainement, par la tonsure, prendre rang parmi les clercs. Que Dieu lui garde sa vocation pour laquelle il a longtemps combattu et souffert!

5. — Faut-il maintenant parler de nos nouveaux essais pour tirer partie de notre terre : plantations de café, d'arbres fruitiers, de pistaches, de gingembre, de safran, de vanille, etc.; repeuplement de la basse-cour; enfin, acquisition d'un petit troupeau de vaches avec leurs veaux, nés ici, et que le cher F. Maximien dirige avec des soins presque maternels. On ne sait quel avenir est réservé à cette dernière entreprise; ce qui est certain, c'est que, actuellement, ces vaches se portent bien et ont, sous les palmiers, un effet décoratif incontestable.

6. — C'est le P. Delorme qui est le père spirituel ou mieux l'apôtre de la communauté; c'est à lui qu'incombe le ministère intérieur et extérieur, le catéchisme des enfants, le soin des malades de notre hôpital, l'instruction des chrétiens et des païens d'alentour, l'évangélisation des étrangers qui viennent nous visiter ou loger chez nous, et pour lesquels on vient de construire une case spéciale. Jusqu'à présent, le *pongouè* était resté, parmi nous, la langue religieuse officielle. Mais l'expérience a prouvé que, si les enfants n'apprennent pas la religion dans leur langue maternelle, les Pongouès en pongouè, les Pahouins en pahouin, ils la comprennent mal, la retiennent difficilement, et sont presque incapables de l'expliquer autour d'eux. Et le P. Delorme, pour pouvoir faire le catéchisme en pahouin, après vingt-huit ans d'Afrique et de Gabon, s'est mis tout bonnement à étudier cette langue nouvelle avec une ardeur et une constance que pourrait prendre comme modèle plus d'un

missionnaire qui sort du noviciat et n'a pas vingt-huit ans d'âge.

Ajoutons que, depuis le dernier *Bulletin*, le nombre des baptêmes faits par le P. Delorme est de 226, dont 130 d'adultes, et 96 d'enfants. Mariages, 13; enterrements, 194.

7. — Parmi les nombreux visiteurs que nous avons eus, nous ne ferons que mentionner le jeune et malheureux duc d'Uzès, le gouverneur espagnol d'Eloby, le gouverneur du Cameroun, MM. les Inspecteurs généraux des Colonies, Verrier et Hoareau des Ruisseaux, le commandant de l'avis allemand « Hyena », et celui du « Sperber », M. Dybowski, le capitaine Le Châtellier. Inutile de parler des gouverneurs, M. Lippmann et M. de Chavannes, ni de MM. Morazzani et Gervais, commandants de la marine, avec lesquels nous avons tous eu constamment des relations aussi faciles qu'agréables. Un souvenir particulier cependant est à donner à M. Esmès, capitaine de vaisseau, commandant du « Segond », qui portait un intérêt particulier à nos enfants et fit venir plusieurs fois les musiciens à bord. Nous ne pouvons oublier non plus la visite de l'amiral de Libran, commandant la division de l'Atlantique sud. Lui aussi voulut avoir la musique. Après plusieurs morceaux, dont la belle exécution étonna singulièrement l'amiral et ses officiers, le P. Pringault, qui la dirige, eut l'heureuse idée de faire jouer les *Binious du Finistère*, où l'on retrouve la *Nigousse* et le son de l'instrument national de l'Armor. Alors ce fut de l'enthousiasme, presque du délire : l'équipage, composé en majeure partie de Bretons, éclate en applaudissements, et subitement, on organise une valse. « Enfoncée, disaient ces braves garçons à leurs camarades, enfoncée la musique de l' « Aréthuse »; vous ne savez même pas nous jouer l'air du pays ! »

8. — Faut-il, en terminant, ajouter qu'à la dernière exposition coloniale, organisée à Libreville, le 14 juillet, nous avons eu deux grands prix comme les années précédentes? Ce jour-là aussi, notre musique a été demandée pour rehausser l'éclat de la fête; le Comité lui a donné 350 francs de gratification. On en conclura, du moins, que nous ne sommes point réfractaires, et que Libreville donne l'exemple de l'*esprit nouveau*.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE DE LIBREVILLE.

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Hôpitaux. — 4. Aumônerie des Sœurs. — 5. Ecoles. — 6. Courses apostoliques. — 7. Associations et confréries. — 8. Catéchisme à domicile. Le roi Félix et les fils de la reine Blacha catéchistes. — 9. Bons rapports avec l'administration.

1. — Le dernier bulletin de la communauté se terminait à l'époque du départ pour la France du cher P. Breidel, son supérieur, qui venait d'y passer huit ans. Le P. Picarda, qui lui succéda momentanément, fut lui-même remplacé par le P. Monnier, qui se trouvait à Saint-Pierre depuis dix-huit mois déjà. Le P. Henry, nouveau profès, lui fut alors adjoint et, seuls, ils durent remplir pendant une année toutes les fonctions du ministère.

En octobre 1893, Mgr Le Roy voulut bien leur envoyer le P. Pringault, chargé jusque-là de l'œuvre des latinistes à Sainte-Marie, pour s'y occuper des œuvres de jeunesse, et particulièrement de la fondation d'un cercle, dont on sentait depuis longtemps la nécessité. Enfin, le P. Henry, s'étant trouvé fatigué pendant ces derniers temps, le cher P. Breidel est revenu nous prêter provisoirement son concours zélé : il vient d'être appelé à continuer son ministère au Fernan-Vaz.

2. — Libreville est le centre de la chrétienté du Gabon, et bien que tout n'y soit pas parfait, nous nous plaisons cependant à constater que l'esprit chrétien s'y répand de plus en plus dans les familles et chez les individus. Partout on désire s'instruire, on cherche à régulariser son mariage, on a honte de sa négligence ou de sa mauvaise conduite. Le fétichisme lui-même tombe peu à peu ; s'il existe encore, il est localisé dans quelques *mpindis* ou habitations de l'intérieur et spécial à quelques sorciers. En général, on n'ose plus avouer publiquement que l'on a des fétiches, et chacun se moque ouvertement de leur prétendue puissance. Quoique le fait ne signifie pas qu'il n'y en ait plus dans le fond des malles, ou que les natures esclaves s'abstiennent de retourner encore quelquefois, dans les moments difficiles, à ces cérémonies anciennes, ce discrédit nous sert du moins beaucoup à préparer au baptême et à encourager les timides qui n'osaient se convertir jadis dans la crainte des sorciers.

Le zèle que les protestants de Glass, — un des faubourgs de Libreville, — ont mis, ces derniers temps, à se procurer des adeptes, a peut-être favorisé aussi le mouvement chrétien, et surtout le désir de l'instruction. La lutte a réveillé les apathies, et à force d'entendre dire de part et d'autre que, pour éviter l'enfer, il faut être au moins baptisé, plusieurs ont demandé à étudier chaque religion; inutile de dire que, dans la plupart des cas, c'est vers la religion catholique qu'ils se sont portés aussitôt qu'ils l'ont connue.

Nous citerions bien parmi les causes de ce progrès les efforts des missionnaires, l'installation de catéchismes dans les villages et des excursions plus fréquentes dans les rivières de l'estuaire; mais nous préférons laisser à nos confrères le soin d'en juger par le détail de nos œuvres.

Voici, en résumé, quelques chiffres relatifs à l'administration des sacrements :

	Baptêmes	Mariages	Communionn pascales	Confirmations
1892	202	5	170	»
1893	193	11	185	65
1894 (9 mois)	200	16	215	45

3. — L'hôpital des Européens de la Colonie, le ponton *Minerve*, a perdu de son importance depuis qu'un décret ministériel a réduit de moitié le personnel des marins au Gabon.

Pendant, nous avons obtenu quelques succès parmi les matelots, avec lesquels nous sommes en bons rapports et dont un certain nombre ont fait leurs pâques. Le titre d'aumônier de la rade que l'on donne au Père chargé de l'hôpital, lui permet d'avoir auprès d'eux un plus facile accès; il les réunit quelquefois à la cure, les jours de permission, et entretient en eux, avec les sentiments de la famille, l'amour de la religion et en profite, les jours de fête, pour leur demander un coup de main.

Nous avons aussi l'occasion de faire quelque bien aux autres malades, fonctionnaires civils, commerçants, voyageurs : une visite, un entretien, une orange donnée à propos, suffisent souvent pour nouer des relations qui, dans la suite, permettent des avis, des conseils, un reproche amical au sujet des devoirs religieux et ravivent presque toujours la foi dans ces cœurs glacés ou indifférents. L'an dernier, il y a eu plusieurs décès;

sauf les cas d'accès pernicieux ou de mort subite, nous avons pu administrer à tous les secours de la religion; mais nous devons une mention spéciale à M. Lippmann, lieutenant-gouverneur, bien connu de nos confrères de Pondichéry. Il fut ici ce qu'il avait toujours été, l'homme du devoir accompli et chrétien parfait. Malgré sa haute situation, il n'a jamais craint d'assister chaque jour à la messe, aux exercices du mois de Marie, aux plus petits saluts de la semaine. Aussi, quand la mort est venue l'arracher soudainement à notre affection, il était prêt. Dès qu'il se sentit frappé, il fit appeler son confesseur et pria le commandant de *la Minerve* de le faire prendre et conduire chaque jour à l'hôpital pour l'y voir. A la dernière attaque, il n'eut que quarante-huit heures à passer sur son lit de douleur; le P. Monnier l'assista presque tout le temps et on lisait sur son visage que les secours religieux le soulageaient réellement plus que tous les soins que lui prodiguait le docteur. Tant qu'il eut sa connaissance, il ne demanda que l'Extrême-Onction et l'indulgence plénière : la mort le trouva son chapelet à la main, le crucifix sur les lèvres.

Nous continuons aussi notre ministère à l'hôpital de terre : c'est le refuge des indigents, des prisonniers, des hommes de service du gouvernement : Auras, Krowmen, Sénégalais, Pahouins, Annamites, s'y coudoient, parlant chacun sa langue, défendant chacun sa religion, faisant chacun sa cuisine à part, sous la surveillance d'infirmiers indigènes et la direction du docteur. L'aumônier y est cependant bien accueilli; aidé par l'infatigable sœur Saint-Charles, il réussit toujours, en mêlant en un patois étrange, anglais, français, pongouè, etc., à y faire quelques baptêmes ou à y administrer les derniers sacrements.

Le ministère à l'hôpital des Sœurs est, de beaucoup, plus facile et plus consolant : là, la religion seule préside, soutenue par une expérience consommée et servie par le dévouement le plus héroïque. C'est toujours sœur Saint-Charles qui en est la directrice; on lui a donné une aide cette année, non que ses trente-cinq ans de Gabon l'aient fatiguée, mais pour qu'elle puisse s'occuper davantage du dispensaire, des catéchismes et de la visite des villages où son expérience et sa connaissance de la langue indigène lui permettent de faire un très grand bien. Il y a environ 50 malades de toutes sortes, grandes et petites,

habituellement soignées, logées, nourries et habillées à l'hospice; l'an dernier, 189 personnes y ont passé, une multitude d'autres viennent s'y faire panser chaque jour, et sœur Saint-Charles trouve chaque fois le moyen de parler à tous du bon Dieu ou de l'état de leur ménage.

Une crèche, établie dans l'hospice même, recueille quelques enfants, orphelins et orphelines, à qui nos vieilles chrétiennes servent de mères avec une charité et un dévouement admirables.

4. — Les Religieuses de l'Immaculée-Conception sont toujours nos fidèles et dévouées auxiliaires. La Providence les a bien éprouvées pendant ces derniers temps; l'une d'elles est morte après deux ans de séjour ici seulement, et plusieurs ont été obligées de rentrer en France pour y retrouver la santé. Malgré tout, elles poursuivent vaillamment leur œuvre, soucieuses, principalement, de nous seconder le plus possible. Après avoir essaimé à Lambaréné en 1890, elles viennent encore d'aller à Donghila, et n'attendent qu'un appel nouveau pour aller travailler dans nos autres stations.

Le nombre des élèves des Sœurs est actuellement de 147. En janvier 1893, elles ont ajouté une autre œuvre à celle qu'elles avaient déjà : un juvénat pour les enfants qui se sentiraient quelque attrait pour la vie religieuse. A la suite de la profession de deux Sœurs indigènes, Hyacinthe et Iphigénie, des enfants avaient exprimé le désir de les suivre. C'est alors qu'on les réunit en juvénat dans l'espoir que ces germes produiraient un jour quelques fruits. Elles sont encore aujourd'hui dans les mêmes dispositions, et il y a lieu de croire que l'une ou l'autre deviendra pour la Mission un utile auxiliaire.

Parmi les apprenties de Saint-Joseph, au nombre de 30 environ, les plus grandes, celles qui doivent bientôt être les épouses de nos chrétiens, ont donné aussi, pendant ces deux années, bien des consolations. Plusieurs d'entre elles, malgré toutes les tracasseries de leurs parents, ont montré un esprit chrétien et dévoué, et nous avons lieu d'espérer qu'elles feront un jour d'excellentes mères de famille. Quelques-unes déjà se sont mariées très chrétiennement; d'autres, retirées avant l'âge, continuent à se conduire au village comme au couvent, fréquentant la congrégation de la Sainte-Vierge et recevant les sacrements aux principales fêtes.

Leur persévérance, qui, au fait, est vraiment difficile, sera surtout mieux assurée quand nous pourrons fonder pour elles un ouvroir spécial. En attendant, nous les suivons de notre mieux, tâchant de les attirer à la Congrégation.

L'école qui comprend les petites filles, au nombre de 400 environ, marche aussi fort bien; elles forment la congrégation des Saints-Anges, et c'est parmi elles qu'on choisit, aux grandes crises, les douze innocentes qui doivent tendre leurs petits bras à Jésus et à Marie pour les besoins de la Mission. Elles sont alors souvent héroïques, imitant les plus beaux traits que l'on cite des enfants de France engagés dans la ligue du Sacré-Cœur ou de l'Apostolat de la prière. Toutes font partie de la Sainte-Enfance et savent s'ingénier d'une manière touchante pour se procurer leurs douze sous, ou se les faire payer par leurs parents, leurs parrains ou leurs marraines. L'an dernier, 14 d'entre elles faisaient leur première communion, et cette année 19.

Depuis le mois de janvier, les Sœurs nous font la cuisine; c'est une heureuse innovation. Jusqu'ici, le curé était chargé de cette fonction, et ne réussissait pas toujours à contenter les vicaires; aujourd'hui qu'il a été remplacé, chacun s'en trouve mieux.

5. — Comme tous les confrères des stations, nous avons une petite école dans notre communauté. Au départ du F. Raymond appelé, faute de personnel, d'abord aux Bengas et de là à Bala, nous primes un ancien élève pour instituteur, sous la direction d'un Père. Ce n'était pas parfait; néanmoins, en 1893, l'école fut particulièrement florissante. Si elle a quelque peu diminué, cette année, nous avons augmenté le nombre de nos internes pour avoir un noyau plus solide et trouver en eux plus d'aide pour nos travaux d'intérieur et pour le ministère. D'importantes améliorations que nous entreprenons en ce moment, vont nous permettre de développer l'œuvre, d'y mettre un Père ou un Frère, et peut-être d'avoir même une dizaine d'apprentis pour le service de la maison et les courses à faire dans les villages. Obligés d'aller dans les rivières ou au loin dans les terres, nous avons en effet besoin de payeurs et de porteurs; or, comme nos ressources ne nous permettent pas de prendre des ouvriers, nous utilisons nos enfants de notre mieux. L'empres-

sement qu'ils mettent toujours à nous rendre service, dussent-ils voyager six ou sept heures de suite, avec une charge sur la tête, prouve leur excellent esprit.

Ils deviennent tous apôtres dès qu'ils ont passé quelque temps au milieu de nous; ils vont au loin, sous un soleil de plomb, baptiser un malade, ou préparent à la maison un adulte au baptême, en lui répétant, pendant des heures entières, les prières ou la lettre du catéchisme. Ils sont prêts à tout, heureux et dévoués. C'est grâce à eux surtout que, cette année, nous avons pu avoir un plus grand nombre de baptêmes d'adultes. Quand, dans nos courses, nous rencontrons quelques jeunes gens païens bien disposés, nous les invitons à venir au catéchisme de l'école, et nous les confions alors, deux par deux, à l'un de nos enfants, qui les instruit pendant une demi-heure ou une heure : il ne nous reste plus que l'examen à faire et les dernières explications à donner. C'est ainsi que nous avons préparé dernièrement, en particulier, une douzaine de Loangos, blanchisseurs ou cuisiniers, quelques ouvriers pahouins et plusieurs *boys* à tout faire.

Daigne le bon Dieu conserver longtemps à nos enfants ces dispositions de simplicité et de dévouement!

6. — En dehors de ces œuvres fixes et régulières, nous avons surtout à nous occuper du ministère apostolique proprement dit : c'est là le travail principal de la communauté de Libreville. Jusqu'où s'étend notre action? Actuellement, de la pointe Ovéndo à la pointe Santa-Clara, sur une longueur de 50 à 60 kilomètres; dans l'intérieur, depuis Libreville jusqu'au fond de la rivière Monda, par Nendè, Ndokou, Sibangue, dans une demi-circonférence de 20 à 25 kilomètres de rayon; enfin, sur la rive gauche de l'estuaire, du côté de Denis, avec les criques et les rivières qui se perdent à l'infini dans les profondeurs de la forêt, du côté du cap Lopez et de l'Ogowé.

Quant au chiffre de la population, il se divise comme suit : fonctionnaires, agents du Congo et commerçants, environ 200; indigènes, 10,000 peut-être pour l'étendue indiquée, dont 3 à 4000 à Libreville.

Nos relations avec les Européens se bornent souvent à une entente franche et loyale dans tous les rapports ordinaires de la vie; car, au point de vue de la pratique religieuse, nous ne voyons que quelques-uns d'entre eux. Nous avons

beaucoup compté un instant sur l'établissement de la famille européenne pour donner le bon exemple à nos chrétiennes; malheureusement, les femmes qui en étaient capables ont été obligées de rentrer en France, victimes du climat, et celles qui restent, femmes de fonctionnaires en général, partagent trop souvent les idées de leurs maris. Sous ce rapport donc, à quelques exceptions près, peu de résultats; l'avantage, pour le moment, reste encore à nos négresses.

7. — Notre association des Mères de famille, sous le patronage de sainte Anne, va toujours bien.

La confrérie du Rosaire réunit aussi, tous les dimanches, quelques personnes à l'église. La dévotion au Rosaire est, d'ailleurs, générale ici. Le chapelet est entre toutes les mains, il sert de prière quotidienne, on le récite à la case, en chemin, au travail. Nos plus mauvaises chrétiennes elles-mêmes le gardent précieusement au chevet de leur lit et peu s'endorment sans réciter quelques Ave. Nous attribuons à cette dévotion la conversion récente de deux d'entre elles très connues qui, sur leur lit d'agonie, ont vraiment édifié les assistants que leur conduite avait autrefois scandalisés.

Nous nous sommes également occupés de la jeunesse, et bien qu'il y ait encore beaucoup à faire, nous avons obtenu cependant de bons résultats. Comme l'an dernier, le P. Monnier a réuni, cette année, avant Pâques, les anciens élèves de la Mission, dispersés dans les bureaux et les factoreries, et leur a fait quelques conférences. Mgr Le Roy, qui leur est si dévoué, a bien voulu leur parler lui-même, et nous avons eu la consolation de voir plusieurs d'entre eux revenir à leurs devoirs; le P. Pringault a été spécialement attaché à la communauté pour les rassembler et leur faire du bien en formant un cercle. Nous construisons actuellement, dans ce but, une maison spéciale où il sera possible de les avoir et, tout en leur fournissant d'honnêtes récréations, de les instruire et de les conserver dans la pratique de la religion.

8. — Une des formes de ministère que nous avons adoptée, c'est le catéchisme à domicile; rien de plus facile et de plus apostolique, puisque, selon saint Paul, on n'est pas missionnaire seulement pour baptiser, mais surtout pour *instruire dans leur langue et per domos* ceux que l'on veut convertir; on part donc avec

un enfant, le catéchisme sous le bras, la clochette à la main; comme saint François-Xavier, on fait le tour du village en agitant la sonnette et on s'installe sans frais, à l'ombre; sous un toit de paille, sous une vérandah, ou parfois dans la demeure du chef. Un cantique dans la langue du pays (nous en sommes surtout redevables et reconnaissants au P. Lejeune de Lambaréné), met tout le monde en train et on commence le catéchisme à l'adresse de toutes les bonnes volontés qui se présentent, et parmi lesquelles pécheurs et pécheresses ne manquent jamais. Un plus grand nombre de communions pascales, de baptêmes, surtout une plus nombreuse assistance à la messe, ont déjà été le fruit de ces catéchismes, sans compter que des semences précieuses sont déposées pour l'avenir dans les esprits et dans les cœurs. C'est d'ailleurs le système protestant : depuis longtemps déjà, ils payaient quelques femmes pour réunir leurs adeptes et chanter les matines, selon leur expression. Depuis que nous avons commencé les matines à nous, ils nous suivent à leur tour, et pour nous faire concurrence, ont adopté le baptême des petits enfants et des adultes moribonds à domicile; ils trouveraient même, dit-on, que le chapelet est excellent et plusieurs des leurs sont sur le point de l'adopter. Nous espérons profiter de tout cela un jour, si nous pouvions établir à Glass même une case-chapelle où nous ferons les offices le dimanche et le catéchisme régulier pendant la semaine.

Nous ne nous sommes pas bornés à ces catéchismes dans les environs, et nous avons porté aussi nos efforts du côté de l'extérieur, principalement à Denis, Ovendo et Sibangue.

Le *Bulletin* a autrefois parlé des bonnes dispositions du chef Félix, fils et successeur du roi Denis, qui traita avec la France, lors de l'occupation du Gabon, en 1841. Malheureusement, de fâcheux incidents le brouillèrent avec le gouvernement et la Mission vers 1883; depuis lors, Félix ne paraît plus à Libreville et jusqu'ici, il n'avait reçu aucun missionnaire. En janvier 1893, le P. Monnier fut assez heureux cependant pour le voir et lui parler dans le village éloigné où il s'est retiré. A peine arrivé, Mgr Le Roy entra en correspondance avec lui et lui fit visite, accompagné du P. Delorme et du P. Monnier. Peu de temps après, celui-ci lui fit régulariser son mariage et depuis, les relations avec lui sont excellentes; le roi Félix, qui est excep-

tionnellement instruit et intelligent, s'est lui-même fait instituteur et catéchiste; il a appris à lire et à écrire à plusieurs enfants qu'il nous a envoyés au baptême à Noël dernier et qui, bientôt, vont faire leur première communion. Il a en outre baptisé lui-même beaucoup de personnes en danger de mort; en ce moment, il construit un nouveau village près de la plage de l'estuaire et fait des instances pour avoir une chapelle. Puisse-nous bientôt répondre à ses désirs!

A Ovendo, à moitié route de notre station de Donghila, nous avons eu aussi des résultats bien consolants. Envoyé en mars 1891 par Mgr Le Berre pour donner l'Extrême-Onction à la reine Blasha, le P. Monnier constata les bonnes dispositions des habitants, et particulièrement de deux anciens élèves de la Mission, fils de la reine, qui devenaient les maîtres du village.

Il en profita pour les exhorter à revenir sincèrement à la pratique de la religion, et, quelques mois après, il avait la consolation de régulariser la situation de l'un d'eux. Cette année, le deuxième a suivi l'exemple de son frère, et le village est vraiment, en ce moment, un village modèle. Le catéchisme s'y fait tous les jours, le chapelet se récite chaque soir en commun, et le missionnaire y trouve constamment, avec la plus touchante hospitalité, quelques âmes préparées au baptême. C'est d'autant plus heureux que, dans le village voisin, les protestants entretiennent un ministre Noir qui fait beaucoup de zèle. Ces petits voyages à Ovendo nous permettent de visiter toute la côte, et nous n'en revenons jamais sans faire des baptêmes ou administrer des moribonds dans un village ou dans l'autre.

Du côté de Sibangue et de la rivière Monda, chez les Pahouins et les Boulous, nous avons aussi continué le ministère dont le *Bulletin* a souvent rendu compte. Le P. Henry spécialement allait s'y adonner tout entier et commençait à étudier la langue pahouine, lorsqu'une bronchite sérieuse arrêta les élans de son zèle.

Le P. Breidel, pendant les quelques mois qu'il vient de passer au milieu de nous, a fait aussi plusieurs courses du côté de Sishé et de Nendé. Aux environs de Pâques, il obtint plusieurs communions pascales à Sishé, et dernièrement, en allant à Nendé, il a fait d'un coup six baptêmes d'adultes moribonds.

Partout, le ministère obtient ici des résultats; de tous côtés,

le terrain est prêt, ou plutôt la moisson est mûre. Aussi prions-nous notre bien-aimé P. Général de nous envoyer, pour finir le siècle, de saints missionnaires, tels que ceux qui, depuis 1844, ont évangélisé le Gabon. Ils béniront Dieu d'être venus sur la terre d'Afrique pour y récolter à pleines mains la moisson qui leur aura été préparée.

9. — Tous nos rapports avec l'administration civile sont empreints de la plus grande bienveillance. Nous n'avons qu'à exposer nos besoins et généralement on s'empresse de les satisfaire. Ainsi, l'an dernier, on a refait le parquet du presbytère avec les deux vérandahs; on a également repeint tout l'intérieur de l'église : ce travail épuisa les 3,000 francs de crédit alloués, et même un peu plus.

Enfin, à la suite de l'enterrement et du service de M. Lippmann, M. le Directeur de l'Intérieur voulut bien nous accorder, à titre de remerciement et de gracieuseté, un honoraire de 300 fr.

Le commandant de la marine, Gervais, a été aussi pour nous d'une grande amabilité; pour installer notre cercle, il a mis à notre disposition le terrain libre de la marine qui nous sépare du port; actuellement encore, pour tous les travaux que nous faisons à notre école, nous n'avons qu'à lui manifester un désir et nous sommes écoutés.

Daigne le bon Dieu faire tourner tous ces bons rapports à sa plus grande gloire!

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE KOGO (MOUNY).

AVRIL 1892. — MAI 1894.

1. Le Mouny. La Mission. — 2. Personnel. Installations. — 3. La population. Influence des missionnaires. Les enfants. — 4. Visites. Mgr Le Roy. — 5. Ecole et hôpital.

1. — Le Mouny, qui est un véritable et magnifique estuaire où débouchent, — pour ne citer que les principales, — les rivières Kongwé, Outoungo, Banya, Temboni et Noyo, est le centre du pays contesté entre la France et l'Espagne. Jusqu'à ce qu'un accord définitif ait été conclu, nulle des deux puissances ne peut, en principe, s'y livrer à des opérations de guerre sans l'autorisation de l'autre. Les indigènes le savent, et le Mouny est devenu comme une sorte de champ clos où la guerre ne cesse

jamais et où se commettent les vols les plus audacieux : nous avons ainsi l'honneur d'occuper le coin le plus mal famé de tout le vicariat du Gabon.

La Mission du Sacré-Cœur occupe, sur la rive droite, un monticule d'où l'on peut voir se dérouler le vaste fleuve jusqu'à 6 et 8 milles en aval : au loin, en mer, se dessinent les îles d'Elsby qui appartiennent à l'Espagne et où se trouve une Mission confiée aux Pères de l'Immaculé Cœur de Marie, de Barcelone. Nous avons avec eux d'excellents rapports. D'un côté de la Mission, un village pahouin ; d'un autre, un village boulou ; en face, l'îlot très intéressant et très fertile d'Ivèlo, qui nous appartient ; enfin, derrière, un immense terrain qui n'attend que des bras pour le couvrir de cacaoyers et de caféiers indigènes.

2. — Le 1^{er} novembre 1892, le P. J.-M. Picarda arrivait à la Mission du Sacré-Cœur pour y remplacer le P. Duron, que les labeurs de la fondation avaient épuisé. Il avait comme confrère le P. Atzenhoffer : le 26 juin 1893, ce cher Père, qui souffrait beaucoup de rhumatismes musculaires, prenait le chemin de France où, hélas ! une imprudence fut cause de sa mort prématurée. Il a été remplacé par le P. Pacé. Pendant quelque temps, le cher F. Aubert est venu essayer de se dévouer à notre cause, malgré sa jambe fracassée par la chute du four à briques de Lambaréné, qu'il avait voulu porter sur son dos, confiant dans ses forces et dans celles du F. Albéric... Pendant son court séjour, il nous a rendu de très grands services pour l'achèvement de notre chapelle et la réparation de notre canot. Mais, lui aussi a dû reprendre le chemin de la patrie, et nous attendons toujours son successeur.

Notre maison d'habitation, comprenant un rez-de-chaussée et cinq chambres à l'étage, avec une vérandah de 2 mètres, qui l'entoure, est fort bien installée. Il nous manquait des appartements pour les enfants et une chapelle : nous avons maintenant l'une et les autres. Nos voisins, les Pahouins, ont montré la plus grande bonne volonté pour nous aider dans ces travaux. Pendant que les hommes nous apportaient arbres, piquets, nervures et feuilles de palmier, leurs femmes se pressaient à la Mission, demandant de l'ouvrage à grands cris. Aussitôt leurs noms inscrits, elles se disputaient les pioches, les bêches et les hachettes, pendant que d'autres attendaient philosophiquement, la hotte

sur le dos et la pipe à la bouche, sans parler de l'enfant accroché au hasard, sur les hanches. On travailla avec la même ardeur à la chapelle, et ce monument, élégant dans sa pauvreté, fut béni le 15 janvier de cette année, jour de la fête du Saint Nom de Jésus.

La Mission du Sacré-Cœur du Mouny est donc enfin établie, avec ses constructions principales et ses bâtiments accessoires : cuisine, bergerie, poulailler, maison d'ouvriers, hôpital. Les préoccupations matérielles n'existant plus pour nous, reste la partie essentielle et difficile de notre œuvre : la construction de l'Église spirituelle.

3. — La population du Mouny comprend les Balenguis et les Boulous, relativement peu nombreux, et les Bosyébas et les Pahouins, qui ont bien des points de contact entre eux et dont les villages, en certains endroits, sont très rapprochés et très considérables. Ce pays était autrefois occupé par les Bengas, et l'on retrouve même sur la colline de la Mission des traces d'un établissement européen, fondé là en vue de la traite. Les anciens, du reste, confirment l'existence de cette station primitive.

Les Pahouins du Mouny, arrivés de l'intérieur dans ces dernières années, sont de fiers et hardis pillards. C'est pour nous une nouvelle bien ordinaire d'entendre dire que les côtres, les goëlettes et les canots de telle maison allemande ou anglaise viennent d'être arrêtés et pillés par tel et tel village. On ne respecte pas même l'Européen qui est à bord, témoin cet agent de la maison Wœrmann qui s'est vu dernièrement pris par les Pahouins. Un jeune homme lui enleva d'abord son chapeau et s'en coiffa sous ses yeux ; son fusil disparut comme par enchantement ; ses habits lui furent pris un à un, et il dut s'estimer très heureux de pouvoir rallier sa factorerie dans un accoutrement digne des premiers âges. Il faut ajouter que si les Pahouins sont turbulents et voleurs, ce n'est souvent qu'un dédommagement des injustices dont ils ont à se plaindre de la part des agents blancs et noirs des maisons de commerce. En tout cas, le *Saint-Jean*, canot de la Mission, n'est inquiété que lorsqu'il n'est pas reconnu : il peut se présenter partout. Dernièrement même, une pancarte rédigée en trois langues et couverte de timbres a été signée par les chefs les plus importants de la rivière : elle établit que la Mission est un terrain neutre, qu'au-

cun de nos enfants ne peut être pris, que nos payeurs peuvent circuler librement, et que nous serons admis dans tous les villages en temps de paix comme en temps de guerre.

C'est qu'en effet le *Minissé* est l'ami de tout le monde et que sa présence dans une réunion est toujours une fête. On ne fait plus maintenant de difficultés pour nous montrer les malades et nous les laisser baptiser. Nos voisins, en particulier, n'en reçoivent jamais un sans venir immédiatement nous prévenir, et, s'ils meurent après leur baptême, ils aiment à les enterrer dans notre cimetière. Depuis le 1^{er} janvier de cette année, c'est-à-dire en quatre mois, nous avons pu baptiser vingt-quatre de ces pauvres gens. Et cependant, absorbés par nos constructions diverses, nous n'avons pu faire que bien peu d'excursions apostoliques. L'heure est maintenant venue de *jeter plus loin nos filets*.

L'OEuvre des enfants, qui comprend aujourd'hui 25 écoliers et apprentis, marche enfin d'une manière consolante. Combien d'entre eux ont déjà passé à la Mission, les uns six mois, les autres deux, quelques-uns huit ou dix jours! C'est qu'ils n'appréciaient pas très bien le système alors en vigueur : apprendre à lire, à écrire, à balayer, à coups de poing et à coups de pied, ne rentrait pas aisément dans la conception qu'ils se faisaient de la civilisation. Mais, depuis, la méthode paternelle et les dispositions pacifiques du P. Pacé ont changé tout cela. Nos enfants sont heureux d'habiter avec nous et fiers de se présenter ensuite aux Pahouins, éblouis de leur savoir. Douze de ces enfants ont reçu le baptême à Pâques.

4. — Retirés au fond de nos rivières, nous voyons peu d'Européens, en dehors de quelques agents des factoreries et des matelots de la canonnière que la France entretient dans le Mouny. Une fois, cependant, nous avons reçu à la Mission M. Gervais, commandant de la marine à Libreville : il était accompagné de M^{me} Gervais et du D^r Le Méauté.

Une nuit, le 9 mai, veille de l'Ascension, nous avons eu une autre visite. Il était 11 heures 1/4 : le P. Picarda, qui faisait sa ronde, aperçut au milieu de l'Estuaire une lumière qui s'approchait rapidement de la Mission. Il alluma aussitôt une lampe sous la galerie. Un quart d'heure après, la canonnière de l'Etat : *la Turquoise*, traînant un canot à la remorque, jetait l'ancre

dans notre port, et Mgr Le Roy descendait. Il était accompagné du P. Davezac et de M. Delaroche, administrateur : ils venaient de Bata, en suivant la plage, avec un canot pour porter leurs effets et passer les rivières. La veille, ils avaient couché à la Mission espagnole du cap Saint-Jean, où ils avaient reçu un excellent accueil. A l'entrée de l'Estuaire, ils avaient été recueillis par la canonnière et c'est ainsi qu'ils arrivaient. Minuit sonnait, lorsque Monseigneur fit à la Mission son entrée silencieuse. Mais le lendemain, jour de l'Ascension, grande fut la fête. Pahouins et Boulous affluèrent à la messe de 8 heures et écoutèrent avec beaucoup d'attention l'allocution qui leur fut adressée et traduite.

Dans l'après-midi, un palabre important eut lieu. Les Pahouins du village voisin étaient depuis quelque temps brouillés avec la Mission, et plusieurs vols avaient eu lieu à notre détriment. Après beaucoup d'arguments, qui paraissaient produire peu d'effet, Monseigneur se leva et dit solennellement : « Vous avez parlé, j'ai parlé, c'est fini. Maintenant, voici la conclusion que je vous laisse : dès que j'apprendrai qu'on aura volé, même une poule, à la Mission, je reviendrai, j'enlèverai les Pères, nous brûlerons ces bâtiments et nous vous abandonnerons... Beaucoup de tribus nous appellent : en venant chez vous, nous nous sommes trompés. »

Aussitôt, tous les visages prennent des airs consternés, le chef demande humblement pardon et offre une chèvre comme gage de réparation et d'amitié; depuis, ses promesses ne se sont jamais démenties.

5. — Nous avons parlé de notre hôpital et de notre école; celle-ci vient d'être bénite. Le P. Picarda, entouré des enfants, des ouvriers et d'une nombreuse assistance, revêtu du surplis et de l'étole, procède à la cérémonie; puis, au son d'une flûte, il a commencé un cantique pahouin : *Vive Jésus! vive son Cœur!* Tout le monde a continué avec enthousiasme et nous espérons que, du haut du ciel, Notre-Seigneur a entendu les chants du Mouny, relevés par les sons harmonieux de notre flûte.

A vrai dire, notre hôpital n'est pas encore terminé : si les malades que nous y logerons n'y guérissent pas tous, ils apprendront du moins leur catéchisme et pourront être baptisés. Parmi eux, il nous vient beaucoup de Pahouins atteints d'une affreuse

maladie de peau, caractérisée par l'éruption de gros boutons ulcéreux : le traitement dure près d'un mois, mais il est infail-
libile et c'est ce qui nous attire beaucoup de clients. Pendant ce
temps, nous les instruisons (1).

Daigne le Sacré-Cœur de Jésus, à qui nous sommes spécia-
lement consacrés, répandre ses bénédictions sur la rivière
Mouny, nous faire vivre, nous faire connaître, nous encourager,
nous fortifier et agréer nos faibles efforts pour le développement
de son règne : *Pater noster, adveniat regnum tuum!*

NÉCROLOGIE

LE F. ARNALDO

DÉCÉDÉ A LANDANA (CONGO PORTUGAIS), LE 31 MARS 1894

Né le 31 janvier 1872, dans le diocèse de Guerda (Portugal),
José Gonçalves Balthazar, en religion F. Arnaldo, était entré
comme postulant, à Braga, le 28 septembre 1886. Passé à Cintra
au mois d'octobre 1888, il y fut admis à l'oblation le 16 juin 1889.
Le 8 septembre 1890, il prononçait ses premiers vœux à Notre-
Dame de Bonne-Grâce, et son acte des vœux de cinq ans est
daté de Landana, 27 août 1893. C'est dans cette Mission qu'il
vient de succomber à une fièvre pernicieuse, à l'âge de 22 ans.

Dans la lettre annonçant sa mort, le R. P. Eigenmann s'expri-
mait ainsi :

« C'était un bon et charmant jeune Frère : un vrai enfant de
la Congrégation, pieux, simple, dévoué et généreux. Je dirai
même presque trop généreux ou plutôt trop dévoué. Il se dépen-
sait au-delà de ce que lui permettaient ses forces. C'est ainsi
que j'ai toujours pu l'apprécier par les correspondances succes-
sives que j'ai reçues de lui. »

Dans une autre lettre, datée de Luali, 6 mars 1894, le

(1) Cette affection, répandue dans toute l'Afrique intertropicale, est conta-
gieuse et très rebelle. On l'appelle *Barabara* en pahouin, *Aboukwé* en pongoué,
et *Bouba* en swahili. Pour le traitement, on recouvre une ou deux fois par
jour chaque bouton d'une pommade au proto-iodure de mercure (ne pas traiter
tous les boutons à la fois). En même temps, on donne un purgatif.

P. Moulin écrit en ces termes au R. P. Campana, à l'occasion de la mort du F. Arnaldo :

«Ce bon Frère, bien que un peu rude au premier abord, avait su se gagner l'estime de tous les enfants. Ce que j'ai admiré le plus pendant les trois années qu'il a passées avec moi, c'est son zèle pour l'étude de la langue indigène, son impartialité à l'égard de ses élèves, son amour pour le travail et son attachement pour sa communauté.

« Convaincu, dès son arrivée, de la nécessité de parler la langue fiote, il se mit à l'étudier avec une ardeur digne d'un véritable apôtre... Le bon Dieu bénit ses efforts, et, au bout de six mois, notre cher Frère comprenait les Noirs et savait le catéchisme par cœur.

«Mais ce qui faisait de lui un auxiliaire précieux pour la Mission de Luali, perdue au milieu des forêts, c'était son grand amour pour le travail. D'une santé forte et robuste, il prenait lui-même la hache ou la pioche et travaillait avec les enfants. « Nous sommes en Afrique pour nous dépenser, disait-il souvent, « il faut bien leur montrer que le travail ne déshonore pas. »

« Grâce à lui, la Mission de Luali possède deux belles bananeries qu'il a plantées lui-même. D'autres récolteront à sa place.

« Attaché à la Congrégation et aimant sa communauté, il voulait vivre et mourir à Luali. C'est à Landana qu'il s'est éteint, victime de son zèle.

« Espérons que cette première victime de Luali intercédéra pour nous dans le ciel. »

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

- Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :
- Le 26 juillet, le F. Mathurin, du Zanguebar;
 - Le 31, le P. Audren, de Thiès (Sénégal);
 - Le 4 août, le F. Ciry, de St-Joseph de Ngazobil (Sénégalie);
 - Le 6, le R. P. Libermann, revenu de sa tournée de visite aux Antilles et dans l'Amérique du Sud;
 - Le même jour, le P. Parissier, du Para;
 - Le 7, le P. Nolan, des États-Unis;
 - Le 13, le P. Hébir, des États-Unis;

Le 15, les PP. Willms et Zielenbach, des Etats-Unis ;

Le 16, le P. Hermann et le F. Almaque, de la Guadeloupe.

Nouvelle fondation en Portugal. — M^{me} la comtesse de Camarido, si pieuse et si généreuse pour nos Pères de Portugal, vient de faire en leur faveur une nouvelle fondation.

Depuis la mort de sa pieuse tante, Dona Maria Rita Carvajal, une seule pensée préoccupait la bonne comtesse : c'était de mettre à exécution le vœu que cette dame charitable lui avait confié à ses derniers moments et que la mort l'avait empêchée de réaliser elle-même. Nous voulons parler de la fondation d'un asile de vieillards, hommes et femmes, dans son domaine de Campo Maior, ville de 6,000 âmes, située dans la province de l'Alemtejo, non loin de la frontière d'Espagne.

L'asile est confié aux soins des Religieuses de l'Immaculée Conception de Castres, qui dirigent depuis assez longtemps déjà un asile de petites filles, fondé par M^{me} la comtesse près de son palais « das Picôas », à Lisbonne.

Désireuse de pourvoir de son mieux au soin religieux de ce nouvel établissement, qui se trouve dans une ville fort dépourvue de prêtres, M^{me} la comtesse a cru devoir offrir l'aumônerie de cette œuvre à une congrégation religieuse, et c'est à nous qu'elle s'est adressée. Sur l'avis du conseil de la province, le T. R. Père a bien voulu l'accepter, d'autant plus que cette œuvre n'exige qu'un personnel très restreint et qu'elle semble appelée à faire un bien considérable au milieu de cette population si délaissée sous le rapport religieux. La communauté est dédiée à l'Immaculé Cœur de Marie. Son inauguration, présidée par le Nonce apostolique, a eu lieu le 5 août, fête de la Dédicace de Notre-Dame des Neiges ; le personnel se compose du P. Stoll, supérieur, précédemment à Cintra ; du P. Santos, revenu il y a peu de temps des Açores, et des FF. Alipio et Gonçalo, chargés : l'un spécialement du service intérieur de la communauté et l'autre de l'office de sacristain dans l'asile.

Voyage du R. P. Libermann. — De Haïti, où nous avons laissé le R. P. Libermann (1), ce cher Père s'est rendu au Pérou où, sur l'ordre de notre T. Rév. Père, il a visité notre maison de

(1) Voir le numéro de novembre 1893, page 1043.

Lima. Après avoir donné les exercices de la retraite aux Sœurs de Saint-Joseph d'Ica, il s'est rendu par le chemin de fer transandin de Mollendo, et en traversant le lac de Titicaca (3700 mètres au-dessus du niveau de la mer), à La Paz, en Bolivie, pour s'y entretenir avec le président de cette république, au sujet de la réforme de ses séminaires. Le T. R. Père lui ayant donné la mission de terminer ses visites par celle de notre établissement de Para (Brésil), le Père passa du Pacifique à l'Atlantique en franchissant, entre Valparaiso (Chili) et Mendoza (Argentine), la Cumbre, l'un des cols de l'Aconcagua, le plus haut volcan de cette région (7400 mètres). La traversée de la Cordillère le fatigua bien un peu; il arriva néanmoins sain et sauf à Buenos-Ayres, où il prit un transport pour le Para. Il fit son entrée à notre établissement de Bélem deux mois après avoir quitté Lima; et, après un nouveau voyage de plus de 400 lieues à l'intérieur de l'Amazone, il nous est revenu très bien portant, le 5 août dernier, après une absence d'environ un an et demi.

Avis. — Prière à nos confrères du Congo portugais, de la Cimbébasie et du Cunène de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Nous espérons recevoir sous peu ceux du Congo Français et de l'Oubanghi.

Maison-Mère, le 30 août 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Zeuxeur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — *Gabor* (suite). *Bengas*. — *Donghila*. — *Fernan-Vaz*. — *Lambaréné*. — *Lastoursville*. — **Nécrologie**. *Décès* : PP. *Levadoux*, *Réplumaz*, *Reffé*, *O'Brien*. — *Avis*.

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis récemment, par décision de la Maison-Mère :

Aux vœux perpétuels :

Le P. FRIESS, de la communauté d'Épinal;
 Le P. THIERRY, de Cellule, et le P. UNVERZAGT, de Seyssinet;
 Le P. RIALLAND, de la Mission de Sénégalie;
 Les PP. MURATON et EHRAR, du Cunène;
 Les PP. FLICK et OBERLÉ, du Zanguebar;
 Le P. CHARDIN, de la communauté de Saint-Denis (Réunion);
 Le F. ALBERT Coady, de la communauté de Rockwell;
 Les FF. LUCAS Ferreira et AUGUSTO Soares Queiroga, de Cintra;
 Le F. LUIZ Gonzaga, de Huilla.

Aux vœux de cinq ans :

Les PP. GRENET, de Beauvais; DUMONT et SUNDHAUSER, de Merville; SÉMERY, de Cellule; MURPHY (Daniel), de Rockwell; STEINMETZ et BAILLY-COMTE, de la Mission du Gabon; GIGUELAY et ULRICH, du Cunène; STREBLER et DIETLIN, du Zanguebar; Henri MAC DERMOTT, de Pittsburg;

Les FF. PHOCAS Peytel; PARFAIT Schneider; PROSPER Becker; GILLES Brunagel; EUCHER Schnœring; NOLASQUE Disch et TRÉMEUR Loringer, de Saint-Ilan; ARTHUR Heinrich, de Grignon;

HERVÉ Le Pape, d'Orgeville; PRUDENT Mesnildray, de Merville;
EMERY Kurst, de Seyssinet; DONATIEN Hofmann, de Cintra;
ANTONINO Pereira, de Huilla; OTHON Weigel, du Zanguebar.

A la profession.

LE 1^{er} SEPTEMBRE, A LA MAISON-MÈRE :

Le P. GOODMAN James-Aloys, né le 5 déc. 1863, à Avoca, Irlande
Messe à dire à l'intention du T. R. Père, le 1^{er} de chaque
mois :

A PITTSBURGH, LE 13 MAI 1894 :

Le F. ANDREW Dreyer, né le 13 mai 1866, à Allegheny (États-Unis);

A CHEVILLY, LE 8 SEPT. 1894, LES FF.

FRATERNE Haberbusch, né le 16 avril 1874, à Kaysersberg (Alsace);
LANDELIN Neumeyer, né le 12 juillet 1873, à Epfig (Alsace);
LUDAN Schænahl, né le 31 juillet 1870, à Ribeauvillé (Alsace);

A SAINT-ILAN, LE 16 SEPT. 1894, LE F. :

LÉON Hiart, né le 30 juillet 1869, à Saint-Servan (Ile-et-Vilaine);

A CINTRA, LE 8 SEPT., LES FF. :

ALFONSO Gomès, né le 30 nov. 1859, à Freiria (Portugal);
AMADEU Marqués, né le 23 mars 1864, à Fortozendo (Portugal);
ILLIDIO Jorge, né le 20 avril 1872, à Agoas Bellas (Portugal);
CASIMIR Lülsdorf, né le 30 oct. 1861, à Langel (Allemagne).

A l'oblation.

A CHEVILLY, LE 8 SEPT., LES POSTULANTS. FF. :

KUENTZ François, du diocèse de Strasbourg, en rel. *F. Robert*;
HÆGER Aloys, du diocèse du Strasbourg, en religion *F. Alban*;
DOLLINGER Antoine, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Aurélien*;
TOGNO Jean, du diocèse de Strasbourg, en religion *F. Edèse*;
WANDERER Aloys, du diocèse de Strasbourg, en rel. *F. Séverin*.

A CELLULE, LE 22 JUILLET, MM. :

KLEINHOLTZ Armand, du d. de Strasbourg, pat. de rel. s. Honorat;
SARDIEU Marius, du dioc. de Clermont, pat. de rel. s. Gratien;
COUTURIER Romain, du d. de Troyes, p. de r. s. Louis de Gonzague;
GRASSET François, du dioc. de Rodez, pat. de rel. s. Pierre-Claver;
CONRATH Jules, du d. de Strasbourg, p. de r. s. Louis de Gonz.;
WACH Adolphe, du dioc. de Strasbourg, p. de rel. s. Jean-Marie;
DUFFNER Émile, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Georges;

BOURGHARDT Charles, du d. de Strasbourg, p. r. s. Ignace de Loyola ;
 KNAB Émile, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. Marie-Joseph ;
 SCHUPP Édouard, du d. de Rottembourg, p. r. s. Louis de Gonz. ;
 TRUTTMANN Jérôme, du d. de Minversheim, pat. de rel. s. Florent.

AU NOVICIAT DE CINTRA, LE 8 SEPT. LES FRÈRES :

PINHEIRO Manoel, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Isidro* ;
 PEREIRA Francisco-Antonio, du d. de Braganca, en rel. *F. Pedro* ;
 SOARES Guilherme Caetano, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Lino* ;
 BICHO Manoel-Joaquim, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Angelo* ;
 RIBEIRO Januario, du d. de Lamégo, en rel. *F. Januario*.

A DÉTROT, LE 13 MAI, LE P. :

THEUT Joseph, du diocèse de Culm, en religion *F. Ignace*.

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

(*Suite.*)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DES BENGAS

(CAP ESTÉRIAS)

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. La situation : fondation, abandon, reprise, suppression décidée et retirée.
 — 2. Un code nouveau. — 3. Les œuvres du Cap. — 4. « Le grand Palabre
 des Cochons » et destruction des fétiches.

1. — La station de Saint-Joseph des Bengas, au cap Estérias, est située au nord de Libreville, à environ 6 heures de canot et à 8 heures de marche de cette ville. Sa fondation remonte à 1849, et le souvenir des PP. Lossodat, Clément, Bouchet et Poussot y est toujours vivant. Mais, abandonnée en 1859, elle n'a été reprise qu'en 1878.

Depuis cette époque, la diminution de la population, son indifférence religieuse et, souvent, le manque de nourriture pour les enfants ont soulevé de nouveau la question de son existence ; mais, quoique bien des fois supprimée en principe, la Mission a toujours été maintenue.

Au mois de novembre dernier, l'avis unanime ayant été de ne laisser là qu'un poste de catéchiste où, de temps en temps, passerait un missionnaire, le P. Duron, qui venait de succéder au P. Pacé, se mit cette fois en devoir d'exécuter sérieusement la

sentence portée. Les vieilles cases furent abattues, les matériaux encore bons prirent le chemin de Sainte-Marie, l'école fut supprimée et les poules, les canards, la vaisselle, les meubles, embarqués...

A cette vue, les Bengas tombèrent dans un grand étonnement : « Tout cela, dirent-ils, est maintenant sérieux. On nous abandonne ! » Puis, le bruit de cette retraite se répandit aussitôt au loin : les Boulous, les Pahouins, tout le monde se moquait des Bengas, « si méchants, que les missionnaires les laissaient au diable ».

Le conseil général des vieux et des jeunes se réunit sur-le-champ. Le plus lettré de la tribu, Hyacinthe, rédigea une pétition remarquable où il mit toute son âme, mêlant aux excuses les plus sincères, les plus belles promesses, et même, au français le plus invraisemblable, quelques mots de latin. Mgr Le Roy, réclamé avec instance, se fait attendre, reçoit députation sur députation et finit, cependant, par se rendre au cap Estérias, avec le P. Monnier et le P. Buléon.

2. — C'était un dimanche : tous les Bengas étaient là. Après la messe, pendant laquelle les sermons ne manquèrent pas, une assemblée générale fut tenue devant la Mission, et la journée se termina solennellement par la rédaction d'un acte par lequel les Bengas prenaient les engagements suivants, qui répondaient aux principaux obstacles que la Mission avait jusqu'ici trouvés au milieu d'eux :

1° Engagement, pour arriver à supprimer graduellement la polygamie, de faire appel à des serviteurs ou à des servantes et, dans les grandes circonstances, de réunir parents et voisins pour les travaux des champs ;

2° Défense d'apporter désormais d'autres empêchements au mariage que ceux reconnus par la loi de l'Eglise et par la loi française ;

3° Défense de livrer à des polygames les enfants baptisés ;

4° Défense de marier les enfants avant leur nubilité, et défense, quand elles seront nubiles, de les marier sans leur consentement.

Une amende fut en outre décrétée contre tout délinquant, avec obligation de revenir sur ses actes. Cette amende devait être déterminée par les chefs et partagée entre eux.

En outre, les chrétiens unis illégitimement devaient faire

régulariser leur mariage, les baptisés se faire instruire, les païens suivre le catéchisme, tout le monde enfin assister fidèlement à la messe le dimanche.

3. — Eh bien ! les Bengas, cette fois, ont fait honneur à leurs engagements. Sans doute, la question des faits accomplis, et sur lesquels il était difficile de revenir immédiatement, existait pour un certain nombre ; mais on peut dire qu'il a passé sur ce petit peuple un souffle d'en haut, dont nous avons le devoir de tenir compte. En quelques mois, il y a eu 23 baptêmes, dont 15 d'adultes endurcis, 15 premières communions de vieux retardataires et 9 mariages.

En ce moment, les catéchismes sont de plus en plus fréquentés, l'Église est toujours comble le dimanche, et Hyacinthe, devenu catéchiste, montre un zèle et jouit d'une autorité remarquables, surtout pour instruire les femmes qui ne comprennent que le benga.

Dans ces conditions, le maintien de la station a été décidé, comme communauté annexe de Sainte-Marie, d'autant plus que l'administration du Gabon couvre en partie les frais du personnel. Celui-ci se compose en ce moment du P. Duron et du F. Théophile. Une quinzaine d'enfants, constituant une petite école professionnelle, entretiennent la propreté et prennent soin de la basse-cour et du jardin. En outre, on a vu, — et ce sera l'œuvre principale du Cap, — que le petit séminaire doit y être transporté. L'endroit est sain, agréable et solitaire : ce sera aussi, à l'occasion, un vrai *sanatorium* pour les missionnaires qui auront besoin de repos, de solitude et de poisson frais.

4. — Malheureusement, le pays est éprouvé en ce moment par la famine. Toutes les plantations de manioc sont dévorées par les sangliers et les porcs-épics, et c'est ce qui a nécessité de nouveau l'intervention de Mgr Le Roy, appelé instamment par les Bengas pour traiter sur place « le grand palabre des cochons ». Mgr Le Roy est venu, accompagné du P. Monnier. D'après les Bengas, voici l'affaire dans toute sa simplicité : Les sangliers ont été appelés par d'anciens sorciers, morts aujourd'hui, mais qu'on connaît et que la jalousie dévore. Ils se nomment Tokonyè et Ngokè. Leurs fétiches sont gardés par tel et tel, leurs successeurs, et qu'on désigne. Inutile de chercher à tuer ces bêtes, de leur tendre des pièges ou d'enclorre les

champs : elles sont intelligentes. Elles ont à leur tête un chef, un sanglier, un nommé Imôli, en qui s'incarne une vieille femme; et, toutes les nuits, ce... cochon de capitaine rassemble ses bandes et s'en va tout dévaster. Mort aux sorciers et aux sorcières!

Les Bengas ne sortent pas de là; pendant trois jours, les réunions se succèdent; une fois même, tout le monde est resté à la Mission de 7 heures du matin à 6 heures du soir, sans manger, sans boire et sans cracher, parlant, discutant, attendant que Monseigneur rendît son arrêt. Pendant ce temps, celui-ci voyait *en direction*, un à un, les vieux et les jeunes. L'occasion était trop belle pour ne pas en profiter et pour ne pas conduire les Bengas bien au-delà de ce qu'ils voulaient d'abord, à la destruction de tous leurs fétiches. C'est ce qui eut lieu; une case, en particulier, fut découverte qui était ignorée du plus grand nombre et qui en était littéralement remplie, une sorte de case-chapelle où tout un culte était organisé, où des torches brûlaient tous les jours au milieu de crânes, d'ossements, de statuètes, etc., où des offrandes journalières étaient apportées, un vrai temple du diable. Tout a été détruit, dévalisé, renversé; successivement, les Bengas ont livré leurs vieux gris-gris, dont quelques-uns étaient conservés depuis plusieurs générations, et, le jour de l'Ascension, après le salut du Saint-Sacrement, tous ces fétiches rassemblés dans une grande pirogue ont été portés au large et jetés à la mer; un grand arbre sacré fut coupé par la base, puis eurent lieu la malédiction solennelle de tous les fétiches qui seraient encore restés cachés dans le pays, l'enterrement des ossements des ancêtres conservés jusqu'alors mystérieusement dans les cases, l'admission des accusés à baiser l'Evangile et à jurer qu'ils n'approuvaient pas la conduite du « capitaine » des sangliers, l'absolution des prétendus sorciers et sorcières, et enfin la bénédiction de l'assistance. C'était pittoresque et beau.

Mais, que voulez-vous? les sangliers sont toujours là; seulement ce ne sont plus des sangliers ensorcelés, on en a déjà tué plusieurs, et l'on attend maintenant la saison sèche pour organiser des battues générales. Puisse-t-on réussir à les exterminer tous, y compris ce grand cochon de capitaine!

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE DONGHILA.

(RIVIÈRE KOMO)

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. Personnel. — 2. Visites : le P. Adam, Mgr Le Roy. — 3. Voyage aux Monts de Cristal. — 4. Autres visites. — 5. Ministère. — 6. Enfants. Les apprentis. — 7. La guerre. — 8. Les Sœurs.

1. — Depuis 1892, la mission de Saint-Paul de Donghila (rivière Komo) a pris de nouveaux développements et son personnel s'est accru. Il comprend actuellement le P. Stalter, supérieur et économiste; le P. Bailly-Comte, spécialement chargé du ministère extérieur dans le Komo et les nombreuses rivières qui s'y jettent; le P. Riff, directeur de l'école; et le F. Othmar, chargé des ouvriers et des cultures. Enfin, dans ces derniers temps, trois religieuses de l'Immaculée Conception sont venues se mettre à la tête d'une école et d'un hôpital.

2. — Après la mort du regretté P. Gachon et le départ du P. Klaine pour la France, le P. Adam fut envoyé, comme supérieur, au Gabon. Un mois après son arrivée, il voulut bien venir nous visiter et nous apporter les consolations et les encouragements dont nous avons besoin. Après être resté quelques jours au milieu de nous, il reprit le chemin de Sainte-Marie.

En 1893, nous avons eu la visite de notre nouveau Vicaire apostolique. Ce fut le 4 avril, mardi de Pâques, que Mgr Le Roy vint pour la première fois à Donghila. Arrivé à trois heures du soir, à bord d'un bateau de l'État, Sa Grandeur descendit à notre embarcadère, où l'attendaient Pères, Frères, enfants et indigènes des villages de Donghila. Au moment où il mettait pied à terre, une salve bien nourrie de coups de fusils se fit entendre, et nos enfants, de leur plus belle voix, lui souhaitèrent la bienvenue en lui chantant un cantique choisi pour la circonstance. A la fin du cantique, après avoir salué et béni Pères et Frères, Monseigneur adressa quelques mots à l'assistance et monta à la maison d'habitation des Pères, accompagné des enfants et d'un grand nombre d'indigènes émerveillés et remplis de joie. De la colline, que domine notre maison, il se rendit directement à la chapelle et vint, quelques instants après, recevoir au milieu de la foule les salutations des indigènes. Charmé de

voir ces bons Pahouins, Monseigneur échangea quelques mots avec eux et leur donna sa bénédiction.

Le lendemain, Sa Grandeur administra le sacrement de confirmation à 20 de nos enfants et à 2 de nos ouvriers. Elle partit ensuite en compagnie du P. Supérieur visiter les villages de la rivière Komo et reçut partout le meilleur accueil. Monseigneur fut heureux de rencontrer bon nombre de chrétiens et administra, à plusieurs, le sacrement de Confirmation.

De retour à la Mission, il resta encore quelques jours parmi nous et nous fortifia par ses paroles et ses conseils. Le 11 avril, Monseigneur nous quitta, nous laissant la douce espérance de le revoir bientôt. En effet, il est revenu cette année dans le cours d'une excursion qu'il a faite avec les PP. Stalter et Pringault, dans le Haut-Komo et les Monts de Cristal, en compagnie de M. Crévost, délégué du gouvernement et chargé de choisir un endroit favorable pour l'établissement d'un *sanatorium*.

3. — L'expédition, après avoir reconnu le cours du fleuve, remonta un de ses affluents, le Mbè, aussi important que le Komo lui-même, et aboutissant, après de pénibles marches en forêt, à une cascade magnifique qui n'avait pas encore été visitée. La rivière, large d'environ 40 mètres, s'y précipite d'une hauteur de plus de 50, dans un gouffre creusé entre deux montagnes. L'eau remonte en de grandes colonnes de vapeur où se forme, le matin, un arc-en-ciel mouvant qui présente un spectacle magnifique. Malheureusement, il n'y a pas d'habitants dans ces montagnes, qui sont d'ailleurs saines, fraîches et dignes d'intérêt, et où il est probable que les projets de M. de Chavannes n'aboutiront pas. Dans les nombreux villages qui se trouvent plus bas, Monseigneur et les Pères reçurent des Pahouins un excellent accueil, dû autant à l'influence de la Mission de Donghila qu'aux nombreux enfants qui y avaient déjà passé.

4. — Au mois de juillet 1893, nous avons reçu encore la visite du commandant de la marine, M. Gervais, accompagné de sa femme et de M. Le Méauté, médecin-major à l'hôpital de la colonie. Ils venaient goûter les plaisirs que le bon air et la belle situation de Donghila offrent aux Européens.

Ajoutons à ces visites, celles de bon nombre de Pères du vicariat du Gabon et celle du P. Stoffel, ancien économiste de Sainte-Marie et, depuis, supérieur de la station de Mayumba

(Congo-Français), qui demeura quelques jours parmi nous avant de retourner en France.

5. — Le ministère comprend ici la visite des chrétiens et des païens, dispersés dans un grand nombre de villages des rives du Komo et de ses affluents, le recrutement des enfants de la station, et les catéchismes.

Chaque année, à plusieurs reprises, nous allons visiter nos anciens enfants chrétiens qui restent toujours bien disposés à notre égard, mais qui, hélas ! trop souvent, ne suivent pas tous les conseils que nous leur avons donnés. Sous l'influence pernicieuse des mauvais exemples et des mauvais traitements des païens, plus d'un abandonne un instant ses pratiques religieuses. Nous essayons de les relever, de les encourager, de les soutenir dans leurs épreuves et de les détourner du mal. Tous les ans, à l'époque des grandes fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint, plusieurs viennent à la Mission remplir leurs devoirs et puiser aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ les forces nécessaires pour combattre et vaincre le démon, si puissant dans ce pays.

Il faut ajouter que quelques-uns nous donnent de réelles consolations, non seulement par leur persévérance, mais aussi par les services qu'ils nous rendent, par le bien qu'ils disent de nous, par l'accueil qu'ils nous font et surtout par les baptêmes qu'ils administrent eux-mêmes. L'un d'eux a converti un chef important et lui a fait renvoyer dix femmes sur onze. Plusieurs ont baptisé, à l'heure de la mort, leur père, leur mère, leurs parents, leurs voisins.

Il y a quelques années encore, le saint ministère portait peu de fruits auprès des païens. Cela tenait à ce que, n'étant que deux Pères pour le service de la station, nous ne pouvions pas aller assez souvent dans chaque village. Les Pahouins, venus sur la côte depuis bientôt dix ans, ne nous voyant que rarement au milieu d'eux, n'avaient pas encore bien compris la raison de notre établissement en ce pays et manquaient de confiance en nous. Mais, depuis un an environ, les Pères, les visitant plus souvent que par le passé et leur faisant comprendre la cause de notre présence au milieu d'eux, amènent insensiblement ces pauvres Noirs à accepter la doctrine de l'Évangile et les bienfaits de notre religion. C'est pourquoi, quand nous

allons aujourd'hui dans les villages, nous avons la consolation de faire toujours quelque bien en administrant le baptême à des moribonds. Dans ce genre d'apostolat, les chrétiens sortis de la Mission nous sont souvent d'un puissant secours, en nous montrant les malades et nous aidant à les disposer à recevoir le baptême; ils instruisent aussi quelque peu leurs compatriotes sur les principales vérités de la religion, et font tomber les préjugés que les païens ont contre nous.

6. — Dans les voyages que nous faisons en rivière, nous ne nous bornons pas à évangéliser les païens et à fortifier les chrétiens dans leur foi, nous recrutons aussi des enfants pour la station. Les Pahouins, qui, il y a dix ans, nous refusaient leurs enfants, non seulement nous les confient volontiers aujourd'hui quand nous passons, mais viennent nous les amener eux-mêmes à la Mission. En ce moment, nous en avons près de 70 qui reçoivent ici l'éducation religieuse et nous satisfont, en général, par leur bonne conduite. Ils aiment à vivre au milieu de nous, et, si parfois ils retournent dans leurs villages, ils ne tardent pas à revenir nous supplier de leur permettre de rentrer à la Mission : « Car, disent-ils, ils ont trop de misères parmi les païens, qui veulent leur faire perdre la foi et le ciel. » Aux grandes fêtes, ils tiennent à s'approcher des sacrements et se préparent de leur mieux à les recevoir. Chaque année, plusieurs ont le bonheur de faire leur première communion, et un plus grand nombre, celui de recevoir le baptême : ce sont là de grandes et bien douces consolations au milieu de nos peines.

Un de ces enfants, qui demeurait depuis plus d'une année à la Mission, aimé de tout le monde à cause de son intelligence, de sa sagesse et de sa piété, voyait arriver avec plaisir la fête de Pâques où il pensait recevoir le saint baptême. Le jour tant désiré approchait; aussi redoubla-t-il de ferveur, pendant la retraite préparatoire surtout. Le Père qui en était chargé ne put s'empêcher d'admirer la conduite de ce petit catéchumène et de le donner aux autres comme modèle. Le jour de Pâques, après avoir été baptisé, notre néophyte ressemblait à un petit ange, tant la joie était peinte sur son visage et la candeur dans son âme. Plusieurs semaines se passèrent : l'enfant était toujours le modèle de ses condisciples et jouissait d'une parfaite santé, quand, un jour de promenade, causant gaiement avec quelques

camarades, il se mit à leur dire d'un air plein de conviction : « Moi, je suis chrétien maintenant. J'ai peur de retourner dans mon village et d'y commettre encore le péché, et de tomber en enfer. Priez pour moi. De mon côté, je veux dire tous les jours mon chapelet pour mourir chrétien et pour aller au ciel. Et quand je serai mort, il faudra que vous priiez bien encore pour moi. » Deux jours après, il tomba subitement malade ; les soins les plus assidus lui furent prodigués, mais inutilement ; le troisième jour, il recevait les derniers sacrements et mourait. Sa prière avait été exaucée : il était mort chrétien, et, nous osons l'espérer, Dieu l'a placé dans son paradis, intercesseur prédestiné de la Mission et de ses malheureux frères Pahouins !

En dehors de l'école proprement dite, nous avons celle des apprentis, créée il y a quelques mois, et qui compte une vingtaine d'enfants. Cette œuvre a pour but l'apprentissage de différents métiers, tels que jardinier, menuisier, cuisinier, etc. L'oisiveté est la mère de tous les vices ; aussi quand nous pourrons l'éloigner d'un bon nombre de jeunes gens, nous diminuerons bien des occasions, nous éloignerons bien des misères, nous ferons des hommes et surtout des chrétiens. Daigne le Ciel bénir cette nouvelle œuvre et lui accorder les heureux résultats que nous en attendons.

7. — Dans notre dernier *Bulletin*, nous avons déjà parlé du projet d'une école de filles pour venir au secours de la femme pahouine, jusqu'ici complètement délaissée, et nous ménager des mariages chrétiens. Mais, avant de mettre ce projet à exécution, notre Mission a eu bien des difficultés à surmonter, bien des sacrifices à faire. Le premier obstacle fut l'acquisition d'un terrain occupé par les indigènes et que nous ne pûmes acquérir qu'après de longs et pénibles pourparlers. Cet obstacle surmonté, il s'en éleva un autre plus grand et plus sérieux : à côté de nous, résidait un village pahouin qui prétendait s'étendre au-delà des limites prescrites et empiéter sur notre propriété. A plusieurs reprises, des bornes furent posées et, chaque fois, enlevées par les indigènes. Voyant qu'ils voulaient violer nos droits et la justice, nous leur fîmes de sévères remontrances, qui n'aboutirent qu'à exciter davantage les esprits. Les Pahouins se moquèrent de nous, insultèrent le gouvernement et enfin se déterminèrent à nous faire la guerre. Au mois d'août,

la Mission dut faire appel à la force armée et, avec le secours de 25 miliciens commandés par deux officiers français, nous parvîmes à éloigner nos ennemis et à nous faire respecter. Leur village fut brûlé, et quelques centaines de coups de fusils, qui, heureusement pour la Mission et pour ses œuvres, n'atteignirent personne, leur inspirèrent une crainte salutaire. Pendant plusieurs mois, nous dûmes nous tenir sur la défensive, craignant à chaque instant d'être envahis par nos ennemis, et exposés jour et nuit aux dangers et aux alertes. Nous avons prié Dieu de venir à notre aide et notre prière a été enfin exaucée. La Mission n'a eu à déplorer aucun dommage et la paix lui a été rendue. Ses ennemis, qui, d'ailleurs, étaient hautement désapprouvés par nos autres voisins, ont imploré leur pardon et sont aujourd'hui nos protégés et nos amis.

8. — Débarrassés de cette petite guerre, nous pûmes enfin librement nous occuper de l'établissement des Sœurs sur le terrain acquis. Lorsque les matériaux furent prêts, au commencement du mois d'août, l'emplacement de la nouvelle maison ainsi que la première pierre furent bénits. Les travaux, commencés sous la direction du P. Supérieur, se poursuivirent avec entrain pendant plusieurs mois. La maison, presque terminée en février, permit de recevoir les Sœurs qui arrivèrent ici dans le même mois. Les religieuses, en s'occupant de la femme pahouine, vont donner un nouvel essor à nos œuvres et, nous l'espérons, avancer à grands pas la conversion de la race. Mais, il faut bien l'avouer, la chose n'est pas facile. Le Pahouin se sépare volontiers d'un garçon, qui ne lui rapporte rien, mais il garde ses filles comme un trésor jusqu'au jour où il pourra les vendre, car elles se vendent à des prix très élevés. En attendant, il faut les habituer au travail, et le Pahouin refuse de les confier à ses meilleurs amis. Malgré tout, les Sœurs ont déjà reçu six enfants et il y a espoir que ce nombre augmentera prochainement. En outre, un hôpital de femmes vient d'être ouvert; il abrite en ce moment une dizaine de malades.

Daigne le bon Dieu nous continuer ses faveurs, bénir nos œuvres et sauver ces chers Pahouins, nos vieux sauvages!

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE, A FERNAN-VAZ

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. L'ouragan de 1892. — 2. Ecole. — 3. Jeunes gens. Influence de la Mission.
 4. Visite de Mgr Le Roy. — 5. Voyage du P. Buléon chez les Ashiras. —
 6. Personnel. — 7. Le nouveau code des Nkonis. — 8. La concessio:
 Le Châtelier. — 9. M. Garnier et les gorilles.

1. — A l'époque où finissait notre dernier *Bulletin*, un ouragan terrible s'abattait sur la mission de Sainte-Anne, et endommageait violemment notre belle église. Le toit avait été presque tout entier arraché, et les tôles furent projetées à plus de cent mètres aux alentours. Le dortoir des enfants s'écroula, et c'est à la protection de notre bonne mère sainte Anne, sans doute, que nous avons dû de n'avoir aucune mort à déplorer. Pour réparer ce désastre, il eût fallu trouver des ouvriers sur-le-champ, car la saison des pluies n'était pas terminée. Cela nous fut malheureusement impossible et, pendant plus de quatre mois, l'eau tomba sur notre église découverte. Enfin, le 7 août 1892, le F. Dioscore arriva de Sainte-Marie avec sept apprentis et, en trois semaines, notre église avait repris son primitif aspect. Nous en avons profité pour garnir la nef de deux rangées de bancs qui nous permettent, aujourd'hui, de recevoir plus de cinq cents fidèles. La sacristie, à son tour, a été ornée d'un joli meuble en bois du pays, vraie œuvre d'art qui cause l'admiration de tous les Européens qui passent ici.

2. — Notre tâche principale est toujours l'éducation des enfants, car c'est sur eux, principalement, que nous fondons l'avenir du pays. Ils sont, en ce moment, au nombre de cinquante-deux. Leur esprit est tout à fait docile, ouvert et laborieux. Nous les habituons beaucoup à la propreté, et c'est à cette précaution, peut-être, que nous devons de n'avoir jamais d'épidémie d'aucune sorte. Le P. Bichet vient, en outre, de les vacciner tous, la petite vérole ayant fait, depuis deux mois, son apparition dans la région du Lac.

L'école est tenue par le F. Elme, né au Gabon ; et les cinquante petits Nkomis qui la composent, lui donnent une besogne importante. MM. les agents du gouvernement qui viennent leur faire passer chaque année l'examen réglementaire, n'ont cessé de se montrer très bienveillants à notre égard et nous ont toujours

témoigné, en nous quittant, leur satisfaction pour les résultats obtenus.

Mais ce que nous inculquons surtout aux enfants, ce sont les principes religieux, et nous sommes heureux de constater, dès maintenant, les fruits portés par cette éducation. Il n'est pas rare de voir nos anciens élèves faire trois et quatre heures de pirogue pour venir assister aux offices, le dimanche. Quelques-uns, usant de leur propre initiative, ont instruit leurs camarades de village, et les ont présentés, ensuite, aux examens du baptême.

3. — Nous nous occupons aussi des jeunes gens, qui se sentent, en général, attirés vers la Mission, et beaucoup d'entre eux manifestent le désir de s'engager comme ouvriers parmi nous, afin d'avoir l'occasion de s'instruire et de se faire baptiser. Ils comprennent le ridicule des fétiches et s'en débarrassent volontiers pour les remplacer à leur cou par une médaille de la Sainte Vierge. Nous avons pu baptiser, l'année dernière, une trentaine de ces jeunes hommes. Dans ce pays, malheureusement, les mariages rencontrent beaucoup d'obstacles, et nos néophytes, pleins de ferveur aujourd'hui, sont fort exposés, plus tard, à mener une vie irrégulière, jusqu'à ce qu'ils soient en mesure de mettre ordre à leur situation; mais cela ne peut se faire qu'avec de l'argent. Il est certain, d'autre part, que nous avons acquis toute la sympathie de la race nkomie. Les palabres du pays, même les plus graves, se règlent toujours à la Mission. « Le Père, disent-ils, est l'ami de tout le monde; il termine les affaires très vite et très bien. » Tous lui obéissent, et les Pahouins eux-mêmes, qui possèdent déjà quelques villages dans le Lac, sont venus plusieurs fois ici soumettre leurs différends; mais le cas est plus rare, car ils ont peur de se montrer devant les Nkomis. C'est à cette influence que nous devons de pouvoir pénétrer partout. Les préjugés qui existaient autrefois contre le baptême ont entièrement disparu. Afin de répondre au désir de plusieurs chefs, amis de la Mission, nous pensons, cette année, installer des catéchistes sur les principaux points du Lac. Beaucoup de ces chefs, en effet, voudraient être baptisés à l'heure de la mort pour ne pas aller brûler *au feu*. Je dis : à l'heure de la mort, parce qu'il leur en coûte de répudier leurs femmes, de restituer le bien mal acquis et de renoncer publiquement aux fétiches. Le chemin du ciel est partout difficile.

Mgr Le Roy a été heureux de constater lui-même ces excellents résultats.

4. — Monseigneur est venu nous voir pour la première fois le 11 juin 1893. Un avis, de Libreville, nous avait prévenus de sa visite. Inutile de dire que nous l'avons reçu avec toute la solennité qu'il nous a été possible de déployer. La Mission était pavoisée, sans exception, de drapeaux et d'oriflammes. Les cloches sonnèrent à toute volée, et le canon retentit pour annoncer au loin que *le Grand Minissé* était là. Sa Grandeur, accompagnée du P. Bichet, fondateur de la station de Sainte-Anne, et de M. Gaillard, administrateur de l'Ogowé et du Fernan-Vaz, eut juste le temps de donner la confirmation à 27 jeunes gens et de se rendre compte de notre situation ; car il fut informé aussitôt que le bateau *l'Éclairneur*, qui faisait son premier voyage, devait repartir sur l'heure. Il fallut bien se résigner.

5. — Le P. Buléon, qui en avait demandé l'autorisation à Monseigneur, est allé faire une excursion, à l'est du Fernan-Vaz, chez les Ashiras. Il revint, après une absence de vingt-sept jours, nous assurant qu'il y avait là-haut un pays magnifique, une tribu nombreuse, tranquille et hospitalière, et un champ de travail immense.

Le P. Buléon a quitté Sainte-Anne au mois d'octobre, pour aller prendre quelque repos en France, y faire imprimer des ouvrages pongoués et se préparer à de nouveaux labeurs.

6. — Le P. Bichet est alors revenu prendre son ancienne place ; mais ses forces ont bientôt trahi son courage, et le P. Breidel a dû lui être adjoint, il y a quelques jours, pour le ministère extérieur. A son tour, le P. Steinmetz est rentré à Libreville.

7. — Monseigneur était venu lui-même installer le P. Bichet et suppléer à ce qui avait manqué à sa première visite. Il était à bord de l'avis *la Cigogne*. Il put, cette fois, demeurer plusieurs jours, visiter les villages environnants et convoquer une grande assemblée de chefs, dans laquelle figurait Ré-Ngondo, l'empereur des Nkomis, sans parler d'une délégation de femmes et de jeunes gens. La réunion eut lieu dans la salle ordinaire des palabres, qui est aussi la salle des catéchismes et des marchés. Le commandant de *la Cigogne* était là, avec un officier et un médecin de la marine. Après de sérieuses discussions, des

discours en règle et des délibérations particulières, le code nkomi fut solennellement modifié sur divers points très importants :

1° Abolition de l'épreuve du poison ou mboundou, en vertu de laquelle, à la suite d'accidents, de maladies ou de morts, les sorciers sacrifiaient annuellement un très grand nombre d'innocents;

2° Défense, à l'avenir, de livrer les petites filles avant leur nubilité, contre argent ou marchandises, à leur prétendant;

3° Défense, quand elles seront nubiles, de les livrer malgré elles;

4° Autorisation aux jeunes gens non mariés de délivrer les enfants déjà livrées aux conditions précédentes, moyennant une somme égale en marchandises ou en espèces.

Une pièce officielle fut rédigée, signée par les chefs, contresignée par M. Simon, lieutenant de vaisseau, et approuvée ensuite par l'administration du Gabon.

Ce même jour, et en vertu de ces ordonnances, une femme libre, un vieil esclave et un enfant furent sauvés d'une mort certaine. Depuis, le P. Bichet, dans les palabres qu'il préside et qu'il règle, a fréquemment occasion de se baser sur ces conventions et il faut reconnaître qu'il est toujours écouté.

C'est un pas sérieux vers la civilisation et le christianisme. Puissent ainsi toutes les barrières tomber une à une et bientôt!

8. — A un autre point de vue, en ce moment, le Fernan-Vaz fait encore parler de lui. Une entreprise, dirigée par le capitaine Le Châtelier, et dans laquelle figurent des capitalistes connus, est montée pour l'exploitation du Lac et des contrées environnantes (bois, mines, cultures, etc.). Pour juger, attendons et voyons. Quant à nous, de récentes acquisitions nous font une part largement suffisante : il faut tout prévoir.

9. — Les journaux des deux mondes ont assez parlé du professeur Garnier pour que nous soyons autorisés, à notre tour, à dire un mot de cet illustre initiateur, produit par l'Amérique. C'est au Fernan-Vaz, en effet, et à la Mission même qu'il s'est établi pour faire ses études, qui ont duré 101 jours. On sait que son but était d'entrer en relations avec les grands singes, les chimpanzés et surtout les gorilles, avec lesquels il espérait pouvoir parler et entamer des discussions sociales, politiques et

religieuses. Il arriva donc avec une grande cage en acier, qu'il transporta dans la forêt, à un quart d'heure de la Mission. C'est là qu'il se proposait de s'installer pour avoir avec son public spécial de petits dialogues intimes. Il s'y établit réellement; mais, dès la première nuit, une tribu de moustiques avec lesquels il n'avait pas compté, vint lui livrer un assaut d'autant plus désagréable qu'il ne trouvait rien à lui dire. La seconde, des cris lointains de bêtes sauvages le confirmèrent dans la pensée qu'il dormirait beaucoup mieux dans un bon lit. Il résista, cependant, et s'enferma, une troisième nuit, dans sa cage. Enfin, à l'aube, une vieille mère gorille s'avança tout doucement sur le sentier de la forêt, portant son enfant. Au comble de la joie, M. Garnier lui fit les avances les plus délicates; puis, comme elle restait absolument insensible, il se décida à commencer lui-même la conversation. D'après lui, pour parler le gorille en douceur, il faut, autant que possible, imiter le braiement de l'âne. Il y réussissait, du reste, parfaitement et sans effort. Hélas! à ces premiers accents, la vieille regarda le professeur d'un air de profond mépris et se retira sans rien dire.

C'est la seule conversation que M. Garnier avouait, au Fernan-Vaz, avoir eue avec les gorilles.

Très vexé de cet accueil, il classa, désormais, les chimpanzés bien au-dessous de leurs congénères, et, chose plus pratique encore, il se détermina à passer à la Mission le reste de ses nuits. Assez souvent fatigué, d'ailleurs, le *claret* des bons pères, qu'il a qualifiés plus tard d'affreux Jésuites, lui faisait un bien très sensible. Du reste, il a consigné par écrit tout ce que lui ont dit le P. Buléon et les indigènes, ainsi que bien d'autres choses encore. Enfin, il est parti, laissant à la Mission un bon de 500 francs, à toucher chez un négociant, « à titre de don, et quand son argent viendrait ». Le bon, authentique et signé, est écrit avec de l'encre excellente; mais l'argent n'est jamais venu. C'est peut-être une preuve qu'on ne s'enrichit pas avec les singes...

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE LAMBARÉNÉ (OGOWÈ)

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. Personnel. — 2. Epreuves. — 3. Travaux. — 4. Ecoles. — 5. Pertes.
6. Visite du Vicaire apostolique. — 7. Ministère.

1. — La station de Saint-François-Xavier de Lambaréné compte actuellement quatre pères et un frère. Le P. Lejeune, qui est supérieur, dirige les travaux de construction entrepris pendant ces derniers mois; le P. Lévêque est chargé du ministère; le P. Le Clec'h s'occupe des enfants; le P. Trilles, arrivé cette année, tient l'économat. Le F. Austremoine est jardinier et chargé de l'intérieur. Enfin, le F. Dioscore, venu ici pour quelques mois, s'occupe des travaux de charpente et de menuiserie nécessités par la construction d'une nouvelle maison d'habitation.

2. — Au mois d'août dernier, un terrible accident est venu éprouver une fois de plus la station de Lambaréné. Pendant que les chers FF. Albéric et Aubert travaillaient dans notre four à briques, la voûte tomba tout à coup sur eux et les ensevelit complètement. Ils seraient morts cent fois pour une si le P. Le Clec'h ne se fût trouvé là providentiellement avec tous ses enfants. En un instant, ils les eurent découverts; mais le F. Albéric était déjà sans connaissance, et le F. Aubert put dire avec raison : « Une minute de plus et j'étais mort ! »

Aussitôt, les habitants des villages environnants accoururent pour nous aider, et compatir à nos malheurs. Ces Frères étaient très connus et très aimés de tout le monde. Ils furent immédiatement conduits au Gabon par un vapeur loué tout exprès. De là ils sont rentrés en France, où ils seront bientôt rétablis, nous l'espérons; mais le souvenir du four de Lambaréné leur restera...

3. — Nous avons entrepris de grands travaux qui ne sont pas près d'être terminés. A la station des Sœurs, une élégante chapelle en briques a été construite; elle est dédiée à Notre-Dame de la Salette, d'après l'intention d'un généreux bienfaiteur. Notre maison principale a 30 mètres de long : les 200,000 briques qui y sont employées ont été toutes faites par nos enfants, et le bois nécessaire a été trouvé en grande partie dans les environs de la Mission.

4. — La moyenne des garçons de l'école a été, cette année,

de 60 et celle des enfants des Sœurs de 30 environ. La plupart apprennent assez bien et savent parler français, lire, écrire et calculer. Mais ce que nous cherchons surtout, c'est à leur apprendre le catéchisme afin de pouvoir les baptiser et leur faire faire leur première communion. Du reste, ils ne viennent guère que pour cela, de sorte qu'il passe chaque année par la Mission de 150 à 200 enfants, Galoas ou Pahouins, Akèlès ou Ivilis. Ceux qui nous quittent ne sont pas abandonnés pour cela; ils deviennent dès lors les enfants du Père chargé du ministère. Eux-mêmes sont les premiers à l'accueillir dans leurs villages et à l'accompagner jusqu'à la Mission les jours de grande fête. Beaucoup d'entre eux se font catéchistes et réussissent souvent à arracher au paganisme leurs parents, leurs frères et leurs amis.

5. — Une inondation, comme on n'en avait jamais vu jusqu'à présent, est venue l'an dernier désoler tout le pays situé sur les deux rives de l'Ogowè; toutes les plantations ont été submergées et par conséquent perdues; la Mission elle-même, qui venait de faire un magnifique champ de bananes et de caféiers sur le bord du fleuve, a subi de grosses pertes. Les eaux sont montées à une si grande hauteur que dans beaucoup de villages, il ne restait plus une seule case habitable; nous avons vu de nos propres yeux des maisons complètement ensevelies sous les eaux ou emportées par le fleuve; nos séchoirs à briques, construits à plus de 50 mètres de la rive, étaient envahis et formaient de véritables rapides.

Un autre fléau non moins désolant a enlevé, dans l'espace d'une année, toutes les chèvres et les brebis du pays; un moment, nous avons cru que la Mission serait épargnée; mais actuellement nos moutons disparaissent tous les jours: sur cinquante il nous en reste à peu près quinze, et dans quel état!

6. — Au milieu de tant de tribulations, nous avons eu quelques jours de bonheur; ce sont, en particulier, ceux que notre cher Vicaire apostolique a bien voulu passer au milieu de nous. Notre joie a été grande en voyant l'empressement avec lequel tous nos chrétiens ont quitté leurs villages pour venir se prosterner devant leur nouvel évêque, si ardemment désiré et depuis si longtemps attendu. Notre action est très étendue et nous avons des villages fort éloignés; aussi arrive-t-il de nou-

veaux chrétiens tous les jours. Mgr Le Roy, quoique fatigué d'un long voyage fait dans des pays inconnus, à travers des montagnes et des forêts presque impraticables, depuis les Adoumas jusqu'à Lambaréné, ne voulut jamais refuser la visite de ces pauvres gens, pas même d'un seul; aussi était-il presque constamment occupé. Les cérémonies de confirmation ayant été faites dès le commencement de son arrivée, il dut recommencer jusqu'à trois reprises différentes, à cause des retards; aussi tout le monde s'en retourna-t-il le cœur content.

Tout cela a fait beaucoup de mal aux protestants, nous ne nous en plaignons pas... Malheureusement, Monseigneur, obligé de rentrer à Libreville, ne put faire une tournée apostolique dans nos villages chrétiens éloignés; nous l'avons vivement regretté avec lui, mais ce qui est différé n'est pas perdu. Pendant sa présence au milieu de nous, un mois environ, nous avons eu la consolation d'avoir 25 baptêmes d'adultes et 121 confirmations.

7. — Le ministère devient de plus en plus consolant, chaque année le nombre des baptêmes dépasse celui de l'année précédente; presque tous les grands jeunes gens veulent se faire chrétiens. Les femmes des polygames apprennent elles-mêmes le catéchisme, les cantiques et les prières, et nous supplient de les baptiser : car, disent-elles, si nous sommes ce que vous voyez, nous le sommes de force et nous avons des âmes à sauver comme les autres. Il en est de même pour les jeunes filles non mariées. Il y a donc un grand mouvement vers la religion catholique dans l'Ogowè; certains polygames nous ont même demandé le baptême : actuellement, c'est un honneur d'être baptisé et une honte de ne l'être pas, aussi faisons-nous de nouvelles conversions tous les jours. L'année dernière, nous avons enregistré 153 baptêmes; cette année, nous en avons fait 200 et il nous reste encore trois mois; nous atteindrons le chiffre de 250. Nous avons eu également cette année 76 premières communions et 250 communions pascales; les chrétiens sont, en général, fidèles à leurs devoirs, beaucoup même communient cinq ou six fois par an, aux grandes fêtes. Ceux qui ne font pas leurs pâques sont des gens restés longtemps au service des Européens, et ceux-là, on les montre du doigt; c'est une honte pour eux, et les jours des grandes fêtes ils doi-

vent filer doux s'ils viennent à la messe. Du reste, eux aussi se convertissent tôt ou tard.

Quant aux malades, les chrétiens viennent toujours nous avertir de leur état, et souvent eux-mêmes nous appellent. Autrefois il était difficile de baptiser les moribonds, car les protestants avaient fait courir le bruit que le baptême tuait les malades ; et comme les malades que l'on baptisait mouraient en effet assez souvent, on croyait les protestants. Avec le temps et le bon Dieu, les choses ont beaucoup changé. Plusieurs personnes baptisées pendant leurs maladies sont revenues à la santé, ou sont mortes, assez longtemps après, d'une autre maladie : de sorte qu'on ne dit plus si souvent que c'est le baptême qui tue. Mais, pour éviter ces inconvénients, nous essayons de baptiser toutes les vieilles gens avant qu'ils soient malades ou avant que la maladie soit devenue réellement grave. Voici, entre autres, un fait que raconte à ce sujet le P. Lévêque.

« C'était à environ trente lieues de la Mission. J'étais en voyage ; j'arrivai le soir, vers six heures, dans un grand village Ivili. A peine avais-je mis le pied à terre qu'un enfant chrétien vient me dire : « Père, vite ! vite ! Il y a là-bas un homme qui « veut mourir et désire être baptisé. » Une minute après, j'étais près de lui : Il était couché dehors sur une natte, ne pouvant presque plus respirer. Il avait une fluxion de poitrine qui le tenait depuis sept jours : « Ah ! mon Père, me dit-il, baptise-moi « vite, la maladie m'a vaincu, je vois que je meurs. Tu ne me « connais pas ; mais je sais ce que c'est que le baptême, je « crois dans le bon Dieu et dans l'autre vie, comme les Mission-
« naires et tous les catholiques. Je veux mourir dans ta religion, « c'est celle-là qui est la véritable. » Je le baptisai donc ; tout le monde disait très haut autour de moi : « Il ne passera pas la « nuit. » Moi-même je le pensais ainsi et je rendais grâce à Dieu de m'avoir conduit si à propos et de si loin pour sauver une âme aussi bien disposée. Avant de le quitter, je lui donnai une croix, un chapelet et une médaille. De plus, je le soignai et l'installai de mon mieux dans une case, car j'étais obligé de partir le lendemain matin. Qu'arriva-t-il ? Il ne mourut ni la nuit, ni le lendemain, ni le surlendemain. Trois mois après, je repassais par le même village : ce fut lui qui le premier vint me saluer, plein de vie.

« On dira ce que l'on voudra, mais j'ai vu là la protection divine, d'autant plus que très peu de Noirs guérissent des fluxions de poitrine, vu qu'ils n'ont pas de remèdes. Ce village était rempli de fétiches, et l'on y craignait beaucoup le baptême. Or, depuis ce temps, j'y ai baptisé neuf vieux et vieilles, dont quelques-uns sont déjà dans leur éternité! Les autres, qui sont des femmes, sont devenues de bonnes chrétiennes qui font baptiser leurs enfants. »

On a déjà nommé les protestants plusieurs fois; il y en a donc ici? Oui, il y en a, et beaucoup. C'est parfois une guerre acharnée entre eux et nous, car ils sont fort jaloux de nos rapides progrès. Mais l'arrivée de Mgr Le Roy leur a donné un mauvais coup. De plus, les presbytériens d'Amérique ont quitté l'Ogowè et se sont fait remplacer par des Français et des Suisses, Luthériens et Calvinistes, qui ont singulièrement changé les rubriques américaines. D'abord l'eau pure, qui était de précepte, a été remplacée par vins, liqueurs et eaux-de-vie. Eux qui autrefois arrachaient les croix du cou de nos enfants et déchiraient nos images dans les cases, ont placé dans leurs propres maisons des christes et des tableaux de Notre-Seigneur. On dit même qu'ils ont offert des croix, des médailles et des scapulaires à leurs adeptes, mais ceux-ci scandalisés n'en ont pas voulu. De là, murmures de beaucoup de protestants et railleries de tous les catholiques, qui ont beau jeu à leur demander compte de leurs *variations*. Voici, du reste, un fait arrivé dernièrement au P. Lévêque, et qui, par conséquent, arrive à tous nos catéchistes. Il montrera où nous en sommes avec nos *frères séparés*.

« Au mois de février dernier, je fis un petit voyage au lac Zilé, chez les Enengas, que nous n'avions pas visités depuis longtemps, faute de personnel. A mon arrivée, je trouvai un catéchiste protestant assez bien installé et l'air fort satisfait du grand nombre de catéchumènes qu'il disait nous avoir pris. Il alla même jusqu'à m'apostropher par ces aimables paroles : « — Qu'est-ce que tu viens faire ici? Ne sais-tu pas que depuis « que tu as abandonné les Enengas, ils sont tous devenus pro- « testants? On ne veut plus ici des Pères. Personne n'ira à ton « catéchisme, et tu ne pourras pas même trouver une case pour « t'y loger. »

« Sans me déconcerter, je fis un petit tour dans tous les vil-

lages environnants, qui sont, du reste, assez rapprochés les uns des autres. Je parlai à tout le monde, soit en public, soit en particulier, et malgré les efforts de mon adversaire qui m'avait suivi, je fus partout bien reçu. Le soir, revenu dans le premier village où le matin j'avais été si bien accueilli par le catéchiste protestant, je fus installé dans la plus belle case, et il se trouva qu'une foule de monde, surtout les grands jeunes gens des environs, vinrent assister à la prière et au catéchisme, récitant le chapelet avec entrain et chantant avec enthousiasme. Le protestant, au contraire, n'avait avec lui que quelques personnes qui paraissaient assez tièdes. N'y tenant plus, il sortit de sa case, vint me trouver, et me dit devant tous les assistants : « La religion catholique n'est que mensonge. Toi-même, tu n'enseignes que l'erreur ; tu m'enlèves tous mes catéchumènes et tu me voles, puisque tu me feras enlever mon paiement. Tu es jaloux de mon succès, et c'est pour cela que tu viens ici ; mais les Enengas ne veulent pas de toi, tu n'as qu'à t'en aller. » Quand il eut bien fini de parler, je sortis au milieu de la cour où tout le monde s'était rassemblé, et je profitai d'une si belle occasion pour démontrer la vérité de la religion catholique et la fausseté des sectes protestantes. On fut fort étonné en apprenant les variations des protestants, et, encore plus, en entendant dire qu'autrefois il n'y en avait point du tout, mais que ceux-ci n'étaient que des chrétiens sortis ou chassés de l'Eglise catholique parce qu'ils ne voulaient plus obéir au Pape.

Le protestant était furieux : il voulait parler, il insultait tout le monde et disait bien haut qu'il jetterait ma pirogue à la dérive pendant la nuit. Il y eut presque bataille ; enfin, les anciens le reconduisirent chez lui, en lui disant qu'il devrait avoir honte de parler, puisque, à chaque fois, il était vaincu par le Père. Comme il était tard, on se retira peu à peu, mais le *collègue* continua à pérorer toute la nuit, commentant l'Apocalypse.

Pendant deux jours entiers, je fus presque continuellement occupé à faire le catéchisme ; heureusement j'avais avec moi deux enfants qui me rendirent les plus grands services. Quand je fus sur le point de partir, tout le monde m'accompagna jusqu'à l'embarcadère, en me priant de revenir bientôt et d'amener avec moi un catéchiste pour les instruire. Le P. Le-

jeune, enchanté d'une si bonne nouvelle, y a fait placer un de nos jeunes gens : depuis ce temps, — deux mois environ, — nous avons fait là plus de 25 baptêmes d'adultes.

Nous luttons donc avantageusement, bien que la lutte, hélas! soit inégale; car, ici comme partout, il faut compter avec l'argent... Nous pouvons à grand'peine entretenir dix catéchistes et autant de chapelles. Mais nos adversaires n'en ont pas moins de trente, avec de l'argent à profusion. Ah! si seulement nous avions la moitié de tout cela! Bientôt, on peut le dire hardiment, tout l'Ogowè ne serait plus ni protestant, ni païen, mais catholique...

Bientôt, nous commencerons sérieusement le ministère auprès des Pabouins, une race très forte et très nombreuse. Actuellement nous sommes en train d'apprendre leur langue, qui n'est pas des plus faciles; mais le dictionnaire, le catéchisme et la petite grammaire du P. Lejeune, nous seront d'un grand secours. Nous espérons que le ministère chez eux sera tout aussi fructueux que chez les autres tribus, peut-être même davantage, quoique entouré de difficultés nombreuses.

En attendant, nous prions Notre-Seigneur d'envoyer de nouveaux ouvriers dans sa vigne, sans oublier de les faire accompagner de tout ce qu'il leur faut pour y vivre et y travailler.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE CLAVER DES ADOUMAS

A LASTOURSVILLE (HAUT-OGOWÈ)

AVRIL 1892 — AOUT 1894

1. Personnel. — 2. Culture. Vivres. Leur cherté. Sa cause. — 3. La chasse du F. Hermès. — 4. Travaux. Construction d'une digue-aqueduc, d'un four à briques et d'une maison pour les enfants. — 5. Visite de Mgr Le Roy. Confirmations. Premières communions. Erection d'une grotte de Notre-Dame de Lourdes. — 6. Voyage de Mgr Le Roy à Franceville et jusqu'au Ngounié par la voie de terre. — 7. Arrivée d'une cloche de 150 kilos. Rapides. — 8. Ministère. Baptêmes. Premières communions. Ecole.

1. — Notre dernier *Bulletin* a paru en mai 1892. A cette époque, notre Mission passait par des épreuves cruelles, qui fondaient sur elle coup sur coup.

Le P. Dahin et le Fr. Martinus, rentrés en France en 1891, revenaient alors à leur chère Mission avec des forces nouvelles. Ils y avaient été précédés de quelques mois par un renfort de

personnel composé du si regretté P. Le Citol et des F. Mathias et Népotien. Nous faisons mille beaux projets pour le développement de nos œuvres; l'avenir nous apparaissait souriant. C'étaient des rêves d'or qui, hélas! ne devaient pas se réaliser...

En effet, à peine huit jours après son arrivée, le cher F. Mathias succombait, à la suite de fatigues, à des fièvres contractées pendant le voyage. Cinq mois plus tard, le bon P. Le Citol le suivait dans l'éternité, et le F. Sidoine, très fatigué aussi, dut aller prendre quelques mois de repos à la côte.

Un peu plus tard, il fallut faire redescendre à Libreville le F. Népotien, chez qui s'était manifestée une maladie cérébrale qui, chaque jour, prenait un caractère plus inquiétant.

Nous n'étions donc plus, pour finir l'année, que *trois* sur *sept* : les PP. Dahin et Reeb, avec le F. Martinus. Nécessairement nos projets d'installation et d'organisation s'en ressentirent, et s'en ressentent encore. Enfin, en février 1893, nous arrivait le P. Tristant avec les FF. Sidoine et Hermès; et, vers la même époque de cette année 1894, le P. Nüssbaumer est venu remplacer le P. Reeb qui, après un séjour de sept ans au pays adouma, est rentré en France. Il y travaille en ce moment à l'impression d'une grammaire, d'une histoire de la religion et d'un livre de prières, qui nous seront du plus grand secours. Actuellement donc, restent présents à la Mission : le P. Dahin, supérieur, économiste, missionnaire; le P. Tristant, missionnaire; le P. Nüssbaumer, chargé des enfants et du culte; le F. Martinus, charpentier, menuisier, briquetier, mécanicien, etc.; le F. Sidoine, chargé du magasin, des achats, de l'intérieur; le F. Hermès, du jardin, de la culture et des travaux extraordinaires. Nous voyant au nombre de dix, nous nous sommes remis à la besogne, les anciens avec un courage nouveau, et les derniers arrivés avec la jeune ardeur puisée dans la solitude du noviciat.

2. — La culture et les plantations diverses sont poussées vigoureusement : bananerie, champ de cannes à sucre, pistaches, maïs, manioc, haricots, pommes de terre, choux, etc. Malheureusement tout n'a pas réussi selon nos souhaits. Le riz, que nous voulions naturaliser ici et qui nous promettait une riche récolte, a été envahi après la floraison par des nuées de petits oiseaux qui ne nous ont pas laissé un épi. Une saison trop pluvieuse nous a fait manquer une récolte de pommes

de terre, et notre champ de manioc a été ravagé par une bande de cochons qui n'y étaient pas autorisés.

En fait, cultures et élevage s'imposent ici de plus en plus, le prix des vivres ayant doublé, triplé et quadruplé ces dernières années. Une poule qu'on payait dans le temps 2 ou 3 sous nous revient maintenant à plus de 1 franc, et pour avoir un méchant canard, qui n'est qu'*ossa arida*, il faut y mettre de 5 à 6 francs.

On comprend aisément que, dans ces conditions, les poulets rôtis ne tombent pas aussi abondants sur notre table qu'autrefois les cailles sur la tête des Israélites. Il est vrai que, une fois par semaine au moins, nous nous rattrapons sur les singes. Mais eux aussi commencent à devenir défiants et à se faire payer plus cher. Ce changement doit être attribué à bien des causes, dont la principale est la transformation du pays lui-même. Les pirogues adoumas devant ravitailler l'Oubanghi, la Sangha et une partie des postes du Congo, nos bonnes gens sont forcément toujours en route et négligent, par conséquent, la culture. Ce sont eux qui ont le monopole du commerce de l'Ogowè. Pendant le peu de temps qu'ils passent au pays, ils vont chez les tribus voisines acheter ivoire, caoutchouc, huile de palme, pistaches, nattes, etc. Ce qui n'est pas article de commerce pour les Européens de Ndjolé est vendu chez les Pahouins, dont les villages sont échelonnés le long du fleuve. L'Adouma ne peut plus vivre sans trafiquer, et pourtant, il n'existe pas de plus sot commerçant que lui.

3. — Cet état de choses n'est déjà pas assez malheureux pour nous, il faut encore que les voleurs nous dévalisent impunément. Dernièrement, une cinquantaine de moutons nous ont été enlevés. Il est vrai que tous les voleurs ne sont pas de nos paroissiens, et quand, vis-à-vis de ceux-là, nous pouvons nous défendre, nous n'y manquons pas. A une centaine de mètres de la Mission, une grosse chèvre venait d'être égorgée. Le brave F. Hermès examina attentivement les traces : « C'est un tigre, dit-il ! » Aussitôt il enfonça à la place même un pieu solide, y attacha un cabri et, la nuit venue, se mit à l'affût à 6 ou 8 mètres de là. Le voleur de la veille ne tarda pas à venir. Le Frère, voyant une masse noire se remuer près du cabri, prend ses précautions et entend aussitôt comme des craquements d'os.

Plus de doute, c'est lui, et il fait feu. Une grosse bête roule jusqu'à toucher ses pieds en jetant des hurlements terribles. Le chasseur ne perd ni son sang-froid, ni son temps, et lui envoie une seconde décharge. Cette fois, l'animal s'apercevant, sans doute, qu'il avait pris une mauvaise direction, rebroussa chemin en se roulant dans les herbes et se traînant avec peine.

Le lendemain, armés de fusils et de fourches, nous sommes allés à la recherche du coupable. Nous n'avons pas tardé à le trouver sous un impénétrable fourré de racines de lianes et de broussailles. A notre approche, l'animal rugit. Le F. Hermès lui envoie alors un dernier coup de fusil. Le fauve s'étend, râle, se débat un instant et meurt. C'était un beau léopard mesurant 1^m,80 de long, du museau à l'extrémité de la queue.

M. Godel, administrateur de Franceville, nous ayant manifesté le désir d'avoir le squelette et la peau pour le musée de Grenoble, nous lui en avons fait cadeau.

4. — Nous venons de terminer un travail d'une haute importance pour notre basse-cour et nos plantations. Un petit cours d'eau pris à sa source, environ à 1800 mètres de la Mission, a été détourné. Pour conduire l'eau à proximité de nos maisons, il a fallu faire une digue-aqueduc d'une soixantaine de mètres de long et de 3 mètres de haut dans certains endroits. C'est encore le cher F. Hermès qui a conduit à bonne fin cette entreprise un peu hardie. Certes, le travail était dur, mais quelle satisfaction maintenant pour ce bon Frère et pour nous tous, de voir canards, cochons et enfants se disputer pour prendre leurs ébats dans le bassin creusé près de la cuisine ! Le trop-plein est dirigé au jardin et à la briqueterie.

L'an passé, nous avons construit un four pouvant contenir 15,000 briques. On avait cru d'abord de première qualité la terre de l'endroit choisi pour ce four ; malheureusement, après la cuisson des briques, nous avons constaté le contraire. Il n'y avait pas à hésiter : il fallait démolir. Nous en avons fait un autre de 20,000 briques, sur la berge de l'Ogowè, où, après expérience, la terre a été trouvée excellente. Une machine à 6 moules, sortie des chantiers du F. Martinus, et faite sur le modèle de celle de Chevilly, nous fournit, par jour, de 12 à 1500 briques, avec un contingent de 3 hommes à la machine et de 4 enfants pour préparer la terre, emporter les briques et les arrimer dans les

séchoirs. Pour être juste, il faut bien dire qu'à certains jours nos braves ouvriers se rattrapent et ne font que 7 à 800 briques.

Nous avons d'ailleurs le grand avantage d'avoir, dans le pays, une chaux d'excellente qualité. Avec ces éléments, nous construisons, en ce moment, pour les enfants, une maison mesurant 44 mètres de long sur 6 de large. C'est Monseigneur lui-même qui en a donné le plan. Elle comprend 20 mètres pour dortoir, 4 pour la chambre du Père chargé des enfants, 10 pour la classe et 10 pour le réfectoire. Une aile de 24 mètres est déjà habitée. Les murs sont crépis à la chaux à l'intérieur et à l'extérieur. Le bas est pavé avec des carreaux sortis de notre machine; la couverture est, comme celles de toutes nos maisons, en une espèce de chaume qui se trouve en abondance dans le pays et qui fait d'excellentes toitures.

Au début, ignorant les ressources du lieu, nous avons tout naturellement couvert nos cases comme les indigènes, c'est-à-dire en feuilles, sur lesquelles on posait une rangée de joncs. Mais, nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que, avec l'élévation de nos constructions, ces sortes de toitures n'étaient pas pratiques, et nous avons essayé cette couverture en chaume. Ce système est aussi simple que solide et peu coûteux; il n'y a que le feu à redouter. Aussi avons-nous couvert notre maison-magasin en tuiles métalliques, et nous espérons pouvoir en faire autant pour notre chapelle. Un inexorable *veto* se trouvant au fond de notre caisse, nous avons, pour cette dépense, suggéré quelques petites quêtes en Alsace-Lorraine, et nous espérons... Beaucoup d'Adoumas, imitant notre exemple, abandonnent aujourd'hui leur ancien système de toiture pour couvrir ainsi leurs cases.

A quand, dans leurs villages, des maisons en briques cuites et crépies à la chaux? Ne désespérons pas. Dans notre siècle, où la civilisation marche avec la rapidité de la vapeur, de l'électricité et de la dynamite, on peut s'attendre à tout.

4. — Un mot maintenant sur les principaux événements qui sont venus rompre la monotonie de notre vie d'exilés.

Le plus important et le plus agréable pour nous a été l'arrivée au milieu de nous de notre bon et bien-aimé Vicaire apostolique. C'est le 6 juillet 1893, que nous avons eu le bonheur de recevoir pour la première fois la visite tant désirée de notre premier pas-

teur. Sa Grandeur était accompagnée du cher P. Bichet, qui avait arrosé de ses sueurs les fondements de la Mission des Adoumas. Monseigneur, qui n'était nullement attendu, nous surprit à notre petit déjeuner du matin. Tous nos confrères, qui vivent un peu dans l'isolement des forêts d'Afrique, comprendront facilement combien sa présence était précieuse pour nous tous.

Il a tout vu, tout examiné, s'est rendu compte de tout et, surtout, a tout pris à cœur; ce qui n'a pas été pour nous un faible encouragement.

Bien que, peu de temps avant son arrivée, nous eussions eu une belle cérémonie d'une centaine de confirmations, nous avons pu, pour le dimanche suivant, préparer encore cinquante de nos chers chrétiens à la réception de cette même grâce, de la main de leur premier père et pasteur. Pour la même circonstance, nous avons organisé une cérémonie de première communion, que Monseigneur a présidée. Quinze élus ont reçu de sa main, pour la première fois, leur Dieu dans leurs cœurs.

Cette petite fête a été célébrée, d'ailleurs, avec un cérémonial fort primitif, qui lui a donné un cachet d'intimité et de bonheur rappelant les premiers siècles du christianisme.

Nous avons aussi profité de la présence de Monseigneur pour l'érection d'une grotte de Notre-Dame de Lourdes. Elle se trouve au bout d'une belle allée de manguiers de 300 mètres de longueur. La statue, qui mesure 1 mètre, est un don d'une personne de Metz. Cette grotte est l'œuvre du F. Hermès, qui avait eu le bonheur de faire le pèlerinage de Lourdes avant d'entrer en religion.

6. — Mgr Le Roy a fait aussi le voyage de Franceville, qui est à huit jours de pirogue d'ici, et conféré le sacrement de confirmation aux chrétiens de ces régions, sans compter qu'il a pu étudier par lui-même le pays et les populations du Haut-Fleuve.

On sait que, pour se rendre à la côte, Monseigneur a pris, avec le P. Bichet et M. Godel, administrateur, la route de terre jusqu'au Ngounyé, près de Lambaréné : c'était la première fois que des Européens passaient là. Le voyage a duré trente-six jours, sous le couvert d'une brumeuse forêt vierge, coupée ici et là de villages et de plantations. Des Chistes-Samba

à Lambaréné, l'expédition, dont l'administration a fait les frais, est descendue sur quatorze radeaux.

Un grand changement s'opère en ce moment dans le fleuve. Le bassin du Haut-Ogowè, c'est-à-dire de Ndjolé à Franceville, vient d'être cédé par le gouvernement à une grande compagnie commerciale française, qui se constitue en ce moment. Cette société a des droits souverains. Quelle sera notre situation, quand cette compagnie aura définitivement pris la place du gouvernement? L'avenir nous le dira. Nous attendons et nous espérons.

7. — Ne passons pas sous silence l'arrivée d'une belle cloche de 150 kilos, don d'une généreuse bienfaitrice d'Alsace. Après avoir séjourné plus d'un an à Ndjolé, cette cloche a fini par nous parvenir en parfait état, le dimanche de Quasimodo. M. Gaillard, administrateur de Ndjolé, avait bien voulu prendre toutes les précautions nécessaires à l'embarquement pour assurer son heureux transport à travers les rapides.

Ces rapides ne sont pas redoutés sans raison. Les deux derniers convois nous ont perdu chacun pour 300 francs de marchandises. Le seul qui nous soit parvenu et qui nous amenait le P. Tristant, avec les FF. Sidoine et Hermès, nous en a jeté à l'eau pour près de 3,000 francs, après avoir subi 14 chavirages en 25 jours...

8. — Cependant, les préoccupations et les soucis de la vie matérielle ne nous empêchent pas de nous occuper activement du saint ministère. Hélas! le résultat ne répond pas toujours à nos espérances : il y a des hauts et des bas. Il faut l'attribuer, en grande partie, à cette vie de commerce et de convois que mènent les Adoumas depuis quelque temps et qui diminuera sans doute quand on suivra la route de terre, comme le désire la compagnie nouvelle.

Des jeunes gens baptisés il y a un an n'ont pas passé quatre dimanches dans le pays depuis leur baptême.

Il en est de même des enfants pour l'école. Les parents ne tiennent pas à nous les confier parce que nous ne les payons pas, tandis qu'en les gardant au village ils peuvent les faire enrôler comme payeurs à partir de l'âge de huit ou dix ans et leur faire gagner ainsi un petit salaire.

Par ailleurs, la mort d'un certain nombre d'anciens enfants de

la Mission nous a fait beaucoup de tort. En veut-on un exemple? Luc Buyoka avait dix-sept à dix-huit ans. Deux années après sa sortie de la Mission, il nous revint, demandant à rester près de nous, malgré toutes les oppositions de sa famille. Pieux, zélé et dévoué, cet enfant nous rendait de précieux services. Mais voilà que, quelques semaines à peine après son retour à la Mission, notre cher Luc fut pris d'un mal étrange. Tous les médicaments demeurèrent sans effet et, après trois jours de souffrances, il rendit son âme à son Créateur. Était-ce mort naturelle? Était-ce empoisonnement de la part de l'un de ses parents?

Nous ne l'avons jamais su. Il va sans dire qu'il a fallu payer le mort, selon les coutumes du pays. Mais ce n'est pas là ce qui nous a été le plus pénible, ç'a été de voir, après cette perte douloureuse, bon nombre de nos enfants s'en retourner dans leurs villages, et d'autres repris par leurs parents, sous prétexte que nous faisons mourir le monde chez nous.

Ces difficultés cependant ne doivent et ne peuvent nous décourager. Le cher P. Tristant, tout spécialement chargé du saint ministère, parcourt sans cesse les villages avec un zèle que rien ne rebute. Le peu de monde qu'il rencontre dans ses courses apostoliques écoute toujours volontiers ses instructions. La divine semence est jetée; en son temps, elle produira des fruits, nous en avons la ferme espoir.

Malgré toutes ces difficultés, nos registres nous accusent pour l'année 1893-94 : 91 baptêmes et 28 premières communions. Malheureusement, nous ne pouvons pas toujours donner à cette dernière cérémonie la solennité désirable. Il faut, pour ainsi dire, saisir nos jeunes gens au passage et les « chauffer » vite entre l'arrivée et le départ d'un convoi.

Nos anciens enfants, aujourd'hui dispersés dans leurs villages, nous sont toujours d'un grand secours pour le saint ministère. Ils nous aident à découvrir les malades, à les approcher et à les instruire. A défaut du missionnaire, ils baptisent eux-mêmes les mourants qui sont dans les dispositions voulues.

Notre école est réduite en ce moment à une cinquantaine d'enfants, qui, pour la plupart, sont nouveaux.

En avant quand même! On voit que nous avons présentement contre nous les éléments, les démons, les hommes et les bêtes :

In plagis supra modum, in periculis frequenter, periculis

fluminum, periculis latronum, periculis ex gentibus, periculis in solitudine, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in laboribus, in vigiliis, in jejuniis. Et ajoutons pour finir : Quasi tristes, semper autem gaudentes.

NÉCROLOGIE

Décès. — Le P. Michel Levadout, profès des vœux perpétuels, a succombé à la fièvre jaune le 16 août, à la Trinidad, à l'âge de 28 ans, après 13 années de communauté;

Le P. Marc Replumaz, profès des vœux perpétuels, est décédé à Para, le 20 septembre, à l'âge de 36 ans et après 16 années de communauté, par suite de phtisie;

Le P. Édouard Reffé, profès des vœux perpétuels, est mort d'apoplexie, à Chevilly, le 23 septembre, à l'âge de 53 ans et après 33 années de communauté;

Le P. Michel O'Brien, profès des vœux de trois ans, est décédé à Blackrock, le 24 septembre, à l'âge de 26 ans et après 9 années de communauté.

Le mouvement du personnel n'étant pas encore définitivement arrêté, nous en donnerons l'ensemble, depuis la retraite, au prochain numéro.

BIBLIOGRAPHIE

M. l'abbé Lemire, député du Nord, vient de publier dans le *Correspondant*, sous ce titre : **le Catholicisme en Australie**, une série d'articles très remarquables. Ce travail, composé au moyen de notes et de documents qui lui avaient été fournis par son frère, le regretté P. Achille Lemire, offre, indépendamment de son intérêt au point de vue historique, des renseignements bien précieux sur les moyens d'action mis en œuvre par un clergé dépourvu de tout traitement ou secours officiel, pour implanter le catholicisme en ce pays et l'y établir, avec sa complète hiérarchie, sur des bases solides. Ces articles ont été réunis en une belle brochure, grand in-8° d'une centaine de pages. On peut se la procurer à la Maison-Mère, qui en a un dépôt. Le prix en est de 1 fr. 50.

Maison-Mère, le 30 septembre 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEG.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Actes officiels. — Décisions concernant les cérémonies. — Notre rentrée en Allemagne. — *Gabon* (suite). Bata. — *Préfecture du Bas-Niger.* — Onitsha. — Agouléri. — Nsubé. — *Préfecture du Bas-Congo.* — Landana. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Kræmer. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** Cause du P. Laval.

MAISON-MÈRE

ACTES OFFICIELS

Depuis le dernier chapitre général, le R. P. Collin avait plusieurs fois déjà, pour cause de santé, prié le T. R. Père de vouloir bien exposer au Conseil son désir d'être déchargé de ses fonctions d'assistant et de consultant général, mais jusqu'ici notre T. R. Père n'avait pas cru devoir le faire.

Cependant, à la suite de violents accès de fièvre, qui, à la fin de la retraite annuelle du mois d'août dernier, nous donnèrent de sérieuses inquiétudes, le T. R. Père crut ne pas devoir résister davantage, et proposa la demande du R. P. Collin au Conseil général qui prit, bien qu'à regret, la décision d'accéder à son désir.

Mais, quoique ne portant plus de titre officiel, le R. P. Collin n'en reste pas moins le conseiller intime de l'administration générale de la Congrégation.

Dans sa réunion du 27 août dernier, le Conseil général s'est complété, en nommant le R. P. Gerrer consultant. Puis, dans une séance subséquente, celle du 25 septembre, le R. P. Corbet a été nommé second assistant général.

DÉCISIONS CONCERNANT LES CÉRÉMONIES

En vue d'établir entre nos différentes maisons plus d'uniformité dans l'exécution des cérémonies, le T. R. Père croit devoir donner les décisions suivantes :

I. — DÉCISIONS CONCERNANT LE CHŒUR

1° Les signaux au chœur ne sont donnés que lorsque le clergé doit changer de position, s'asseoir, se lever ou se mettre à genoux.

Le supérieur ou celui qui le remplace donne seulement le signal pour les sorties du chœur.

2° Après l'entrée au chœur, le clergé se met à genoux et fait une courte prière (après le signe de la croix). A l'arrivée des ministres, il se lève et les salue.

3° Quand le chœur est debout, les deux côtés sont tournés vis-à-vis l'un de l'autre. Ils ne se tournent vers l'autel que dans les cas suivants :

I. Aux messes solennelles, depuis la fin du *Benedictus*, après l'élévation, jusqu'après *Pax Domini*, à l'exception des fêtes et des messes de *Requiem* où le chœur est à genoux. (Pendant l'évangile, on se tourne vers le côté où il est chanté ou lu.)

II. Aux vêpres, pendant l'antienne à la Sainte Vierge qui les termine, en dehors des cas où il faut être à genoux.

III. Aux saluts du Saint-Sacrement, quand on est debout.

NOTA. — Quand les deux côtés du chœur sont vis-à-vis l'un de l'autre, ils se tournent à moitié, en s'inclinant vers l'autel, au *Gloria Patri*, au *saint Nom de Jésus*, etc.

4° Le chœur ne répond pas aux saluts des ministres, lorsqu'il est occupé à chanter. Ceux-ci le saluent néanmoins.

5° Le chœur est debout pendant qu'il chante l'*Introït* et le *Sanctus*; après le chant de ce dernier morceau il se met à genoux.

6° Les chantres restent debout pendant qu'ils entonnent l'offertoire, la communion, etc.; mais le chœur s'assoit dès avant l'intonation.

II. — DÉCISIONS RELATIVES AUX MINISTRES

1° S'il y a aspersion de l'eau bénite avant la messe solennelle,

le clergé et les ministres ne prennent pas d'eau bénite en entrant à la chapelle.

Les ministres ne saluent pas le chœur avant et après l'aspersion.

Le clerc qui porte le bénitier le tient par l'anse.

2° Le servant de messe, même laïc, se rend à l'offertoire à la droite du prêtre, pour recevoir le voile du calice et le plier.

3° La bénédiction de l'encens se fait de la manière suivante : le cérémoniaire et le thuriféraire se présentent du côté de l'épître, les ministres sacrés étant tournés vers le même côté.

4° Après l'encensement du clergé à l'offertoire, le diacre, à son retour, fait la génuflexion *in plano*, à la droite du sous-diacre.

5° Le servant sonne simplement trois coups distincts pendant chacune des deux élévations. On peut continuer à tinter la grande cloche pendant la bénédiction du Saint-Sacrement, mais non pendant l'élévation, si la chapelle est à proximité d'une église paroissiale.

6° Après l'élévation, les céroféraires font la génuflexion simple et non la génuflexion à deux genoux.

7° Le prêtre ou le diacre place l'ostensoir sur le trône, dès qu'il y a mis le Saint Sacrement; le célébrant ne fait l'encensement qu'après l'exposition.

8° Il est convenable de couvrir les vases sacrés en les portant à l'autel.

9° Les cérémonies à suivre par le célébrant pour le salut avec le ciboire sont strictement celles qui sont indiquées dans le *Cérémonial* du P. Le Vavasseur. (Tome I, p. 625, n° 87 et suivants, dernière édition.)

III. — DÉCISIONS CONCERNANT LE CHANT

1° On s'efforcera d'exécuter pour le mieux le plain-chant, surtout dans les maisons de formation.

On évitera de saccader les notes, de traîner sur les dernières syllabes, et de chanter trop lentement ou avec trop de précipitation; mais on fera en sorte, en conservant au chant l'expression religieuse, d'observer autant que possible le sens grammatical.

2° L'exécution du chant du *Credo* doit se faire alternativement par les deux côtés du chœur, ou par un groupe de chantres et le chœur, et non par un soliste et le chœur.

AU SUJET DE NOTRE RENTRÉE EN ALLEMAGNE

Depuis longtemps, la Maison-Mère désirait fonder, sur les frontières de l'Allemagne, une maison de recrutement pour nos Missions. Le dernier chapitre général avait émis le même vœu. Désireux en conséquence de le réaliser, le T. R. Père rappela, de Zanzibar, le P. Aker, pour lui confier la mission de jeter dans le Luxembourg les bases de cette fondation.

De retour à la Maison-Mère, en décembre 1893, le zélé missionnaire saisit l'occasion de la nouvelle année pour envoyer sa carte à M. Eugène Wolf, correspondant du *Berliner Tagblatt*, qui s'intéresse spécialement à l'œuvre des Missions. Quelques temps après, ce monsieur, étant à Paris, invitait le P. Aker à aller le voir. Dans cette visite, ils parlèrent du projet de fondation, et M. Wolff dit au Père : « Non, non, ce n'est pas sur la frontière que vous devez créer une maison, mais en Allemagne même. Allez droit à Berlin, ajouta-t-il. En admettant que vous ne réussissiez pas à obtenir la rentrée de votre ordre, votre demande sera, du moins, une nouvelle preuve de votre bonne volonté. »

Ayant fait part de cet entretien au T. R. P. Général, le Père en obtint l'autorisation de tenter cette épreuve. Arrivé en Allemagne, et jugeant indispensable de se bien renseigner avant tout, il alla d'abord demander conseil au cardinal Krementz, archevêque de Cologne. Son Eminence lui fit un excellent accueil, le retint même à dîner et lui donna une lettre de recommandation pour le chancelier de l'Empire. « Quand vous aurez réussi, lui dit-il en le quittant, revenez me voir, et nous trouverons ensemble le lieu qui conviendra à votre future fondation. »

A Berlin, il y avait à surmonter de nombreuses difficultés. La première visite de notre confrère fut pour le prince d'Arenberg, l'un des membres influents du centre catholique, tout dévoué aux œuvres des Missions. Il était précisément, pour cette année, le rapporteur du budget des Colonies. Le Père plaida de son mieux sa cause auprès de Son Altesse, qui, après quelques instants de réflexion, lui dit : « Rapporteur du budget des Colonies, je tenterai d'y introduire votre cas. Qui sait si votre demande n'a pas chance de réussir? Vous venez fort à propos,

et, pour agir avec prudence, nous allons consulter tout d'abord le D^r Kayser, directeur des colonies. »

Or, il y avait à peine une année que le D^r Kayser était allé visiter la colonie du Zanguebar, au nom du gouvernement allemand. En cette occasion, Mgr de Courmont, ainsi que nos Pères de cette Mission, lui avaient fait très bon accueil. Devenu ainsi sincère admirateur de nos œuvres, il reçut le P. Acker en ami, heureux de le revoir et de causer avec lui de l'Afrique.

Quand le Père lui eut exposé brièvement le but de sa démarche, le Directeur lui répondit sans hésiter : « Mon vœu le plus ardent, mon cher Père, est de vous voir établis en Allemagne. »

Appuyée par le prince d'Arenberg, rapporteur du budget, d'une part, et par le D^r Kayser, directeur des colonies, de l'autre, notre cause paraissait en bonne voie.

La présence du P. Acker à Berlin ne passa pas longtemps inaperçue. Habitant la même maison que le D^r Lieber, leader actuel du centre, il l'avait gagné à sa cause et le visitait fréquemment. Comme, le 12 janvier, il lui exprimait ses craintes : « Rassurez-vous, lui dit le docteur, tous les membres du centre seront pour vous. »

Le moment paraissait venu d'intéresser directement à notre projet M. de Caprivi. Voici comment notre confrère raconte son entrevue avec le Chancelier (18 janvier) :

« Son Excellence vint au-devant de moi avec beaucoup de bonne grâce et me fit asseoir. Après m'avoir écouté jusqu'au bout, sans m'interrompre, elle me répondit : « Je ne puis
« qu'approuver vos démarches, mais la question est épineuse,
« et je ne saurais vous bercer de l'espoir de réussir, puisque
« l'affaire dépend aussi du Ministre du Culte. Il me serait per-
« sonnellement agréable de vous voir établis en Allemagne,
« en considération des services que vous avez rendus ; mais
« allez voir le Ministre du Culte, je vous recommanderai à lui. »

Le Père vit successivement le docteur Bosse, ministre du culte ; le comte Marschall de Bieberstein, secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères ; le comte Eulenburg, président du cabinet prussien, etc.

Les pourparlers durèrent jusqu'au 1^{er} février, jour où la question de notre rentrée en Allemagne vint en discussion préliminaire devant la Commission du budget des colonies.

Ce jour-là même, la proposition du prince d'Arenberg fut acceptée à l'unanimité par la Commission. Le 17 février, la question passa en session publique au Reichstag, avec le même succès. Seul, le parti de l'Empire s'abstint, non par hostilité à notre cause, mais par principe, car il avait résolu de ne prendre part à aucune discussion coloniale.

Il ne s'agissait donc plus que d'obtenir l'assentiment du Conseil fédéral. Mais la Prusse ne pouvait demander la radiation des Pères du Saint-Esprit du nombre des *affiliés*, sans que la Bavière adressât immédiatement la même requête au sujet des Pères Rédemptoristes. Le comte Eulenburg et le docteur Bosse l'avaient, du reste, prévu, dès les premières ouvertures du P. Acker.

Que se passa-t-il à leur sujet? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que, le 9 juillet, le Conseil fédéral décréta que, à l'avenir, la loi contre les Jésuites ne serait plus applicable aux Rédemptoristes, ni aux Pères du Saint-Esprit.

A la suite de cette décision, selon les conseils qui nous venaient des amis de la Congrégation les mieux placés pour juger de la situation, le T. R. Père fit lui-même le voyage de Cologne, invité par Son Eminence le Cardinal. Là, il se rencontra avec le P. Acker, qui le quitta, le 19 octobre, pour aller à Berlin. Dès son arrivée, celui-ci se mit en relations avec ces Messieurs du gouvernement qui l'avaient si bien accueilli lors de son premier voyage.

La question devant être résolue pratiquement, ils manifestèrent le désir d'avoir à traiter avec un Provincial ayant plein pouvoir, désigné par le T. R. Père et recommandé par le Cardinal-Préfet de la Propagande, en témoignant le désir que ce titre fût donné au P. Acker lui-même. Des lettres furent écrites en ce sens au T. R. Père, ainsi qu'à Rome; et, en même temps que le T. R. Père notifiait au P. Acker sa nomination de Provincial d'Allemagne, nous arrivait de Rome une lettre du Cardinal-Préfet de la Propagande le désignant également pour la même fonction.

Au prochain *Bulletin*, nous pensons pouvoir donner des détails sur la maison de recrutement que nous espérons établir dans le diocèse de Cologne, et peut-être même en Alsace.

VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-DOMINIQUE, A BATA

AVRIL 1892. — AOUT 1894.

1. Personnel. — 2. Constructions. — 3. Ministère. — 4. Rapports avec les Européens.

1. — A l'époque de notre dernier *Bulletin*, la communauté de Bata se composait du P. Davezac, supérieur; du P. Ferré, chargé de l'école des enfants, du saint ministère, et du F. Zacharie, pour le matériel. Depuis, de nombreux changements ont modifié l'état du personnel.

Nous souhaitions depuis longtemps un quatrième membre qui pût s'occuper presque exclusivement de l'œuvre des enfants. Monseigneur désigna, à cet effet, le F. Raymond, qui nous arriva à la fin d'avril 1893 et qui depuis fait la classe et prend soin du jardin. Peu de temps après, le P. Davezac rentra en France et était provisoirement remplacé par le P. Breidel, récemment revenu de la Maison-Mère.

Ce cher confrère resta à la tête de la station jusqu'au retour du P. Davezac, en décembre 1893. A cette époque, Monseigneur, manquant de personnel, se vit obligé de rappeler le P. Breidel et le F. Zacharie. Il nous envoya en retour le F. Claudius. Ce cher Frère est spécialement chargé du matériel.

2. — Jusqu'à ce jour, la Mission laissait beaucoup à désirer sous le rapport des installations. Nos cases, construites au début, tombaient en ruines. La chapelle faisait mal à voir, et la maison servant tout à la fois d'école, de réfectoire et de dortoir, inspirait si peu de confiance, qu'au moindre coup de vent, nos enfants, saisis d'une juste frayeur, abandonnaient le dortoir et venaient passer la nuit sous la véranda de notre maison d'habitation qui, elle, ne laisse rien à désirer.

Il fallait donc songer à construire quelque chose de plus convenable, de plus solide et, en même temps, de plus durable. Le P. Joseph Lichtenberger, économe de Sainte-Marie, fut désigné par Monseigneur pour la direction des nouveaux travaux.

Ce confrère arriva à Bata vers la mi-juin 1893, accompagné

du F. Dioscore et de ses apprentis. Grâce à la bonne volonté de tous, les constructions marchèrent avec entrain et furent bientôt menées à bonne fin. Aussi possédons-nous actuellement à Bata trois grands corps de bâtiments, savoir : une chapelle de 24 mètres de long sur 7 de large, avec un clocher de 15 mètres de haut, faisant face à la mer; ensuite, une belle maison d'habitation pour les Pères et les Frères; et enfin, une maison pour les enfants, de 20 mètres de long sur 6 de large. Au rez-de-chaussée se trouve la classe et le réfectoire; et au dessus, le dortoir, pouvant donner asile à une soixantaine d'enfants. Ces bâtiments sont construits en tôle et maçonnerie au rez-de-chaussée, et en planches à l'étage supérieur. La toiture est en tôle ondulée, la charpente en bois.

3. — Ces divers travaux de constructions ne nous ont pas fait négliger le saint ministère. Le P. Ferré est presque continuellement en course, visitant les villages les plus éloignés de la Mission pour tâcher d'y découvrir des malades pour les baptiser (1). L'œuvre se fait ainsi connaître, son influence se développe et le bien s'opère. Les protestants eux-mêmes, si nombreux ici, se montrent sympathiques au missionnaire catholique. Dans nos tournées, ce sont eux qui montrent le plus d'empressement à nous donner l'hospitalité. Beaucoup s'aperçoivent de la fausseté de leur religion; aussi manifestent-ils le désir de nous voir demeurer chez eux. Naguère encore, une députation des principaux chefs *Onés* (tribu située à 40 kilomètres au nord de Bata) est venue nous trouver, nous priant instamment de nous établir chez eux. Ces chefs s'offrent à nous construire à leurs frais une case-chapelle, et tous les matériaux nécessaires à cette construction sont déjà rassemblés.

4. — Disons un mot, en terminant, de nos relations avec les Européens de la localité. Tous se montrent bienveillants à notre égard et nous rendent de bon cœur les services que nous leur demandons. Quand il fut question de construire notre chapelle, chacun voulut offrir son obole et contribuer ainsi à l'édification

(1) M. Delaroche, chef de la Station de Bata, lui a tout exprès acheté un tricycle, et comme les indigènes les plus accessibles à notre action habitent la côte, depuis Campo jusqu'au cap Saint-Jean, ce moyen de locomotion permet de leur porter rapidement la bonne parole. Inutile d'ajouter que le Père a toujours du succès, et sa voiture encore plus.

de la maison de Dieu. Le résident français du poste de Bata, M. Delaroche, toujours si dévoué à notre œuvre, tint même, en cette circonstance, à nous faire présent de deux belles cloches qui font l'admiration des indigènes et qui doivent prochainement être solennellement bénites par Mgr Le Roy. Puisse leur voix nous attirer désormais beaucoup de monde et faire sortir cette chère Mission de la période de l'enfance où elle est restée jusqu'ici !

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-NIGER

COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE-TRINITÉ DU BAS-NIGER, A ONITSHA

MARS 1892. — SEPTEMBRE 1894.

1. Personnel. — 2. Œuvre des enfants : Ecoles des garçons et des filles. Crèche. — 3. Ministère. — 4. Culte. — 5. Hôpital. — 6. Constructions. — 7. Visites. — 8. *African association*. — 9. Protestants. — 10. Voyage du P. Supérieur.

1. — Lors de notre dernier bulletin (mars 1892), la communauté de la Sainte-Trinité ne comprenait que deux Pères : le R. P. Lutz, préfet apostolique et supérieur local, et le P. Bubendorf. En novembre 1892, malgré l'arrivée du P. Cadio, nous fûmes encore réduits à deux par le départ du R. P. Lutz, qui crut devoir rentrer en France pour y refaire ses forces épuisées par un séjour de plus de sept années au Niger.

Un an plus tard, au retour du R. P. Lutz, cinq nouveaux membres vinrent augmenter notre personnel, savoir : les PP. Lichtenberger (Xavier) et Ertzscheid, et les FF. David, Barnabé et Géronce.

Bientôt après, le P. Cadio fut envoyé à Agouléri, qu'il quitta au bout de trois mois, pour prendre la charge de la nouvelle station de Nsubé. Enfin, au mois de mars dernier, le P. Lichtenberger fut adjoint au P. Cadio à Nsubé, et le P. Ertzscheid se rendit à Agouléri, qui ne comptait plus qu'un Père, depuis le départ du regretté P. Pawlas.

Par suite de ces changements, le personnel de notre communauté se trouve composé comme suit :

R. P. Lutz, préfet apostolique et supérieur local ; P. Bubendorf ; F. David, cuisinier, jardinier et maître d'école ; F. Barnabé, cordonnier ; F. Géronce, charpentier-menuisier.

2. — L'œuvre des enfants continue à nous donner satisfaction à tous les points de vue. L'école est tenue par le F. David, qui remplace avantageusement le maître indigène que nous avions. Les garçons y font des progrès véritables; tous parlent et écrivent l'anglais d'une manière satisfaisante, quelques-uns même très bien. Ce qui nous attire principalement les enfants, ce sont les métiers que nous pouvons leur apprendre. La menuiserie en occupe plusieurs, et la cordonnerie deux. Cette dernière profession n'est pas la moins lucrative, attendu que bon nombre de gens de Sierra-Leone qui se trouvent à Onitsha, n'aiment pas à marcher pieds nus, surtout le dimanche. Les Noirs eux-mêmes, — ceux qui ont un commencement d'éducation, — veulent porter des souliers, voire des bottines, mais toujours des chaussures qui font *du bruit*.

Si nous avons encore un bon tailleur et un forgeron-mécanicien, notre station deviendrait un attrait même pour les protestants les plus convaincus; car, pour la généralité, une position qui produit beaucoup d'argent passe avant tout, même avant la religion.

Nous devons ajouter que les parents ne comprennent pas toujours l'intérêt des enfants qu'ils nous confient. Il suffit d'un caprice de leur part pour qu'ils les retirent de la Mission; d'autres, au contraire, exigent le paiement d'une certaine somme mensuelle, en retour des petits services que l'enfant peut nous rendre. Les peines et les tracasseries que nous nous imposons, ne sont naturellement pas tenus en compte.

Les Sœurs sont chargées de l'éducation des filles, toujours moins nombreuses que les garçons, car, très jeunes encore, elles sont promises en mariage et, dès lors, vendues à un prétendant qui commence aussitôt à payer pour sa fiancée une somme variant de 150 à 200 francs.

L'une des religieuses fait l'école aux filles, qui apprennent facilement à lire et à écrire l'anglais, à calculer un peu, et dont la principale occupation en dehors consiste à coudre, à tricoter et à broder.

Quelques-unes sont spécialement affectées au service de la buanderie et au repassage du linge.

Nous nous efforçons surtout d'inculquer à nos enfants un véritable amour pour le travail et pour la vertu, afin que, plus

tard, quand ils ne seront plus au milieu de nous, ils puissent continuer à vivre en bons et fervents chrétiens, ce qui n'est pas souvent facile. Nous avons, en effet, à déplorer le départ et même l'apostasie de plusieurs d'entre eux qui, rentrés dans leur famille et séduits par l'amour des plaisirs et de la liberté, par les occasions et les mauvais exemples, ont peu à peu abandonné toute pratique religieuse pour reprendre la vie païenne. Combien saigne le cœur du missionnaire à la vue de pareilles défections !

L'OEuvre de la crèche est peut-être celle qui amène le plus d'âmes au bon Dieu. Si la mère d'un enfant vient à mourir, nous sommes presque sûrs de recevoir ce petit être, car aucune femme, ici, ne consentirait à subvenir à l'entretien d'un enfant qui n'est pas le sien. Ce genre de charité n'est pas connu des indigènes qui admirent, en secouant la tête, les soins dévoués que Sœur Saint-Charles prodigue à ses orphelins d'adoption. Malheureusement, et malgré toutes les précautions, nous n'arrivons pas à les élever. Ils se portent bien pendant deux ou trois semaines, puis, le lait condensé et la farine de maïs n'étant pas pour eux une nourriture suffisante, ils vont s'affaiblissant pour s'envoler bientôt au ciel où ils n'oublieront pas, certainement, ceux qui leur ont procuré un bonheur sans fin. Nous confions les enfants d'un an et plus à des femmes chrétiennes qui, moyennant une petite redevance, les nourrissent et en prennent soin.

3. — Le manque de personnel nous a empêchés jusqu'à ce jour d'exercer notre saint ministère comme nous l'aurions voulu. Au commencement de 1892, le P. Réling alla presque quotidiennement à la ville visiter les malades, qui y étaient nombreux. La dysenterie sévissait ; le cher Père put en guérir plusieurs cas et fit, pendant les deux semaines qu'il resta là, de nombreux baptêmes. Des parents reconnaissants lui confièrent leurs enfants qu'il amena à Agouléri, où le P. Pawlas se trouvait seul avec le F. Hermas. Depuis ce moment, nous ne pûmes faire que de rares visites à la ville située à une demi-heure de la mission, car nous n'étions que deux Pères, dont l'un chargé du matériel. Nous eûmes cependant la consolation de baptiser un bon nombre d'enfants. Presque tous les jours, en effet, on nous en amène qui sont plus ou moins gravement atteints.

Si nous les jugeons incurables, nous ne leur donnons un

remède que pour pouvoir mieux verser sur leur front l'eau salulaire qui leur ouvrira les portes du ciel. Dans ces circonstances, les parents nous laissent faire en général, car ils ont confiance en notre savoir et en notre bon cœur.

J'ai parlé, plus haut, de la difficulté que nous avons de préserver nos chrétiens de la contagion du mal. Nous avons dû sévir à différentes reprises. Deux d'entre eux, entraînés par l'exemple des païens et de quelques protestants, avaient pris une seconde femme. Dès que le fait fut connu, ils furent publiquement dénoncés et expulsés de l'église. Le bon Dieu se chargea de les ramener à lui. Le premier, devenu malade, se décida à renvoyer sa concubine et à faire la pénitence publique que nous exigeons de lui. Mais il mourut bientôt misérablement, et tous crurent voir en cette mort une juste punition. Le second perdit sa concubine après quelques mois de péché, et revint à de meilleurs sentiments. Après sa pénitence publique, qui a duré plus d'un mois, il a été réintégré à l'église; mais il est encore poursuivi par la vengeance divine : sa fille est en danger de mort. Nous avons, du reste, établi dans l'église une barrière qui sépare les chrétiens des païens, et, parmi eux, nous rangeons les chrétiens qui ont commis quelque faute grave ou scandaleuse, puisque, d'après l'Évangile, ils doivent être regardés comme des païens et des publicains.

Les jeunes personnes qui vivent en dehors de la Mission sont aussi très exposées à tomber, par suite de la vie déréglée que mènent certains agents de la Compagnie. Il est bon de dire que nous nous montrons inexorables dès la première faute publique dont nous avons connaissance. On voit d'après cela combien il est difficile d'amener des âmes au bon Dieu et combien le démon d'Afrique cherche à entraver notre action.

4. — Comme les choses extérieures l'ont une grande impression sur nos indigènes, nous nous efforçons de donner aux principales fêtes le plus de solennité possible. Au premier rang, il faut citer Noël. En 1893, la présence des PP. Lichtenberger et Ertzscheid nous a permis de célébrer la messe de minuit et celle du jour avec diacre et sous-diacre. Le canon annonça tous les exercices; l'ornementation de la chapelle, les cérémonies et l'exécution des différents morceaux de chant attirèrent les protestants autant que les païens. Quand les

enfants entonnèrent le traditionnel cantique : « Il est né le divin enfant » et le Noël : « J'entends là-bas », on put se croire un instant transporté au sein de la vieille Europe. Les Noirs ne sont jamais en retard quand ils trouvent à glaner; c'est pourquoi ils se sont déjà emparés de la coutume anglaise des présents de Noël, et le jour de cette fête et les jours suivants, notre Mission est envahie par ces mendiants d'un nouveau genre, qui nous tendent la main en nous criant à qui mieux mieux : *Christmas, Christmas!*

Nous avons pu aussi, cette année, célébrer la Fête-Dieu avec une solennité inaccoutumée. Le P. Lichtenberger, venu de Nsubé, nous prêtait son concours, et le F. Hermas, qui se trouvait parmi nous, avait dressé sur des estrades deux magnifiques reposoirs. Le temps était superbe et la procession du Saint-Sacrement, à travers nos allées et nos cours ornées de mâts et d'oriflammes, fut un véritable triomphe pour le Dieu de l'Eucharistie. Je passe sous silence les autres fêtes, telles que celles de la première communion et de la confirmation.

Mais, malgré ce culte extérieur, malgré les relations journalières que nous avons avec les indigènes, ces derniers n'en continuent pas moins à rester opiniâtrément attachés à leurs superstitions, et la Compagnie qui a tout pouvoir dans le Niger semble parfois les confirmer dans leurs idées païennes. Le fait suivant en est la preuve.

Il y a quelques mois, des buffles ravagèrent la plantation de café que la Compagnie possède à proximité de notre Mission, et M. Dampier, l'agent européen en charge, fut assez heureux pour en tuer un. Deux jours plus tard, des gens d'Onitsha vinrent auprès de l'agent diplomatique, accuser M. Dampier d'avoir tué leur mère.

— Comment? tué votre mère?

— Oui, elle est morte avant-hier. Elle avait l'habitude de se changer en buffle, et c'est ce buffle que le blanc a tué.

L'agent diplomatique prit fait et cause pour les indigènes et se fit fort, devant l'agent général de la Compagnie, de trouver un homme qui se changerait instantanément en buffle. L'agent général, pour une raison quelconque, partagea la manière de voir des indigènes et consentit à ce que la caisse de la Compagnie payât, aux gens d'Onitsha, la somme de 100 francs qu'ils réclamaient,

Cet agent diplomatique était un noir de Sierra-Leone, redouté à plusieurs lieues à la ronde. C'est grâce à ses agissements déloyaux, que notre Mission a eu ici de graves difficultés à vaincre.

Enfin, il vient de mourir subitement, et l'agent européen qui le remplace nous est absolument favorable.

5. — L'hôpital, dont le besoin était si grand, a été terminé l'année dernière. Il fait suite à la pharmacie, construite il y a trois ans, et mesure 36 mètres de long sur 8 mètres de large. Il se compose de huit vastes pièces, est couvert en tôle galvanisée, et enjolivé, de chaque côté, par une véranda. A peine achevé, il fut totalement occupé, pendant la saison des pluies, par des malheureux, presque tous affreusement mutilés par des buffles, des léopards, des crocodiles ou des hippopotames.

Le plus maltraité de tous avait les intestins perforés en plusieurs endroits par les cornes d'un buffle. Les souffrances horribles qu'il supporta avec une résignation héroïque lui méritèrent la grâce du baptême. Il était vraiment touchant de l'entendre exhorter sa famille à suivre les avis des Pères, afin qu'elle puisse, comme lui, recevoir l'eau de Dieu qui ouvre les portes du ciel.

Les cas ne sont pas tous aussi graves; mais chaque jour, vingt, trente, et quelquefois quatre-vingts malades, viennent réclamer nos soins. Souvent le bon Dieu récompense notre charité en nous permettant de conférer le saint baptême, et cela suffit à nous payer de toutes nos peines.

6. — Depuis l'incendie de septembre 1891, nous avons dû entreprendre différentes constructions : d'abord l'école avec la chambre du Père chargé des enfants; puis la remise du bois et la menuiserie, le magasin de provisions et, enfin, une maison pour les filles et pour l'œuvre de la crèche. Si nous ajoutons à cela quelques réparations urgentes, l'entretien de nos petites plantations de café, de manioc, on comprendra facilement que le travail matériel ait absorbé une bonne partie d'un temps précieux.

7. — Entre toutes les visites que nous avons reçues, il convient de signaler, en première ligne, celle de M. le lieutenant de vaisseau Mizon. A son premier voyage (1890-1891), il avait traversé plusieurs fois ce pays; quand il quitta Yola pour aller au Congo, il nous expédia une pirogue pleine de colis qu'il nous

pria de lui garder en dépôt. Les 5 *laptots* qui l'avaient amenée, et que le R. P. Lutz avait connus au Rio-Pongo, furent rapatriés par nos soins sur sa demande, et il nous abandonna en échange la pirogue qui lui avait coûté près de 300 francs.

Lors de sa seconde expédition (octobre 1892), il vint, avec quelques autres Français, passer une journée parmi nous avant de se diriger vers la Bénué, et nous fit don de 500 francs pour l'œuvre des enfants.

En février 1893, le docteur Ward et M. Vaughan, qui faisaient partie de l'expédition, revinrent exténués et restèrent trois semaines à la Mission. Le docteur Ward, très reconnaissant de l'hospitalité que nous lui avons offerte avec plaisir, nous a envoyé une magnifique étole pastorale brodée d'or et un bon dictionnaire de médecine.

Le 1^{er} octobre de la même année, M. Mizon, sur le point de quitter le Niger, nous rendit une dernière visite, et, avant de partir, nous confia S'nabou, baptisée depuis, sous le nom de Marie-Louise, ainsi qu'une autre esclave qu'il avait reçue du sultan de Muri, après la prise de Kwana. Cette dernière nous fut bientôt réclamée par la *Royal Niger Company* pour être rendue à ses parents.

Nous accueillons toujours avec joie les PP. de Lyon, de la Mission d'Asaba, située sur la rive droite du Niger, à 2 lieues de pirogue d'ici.

Enfin, presque toutes les semaines, nous recevons quelque agent de la Compagnie du Niger et, parmi eux, M. Atkinson, agent du district dans lequel se trouve notre Mission et qui connaît plusieurs de nos stations au Gabon et au Congo. M. Flint lui-même, l'agent général de *Royal Niger Company*, accompagné de son secrétaire particulier, est venu dernièrement, ce qui nous fait espérer que la Compagnie, à l'avenir, changera sa façon d'agir à notre égard.

8. — Ce changement, du reste, était facile à prévoir. La Compagnie ne nous en voulait que parce que nous nous approvisionnions dans les factoreries de l'*African Association*, qui nous livrait tout, environ un tiers meilleur marché que la Compagnie. Mais cette Association s'est vue forcée de liquider, ne pouvant supporter plus longtemps les débours énormes que lui imposait la douane, eu égard à la *Niger Company*. Pour beaucoup

d'articles, en effet, certains droits de douane étaient supérieurs au prix d'achat. Nous avons perdu de ce côté, ainsi que par la mort de M. Townsend, qui, à Brass, était notre meilleur ami et le protecteur assuré de notre cause. C'est lui qui nous avait fait connaître dans cette ville ; grâce à lui, une douzaine d'enfants, tant garçons que filles, nous ont été confiés. Un jour, ce sera un excellent noyau pour notre future station dans ce pays.

9. — Les protestants veulent décidément s'établir au Bas-Niger. Au commencement de cette année, six missionnaires, avec l'évêque Hill et sa femme, devaient venir à Onitsha ; mais un seul est parvenu jusqu'ici, l'évêque, sa femme et quatre missionnaires étant morts subitement à Lagos, presque à l'entrée du Niger. Un autre évêque est en route avec de nouveaux ministres. On a construit pour eux deux magnifiques maisons, envoyées pièce à pièce d'Angleterre ; nous espérons que, malgré leur installation *confortable*, ils ne gagneront pas tous les infidèles à leur cause, et qu'ils laisseront encore un champ assez vaste à notre zèle apostolique.

Ils ne sont, d'ailleurs, nullement fanatiques, et se tiennent en bons rapports avec nous. Feu l'évêque Hill, avant sa rentrée pour son sacre, n'a pas cru compromettre sa cause en demandant au P. Supérieur la faveur d'avoir de nos Sœurs à la mission protestante, pour le cas où quelque demoiselle européenne, y résidant alors, viendrait à tomber malade.

10. — Rappelons, en terminant, le voyage que le P. Supérieur a entrepris, en février dernier, pour aller visiter les différentes rivières qui se trouvent dans notre préfecture, depuis l'embouchure jusqu'au Cameroun. Malgré l'accueil sympathique des Européens établis dans ce pays, et le secours de 5,000 francs offert par le gouverneur des *Oil Rivers*, sir Claude Mac Donald, pour chacune de nos futures stations, le P. Supérieur n'a pas cru devoir en décider la création dans ces parages, non seulement à cause de l'insalubrité du pays et de nos relations sans importance avec le Niger, mais surtout pour ne pas frayer avec les nombreux postes presbytériens et autres existant depuis de longues années dans ces contrées.

STATION DE SAINT-JOSEPH D'AGOULÉRI

MARS 1892. — SEPTEMBRE 1894.

1. Personnel. — 2. Histoire de la Mission, son origine et son développement. —
3. Ministère. — 4. Œuvres : malades, enfants. — 5. Plantations.

1. — Deux Pères (le P. Réling et le P. Ertzscheid) et un Frère (le F. Hermas) constituent actuellement tout le personnel de la station de Saint-Joseph d'Agouléri.

Le nom peu connu de Saint-Joseph d'Agouléri frappera peut-être assez l'esprit du lecteur pour qu'il se demande qui nous sommes et d'où nous venons. Il est donc juste de le satisfaire en lui résumant notre histoire et en y ajoutant le récit détaillé de certains faits qui, à eux seuls, lui donneront une idée adéquate de notre Mission et des mœurs des indigènes.

2. — Ainsi que l'indiquaient quelques extraits de lettres parus dans le *Bulletin* de décembre 1891, c'est au début de cette année qu'on tenta de jeter sérieusement les premiers fondements d'une station dans le pays des Agouléris, à trois quarts d'heure de cette tribu, sur une hauteur qui domine le fleuve Amambara (1), et à une journée de marche d'Onitsha.

Les commencements furent pénibles, et notre station ne se composa, pendant plusieurs mois, que du P. Pawlas, du F. Hermas, de trois chrétiens et d'une poignée de catéchumènes plus ou moins hésitants. Nous avons dû forcément nous placer loin de toute habitation. Notre choix put paraître malheureux d'abord, et nous pensions sécher sur pied. C'était en 1892. Malgré tout le zèle déployé par le P. Pawlas, le peuple d'Agouléri ne remuait pas plus qu'une roche; tous nos efforts se brisaient comme une pique sur le granit... Si la besogne était rude, les consolations étaient insignifiantes ou nulles. Aucun rayon d'espérance ne parvenait à percer la nue épaisse qui voilait l'horizon; tout était sombre, tout était triste! Et ce n'étaient là que des difficultés naissantes. A l'abandon succéda la guerre, guerre terrible entre la Compagnie du Royal Niger et les tribus qui nous environnaient. Elles avaient saccagé et détruit une factorerie. Cela méritait un châtement exemplaire. Trois villages importants furent pillés et brûlés, les habitants mis en fuite, et 12 des

(1) Affluent de gauche du Niger.

principaux chefs, venus pour traiter, emmenés comme otages.

Et nous, missionnaires, nous étions là, en face de ce pays dévasté, dont les cendres fumaient encore ; nous étions là, incapables de soulager ces peuplades ruinées auxquelles nous venions prêcher la paix et parler de bonheur. Quelle ironie ! Nous nous demandions ce qui allait advenir : y aurait-il assez d'intelligence dans ces têtes sauvages, foyers d'illogismes et de contresens, pour établir une distinction entre nous, Blancs missionnaires, et les Blancs commerçants qui venaient de leur infliger cette correction ? Il nous était permis d'en douter, et la prudence la plus élémentaire nous conseillait certaines mesures de précaution. Le R. P. Préfet, qui était monté à Agouléri dès le début des hostilités, y envoya un second Père, le P. Réling, et la petite communauté fut ainsi constituée : le P. Pawlas, supérieur ; le P. Réling et le F. Hermas.

Mais revenons aux indigènes. Ils rentrèrent peu à peu dans le village qu'ils avaient abandonné dès les premiers bruits de la guerre. Pauvres gens ! On les voyait abattus, consternés, misérables, sans cases, sans vivres, réunis par familles, sur l'emplacement de leur demeure, gémissant et pleurant. Ils étaient malheureux : notre devoir était tout tracé, il fallait voler à leur secours. Les malades étaient nombreux, les affamés plus nombreux encore. Du temps était nécessaire, sans doute, pour soigner les uns et satisfaire les autres ; mais, comme nous nous apercevions chaque jour que notre influence grandissait et que les cœurs s'ouvraient, nous ne calculions plus les fatigues, et toute tâche nous semblait facile.

Un mois plus tard, le village était reconstruit ; les gens avaient, grâce à un travail opiniâtre, retrouvé une certaine aisance : ils étaient heureux !

Nous aussi, nous étions heureux ! Chaque fois que nous venions à la tribu, nous étions salués par des cris de joie ; des essaims de négrillons s'échappaient de toutes les cases et couraient au-devant de nous en criant : *Ekéné ! Ekéné !* « Salut ! Salut ! »

Devant ce nouvel état des esprits, nos projets se fortifiaient et nous faisons de beaux rêves.

Cependant, un événement grave vint encore changer subitement la face des choses. C'était le 10 août ; le P. Réling, de

retour à la Mission, rendait compte au P. Supérieur de son voyage à Onitsha. Tout à coup, la conversation fut interrompue par l'arrivée d'un catéchumène aux allures fiévreuses, à la mine bouleversée, qui, sans saluer, nous jeta ce cri : *Adas bia! Adas bia!* « Les Adas viennent, les Adas viennent! » Guerriers farouches, bandits de la pire espèce, anthropophages avérés, anarchistes du pays, en un mot, tels étaient les Adas dont l'approche nous était annoncée. Une ruche mise en émoi par quelque mauvais plaisant donne exactement la physionomie de la tribu des Agouléris en apprenant cette nouvelle. On se lamentait et l'on adressait aux dieux toutes les invocations possibles. Ce fut bientôt ce va-et-vient, cette bagarre indescriptible, qui se produisent toujours au moment des catastrophes et à toutes les heures sinistres... On se préparait à la fuite.

La nouvelle était parvenue à cinq heures du soir; à sept heures, le premier convoi de fuyards, composé des vieillards, des femmes et des enfants, se mettait en marche dans la direction du fleuve. Le défilé passa devant notre station et dura jusqu'à onze heures. Se figure-t-on cette tourbe fuyant dans la nuit et croyant percevoir à tout instant le cliquetis des couteaux et des lances! A chaque alerte, cette foule apeurée jette dans la nuit quelque cri sinistre provoqué par la crainte d'un danger. C'était lugubre. Après minuit, le calme se rétablit un peu et chacun s'endormit. De grand matin, nous étions sur pieds pour faire nos exercices religieux et dire la sainte messe. Comme dans un camp, à la veille d'un combat, nous étions nous-mêmes armés de fusils avec leurs baïonnettes, de revolvers, et munis de cartouches. Les bruits qui nous étaient venus dans la matinée et qui se confirmèrent pendant toute la journée nous conseillaient la vigilance. A la tombée de la nuit, les hommes fuyaient à leur tour; le dernier d'entre eux, le vieux de la tribu, vint, à dix heures du soir, frapper à la porte du P. Pawlas pour lui annoncer que le village était vide et le supplier de prendre la fuite avec eux. Il ajoutait que les Adas avaient été vus et qu'ils n'étaient plus qu'à trois heures de marche. Cette fois, les choses tournaient au tragique. Après avoir réfléchi, il fut convenu que tout notre personnel partirait sur-le-champ; seuls, le P. Pawlas et le P. Réling devaient rester à leur poste pour le défendre jusqu'au bout. Il était audacieux et téméraire, il est vrai, de ne

rester que deux dans ce vaste pays, pour y attendre une armée d'anthropophages; mais il en coûte au missionnaire d'abandonner sa station à la première alerte. Du reste, nous avions un plan : avec deux excellents chassepots et une certaine provision de cartouches, nous voulions recevoir l'ennemi dès son apparition, par une fusillade bien nourrie, espérant que nos détonations, parties d'une habitation de blancs, donneraient le change aux assaillants qui prendraient aussitôt la fuite... Disons mieux, nous comptions sur un secours du Ciel.

Dès que nous fûmes seuls, nous montâmes la garde, le P. Pawlas d'un côté et le P. Réling de l'autre. Grand Dieu! Quelle faction! Appuyés sur notre fusil, la tête en avant, les yeux grands ouverts, l'oreille au guet, nous attendions... Une feuille qui tombait, un oiseau qui passait, un rien précipitait les pulsations de notre cœur. Une heure nous parut un siècle; tout à coup, vers minuit, l'alerte fut donnée : « Père Pawlas, les voici! les voici! » En jetant ce cri, le P. Réling braquait son fusil, prêt à tirer. A cinquante pas, un grand Noir arrivait à pas de loup : « Qui vive! » cria le Père en langue indigène. « Odili! Odili! » Odili était un jeune chef de guerre de notre tribu, catéchumène et grand ami de la Mission. Honteux d'avoir fui, il revenait précipitamment pour nous défendre et réparer ainsi une faiblesse de la première heure. Quel soulagement pour nous de sentir un homme du pays à nos côtés! Mais ce n'était pas tout; à gauche, le P. Réling avait nettement distingué un bruit : « C'est là, dit-il au guerrier, c'est là qu'il y a quelqu'un. » Et le guerrier, sans mot dire, se précipite comme un fauve vers l'endroit indiqué. Le P. Réling le suivit, c'était une véritable charge! Nous nous trouvions en présence de trois formes humaines : une femme malade et bancale et deux enfants qui, n'ayant pu fuir, s'étaient cachés dans les hautes herbes. Ce refuge n'était pas sûr; le P. Réling les fit partir vers le fleuve, puis revint à son poste avec le guerrier : c'était la première alerte! Peu à peu, d'autres catéchumènes revinrent; à trois heures du matin, le poste comptait treize hommes.

L'ennemi avait été arrêté dans sa marche, et ce retard fut heureux, car nos guerriers, reprenant courage, nous rejoignirent, bien décidés à accepter le combat. Il eut lieu dans la matinée du 16 août, chez la tribu Ntedjé, à 2 lieues de la Mis-

sion ; la lutte fut terrible et, disons le mot, sauvage. Ce fut un duel gigantesque, dans lequel le vainqueur ne lâchait son adversaire qu'après l'avoir décapité, et, fier de son exploit, volait à un autre combat. Le soir, des centaines de cadavres jonchaient le sol, mais nos guerriers restaient maîtres de la place. Je passe sous silence les scènes que cette victoire inespérée provoqua : la fête fut sauvage ainsi que le festin qui la suivit. On y servit de la viande fine et succulente..., de la viande qui parle, c'est-à-dire de la chair humaine. Les jours suivants, plusieurs guerriers ennemis, qui s'étaient égarés au moment de la déroute, furent encore pris : leur procès était fait à l'avance et l'exécution suivait de près : tête tranchée ! Le R. P. Lutz parvint à instruire rapidement et à baptiser un de ces malheureux qui fut aussitôt exécuté et coupé en morceaux devant lui, après son baptême. En vain, le P. Lutz essayait-il de l'arracher à la mort : l'arrêt était irrévocable : il devait être tué et mangé !

Dieu merci ! le calme revint bientôt. C'était pour nous l'heure des grâces. Cette année, dont la première moitié avait été teinte de sang et remplie d'épreuves, devait s'achever dans les joies et les consolations. Un revirement subit s'opéra chez un grand nombre de païens, et nos catéchumènes ne tardèrent pas à montrer des dispositions excellentes : Dieu nous aidait visiblement. Nous pûmes administrer 31 baptêmes, dans les quatre derniers mois de 1892, dont 22 aux seules fêtes de Noël. Presque tous les baptisés étaient adultes. C'était un vrai triomphe ! Nos cœurs étaient joyeux et nos lèvres laissaient échapper ce chant de grâces du prophète : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus!* « Louez le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! »

3. — L'année 1893 nous ménageait une grande épreuve : le P. Supérieur d'Agouléri, subitement pris de mauvaises fièvres, dut rentrer en Europe au mois de février, quinze jours seulement après le départ du R. P. Préfet apostolique. Le P. Réling resta donc seul avec le F. Hermas jusqu'au 21 novembre 1893, date du retour du cher P. Pawlas. Nous étions alors 4 : le P. Pawlas, le P. Réling, le P. Cadio et le F. Hermas. Hélas ! la maladie fit bientôt une nouvelle victime. Ce fut encore le tour du P. Pawlas, atteint, après deux mois et demi de séjour, des mêmes

fièvres que la première fois, et le médecin ordonna son départ immédiat pour l'Europe.

Un peu plus tard, le P. Cadio se rendit à la nouvelle station de Nsubé et fut remplacé à Agouléri par le P. Erzscheid. La communauté se composait désormais du P. Réling, du P. Erzscheid et du F. Hermas.

Pour compenser ces épreuves multiples, la Providence protégea et bénit notre jeune Mission d'une manière spéciale. Notre village chrétien se forma et s'agrandit rapidement. Autour des bâtiments de notre Mission, on peut voir aujourd'hui une centaine de cases d'indigènes, spacieuses, charmantes, presque coquettes, toutes habitées par des chrétiens ou des catéchumènes, dont le chiffre total s'élève à deux cents environ. Ici, plus de sacrifices, plus d'idoles; l'image du Sacré-Cœur et la croix du Christ occupent la place d'honneur dans chaque habitation.

Nos chrétiens suivent exactement les saints offices, même pendant la semaine, et le soir, quand la nuit est descendue et que tout se tait sur la hauteur, on entend la voix des hommes adressant au Ciel la belle prière du Rosaire, le chapelet. Quelle différence entre nos chrétiens et les païens de la tribu! On voit que la main créatrice du Tout-Puissant a passé là et changé les loups en agneaux.

Nous espérons en la miséricorde de Dieu et nous prions le Ciel de multiplier les conversions, afin que, sous peu, Saint-Joseph d'Agouléri soit une grande tribu étendant au loin son influence et ses bienfaits.

4. — Notre grande force nous vient du soin que nous prenons des malades qu'on nous amène de plusieurs lieues à la ronde. Le bon Dieu a permis que nous en sauvions un certain nombre dont le cas était désespéré. Depuis, les indigènes disent que nous pouvons guérir tous les maux, et que si quelquefois nous ne le faisons pas, c'est que nous ne le voulons pas.

Grâce à la médecine, nous avons pu baptiser de nombreux enfants et opérer de sérieuses conversions; aussi ferons-nous tous nos efforts pour maintenir cette œuvre belle entre toutes, l'œuvre des malades. Nous avons aussi, comme dans maintes stations, l'œuvre des enfants que nous prenons à nos frais à la Mission et que nous formons de notre mieux. C'est une tâche

difficile, ardue, souvent sans apparence de succès dans les débuts, mais qui, sous peu, nous rendra de grands services.

Soin des malades, formation de nos enfants, catéchisme et instruction à nos chrétiens et surtout aux catéchumènes, saint ministère, visites à la tribu païenne, fonctions de juge de paix et de commissaire de police, voilà la majeure partie de nos travaux.

Le F. Hermas nous a construit différents bâtiments; mais le principal nous manque : une chapelle plus grande que la nôtre, qui est trop petite.

5. — Nous avons planté des caféiers qui nous donneront bientôt un excellent résultat : « Comment pouvez-vous planter une chose qui ne produira que dans trois ou quatre années? » Ainsi parlaient les indigènes quand nous avons commencé. Ils changent déjà d'avis et admirent, outre la plantation, la quantité d'arbres qui prêtent à ce coteau, jadis inculte, un air de fraîcheur européenne.

STATION DE NOTRE-DAME DE CHARTRES, A NSUBÉ

C'est en janvier 1892, que le R. P. Préfet se rendit pour la première fois à Nsubé, répondant ainsi aux demandes réitérées des habitants et des chefs de cette localité.

Nsubé est une ville de 5000 à 6000 habitants, située à proximité de l'Amambara. Les indigènes, presque tous agriculteurs, voulurent, pour la plupart, ainsi que leurs chefs, nous avoir au milieu d'eux, pour jouir du même bonheur qu'Idigo et les autres chrétiens d'Agouléri. Un catéchiste fut installé près de la ville, le 21 mars 1892.

Le manque de personnel ne nous permettant pas de suivre cette œuvre, elle a languï jusqu'à ces derniers temps. C'est le 17 avril, que le P. Cadio fut nommé définitivement supérieur de la nouvelle station, ayant pour aide le P. Lichtenberger.

La maison, qui comprend une chapelle, et à laquelle on ajoute en ce moment un magasin et une cuisine, se trouve à environ dix minutes de la ville, sur un plateau qui domine les environs. Nous avons choisi cet emplacement pour que les chrétiens et les catéchumènes puissent venir s'installer au

milieu de nous et être ainsi soustraits à la mauvaise influence des païens.

Ceux-ci, du reste, nous témoignent tous beaucoup de sympathie. La médecine et le soin des malades ne sont pas la moindre cause de ces bonnes dispositions.

Les nombreux catéchumènes et les quelques baptêmes que nous avons déjà pu faire, nous encouragent pour l'avenir et nous espérons que, dans notre prochain bulletin, nous aurons à enregistrer beaucoup de bien à l'avoir de l'œuvre de Dieu dans notre station de Notre-Dame de Chartres.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-CONGO

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES DE LANDANA

AOÛT 1892 — SEPTEMBRE 1894

1. Personnel. — 2. Première messe du premier prêtre indigène de la Mission. — 3. Ministère, fêtes et dévotions, nouvel autel. — 4. Hôpital, adultes baptisés. — 5. Villages chrétiens. — 6. Séminaire indigène. — 7. Noviciat de Frères indigènes, catéchistes. — 8. Œuvres de Saint-Joseph et de Saint-Isidore. Travaux. Constructions. — 9. Œuvre des filles. Épidémie. — 10. Visites à la Mission.

1. — La communauté de Saint-Jacques de Landana se compose actuellement du R. P. Campana, préfet apostolique, supérieur provincial et local; des PP. Frankoual, directeur du petit séminaire; Espinasse, procureur de la Mission et chargé de l'Œuvre des enfants; Darnal, directeur du noviciat des Frères indigènes; et Goetz, professeur, chargé des catéchistes.

Les Frères sont au nombre de quatre, à savoir : Les FF. Hilaire, infirmier, charpentier; Pothin, agriculteur et maçon; Ludger, cordonnier, chargé de la basse-cour; Gervasio, instituteur; et deux Frères indigènes, le F. Claver, jardinier, catéchiste, et le F. Stanislas, sacristain, tailleur.

2. — Nous sommes heureux de commencer ce *Bulletin*, en faisant part à tous nos confrères de la touchante cérémonie de première messe du premier prêtre indigène de la Mission du Bas-Congo. M. l'abbé Louis de Gourlet, c'est le nom de ce nouveau prêtre, était ordonné à Loango, par Mgr Carrie, le 17 décembre 1892. Le 20 au soir, le nouvel élu, accompagné des PP. Paulus et Wieder, qui avaient assisté à son ordination, arri-

vait à Landana, et tous les enfants allaient aussitôt à sa rencontre pour recevoir sa bénédiction, faisant entre eux cette réflexion bien légitime d'ailleurs : *Ah ! gnenze benè* (ah, quel bonheur ! celui-là, au moins, est un des nôtres). Le lendemain, fête de saint Thomas, apôtre, le son de la cloche nous réunissait tous dans la cour des enfants, au pied de la statue de saint Joseph. C'est là qu'avait été dressé un petit autel sur lequel se trouvaient les ornements sacerdotaux dont devait se revêtir le nouveau prêtre. Deux petits Noirs s'étaient alors présentés, l'un pour lui offrir un joli bouquet, et l'autre pour déposer sur sa tête une magnifique couronne tressée par les soins de la bonne Mère Stanislas, supérieure de la communauté des Sœurs de Saint-Joseph à Landana. On se rendit processionnellement, en chantant le *Veni Creator*, à la chapelle qui, pour la circonstance, avait été ornée comme aux jours de nos plus grandes fêtes. Après l'évangile, le P. Wieder, qui remplissait les fonctions de diacre, adressa à tous nos pauvres chrétiens une touchante allocution sur la dignité du prêtre et le respect dont il doit être entouré ; il rappela à tous les enfants le bonheur qu'ils devaient ressentir en voyant monter à l'autel, pour la première fois, le premier prêtre de la Préfecture apostolique du Bas-Congo, sorti de leur rang, premier séminariste indigène, un des premiers enfants de la Mission élevé par Sa Gr. Mgr Carrie, qui eut la consolation de l'ordonner, et par le regretté P. Duparquet, tous deux fondateurs de notre chère Mission de Landana. En terminant le Père demanda au nouveau prêtre un memento spécial, dès sa première messe, pour les Missionnaires qui, pendant de si longues années, s'étaient dépensés et dévoués à son éducation, mais qui étaient aujourd'hui largement récompensés de tous leurs sacrifices, en le voyant monter au saint autel pour la première fois.

3. — Quant au ministère extérieur, les Pères s'y livrent tous avec autant d'ardeur que le permettent les occupations et les charges de la communauté. Le temps le plus favorable pour les excursions et les visites des villages vient après la saison des pluies. Il n'y a pas d'illusion à se faire, c'est un ministère bien difficile que celui qui s'exerce auprès des adultes en danger de mort, car, tout remplis des idées païennes et couverts de fétiches des pieds à la tête, ils font facilement, cela se conçoit, la

sourde oreille aux paroles du missionnaire; cela prouve que, tout en tenant compte du *Sacramenta propter homines*, il faut cependant, dans bien des circonstances, se mettre en garde contre un zèle plus ou moins indiscret qui pousserait à administrer le baptême un peu à la légère. Tout récemment encore, un Père, apprenant que, dans un des villages des environs, une femme se trouvait en danger de mort, se rendit aussitôt auprès d'elle pour l'instruire et la préparer au baptême; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand, après avoir parlementé assez longtemps afin de pouvoir entrer dans la case, il entendit la malade lui dire : « Est-il permis de vouloir baptiser quelqu'un malgré lui? je ne t'ai pas fait appeler. » Le Père lui fit alors remarquer que jamais on ne baptisait de force et que s'il était venu, c'était uniquement pour lui parler du bon Dieu et lui apprendre ce que c'était que le baptême. « Bon, dit la malade, parle si tu veux. » (Ce sont là ses propres paroles traduites de la langue du pays.) Avant de repartir, le Père entra de nouveau dans la case et demanda à la malade si elle avait réfléchi sur ce qu'il lui avait dit le matin : « Oui, dit-elle, mais je ne veux pas être baptisée maintenant; quand je serai guérie, j'irai te trouver et tu me baptiseras. » Bel espoir que celui-là et surtout magnifique promesse, fiez-vous-y! Comme il est facile de le voir, le ministère le plus consolant pour le missionnaire est assurément celui qu'il exerce auprès des petits enfants en danger de mort; depuis notre dernier *Bulletin*, les Pères ont pu, à la suite de leurs visites dans les villages noirs, en envoyer plusieurs au ciel, sans parler des autres baptêmes faits par nos catéchistes qui, sous ce rapport surtout, nous prêtent un concours bien précieux. Voici le résultat de notre ministère depuis notre dernier *Bulletin* :

Baptêmes d'enfants et d'adultes.	161
Premières communions.	65
Confirmations	100
Mariages.	6
Enterrements	34

Nous donnons à nos fêtes le plus de solennité possible, ce qui attire dans notre chapelle une foule de païens venus des villages environnants. Nos petits Noirs, d'ailleurs, nous pouvons le dire sans exagération aucune, exécutent les cérémonies tout aussi

bien que les aspirants de nos maisons de formation. Il faut les voir, les jours de fêtes, avec leurs jolies soutanelles rouges ou violettes, remplissant les fonctions de cérémoniaires, thuriféraires, acolytes et céroféraires; avouons que plus d'un étranger a été impressionné et touché en assistant aux offices dans notre chapelle superbement ornée et décorée ces jours-là, par un petit frère indigène, le F. Stanislas, qui ne le cède en rien pour l'initiative et le goût au talent d'une bonne Sœur. C'est à lui que nous devons les magnifiques bouquets de fleurs artificielles qui ornent si délicatement le nouvel autel que nous venons de recevoir, et qui ressortira encore mieux dans la nouvelle chapelle en briques que nous nous proposons de construire dans quelque temps. Nous devons cet autel, venu de Bordeaux, à un insigne bienfaiteur de notre chère Mission, M. Campana, frère de notre bon et vénéré P. Supérieur. Cet autel a appartenu à une communauté religieuse de la ville; les armes de Mgr de Cheverus y figurent de chaque côté du tabernacle, d'une beauté parfaite et surmonté d'une superbe niche d'exposition. Mgr de Cheverus, paraît-il, y a souvent célébré la sainte messe. Cet autel très ancien, il est vrai, est malheureusement arrivé abîmé, mais il a été complètement remis à neuf par le bon F. Hilaire qui, en sa qualité de peintre artiste universellement reconnu, l'a parfaitement réparé et redoré. N'oublions pas de dire qu'une belle table de communion et une stalle d'un travail achevé nous arrivaient en même temps que l'autel, et au même prix. Cette table, toute en fer forgé, orne très bien le sanctuaire de la petite chapelle du cher P. Callewaert, supérieur de la Mission de Cabinda.

Depuis deux ans déjà, nous avons tous les dimanches une messe chantée; nous chantons également les vêpres qui, autrefois, n'avaient lieu qu'aux grandes fêtes. Tous les offices de la Semaine sainte, quoique très fatigants, en Afrique surtout, ne laissent pas cependant d'être célébrés le plus liturgiquement possible dans notre chapelle; car, en effet, la célébration de nos saints mystères laisse toujours une certaine impression sur les pauvres indigènes qui, malheureusement, sont d'une indifférence par trop grande, au moins dans ces pays-ci. Ajoutons que le Samedi Saint et la veille de la Pentecôte sont toujours couronnés par une nombreuse phalange de nouveaux néophytes, qui viennent clôturer dignement ces belles journées si consolantes pour le missionnaire.

Sans parler des deux grandes fêtes de la Congrégation, que nous rehaussons d'un éclat tout particulier, nous aimons à mentionner celles de l'Immaculée-Conception, de Noël, de Pâques, de Saint-Joseph, de la Fête-Dieu et du Sacré-Cœur de Jésus. Disons un mot en passant de la grande fête du Très Saint-Sacrement, qui a son cachet spécial dans les pays de mission où la nature, bien mieux que l'art, a su préparer et disposer sur le passage du Dieu de l'Eucharistie ces *ramos palmarum seu olivarum*, témoignages de respect et d'amour envers son divin Cœur. Dans notre chère Mission de Landana, cette fête revêt un caractère réellement imposant et grandiose. Il est curieux de voir cette longue procession, formée de plus de trois cents petits Noirs, portant chacun une bannière ou une oriflamme, se diriger vers le reposoir de la grotte de Notre-Dame de Lourdes, et, de là, après s'être déroulée dans une magnifique allée d'orangers et de cocotiers, défilier modestement, pour aboutir à un deuxième reposoir, dans une autre allée de 700 mètres, toute bordée de gigantesques palmiers. Cinq à six enfants de deux à trois ans, tout vêtus de blanc et ayant à leur cou une petite corbeille remplie de fleurs, précèdent le dais porté par les enfants de nos villages chrétiens.

Pour revenir à la chapelle, la procession passe dans la cour des enfants et devant les ateliers; là encore, on aperçoit de tous côtés de petits autels naïvement dressés par la main de ces pauvres Noirs. Les ouvriers, eux-mêmes, se plaisent à étaler leurs outils, parmi lesquels figurent ceux du menuisier, de l'agriculteur, du jardinier, etc., etc., jusqu'aux rames des embarcations, sans doute pour que Jésus veuille bien les bénir. Ils semblent le prier ainsi d'apaiser les flots de la mer, afin qu'il soit propice aux voyages du missionnaire et de rassurer les cœurs timides de ceux qui doivent les entreprendre.

Chaque année, les cérémonies de première communion et de confirmation viennent encore nous apporter bien des consolations et des encouragements au milieu des peines et des fatigues inhérentes à la vie du missionnaire. Pendant les deux dernières années, nous avons compté une soixantaine de premières communions et de confirmations.

Notre retraite annuelle a lieu en même temps que celle de la Maison-Mère; plusieurs autres Pères et Frères des communautés

de la Préfecture y prennent part. A la clôture de celle de 1892, les PP. Paulus et Darnal ont eu le bonheur d'émettre les vœux perpétuels.

La dévotion au Sacré-Cœur est en honneur parmi nos enfants qui, tous, sont agrégés à l'Apostolat de la Prière et en remplissent les conditions et les pratiques. Ils assistent à la messe le premier vendredi de chaque mois et la plupart d'entre eux y font la sainte Communion; de plus, le soir, avant le salut, un Père leur fait une petite instruction. Ceux qui ne communient pas ce jour-là le font le premier dimanche du mois. *Pauca sed bona*, c'est bien le cas de le dire, quand il s'agit de dévotion parmi les Noirs.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons à déplorer la mort du bon P. Kraemer, profès des vœux perpétuels, décédé à Paris, par suite d'un cancer à l'estomac, le 10 octobre, à l'âge de quarante-trois ans, après vingt-huit années de communauté.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Nominations. — Ont été nommés par le T. R. P. Général : Supérieur de la Trinidad, en remplacement du P. Lemire, décédé, le P. Brennan, de Blackrock;

Supérieur de Rockwell, le P. Cotter, en remplacement du P. Limbour, désigné pour fonder une œuvre en Haïti;

Supérieur de Notre-Dame de Langonnet, le R. P. Libermann, consultant général;

Supérieur provincial en Allemagne : le P. Acker.

Placements en Europe. — Ont été placés depuis la retraite :

A GRIGNON, comme sous-maître des novices-clercs : le P. Lux, nouveau profès;

A PARIS : le F. Anthime, de Saint-Mauront;

A LANGONNET : le P. Manach; le P. Fraisse Alphonse, nouveau profès;

A SAINT-ILAN : le P. Retter, nouveau profès;

A MESNIÈRES : le P. Audren, de Thiès; les PP. Chauty et

Erhardt Henri, de la Guadeloupe; les PP. Finck et Tacheix, d'Epinal; le P. Boulay, nouveau profès; MM. Barrier, Hezano et Lanore, grands scolastiques; le F. Novat, de Chevilly; le F. Gildas, de Conakry, et le F. Landelin, nouveau profès.

ORGEVILLE : le F. Nectaire, de Cellule.

BEAUVAIS : les PP. Courtine et Gruffaz, de Merville; le P. Robillon, nouveau profès; le F. Macaire, revenu du service militaire; le F. Remi, du Grand-Quevilly, à Saint-Lucien.

MERVILLE : le P. Guyot, de Saint-Mauront; le P. Le Beller, de la Guyane; les PP. Lithy, Levasseur et Orinel, nouveaux-profès; M. Muratet, grand scolastique; le F. Juvénel, revenu du service militaire.

SAINT-MAURONT : le P. Laurent, de Chevilly, le F. Constant, de Merville; le F. Friard, novice-frère de Langonnet.

EPINAL : le P. Bonjean, de Beauvais; le P. Sundhauser, de Merville; le P. Sémary, de Cellule; les PP. Morelle, de Mouzon; Henry et Chomette, nouveaux profès; M. Nicolas, novice-clerc.

CELLULE : les PP. Kerambrun, de Bordeaux; Gaëtan, du Congo français; le P. Enderlin, d'Epinal, et les PP. Jacques, Portier et Wattiez, nouveaux profès.

BORDEAUX : le P. Rialland, de la Sénégalie.

CASTELNAUDARY : le P. Gagnière, de Cellule.

SEYSSINET : le P. Ribbes; le F. Auxène d'Epinal.

EN PORTUGAL : le P. Stercky, de Grignon; et les PP. Kauffmann (Xavier), Knœbel, Coffey, Ehrhard (Léon), André et Mathias, nouveaux profès; et M. Schmitt, scolastique.

EN IRLANDE : les PP. O'Shea et Cremer, nouveaux profès; MM. Fleck et Fleury, grands scolastiques; le F. Brandain, de Bathurst, et le F. Valérien, nouveau profès.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués pour :

LA SÉNÉGAMBIE : Le 25 août, à Marseille : le F. Albert, d'Irlande.

Le 3 octobre, à Bordeaux : le P. Cros et le P. Patry, nouveau profès, et les FF. Isaac et Amand, de Chevilly.

Le 25 octobre, de Marseille : les PP. Renault, Ferrérol, Pawlas, Bodo, qui retournent à leur poste, et les PP. Wintz, Pérès et Royer, nouveaux profès; le F. Alory, de Langonnet.

SIERRA-LEONE : Le 25 septembre, à Marseille : le P. Lorber, le P. Mertel, nouveau profès; le F. Ludan, nouveau profès, et le novice-frère Philomène.

BAS-NIGER : Le 25 octobre, à Marseille : le P. Ganot, nouveau profès.

LE GABON : Le 25 septembre, à Marseille : les PP. Heinis, Hée, Dréano, nouveaux profès, et les FF. Albéric et Isaure.

LE CONGO FRANÇAIS : Le 9 septembre, à Bordeaux : le P. Levadoux, le P. Herpe, nouveau profès, et le novice, F. Philibert.

Le 25 octobre, à Marseille : le P. Koffel, nouveau profès; le F. Euphrase et le F. Fraterne, nouveau profès.

L'OUBANGHI : Le 25 octobre, à Marseille : les PP. Goblet, Nio, Leclercq, nouveaux profès, et les novices-frères Martial et Casien, de Chevilly.

BAS-CONGO : Le 6 octobre, à Lisbonne : les PP. Ferchaud et Siméon.

LE CUNÈNE : Le 20 septembre, à Bordeaux : le P. Muraton, et les PP. Kauffmann (Antoine), Kohler, Reymann, nouveaux profès.

Le 23 octobre, à Lisbonne : le F. Alvarès, le F. Casimiro, nouveau profès, et le novice-frère Assise, de Cintra.

LA CIMBÉBASIE : Le 20 septembre, à Bordeaux : le P. Keiling, nouveau profès.

Le 23 octobre, à Lisbonne : le P. Gœpp, de Langonnet, et le F. Illidio, nouveau profès de Cintra.

LE ZANGUEBAR : Partiront le 12 novembre, de Marseille : le P. Kornemann, le P. Schneider, nouveau profès, et le P. Haberkorn, précédemment en Portugal.

NOSSI-BÉ : Le 12 novembre, de Marseille : le P. Holder, revenu de la Guyane.

LA MARTINIQUE : Le 10 octobre, à Saint-Nazaire : le P. Veillet, de Beauvais; le P. Fuzier, de Castelnaudary; le P. Leininger, de Merville; le P. Hermann, qui y retourne, et le P. Riegert, nouveau profès.

LA GUADELOUPE : Le 25 septembre, à Saint-Nazaire : le P. Friault, le P. Laval, nouveau profès; le F. Almaque et le F. Marie-Benoît, de Castelnaudary.

HAÏTI : Le 19 septembre, à Bordeaux : les PP. Jehl, Goetz Aloïse et Rouxel, nouveaux profès.

Le 25 octobre, à Bordeaux, le P. Limbour, de Rockwell, et le P. Montel, de Nossi-Bé; M. Perroud, grand scolastique de la Martinique.

LA TRINIDAD : Le 10 octobre, à Saint-Nazaire : le P. Wilhelm, nouveau profès, et le F. Théodore, d'Épinal.

Le 24 octobre, à Southampton : le P. Brennan, de Blackrock, et le P. Goodmann, nouveau profès.

↪ PARA : Le 11 octobre, de Lisbonne : le P. Dissard, de Castelnau-dary, et le P. Fritsch, nouveau profès.

LE PÉROU : Le 31 mai, à New-York : le P. Schuster, des États-Unis. Le 10 octobre, de Saint-Nazaire : le P. Bertrand Jean-Baptiste, nouveau profès, et le F. Ambroise, de Chevilly.

LES ÉTATS-UNIS : Le 25 août, au Havre : le F. Tobias, d'Irlande.

Le 8 septembre, au Havre : les PP. Willms, Zielenbach et Hehir, qui retournent ; le P. Sand, de Drogens, et le P. Olfen, nouveau profès ; les FF. Frédéricus et Daniel.

Le 18 septembre, de Queenstown : le P. Nolan, qui retourne, et les PP. Kirby et Plunkett, nouveaux profès.

Retours en France. — Le 3 octobre, le R. P. Lutz, préfet apostolique du Bas-Niger, et le F. Gildas, de Conakry.

Cause du P. Laval. — Nous sommes heureux d'annoncer que le procès de l'Ordinaire fait à l'île Maurice pour l'introduction de la cause du P. Laval touche à sa fin.

Le bulletin d'avril dernier a déjà donné la composition du tribunal institué par Mgr Meurin, archevêque-évêque de Port-Louis, pour l'examen de cette cause.

Constitué le 4 mars 1893, le tribunal a tenu avant les fêtes de Pâques les sessions préliminaires. L'audition des témoins a commencé quinze jours après ces fêtes. Interrompue à la fin de mai par suite de l'épidémie d'influenza qui sévissait alors gravement à l'île Maurice, elle a été reprise au mois d'août ; et, en mai 1894, les trente-deux témoins présentés par le postulateur de la cause avaient été examinés.

Il a été procédé ensuite à l'audition des huit témoins présentés par le promoteur fiscal, et le procès a été rendu public au mois d'août dernier.

Depuis lors, la transcription s'en poursuit activement, et tout porte à croire, si aucun imprévu ne vient y mettre obstacle, que la copie en sera remise à la Sacrée Congrégation des Rites dans les premiers mois de l'année 1895.

Maison-Mère, le 30 octobre 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Service. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — *Bas-Congo*. Landana (suite). — Cabinda. — Luali. — Lucula. — Loanda. — Malange. — **Nécrologie**. *Décès* : P. Sanner, FF. Marcel, Placide, Claude. — *Notice* : P. Lemire. — **Nouvelles des communautés**. — **Avis**.

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS A LA PROFESSION ET A L'OBLATION

Admissions à la profession.

Ont été admis par décision du conseil de la Maison-Mère :

A BRAGA, LE 30 SEPT. 1894, LES FF. :

ABILIO Gomès Eusebio, né le 6 avril 1871, à Navaes (Portugal);
GREGORIO Gomès Eusebio, né le 6 juin 1874, à Pova de Varzin
(Portugal).

Admissions à l'oblation.

Ont été admis par décision du T. R. P. Général :

A titre de scolastiques :

AU SCOLASTICAT DE ROCKWELL, LE 1^{er} JUILLET ET LE 11 NOV., MM. :

MURPHY Denis, du diocèse de Cork, pat. de rel. saint Denis;
TUBRIDY Patrick, du diocèse de Killaloe, pat. de rel. saint Joseph.

A titre de novice-frères :

A N.-D. DE LANGONNET, LE 28 OCTOBRE, LES POSTULANTS :

TRELLU Louis-Marie, du dioc. de Quimper, en rel. F. *Osmond*;
LE STANG Pierre-Achille, du dioc. de Quimper, en rel. F. *Nazaire*;
SCOUARNEC Joseph-Marie, du dioc. de Vannes, en rel. F. *Amédée*.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-CONGO

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES DE LANDANA

AOÛT 1892 — OCTOBRE 1894

(Suite. — Voir le *Bulletin* d'octobre.)

4. — L'hôpital que nous avons ouvert à l'entrée de l'établissement et où nous soignons tous les jours bon nombre de malades et d'infirmes, est un des moyens les plus puissants pour gagner ces pauvres adultes, dont l'évangélisation dans les villages est si difficile. Parfois nous avons le bonheur d'administrer le baptême à quelques-uns d'entre eux en danger de mort; il y en a même qui, une fois guéris, demandent à rester à la Mission pour se faire instruire et baptiser. Il y a quelques jours à peine, un enfant de quatorze à quinze ans, à l'hôpital depuis assez longtemps déjà, est venu supplier le P. Supérieur de vouloir bien l'admettre au nombre des autres enfants de la Mission, car, a-t-il dit : « Je ne veux plus retourner maintenant avec le diable dans mon village. » Le P. Supérieur voulant l'éprouver un peu (nous disons un peu, car les Noirs ne sont guère capables de supporter une longue épreuve), lui fit remarquer que c'était peut-être pour recevoir un pagne neuf et s'en aller ensuite, car le sien était fort inconvenant. Mais l'enfant promit et assura qu'il ne partirait jamais : l'avenir décidera de la persévérance du nouveau catéchumène.

5. — Il ne suffit pas d'élever le Noir, de le civiliser et de lui inculquer les principes de la vie chrétienne; il faut encore, autant que possible, lui fournir des moyens de persévérance, en l'aidant à se créer une position. Or, c'est par la formation des villages chrétiens et des familles chrétiennes que cela se réalisera. Le Noir, en effet, une fois marié, n'a qu'à continuer à exercer le métier qu'il a appris à la Mission, et qui, avec la culture des champs, lui procure un bien-être légitime, d'ailleurs, et le maintient ainsi dans l'amour du travail qui lui est si nécessaire pour persévérer dans le bien. Nous avons trois villages chrétiens portant les noms de : villages du Sacré-Cœur, de Saint-Isidore et de Saint-Joseph. Ce dernier, en particulier,

vient d'être créé tout récemment sur la demande réitérée des plus anciens enfants de la Mission, qui, dans une lettre collective, signée par tous, ont manifesté au R. P. Supérieur le désir d'avoir un troisième village dans lequel ils puissent s'installer plus tard, afin de montrer par l'exemple ce que doit être un bon village chrétien. Voici, à l'appui de ce que nous avançons, un extrait de cette lettre. Nous la citons textuellement : « Mon Révérend Père, tous les plus grands enfants de Saint-Joseph se sont réunis dernièrement, nous proposant de faire tout ce qui dépendra de nous pour consoler notre bon Père et nos missionnaires, qui voudraient avoir quelques consolations de la part de ceux pour lesquels ils sont venus donner leur vie tout entière. Nous voudrions donc obtenir la faveur d'un troisième village chrétien. L'homme est faible, sans doute, mon Révérend Père, mais la grâce du bon Dieu est toujours forte, et, du reste, nos espérances reposent sur les bons avis de nos Supérieurs et maîtres, à l'aide desquels nous nous proposons de montrer ce que doit être un village chrétien. Nous voudrions vous montrer, mon Révérend Père, qu'il y a quelque chose à espérer de ce pauvre pays sur lequel pèse depuis longtemps la malédiction du bon Dieu... »

Un Père en a la direction, et ce n'est pas sans difficultés qu'il parvient à faire prendre à tous ces pauvres chrétiens de bonnes habitudes, et à les maintenir dans la vertu; de temps en temps, il est nécessaire de les rappeler à l'ordre et de sévir même quand besoin est. C'est précisément à la suite de certaines pénitences données ou observations réitérées faites à quelques-uns des habitants des deux plus anciens villages, que la demande d'un troisième, c'est-à-dire de celui de Saint-Joseph, a été faite par les plus grands de nos enfants, qui se proposent par là d'être plus fidèles que leurs aînés au règlement tracé.

Nous donnons à chaque ménage chrétien une portion assez considérable de terrain, qu'il doit exploiter et travailler avec ordre et intelligence; d'autre part, pour assurer la réussite de cette œuvre, nous devons bien nous garder d'y introduire le genre de vie européen sous le rapport de l'habillement, de la nourriture et du logement. Il est évident que tous les pays et surtout les cinq parties du monde ne peuvent pas avoir les mêmes besoins, les mêmes ressources et les mêmes manières-

de faire. Il faut donc que l'on vise et que l'on agisse dans chaque pays suivant ses habitudes.

Ces ménages deviendront à l'avenir plus nombreux, car l'œuvre des filles, continuant à prospérer, forcera le développement des villages chrétiens dans les mêmes proportions.

6. — C'est, assurément, un devoir bien important qui incombe aux missionnaires, de travailler, conformément, d'ailleurs, aux prescriptions de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, à la formation d'un clergé indigène. Aussi, nous appliquons-nous toujours avec le plus grand soin à cette œuvre difficile, ingrate même, mais nécessaire. Quel bien, en effet, peut réaliser un bon prêtre indigène au milieu de ses compatriotes dont il connaît les mœurs, les habitudes et les préjugés!

Nos petits séminaristes, au nombre de quinze, sont dirigés, comme par le passé, par le P. Frankoual, secondé dans cette charge par M. l'abbé de Gourlet, prêtre indigène dont nous avons déjà parlé. La plupart suivent en ce moment les cours de latin. Sans exclure complètement les auteurs profanes, nous leur enseignons de préférence les Pères latins, où ils trouvent, en même temps que la nourriture de l'intelligence, celle du cœur et de la volonté, qui a tant besoin d'être fortifiée chez ces pauvres enfants.

Mais, ce que nous pouvons dire ici, c'est que, dans une question aussi sérieuse que celle de la formation d'un clergé indigène, la seule manière d'agir, sûre et véritable, est de se conformer en tout aux intentions du Saint-Siège, qui confirment sur ce point la longue expérience de tous les missionnaires dévoués jusqu'ici à cette grande œuvre. Il s'agit donc d'une éducation et d'une formation faites non pas en Europe, mais dans les Missions mêmes; car, envoyer les Noirs hors de leur pays, c'est les exposer aux suites souvent dangereuses d'un changement de climat, et surtout à l'impossibilité de les conserver dans des habitudes simples et modestes.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ici les paroles si sages qu'un de nos confrères, lors de son passage à Lisbonne, eut le bonheur d'entendre de la bouche même de Mgr Jacobini, nonce apostolique, au sujet du clergé indigène : « Oui, mon Père, il faut travailler avec beaucoup de courage

à la formation de ce clergé; mais il faut le faire dans le pays même et non pas l'envoyer en Europe. »

L'expérience a montré plus d'une fois la vérité de cette assertion.

7. — Chacun sait le nombre d'années qu'il faut consacrer à la formation d'un prêtre indigène; c'est pourquoi la Préfecture apostolique compte sur une seconde œuvre d'auxiliaires indigènes qui pourra lui fournir des sujets dans un temps plus restreint, nous voulons parler de l'OEuvre des Frères indigènes, appelés Frères de la Congrégation de Saint-Pierre Claver. C'est le P. Darnal qui en a la direction. Cette œuvre peut être d'un grand secours pour les missionnaires, qui trouveront en elle des auxiliaires très utiles pour les travaux manuels et la direction des écoles.

C'est ainsi qu'on les emploie à la sacristie, à la reliure, à la taille, au jardinage et à la menuiserie. Cette œuvre existe depuis quelques années déjà dans les deux Missions du Congo. Comme catéchistes surtout, ils sont à même de nous prêter un concours précieux. A ce propos, qu'on nous permette de citer un fait récent : un Frère indigène étant allé dans les villages environnants, rencontra dans une vieille case un ancien enfant de la Mission, qui avait repris malheureusement les habitudes païennes. Ce n'est qu'après quelques instants que l'enfant reconnut le Frère. Celui-ci lui demanda s'il n'y avait pas de malades, et, à l'instant même où il lui répondait que non, le Frère entendit des cris plaintifs partir d'un coin de la case. Ayant découvert le malade qu'on avait voulu lui cacher, il dit au malheureux chrétien : « Comment! personne n'est malade ici? Et cet enfant qui va mourir dans quelques heures? — C'est un enfant dont personne n'est chargé, répondit-il. — Eh bien, raison de plus pour s'en occuper », reprit le Frère, qui instruisit immédiatement le pauvre malade et le baptisa sous le nom de Joseph. Espérons que saint Joseph aura pris sous sa puissante protection ce nouveau néophyte, qu'il a déjà peut-être introduit dans le séjour de la gloire. De ce fait, on peut conclure que, malheureusement, bien des enfants élevés à la Mission ne restent pas toujours fidèles aux promesses de leur baptême. Puissent-ils au moins, à leurs derniers moments, revenir sur eux-mêmes et regretter leurs fautes par une sincère contrition!

Nous nous efforçons de donner à quelques-uns de nos enfants une instruction plus développée, afin d'en faire des catéchistes pour les villages et des instituteurs pour les écoles. Dans ce but, ils passent un examen et, quand ils sont mariés, reçoivent une petite rétribution mensuelle qui les encourage et stimule leur zèle dans leurs fonctions. Actuellement, la direction en est confiée au bon P. Gœtz, qui s'applique de tout cœur à leur formation.

8. — La troisième catégorie d'enfants, la plus nombreuse, est celle des enfants de l'école appelée « OEuvre de Saint-Joseph », dont le glorieux patriarche est le père et le protecteur.

Depuis le dernier *Bulletin*, l'OEuvre de Saint-Joseph n'a guère augmenté; elle compte toujours deux cents enfants environ, élevés et entretenus aux frais de la Sainte-Enfance. En général, ces enfants sont bons, attachés à la Mission, respectueux, actifs et joyeux au travail. Nous n'avons qu'à nous louer de leurs dispositions et de leur bon esprit. Cette œuvre est confiée au P. Espinasse; le F. Pothin est chargé des cultures et de la surveillance, secondé dans cette pénible tâche par un ancien enfant de la Mission, aujourd'hui chef du village chrétien du Sacré-Cœur. Le travail étant un des éléments les plus essentiels de la régénération de la race africaine, nos enfants, comme par le passé, ont leur journée partagée entre les classes et le travail des champs. Ils vont en classe de dix heures à midi, et de une heure et demie à quatre, c'est-à-dire pendant les heures les plus chaudes de la journée. L'étude de la langue portugaise, à laquelle ils s'appliquent surtout, est leur principale occupation. L'école primaire est faite par le F. Gervasio, dont le zèle et l'ardeur ont été pour beaucoup dans le progrès rapide de ces enfants, qui parlent et comprennent très bien le portugais. C'est seulement aux élèves assez avancés que l'étude de la langue française est permise, comme cela se pratique au Portugal, d'ailleurs. Tous les samedis soirs, en outre, un instituteur indigène enseigne la langue fiote à un petit nombre, afin qu'ils sachent non seulement bien parler leur langue, mais encore bien l'écrire.

Ceux d'un âge plus avancé et ne faisant plus de progrès en classe, forment une catégorie à part, dite de Saint-Isidore.

Ces enfants exécutent différents travaux pendant que leurs

compagnons sont en classe. L'agriculture est la principale branche à laquelle sont employés nos jeunes gens. Les années 1890, 1891 et 1892 avaient été des années d'épreuve et de disette, par suite du manque de pluie; mais, heureusement, pendant ces deux dernières années, la divine Providence est venue à notre secours, et, grâce aux pluies abondantes, nous avons eu de magnifiques récoltes de manioc, de haricots, d'arachides, de maïs et de patates douces.

Comme par le passé, beaucoup de nos enfants sont employés à différents métiers, selon leurs aptitudes; il y a des menuisiers, des maçons, des ferblantiers, des briquetiers, des distillateurs et même des cordonniers.

Un mot sur un accident qui a causé à la Mission une perte assez considérable. Il s'agit de l'effondrement de notre puits, mesurant 18 mètres de profondeur, creusé il y a quatre ans, par les enfants de la Mission. Hélas! ce fameux puits, qui avait coûté tant de travail et de fatigues, manquait de solidité. Maçonné avec des briques faites à la Mission, et de mauvaise qualité, il a cédé sous l'influence de l'humidité. Une invasion de gros rats l'avait miné aussi, et le puits n'a pas tardé à s'effondrer! Cet accident arriva au milieu du mois d'octobre, quelques semaines avant la saison des pluies. Il ne fallait donc plus songer à reprendre ce travail gigantesque à cette époque, car il y avait à craindre encore pour la charpente du château d'eau; on jugea plus prudent de combler le puits tout à fait et d'en construire un nouveau dans le verger, à 60 mètres plus bas, dans la vallée où l'eau n'est qu'à 7 ou 8 mètres de profondeur au lieu de 18 mètres. On se mit à l'œuvre et, avec l'aide de tous les grands enfants et d'un petit *Decauville*, tout fut comblé dans l'espace de trois jours. Dix jours après, le nouveau puits était creusé; on le maçonna, partie avec de grosses pierres de la plage et partie avec des briques. Nous venons de recevoir une belle pompe aspirante et foulante qui conduit l'eau du nouveau puits à 20 mètres d'élévation dans les réservoirs qui se trouvent sur l'emplacement du puits effondré. De là l'eau est distribuée dans toute la communauté, dans les deux cuisines, dans le magasin et dans les chambres, etc.

Actuellement, nous préparons le matériel nécessaire à la construction d'un grand magasin pour les enfants. Il mesurera

30 mètres de long sur 8 mètres de large, et sera placé sur des piliers en maçonnerie de 2^m.50 de haut. Au-dessus de ce magasin, s'élèvera un séchoir destiné à recevoir toutes les récoltes de maïs et surtout de haricots; nous pensons avoir fini ce travail avant la fin de la saison sèche; on s'occupe activement à faire des briques solides qui doivent servir à élever les piliers.

Nous sommes en possession d'une machine à briques, sortie des ateliers « d'un fabricant de Tours, Delahaye »; cette machine, si elle est bien servie, peut donner 2,000 briques par jour. La briqueterie est installée à 800 mètres de la Mission, sur le bord de la mer; c'est le seul endroit dans les environs où l'on puisse trouver de la bonne argile, bien meilleure que celle qui se trouve dans le verger de la Mission.

9. — L'OEuvre des filles, qui est confiée aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, s'est considérablement augmentée pendant ces deux dernières années; le nombre des enfants s'est élevé de 60 à 110. Les indigènes qui, dans les commencements, faisaient beaucoup de difficultés pour nous confier leurs enfants, envoient aujourd'hui plus volontiers leurs petites filles afin qu'elles reçoivent l'instruction leur permettant de se marier avec les jeunes gens de la Mission.

Les filles ont, en général, un caractère assez difficile, ce qui ne laisse pas de susciter aux religieuses bien des embarras. L'éducation qui leur est donnée est à peu près analogue à celle des garçons : les travaux des champs leur sont spécialement enseignés. Cette année, elles ont été bien éprouvées par une maladie appelée « le béribéri », espèce d'anémie, qui, dans l'espace de 15 jours, a enlevé aux pauvres Sœurs une dizaine de leurs petites filles.

10. — En terminant ce *Bulletin*, nous devons énumérer les principales visites que nous avons reçues pendant ces derniers temps. Mentionnons tout d'abord la visite de Mgr Augouard. Sa Grandeur est arrivée le 10 juin, dans la soirée, par le paquebot « Ville de Marceio » des chargeurs réunis. Elle était accompagnée du F. Euphrase de la Mission de Linzolo. Le R. P. Supérieur se rendit à bord pour chercher Monseigneur que tous, missionnaires et enfants, attendaient, le cœur rempli de joie, le long du chemin qui conduit à la plage. Dès qu'il met pied à terre, la procession se forme, le dais s'avance pour le recevoir et il est

conduit ainsi, processionnellement, au chant du *Benedictus*, jusqu'à la chapelle parée comme aux jours des grandes fêtes. C'est là que le R. P. Préfet lui souhaita la bienvenue au nom de toute la Mission, fière de posséder pendant quelques heures, malheureusement trop courtes, celui qui l'un des premiers, avait tant travaillé pour elle. Sa Grandeur répondit qu'elle était vraiment émue d'une pareille réception, et heureuse de revoir le bon P. Supérieur, son vieil ami d'autrefois, ainsi que cette chère Mission de Landana où elle avait, en effet, commencé sa carrière apostolique au Congo. Le soir, Monseigneur qui avait bien voulu donner le salut solennel du Très Saint-Sacrement fit à tous nos enfants une conférence toute pleine de charme, et le lendemain, fête de Saint Barnabé, apôtre, il y eut messe pontificale dans notre chapelle, ce qui attira une foule de Noirs des environs. Nos enfants qui n'avaient encore jamais vu pareille cérémonie, furent très touchés et très impressionnés. Après la grand'messe, Monseigneur félicita le R. P. Préfet de la manière dont avaient été exécutés le chant et les cérémonies, disant qu'il était fort surpris d'un si beau résultat de la part de ces petits Noirs.

Au dîner donné en son honneur, avait été invité notre bon et digne président de Landana, M. Thédim, insigne bienfaiteur de la Mission.

Une autre visite bien agréable pour nous, fut celle du nouveau gouverneur de Cabinda, M. Quériol, grand ami de notre bon Père Supérieur. Son Excellence accompagnée du résident de Landana et de quelques autres messieurs, descendit à la Mission, où elle fut reçue par tous les Pères de la communauté. Un petit séminariste vint au nom de tous ses petits camarades lire au gouverneur un compliment en portugais, tandis qu'un autre lui présentait un magnifique bouquet; puis tous les enfants, groupés près du réfectoire, chantèrent en son honneur une cantate en portugais. Son Excellence, très touchée d'ailleurs de cette réception toute cordiale, nous promit de revenir dans quelque temps et nous assura qu'elle avait pour la Mission une affection toute particulière. C'est ce qu'elle nous a prouvé une fois de plus en venant tout dernièrement encore nous faire une seconde visite, qui fut suivie d'un salut solennel. En cette circonstance, elle a bien voulu adresser quelques paroles très affectueuses à

tous nos pauvres enfants réunis dans la grande salle d'école, leur recommandant d'être bien studieux et d'obéir aux missionnaires. Avant de les quitter, elle leur accorda un congé, que tous acceptèrent bien volontiers au cri répété de : *Viva nosso governador*. Quelques jours après, M. le Gouverneur faisait remettre au R. P. Préfet une aumône pour l'Œuvre des garçons et pour celle des petites filles confiées aux Sœurs de Saint-Joseph, qu'il avait eu également l'occasion de visiter et de féliciter pour leur zèle et pour leur dévouement sans borne aux intérêts des missions portugaises.

Mgr Carrie nous a envoyé enfin le bon P. Carrer, en changement d'air, ce qui nous a fait grand plaisir.

MISSION DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE CABINDA

CONGO PORTUGAIS

AOÛT 1892. — OCTOBRE 1894.

1. Fondation de la Mission. — 2. Premier personnel. — 3. Constructions. —
4. Ministère en 1892. — 5. Ministère en 1894. — 6. Nouveau personnel. —
7. Visites. Rapports officiels. — 8. Epreuves.

1. — Depuis plusieurs années déjà, le R. P. Préfet avait résolu de créer une station à Cabinda, et le *Bulletin* n° 69 annonça sa fondation, sous le vocable de Notre-Dame de l'Immaculée-Conception. Avant son départ pour Malange, le P. Krafft était allé visiter Cabinda et ses environs, mais sans rien arrêter, certaines objections s'étant présentées sur le succès de notre œuvre dans la capitale du Congo portugais. Ce n'est qu'après la fermeture de la dernière station que nous comptons encore dans le Congo belge, que le R. P. Préfet pensa de nouveau à Cabinda et donna l'ordre au P. Callewaert d'y décharger le matériel provenant de la démolition de nos maisons de Boma (Congo belge).

Le 5 octobre, le vapeur *Souverain* arrivait là avec tout ce matériel qui fut débarqué pêle-mêle sur la plage, aucune disposition préalable n'ayant été prise. Huit jours plus tard, le R. P. Préfet partait de Landana à destination de Cabinda et venait y chercher un emplacement pour la Mission et, en attendant, un abri pour nos bois. Il trouva bien vite à acheter

une vaste propriété de 154 hectares, sise au bord de la mer et plantée de sept mille cocotiers, qui fourniront plus tard un revenu précieux; l'air y est pur et la terre d'un bon rapport. Le manioc, le maïs, les pois et autres plantations indigènes y prospéreront à l'aise. Quant à l'huile de palmier, elle est d'excellente qualité et rendra de grands services pour la cuisine.

Le 28 octobre 1891, le R. P. Campana vint régler avec le propriétaire les dernières conditions de vente, et le lendemain, la première messe fut dite dans la nouvelle Mission.

2. — Le personnel de Nemlao étant destiné à Cabinda, le P. Espinasse, accompagné du F. Ovidio, récemment arrivé du noviciat de Cintra (Portugal) et des enfants de Nemlao, qui l'avaient presque tous suivi, vint de Landana retrouver le P. Callewaert qui l'avait précédé de quelques jours. Le F. Cassius ne les rejoignit que plus tard; on s'installa provisoirement dans la maison de l'ancien propriétaire qui n'avait que trois chambres de 4 mètres carrés. L'une servit de chapelle, l'autre de salle à manger et la troisième de dortoir pour les Pères et les Frères. Les enfants purent loger dans les cases qu'occupaient les ouvriers de notre prédécesseur, puis la Mission de Cabinda fut créée. Le P. Espinasse reprit la direction de l'école et de l'œuvre des enfants, le F. Ovidio fabriqua quelques meubles indispensables, et le P. Collewaert alla chercher les bois remisés dans un magasin de la Compagnie anglaise.

3. — Le 2 janvier 1892, on commença la première construction. Cette année a été particulièrement dure; installation, défrichage, il fallait tout mener de front. Le 2 février, la maison d'école mesurant 22 mètres \times 6 mètres, était achevée; enfants et missionnaires s'y installaient. Outre ce bâtiment, après douze mois de travail, nous comptons à notre avoir 8 hectares de terre cultivée et cinq bâtiments complètement terminés: Chapelle et sacristie de 21 mètres \times 8 mètres; la maison d'école déjà mentionnée; deux cuisines distinctes, celle de la Communauté et celle de l'œuvre des enfants; enfin, une remise pour abriter les récoltes; le tout provenait des matériaux de démolition de Boma. La chapelle, sans être belle, offre cependant toutes les formes extérieures d'un sanctuaire; il en est de même pour l'intérieur. Le P. Franckoual, venu de Landana avec le personnel de son petit séminaire, la bénit le jour de la fête du

Sacré-Cœur. Cette attention nous permet de donner plus d'éclat à la cérémonie.

4. — Cabinda, étant le centre de l'administration du Congo portugais, possède un gouverneur. Le personnel blanc y est très nombreux, et cause un grand préjudice à la civilisation du Noir.

Plus tard, quand les ressources nous le permettront, nous espérons pouvoir recruter parmi la population indigène, qui est très importante, un certain nombre d'enfants. En attendant, nous nous contentons de ceux de Nemlao. Les offices du dimanche sont peu fréquentés ; le P. Espinasse a eu la consolation de baptiser plusieurs enfants nés de parents portugais et de bénir un mariage. Il arrive parfois que quelques personnes établies ici font dire une messe à laquelle elles assistent, mais c'est là toute leur dévotion.

5. — Au point de vue religieux, Cabinda laisse toujours à désirer ; nous n'avons eu à bénir qu'un second mariage et nous avons baptisé un certain nombre d'enfants ; nous en avons en ce moment quarante-sept à la charge de la Mission ; les Sœurs en ont vingt, car, dès la seconde année, nous avons consacré une bonne partie de notre temps à installer les Sœurs de Saint-Joseph. En juin, elles avaient déjà une habitation composée de six pièces et quelques dépendances ; aujourd'hui, grâce au vaillant F. Hilaire, leur domaine s'est encore accru.

L'ancien gouverneur, avec qui nos rapports étaient simplement corrects, avait dans le commencement prié le P. Espinasse de venir célébrer la sainte Messe, le dimanche, dans un pavillon militaire ou dans son palais. Cet usage, tombé en désuétude, a été remis en vigueur par M. de Guériol, gouverneur actuel, très dévoué à la Mission ; et c'est le P. Grunenwald qui, sous le titre d'aumônier du palais, est chargé de ce ministère.

6. — Depuis 1892, le personnel de la Mission a subi plusieurs changements importants. D'abord le P. Espinasse, appelé à Landana comme procureur de la Mission, fut remplacé par le P. Wieder. Celui-ci partit à son tour, pour Libollo, en janvier 1894. En 1893, le F. Ovidio et son successeur le F. Estevão, ont dû reprendre, pour cause de santé, la route du Portugal. Enfin, le F. Evaristo, spécialement chargé de l'école, est venu dernièrement de Cintra, compléter notre personnel.

7. — A nos débuts, le gouvernement local ne voyait pas d'un bon œil s'établir à Cabinda une juridiction autre que celle de l'évêque de Loanda; aussi, ces messieurs se tenaient-ils sur la réserve à notre égard. Depuis, nos rapports se sont améliorés. Dans le principe, seul Mgr l'Évêque d'Angola était venu nous visiter; le gouverneur, sa femme et son fils venaient quelquefois se promener de notre côté; aujourd'hui, nous recevons assez souvent des visiteurs de marque. Sans parler de M. Guériol, notre excellent Gouverneur, nous mentionnerons le Gouverneur Général, Mgr l'Évêque de Loanda, et quelques Belges de passage à qui nous donnons l'hospitalité. Nous avons reçu également le duc d'Uzès, qui devait s'embarquer ici pour rentrer en Europe et qui fut si tristement frappé le 20 juin 1893, jour où il devait partir.

Cette année, à la même date, nous avons célébré en grande pompe un service anniversaire de cette mort prématurée. Le haut personnel administratif et militaire y assistait. Mais la visite qui nous est la plus chère, est toujours celle du R. P. Prêfet qui vient parfois nous surprendre et passer quelques jours avec nous, nous aidant dans nos travaux et nous encourageant au milieu des difficultés qui ne font jamais défaut en Afrique.

8. — Les épreuves, en effet, si nombreuses à l'origine de toute mission, ne nous ont pas été épargnées. Les voleurs nous traquent de toutes parts; ce sont de mauvais drôles qui, la nuit, mettent le feu à nos plantations de cocotiers, ou nos grands garçons mousserongos qui prennent la fuite. Les Noirs étrangers à la Mission et qui vivent encore sur notre propriété, nous tourmentent aussi et refusent de partir. Enfin, la mort vient à son tour frapper à la porte de la Mission; mais les enfants qui meurent chez nous sont toujours dans d'excellentes dispositions. Nous espérons, malgré tout, qu'avec la grâce de Dieu et la bénédiction de Marie Immaculée, gardienne de cette nouvelle mission, nous verrons bientôt notre œuvre prospérer comme celle de Landana.

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE LUALI

AOUT 1892. — OCTOBRE 1894

1. Personnel. — 2. Transfert de la Mission. — 3. Arrivée des Sœurs de Saint-Joseph. — 4. Révolte des indigènes contre le gouvernement portugais. Relations avec les indigènes. — 5. Voyages dans le Mayumbe. — 6. Hôpitaux. — 7. Baptêmes. Première communion. Confirmation. — 8. Etat de la Mission au point de vue matériel. — 9. Visites. — 10. Souvenir au cher frère Arnaldo.

1. — Au mois d'août 1892, la Communauté du Sacré-Cœur de Luali se composait du P. Moulin, supérieur; du P. Goetz, chargé de l'œuvre des enfants; du F. Hermias, chargé du matériel, et du F. Arnaldo, professeur de portugais. Au mois de décembre dernier, le P. Perreard venait remplacer le P. Goetz, rappelé à Landana; enfin, au mois de mars 1894, le bon Dieu rappelait à lui le cher F. Arnaldo.

2. — Depuis notre dernier *Bulletin*, la Mission de Luali a passé par bien des épreuves. Les pluies de 1892 furent très abondantes, la Mission se trouva presque entourée d'une immense lagune, qui, à certains jours, répandait une odeur infecte. Malgré les grands travaux déjà exécutés, après avoir mûrement réfléchi et, tout bien considéré, dans l'intérêt des santés, on se décida à transporter la Mission à 1200 mètres plus loin, dans une petite plaine assez élevée, resserrée au milieu d'une immense forêt, ce qui donne à la Mission un aspect vraiment grandiose. Grâce au secours qui nous fut donné par la Mission de Landana, ce transfert s'opéra assez promptement et sans trop de dommage pour les constructions.

On construisit en même temps une chapelle toute en planches et recouverte en tôle galvanisée, pour recevoir le magnifique autel dont il a été parlé dans le dernier *Bulletin*. Cette chapelle mesure 20 mètres de longueur sur 8 de largeur.

Le P. Paulus, supérieur intérimaire pendant l'absence du R. P. Préfet, voulut venir en faire la bénédiction, le 24 juillet 1893.

3. — Les Sœurs de Saint-Joseph, destinées à la Mission de Luali, devaient arriver à Landana; nous devons donc nous presser de leur procurer un logement convenable. Un joli terrain, très élevé, était déjà tout préparé, à 900 mètres de

notre Mission. En peu de temps, notre ancienne maison, mesurant 24 mètres sur 8, avec une véranda de 2 mètres tout autour, fut transportée en cet endroit. Le 1^{er} octobre 1893, les Sœurs venaient prendre possession de leur nouvelle demeure, elles amenaient avec elles quatre jeunes filles de Landana.

4. — Nous commençons à respirer un peu, nos plus grands travaux étaient à peu près terminés : Manhiéma, le grand chef du pays, qui, pendant longtemps, s'était montré assez hostile, avait fini par céder. Nos relations étaient donc assez bonnes, lorsque le gouvernement portugais voulut faire le mesurage des terrains de la Mission : Manhiéma refusa obstinément de reconnaître l'autorité du gouvernement. Le 3 novembre 1893, trois cents soldats ayant à leur tête douze Européens, entraient dans le pays pour soumettre les rebelles. Le 10, le village du Manhiéma était en flammes, les indigènes affolés s'étaient enfuis dans les forêts. Le 11, vers neuf heures du matin, pendant que nous étions tous au travail, une fusillade nourrie se faisait entendre aux abords de la Mission. Les balles sifflaient au-dessus des bâtiments lancées par les soldats. En partant de chez le Manhiéma, le commandant avait donné l'ordre de ne pas tirer, mais l'avant-garde avait été attaquée près de la Mission, par quelques fanatiques qui avaient juré la mort du guide, autrefois l'ami du Manhiéma.

Les officiers et les soldats passèrent le reste de la journée et la nuit à la Mission; le lendemain, de grand matin, le commandant, après nous avoir chaleureusement remerciés de l'hospitalité que nous leur avons donnée, reprenait le chemin de Landana.

Le Sacré-Cœur de Jésus que nous avons invoqué nous avait visiblement protégés. Quelques instants seulement après le départ des soldats, les indigènes vinrent à la Mission et ne nous manifestèrent pas le moindre sentiment de défiance.

Cependant, nous n'étions pas encore sans inquiétudes; nous craignons que les parents ne vissent reprendre leurs enfants. Le Sacré-Cœur veillait sur eux; le P. Supérieur crut bon de faire un voyage dans le pays de Condé pour visiter tous ces pauvres Noirs, éparpillés au milieu des forêts, sans abri contre les pluies. Partout il fut reçu de la manière la plus cordiale.

5. — Cependant, le nombre de nos enfants restait toujours le

même : 30 garçons chez nous et 8 petites filles chez les Sœurs. Fatigué des promesses des Noirs du pays, le P. Supérieur résolut d'aller dans l'intérieur, afin de faire connaître notre œuvre à ces pauvres sauvages. Dans le courant de cette année, il a fait trois voyages assez longs. Partout, sauf dans un village, il a été accueilli favorablement. Plusieurs grands chefs sont ensuite venus visiter la Mission : d'autres doivent venir bientôt. Déjà nous avons reçu quatre enfants de ces pays.

6. — Ce qui frappe le plus ces pauvres sauvages, c'est le soin que nous prenons des malades, et cela, sans demander la moindre rétribution. Beaucoup ont déjà été soignés dans nos deux hôpitaux et ont remporté dans leurs villages le meilleur souvenir de la Mission et des missionnaires. Deux Noirs sont morts à l'hôpital; l'un d'eux, ancien enfant de la Mission, a succombé à la suite d'une maladie de poitrine, après avoir reçu les derniers sacrements dans les meilleures dispositions. L'autre, païen, a reçu le saint baptême quelques instants seulement avant sa mort. Une pauvre femme est morte également à l'hôpital des sœurs, après avoir reçu le saint baptême.

Que de bien nous pourrions faire aussi en soignant les malades, mais il faudrait parcourir les villages et pouvoir stationner pendant des semaines entières dans les grands centres!

7. — Depuis notre dernier *Bulletin*, douze garçons et trois petites filles ont eu le bonheur de recevoir le saint baptême.

Le jour de la Pentecôte, nous avons été témoins d'une cérémonie bien touchante. Pour la première fois, douze petits Noirs recevaient la sainte Eucharistie. Ces chers enfants, préparés de longue main, ont fait leur première communion avec une piété vraiment édifiante. Jeudi dernier, fête des saints Cyrille et Méthode, ces chers enfants recevaient des mains du R. P. Préfet apostolique le sacrement de Confirmation.

8. — Au point de vue matériel, la Mission de Luali est assez florissante. Nous avons, en effet, des plantations, du manioc, des bananiers en abondance. Dans ces derniers temps, nous avons réussi à faire de très bon tapioca, ce qui est d'une grande ressource pour nous et pour nos autres confrères dans la préfecture.

Nous avons un bon nombre d'arbres fruitiers, orangers, mandariniers, manguiers, palmiers, etc.

Nous pourrions facilement nourrir une centaine d'enfants, car les pluies ne manquent jamais ici, ou presque jamais, et la végétation est vraiment luxuriante.

9. — Comme nous sommes assez loin des Européens et que la navigation dans le Luali est assez pénible, nous n'avons pas reçu beaucoup de visites en dehors de celles que nous ont faites, à diverses reprises, nos chers confrères de Landana.

Le R. P. Préfet, en plusieurs circonstances, a bien voulu venir passer quelques heureux jours avec nous pour nous encourager et nous fortifier au milieu de nos travaux.

10. — Nous ne pouvons terminer ce *Bulletin* sans mentionner la mort du cher Frère Arnaldo, que le bon Dieu vient de rappeler à lui.

Si la Mission de Luali possède de belles plantations, c'est, sans contredit, à l'ardeur et à l'activité de ce cher Frère qu'elle les doit. Nos enfants l'ont vivement regretté et il n'est pas rare d'entendre prononcer le nom de ce cher défunt, quand ils s'en vont couper ces magnifiques régimes de bananes et ces ignames qu'il a plantées au prix de tant de fatigues et de sueurs.

Espérons que ce pieux confrère est maintenant au ciel et qu'il prie pour sa chère Mission.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES DE LA LUCULA

JUIN 1893. — OCTOBRE 1894.

1. Choix d'un emplacement. — 2. Fondation. — 3. Installation. — 4. Personnel. — 5. Visites. — 6. Rapports avec les indigènes.

1. — Au mois de novembre 1891, le R. P. Campana envoya les PP. Paulus et Frankoual à la recherche d'un emplacement pour une nouvelle station. Notre R. P. Préfet avait formé depuis longtemps le projet d'établir une Mission dans la partie sud-est du Cacongo; c'est donc vers cette région que se dirigèrent les deux Pères, qui, après quelques explorations, choisirent un endroit à peu de distance de l'embouchure de la Mzeuzé, dans la Lucula, point de départ de la limite entre le Congo portugais et l'État indépendant du Congo. Malheureusement, la maladie du R. P. Préfet et le manque de personnel ne permirent pas d'entreprendre immédiatement la fondation de cette station. Ce

n'est qu'un an et demi plus tard, c'est-à-dire au mois de juin 1893, que le P. Paulus et le F. Straton purent s'embarquer pour aller commencer l'œuvre de la Lucula.

2. — Le dimanche 18 juin, nous plantâmes la croix à l'ombre d'un gigantesque figuier sauvage, et Notre-Dame des Victoires de la Lucula fut fondée. Le R. P. Préfet tint à donner ce vocable à notre station, en souvenir de la Mission de Boma, que des circonstances politiques nous ont fait abandonner.

3. — Le lendemain, nous nous mîmes activement à l'œuvre, secondés par quelques enfants de la Mission de Landana. Après quatre semaines d'un travail soutenu, nous pûmes échanger la tente contre une chambre, sinon bien confortable, du moins nous mettant davantage à l'abri des intempéries de la saison.

L'agent en chef d'une nouvelle maison de commerce belge nous avait offert gracieusement un ancien magasin; c'est ce magasin augmenté et modifié qui forme actuellement notre maison d'habitation, construite dans le style du pays : les murs en papyrus et la toiture en paille. Tous les autres bâtiments que nous avons élevés jusqu'ici : maison pour les enfants, cuisine, charpenterie, poulailler, sont du même style congolais; aussi notre R. P. Préfet, lors de sa dernière visite, n'a-t-il pu s'empêcher de nous dire en souriant que la Mission de Lucula était la Mission des bambous, des bambas et des banzas! Nos constructions n'ont pas, sans doute, l'aspect agréable que présentent les maisons en planches et couvertes en tôle, mais elles ont sur elles l'avantage très appréciable de peser beaucoup moins lourd sur le budget des dépenses.

4. — Le personnel de Notre-Dame des Victoires de la Lucula se composait uniquement, d'abord, du P. Paulus et du F. Straton; cinq mois plus tard, le R. P. Préfet nous envoya le P. Bisch, nouveau profès, qui arrivait fort à propos, car nous avions déjà recueilli quelques enfants du pays. Le P. Bisch fut nommé directeur de l'œuvre des enfants et dut, en cette qualité, faire la classe en portugais à nos petits Fiotes. Le F. Straton, qui avait été chargé des cultures, dut bientôt nous abandonner, car sa santé, passablement délabrée à Landana, réclamait du repos; le R. P. Préfet l'autorisa donc à rentrer en France, et il nous quitta à la fin du mois de mars.

5. — La distance d'une petite demi-lieue, qui nous sépare de

la rivière, nous évite bien des visites que nous feraient assurément les agents de l'Etat indépendant et les commerçants établis sur les bords de la Lucula; nous ne les regrettons pas trop, car si ces visites sont quelquefois une agréable diversion, elles sont aussi toujours une véritable perte de temps. Nous sommes très heureux cependant, lorsque l'un ou l'autre de nos confrères vient passer quelques jours avec nous. A quatre reprises différentes, nous avons eu le bonheur de posséder notre R. P. Préfet. Le R. P. Moulin, supérieur de la Mission de Luali; les PP. Darnal et Goetz et les FF. Pothin et Ludger nous ont causé également le plus vif plaisir en venant nous voir dans le courant de l'année.

6. — Nos relations avec les indigènes ont été bonnes jusqu'à ce jour. A peine étions-nous établis ici depuis trois mois que plusieurs chefs du pays nous ont confié leurs enfants; d'autres sont venus se rendre compte de notre manière de les élever et de la marche de nos œuvres, et nous ont promis ensuite de nous confier leurs fils. Nous n'attendions que la fin des pluies pour entreprendre quelques excursions dans les environs de la Mission. Veuille le bon Dieu bénir nos démarches et conserver aux pauvres païens qui nous entourent les bons sentiments qu'ils ont manifestés à notre égard jusqu'ici, et notre jeune Mission de Notre-Dame des Victoires de la Lucula sera bientôt digne, nous l'espérons, de figurer à côté de ses aînées de la Préfecture!

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE LOANDA

SEPTEMBRE 1892. — OCTOBRE 1894.

1. Personnel. Habitation. — 2. Relations avec les autorités. — 3. Inauguration d'une petite chapelle sous le vocable de S. Charles. — 4. Cuisine. Retraite annuelle. — 5. Fondation de la mission du Libollo. — 6. Ministère. Occupations. Ecole. — 7. Recherches d'un terrain pour y placer la communauté. — 8. Hospitalité envers les étrangers.

1. — Le personnel de la communauté se compose actuellement du P. Charles et des FF. Vidal et Custodio. Le P. Souza, qui faisait partie de cette communauté, est parti pour la nouvelle fondation du Libollo, en septembre 1893. Le P. Goetz Joseph est venu de Landana pour le remplacer, en janvier 1894 : mais ne se trouvant pas bien à Loanda, il est reparti pour Landana,

le 16 du même mois. Le F. Miguel a dû aussi nous quitter pour cause de santé : il était atteint d'une inflammation du foie.

La maison que nous habitons depuis le commencement de l'année 1892, étant dans un assez mauvais état, le P. Charles s'est entendu avec Monseigneur et avec M. le Gouverneur à ce sujet : celui-ci a donné des ordres pour qu'on fournisse des ouvriers et les matériaux nécessaires aux réparations les plus urgentes ; c'est ainsi qu'on a pu restaurer la toiture qui était pleine de trous et qui nous garantissait mal des pluies.

2. — Le P. Charles cherche toujours à conserver les meilleures relations avec les autorités. La police nous confie de temps en temps des enfants orphelins ou vagabonds pour être envoyés dans une de nos missions ; nous nous faisons un plaisir de les recueillir et de leur procurer, avec le soutien du corps, le salut de l'âme.

Monseigneur se montre très favorable aux missions, et M. le Gouverneur fait aussi tout ce qu'il peut pour les favoriser.

3. — Depuis longtemps déjà, nous désirions avoir chez nous une petite chapelle pour y dire la sainte Messe, au moins pendant la semaine, car à l'église de la paroisse, tantôt manquait le servant, tantôt le nécessaire faisait défaut. L'inauguration de cette chapelle a eu lieu le 28 décembre 1892. C'est l'ancienne chapelle épiscopale, et la chapelle intérieure des PP. Jésuites avant leur expulsion par le marquis de Pombal. Monseigneur a consacré d'abord 40 pierres d'autel, préparées par le P. Charles, puis il a dit la messe et a béni une statue sous le nom de saint Charles. La statue et la chapelle ont été décorées par un artiste, notre ami, M. Cochat, chef du bureau technique du chemin de fer de Landa, qui a bien voulu assister ce jour-là à notre humble déjeuner. N'ayant pas de tabernacle à cette époque, nous ne pouvions avoir le Très Saint-Sacrement ; mais un peu plus tard, au mois d'août 1893, ce bonheur nous a été procuré.

4. — Depuis longtemps aussi, nous désirions avoir une cuisine chez nous, afin d'éviter l'évasion de nos enfants qui, en allant chercher les comestibles en ville, se trouvaient en rapport avec certains personnages, vrais marchands de chair humaine, et finissaient par s'enfuir. Au mois de mai 1893, nous avons donc commencé à faire notre cuisine ; mais n'ayant pas de frère cuisinier, nous étions forcés d'avoir recours à des

cuisiniers du dehors qui se faisaient payer cher, ne faisaient rien de bonne volonté, et enfin nous volaient.

Le 20 août 1893, nous avons commencé la retraite annuelle, à laquelle ont pris part les PP. Charles, Krafft, Sousa et Breiner, le F. Miguel et trois prêtres séculiers. Le P. Krafft était au milieu de nous avant d'aller faire une exploration au Libollo, et le P. Breiner se préparait à aller en Europe, refaire sa santé ruinée.

5. — Le P. Krafft, de retour du Libollo, nous annonça qu'il avait trouvé un magnifique emplacement pour la fondation d'une nouvelle Mission; il s'agissait désormais d'en trouver le personnel. D'accord avec le P. Charles, le P. Sousa a été choisi, ainsi qu'un prêtre séculier, M. l'abbé Gericotta, qui a accepté très volontiers d'aller travailler à la fondation de cette nouvelle Mission. Le P. Krafft partit le 3 septembre 1893, avec le personnel pour le Libollo. Sa Grandeur accompagna les missionnaires jusqu'au lieu même de la Mission. C'est lui qui lui a donné le nom de Saint-Antoine de Callulo, nom qui figure actuellement dans les rapports officiels. La nouvelle mission est donc dénommée : *Mission de Saint-Antoine de Callulo*.

6. — Le P. Charles continue toujours à exercer son ministère à l'hôpital où il fait un très grand bien, cherchant toujours, par de bons conseils, à faire accepter aux malades les derniers sacrements. Grâce aux efforts des Sœurs Hospitalières, la plupart y consentent : ceux qui les refusent sont peu nombreux. Outre l'aumônerie de l'hôpital, le P. Charles a encore la procure de toutes nos Missions, ce qui l'occupe beaucoup. C'est lui qui reçoit les allocations du gouvernement et traite toutes les questions financières des diverses communautés, avec le gouvernement comme avec la banque, pour payer les factures de nos commandes en Europe.

Le F. Vidal, comme instituteur, continue toujours à faire l'école aux enfants qui y viennent; il a surtout à cœur de leur inculquer quelques notions de catéchisme, chose bien oubliée dans les autres écoles de la ville. Cette école a parfois beaucoup à souffrir de certains parents qui croient volontiers tout ce que leur disent leurs enfants.

7. — Le gouvernement a des velléités de reconstruire la maison que nous habitons pour l'utiliser comme palais épis-

copal; c'est l'ancienne résidence des RR. PP. Jésuites; si les travaux commencent, nous serons obligés de chercher une nouvelle demeure; pour éviter ces changements continuels, qui occasionnent toujours des pertes, le P. Charles est à la recherche d'un terrain où l'on bâtirait une maison pour la communauté.

8. — Notre communauté donne toujours l'hospitalité à des prêtres séculiers de passage en cette ville, soit pour raison de santé, soit qu'ils changent de paroisse; ce sont presque tous des prêtres du collège des Missions de Sernache, et nous tenons à les loger chez nous, parce que, précisément, leur Supérieur, le Chanoine Boavida, est un des ennemis les plus acharnés de nos missions; ils trouveraient difficilement ailleurs une hospitalité décente, car les hôtels sont tous des maisons mal famées, pour ne pas dire davantage.

Nous nous faisons également un plaisir de recevoir chez nous, pendant quelques jours, nos confrères allant en mission ou retournant en Europe. Que tous ceux qui ont à passer par Loanda sachent qu'ils y trouveront toujours un accueil, pauvre, il est vrai, mais cordial! Le besoin de l'union et de la charité : *Cor unum et anima una*, se fait plus sentir en Afrique que partout ailleurs.

COMMUNAUTÉ DE L'ASSOMPTION DE MALANGE

SEPTEMBRE 1892. — OCTOBRE 1894.

1. Personnel. — 2. Enfants. — 3. Ministère. — 4. Fondation de Libollo. — 5. Sœurs. — 6. Dépenses.

1. — Le personnel de la communauté se compose actuellement de trois Pères et de deux Frères : les PP. Krafft, Richard, Bodeven, et les FF. Aimé et Geraldo. On voit par là que quelques changements ont eu lieu dans le personnel depuis notre dernier *Bulletin*. En effet, le 24 février 1893, le F. Ludger retournait à Landana, et, dans le courant du mois de septembre de la même année, le F. Adriano recevait sa nomination pour la nouvelle Mission du Libollo. Le P. Ferchaud est rentré en Europe, en février de cette année, après une forte bilieuse qui l'a conduit aux portes du tombeau. Heureusement qu'au mois de décembre 1893, la Providence nous avait envoyé le P. Richard, qui, jouissant d'une excellente santé, put aussitôt

prendre les fonctions du P. Ferchaud et soulager les autres confrères dans leurs différents travaux.

2. — Nous comptons en ce moment 49 enfants, dont 38 appartiennent à la Mission, et sur lesquels 37 ont été rachetés par elle. Nos enfants sont peu nombreux, il est vrai, mais il faut observer que la Mission n'a que quatre années d'existence, et que, pour cette œuvre, elle ne reçoit pas un sou de la Sainte-Enfance ni du gouvernement, qui n'en entretient qu'une vingtaine. Nous avons donc droit à une certaine indulgence. Ces enfants, en général, fréquentent l'école; mais nous nous efforçons surtout de les instruire dans la religion et de leur inculquer l'amour du travail. Outre ces internes, une trentaine d'externes viennent en classe tous les jours. Leur nombre n'a guère augmenté depuis notre dernier *Bulletin*, parce que, dès qu'ils savent un peu lire et écrire, ils s'en vont, et, malheureusement, oublient parfois les bons principes de la religion qu'ils avaient appris.

3. — Du reste, ici comme dans bien des Missions, ce sont les Blancs qui, par leur mauvaise conduite et leur irrégion, mettent le plus d'obstacles à l'œuvre du Missionnaire. Une seule chose les préoccupe : le négoce. Aussi, à peine assistent-ils aux offices religieux, à l'église paroissiale, les jours de grandes fêtes, et ils y sont attirés plutôt par la musique et le décor que par la dévotion même. Voilà pourquoi le ministère du prêtre se borne à dire la messe le dimanche, à faire quelques enterrements et à baptiser. Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons enregistré 496 baptêmes. Les Noirs font baptiser leurs enfants pour qu'ils deviennent portugais. Afin de combattre l'indifférence religieuse et l'immoralité qui règnent, nous travaillons de toutes nos forces à établir solidement des familles chrétiennes. Nous en comptons 13 en ce moment, réparties en deux villages, situés à quelque distance de la Mission. Sur ces 13 ménages, 8 femmes sont de Malange, et, grâce à Dieu, nous n'avons qu'à nous féliciter de leur conduite, ce qui prouve qu'avec le temps, ce peuple pourra devenir meilleur. Dans quelques mois d'ici, 7 autres enfants viendront augmenter le nombre de ces familles.

Inutile de dire que notre personnel ne suffit pas à toutes ces œuvres; néanmoins, le bien se fait et la Mission prospère peu à peu.

4. — Signalons d'abord la fondation de la Mission du Libollo. Depuis quelque temps, le gouvernement portugais avait l'intention de fonder une Mission dans cette région pour y combattre l'influence des Missionnaires américains Méthodistes, qui cherchent à s'implanter, malgré tout, dans la province d'Angola. Rien, cependant, ne faisait prévoir cette prochaine fondation; mais, au mois de juillet dernier, le P. Krafft reçut l'ordre du gouverneur de Loanda et de Monseigneur, d'aller faire une exploration au Libollo en vue d'y établir une Mission. Ajoutons que ni la Communauté, ni le P. Supérieur n'avaient fait de démarche en vue de cette nouvelle entreprise. Le P. Supérieur se mit aussitôt en route pour le Libollo. A peine l'exploration achevée, Monseigneur demanda que la Mission fût organisée sans retard. La chose paraissait impossible, sans ressources, sans missionnaires, au milieu de mille difficultés; mais Dieu voulait l'Œuvre, et l'Œuvre fut créée. Sa Grandeur, en effet, insista, ramassa quelque argent, choisit un bon prêtre séculier, le P. Gericotta, et, en sa compagnie, avec le P. Krafft et le P. Sousa, se rendit au Libollo pour y planter de ses propres mains la croix du divin Sauveur. Monseigneur est très dévoué à nos Missions. L'an dernier, à la fin de la retraite annuelle, dans un dîner auquel assistaient les prêtres séculiers de Loanda, les PP. Krafft, Charles et Sousa, après avoir loué la conduite du P. Krafft dans son exploration du Libollo, il ajouta que c'était pour lui un devoir de protéger et de défendre les Pères du Saint-Esprit, car, disait-il : « Sans eux, que ferais-je dans mon diocèse? »

5. — A peine le P. Supérieur était-il de retour, au mois de septembre, qu'on lui annonça que quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny étaient en route pour Malange. En décembre, ces Sœurs prenaient possession de leur Communauté, composée alors d'une maison de 22 mètres, de deux de 10, de deux cuisines et d'un dortoir pour leurs enfants. En ce moment, on leur construit une autre maison de 22 mètres, qui leur servira de chapelle et de salle de réception. Elles comptent actuellement quinze filles qui appartiennent toutes à la Mission.

6. — L'argent que nous recevons du gouvernement suffit à peine pour faire face aux nombreuses dépenses que nous cause votre éloignement de la côte. Chacun de nos porteurs qui va au

Dondo chercher nos charges nous revient à 25 ou 30 francs. Ajoutons qu'il faut attendre un an ou deux avant que nos commandes nous arrivent. Et dans quel état parfois ! en morceaux, perdues ou abîmées par la pluie.

Nous sommes obligés de faire aussi de grandes dépenses pour l'achat d'objets pour le culte, attendu que, depuis deux ans, nous n'avons rien reçu de l'Œuvre apostolique. Les 30,000 fr. que nous donne le gouvernement, doivent suffire à toutes nos dépenses, car les Sœurs n'ont droit à aucun subside, et la Mission du Libollo est à notre charge.

NÉCROLOGIE

Décès. — Le P. Charles Sanner, profès des vœux perpétuels, est décédé à Bélem (Para) le 28 octobre, à l'âge de 34 ans, après 21 années de communauté ;

Le F. Marcel Ley, profès des vœux perpétuels, après avoir languï pendant des années, atteint de phtisie, s'est éteint le 11 novembre à Chevilly, après 9 années de communauté ;

Le F. Placide Le Guennec, profès des vœux perpétuels, est mort à Léhon, près Dinan, le 18 novembre, à l'âge de 64 ans, après 44 ans de vie de communauté ;

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès du F. Claude Bret, profès des vœux perpétuels, doyen des Frères, qui est décédé à Saint-Joseph de Ngazobil, le 8 novembre, à l'âge de 72 ans, après 48 ans de vie religieuse et 47 ans de mission en Sénégalie.

LE P. ACHILLE LEMIRE

DÉCÉDÉ A PORT D'ESPAGNE (TRINIDAD) LE 30 JUIN 1894

Notice envoyée par un ami du défunt.

Le P. Achille-Émile-Joseph Lemire naquit à Vieux-Berquin (Nord), dans le diocèse de Cambrai, le 10 juin 1860. A peine terminait-il ses études au Petit Séminaire d'Hazebrouck, au mois d'août 1879, que sa décision était prise et sa vocation décidée. Déjà, avant les vacances, le 22 juillet de cette même année, il en faisait la confidence par lettre au R. P. Vanhaecke, supérieur de l'institution Notre-Dame d'Espérance, à Merville. Dès le principe, la Congrégation du Saint-Esprit lui sembla

être le but unique vers lequel devaient tendre tous ses efforts, et il résolut d'y entrer aussitôt, sans passer même par le Grand Séminaire.

Ce qui m'attire à elle, écrivait-il dans la lettre dont nous venons de faire mention, c'est la simplicité et l'humilité de ses membres. En entrant au noviciat, je ne demande qu'une chose : la paix du cœur. Oh ! cette paix du cœur, j'en ai bien besoin, car je suis sans cesse agité par les mille et mille rêves de mon imagination. Un rien me préoccupe : tantôt, je suis triste et inquiet ; tantôt, fervent, capable de tout vouloir et de tout oser ; je ne suis jamais calme ni modéré.

Très bon, timide, trop défiant de lui-même et porté au découragement, telles sont les notes spéciales que méritait, de la part de ses supérieurs, ce caractère d'élite, quand il demanda son admission dans l'Institut. D'une grande activité et d'une volonté très ferme, sa nature mélancolique, malgré cela, le portait à la contemplation et à l'isolement. Il l'explique du reste lui-même en ces termes :

Le plus jeune de cinq enfants, dont l'aîné est prêtre (1), je n'eus jamais le bonheur de connaître ma mère. Cette place vide au foyer de la famille, une sorte d'isolement dans lequel je me complaisais, accentuèrent en moi, en dépit de ma jeunesse, la tristesse et la mélancolie.

Sa vocation datait réellement de l'année 1877. Admis au grand scolasticat au mois de septembre 1879, il reçut le saint habit le 19 mars 1880 ; en août 1882, après trois années de théologie, il entra au noviciat et fut ordonné prêtre le 23 décembre suivant. C'est à cette époque, en juillet 1883, qu'il sollicita la faveur de faire, en même temps que la profession, ses vœux privés perpétuels. Alors encore, il écrit :

Mes tentations contre la vocation se résument toutes dans le découragement. Et ce découragement, favorisé par ma nature sensible et impressionnable, a pour cause la vue de mon incapacité et de mon peu d'aptitude pour les œuvres du religieux missionnaire. Je suis d'autant plus peiné que j'approche du terme.

Aux yeux de ses supérieurs, qui n'avaient à lui reprocher que son abattement momentané ou ses velléités de vie contem-

(1) L'abbé Lemire, député du Nord.

plative, sa ferveur, sa piété et ses progrès constants dans la spiritualité triomphèrent de tous les obstacles, et c'est à l'unanimité qu'ils volèrent son admission aux vœux perpétuels. C'était en Irlande, au collège de Blackrock. Ne sachant pas l'anglais, cette première étape fut rude pour le jeune Père, que la tristesse envahit et que l'humilité domine. Tout lui sert de prétexte pour s'annihiler et se plaindre de son insuffisance. Il en arrive à se faire un reproche de l'excellente santé dont il jouit.

Cette santé même que le bon Dieu m'accorde, écrit-il, en effet, ne me laisse pas sans inquiétude. Que de confrères seraient heureux d'en jouir afin de se dévouer mieux ! Et moi qui suis si bien portant, je suis incapable de quoi que ce soit !

Puis, les remords et les scrupules bouleversent tour à tour cette âme naïve que tourmente sans cesse la crainte de l'incapacité. Et, cependant, excellent religieux, d'une intelligence supérieure, aimé de tous, bon, humble et timide, ce prêtre qui ne parlait que de ses défauts, n'avait à son avoir que d'aimables qualités. Comme tout être que la solitude attire, et que la rêverie charme, il excellait en un genre poétique naturel que ses moindres idées retracent.

A son frère qui lui demandait quelques pensées sur la bénédiction des cloches, voici ce qu'il répondait : « La cloche est un prédicateur qui ne parle que de Dieu ; consacrée à lui, elle lui appartient toute. Sa voix appelle, instruit, prie pour les vivants et pour les morts, et chante Dieu et ses saints. Le jour de notre baptême, elle nous souhaite la bienvenue ; à l'heure de notre mort, elle nous donne le dernier adieu. La nature inanimée a son organe en elle. Ce bronze que l'industrie moderne emploie dans toutes ses inventions, a été consacré par l'Église pour la gloire de son culte sublime et surnaturel. »

De 1888 à 1892, il vit en Australie, en plein ministère paroissial, dépensant sa vigueur et sa jeunesse à Maryborough dont il avait été nommé curé, y créant toutes sortes d'œuvres pour l'éducation et la persévérance de la jeunesse de cette paroisse, qui a conservé de lui un impérissable souvenir.

Pendant ce temps, il écrit à son frère une longue série de lettres où il fait l'historique complet du catholicisme en Aus-

tralie, depuis sa première période (1788), jusqu'à la période actuelle, de 1886 à nos jours. Il étudie le peuple et le clergé de cette contrée nouvelle; il passe en revue le prêtre séculier et le congréganiste; enfin, la question d'art le préoccupe, et son œuvre se termine par l'analyse des édifices religieux construits dans ce pays de l'or. M. l'abbé Lemire vient de les réunir pieusement, et ce dernier souvenir, dédié à la mémoire de son frère, ajoutera encore à sa popularité de bon aloi.

Au mois de juillet 1892, nous le trouvons de passage à Beauvais, et le 22 octobre de la dite année, il est en pleine mer, à la veille d'arriver à la Barbade, en route, depuis Southampton, où il s'est embarqué pour Port of Spain (Trinidad). Il y débarque le 3 novembre et prend aussitôt possession de son poste de supérieur de *Saint Mary's College*.

Là, ses appréhensions le reprennent de plus belle. Il s'en ouvre à son frère au mois de mai 1893 :

Je suis tout effrayé de l'inutilité de ma vie et, à vrai dire, je me sens comme hors de ma place et bon à rien. Ma pensée intime est celle-ci : « Je ne crois pas être fait pour la mission qui m'est confiée. Comment discerner la volonté de Dieu? Hélas! il faut bien obéir. La vie surexcitée que je mène, m'effraie et me désoriente. Je lutte en vain contre une situation trop sérieuse et trop importante pour mes forces. »

Sa dernière lettre est du 30 mai 1894, un mois avant sa mort qu'il semblait pressentir, sans chercher à l'éviter, car il ne la redoutait pas.

La gazette de Port-d'Espagne relate ainsi sa fin prématurée :

Nous avons rarement eu à mentionner une mort qui ait laissé d'aussi profonds et d'aussi unanimes regrets que celle du R. P. Achille Lemire, le sympathique supérieur du collège Sainte-Marie. Un mal terrible l'a terrassé en quelques jours. Les premiers accès de fièvre se déclarèrent dans la soirée du 25 juin 1894. Le lendemain, les symptômes alarmants du début de la maladie firent, un instant, place à une amélioration passagère, pour réapparaître bientôt, plus alarmants et plus graves. Pendant toute cette période, le presbytère de Newtown, où avait été transporté le cher malade, reçut un nombre considérable de visiteurs dévoués. Les Sœurs de Saint-Joseph lui prodiguèrent leurs soins empressés, et le P. Julien n'a pas quitté une minute le chevet de celui que nous pleurons. Son Exc. le Gouverneur

s'informait chaque jour de la santé du R. Père. Le P. Lemire vit approcher la mort avec calme et résignation, et expira doucement le samedi, 30 juin, à 10 h. 1/2 du soir.

Cette perte douloureuse a produit sur la population une impression profonde. C'est que le P. Lemire était aimé et estimé de toute la colonie, qui avait trouvé en lui, non seulement un supérieur énergique et capable, mais encore un éducateur religieux aux qualités éminentes et digne de l'affection générale.

Ses funérailles ont été splendides. Le service funèbre fut célébré à l'église Saint-Patrice, au milieu d'une affluence considérable et recueillie. Des représentants de toutes les classes, créoles surtout, accompagnèrent sa dépouille mortelle du presbytère à l'église et de l'église au cimetière Lapeyrouse. Mgr l'Archevêque officiait, et, accompagné de tous les membres du clergé, précéda le corps jusqu'à la tombe, sur laquelle il donna une dernière absoute.

La carrière religieuse du R. P. Lemire, mort à 34 ans, peut se résumer ainsi : professeur à Blackrock, près Dublin, et à Rockwell (Irlande); curé d'une paroisse à Maryborough (Australie); supérieur du collège Sainte-Marie à Port of Spain. Le tact, le talent et l'énergie dont il fit preuve dans ce dernier établissement, sa défense habile et forte de la religion catholique, nous le montrent comme un directeur précieux et comme un orateur profond. Les peines et les labeurs qui ont contribué à épuiser prématurément ses forces lui ont valu, nous l'espérons fermement, une belle récompense.

Une lettre du P. Kelly ajoute quelques détails intéressants sur les derniers moments du P. Lemire et sur l'unanimité des regrets qu'il a laissés :

Le P. Lemire s'était préparé lui-même à la mort; car, certainement, il était heureux de mourir pour se décharger du supériorat. Il avait gardé toute sa connaissance; ce ne fut que trois ou quatre heures avant sa fin, qu'il parut ne plus se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. On prétend qu'il a gagné son mal en restant découvert au soleil, pendant qu'il dirigeait les charpentiers qui restauraient la tour de notre collège. D'ailleurs, il était très fatigué déjà, car, depuis son arrivée ici, il n'avait jamais pris un instant de repos.

Sa mort est considérée comme une grande perte dans tout le pays.

Quant à notre douleur personnelle, elle est indescriptible. C'est à peine si nous avons pu répondre au *De Profundis* sur la tombe de notre bien-aimé supérieur.

Une souscription est ouverte pour ériger un monument, chapelle ou tombe, à la mémoire du P. Lemire. On a déjà recueilli près de 500 livres sterling.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Nomination. — Le P. Faugère, précédemment attaché à la communauté de Beauvais, a été, par décision du T. R. P. en date du 1^{er} novembre, nommé procureur général de la Congrégation.

C'est donc à lui que doivent être envoyées désormais les commandes des missions et des communautés, lui seul étant responsable de leur exécution.

Le P. Peureux ne quitte pas, pour cela, entièrement la procure générale. Sa longue expérience des affaires et l'influence dont il jouit, demandent la continuation de son utile concours. Il aura d'ailleurs à initier son successeur dans tout ce qui regarde ses fonctions et à le guider en beaucoup de choses.

Placements. — Ont été placés, dans le cours du mois de novembre :

- A Grignon, le F. François de la communauté de Merville;
- A Chevilly, le F. Bernardin, de Mesnières;
- Au Grand-Quevilly, le F. Hérard, de Chevilly;
- A Orgeville, le P. Ducloux, de Mesnières;
- A Mesnières, le F. Similien, de Chevilly;
- A Beauvais (Saint-Lucien), le P. Urien, de N.-D. de Langonnet;
- A Merville, le F. Priscillien, de Grignon;
- A Cellule, le P. Grenet, de Beauvais;
- A Bordeaux, le P. Visseq.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 10 novembre, à Bordeaux, le P. Kunemann, pour retourner au Sénégal; et le F. Straton, qui retourne au Bas-Congo;

Le 12 novembre, à Marseille, les FF. Ciry, Adélarde, Séraphin, Quillian et le novice-frère Marie-Paul, pour le Zanguebar, avec

Le 25, à Marseille, le P. Reeb, pour retourner au Gabon;

Le F. Anastase est retourné le mois dernier à Cassinga (Cimbébasie).

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère, le 20 novembre, les PP. Rémond et Moysan, de la Sénégambie.

Maison-Mère. — Peu de temps après la retraite générale, le T. R. Père a nommé le R. P. Barillec visiteur des Communautés de France. Ce cher Père, dont la santé s'est raffermie dans ses nouvelles fonctions, a visité le mois dernier la communauté de Cellule, et, ce mois-ci, celle de Castelnaudary.

Mgr Le Roy. — L'Institut vient d'accorder à Mgr Le Roy un prix de 6700 francs, en lui confiant la mission d'étudier, au point de vue ethnographique, les races du bassin de l'Ogooué, particulièrement les Pygmées.

AVIS

I. Etat du personnel. — C'est au mois de janvier prochain que le nouvel état du personnel de la Congrégation doit paraître. Prière aux Supérieurs qui n'ont pas encore envoyé leur liste de le faire sans retard.

II. Vœux. — On rappelle aux Supérieurs les prescriptions et recommandations relatives au renouvellement des vœux. Conformément à la circulaire n° 29, les informations sur les admissions aux vœux de cinq ans ou aux vœux perpétuels doivent, selon l'éloignement des Communautés, être envoyées à la Maison-Mère, trois ou quatre mois avant leur émission; ces informations seront accompagnées d'une lettre de demande des sujets sur feuille spéciale et non dans le cours d'une lettre d'affaires ou de direction. Pour cela, chaque Supérieur se pourvoira, en temps opportun, des feuilles d'information et des formules d'actes des vœux dont il peut avoir besoin dans le cours de l'année. Ces actes devront, aussitôt après l'émission des vœux, être expédiés à la Maison-Mère.

III. Défunts. — Nous engageons les Supérieurs à suivre fidèlement les avis donnés dans les circulaires n° 10 et n° 29, notamment pour ce qui regarde les pièces à expédier à la Maison-Mère à l'occasion du décès d'un confrère. On enverra :

1° Une lettre annonçant la nouvelle de la mort, en indiquant exactement le lieu, le jour et l'heure du décès; dans cette première lettre, on doit donner quelques détails sur la maladie et

les derniers moments du membre décédé, détails destinés à être communiqués aux confrères et à la famille du défunt.

2° Outre cette première lettre, on enverra, le plus tôt possible, à la Maison-Mère une notice plus complète où l'on donnera tous les renseignements de nature à intéresser les confrères.

3° L'acte de décès, l'acte civil dûment dressé et légalisé : en France, par les officiers de l'Etat civil; à l'étranger, par les agents diplomatiques ou consulaires. (A cause de son importance, cette pièce devra être envoyée dans le plus bref délai.)

4° On enverra également, par la première occasion, les Règles et constitutions, le crucifix et le chapelet du défunt; ses papiers de quelque importance ainsi que ses objets de piété, au moyen desquels la Maison-Mère peut satisfaire aux pieux désirs de ses parents (1).

5° Enfin, comme les adresses des parents laissées à la Maison-Mère, lors de la profession des membres, se trouvent, après un certain nombre d'années, inexactes ou incomplètes, les Supérieurs voudront bien nous indiquer désormais, en même temps que l'annonce de la mort, l'adresse exacte du plus proche parent du membre défunt.

IV. Affaires civiles et militaires. — Il est de la dernière importance que la situation civile (au point de vue de la nationalité) et militaire de chaque membre soit parfaitement en règle. Les supérieurs y veilleront avec le plus grand soin et fourniront tous les renseignements nécessaires à ce sujet. En l'absence du R. P. Barillec, le T. R. Père a chargé de ces questions le P. Ussel, à qui on doit en référer, sous le pli du T. R. Père.

Bulletins. — Prière à nos confrères du Zanguebar de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Nous n'avons pas encore reçu ceux de la Cimbébasie et du Cunène.

(1) A cette occasion, on recommande aux Supérieurs de ne pas attendre la dernière heure pour s'assurer auprès du malade en danger s'il n'a pas quelques dispositions à prendre, relativement à ses affaires temporelles.

Maison-Mère, le 30 novembre 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Bas-Congo** (suite). — Callulo, dans le Libollo. — **Congo Français**. Loango. — Buanza. — Mayumba. — **Nécrologie**. *Décès* : P. Strebler, F. Marie-Guillaume, F. Romain. — *Notice* : F. Claude. — **Nouvelles des communautés**.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-CONGO

MAISON DE SANTO ANTONIO DE CALLULO, DANS LE LIBOLLO

JUIN 1893. — DÉCEMBRE 1894.

1. Première expédition à la recherche d'un endroit pour l'établissement d'une Mission dans le Libollo. Difficultés. — 2. Deuxième expédition favorable. Choix d'un terrain. — 3. Départ des premiers missionnaires accompagnés par Mgr l'Évêque de Loanda. Arrivée à la Mission — 4. Premiers travaux d'installation. Fatigues occasionnées par ces travaux. — 5. Ecoles et premiers enfants dans la Mission. Méfiance des Noirs, Bienveillance des Blancs. — 6. Santé des membres ébranlée. Voyages nécessaires pour la rendre meilleure. — 7. Relations avec les Sobas ou roitelets du pays. Fréquentes occasions de racheter des enfants. — 8. Esclavage et anthropophagie parmi les Libollos. Bonnes qualités de ces peuples. — 9. Etat actuel des œuvres.

1. — Choisi par Mgr l'Évêque de Loanda, afin de chercher l'emplacement d'une nouvelle Mission dans le Libollo, le P. Krafft quitta Malange le 26 juin 1893, se rendant à Loanda pour y traiter la question avec Monseigneur et le gouvernement. M. le gouverneur général, alors Jayme Labo de Brito Godins, reçut très cordialement le P. Krafft et lui dit qu'il avait confiance dans sa sagesse bien connue pour mener cette affaire à bonne fin.

Parti de Loanda le 16 juillet, le P. Krafft prit le chemin du Dondo, petite ville située dans l'intérieur de Loanda. Là, un parti contraire lui suscita d'immenses difficultés et fit avorter cette première expédition. Le camp favorable, comprenant M. le chef du Dondo, Antonio Farinha de Gouveia, et l'élite des com-

merçants, a triomphé plus tard. L'ennemi avait pour devise : « Pas d'étrangers dans les Missions. »

Tout étant prêt pour le départ, le P. Krafft quitta le Dondo, traversa de magnifiques espaces et se dirigea vers un village appelé Quissanga, espérant y établir la Mission. Le Soba ou roi-let du lieu refusa de recevoir les missionnaires chez lui, sous prétexte qu'ils voulaient lui voler ses terres. Cette idée lui avait été suggérée par quelques mécréants du Dondo. Le P. Krafft se remit en route, et ses porteurs ayant refusé d'avancer, retourna au Dondo pour y organiser une nouvelle caravane.

2. — Le 4 août, le P. Krafft, accompagné par de nouveaux porteurs, reprit le chemin de l'intérieur, traversa l'Uiri, franchit la Calundallo et arriva chez un blanc, Jorge de Souza Callado, qui le reçut bien. Arrivé à Callulo le 7, tout le pays se mit à sa disposition. On lut et traduisit au Soba les ordres et les désirs du Muen Putu (chef des Portugais), et on lui expliqua le but que se proposait le P. Krafft. Le Soba répondit qu'il n'avait aucune raison pour refuser l'entrée de son territoire à des gens qui cherchaient à être les amis de tous et à faire du bien à tous, et que les missionnaires pouvaient s'établir chez lui quand ils le voudraient. Après cette déclaration, on offrit au Soba les présents apportés pour lui et pour sa suite.

Les trois jours suivants se passèrent à la recherche d'un terrain propre à l'établissement d'une Mission, et l'on choisit une belle vallée, traversée par la petite rivière Quiruco. Le 11 août, le P. Krafft revenait chercher à Loanda le personnel nécessaire à cette nouvelle fondation.

3. — Il était difficile à cette époque de recruter ce personnel; mais le gouvernement, s'inscrivant pour une somme de 10,000 fr., on démembra la petite communauté de Loanda, à laquelle on prit le P. Souza, et on lui adjoignit un digne prêtre séculier, Joaquin d'Oliveira Gericotta, qui accepta sur-le-champ. Le P. Krafft prit les ordres de Monseigneur et tout se prépara pour un prochain départ. Monseigneur voulut accompagner les nouveaux missionnaires, malgré les fatigues d'un assez long voyage; mais son cœur de véritable apôtre accepta ces fatigues avec joie pour concourir à l'établissement d'une Mission qui est sienne, car c'est grâce à lui qu'elle a été fondée.

Le 3 septembre, Monseigneur, le P. Krafft et les deux mission-

naires quittèrent Loanda, et arrivèrent le 4 au Dondo où ils furent reçus avec joie et la plus grande bienveillance. Partis du Dondo le 7, ils étaient le 9 à Callulo; là, tous les Blancs, au nombre de six ou sept, accueillirent les nouveaux venus avec enthousiasme, et ce fut à qui reviendrait l'honneur de leur offrir l'hospitalité. Ils descendirent chez un Blanc, M. Barradas, employé d'une maison anglaise. Le lendemain, Monseigneur dit la sainte messe devant une nombreuse assistance, et manifesta le désir que cet endroit portât le nom de saint Antoine, son patron, de sorte que la nouvelle Mission s'intitula naturellement *Missão de Santo Antonio de Callulo, dans le Libollo*.

Le Soba de Callulo, mandé, vint voir les missionnaires et recevoir les présents. Sa Grandeur les lui offrit au nom des missionnaires. Le Soir, le soba lui envoya en retour son plus beau bœuf. Sa Grandeur accepta et en fit don à la Mission; ce fut un jour de fête pour tous : les Noirs, surtout, faisaient un tapage assourdissant, dansant, chantant, criant, hurlant, buvant.

Le 11, Monseigneur, les Missionnaires et tous les Blancs allèrent voir l'emplacement choisi pour l'établissement de la Mission; un Blanc prétendit que ce terrain lui appartenait et s'opposa à notre installation; or, ce Blanc avait assisté au choix de ce terrain fait par le P. Krafft lors de son premier voyage d'exploration et n'avait pas réclamé. Il lui fut donc répondu qu'on avait choisi cet endroit sans que personne s'y fût opposé, et que, par conséquent, il appartenait à la Mission; sur de nouvelles instances et pour clore l'incident, l'affaire fut portée devant le Soba, qui adjugea le terrain à la Mission, pourvu qu'elle payât au Blanc la petite somme équivalente au travail qu'il avait pu y faire. Cette clause acceptée, on lui paya 250 fr. et l'affaire se termina ainsi.

Le 12, Monseigneur nous quittait, au regret général, pour reprendre le chemin de Loanda.

4. — Le 15 septembre, les Missionnaires avec leurs ouvriers se dirigèrent vers le terrain de la Mission pour commencer les travaux d'installation. Il fallut d'abord le déblayer, arracher les arbres, creuser des trous et y enfoncer des pieux destinés à l'élévation des murs, avec de la terre. Ces premiers travaux devinrent extrêmement fatigants; notre habitation provisoire était à plus d'un kilomètre de là; il fallait donc, sous un soleil

de feu, gravir la colline qui nous en séparait pour aller déjeuner; après le repas et à 5 heures, par la même chaleur, il fallait refaire le même trajet. Ces fatigues avaient beaucoup affaibli les Missionnaires; le P. Souza fut bientôt pris par la fièvre; le padre Gericotta, les jambes pleines de plaies, pouvait à peine aller surveiller les travaux qui avançaient cependant.

Le 1^{er} octobre, arriva de Malange, le F. Adriano envoyé par le P. Krafft pour nous seconder. Ce fut lui, dorénavant, qui prit la direction des ouvriers.

Le 30 octobre, nous sommes entrés dans la première maison; là, chez nous, les travaux pourront être surveillés mieux et avec moins de fatigue.

Après la maison des Missionnaires, on construisit celle des ouvriers, qui fut achevée au milieu de novembre. C'est tout ce qui put être fait avant les pluies.

5. — Aussitôt installés, nous avons commencé immédiatement à faire l'école à une douzaine d'enfants, presque tous fils d'un ancien Blanc du pays. Quelques-uns d'entre eux semblent avoir beaucoup d'intelligence; ils ont vite appris à lire et savent assez de catéchisme pour pouvoir être baptisés : c'est le 2 février, fête de Notre Vénérable Père, que nous avons choisi pour cette belle cérémonie.

En ce moment, les Noirs n'envoient pas leurs enfants à l'école; ils craignent que nous ne les prenions pour aller les vendre ailleurs et nous espérons que la cause de cette méfiance injustifiée se dissipera bientôt.

Les Blancs se montrent assez favorables à la Mission; quelques-uns cependant, par jalousie, semblent toujours chercher prétexte à entraver le bien fait par nous; souvent même, ce sont eux qui éloignent de nous les ouvriers noirs qu'ils prennent alors à leur service.

6. — En janvier 1894, le P. Wieder, quoique en assez mauvaise santé, venait prendre la direction de la Mission; son arrivée a fait plaisir aux autres missionnaires inexpérimentés qui ont trouvé en lui la foi indispensable à l'avancement des œuvres de la Mission et à l'établissement de son autorité sur les peuples voisins.

Tous les missionnaires commencent à sentir le besoin de restaurer leur santé. Le F. Adriano, atteint d'une quatrième

fièvre bilieuse-hématurique et fatigué par huit ans de travaux apostoliques, était allé à Loanda pour rentrer ensuite en Europe. Là, se trouvant beaucoup mieux, il est revenu à son poste pour ne pas laisser la petite communauté sans frère.

M. Gericotta, souffrant de plus en plus de plaies aux jambes, fut appelé par Monseigneur à Loanda, où il est resté comme secrétaire particulier de Monseigneur.

Le P. Wieder se vit forcé à son tour d'aller au Dondo pour y consulter le médecin et acheter les vivres nécessaires à la santé des missionnaires.

Le P. Souza alla aussi, en avril, à Loanda, où il resta près de deux mois; sa vue était fortement affaiblie; les docteurs ont affirmé que cela venait d'une anémie profonde : voyant mieux à la fin de juin, il revint à son poste, mais toujours faible. Aujourd'hui que l'état primitif des choses s'améliore, les santés semblent s'améliorer aussi, de sorte que tous les missionnaires se trouvent actuellement relativement bien.

7. — Les Sobas ou roitelets des pays voisins sont en assez bon rapport avec la Mission; cependant, quelquefois, des brouilles surviennent et ils vont même jusqu'à nous menacer de nous faire la guerre; le fait se présente surtout quand ils sont surexcités par l'eau-de-vie; ce n'est pas sans difficulté que nous menons presque toujours les choses à bonne fin; nous espérons, cependant, que ces Sobas qui trouvent déjà que nous ne sommes pas des Blancs comme les autres et que nous ne cherchons pas à tromper les Noirs, seront tous, sous peu, nos meilleurs amis et que nous pourrons racheter chez eux des enfants que nous rendrons à la liberté chrétienne; les occasions se présentent fréquemment, hélas! mais les moyens nous manquent et nous sommes souvent forcés de refuser des enfants qui sont réellement à plaindre au milieu du plus cruel esclavage.

8. — Ici, comme dans la plupart des pays de l'intérieur de l'Afrique, l'esclavage règne et règne en maître. Il y a d'abord l'esclavage qu'on peut appeler officiel, c'est celui qui consiste à échanger des pièces d'étoffe et autres articles de commerce contre des créatures humaines qui, revendues ensuite à d'autres maîtres, passent ainsi de main en main, comme de simples animaux. C'est l'esclavage créé par les commerçants qui achètent des esclaves pour les revendre et les envoyer travailler à la

culture de la canne à sucre, du cacao, du café, etc., sous la direction d'un maître qui, souvent, exerce sur eux les plus grandes cruautés.

La deuxième espèce d'esclavage qu'on peut appeler naturelle est celui qui résulte d'une guerre ou du paiement d'un crime. Les Noirs de ces pays se font la guerre pour peu de chose et cherchent presque toujours à réunir le plus d'esclaves possible. Pour un crime, le coupable paye, au gré du féticheur, en bétail ou en esclaves. Ces pauvres créatures, victimes d'un cas de guerre ou d'un crime, sont ou vendues, ou le plus souvent immolées par la férocité de leur maître; la plupart du temps elles sont engraisées et mangées au milieu de fêtes diaboliques. Qu'il coûte au cœur d'un missionnaire de voir fréquemment des prisonniers attachés à une longue chaîne et destinés à être vendus ou mangés! Parmi eux, il y a toujours des enfants dont on pourrait faire, en les rachetant, des amis du bon Dieu; mais le prix des rachats ici est assez élevé; pour un enfant de dix à douze ans, il faut offrir au moins 250 francs. Nous nous voyons forcés d'assister à ces tristes scènes sans pouvoir y remédier parce que nos ressources ne nous le permettent pas.

Dieu veuille inspirer quelques âmes pieuses pour venir au secours de ces créatures malheureuses! Pauvres Noirs! Malgré leur barbarie et l'anthropophagie qui règne parmi eux, les Libollos ont un caractère doux et respectent les prescriptions de l'ancienne religion juive. La circoncision est pour eux un acte religieux auquel ils se préparent souvent pendant plus de huit jours. Les Noirs, en général, n'ont qu'une femme et se marient avec une cérémonie spéciale; à la mort d'un des conjoints, l'autre lui jure fidélité pour trois ans, c'est-à-dire que, pendant ce temps, ils ne contracteront aucun mariage. Les trois ans écoulés, ils vont sur la tombe du défunt, se confessent libres, immolent une chèvre et le féticheur leur dit qu'ils peuvent contracter un autre mariage.

A cette règle, font exception les Sobas qui limitent le nombre de leurs femmes à leurs richesses; plus un Soba a de femmes, plus on dit qu'il est riche. Dieu veuille éclairer ces Noirs et les guider bientôt vers sa sainte religion que nous cherchons à répandre parmi eux par tous les moyens mis à la disposition du missionnaire.

9. — Nos œuvres prospèrent toujours au gré de tous ceux qui contemplent avec joie les progrès de la Mission. Malgré nos faibles ressources, nous avons déjà acheté près d'une trentaine de petits enfants qui nous aident beaucoup pour les constructions et pour la culture. A la fin de juillet, nous espérons avoir fini trois maisons; la plus grande mesure 22 mètres de long sur 8 de large, et est destinée à l'habitation des missionnaires; les deux autres serviront de cuisine et de magasin pour la communauté et de cuisine, de magasin et de dortoir pour les enfants.

Grâces donc à Dieu ! Béni soit saint Antoine !

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR A LOANGO

JUIN 1892. — DÉCEMBRE 1894

1. Personnel. — 2. Décès. Le P. Le Louët. F. Vivien. Sœur Marie Nézie. — 3. Œuvres. Grand et petit séminaires. Petites-Sœurs indigènes de Saint-Pierre Claver. Œuvre des enfants. — 4. Ministère. Abjuration de protestants noirs. Lettre de l'un d'eux à Monseigneur. Catéchistes. — 5. Chapelle. Ordinations. Service pour le président Carnot. — 6. Visites. — 7. Voyage de Monseigneur.

1. — Lors de notre dernier *Bulletin*, le personnel de notre communauté se composait de Mgr Carrie, supérieur provincial et local, des PP. Gaëtan, Levadoux, Le Louët, Derouet et Le Meillour; des FF. Vivien et Jérémie. A diverses époques, les PP. Gaëtan et Levadoux sont rentrés en France pour raison de santé; le P. Le Louët et le F. Vivien sont allés recevoir au ciel la récompense de leurs travaux, et le P. Le Meillour a été envoyé à Linzolo pour aider le P. Luec, son compatriote, dans les travaux de sa lointaine mission. Ces vides ont d'abord été comblés par les PP. Carrer et Bouleuc, qui, à leur tour, nous ont quittés l'un et l'autre, le premier pour prendre la direction de la Mission de Mayumba, le second pour travailler avec le P. Schmitt à la fondation de Buanza; les PP. Kieffer (Paul) et Marichelle sont venus les remplacer et compléter ainsi notre contingent. Aujourd'hui donc, notre communauté se compose de Mgr Carrie, des PP. Derouet, Kieffer (Paul) et Marichelle;

de M. Foussemagne, novice; des FF. Elpide, précédemment à Huilla; Jérémie et Hildevert, venu ici pour refaire sa santé fortement endommagée à Mayumba.

2. — Un mot d'abord de ceux qui ne sont plus. Le cher P. Le Louët nous quittait le 25 mai 1893; il voulait revoir pour la huitième fois Notre-Dame de Lourdes qu'il aimait et dont il espérait un miracle. Mais Marie avait d'autres vues sur son fidèle serviteur; Elle le couronna au lieu de le guérir. Pourtant, si le P. Le Louët demandait la santé, ce n'était point pour lui, mais bien pour ses pauvres Noirs, à qui il avait donné son cœur: « Je promets, disait-il à son Vicaire apostolique, si la Sainte Vierge me rend la santé, de m'en aller avec votre autorisation fonder une mission dans le Mayumba et de me consacrer entièrement à la conversion des Bakugais, qui n'ont pas encore de missionnaires. » D'ailleurs, le cher confrère a donné des preuves de son zèle, et, sans parler de ses chers enfants qui lui ont gardé le meilleur souvenir, son nom, avec celui du P. Giron, est et sera longtemps encore béni des païens eux-mêmes si souvent témoins de sa générosité et de son dévouement. Pour nous qui l'avons suivi dans ses courses apostoliques, nous voulons dire ici qu'il nous a laissé l'une de ces belles figures du missionnaire que l'on vénère sans cesse et que tout le monde voudrait imiter.

Le jeudi 21 septembre 1893, une autre victime était demandée à notre Mission; c'était le F. Vivien, qui, à l'âge de 29 ans, et après 11 ans d'Afrique, rendait son âme à Dieu dans les sentiments de la plus vive piété. Le F. Vivien était un de ces hommes comme il en faut au commencement des missions; grand, fort, plein de verve et d'entrain, habile à déjouer la fourberie, ayant l'œil à tout, parlant haut et ferme, jargonnant n'importe quelle langue de la côte aussi bien et aussi mal que les Noirs, il avait acquis sur les ouvriers un ascendant tel que missionnaire en eut rarement. Aussi est-ce à lui que nous devons la plupart des constructions du vicariat; nous avons donc perdu un bien précieux auxiliaire. Il revenait de Sette-Cama, où il avait élevé en quelques jours la maison des enfants, quand il fut pris par la terrible fièvre bilieuse hématurique qui a déjà fait ici tant de ravages. Le bon Frère mourut entouré de ses confrères, qu'il n'avait cessé d'édifier pendant sa maladie, et d'un grand nombre

d'enfants accourus pour lui témoigner à cette heure suprême leur profonde reconnaissance.

De leur côté, les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny perdaient, à la date du 20 juillet 1893, une jeune Sœur converse, récemment arrivée, sœur Marie Nézie, également enlevée par la fièvre bilieuse.

3. — Malgré ces coups de la mort et les retours obligés en France, nos œuvres se soutiennent toujours assez prospères.

Notre grand séminaire continue à donner de solides espérances. Après un an et demi de philosophie, nos élèves se sont mis à la théologie; ils commencent actuellement leur deuxième année d'études en cette science. Les examens de Pâques et de fin d'année ont été bons; la piété semble réellement solide, le caractère est souple, la conduite généralement très régulière, la tenue édifiante. Monseigneur tient de tout son cœur à cette œuvre et, à bon droit, croyons-nous, d'ailleurs. Rome la veut, et l'expérience a montré qu'en cela comme en tout le reste, Rome avait profondément raison. Notre Séminaire a déjà donné deux prêtres qui n'ont pas cessé un seul instant d'honorer le sacerdoce; nos cinq théologiens, nous l'espérons, marcheront sur les traces de leurs aînés et, bien dirigés, nous seront d'un grand secours.

Le petit séminaire compte dix élèves placés sous la direction du P. Kieffer (Paul), qui fait la classe aux plus avancés; M. l'abbé Maoude, prêtre indigène, instruit les autres. Cette Œuvre marche très bien; le Directeur est aimé de son petit monde et l'on sait l'adage : *Ubi amatur non laboratur*. On se croirait ramené à l'âge d'or du P. Hivet. Ce chiffre de dix sera peut-être doublé l'année prochaine; de jeunes recrues se préparent dans presque toutes les écoles du Vicariat.

Nos Frères indigènes nous rendent toujours de précieux services, mais ils manquent, hélas! d'un Père qui s'occupe d'eux. A Mayumba, ils sont plus heureux; le P. Carrer, supérieur, a donné son cœur à la formation de ce personnel, et dans quelques années, nous en avons la douce confiance, nous pourrions recevoir des Frères de Mayumba et nous donnerons des prêtres en échange.

A côté de cette Œuvre de Frères, il convient d'en placer une autre qui vient de naître : celle des Petites-Sœurs indigènes

de Saint-Pierre Claver. La mère Saint-Charles suit avec une grande sollicitude les progrès de ces jeunes aspirantes à la vie religieuse; le 1^{er} juin de cette année, en la fête du Sacré-Cœur, trois d'entre elles prenaient le saint habit, et aujourd'hui cinq autres se préparent à le prendre prochainement. Deux fois par semaine, un Père leur fait une conférence sur la vie religieuse.

L'OEuvre des Enfants a pour directeur le P. Marichelle, puisamment secondé par les FF. Elpide et Jérémie, chargés l'un de l'école primaire, l'autre de la surveillance et des travaux des champs. Depuis quelque temps surtout, ces enfants ont assez bon esprit; les évasions sont devenues plus rares, et pendant le seul mois d'août nous en avons reçu plus de vingt nouveaux. Les études sont assez florissantes; grammaire, arithmétique, histoire, géographie, rien n'est négligé pour rendre la jeune génération fiote digne du siècle des lumières. Il y a quelques mois, le président de la Commission d'examen des écoles venait faire sa visite. C'était un protestant et des moins favorables à la Mission; néanmoins, devant la clarté et la justesse des réponses, il ne put contenir son admiration, et on l'entendit dire à l'un de ceux qui l'accompagnaient: « Vraiment, je ne me serais jamais attendu à un pareil résultat. » Remarquons en passant que cela ne l'a pas empêché d'envoyer un mauvais rapport.

Notre jardin potager maintient sa bonne réputation. Le F. Hildevert y fait pousser des fleurs qui charment les yeux et des légumes qui consolent l'estomac de ses absorptions multipliées de quinine.

4. — Le village chrétien ne cesse pas d'être l'objet de notre sollicitude. Chaque semaine, on y fait le catéchisme deux ou trois fois, et presque tous les jours on le visite; mais ordinairement les hommes sont absents. Employés pour la plupart dans les factoreries, ils ne viennent nous voir que le dimanche; en ce jour, du moins, ils nous consolent par leur assiduité aux offices et la fréquentation des sacrements. Les femmes qui restent au village et sur lesquelles nous avons ainsi une action plus facile, donnent, ici comme ailleurs, l'exemple à leurs maris pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Nous allons bientôt avoir une vingtaine de familles; vingt familles! c'est bien peu en comparaison du nombre des enfants sortis de nos

écoles, mais il faut savoir se contenter de ce résultat. Ce n'est pas à la côte d'Afrique que l'on fera reflourir les *réductions du Paraguay*.

D'ailleurs, les brebis égarées reviennent presque toujours, et si elles se sont blessées aux ronces du chemin, elles ont au moins conservé l'incalculable don de la foi. Même ceux qui vivent mal tiennent à bien mourir, et c'est les injurier gravement que de leur dire : Tu n'es pas chrétien.

Notre ministère ne s'est pas borné aux enfants; nous nous sommes aussi adressés aux adultes, et Dieu a daigné quelquefois bénir nos efforts. C'est ainsi que nous avons eu la consolation de recevoir l'abjuration de trois protestants noirs très influents; deux autres se préparent à les imiter. L'un d'eux, habile commerçant, placé à la tête d'une maison prospère, écrivait à Monseigneur, quelque temps après sa conversion, cette lettre que nous traduisons le plus littéralement possible.

« Camusucka, le 7 mai 1893.

« Monseigneur,

« Je demande ici humblement à mon Seigneur Evêque, dans cet état présent de ma vie, de daigner accepter cette proposition de son obéissant serviteur :

« J'ai l'intention, et même la résolution, d'accorder au pasteur de mon âme un secours de 300 francs par an, à partir du jour où je fus avec ma famille si chaleureusement reçu dans les bras de notre sainte mère l'Eglise (4 août 1892).

« J'ai un ferme espoir que mon Seigneur Evêque ne refusera pas ma pauvre offrande, puisque, par la grâce de notre Rédempteur, je la puis fournir présentement. Si, dans l'avenir qui est caché à tout mortel, je deviens incapable de soutenir le pasteur et nourrisseur de mon âme, *the feeder of my soul*, je vous le ferai savoir et implorerai alors votre pardon; si, au contraire, je puis donner davantage, je m'empresserai de vous en avertir également.

« Bénissez-nous, saint Seigneur Evêque, moi et ma famille.

« William Mary ADDO. »

Voilà des sentiments qui ont l'insigne mérite d'être fort rares et mettent à l'aise le cœur du missionnaire.

Mais les hérétiques ne sont pas les seuls auxquels nous avons prodigué nos soins. Nous avons tenté aussi d'attaquer le paganisme dans ses chefs les plus influents; nous ne les avons pas convertis, disons-le, mais nous sommes arrivés à les amener à l'église, à leur apprendre le catéchisme, à leur faire estimer et désirer le baptême; ils nous ont confié leurs enfants et ont renvoyé quelques-unes de leurs femmes; ils rougissent de porter leurs fétiches et, lorsqu'ils nous voient, ils nous demandent : « Père, quand nous baptiseras-tu ? »

C'est pour quiconque connaît les pays de mission un résultat considérable; ces gens-là n'ont plus le cœur au fétichisme, ils observent encore quelques vaines pratiques par nécessité, par politique, mais dès qu'ils peuvent se soustraire à la tyrannie du Nganga, ils viennent à la Mission et nous disent : « Père, baptise-moi, maintenant. » La jeune génération qui nous entoure est presque tout entière dans ces idées.

Le Fiote, peu énergique par nature, ne sera pas un chrétien de granit comme on l'est en Bretagne; il sera chrétien, cependant, et assez vite, si l'on s'en occupe avec zèle. Nous avons déjà, pendant ces deux dernières années, baptisé deux cent vingt-six adultes et cinquante-deux moribonds. Ces chiffres sont assez éloquents, si l'on songe surtout que depuis le départ du P. Le Louët, il n'y a eu personne exclusivement chargé du ministère. Chaque missionnaire a travaillé de son mieux et l'œuvre de Dieu s'est ainsi faite.

Etant peu nombreux, on s'est efforcé de se multiplier; aussi, avons-nous établi deux catéchistes, l'un à Ki-lunga, l'autre à Pointe-Noire. Les chefs de village leur ont bientôt confié des enfants qu'ils instruisent avec zèle dans la science du salut, tout en répandant la salutaire influence de la Mission.

5. — De temps en temps, notre chapelle revêt sa parure de fête et dissimule ses planches derrière les bannières. Parmi nos cérémonies extraordinaires, citons : l'ordination au sacerdoce de MM. les abbés Charles Maoude et Louis de Gourlet, prêtres indigènes; la collation de la tonsure à nos théologiens; le service de M. le président Carnot, auquel assistaient plus de cent vingt Européens, les membres de l'expédition Monteil, les agents du gouvernement et les commerçants; ici, comme en France, bien des gens sont entrés à l'église ce jour-là, qui, depuis long-

temps en avaient oublié le chemin. Tout était fait, d'ailleurs, pour attirer les curieux : Monseigneur officiait, les clairons sonnaient, des faisceaux d'armes entouraient le catafalque vraiment magnifique, une tenture de velours noir ornait le fond du sanctuaire; enfin, chants et cérémonies, tout était à l'avenant, et après le service, les officiers admiraient comment nous avions su tirer profit de notre pauvreté.

6. — Parmi les principaux visiteurs, nous avons eu Monseigneur Augouard, qui nous a charmés en narrant les hauts faits de ses aimables diocésains; malheureusement, le paquebot est venu trop vite nous ravir Sa Grandeur. L'amiral Abel de Libran, commandant le croiseur *l'Aréthuse*. Le colonel Monteil et ses officiers, qui tous ont été de la plus exquise délicatesse, jusqu'à ce point que Mgr Carrie a cru devoir déroger aux coutumes et accepter à dîner avec les trois Pères en compagnie de l'état-major. Le R. P. Supérieur général des missionnaires de Scheult-les-Bruxelles. Le R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo. Le duc d'Uzès. Le prince de Croye, gouverneur du Kassaï. M. le capitaine Le Châtelier, président de la Commission d'études pour l'établissement du chemin de fer de Loango à Brazzaville. M. Clauzel, chef d'exploration, et presque tous les agents du gouvernement ou de factoreries se rendant dans le Haut-Congo. Nos relations avec ces messieurs ont toujours été excellentes; nous avons eu plus d'une fois l'occasion de leur rendre service, principalement dans les maladies. Alors surtout ils viennent à nous et nous en profitons pour exercer un ministère qui n'est pas sans fruits.

7. — Depuis notre dernier *Bulletin*, Monseigneur a fait plusieurs absences. Le 20 juin 1892, il partait avec le P. Sand, les FF. Vivien, Désiré et Roch, pour jeter les fondements de la Mission de Buanza; le 24 mai 1893, il visitait les stations de l'intérieur, revoyait Buanza, allait jusqu'à Linzolo et, de là, se rendait à Brazzaville pour s'entretenir avec Monseigneur Augouard des affaires de sa chère mission; le lundi, 23 juillet 1894, c'était le tour des stations de la côte, Mayumba et Sette-Cama.

Ce dernier voyage a bien consolé Sa Grandeur, qui a administré le sacrement de confirmation à quatre-vingt-sept enfants et a trouvé partout le meilleur esprit et un ordre parfait, spécialement à Mayumba.

Enfin, au moment même où nous traçons ces lignes, 20 septembre, Monseigneur est en voyage d'exploration dans le Mayumbe, pour examiner s'il n'y aurait pas lieu d'établir une mission dans ce pays. Cette vaste contrée doit être prochainement traversée par une voie ferrée qui rendra ainsi les communications faciles et le ravitaillement beaucoup moins coûteux qu'avec les caravanes. Prions pour que l'Œuvre de Dieu réussisse.

COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE-TRINITÉ DE BUANZA

OCTOBRE 1892. — DÉCEMBRE 1894

1. Réinstallation de la Mission de la Sainte-Trinité de Buanza sur le plateau du roi N'Damba. — Personnel. — Travaux. — 2. Défrichements. Cultures. Basse-cour. — 3. Ministère. Hôpital. Baptêmes. Excursions. Fêtes. — 4. Visites. — 5. Santé.

1. — Dans les Annales apostoliques d'avril 1894, nos confrères ont pu lire le rapport du P. Schmitt, relatant la fondation de la Mission de la Sainte-Trinité de Buanza, les cruelles épreuves qu'elle a traversées et son transfert sur le plateau du roi N'Damba.

A cette époque, le départ pour la France du P. Sand, que sa maladie de foie tourmentait de nouveau, amena certains changements dans le personnel de la Mission, qui se compose aujourd'hui du P. Schmitt, supérieur; du P. Bouleuc et des F. Roch et Désiré. A son passage à Buanza, en 1893, Mgr Carrie avait emmené avec lui, à Linzolo, le F. Mamer, dont la présence était devenue nécessaire pour les nouvelles constructions. Enfin, lors de son dernier voyage à Buanza, Monseigneur nous a laissé le F. Célestin, indigène, susceptible de nous rendre de nombreux services.

Après la prise de possession du nouvel emplacement que le Sacré-Cœur nous avait accordé comme par miracle, nous avons dû relever de ses ruines notre Mission désolée et construire au plus tôt des bâtiments salubres.

L'entrain règne de nouveau, partout, et on s'est mis à l'œuvre avec courage. Le F. Roch, maçon habile, a déjà terminé un four pouvant contenir 35,000 briques. De son côté, le F. Désiré, avec son rare talent de menuisier et à la tête de quelques Noirs, a accompli des merveilles dans la forêt et nous a procuré les bois

et les planches nécessaires à nos belles constructions. Mais au prix de quelles fatigues ! car les forêts sont rares dans la région, et ce Frère doit faire chaque semaine un voyage de quatre heures pour aller couper le bois dans les montagnes.

Dans l'espace d'une année, nous avons fabriqué et cuit 520,000 briques avec lesquelles nous avons construit :

1° Une maison à étage, mesurant 20 mètres de longueur sur 9 de largeur, qui comprend : à l'étage, six vastes chambres ; au rez-de-chaussée, deux chambres, un grand magasin et le réfectoire. Deux larges vérandas circulaires, une au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage, font de ce bâtiment une construction qui excite l'admiration de tous nos visiteurs. On la regarde même comme la demeure la plus confortable de tout le Congo.

2° Trois bâtiments pour les enfants : le premier, de 22 mètres sur 6, sert de dortoir ; le second, de 30 mètres sur 6, comprend la cuisine, l'infirmerie, la lingerie et différents magasins. Une véranda large de 3 mètres est utilisée comme réfectoire et comme salle de récréation pendant les mauvais temps ; dans le troisième, de 16 mètres sur 6, on fait les classes.

3° Un second comprenant la cuisine, la lingerie de la communauté et les ateliers provisoires en attendant la construction de l'école professionnelle.

Toutes ces maisons sont couvertes en feuilles de zinc galvanisé, toitures qui ont l'avantage de la solidité, de la propreté et de la sécurité.

Outre les éléments de construction mentionnés plus haut, il en est un plus précieux et très rare au Congo. Nous voulons parler de la chaux, que nos Frères nous procurent au prix de grandes fatigues, car notre four à chaux est situé au milieu des montagnes, à deux heures et demie de la Mission.

Mais nous sommes loin d'avoir terminé ; nous avons encore à élever plusieurs bâtiments dont le principal est l'église, car notre chapelle provisoire ne peut plus contenir nos enfants, dont le nombre augmente chaque jour, ni les pauvres Noirs qui se pressent à nos offices. Notre future église mesurera environ 40 mètres de longueur sur 12 de largeur.

Dans tous nos travaux, nous avons été puissamment secondés par les Babembés, gens du pays. Les Noirs de Loango préfèrent maintenant porter des charges de la côte à Brazzaville. Ces

transports, en effet, sont d'un prix très élevé; c'est ainsi qu'en deux mois les porteurs gagnent presque autant qu'en une année de travaux ordinaires. Ne pouvant donc nous procurer d'ouvriers qu'avec difficulté, nous avons été heureux de voir les Noirs du pays se mettre au travail. Ces pauvres Babembés, qui n'avaient jamais rien fait, ont commencé d'abord par s'engager pour une demi-journée; traités avec douceur et bonté, ils s'endardirent peu à peu. Quelques-uns, plus courageux, se sont engagés pour dix jours, et aujourd'hui nous en avons qui restent pendant 2 et 3 mois. Ces Noirs nous rendent de grands services et nous étonnent par leur habileté à fabriquer les briques. Leur engagement terminé, ils retournent dans leurs villages, éloignés parfois de la Mission de 3 ou 4 jours de marche, et là nous font connaître et reviennent avec quelques-uns de leurs amis. Souvent, dans nos excursions, nous retrouvons de nos anciens ouvriers, qui, tout heureux de nous revoir, facilitent notre ministère.

2. — Avec nos constructions, le défrichement et les plantations marchent de pair. Sur notre plateau, où, naguère, on ne voyait que brousses et hautes herbes, s'élèvent maintenant, grâce à l'habile direction du P. Supérieur, d'immenses champs de manioc, d'ananas, de haricots, de maïs, de patates et de vastes bananeraies.

Les grandes allées qui sillonnent notre propriété sont bordées d'arbres fruitiers précieux, tels que mandariniers, orangers, arbres à pain, manguiers, avocatiers, etc. Tous ces arbres, commis aux bons soins du F. Désiré, se développent rapidement et assureront à nos successeurs de frais ombrages et des fruits délicieux.

De nombreux caféiers, que nous devons à la délicate attention de Mgr Augouard, qui profite de toutes les occasions pour nous être agréable, nous donneront bientôt leurs premiers fruits.

Sur les bords du Niari, nous avons installé notre potager qui nous fournit avec abondance tous les légumes d'Europe. Depuis un an, nous cultivons la pomme de terre de France, qui réussit parfaitement à Buanza.

Aux cultures se rattache la basse-cour; nous venons de l'établir, à 20 minutes de la Mission, sur un terrain magnifique. Notre troupeau de chèvres nous fournit tous les jours du lait en

abondance et d'excellents fromages. Le rapport de notre basse-cour et le nombreux gibier que nous apportent les Noirs, nous dispensent des viandes de conserves si coûteuses dans les Missions de l'intérieur de l'Afrique.

3. — Malgré la ruine de notre première Mission, malgré les peines et les difficultés de sa réorganisation ou nouvelle fondation, nous n'avons pas négligé le soin des âmes. Tous les jours, le P. Bouleuc fait le catéchisme aux ouvriers de la Mission et aux gens du pays, en général bien disposés à notre égard. Quand ils ont des malades, enfants ou adultes, loin de les cacher, comme cela se pratique dans beaucoup d'autres contrées de l'Afrique, ils viennent prier le P. Supérieur de les soigner. Cela nous permet de les instruire et de leur conférer le saint baptême qu'ils ne refusent jamais.

La grâce commence à pénétrer dans les âmes de ces pauvres sauvages, qui reçoivent tous les événements heureux ou malheureux comme envoyés par le Dieu que prêchent les missionnaires.

Nous trouvant sur la route des caravanes de Loango à Brazzaville, il ne se passe pas de jours sans que quelques porteurs viennent se faire soigner à la Mission. Nous nous sommes empressés de construire une case hôpital où ces malheureux reçoivent, avec les soins du corps, les soins bien plus précieux de l'âme; nous avons eu le bonheur d'en envoyer plusieurs au Ciel.

Un ministère que Dieu se plaît à bénir est celui des excursions apostoliques. Les voyages dans les montagnes sont, il est vrai, fatigants; mais nous ne revenons jamais sans avoir racheté de l'esclavage quelques pauvres enfants et conféré le saint baptême à de nombreux moribonds. Ah! si nous étions plus nombreux, nous pourrions multiplier ces courses si fructueuses pour le Ciel.

Afin d'attirer les Noirs à la maison du bon Dieu, — c'est ainsi qu'ils nomment la chapelle, — nous cherchons à donner à nos cérémonies tout l'éclat possible. La fête de Noël, surtout, a été célébrée avec une pompe inaccoutumée; c'est précisément ce jour-là que nous devons bénir notre nouvelle habitation et en prendre possession. Depuis la veille, tous les Noirs des villages voisins suivaient nos préparatifs avec admiration. La crèche et un nouveau lustre, don d'une généreuse bienfaitrice,

excitaient au plus haut point leur naïf étonnement. A onze heures, l'office divin fut annoncé par le son d'une nouvelle cloche pesant 60 kilogr. et arrivée peu de temps auparavant. En un instant tout le monde fut sur pied : nos chrétiens, en rangs, firent leur entrée au chant des cantiques de Noël, suivis par tous nos paroissiens encore païens ; la chapelle était trop petite. Dans l'assistance, on remarquait même deux musulmans de passage qui, pour montrer qu'ils étaient avancés dans la civilisation, se rendaient à notre messe de minuit avec de jolies ombrelles blanches.

Le soir de ce beau jour, après le salut du Très Saint-Sacrement, le P. Supérieur bénit nos deux premières maisons d'habitation. Combien cette fête eût été plus belle, si le fondateur de la Mission de la Sainte-Trinité, le cher P. Sand, eût été au milieu de nous. Qu'il eût été heureux de voir le succès couronner nos efforts ! Notre pensée se porta souvent vers lui, qui a tant souffert et tant travaillé pour la Mission de Buanza.

A notre ministère, nous joignons encore le village chrétien, espoir de notre Mission, car c'est par la famille que doit se faire la régénération de la race noire. Dans ce village, nous avons installé notre orphelinat de petites filles que dirige une chrétienne sérieuse et dévouée, en attendant l'arrivée des religieuses qui feront ici un bien immense.

4. — Pendant les deux années qui viennent de s'écouler, nous avons eu de nombreuses visites. Mentionnons d'abord celles, toujours si agréables, mais trop rares, de notre bien-aimé vicaire apostolique, Mgr Carrie. Le 7 juin 1892, la Mission de la Sainte-Trinité avait la consolation de revoir pour la seconde fois son pasteur vénéré.

Dernièrement, le 29 septembre, Monseigneur, en route pour un voyage d'exploration dans la région des Bakougnis, s'imposa huit jours de marche supplémentaire pour venir nous bénir et nous apporter ses paternels encouragements. Nous avons été d'autant plus touchés de cette bienveillance, que ces voyages sont très pénibles et que Mgr Carrie, malgré ses vingt-cinq années d'apostolat en Afrique, les fait toujours à pied.

Le 25 mai dernier, S. Gr. Mgr Augouard, fatigué par de nombreux travaux et de dures privations, et contraint de rentrer en France, venait nous visiter à son tour. Monseigneur voulut bien

rester quelques heures au milieu de nous. Il était accompagné dans son voyage par le F. Euphrase, de la Mission de Linzolo.

Nous sommes toujours heureux de donner l'hospitalité à nos confrères qui se rendent à Linzolo ou à Brazzaville. Après une marche de quinze jours en pays sauvage, ces confrères aperçoivent avec joie la Mission de Buanza, où ils aiment à prendre un légitime repos.

Notre situation nous permet d'exercer, chaque semaine, le devoir de l'hospitalité envers des agents du gouvernement ou des factoreries.

En 1893, nous recevions le jeune et infortuné duc d'Uzès, de retour de son expédition dans le Haut-Oubanghi. Miné par la dysenterie, qui le conduisit peu après au tombeau, il resta deux jours à Buanza, nous charmant par ses manières simples et affables.

Les nombreuses missions qui explorent le Congo sont également heureuses de se reposer à Buanza des fatigues de la route. Citons, entre autres, les missions Monteil et Clauzel.

En ce moment, on sait, en France, qu'une Mission, sous la direction de M. le capitaine Lechâtellier, se propose de rendre le Niari navigable (1).

Les efforts de cette société ont été couronnés d'un commencement de succès. Au mois de septembre, nous avons reçu la visite de M. le capitaine Bassuet, qui a réussi à monter en baleinière, depuis Loango jusqu'au poste français de Comba, à quatre jours en amont de Buanza. Déjà, au mois de mars, les capitaines Cornil, du génie, et Lamy, des tirailleurs algériens, avaient fait le même voyage en pirogues. Ces messieurs se sont montrés très aimables et ont semblé porter intérêt à nos travaux. Tous nous ont quittés, enchantés de leur séjour à la Mission de la Sainte-Trinité.

5. — Nous dirons, en terminant, un mot de nos santés. Depuis que nous sommes sur le plateau, comme autrefois dans la vallée, le bon Dieu s'est plu à nous éprouver. Toujours au soleil, souvent à la pluie, logés, d'abord, dans des cases malsaines, nous avons eu beaucoup à souffrir. Nous avons tous

(1) Le Niari, fleuve dont la source est encore inconnue, coule au pied de la Mission de Buanza et va se jeter dans la mer, près de Loango, sous le nom de Quillou.

passé par ces terribles fièvres bilieuses hématuriques qui, chaque année, font tant de ravages en Afrique. La Sainte Vierge nous a visiblement protégés, en nous accordant à tous la guérison.

La fièvre nous fait encore de fréquentes visites, mais qu'importe la santé ou la maladie, pourvu qu'à l'exemple de notre Vénérable Père nous nous soumettions avec joie à la volonté de Dieu et travaillions à devenir de véritables et saints apôtres du Saint-Cœur de Marie.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A MAYUMBA

MAI 1892. — DÉCEMBRE 1894

1. Personnel. — 2. Œuvres d'enfants. Noviciat de Frères indigènes. — 3. Ministère. Baptêmes. Premières communions. — 4. Villages chrétiens. — 5. Cultures. — 6. Visites.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de la Mission de Mayumba a été bien éprouvé. Le climat de nos collines est trop vif pour des poitrines faibles. Déjà atteint de phtisie à son arrivée, le P. Brand, après dix mois de séjour, nous quittait, le 4 décembre 1892, pour aller remettre sa santé dans la charmante île de Sette-Cama; mais il ne put, hélas! y trouver un remède à ses maux. Le *Bulletin* de mai dernier nous annonçait sa mort, dans la communauté de Bordeaux, quelques jours seulement après son retour en France.

Au bout de deux ans de dévouement, la robuste santé du F. Hildevert fut ébranlée aussi. Le 8 décembre de la même année 1892, il prenait à son tour le chemin de Loango. Dieu merci, il put s'y remettre de sa bronchite et, aujourd'hui, le cher Frère est en bonne santé!

Un départ bien sensible à notre jeune Mission a été celui de son fondateur et premier supérieur, le P. Ignace Stoffel. D'une remarquable activité et comprenant que la base fondamentale de la civilisation et de la moralisation du Noir est le travail des mains, ce cher confrère avait su merveilleusement transformer, par six années de labeur, ce coin oublié du Congo français, en faisant de l'humble Mission de Mayumba un petit grenier d'abondance et un lieu d'admiration pour nos visiteurs blancs et noirs. Le P. Stoffel nous a donc quittés à regret, le 25 décembre

dernier, pour aller demander à la mère patrie le rétablissement d'une santé affaiblie par vingt-cinq ans d'apostolat.

Par suite de tous ces départs, le personnel de la communauté se compose actuellement du P. Carrer, qui a remplacé le P. Stoffel comme supérieur, et du P. Garnier, chargé de l'œuvre des enfants. Celui-ci a pu, en quelques mois, grâce à une application soutenue, apprendre suffisamment le fiote pour faire le catéchisme en cette langue, ce dont les indigènes du quartier sont très contents.

Depuis un an, nous n'avons plus de Frère blanc; mais nous trouvons un précieux auxiliaire dans le Frère indigène, Marie-Joseph. Élève du cher F. Hilaire, de Landana, et placé ici dès le début de la Mission, il nous rend de grands services, surtout pour nos cultures. Malgré cela, nous sommes en nombre insuffisant et soupignons après un renfort d'Europe.

2. — L'œuvre des enfants continue sa marche régulière et semble même en voie de prospérité. Dans le cours de cette année 1894, le nombre de nos garçons s'est élevé à 114. En plusieurs circonstances, nous avons pu user avec joie des allocations de l'œuvre antiesclavagiste pour le rachat de quelques malheureux. Mais la plupart de nos enfants sont de parents libres et certains appartiennent même aux familles les plus influentes du pays. Il y a parmi eux des Bavis et quelques Baïakas; la plupart nous viennent de la grande tribu des Baloumbous, au milieu de laquelle nous sommes d'ailleurs établis. Cette peuplade très douce, laborieuse et pacifique, s'étend vers le nord jusqu'à la plage des Camas et le pays des Ashiras, occupant ainsi sur l'Océan une rive de 60 lieues environ. Dans l'intérieur, elle s'enfonce à une distance de trois à quatre semaines de marche jusqu'à la rencontre des Baïakas et des Bas-Bongos.

Notre vif désir serait de porter la bonne nouvelle à tous ces peuples; mais, hélas! ici comme partout : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Les familles, de leur propre initiative, commencent à nous envoyer leurs enfants. Toutefois, le mouvement ne s'accroît guère. En général, la population indigène comprend peu l'importance d'une éducation quelconque; et les administrateurs du pays sont souvent trop dépourvus de tout sentiment religieux pour nous prêter leur concours dans le recrutement des sujets.

Dans ces trois dernières années, les différentes inspections officielles faites à notre établissement ont été satisfaisantes.

Nous avons grandement à bénir Dieu des bonnes dispositions qui animent nos petits Négrillons. Ils aiment, en effet, à s'approcher souvent des sacrements. Le premier vendredi du mois est en grand honneur parmi eux. Ils affectionnent surtout les belles cérémonies religieuses. Du reste, nous faisons tout notre possible pour rehausser l'éclat de nos solennités. A force d'efforts constants, le P. Garnier est parvenu à former en peu de temps une petite maîtrise qui figurerait avec avantage dans plus d'un sanctuaire d'Europe.

Pendant ces trois dernières années, la mort nous a enlevé 10 enfants; mais tous heureusement ont pu se préparer et recevoir les derniers sacrements. Ils reposent à côté du bon P. Sanner. Au retour des promenades, nos petits Noirs viennent s'agenouiller un instant dans le « bocage de la mort » et réciter un *pater* et un *ave* pour nos chers défunts.

Jusqu'à ces derniers temps, nous avons chez les Sœurs de Saint-Joseph, à Loango, une dizaine de petites filles rachetées. L'an passé, la petite vérole sévissant avec vigueur dans cette région, nous avons vu le cruel fléau ruiner en un clin d'œil le premier espoir de notre future chrétienté. Pour sauver du naufrage le reste de l'humble troupeau et comprenant que ces enfants devaient être élevées dans leur Mission respective, pleinement d'accord d'ailleurs avec notre vénéré vicaire apostolique, nous avons fait revenir les quatre survivantes pour les adjoindre à cinq autres filles tout récemment rachetées. Elles forment le noyau d'une nouvelle œuvre à Mayumba. On a commencé à cette fin de nouvelles constructions. Le bâtiment principal, tout en palétuviers, mesure 14 mètres de long sur 5 de large. Les cloisons et le toit seront en tôle galvanisée. La surveillance de l'œuvre est confiée à une maîtresse chrétienne, sous la direction d'un missionnaire. Jusqu'à présent, cette œuvre a donné de bons résultats.

Une deuxième œuvre nouvelle est l'institution d'un noviciat de Frères, ouvert le 24 juin dernier, sous les auspices de saint Jean-Baptiste. Plusieurs de nos enfants donnant des signes évidents de vocation religieuse et rencontrant auprès de leurs parents de sérieux obstacles pour se rendre au noviciat de Loango, le seul

existant alors dans le vicariat, nous avons fait des instances auprès de Mgr Carrie pour la fondation immédiate du dit noviciat, et Sa Grandeur a bien voulu accueillir favorablement notre requête. Ces vocations de Frères indigènes, nous en avons l'intime confiance, nous seront d'un précieux secours et suppléeront au manque fréquent de personnel blanc pour la marche en avant des différentes œuvres. Neuf enfants ont déjà été admis et d'autres vocations s'annoncent. Un bâtiment destiné à cette œuvre est en voie d'achèvement : il mesure 14 mètres de long sur 6 de large; ses cloisons seront en tôle de 4 mètres de haut. Pour cette dernière construction, ainsi que pour celle de l'œuvre des filles, on a tiré tout le bois de charpente des meilleures essences de nos forêts.

La Mission de Mayumba, sous tous les rapports, paraît favorable à l'existence de telles œuvres : bonnes dispositions des habitants, solitude paisible, nature grandiose, sol d'une étonnante fertilité, vivres abondants, pays sain, air pur, élévation de 50 mètres environ au-dessus de l'Océan.

3. — A cause du manque de personnel, nous n'avons pu à notre grand regret nous livrer sérieusement au ministère extérieur. Les rares visites que nous avons faites dans les villages d'alentour, n'ont pas été cependant sans rapporter quelques fruits. C'est ainsi que nous avons pu baptiser une dizaine d'adultes en danger de mort. Un prochain renfort nous permettra d'avoir un missionnaire qui parcourra le pays dans tous les sens. Sa présence est nécessaire pour nous faire bien connaître, pour recruter des enfants et surtout pour évangéliser le pays.

La population nous est favorable. Nous sommes en bons termes avec ses chefs les plus influents et même avec le fameux Manimachinds. Son Altesse, fustigée par la France en 1888, aux abords mêmes de la Mission, s'est enfoncée à cinq ou six jours de marche dans l'intérieur, et se garde bien de revenir parader sur la plage de Mayumba. Ce roitelet nous a confié un de ses propres enfants. C'est de lui que nous espérons le plus pour le rachat des esclaves, car il est riche de butin humain, qu'il tire de l'importante tribu des Baïakas.

Par contre, nous ne sommes guère en rapport avec le célèbre Dindé, qui vient de faire un pied de nez au gouvernement de la

colonie. Ce chef barbare, dont le pouvoir despotique s'exerce trop cruellement depuis nos parages jusqu'aux portes de Loango, vient d'échapper à la poursuite de quatre-vingts miliciens de la colonne Westrofer, envoyés pour le châtier. « J'ai plus de six cents hommes bien armés, disait-il avec arrogance. Viennent les Français ! je les attends de pied ferme. Mon fétiche m'a proclamé invulnérable. Les balles des Blancs s'aplatiront sur ma poitrine et tomberont sans force à mes pieds. » On ne tardera probablement pas à le tirer de son erreur.

Notre dernier *Bulletin* portait à soixante le nombre de nos enfants baptisés et disait que, à son passage au milieu de nous, Mgr Carrie avait confirmé cinquante-cinq d'entre eux. Depuis, nous avons eu, parmi nos élèves, cinquante-cinq premières communions, dont vingt-sept cette année.

4. — Deux de nos plus grands garçons, après s'être mariés avec deux filles des Sœurs de Saint-Joseph, à Loango, sont revenus pour poser la première pierre de notre village chrétien. A ces deux familles vient de s'adjoindre une autre famille chrétienne de la Mission de Sette-Cama. D'autres alliances se préparent. Ces familles chrétiennes pratiquent bien leurs devoirs religieux.

5. — Par son mérite agricole, notre petite station commence à être bien connue dans la colonie du Gabon-Congo. Sur une concession de 216 hectares, 90 environ sont aujourd'hui propres à la culture. Là où s'élevaient naguère d'impénétrables forêts, on voit de grandes plantations de manioc, de maïs, de patates douces du pays, plus de trente mille pieds de bananiers de toute espèce et dix mille pieds d'ananas.

Nos longues et belles allées de manguiers, de mandariniers d'avocatiers, de corossoliers, d'orangers, de goyaviers, d'arbres à pins, de papayers, etc., sont déjà en plein rapport. Les essais que nous avons faits, cette année, de haricots d'Europe et du pays, de chérococs, de zanguiers, de pistaches et d'aubergines, promettent pour l'avenir. Si nous nous adonnons ainsi vigoureusement au travail des mains, sans négliger le reste, c'est que nous cherchons à nous suffire et nous y arrivons. Depuis un certain temps, nous avons à nourrir plus de cent trente bouches chaque jour. Outre cela, nous parvenons encore à vendre une bonne partie de notre maïs. Notre plantation de cinq cents pieds

de caféiers est prospère, et parmi nos sept cents pieds de caoyers, plusieurs ont déjà rapporté.

Grâce à nos vastes plantations et à la grande fertilité du sol, nous avons une basse-cour toujours assez bien garnie : on y voit des canards, des poules, une soixantaine de porcs et un troupeau de chèvres. Mgr Carrie a eu l'amabilité de nous envoyer tout dernièrement un petit âne, qui nous aide bien à gravir les côteaux sans nombre de notre propriété.

Nous trouvons encore une ressource dans l'exploitation du banc d'huîtres couvrant la lagune, au bas de la Mission. Nous employons avantageusement les coquillages pour faire de la chaux, que nous utilisons et vendons quelquefois. Afin de tirer parti de nos fruits, nous avons fait l'acquisition d'un petit alambic. Une machine à briques va venir aussi pour exploiter notre sol argileux. A tout cela, il faut ajouter le bienfait inappréciable en pays chaud de posséder une eau de source, sortant du cœur de la roche.

6. — Parmi les rares visites que nous avons reçues, celle de notre premier Pasteur nous a été la plus chère. Depuis trois longues années, des occupations multiples et une tournée dans les Missions de l'Intérieur l'avaient empêché de venir visiter les stations du nord de son vicariat. Le 24 juillet dernier, Monseigneur est venu nous apporter ses encouragements et confirmer 43 de nos enfants. En cette circonstance, ils s'étaient transportés au-devant de lui et l'avaient reçu au bruit sonore du mirliton collé sur toutes les lèvres.

Dans ce pays, cet instrument revêt un caractère sacré. Les indigènes l'appellent *Boyo*. Les chefs de village et les sorciers en usent avec malice pour spéculer sur les femmes, leur soutirer le plus possible et les astreindre à une obéissance aveugle. Dès qu'un initié joue du mystérieux instrument, les places du village deviennent désertes et les femmes effrayées courent se blottir dans les coins les plus obscurs des cases. On dirait que, pour elles, la trompette du Jugement dernier a sonné. Le beau rôle restant ainsi au farceur, il parle dans le terrible mirliton, un peu différent de celui d'Europe; il demande sur l'heure nattes, poisson, manioc, arachides, vin de palme, pagnes neufs, etc. Alors les femmes s'écrient : « Le *Boyo* demande ceci, commande cela... » Comment lui résister? Toutes donnent donc tête

baissée dans le panneau. La rencontre d'un pareil instrument entre les mains d'une femme est presque toujours un cas de peine capitale. Aussi, pour désabuser ces pauvres filles d'Eve, nos enfants jouent-ils à qui mieux mieux, dans leurs promenades, du divin instrument, à la grande irritation de plusieurs chefs et notables qui s'écrient : *Kina! Kina!* (C'est défendu! C'est défendu!) « Père, disent-ils au missionnaire, faites taire vos enfants ; n'apprenez point cela aux femmes, elles n'obéiraient plus. » Tels sont les pauvres Noirs.

Nous devons encore mentionner la visite du chef de service des douanes de Libreville, du président du tribunal judiciaire et du juge d'instruction. En 1893, la veille de Pâques, M^m et M. Hinault, alors administrateurs de Mayumba et de ses dépendances, recevaient l'hospitalité au parloir de la Mission pour remplir le lendemain matin leur devoir de bons chrétiens. De semblables faits sont rares, sur la côte africaine. Le 13 février de cette même année, nous donnions encore, pour plus de six semaines, l'hospitalité à deux agents de la commission d'études scientifiques de l'expédition Lechatelier, dont faisait partie M. Lecomte, professeur d'histoire naturelle au lycée Saint-Louis de Paris. En septembre dernier, nous recevions enfin deux autres agents de la même expédition, M. Alverne, docteur en médecine, et le capitaine Lamy, qui arrivaient tous deux d'un voyage de deux mois dans l'intérieur. Leur exploration avait eu pour but d'étudier toute la région du Haut-Nianga, et d'aboutir aux portes de Nianga et Mayumba, sur l'Océan, après avoir traversé le pays des Bakotas, des Ba Bongos, des Baïakas et des Ba Loumboum.

Le 12 juin, le *Maceio*, emportant en Europe Mgr Augouard, accompagné du F. Euphrase, fit escale dans la baie de Mayumba. Le P. Supérieur se rendit à bord pour saluer l'intrépide apôtre du Haut Oubanghi et lui demander sa bénédiction.

Nous avons de grandes actions de grâces à rendre à Dieu et à la Sainte Vierge. En voici une preuve :

Depuis un an, un de nos enfants, âgé de 9 ans environ, était frappé d'une paralysie des jambes. D'après un médecin allemand qui l'avait vu, il n'avait plus que quelques jours à vivre. Mais le petit malade résolut de demander sa guérison à Notre-Dame du Rosaire, en récitant dévotement pendant neuf jours

son chapelet. Les quatre ou cinq premiers jours, il était porté à la messe par ses camarades. Aujourd'hui (8 octobre), quelle a été notre stupéfaction de le voir arriver tout seul, sur ses jambes amaigries! Gloire et reconnaissance à Notre-Dame du Rosaire! Et daigne le Très-Haut continuer à bénir notre Mission!

NÉCROLOGIE

Décès. — Le P. Charles Strebler, profès des vœux de cinq ans, est décédé à Mhonda (Zanguebar), le 21 octobre, à l'âge de vingt-neuf ans, après quinze ans de vie de communauté.

Le F. Marie-Guillaume Le Guellec, profès des vœux perpétuels, est mort à Saint-Ilan, le 5 décembre, à l'âge de cinquante-six ans, après vingt-cinq ans de vie de communauté.

Au dernier moment, nous recevons l'annonce de la mort du F. Romain Daniel, profès des vœux perpétuels, décédé le 28 décembre à Bordeaux, dans sa soixante-sixième année et après vingt-quatre ans de vie de communauté.

LE F. CLAUDE

DÉCÉDÉ A SAINT-JOSEPH DE NGASOBIL, LE 8 NOVEMBRE 1894.

Notice envoyée par le P. Pascal Jean-Baptiste.

En annonçant au T. R. Père la mort du F. Claude, Mgr Barthet disait : « Ce saint Frère était dans sa 73^e année. » *Ce saint Frère*, voilà bien l'expression qui, pour tous ceux qui l'ont connu, rappelle le mieux la physionomie du F. Claude.

A-t-il donc accompli des œuvres éclatantes? En aucune façon; sa vie a été, comme celle de saint Joseph, à Nazareth, une vie humble et toute cachée en Dieu; mais, pendant 47 ans, sans la moindre défaillance, avec une sérénité et une allégresse parfaites, il a mené, sous le brûlant climat du Sénégal, la vie de prière, de travail et de souffrance, qui est la vraie vie du missionnaire. C'est bien là sans doute la plus incontestable preuve de la vertu héroïque qui fait les saints.

Claude Bret naquit le 5 avril 1822, au hameau de l'Estival,

paroisse de Médeyrolles, au diocèse de Clermont. M. l'abbé Tixier, aujourd'hui curé de cette paroisse, a bien voulu transmettre au R. P. Hubert, dont il a été autrefois l'élève à Cellule, des détails intéressants sur la famille de Claude Bret et sur son enfance. « Sa famille, écrit-il, était nombreuse et animée des sentiments les plus pieux. Son père et sa mère étaient de ces chrétiens énergiques qui font passer le devoir avant tout le reste. Sa sœur aînée s'était, comme lui, consacrée au service de Dieu; elle l'a devancé de quelques mois dans la tombe; elle est morte supérieure des Sœurs de Saint-Pierre de la Bourlhonne. Une autre de ses sœurs vit encore et c'est une excellente chrétienne. Ses trois frères, qui ont vécu dans le monde, avaient hérité des sentiments religieux de leurs parents et ont laissé après eux une génération animée de l'esprit de foi. Une des nièces de Claude Bret est actuellement supérieure des Sœurs de Beurrières.

« Mais c'est Claude Bret lui-même qui, dans cette famille bénie, a été par excellence l' élu de Dieu. Il laisse dans la paroisse la réputation d'un saint. Je n'ai pas trouvé une seule note discordante. On parle encore dans le pays de la piété et de la modestie de son enfance. M. Archer, alors curé de la paroisse, voyant cette piété et cette modestie, pensa que Dieu ne voulait pas le laisser dans le monde, et en cela il ne faisait qu'entrer dans les intentions de l'enfant. Il le prit chez lui et lui enseigna les éléments de la langue latine. Le jeune Claude apporta à cette étude une ardeur extraordinaire; mais ses efforts n'étant pas toujours couronnés de succès, il se désolait à la pensée qu'il ne pourrait pas devenir prêtre. Il voulait pourtant, à tout prix, prendre le Seigneur pour la part de son héritage. Sa piété devenait de plus en plus édifiante; on le voyait de longs moments à l'église prier avec une ferveur angélique. Il avait pour la Sainte Vierge une dévotion toute filiale, et l'attention pieuse et recueillie avec laquelle il récitait le chapelet, était pour ceux qui le voyaient une véritable prédication. Quand il allait se délasser avec les voisins, il aimait à découper, avec des ciseaux, des ostensoirs, des images de la Sainte Vierge, etc. Cela indiquait bien que toutes ses pensées étaient tournées vers le service de Dieu. » Ses pieux parents le placèrent au petit séminaire de Verrières, qui appartient au

diocèse de Lyon, mais est situé tout proche de la partie du diocèse de Clermont, où se trouve Médeyrolles. Il y fit toutes ses études classiques et y compta, parmi ses condisciples, M. l'abbé Chardon, aujourd'hui vicaire général du diocèse de Clermont.

Nous pensons qu'il connut la Congrégation par le vénérable Père, qui visita le grand séminaire de Montferrand, à l'époque où Claude Bret dut y entrer; toujours est-il qu'il vint frapper à la porte de Notre-Dame du Gard et fut admis parmi les étudiants en philosophie. Après quelques mois, il éprouva pour l'étude de cette science des difficultés qu'il s'exagéra peut-être, mais dans lesquelles il crut voir un indice que le bon Dieu ne le voulait pas prêtre. Il ne se hâta point toutefois de prendre une décision, mais pria et consulta pour obtenir à ce sujet la lumière qu'il désirait. En 1886, un de ses condisciples du Gard, le R. P. Blanchet, rappelait cette circonstance de la vie du cher Frère, dans une conversation, à peu près en ces termes : « Un jour que nous étions à travailler ensemble au jardin, M. Bret me dit : « J'ai beaucoup de peine à apprendre ce qu'on nous « enseigne; je me demande si je ne ferais pas mieux de me faire « Frère. Qu'en pensez-vous, Monsieur Blanchet? — Ah! il faut « voir; essayez encore un peu, et si les choses ne vont pas « mieux, consultez M. le Supérieur et tenez-vous-en à ce qu'il « vous dira. » M. Bret suivit ce conseil. M. le Supérieur, c'est-à-dire notre Vénérable Père, après avoir, à son tour, prié et réfléchi, lui dit : « Je crois qu'en effet la volonté du bon Dieu est que vous soyez Frère. » Cette décision fut pour M. Bret comme un oracle; à partir de ce moment, d'aspirant au sacerdoce il devint postulant Frère, et sa détermination de vivre et de mourir Frère fut à jamais inébranlable. Plus tard, en effet, Mgr Kobès, appréciant à leur juste valeur les qualités exceptionnelles du F. Claude, lui offrit à plusieurs reprises de le faire avancer aux Ordres; mais toujours il reçut cette réponse : « C'est Frère que le bon Dieu m'a voulu, c'est Frère que je serai toute ma vie. »

Le 10 octobre 1847, fête de la Maternité de la Très Sainte Vierge, le F. Claude se donnait pour toujours à Dieu et à la Congrégation, en faisant les vœux perpétuels privés; à cette époque, on ne faisait point encore de vœux publics. Peu de temps après,

il s'embarquait à Bordeaux pour la Mission d'Afrique, en compagnie du R. P. Bessieux, de deux autres Pères, de deux Frères et des premières Religieuses de l'Immaculée-Conception envoyées au Sénégal. L'apostolique caravane arriva à Dakar au mois de décembre et trouva la Communauté des missionnaires dans le deuil et la consternation où l'avait jetée la mort de Mgr Truffet, arrivée quelques jours auparavant.

Au commencement du mois de mars 1848, le F. Claude fut désigné pour accompagner les PP. Arragon et Gallais, qui allaient fonder la Mission de Joal. Un côtre transporta les trois missionnaires de Gorée à Mbour, à peu près à moitié chemin de Joal. Là, on leur offrit une pirogue pour achever le trajet. Les Pères dirent au F. Claude : « Montez en pirogue avec l'autel portatif et les provisions; nous allons, nous, faire à pied le reste du voyage. » Le F. Claude arriva sain et sauf le soir même à Joal; mais il en fut autrement des deux Pères. Le Frère les attendit vainement toute la nuit et toute la journée du lendemain.

Très inquiet, il part et retourne à Mbour par terre, espérant les rencontrer en chemin. Il ne rencontra personne; et, à Mbour, on lui dit qu'on avait bien vu partir les deux voyageurs, mais qu'on n'en avait pas d'autres nouvelles. Le bon Frère revint à Joal, désolé; il avait décidé un des chefs de ce village à envoyer tout son monde à leur recherche, lorsque, enfin, on les vit arriver, mais dans quel état! les habits déchirés, sans chapeaux, avec un seul soulier pour deux, la figure et les yeux démesurément enflés, exténués, mourant de faim, et surtout de soif. Que leur était-il donc advenu? Sans s'en apercevoir, ils s'étaient éloignés du rivage et s'étaient perdus dans la forêt. Le P. Gallais, ayant avisé sur un arbre une ruche d'abeilles, y avait grimpé et, d'un coup de pied, avait jeté la ruche par terre; le miel devait assouvir sa faim et celle de son compagnon; mais ils avaient compté sans les abeilles. Furieuses, celles-ci s'étaient jetées sur eux et les avaient obligés à prendre la fuite en les criblant de piqûres. Dans la bagarre, tous deux avaient perdu leurs chapeaux; le P. Gallais n'avait pu retrouver ni ses souliers, ni son bréviaire, ni son manteau; le P. Arragon perdit un de ses souliers au passage de la rivière de la Fasna. Pour se garantir la tête contre les rayons du soleil et les pieds contre les épines et les aspérités de la route, ils avaient déchiré leurs

habits et s'en étaient fait des calottes et des sandales. Dès leur arrivée, ils durent se coucher en proie à une fièvre violente. Quelle situation pour le F. Claude, encore tout nouveau dans le pays! Heureusement, un commerçant de Gorée, qui se trouvait à Joal, lui vint en aide. Grâce à ses bons soins, les deux Pères se remirent assez promptement. Toutefois, la position des missionnaires n'était rien moins que brillante; qu'on en juge : défense pour eux d'habiter dans le village; défense aux habitants de leur vendre quoi que ce soit; un chapeau pour trois personnes avec trois souliers; pour toute nourriture, du riz sans aucun assaisonnement. Cela dura quelques semaines, jusqu'à ce que le P. Bessieux, informé de leur triste position, vint de Dakar leur porter secours.

(A suivre.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 1^{er} décembre, les PP. Picarda (Jean-Marie) et Lichtenberger (Joseph), de la Mission du Gabon;

Le 5, le P. Feger, de Conakry, et le F. Albert, de Sainte-Marie de Bathurst (Gambie);

Le 13, le P. Antunès, Supérieur de la Mission du Cunène.

Nous attendons Mgr de Courmont, qui est arrivé malade, à Marseille par le dernier paquebot.

Départs pour outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 17 décembre, à Bordeaux, M. Cremmel, grand scolastique de Langonnet, pour Port-au-Prince (Haïti).

Le 25, à Marseille, le P. Fortemps, pour Sainte-Marie de Bathurst (Gambie);

Le même jour, au Havre, M. Krauss (Xavier), grand scolastique de Langonnet, pour Sainte-Marie de Bélem (Brésil).

Placements. — Ont été envoyés :

A Merville, M. Gøetz, grand scolastique de Langonnet;

A la Maison-Mère, le novice-frère Euloge, de Chevilly.

Mgr Augouard en cour d'assises. — A la suite d'articles publiés par *la Libre Parole* contre M. Dolisie, gouverneur du Gabon, le journal *le Matin* fit paraître une interview de

Mgr Augouard, tout en faveur de ce fonctionnaire, ancien administrateur de Brazzaville. M. Forget, s'estimant diffamé par cette interview, traduisit l'évêque du Haut-Congo en cour d'assises, à Paris, le 18 décembre dernier.

Le T. R. Père l'avait fait accompagner par le R. P. premier Assistant et par le R. P. Pascal, vicaire général de Mgr Barthet. Monseigneur fit son entrée dans la salle au milieu d'une sympathie marquée, et même, pendant l'habile plaidoyer de M^e Laborie, avocat de son adversaire, le public ne se livra à aucune manifestation hostile, à aucun signe tant soit peu malveillant.

Mais la sympathie et l'attention des juges, ainsi que des jurés et de toute l'assemblée, furent vraiment touchantes au moment où, pendant dix minutes, le zélé défenseur de Monseigneur, M^e Barboux, désigné par S. Em. le Cardinal de Paris, fit le tableau du missionnaire, de ses fatigues, de ses travaux, de ses souffrances, des dangers auxquels il s'expose pour Dieu et pour la patrie.

Il lui fut facile de montrer comment Monseigneur avait accompli un devoir en prenant la défense d'un Français, d'un ami absent, sans aucune intention de nuire à M. Forget.

Aussi les jurés, après quinze minutes de délibération, rapportèrent-ils un verdict absolument négatif sur toutes les questions, et la cour débouta de sa plainte M. Forget et le condamna aux dépens.

Une ordination a été faite à la Maison-Mère, le 22 décembre, par Mgr Augouard. Elle comprenait : 4 prêtres, 4 diacres, 11 sous-diacres, 10 minorés et 6 tonsurés.

Bulletins. — Prière à nos confrères de Maurice, Bourbon, Mayotte et Nossi-Bé de nous envoyer leurs bulletins dans le courant du mois de mai.

Maison-Mère, le 30 décembre 1894.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** La Saint-François de Sales. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Congo Français** (suite). Sette-Cama. — Linzolo. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Sublet, Lavandier, F. Emmanuel. — *Notice :* F. Claude. — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

LA SAINT-FRANÇOIS DE SALES

Le 28 janvier au soir, veille de la Saint-François de Sales, les Pères de la Maison-Mère se sont réunis dans la chambre du T. R. Père, et le R. P. Corbet, second assistant, s'est exprimé en ces termes :

« Mon Très Révérend Père,

« L'absence du Père premier assistant, que nous regrettons vivement, me procure l'honneur, à l'occasion de votre fête, de vous exprimer, au nom de la communauté et de toute la Congrégation représentée par la Maison-Mère, les sentiments de profonde vénération et de filiale affection, dont nous sommes tous animés envers notre bien-aimé Père Général.

« Nous voudrions entendre, en cette circonstance, la voix autorisée de celui qui a été si longtemps le premier assistant de la Congrégation, le confident et le bras droit de trois Supérieurs généraux; mais il a cédé la place à d'autres pour lesquels il restera toujours un guide vénéré et bien-aimé.

« Notre petite réunion de famille se trouve agréablement complétée par la présence de Mgr de Courmont et de nos chers Pères Missionnaires, que nous sommes toujours heureux de revoir à la Maison-Mère.

« Douze années se sont écoulées, mon Révérend Père, depuis que la divine Providence vous a placé à la tête de notre chère Congrégation, douze années fécondes où l'influence du Supérieur général s'est fait sentir efficacement.

« Il serait intéressant de suivre, degré par degré, la marche ascendante de la Congrégation, depuis 1882 jusqu'à la présente année. En attendant que notre aimable secrétaire nous fournisse une statistique complète, je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant que notre famille religieuse s'est accrue de plus de six cents membres sous votre Supériorat, et que la Congrégation compte actuellement, dans l'Afrique seule, autant de maisons qu'elle en comptait, il y a douze ans, dans tous les pays, pour la totalité de ses œuvres. On ne sera pas surpris de mon assertion, en songeant qu'il y a maintenant 324 membres, Pères et Frères, sur le continent africain, 324 religieux, répartis dans 71 maisons, sous la juridiction de plusieurs Préfets et de 5 Vicaires apostoliques, dont nous sommes heureux et fiers de saluer ici le doyen vénéré, qui fut jadis votre fils préféré.

« Pardon de cette digression, mon Révérend Père; elle m'a semblé nécessaire pour prouver, en peu de mots, que vos douze années de Généralat ont été particulièrement fécondes.

« Le 29 janvier, fête de saint François de Sales, est, chaque année, un jour mémorable pour toute la Congrégation; ce jour nous rappelle les grandes analogies que nos cœurs se plaisent à reconnaître entre le plus aimable des saints, votre patron, et le plus aimé des Pères, notre Supérieur; il nous fournit aussi l'occasion de vous renouveler, avec la plus entière cordialité, l'hommage de notre affectueux dévouement.

« La charge de Supérieur général doit être un lourd fardeau en tout temps; mais il me semble qu'elle est d'un poids accablant aux époques comme la nôtre. Hélas! on ne peut se le dissimuler, l'horizon est bien sombre; de quelque côté qu'on se tourne, et, sans être alarmiste, on peut craindre de pénibles surprises, dans un avenir peu éloigné.

« Nous savons bien que, confiant dans la divine Providence; vous vous rappelez la parole du divin Maître : « Ne craignez rien. Je suis avec vous; » nous partageons, de tout cœur, votre foi et votre confiance.

« Mais, comme l'union fait la force, nous sommes heureux

de serrer les rangs autour de vous, plus cordialement que jamais. Nous adresserons aussi pour vous de pressantes supplications à votre glorieux patron, afin que vous soyez longtemps encore notre Supérieur pieusement respecté et notre Père tendrement aimé. »

Le T. R. Père a répondu :

« Ce qui me rend particulièrement heureux en ce jour, c'est de savoir qu'il se fait pour moi dans toute la Congrégation de nombreuses et ferventes prières. Je vous en remercie et j'en remercie tous les confrères qui travaillent au loin et qui vous sont unis, j'en suis persuadé, de cœur et d'âme dans les sentiments d'affection filiale que vous m'exprimez.

« Pour moi, je crois pouvoir affirmer de nouveau que j'aime tous mes confrères autant qu'ils m'aiment. Je voudrais pouvoir dire que je les aime plus qu'ils ne m'aiment; mais je n'oserais avancer une telle proposition, quand, depuis tant d'années, ils n'ont jamais cessé de me donner des preuves de l'attachement le plus absolu. Je n'oserais le dire surtout en constatant quel est le dévouement dont sont animés ceux qui partagent plus directement avec moi la charge de l'administration.

« En effet, plus j'avance plus j'apprécie le concours qu'ils m'apportent, car plus je vais, plus je constate mon impuissance.

« Il y aurait de l'ingratitude à ne pas remercier tout spécialement la Bonté divine des bénédictions qu'elle répand sur notre Congrégation et sur ses œuvres, comme le prouve si bien l'aperçu que vous venez de donner des progrès qu'elle a faits, notamment en Afrique.

« Mais, comme nous sommes les auxiliaires de la sainte Église, nous devons aussi en partager les épreuves. L'Église marche à travers les siècles, au milieu des tempêtes et des épreuves. Ne faut-il pas, dès lors, que nous cheminions nous-mêmes en portant un lourd fardeau de soucis et d'inquiétudes, de préoccupations de toutes sortes? Et c'est là surtout le lot du Supérieur général; c'est là aussi la raison pour laquelle je me recommande bien particulièrement aux prières de tous.

« Je voudrais qu'il fût aussi aisé à ma voix qu'à mon cœur de traverser les mers pour porter à tous ceux qui défrichent, au loin et si péniblement, le champ du Père de famille, l'expres-

sion de ma bienveillance, de mon affection et de mon dévouement. Je voudrais surtout pouvoir dire à tous nos chers missionnaires d'Afrique et, plus particulièrement, aux chefs de mission tout ce que j'éprouve d'affectueuse admiration pour l'héroïsme qu'ils déploient à fonder et à conduire tant d'œuvres pour la conversion de l'Afrique. Que Dieu daigne continuer à bénir leur zèle et à leur conserver la santé dont ils ont un si grand besoin !

« Vous avez bien voulu faire quelque rapprochement entre saint François de Sales et moi. Le rapprochement le plus vrai est que nous sommes du même pays. Saint François de Sales est, sans contredit, l'un des saints qui ont su le mieux allier la force à la douceur. Demandez qu'il daigne m'obtenir la grâce de participer en quelque chose aux exemples qu'il nous a donnés sous ce rapport. »

Quelques instants après, le P. Hubert lui a présenté les Frères.

« Je suis heureux, mon T. R. Père, a-t-il dit, d'être l'interprète des Frères de la Communauté de Paris et, par eux, de tous les Frères de la Congrégation, pour vous renouveler, à l'occasion de la Saint-François de Sales, l'expression de leur respect, de leur gratitude et de leur amour.

« Ils éprouvent à l'égard de votre personne vénérée les dispositions de la famille Tobie pour l'Ange du Seigneur. Vous êtes, en effet, notre Raphaël et plus encore, puisque vous nous représentez Jésus lui-même.

« Les Frères demandent à Dieu de vous conserver longtemps encore et d'acquitter lui-même la dette qu'ils ont contractée envers vous.

« Ils veulent s'efforcer de réjouir votre cœur en étant de fervents religieux, en ne faisant entre eux qu'un cœur et qu'une âme et en se dévouant sans réserve au bien de la Congrégation et de ses œuvres.

« Pour obtenir du Ciel cette triple grâce, ils implorent, pour eux tous, votre paternelle bénédiction. »

En répondant au P. Hubert, le T. R. Père a rappelé toute son affection envers les Frères et, comme il y avait là présent un de ceux qui autrefois avait été avec lui à la Martinique, il a invoqué son témoignage pour affirmer le grand intérêt qu'il n'a jamais cessé de leur porter.

Et il a ajouté :

« Mon cher Père Hubert, vous m'avez très gracieusement comparé à l'archange Raphaël conduisant le jeune Tobie. Je voudrais bien pouvoir toujours exercer efficacement ce rôle auprès de tous nos chers Frères. Il est bien vrai que chez la plupart je trouve une docilité aussi grande que celle de Tobie vis-à-vis de son guide; mais il en est par-ci par-là que je suis incapable de préserver du monstre qui se dresse pour dévorer leur vocation; et c'est là une de mes grandes peines.

« Mes chers Frères, on compare ceux qui quittent une Congrégation aux fruits d'un arbre qui tombent avant leur maturité. On ne ramasse pas ces fruits-là : on les laisse pourrir. Il est bien à craindre aussi que Dieu ne ramasse pas ceux qui se détachent de l'Institut pour les transporter dans son cellier céleste. Priez donc bien pour la conservation des vocations. »

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis par décision du Conseil général (4 déc. et 21 janv.).

Aux vœux perpétuels :

- Le P. DEROUET, de la Mission du Congo français;
- Le P. ROUPNEL, de la Cimbébasie;
- Le F. SAMSON AUFFRET, de la maison de S.-Michel de Langonnet;
- Le F. ALMAQUE SEILLIER, de la Guadeloupe (sept. 1894);

Aux vœux de cinq ans :

- Le P. SENDELIN, de la communauté de Port-au-Prince (Haïti);
- Le P. TRISTAN, de la Mission du Gabon;
- Le P. AUOÏT et le F. Gil GONÇALVES, de la Cimbébasie;
- Les FF. Constance LE BLAYE, Mansuet POCHE, Thurién AUFREDON et Zénoïbe SCHMITT de Langonnet;
- Les FF. Charles LITHY et Hermès AMIOT, de la Mission du Gabon.

A la Profession :

LE 21 DÉCEMBRE 1894, A BRAGA :

Le F. Guilherme MENDES, né le 13 avril 1869, à Balasar (Portugal);

LE 1^{er} JANVIER 1895, A PONTA DELGADA (AÇORES) :

Le F. Arsenio CARVALHO, né le 24 oct. 1871, à Lisbonne (Portugal);

LE 6 JANVIER 1895, A FORMIGA :

Le F. Theotonio GOMES DA SILVA, né le 25 janv. 1855, à S.-João de Rei (Portugal).

A l'oblation.

A titre de Novices-Clercs :

GRIGNON, LE 17 JANVIER 1895, MM. :

LAGARRIGUE Jean-Pierre, d. S.-Flour, p. de r. s. Franç. d'Assise.
ALLAIRE Léonard, du d. d'Evreux, pat. de rel. s. François-Xavier.

A titre de Scolastiques :

A CHEVILLY, LE 8 DÉCEMBRE 1894 :

M. RIBBES Joseph, du diocèse de Clermont, pat. de rel. s. Joseph.

A ROCKWELL, LE 8 DÉCEMBRE 1894 .

M. BURKE David, du d. de Kerry (Irlande), pat. de rel. s. Aloysius.

A PITTSBURG, LE 8 DÉCEMBRE 1894. MM.

RETKA François, du diocèse de La Crosse (Etats-Unis), pat. de rel.
s. Stanislas Kostka ;

CALLAHAN Joseph, du diocèse de Grand-Rapids (Etats-Unis),
pat. de rel. s. François-Xavier ;

WIETRZYNSKI Jean, du dioc. de Gnesen-Posen (Allem.), pat. de rel.
s. François-Xavier ;

ROSS Robert, du dioc. de New-York (Etats-Unis), p. de rel. s. Jean ;

MAC-CARTHY Eugène, du dioc. de Boston (Etats-Unis), pat. de rel.
Marie-Paul.

A MERVILLE, LE 6 JANVIER 1895, MM. :

BRIARD Adonis, du d. de Beauvais, p. de r. s. Louis de Gonzague.

MAUGUEN Pierre, du dioc. de Vannes, p. de r. s. Paul de la Croix ;

HAEGY Aloyse, du diocèse de Strasbourg, pat. de rel. s. Joseph ;

ANDRIÈS Paul, du dioc. de Cambrai, p. de r. s. Jean Berchmans.

A titre de Novice-Frère

A SAINT-ILAN, LE 8 DÉCEMBRE, LE POSTULANT F. :

Louis PLAINE, du diocèse de Coutances, en rel. F. *Stanislas* ;

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SETTE-CAMA

FÉVRIER 1892. — JANVIER 1895

1. Décès : F. Anaclel. — 2. Personnel. — 3. OEuvre des Enfants. Maladie. Pêche. — 4. OEuvre des Filles. — 5. Fêtes. — 6. Cultures. — 7. Constructions nouvelles. — 8. Ministère.

1. — Nous ne saurions commencer ce bulletin sans donner un fraternel souvenir au regretté F. Anaclel, décédé le 4 décembre 1893. Sette-Cama a perdu en lui un missionnaire pieux, zélé, prêt à tout entre les mains de ses supérieurs. Pendant trois années, ce cher Frère a apporté un dévouement constant à notre OEuvre qu'il aimait passionnément.

Chargé d'abord du jardin et de la basse-cour, il désirait coopérer plus directement au salut des pauvres Noirs, et demanda comme une grâce qu'on lui confiât un cours de catéchisme. Mais ce n'était pas assez pour son cœur d'apôtre. Il rêvait d'aller là-haut, chez les Ashiras et les Ivaramas, apprendre à ces peuples les vérités de notre sainte religion et ouvrir les portes du ciel aux mourants. Ne pouvant réaliser ce beau désir, ce bon Frère tâchait d'y suppléer en choisissant comme but de ses promenades, le dimanche, tantôt un village, tantôt un autre; il en réunissait tous les habitants, leur faisait le catéchisme dans une langue moitié française moitié fiote, que les Noirs comprenaient quand même. Aussi ceux-ci aimaient beaucoup l'*enfant missionnaire*, et plusieurs ont versé des larmes en apprenant sa mort.

Ce cher Frère, jeune encore, actif, entreprenant, pouvait rendre à la Mission de grands et de nombreux services. Le bon Dieu, dont les desseins sont impénétrables, en avait décidé autrement. Vers le milieu du mois de novembre, le bon F. Anaclel souffrait d'un petit furoncle noir qui lui était venu au-dessous du genou. Ce clou lui avait donné un peu de fièvre. A peine était-il guéri qu'il lui en vint un autre placé dans la région du cou, sous l'oreille droite. La fièvre se déclara plus forte que la première fois. Les cataplasmes ne firent pas aboutir ce furoncle de mauvaise nature, la fièvre résista aux remèdes

usités en pareil cas : vomitif, purgatif, injections de quinine et autres... Le 4 décembre dernier, le bon Frère nous quittait pour le ciel, saintement résigné, après avoir offert sa vie pour le salut des Noirs, et en particulier de ses élèves de Sette-Cama.

Les Européens qui habitent dans la Rivière, appartenant pour la plupart à la religion protestante, nous n'avions pas jugé à propos de les inviter aux funérailles de notre regretté défunt. Beaucoup cependant ont tenu à accompagner jusqu'à sa dernière demeure celui que nous pleurons, témoignant ainsi de leur estime et de leur sympathie pour le cher Frère et pour notre Œuvre.

2. — Le personnel de la station de Sette-Cama a subi, pendant ces deux dernières années, divers changements. Le P. Carrer, directeur de l'œuvre de Saint-Joseph, a été appelé, à la fin de l'année 1892, à Loango, pour y remplacer le P. Gaétan, dont la santé délabrée exigeait un prompt retour en Europe.

Le P. Brand nous fut alors envoyé de Mayumba, bien fatigué de la poitrine. Quoique le climat de Ngaley lui convînt mieux que celui de Mayumba, ce cher confrère ne put se charger de la direction des enfants et encore moins de faire une classe; il dut s'occuper de l'économat. Mais bientôt une forte hémorragie l'affaiblit tellement que tout travail lui devint impossible.

A la fin de novembre 1893, ce cher Père, qui nous avait édifiés par sa patience et sa régularité, était remplacé par un nouveau profès, plein de force et de vigueur, le P. Charles Démaison, qui avait commencé son acclimatation au Congo, par une forte fièvre bilieuse.

Le personnel est donc composé, actuellement, du P. Sublet, supérieur-économe (1); du P. Ch. Démaison, directeur de l'Œuvre des enfants; et de l'abbé Gaspard, cleric indigène, chargé d'une classe, de la surveillance et de la sacristie.

3. — L'œuvre la plus importante dans nos Missions est certainement, pour le présent, l'Œuvre de la Sainte-Enfance, que nous appelons aussi Œuvre de Saint-Joseph ou Œuvre des Enfants. Les Noirs un peu âgés se convertissent difficilement. Pour embrasser une religion qu'ils admirent, ils ont bien des chaînes à rompre : d'abord une apathie dont on ne peut guère se faire une idée; il y a ensuite l'attachement aux fétiches, il y a surtout la polygamie.

(1) Nous venons, hélas ! d'apprendre sa mort, comme on le verra à la nécrologie.

C'est donc sur la jeunesse que nous portons tous nos soins et nos efforts, que le bon Dieu semble bénir. Il y a trois ans aujourd'hui que King William nous amenait les premiers enfants pour l'école. Actuellement, nous en avons quatre-vingt-dix. Le nombre des enfants ayant séjourné à la Mission un temps plus ou moins long s'élève à cent dix-huit. Quelques-uns nous ont quittés souffrant d'une maladie qu'en Europe on décore du nom savant de nostalgie, et que les Noirs d'ici appellent tout crument *nzala dimbu* « faim du village ». D'autres sont partis pour un monde meilleur, après avoir édifié leurs camarades par une sainte mort.

Ces petits négrillons ont un excellent esprit : ils sont pieux, obéissants, assez actifs au travail manuel, et ont assez de goût pour l'étude. Quelques fonctionnaires de Libreville, venus à Sette-Cama pour un motif ou pour un autre, ont été surpris des résultats que nous avons obtenus.

Mais ce qui console grandement le cœur du missionnaire, c'est l'ardeur que ces enfants apportent à l'étude du catéchisme, surtout depuis qu'ils ont entre les mains un catéchisme traduit et imprimé dans leur langue.

Depuis le dernier bulletin, nous avons eu le bonheur d'en régénérer une soixantaine dans les eaux du baptême. Six ont été admis à faire leur première communion. C'est un commencement ; si petit qu'il soit, il dédommage le missionnaire de bien des peines, et lui fait oublier toutes ses souffrances.

Nos enfants se préparent à la réception de ces deux sacrements par une retraite de trois jours. Ils en suivent les différents exercices avec un grand recueillement. Nous les avons vus, pendant ces retraites, ne pas prendre part aux récréations, et cela de leur propre volonté, et aller à l'écart réciter ensemble leur chapelet et les autres prières qu'ils connaissaient. On en a même trouvé un petit, qui pendant le travail, d'une main égrenait son chapelet, et de l'autre, avec sa petite houe, sarclait le manioc.

Ils ont une grande dévotion à la Sainte Vierge et au Sacré-Cœur de Jésus. Tous ceux qui sont baptisés font partie de l'apostolat de la prière. Deux d'entre eux qui ont eu le bonheur de faire leur première communion, sont fidèles à s'approcher de la table sainte le premier vendredi de chaque mois.

L'état sanitaire, l'année dernière surtout, a laissé un peu à

désirer chez nos enfants. A peu près tous ont séjourné un temps plus ou moins long à l'infirmerie. Ils avaient dans les intestins une quantité de lombrics volumineux. La santonine incorporée dans l'huile de ricin parvint bien à expulser ces terribles parasites, mais quelques-uns, les plus faibles, ne purent se remettre des dégâts causés dans leur estomac par ces animaux. Ne sachant à quoi attribuer cette invasion dont nous avons été indemnes les deux premières années, nous crûmes bon d'en référer au docteur Descous, à Loango. Celui-ci voulut bien nous répondre que c'était l'eau qu'il fallait incriminer, que, par conséquent, il fallait ou la faire bouillir ou la filtrer, ou trouver une autre source. Nous nous bâtâmes d'installer une grande chaudière au milieu de la cour, où les enfants avaient bien soin de venir se désaltérer avant que l'eau eût bouilli, et les vers continuaient leurs ravages.

Nous installâmes deux filtres en pierre, qu'il aurait fallu, comme la chaudière, mettre sous clef, mais à ce moment, nous étions en pléines constructions; les cases en bambous avaient été démolies, et rien chez les enfants, n'était sous clef. Au lieu de prendre de l'eau filtrée, bonne pour les Blancs seulement, disaient-ils, ils s'ingéniaient pour la boire non filtrée, malgré des corrections exemplaires, et les douleurs d'estomac continuaient. D'autre part, nous fîmes des recherches pour trouver une autre source, mais nous ne fûmes pas heureux.

Le P. Démaison vient d'installer un filtre très simple et très économique. C'est une grande barrique, fixée très solidement à 0^m,60 au dessus de terre. Cette barrique contient une forte couche de charbon pilé entre deux couches de sable bien fin; les enfants ne peuvent plus prendre l'eau dans le filtre, et nous espérons que cette fois nous serons délivrés de ces tristes ascariides.

Deux autres enfants rachetés, qui nous venaient de bien loin (des Butjabi), sont morts, peu de temps après leur arrivée ici, des suites d'un goût dénaturé. Ils jetaient la nourriture qu'on leur donnait, même le poisson, pour se repaître de *terre*. A l'infirmerie, ils avaient bien soin, quand ils étaient seuls, de ramasser la poussière du plancher, pour s'en nourrir. Nous leur attachâmes les mains, précaution inutile; ils parvenaient à s'étendre à plat ventre et à lécher le plancher. Ils ont expiré

dans des convulsions rappelant singulièrement l'épilepsie. Nous avons eu tout juste le temps de les baptiser *in articulo mortis*.

Le Noir de ces pays n'est point difficile pour sa nourriture. Il ne connaît pas les assaisonnements. Cependant, s'il n'a pas de temps en temps un peu de *mbitsi* (viande) sur lequel il puisse frotter son pain de manioc, il devient bientôt morose. A plusieurs reprises, nous avons engagé un chasseur chargé de nous délivrer des antilopes grandes et nombreuses qui causent beaucoup de dégâts dans nos plantations. Ils n'ont été heureux ni les uns ni les autres. Les antilopes, disent-ils, sont frappées mortellement, mais elles oublient de rester sur place.

Nous avons alors songé au poisson de la rivière. Dernièrement nous recevions un magnifique filet trémail. Nos pêches jusqu'à ce jour n'ont pas été miraculeuses. Les gros poissons traversent le filet, y font des trous immenses ; ceux d'un calibre plus petit sont trop rusés pour se faire prendre. Un caïman, cependant, a réussi à y laisser la vie. Il avait 3 mètres de long et pesait plus de 100 kilos, et c'était un *muana*, un enfant, disaient les Noirs. Il a fallu se servir de la hache pour lui enlever la peau. Quelle joie pour nos petits Noirs en voyant tant de *mbitsi* devant eux ! « Pas d'os, disaient-ils, rien que de la viande. Ça passe l'antilope. »

Aussi ils n'en ont rien laissé perdre, pas même les entrailles, qui auraient perdu leur saveur et leur sauce si elles avaient été nettoyées et vidées.

Ceux qui nous viennent des Ivaramas sont moins délicats encore que les enfants du bas de la rivière. Rats, boas, vipères cornues, serpents cracheurs, tout cela est délicieux pour eux.

4. — Nous avons fait tous nos efforts pour créer une œuvre de filles rachetées de l'esclavage. Car nous devons songer à établir nos jeunes gens, si nous voulons les voir persévérer. Notre situation financière ne nous permettant pas d'avoir des religieuses européennes, Mgr Carrie nous envoya, l'année dernière, un jeune ménage chrétien auquel nous pûmes confier les petites filles que nous venions de racheter. Nous devons remercier Dieu des résultats obtenus par ce premier essai. La jeune femme conduit très bien son petit monde, elle sait s'en faire aimer et surtout respecter. Chaque jour, elle les amène à

la Mission, où nous leur faisons le catéchisme. Elles suivent le même règlement que nos petits garçons : travail manuel, classe, prière. Nous aimons à espérer que le petit village de Saint-François de Sales, composé actuellement d'une case unique, s'agrandira avant la fin de l'année.

Cette œuvre a eu également ses jours d'épreuve. Au commencement de février, le chef du village chrétien perdait son unique enfant, âgée d'environ deux mois.

Cette petite fille, que nous aimions à appeler l' « Enfant du Sacré-Cœur » (elle était née le vendredi 1^{er} décembre), était emportée en quelques heures par le croup.

Nous donnions alors asile dans ce village à une pauvre négresse dévorée par un chancre, Briaka, libérée par M. Forêt, notre administrateur.

Voyant cette petite fille morte, notre sauvage commence par pousser des cris épouvantables et, persuadée qu'on allait l'accuser d'avoir mangé l'âme de la petite défunte, elle prend sa petite fille à elle dans ses bras et se sauve dans la forêt, où elle resta malgré la pluie qui tombait par torrents.

Nous ne la retrouvâmes que le troisième jour. Ramenée au village, elle essaie de se jeter dans la rivière; on l'en empêche. Elle refuse toute nourriture, se couche sous la véranda; une demi-heure après, elle était morte. Mazomba Mathias, chef du village, prévoyant le danger, avait pu lui conférer le sacrement de la régénération.

5. — Nous tâchons de donner aux offices religieux, et particulièrement aux principales fêtes de l'année, le plus de solennité possible. Les Noirs aiment à voir nos cérémonies et ils viennent volontiers à la messe le dimanche. Souvent, malheureusement, ils n'ont pas de pirogues disponibles; plus souvent encore, ils ne savent *quand c'est dimanche*. Ici, les Noirs ont bien un jour de repos qu'ils appellent « tsona ». Leur semaine est de quatre jours : trois jours de travail et le quatrième « tsona », repos. Il serait plus exact de dire qu'ils ont repos du 1^{er} janvier au 31 décembre. Ils ne viennent donc pas parce qu'ils ignorent quel jour ils doivent assister à la messe. On pourrait obvier à cet inconvénient en faisant l'acquisition d'une cloche assez forte, qu'on ne sonnerait que les dimanches et fêtes de précepte. Mais nous n'avons qu'une petite cloche, qu'on entend

à peine du village chrétien, et qui, de plus, a le malheur d'être fêlée. Nous laissons à saint Benoît Labre, notre patron, le soin d'en procurer une à sa chapelle !

Depuis quelque temps cependant, le samedi, nous faisons avertir dans les villages voisins que, le lendemain, c'est « tsona » à la Mission. Quelques Noirs viennent, mais, d'habitude, quand la messe est finie. Nous profitons tout de même de leur présence pour les instruire un peu des vérités de notre sainte religion. Ils écoutent volontiers, pourvu que cela ne dure pas longtemps.

Les jours de fête, principalement à Noël et à Pâques, nous nous ingénions pour orner de notre mieux notre petite chapelle, chaque année bien défraîchie par les pluies. Ces jours-là, les païens nous arrivent nombreux des villages, ne se lassent pas de voir, surtout de demander des explications sur tout ce qu'ils viennent d'admirer. Et ils retournent chez eux tout heureux d'avoir vu et entendu des choses si belles.

6. — Un mot de nos cultures. Depuis le dernier *Bulletin*, l'île Ngaley a bien changé d'aspect. L'immense forêt, qui nous cachait la vue de notre splendide lagune, au nord et au sud, a disparu pour faire place à de beaux champs de manioc et de bananiers. Nous avons défriché, jusqu'à ce jour, 16 hectares environ. 4000 pieds de bananiers nous rapportent de beaux régimes. Depuis deux années, le travail de nos enfants leur fournit plus de la moitié de leur ration journalière.

M. Pierre, directeur du jardin d'essai à Libreville, a eu l'amabilité de nous envoyer 4000 plants de café de Libéria, et 1500 cacaoyers. Tous ces jeunes plants demandaient une assez grande étendue de terrain, et rien n'était préparé pour les recevoir. Il fallait se hâter cependant, car ils avaient été mouillés par l'eau de mer au débarquement. Nous les plantâmes entre les bananiers, ne comptant guère sur leur réussite, nos occupations nous permettant peu de leur donner les soins qu'ils exigeaient. Un bon nombre, cependant, semble réussir. Mais les essais que nous avons faits dans les environs du jardin sont absolument concluants : avec quelques soins, caféiers et cacaoyers réussiront très bien à Sette-Cama.

Ce bon monsieur nous avait fait parvenir 2 petites boutures d'arbre à caoutchouc du Brésil, qui ont admirablement prospéré.

Plantées en mai 1892, en novembre 1893, le bon F. Anaclet y coupait 300 boutures nouvelles qui réussissent également bien, malgré les ravages qu'y font les grandes antilopes rayées.

Nous avons fait cette plantation de caoutchouc dans le but unique d'en fournir des plants aux Noirs de la région. Le caoutchouc est, en effet, le principal objet de commerce de Sette-Cama. Il est produit par quatre ou cinq espèces de liane. Pour le cueillir, les Noirs sont obligés de rester plusieurs mois dans la forêt où, souvent, ils contractent des maladies et où ils ont à se défendre contre les bêtes fauves : tigres ou gorilles. Aussi que de remerciements ils nous ont exprimés, lorsque nous leur avons annoncé que, l'année prochaine, nous leur donnerions des boutures d'un caoutchouc meilleur que celui de la forêt, qui ne demanderait pas plus de soins que leur manioc, et que, par conséquent, ils pourraient cultiver près de leurs villages.

De notre côté, nous y trouvons aussi un avantage précieux. Lorsqu'il parcourra les villages, le missionnaire n'aura pas le regret, pendant la belle saison, de trouver ces villages à peu près dépeuplés. Ils nous confieront aussi plus volontiers leurs enfants qui, à cette époque, sont également occupés, tantôt à porter des vivres à ceux qui restent dans la forêt, tantôt à saigner ou à couper les lianes à gomme.

7. — Le nombre de nos petits écoliers augmentant rapidement, le local qui les abritait était devenu peu salubre et insuffisant. De nouvelles constructions s'imposaient.

De retour de Buanza et à peine remis d'une bilieuse hématurique, le regretté F. Vivien nous arrivait, le 17 mars 1893, avec ses charpentiers et des travailleurs noirs. Cette fois, à l'exception des planches pour la maison des enfants et des tôles pour la toiture, qui devaient nous arriver d'Europe, il fallait tout se procurer sur place. Le bon F. Vivien dut aller bien loin, à plus de 2 lieues, chercher dans la boue les bois nécessaires pour les planches et la charpente. Il n'hésita pas à payer largement de sa personne. Son exemple encourageait les ouvriers; son activité devançait même les meilleurs charpentiers; et lorsque les ouvriers trouvaient la tâche un peu rude (elle l'était souvent), il savait au besoin les stimuler.

Quatre mois plus tard, le 17 juillet, tout était achevé. Le cher F. Vivien nous quittait bien portant pour retourner à Loango,